N:o 17 de la série

Archives D'Études Orientales

publiées par

J.-A. Lundell

Vol. 14

Le premier homme et le premier roi

dans l'histoire légendaire des Iraniens

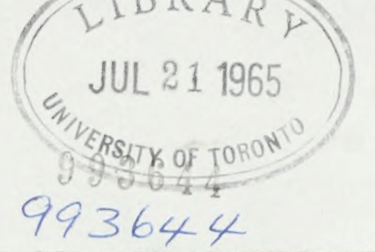
I-2

Par

ARTHUR CHRISTENSEN

1918 Upsala. Appelbergs Boktryckeri Aktiebolag Livr. 2

København	Leipzig	Paris	Петроградъ
Lehmann & Stage	Otto Harrassowitz	Ernest Leroux	Н. Карбасниковъ
Løvstræde 8	Querstrasse 14	28 Rue Bonaparte	Гост. дворъ 19



Uttar...yayanasutra, published by *Jarl Charpentier.*

Études critiques sur l'Histoire légendaire des Iraniens, par *Arthur Christensen.*

Primitive conception of Nature, by *Wilh. Grønbech.*

Culture and religion of the Hebrews, by *Wilh. Grønbech.*

New Omen texts, from Cuneiform tablets in the British Museum, by *Harri Holma.*

Études sur la déclinaison des dialectes russes, par *Anton Karlgren.*

Études sur la phonologie Chinoise, par *Bernh. Karlgren,* Suite.

Armenica. Par *Evald Lidén.*

The Akamba in British East Africa, an ethnological monograph, by *K. G. Lindblom.*

Notes on the Kamba language, by *G. Lindblom.*

Kamba folklore (Kamba texts with translation), by *Gerh. Lindblom.*

Introduction à la phonétique des langues slaves, par *J.-A. Lundell.*

Contributions to the history of the Mensa people (textes tigré avec traduction anglaise); by *G. Sundström.*

Recherches sur la valeur des traditions Bouddhiques palies et non-palies, par *Ebbe Tuneld.*

Sont parus:

1911

1. Études phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth, par *Emanuel Mattsson.* Upsala 1911. 120 p. Fr. 5,25.
2. Études sur le culte d'Ichtar, par *Nils Nilsson.* Upsala 1910. 20 p. 1 Fr.
3. Sur la formation du gén. plur. en serbo-croate, par *Anton Karlgren.* Upsala 1911. 50 p. Fr. 2,75.
4. Les débuts de la cartographie du Japon, par *E. W. Dahlgren.* Upsala 1911. 65 p. Fr. 2,75.

1

ARCHIVES
D'ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉES AU FRAIS

des Forges et Aciéries d'AVESTA (MM. A. Johnson & C:ie, Stockholm), Propriétaire-Directeur M. Axel Ax:son Johnson

de M. FRANS KEMPE, Phil. D:r, à Hernösand et Stockholm

de la Fabrique Suédoise des Roulements à billes, Soc. anon. (A. B. SVENSKA KULLAGER-FABRIKEN) à Gotembourg

de la Fabrique de Cuir de L. A. MATTON à Gefle

de la Soc. anon. NORDSTJERNAN, Armateurs à Stockholm (Johnson Lignes: Suède—Brésil—La Plata, Suède—Chili —Sud Pacific, Suède—San Francisco—Nord Pacific), Administrateur-Directeur M. Axel Ax:son Johnson

PAR **J.-A. LUNDELL**

N:O 14

Recherches sur l' histoire légendaire des Iraniens

par **ARTHUR CHRISTENSEN**

I:1

STOCKHOLM 1918
KUNGL. BOKTRYCKERIET. P. A. NORSTEDT & SÖNER
162478

ARCHIVES D'ÉTUDES ORIENTALES
PUBLIÉES PAR J.-A. LUNDELL
Vol. 14.

LES TYPES DU PREMIER HOMME ET DU PREMIER ROI

DANS L'HISTOIRE LÉGENDAIRE DES IRANIENS

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN

Ie PARTIE

Gajōmard, Masjaγ et Masjānaγ,
Hōšang et Taχmōruw

STOCKHOLM 1917
KUNGL. BOKTRYCKERIET. P. A. NORSTEDT & SÖNER
162478

Préface.

Le Šāhnāmāh de Firdausī a été étudié souvent par les littérateurs, et des poètes européens ont cherché des sujets dans le trésor inépuisable d'épisodes dramatiques du «Livre des rois». Des traditionnistes l'ont mis à contribution, et des savants ont examiné maintes parties de l'histoire légendaire des Iraniens, telle qu'elle a été racontée par Firdausī, en connection avec les sources plus anciennes de cette histoire légendaire. Pour les légendes qui traitent du commencement de l'histoire humaine, les «Zoroastrische Studien» de Windischmann, qui furent en leur temps un excellent ouvrage, sont toujours à consulter. Après Windischmann, des savants comme Spiegel, Nöldeke et Marquart, en examinant bien des détails de l'histoire légendaire, ont contribué à faire connaître le développement de la légende et de l'épopée nationale des Iraniens. J. Darmesteter a apporté à l'étude des légendes iraniennes beaucoup de matériaux nouveaux, mais il a traité ces sujets surtout du point de vue de la mythologie comparée, espèce de science qui, grâce à une méthode dépourvue de toute critique, a été entièrement discréditée. M. Hüsing a publié, sur la mythologie et les légendes iraniennes, des études qui témoignent de lectures étendues, mais qui laissent, ce me semble, l'impression d'un chaos d'idées presque inextricable. Mais personne n'a essayé jusqu'ici de traiter, dans son ensemble, l'histoire légendaire des Iraniens, de rechercher l'origine de toutes les légendes dont elle se compose et la façon dont la composition s'est faite, d'exposer le développement et les changements graduels qu'ont subis les légendes au fur et à mesure des transformations des idées religieuses, sociales, politiques et littéraires.

Cependant, parmi toutes les histoires légendaires du monde, celle des Iraniens est peut-être la plus utile à étudier au point de vue de la psychologie de la légende. C'est que, de toute l'histoire légendaire depuis le commencement du monde jusqu'à l'époque de Zoroastre, il existe toute une série de relations, tantôt brèves,

tantôt plus amples, datant de diverses périodes durant plus de deux mille ans et représentant en partie diverses voies de tradition. Aussi l'étude des ces sources différentes nous permet-elle de jeter maint coup d'œil sur la façon dont travaille l'esprit populaire d'une part, et d'autre part l'esprit spéculatif des théologiens, des généalogistes et des chronologistes, en créant, en combinant et en transformant les mythes, les légendes et les motifs tirés de contes fabuleux.

Je crois donc que des recherches systématiques embrassant toute l'histoire légendaire des Iraniens pourraient amener bien des résultats utiles à l'étude des légendes et des traditions populaires en général et des lois psychologiques de l'épopée. C'est là une raison qui, ajoutée à mon intérêt tout spécial pour l'épopée iranienne, m'a déterminé à entreprendre ce travail. C'est mon intention de traiter, dans une série de volumes, l'histoire légendaire des Iraniens depuis les commencements jusqu'à Alexandre. Le premier tome sera consacré aux types divers du premier homme et du premier roi. Il comprendra deux parties, dont la première, qui forme le présent volume, embrasse Gajomard, Masjaγ et Masjanaγ, Hošang et Taχmoruw, et dont la seconde traitera de Jim (Gämsed) et des restes des légendes indo-iraniennes de Manu qui subsistent dans l'histoire légendaire iranienne. La plupart de ces figures légendaires ont été étudiées, il y a un demi-siècle, par Windischmann dans ses „Zoroastrische Studien“. Cependant une grande quantité de matériaux nouveaux, de sources pehlvies, arabes et persanes, ont été rendus accessibles depuis le temps de Windischmann, et les connaissances plus approfondies de l'histoire des religions, des traditions populaires de tous les peuples du monde et de la psychologie des peuples dont nous disposons aujourd'hui nous permettent de reprendre ces recherches sur une base plus large et, je le crois, d'arriver, sur beaucoup de points, à des résultats plus sûrs.

Je donne d'abord les sources, en commençant par l'Avesta, puis en descendant à travers la littérature pehlvie aux sources arabes et persanes. Les sources sont examinées par groupes, et j'essaie de fixer de cette façon les diverses phases de l'évolution des légendes. J'essaie, en outre, de jeter un coup d'œil derrière les plus anciennes sources et de découvrir l'origine de telle ou telle légende en m'aidant des résultats de l'étude des religions primitives, du folklore et de la psychologie des peuples, en mettant en ligne de compte les légendes et les mythes d'autres

peuples indo-européens, en comparant les traditions de peuples voisins des Iraniens qui pourraient leur avoir prêté des motifs épiques ou bien leur en avoir emprunté, qu'ils auraient gardés, peut-être, sous une forme plus primitive que celle qui apparaît dans les sources iraniennes etc. En matière de mythologie et d'histoire légendaire comparée, pour éviter les fautes de l'école de Max Müller, il faut user de beaucoup de circonspection et chercher d'abord à développer une méthode sure, à établir des critères qui nous permettent de constater s'il y a une dépendance quelconque (origine commune ou emprunt) entre telle légende d'un peuple et telle légende d'un autre peuple. Ainsi par exemple, on pourra donner comme règle que là où l'on trouve dans deux légendes appartenant à deux peuples une même série de motifs, qui se suivent dans le même ordre, bien qu'ils ne soient pas liés entre eux par le lien d'une nécessité logique, il y a dépendance.[1] J'espère que les recherches que j'ai entreprises donneront, entre autres résultats, la possibilité de fixer quelques règles fondamentales pour l'étude comparative des légendes et des mythes.

Quant aux auteurs islamiques postérieurs au douzième siècle, qui en général n'ont qu'un intérêt secondaire, je me suis contenté d'en citer quelques-uns des plus importants ou de donner un résumé de leurs récits, s'ils sont trop prolixes, comme c'est le cas de Mīrχōnd par exemple. Il va sans dire que je n'ai pu non plus citer textuellement le volumineux Šāhnāmäh de Firdausī; mais cette œuvre est accessible à tout le monde, ayant été traduite dans toutes les langues principales. Je dois faire remarquer que, généralement, je cite les ouvrages orientaux dont il existe une bonne traduction française, dans les termes de celle-ci, sauf quelques cas où j'ai voulu trouver une version plus exacte de telle ou telle expression de l'original.

Je rends ordinairement les noms des personnages légendaires dans la forme pehlvie ou, plus exactement, avec la prononciation de l'époque sassanide. Il serait peu pratique, je pense, d'employer pêle-mêle les noms avestique, pehlvi et arabo-persan d'une même personne, et comme il y a des personnages qui ne figurent pas dans les textes de l'Avesta, et d'autres qui ne se trouvent pas chez les auteurs islamiques, tandis que la plupart existent dans la littérature pehlvie, il est plus naturel de choisir comme forme normale la forme du moyen-persan. J'emploie la forme a-

[1] Voir l'étude sur Gajōmard et Ymir p. 31 sqq.

vestique seulement dans les citations d'après l'Avesta, et je suis alors la transcription ordinaire, bien que je sois convaincu de la justesse de la thèse de M. Andreas, à savoir que la lecture traditionelle des lettres avestiques est incorrecte. Mais la reconstruction de la forme avestique des noms propres d'après les principes de M. Andreas[1] est une chose assez difficile que je n'ai pas osé entreprendre sans m'appuyer sur l'autorité de M. Andreas, et les temps anormaux où nous vivons ne m'ayant pas permis de consulter celui-ci, je me suis résigné à employer la transcription traditionnelle. Quant aux noms géographiques, je rends généralement les noms de localités orientales encore existantes dans la forme arabo-persane, en employant la transcription ordinaire. Quelques noms géographiques très connus comme l'Iran, Téhéran, Démavend, le Khorassan etc. sont présentés sous la forme française usuelle.

Charlottenlund, le 23 mai 1916.

Arthur Christensen.

[1] M. Andreas écrit Ohare-Mazdāh (Ahura Mazdāh), Ummro-Spento (Aməša spənta), Urtom (Aša) etc.

Gajōmard, Masjaγ et Masjānaγ.

Remarque introductive.

L'histoire de l'humanité commence, d'après la tradition iranienne, avec *Gajōmard*. C'est ainsi qu'a été prononcée la forme littéraire pehlvie, écrite *Gajōmart* — ou bien, avec une altération absurde, *Gajōkmart* — forme transcrite du *gaja marətan* (nom. *gajō marəta*, 'vie mortelle, vie humaine') avestique. Gajōmard devient en persan *Gajūmart* ou *Gajūmarṯ*; chez les auteurs arabes on trouve le plus généralement les formes *Kajūmarṯ* ou *Gajūmarṯ*. La forme populaire pehlvie était *Gēmurd*, et cette forme se trouve dans un des fragments de Turfan.[1]

Dans des textes relativement récents, Gajōmard est représenté, généralement, comme le premier roi du monde; des textes plus anciens le représentent comme le premier homme, et une tradition encore plus ancienne voit en Gajōmard le prototype des hommes, qui existait avant la création du monde humain. Selon cette dernière tradition, les premiers parents de l'humanité étaient Masjaγ et Masjānaγ. Ce couple n'est pas mentionné dans les parties encore existantes de l'Avesta, mais la forme ordinaire des deux noms en pehlvi, *Masjaγ* et *Masjānaγ*, nous montre qu'elle s'est trouvée dans des textes avestiques, la forme masculine étant une transcription pehlvie de l'avestique *mašja-* (**mašjaka-*), et la forme féminine étant formée d'après celle-ci. Mais la lettre avestique à laquelle la tradition parsie a donné la valeur *š*, est à l'origine, selon M. Andreas,[2] une ligature, à lire *uhr*, représentant la prononciation arsacide d'un *urt* avestique (provenant de *ṛt*). Ainsi le nom aura été originairement **Murtja* (**Murtjaka*), et dans la prononciation arsacide **Muhrjaγ* ou **Muhrijaγ*. A la forme *Murtjaka* se rattachent celles de **Murdiaγ* (masc.) et *Murdiōnaγ* (fém.), dont la dernière se trouve dans un

[1] Voir Andreas et Wackernagel, Die vierte Ghāthā des Zura'thuštro, p. 3—4 note.

[2] Voir les Verhandlungen des XIII internat. Orientalisten-Kongresses, p. 105; Die vierte Ghāthā p. 2—4.

des textes de Turfan.[1] A la forme arsacide se rattachent les formes *Mahrēh*, *Mahrēnēh* (Dadistan i-denig), puis *Matrēh*, *Matrēnēh* (Pandnamag i Zardust) et *Matr*, *Matrān* (Bundahišn XV.2) — construites par une archaïsation fausse (d'après le modèle: *Mihr* (arsacide) dérivant de *Mithra*) — ensuite *Mahla*, *Mahlinah* (Mas'udi) et *Marhēh*, *Marhiānēh* (Dadistan i-denig), *Malhi*, *Malhīnah* (Biruni), formes dues à une métathèse, et *Mari*, *Mariānēh* (Tabari et Ibn-el Atir). Des formes littéraires pehlvies *Mašjay*, *Mašjanay* (dont l'origine est la forme avestique faussement lue *mašja-*) dérivent *Miši* ou *Miša*, *Mišān* (Tab.), *Miši*, *Mišān* (Ibn-el Atir), *Miši*, *Mišjanēh* (Bir.), *Miši*, *Mišānēh* (Sahrastani). Biruni donne en outre les formes khwarezmiennes: *Mard*, *Mardānēh*, qui correspondent au persan *märd* 'homme'.

[1] Voir Andreas et Wackernagel, Die vierte Ghatha, p. 3—4 note.

Les légendes anciennes de Gajōmard et du bœuf type, de Masjaγ et de Masjānaγ.

Les sources avestiques, pehlvies et parsies.

Dans les parties de l'Avesta qui restent aujourd'hui, le premier couple humain, Masjaγ et Masjānaγ, n'est pas mentionné. Les passages où figurent Gajōmard et le bœuf primordial, prototype des animaux, ne nous donnent que très peu de renseignements positifs sur les légendes en question. Ce sont les passages suivants:

Gāθās.[1] *Jasna 28. 1.* Les mains tendues en supplication, je demande en grâce, ô Mazdāh, par la Vérité (Aša), en premier lieu, toutes les oeuvres de l'esprit bienfaisant qui [m']élève, afin que je satisfasse la volonté du Bon Esprit (Vohu Manah) et l'âme du bœuf.

J 29. — 1. A vous[2] l'âme du bœuf se plaignit: « Pour qui m'avez vous créée? Qui m'a formée? La colère et la violence, la cruauté sanguinaire, l'insolence et la brutalité m'ont enchaînée. Je n'ai d'autre pasteur protecteur que vous: promettez-moi donc les bienfaits du pâturage. 2. Alors le créateur du bœuf demanda à la Vérité (Aša): « Comment en est-il de tes dispositions relatives au bœuf, à savoir que vous, qui êtes ses possesseurs, devez lui donner, avec le pâturage, les soins qui lui sont dus? Qui lui avez-vous désigné comme seigneur, qui puisse repousser la Colère (Aēšma) avec les menteurs? 3. Elle lui répondit: Il n'y a, selon [les commandements de] la Vérité aucun compagnon qui ne lui cause pas de souffrance. Car on ne sait pas comment, parmi ceux-là, les supérieurs se comportent envers ceux qui leur sont subordonnés. Le plus fort de tous ceux qui existent est celui à l'appel duquel je viens avec . . . . . 4. Mazdāh se rappelle très exactement . . . ce qui a été fait auparavant et ce qui sera fait à l'avenir par les démons et les hommes. Lui

[1] Je suis la traduction d'Andreas et de Wackernagel: Die erste, zweite u. fünfte Ghāthā des Zuraᵡthušthro. Versuch einer Herstellung der älteren Textformen nebst Übersetzung. Von F. C. Andreas und J. Wackernagel. Gött. Nachr. Phil.-hist. Kl. 1913.

[2] C.-à-d. Ahura Mazdāh et les Aməša spəntas.

Ahura décidera; les choses seront telles qu'il le veut.» 5. [L'âme du bœuf dit:] «Ainsi, les mains tendues vers Ahura, nous prions toutes les deux, mon âme à moi et celle de la vache mère, pour engager Mazdāh à faire des dispositions, afin qu'il n'y ait pas d'oppression ni pour ceux qui vivent justement ni pour l'élévateur du bétail au milieu des menteurs qui les entourent.» 6. Puis Ahura Mazdāh lui-même, qui connait dans son âme le monde des phénomènes(?), dit: «Il n'existe [pour toi] ni un seigneur ni un juge selon les commandements de la Vérité, car le créateur t'a formée pour celui qui élève le bétail et qui a soin de son pâturage.» 7. Pour la vache, Ahura Mazdāh, d'accord avec la Vérité, créa la parole magique par laquelle elle donne le beurre et le lait pour le bien de ceux qui mangent, lui qui est le bienfaiteur, par son commandement. [L'âme du bœuf dit:] «Qui as-tu qui puisse, à l'aide du Bon Esprit (Vohu Manah), avoir soin de nous deux[1] pour le bien des hommes?» 8. [Le Bon Esprit dit:] «Celui-ci est le seul qui m'est connu, qui a écouté à nos commandements: Zaraϑuštra Spitama. Il veut annoncer, ô Mazdāh, notre renom et celui de la Vérité. Aussi la douceur de la parole lui sera accordée.» 9. Alors l'âme du bœuf gémit: «Hélas, que je dois me résigner à avoir un protecteur sans force, la parole d'un homme impuissant, et pourtant je voudrais un dominateur puissant!» [Le poète dit:] «Viendra-t-il jamais, celui qui prêtera au bœuf une assistance effective?» — 10. Prêteleur[2], ô Ahura, par la Vérité la force et, par le moyen du Bon Esprit, la domination par laquelle il procure les bonnes demeures et les bienfaits de la paix. Moi, je t'ai reconnu, ô Mazdāh, comme celui qui, le premier, a donné ces choses-là. 11. Où sont la Vérité et le Bon Esprit et la Domination (Xšaϑra)? Reconnais-moi, ô Mazdāh, comme digne de reconnaître, par la Vérité, le grand don. O Ahura, maintenant qu'ils[3] nous ont aidés, nous servirons vos pareils.

Jeune Avesta. *Jašt. 13. 145* (et *J. 26. 10.*): Nous adorons tous les fravašis forts, saints et bons des justes, depuis celui de Gaja marətan jusqu'à celui de Saošjant le triomphant.

Jt. 13. 86–87: [Nous adorons les fravašis] 86. de Rašnu, celui qui est le plus juste, et de Miϑra aux pâturages larges, et de la sainte Parole, et du ciel et de l'eau et de la terre, et des plantes et du bœuf et de Gaja et des fidèles bienheureux. 87. Nous adorons le fravaši de Gaja marətan le juste, celui qui, le premier, obéissait à la pensée et aux commandements d'Ahura Mazdāh, celui de qui il [c.-à-d. Ahura Mazdāh] créa la famille des pays aryens, la race des pays aryens.

[1] Le taureau et la vache mère.

[2] Aux bœufs.

[3] C.-à-d. le Seigneur avec la Vérité, le Bon Esprit et la Domination (Ahura, Aša, Vohu Manah et Xšaϑra).

J. 13. 7: Et nous adorons les fravašis du bœuf bienfaisant et de Gaja marətan le juste.

J. 26. 4–5. — 4 . . . Nous adorons l'âme du bœuf bienfaisant. 5. Nous adorons les fravašis de ceux qui ont vaincu dans leur lutte pour le droit, et le fravaši de Gaja marətan . . .

J. 67. 2: Je le donne (c.-à-d. le zaoϑra) rituellement aux fravašis de Gaja marətan, de Zaraϑuštra le Spitamide, de Kavi Vīštāspa, d'Isat vāstra, fils de Zaraϑuštra, avec tous les fravašis justes des premiers prédicateurs de la foi.

J. 68. 22 (et *Xūršēd Nyāiš 5*): Hommages aux fravašis du bœuf et de Gaja . . . !

Visp. 21. 2: Nous glorifions par le sacrifice et la prière le bœuf, Gaja et la sainte Parole droite et pleine d'énergie.

Jt. 7 (introduction): Gloire à la lune qui porte la semence du bœuf, au bœuf créé unique (aēvō.data), au bœuf qui renferme la multitude des espèces [d'animaux]!

Sīr. 2. 12: Nous adorons la lune qui contient la semence du bœuf; nous adorons le fravaši de l'âme du bœuf créé unique, nous adorons le fravaši de l'âme du bœuf qui renferme la multitude des espèces [d'animaux].

J. 16. 4: Nous adorons la lune qui contient la semence du bœuf, . . . nous adorons l'âme du bœuf bienfaisant.

J. 1, 2: J'offre et j'exécute [ce sacrifice] . . . au créateur du bœuf et à l'âme du bœuf.

J. 39. 1: Ainsi nous adorons l'âme du bœuf et le créateur du bœuf . . .

Le créateur du bœuf et l'âme du bœuf sont mentionnés encore comme des objets de vénération et d'adoration Y. 70. 2, Yt. 14. 54, Sīr. 1. 14 et Sīr. 2. 14.

Dans les parties de l'Avesta sassanide maintenant perdues, Gajōmard et le premier couple d'hommes ont été mentionnés plus d'une fois. C'est ce que nous apprend le résumé sommaire de l'Avesta sassanide contenu dans le 8e et le 9e livre du Dēnkard, ouvrage théologique pehlvi. Un des 21 nasks dont se composait l'Avesta sassanide, le *Čihrdāδ-nask*, traitait de l'histoire du genre humain et commençait, comme de raison, par Gajōmard et le premier couple. Le Dēnkard VIII. 13. 1–4 nous raconte ce commencement de l'histoire du monde de la manière suivante:

1. Le Čihrdāδ contient l'histoire du genre humain, comment la création de Gajōmard, le premier homme, par Ōhrmazd avait pour but la manifestation du corps [humain], et de quelle manière le premier couple, Masjaγ et Masjānaγ, entra dans l'existence; 2. et [l'histoire] de leurs enfants et de leur postérité, jusqu'à ce que le progrès des hommes s'était effectué au milieu du kešvar de Xvanīras, et leur distribution sur les six kēšvars qui sont autour de Xvanīras. 3. Leurs races diverses, qui y sont énumérées, furent attirées ou exilées par l'ordre issu

du créateur à chacune des races quant à l'endroit où elles devaient se rendre, et leur vie et leur existence leur furent assignées de l'au-delà. 4. Et [ce livre raconte] l'établissement de ceux qui se rendirent dans les différents kešvars, et de ceux même qui demeurèrent aux frontières de Xvanīras, et de ceux d'entre eux qui prirent demeure dans les endroits intermédiaires, et [donne] l'explication des coutumes de chaque race humaine, des coutumes qui furent instituées dans chacune des races primitives.

Un autre nask, le *Hasparam-nask*, renfermait une allusion à une légende relative au premier couple. Le Dēnkard (VIII. 31. 30) raconte que le passage en question mentionnait «l'endroit où l'action créatrice d'Ohrmazd a apporté, au moment de la création fondamentale, le blé qui fut produit comme un moyen de nourriture et de secours pour les hommes et le bétail, et comment le blé fut semé des corps de Masjaγ et de Masjānaγ et d'autres choses semblables».

Dans le *Varštmānsar-nask*, Ohrmazd communiquait à Zoroastre une légende de Gajomard. Le sommaire en est donné dans le Dēnkard IX. 32. 9–10:

9. [Ohrmazd dit:] «Pendant trente siècles, ce mien monde fut immortel et non sujet à la vieillesse, ô Zardušt; mais quand le 30e siècle fut terminé, ô Spitamide, la sueur créée par les dēvs parut sur mon Gajomard, à sa souffrance, pendant le temps qu'il faut à un homme pour réciter le «Yaϑā ahū vairjō», formule ayant la qualité d'un maître. 10. Et lorsqu'il sortit de cette sueur, il était dépourvu d'ombre; et puis je proférai ces paroles, ayant la qualité d'un maître, et quand j'eus prononcé le vāstārəm[1], les dēvs tombèrent dans l'obscurité.»

Le *Bay-nask* racontait (selon le Dēnkard IX. 53. 18): «Ceci aussi, que celui qui donna le pouvoir à ceux de la nature de Gajomard, désirait la domination de ceux qui suivent la religion de Zardušt; et la cause en est que la religion de Zardušt est justement la nature de Gajomard, et la nature de Gajomard est la religion de Zardušt.»

Le commentaire pehlvi de J. 19 voit dans les expressions «l'homme juste» (3), «l'homme bipède» (19) et «le penseur juste», «le premier dans lequel la bonne pensée a surgi» (53), des allusions à Gajōmard[2]. Le commentaire pehlvi de la Gāϑā J. 30. 4 («Et lorsque ces deux esprits se rencontrèrent pour la première fois, alors ils créèrent la vie et la mort», d'après la traduction d'Andreas et Wackernagel) donne l'explication suivante: «à

[1] Le dernier mot de la formule «Yaϑā ahū vairjō».

[2] Voir West, Pahlavi Texts IV p. 454, 456, 460.

savoir, les deux esprits vinrent à Gajōmard». Cette explication du commentaire a été citée dans les écrits de Zāδ-sparam chap. 5. 4.

Parmi les ouvrages pehlvis, c'est le *Bundahišn* qui contient la relation la plus ample sur le commencement du monde humain. Bd. 1 raconte comment la lumière, empire d'Ōhrmazd, et l'obscurité, empire d'Ahriman, étaient séparées, à l'origine, par l'espace vide. Ōhrmazd savait, par son omniscience, l'existence d'Ahriman et le combat qui allait avoir lieu, et c'est pour cela qu'il produisit la création, qui exista d'abord spirituellement pendant 3000 ans. Puis Ahriman vit la lumière et s'élança contre elle pour l'assaillir, mais fut repoussé. Il prépara un nouveau combat en créant les dēvs et les drugs. Ōhrmazd lui offrit la paix; Ahriman la refusa, mais consentit ensuite à fixer une période de 9000 ans pour la lutte. Ōhrmazd l'omniscient savait que les premiers 3000 ans s'écouleraient selon sa volonté à lui; pendant la seconde époque de 3000 ans, la volonté d'Ōhrmazd et celle d'Ahriman seraient entremêlées, et pendant les derniers 3000 ans, Ahriman serait impuissant. Alors Ōhrmazd récita la fameuse formule «Yaϑā ahū vairjō», sur quoi Ahriman retomba terrifié dans l'obscurité et demeura paralysé pendant trois mille ans. Ōhrmazd fit cependant la création matérielle: le ciel, Vohuman, la lumière matérielle avec la religion mazdéenne, puis les compagnons de Vohuman, les autres Amahrspands. Après le ciel, il créa l'eau, la terre, les arbres, le bétail et enfin le genre humain, tandis qu'Ahriman fit sa contrecréation. L'histoire du bœuf et de Gajōmard est racontée dans le 3e chapitre du Bundahišn.

Bundahišn 3. 1—26: 1. Au sujet de l'agression du corrupteur contre la création, il est dit dans la révélation: le mauvais esprit, en voyant son impuissance et celle de tous les dēvs, causée par l'homme juste, fut confus; trois mille ans durant, il resta en confusion. 2. Pendant cette confusion, les dēvs corporisés crièrent l'un après l'autre: «Lève-toi, notre père, car nous produirons dans le monde un combat dont l'angoisse et le malheur frapperont Ōhrmazd et les Amahrspands.» 3. Ils énumérèrent deux fois leurs méfaits, l'un après l'autre, mais cela ne fit pas plaisir au méchant mauvais esprit. De peur de l'homme juste, il ne put pas lever la tête, jusqu'à ce que la méchante Ǧēh[1] arriva, à la fin des trois mille ans. 4. Et elle cria au mauvais esprit: «Lève-toi, notre père, car je produirai dans le monde un combat dont l'angoisse et le malheur frapperont Ōhrmazd et

[1] Démon féminin de l'impureté, personnification de la menstruation.

les Amahrspands. 5. Et elle énumera deux fois ses méfaits l'un après l'autre, mais cela ne fit pas plaisir au méchant mauvais esprit; il ne se leva pas de sa confusion à cause de la peur qu'il avait de l'homme juste. 6. Encore une fois la méchante Gēh cria: «Lève-toi, notre père, car dans ce combat je verserai tant de malheurs sur l'homme juste et le bœuf travailleur, que la vie ne sera pas désirable à cause de mon action, et j'anéantirai leurs âmes. Je tourmenterai l'eau, je tourmenterai les plantes, je tourmenterai le feu d'Ohrmazd, je tourmenterai toute la création d'Ohrmazd.» 7. Et elle répéta deux fois [la description de] cette action mauvaise, de sorte que le mauvais esprit se réjouit et d'un saut quitta son attitude de confusion et baisa la tête de Gēh, et cette impureté qu'on appelle la menstruation fut visible sur Gēh. 8. Il cria à Gēh: «Dis, quel est ton désir que je te l'accorde.» Et Gēh cria au mauvais esprit: «C'est un homme que je désire, donne-le moi.» 9. Le mauvais esprit avait un corps qui ressemblait à un bloc, un corps de crapaud; mais il apparut à Gēh comme un jeune homme de quinze ans, ce qui lui attira les désirs de Gēh. 10. Puis le mauvais esprit avec tous les dēvs allèrent à la rencontre des lumières; et il vit le ciel, et guidé par l'envie, il les[1] réduisit en détresse. 11. Il était debout à l'intérieur du ciel, il en embrassait un tiers(?), et ressemblant à un serpent il sauta du ciel sur la terre. 12. C'était le jour Ohrmazd du mois de Fravardin[2] à midi qu'il s'élança [vers le ciel], et le ciel en fut secoué et terrifié comme une brebis [est secouée et terrifiée] par un loup. 13. Il vint à l'eau qui était arrangée au dessous de la terre et arriva à la surface [de la terre]. 14. Ensuite il vint aux plantes, puis au bœuf, puis à Gajōmard, puis il vint au feu. Semblable à une mouche, il attaqua toute la création, et à midi il rendit le monde tellement sombre, comme si c'eût été la nuit obscure. 15. Et il lâcha sur la terre des animaux nuisibles, mordants, venimeux, comme le serpent, le scorpion et le crapaud, en telle quantité que même la pointe d'une aiguille n'en fut pas exempte. 16. Et il épandit de la nielle sur les plantes et les fit faner au même instant. 17. Et il lâcha la convoitise, le besoin, la peine, la soif, la maladie, l'appétit et la somnolence sur les corps du bœuf et de Gajomard. 18. Avant l'arrivée [du mauvais esprit] au bœuf, Ohrmazd broya avec de l'eau le fruit salutaire qu'on appelle le bināg devant les yeux de celui-ci, afin que la douleur du coup fût moins violente. Et le bœuf, se sentant au même instant faible et malade et se mourant et allant trépasser, dit: «La création du bétail et la fixation de son œuvre, de son travail et des soins qu'il faut lui donner [se feront].» 19. Avant l'arrivée [du mauvais esprit] à Gajomard, Ohrmazd produisit une sueur sur Gajomard pendant le temps nécessaire pour réciter une strophe d'une prière; et Ohrmazd transforma cette sueur en un corps de jeune homme de quinze ans, luisant et de grande taille. 20. Quand Gajōmard sortit de la sueur, il vit

[1] C.-à-d. les lumières. [2] Le jour de l'an.

le monde sombre comme dans la nuit, et la terre tellement remplie de créatures nuisibles que pas la pointe d'une aiguille n'en était exempte; le ciel tournait, et le soleil et la lune étaient en mouvement; le monde, excité par les cris des dēvs māzāniens, était en combat avec les constellations. 21. Et le mauvais esprit pensa qu'il avait rendu impuissante toute la créature d'Ōhrmazd excepté Gajōmard, et il lâcha sur Gajōmard Astōvidāδ avec mille dēvs produisant la mort. 22. Mais le terme fixé pour sa vie n'était pas arrivé, et il ne trouvait pas moyen de le détruire. C'est ainsi qu'il a été dit que, quand l'opposition du mauvais esprit commença, le temps de la vie et du règne de Gajōmard avait été fixé à trente ans. 23. Après l'arrivée du corrupteur il vécut trente ans; puis Gajōmard dit: «Bien que le corrupteur soit arrivé, tous les hommes seront de ma race, et ce sera une bonne chose, qu'ils travaillent et fassent de bonnes œuvres.» 24. Puis, il[1] vint au feu et l'entremêla de fumée et d'obscurité. 25. Et les planètes avec beaucoup de dēvs se heurtèrent contre la sphère celeste et mirent les constellations en confusion et défigurèrent toutes les créatures, comme lorsque le feu défigure tous les endroits, et la fumée s'élève. 26. Et pendant quatre-vingt-dix jours et nuits les dieux célestes furent en combat avec tous les démons du mauvais esprit, puis les mirent en fuite et les rejetèrent aux enfers et firent du ciel un rempart, de sorte que l'opposition ne pût s'y introduire.

4. *1—5.* 1. Ceci aussi a été dit, que lorsque le bœuf Evaγdaδ trépassa, il tomba sur le coté droit; lorsque, après cela, Gajōmard trépassa, il tomba sur le coté gauche. 2. Gōšurvan, quand l'âme du bœuf Evaγdāδ quitta le corps du bœuf, se tint debout devant le bœuf. D'une voix comme celle de mille hommes qui poussent en même temps un cri, il proféra sa plainte à Ōhrmazd: «A qui as-tu laissé la domination des créatures, maintenant que la destruction a percé la terre, et que les plantes se fanent et que l'eau est maltraitée? Où est l'homme au sujet duquel tu as dit: Je le créerai afin qu'il recommande de prendre soin [de la création]?» 3. Puis Ōhrmazd dit: «Tu es malade, ô Gōšurvan, tu es frappé de cette maladie que le mauvais esprit t'a donnée; s'il eût été possible de créer cet homme-là sur cette terre pendant ce temps-ci, le mauvais esprit n'eût pas montré une telle violence.» 4. Gōšurvan s'avança jusqu'à la sphère des étoiles et se plaignit de la même façon; il s'avança jusqu'à la sphère de la lune et se plaignit de la même façon; il s'avança jusqu'à la sphère du soleil. Puis le fravahr de Zardušt lui apparut, [et Ōhrmazd dit:] «Je créerai pour le monde celui qui recommandera de prendre soin [de la création].» 5. L'esprit de Gōšurvan fut content, et il donna son assentiment [en disant]: «Je nourrirai la création», c'est-à-dire qu'il accepta de nouveau la création d'un monde dans l'univers.

10. *1—4.* Sur le combat qu'il[1] avait avec le bœuf Evaγdaδ.

[1] C.-à-d. le mauvais esprit.

1. Lorsqu'il[1] avait trépassé, il poussa de la terre, dans l'intérêt de la propagation des plantes, du corps même du bœuf cinquante-cinq sortes de blé, douze sortes d'herbes médicinales. Et elles eurent de la splendeur et de la force vitale. 2. Le sperme, qui était celui du bœuf, fut confié à la sphère de la lune. Ce sperme fut purifié par la lumière de la lune et préparé de toutes manières, et la vie fut mise dans les corps. 3. De là furent produits deux bœufs, un mâle et une femelle, et puis de chaque espèce furent produits deux cent soixante douze espèces sur la terre. 4. Les oiseaux demeurent dans l'air et les poissons dans l'eau.

15. *1—24.* 1. Sur la nature des hommes, il a été dit dans la religion: Gajomard, en trépassant, fit tomber son sperme. Ce sperme fut purifié par la rotation de la lumière du soleil; et Nerjosang en prit en garde deux tiers, et Spendarmaδ en reçut un tiers. 2. Et en quarante ans, sous la forme d'une plante de rivās, ayant une seule tige et quinze feuilles répondant à leur âge de quinze ans, Masjay et Masjānay[2] poussèrent de la terre, de la sorte que leurs bras étaient derrière les épaules, et ils étaient conjoints par la croissance et d'un même aspect; 3. et leurs tailles à tous les deux étaient rapprochées, celle de l'un de celle de l'autre, et ils étaient conjoints de la sorte qu'on ne pouvait pas distinguer qui d'eux était le mâle et qui était la femelle, et qui était celui à qui le souffle d'Ohrmazd ne faisait pas défaut.[3] 4. Il a été dit: qu'est-ce que [Dieu] a créé le premier, l'âme ou le corps? Et Ohrmazd a dit: «L'âme a été créée d'abord, le corps après, pour celui qui a été créé; elle[4] a été créée dans le corps pour produire l'activité, et le corps a été créé pour l'activité.[5] «C'est là l'explication de ce mot: l'âme est créée d'abord et le corps après. 5. Puis tous les deux furent changés de la forme de plante en forme d'homme. Ce souffle qui est l'âme entra spirituellement en eux. Et alors aussi, de cette manière, l'arbre poussa, dont le fruit fut les dix espèces d'hommes.[6] 6. Ohrmazd dit à Masjay et à Masjānay: «Vous êtes hommes, vous êtes les ancêtres du monde, vous avez été créés par moi comme les meilleurs quant à la raison fondamentale. Faites l'œuvre de la religion, guidés par la raison fondamentale. Ayez de bonnes pensées, dites de bonnes paroles et faites de bonnes œuvres, et n'adorez pas les démons.» 7. Tous les deux pensaient d'abord que chacun d'eux devait plaire à l'autre, parce que chacun était pour l'autre l'être humain [par excellence]. La première action qu'ils firent fut d'aller uriner(?), et leur

[1] C.-à-d. le bœuf.

[2] La forme [illegible] est: Matr et Matrjan.

[3] C.-à-d.: dans lequel des deux corps conjoints l'âme était enfermée.

[4] C.-à-d. l'âme.

[5] C.-à-d.: le but de l'âme est de produire l'activité en mettant en mouvement le corps.

[6] West suppose qu'il est question ici des dix variétés de monstruosités humaines mentionnées dans le § 31.

première parole fut celle-ci: «Ohrmazd a créé l'eau, la terre, les plantes et le bétail, les étoiles, la lune et le soleil et toute prospérité dont l'origine et le résultat viennent de la révélation de la justice.» 8. Mais après cela l'opposition s'attaqua à leur esprit et souilla leur esprit, et ils crièrent que le mauvais esprit avait créé l'eau, la terre, les plantes et le bétail et les autres choses susmentionnées. 9. Ce mensonge, ils le proférèrent sous la contrainte des dēvs. Le mauvais esprit fut le premier qui se réjouit d'eux à cause de cela. Par suite de ce mensonge tous les deux furent corrompus, et leurs âmes furent destinées à l'enfer jusqu'au jour du jugement dernier. 10. Et ils avaient passé trente jours sans nourriture, se couvrant d'habits faits d'herbe. Après les trente jours, ils s'avancèrent dans le désert: ils trouvèrent une chèvre au poil blanc et sucèrent avec la bouche le lait de son pis. 11. Lorsqu'ils eurent bu le lait, Masjaγ dit à Masjānaγ: «J'éprouvais de la joie, quand je n'avais pas encore bu ce lait, mais ma joie s'est accrue maintenant que je l'ai avalé dans mon corps vile.» 12. Ce second mensonge rendit les dēvs plus forts, et ils ôtèrent à la nourriture son goût de la sorte qu'un centième seul en restait. 13. Puis, ayant passé trente jours et nuits, ils arrivèrent vers un jeune mouton à la mâchoire blanche, et ils le tuèrent, et avec du bois de kunār et du buis ils firent un feu, instruits par les dieux célestes, car ces deux sortes de bois étaient pour eux celles qui produisaient le feu le plus facilement; et ils activèrent le feu en soufflant de leurs bouches. Et d'abord ils brûlèrent de la paille, du bois de kundār, du kunār, du palmier, du dattier et du bois de myrte et mirent le mouton à la broche. 14. Ils jetèrent trois poignées de viande de mouton au feu en disant: «Voici la part du feu.» De ce qui restait, ils lancèrent un morceau vers le ciel en disant: «Voilà la part des dieux.» L'oiseau qui est le vautour s'avança et en emporta quelque chose, un chien ayant d'abord mangé un peu de la viande. 15. Et d'abord ils se couvrirent d'habits de peaux, puis, à ce qu'on dit, ils se firent des habits tissés au moyen de drap tissé dans le désert.[1] 16. Ils creusèrent une fosse dans la terre et trouvèrent du fer, et ils le battirent avec une pierre. Sans forge ils le travaillèrent pour en faire un tranchant, avec lequel ils coupèrent du bois, et ils préparèrent un abri, fait de bois, contre le soleil. 17. Par suite de l'ingratitude qu'ils montraient, les dēvs furent plus puissants, et animés d'une vile malveillance entre eux, ils[2] s'élancèrent l'un contre l'autre et se déchirèrent mutuellement les cheveux et le visage. 18. Puis les dēvs crièrent des ténèbres: «Vous êtes des hommes, adorez les dēvs, afin que le démon de malveillance qui vous hante se calme.» 19. Masjaγ s'avança, tira le lait d'une vache et en versa [un peu] dans la direction du nord. Par suite de cela les dēvs

[1] C'est la traduction de West. Le passage est obscur.
[2] Masjaγ et Masjānaγ.

furent plus puissants. Et tous les deux eurent le derrière sec, de sorte que pendant cinquante ans ils n'eurent pas le désir de s'accoupler, et quand même ils se seraient accouplés, ils n'auraient pas eu d'enfants. 20. Et quand cinquante ans se furent écoulés, le désir d'avoir un fils vint, d'abord à Masjay, puis à Masjanay. Aussi Masjay dit-il à Masjanay: »Lorsque je vois tes parties génitales, mon membre se lève beaucoup.» Puis Masjanay dit: »Frère Masjay, quand je vois ton grand membre, mes parties génitales tremblent.» 21. Puis ils prirent plaisir, tous les deux, à satisfaire leur désir. Ils réfléchirent ainsi: »Ceci a été notre devoir aussi pendant les cinquante ans passés.» 22. Après neuf mois, des jumeaux naquirent d'eux, un garçon et une fille. Les enfants étant appétissants, la mère en mangea un, le père l'autre. 23. Puis Ohrmazd ôta à la chair d'enfant ce qu'elle avait d'appétissant pour eux, afin qu'ils nourrissent des enfants et que les enfants restassent en vie. 24. Et ils eurent là-dessus sept paires de jumeaux, chaque paire étant un mâle et une femelle, tous étant un frère et une sœur épouse. Et de chaque paire naquirent des enfants pendant cinquante ans.

24. *1.* Sur la direction des hommes et du bétail et de toutes les choses, il a été dit dans la religion que Gajomard fut créé comme le premier homme, brillant, aux yeux blancs [c.-à-d. luisants] qui regardaient vers la grandeur. Il fut là le Zardustrōtum, car le commandement suprême de toutes choses vient de Zardust.

30. *1–3.* 1. Sur la nature de la résurrection et du jour du jugement dernier, il a été dit dans la religion que Masjay et Masjānay, qui ont poussé de la terre, s'étant nourris d'eau d'abord, puis de plantes, puis de lait, ensuite de viande, les hommes aussi, quand l'heure de leur mort arrive, abandonnent d'abord la viande, puis le lait, puis le pain, jusqu'à ce qu'étant sur le point de mourir, leur seule nourriture est l'eau. 2. De même, dans le millénium d'Ošēdar-mah, la force du désir matériel diminuera à tel point que les hommes resteront rassasiés pendant trois nuits et jours par un seul repas sacré. 3. Puis ils s'abstiendront de nourriture animale et ne mangeront que des végétaux et du lait, puis ils s'abstiendront de lait et ils s'abstiendront de nourriture végétale et ne se nourriront que d'eau; et pendant dix années avant l'arrivée de Sōšans, ils s'abstiendront d'eau et resteront sans prendre de nourriture, et pourtant ils ne mourront pas.

30. *6–9.* 6. . . . A ce moment-là,[1] les os seront redemandés à l'esprit de la terre, le sang à l'eau, les cheveux aux plantes, l'âme au feu, ainsi que ces choses-là ont été reçues par eux dans la création primitive. 7. Et d'abord les os de Gajōmard ressusciteront, puis ceux de Masjay et de Masjanay, ensuite ceux des autres hommes. Pendant les cinquante-sept ans de Sōšans, tous

[1] C.-à-d. au jour de la résurrection.

les morts seront préparés, et tous les hommes seront ressuscités. 9. De la lumière qui accompagne le soleil, la moitié sera pour Gajōmard et l'autre moitié suffira aux autres hommes; ainsi l'âme et le corps sauront que « voilà mon père et voilà ma mère, voilà mon frère, voilà mon épouse et voilà quelque autre de mes proches parents. »

34. *1—3.* 1. Sur la chronologie de la période de 12000 ans, il a été dit dans la religion que l'existence spirituelle dura 3000 ans, pendant lesquels la création était sans pensée, immuable et imperceptible ⌊aux sens⌋. Pendant 3000 ans Gajōmard et le bœuf existaient dans le monde matériel. 2. Cela fait ainsi 6000 ans où aucune opposition n'eut lieu. [Ces derniers 3000 ans] étaient les milléniums où régnaient le Cancer, le Lion et la Vierge, et ainsi 6000 ans s'étaient écoulés. Quand le millénium de la domination vint à la Balance, l'opposition entra, et Gajōmard vécut trente ans sous la domination du corrupteur. 3. Après une période de trente ans[1], Masjaγ et Masjanaγ poussèrent. Pendant cinquante ans, ils ne vécurent pas comme femme et mari, pendant quatre-vingt treize ans ils furent femme et mari, jusqu'à ce que Hōšang naquit.

Le Grand Bundahisn. A.[2] La sixième lutte[3] fut celle livrée à Gajōmard. C'est que l'horoscope de Gajōmard portait qu'il vivrait trente ans sous la domination du corrupteur en lutte avec les constellations, comme il a été dit: au temps avant l'arrivée du corrupteur le vaillant Gajōmard a été créé pour vivre et régner trente ans. A l'arrivée du corrupteur, la planète Jupiter (Ohrmazd) était dans le signe du Cancer qui domine l'eau, et elle était à son apogée par suite de sa prévalence sur le scélérat[4]; et la planète Saturne (Kēvān) était dans le signe de la Balance, dans son lieu. Après cela, les eaux sous la terre étant à leur apogée, il (Saturne) s'éleva à son apogée, et, par suite de sa prévalence sur son adversaire, créa la mort. Jupiter étant ⌊de nouveau⌋ à son apogée, reconnaissant(?)[5] les eaux, par suite de sa prévalence sur Saturne tint, pendant trente ans, cette mort éloignée de Gajōmard. Lorsque, de nouveau, Saturne arriva dans le signe de la Balance, ce qui était son apogée, alors Jupiter se plaça dans le lieu où était sa place à lui, et par suite de la prévalence de Saturne sur Jupiter, la mort vint à Gajōmard. Il tomba sur le côté gauche, et en mourant, il laissa sa semence couler à terre, de même que maintenant tous les hom-

[1] Il y a ici, évidemment, une faute dans le texte; toutes les sources anciennes s'accordent à fixer à quarante ans cette période. Le Bundahišn lui-même a ce chiffre (Bund. 15,2, voir ci-devant).

[2] Blochet, Textes pehlvis inédits relatifs à la religion mazdéenne (Revue de l'Hist. des Religions, Paris 1895), fragment 3, p. 1—2.

[3] A savoir: du mauvais esprit. [4] La planète Saturne?

[5] A lire: dānān?

qui, en mourant, laissent tomber leur semence. Comme le corps de Gajōmard était fait de métaux, les sept espèces de métaux parurent de son corps. La semence pénétra dans la terre, et au bout de quarante ans, Masjaγ et Masjanaγ poussèrent, de qui vint le progrès du monde, l'anéantissement des dēvs et des actions nuisibles du mauvais esprit. Ce fut la première lutte de Gajōmard contre le mauvais esprit.

B.[1] Quand le mauvais esprit fit irruption, au commencement du premier millénium,[2] il contamina le bœuf et Gajōmard. Quand Masjaγ et Masjānaγ commirent leur acte d'ingratitude, ils restèrent cinquante ans sans engendrer.

C.[3] [Sur la création effectuée par Ohrmazd pendant l'état de confusion et d'impuissance du mauvais esprit] . . . En cinquième lieu, il créa le bœuf Ēvaγdāδ dans l'Ērān-vēğ au centre du monde sur la berge de la rivière Vēh-Dāit (la bonne Dāitjā) qui est au centre du monde. Il était blanc et brillant comme la lune; sa hauteur mesurait trois nāi, et Ohrmazd le créa pour l'amitié de l'eau et des plantes: dans la période du mélange [des éléments de la lumière avec les éléments de l'obscurité], c'est de lui que vint la force de la croissance. En sixième lieu, il créa Gajōmard, qui était brillant comme le soleil et dont la hauteur mesurait quatre nāi et dont la largeur était égale à la hauteur. Il fut créé sur la berge de la rivière Dāit, qui est au centre du monde. Gajōmard était sur la rive gauche, le bœuf sur la rive droite, et leur éloignement l'un de l'autre — et aussi leur éloignement des eaux de Dāit — était égal à leur hauteur. Ils avaient des yeux et des oreilles, une langue et des signes particuliers. La particularité de Gajōmard était celle que de sa semence naquirent des hommes avec ces mêmes bonnes qualités. Et il fut créé pour le secours et l'assistance du créateur. C'est ainsi qu'Ohrmazd l'a créé sous une forme humaine, de haute taille, comme un jeune homme de quinze ans, brillant. Et il produisit de la terre Gajōmard avec le bœuf, et de la lueur et de l'éclat d'or du ciel il créa la semence des hommes et des bœufs, ces deux sortes de semence étant ainsi des semences de feu et non des semences d'eau. Il créa [ces semences] dans les corps de Gajōmard et du bœuf afin que la perfection des hommes et du bétail en naquît.

D.[4] [Ohrmazd avait créé le ciel en quarante jours, en commençant le jour Ohrmazd du mois Fravardīn, c.-à-d. le jour de l'an à l'équinoxe du printemps, le 21 mars, puis s'était reposé pendant les cinq jours qui forment le gāsānbār Mēδjōγzarm. Ensuite il avait créé l'eau en cinquante-cinq jours et s'était reposé pendant les cinq jours formant le gāsānbār Mēdjōγšam. En troisième lieu, il avait créé la terre en soixante-dix jours et observé les cinq jours du gāsānbar Paitišaha; en quatrième

[1] Fragment [illegible] d'après Darmesteter, Zend Avesta II, p. 398.
[2] C.-à-d. au 1er millénium de la 3e période de 3000 ans.
[3] [illegible] ch. 7 [illegible] [4] Blochet p. 10

lieu, il avait produit les plantes en vingt-cinq jours et observé les cinq jours du gāsanbār Ajasrīm, et en cinquième lieu, il avait créé les troupeaux en soixante-quinze[1] jours et observé les cinq jours du gāsānbār Mēδjōγsīr]. En sixième lieu, il créa les hommes, c'est-à-dire Gajōmard, en soixante-dix jours, à savoir à partir du jour Rām du mois Dadv jusqu'au jour Anērān du mois Spendarmaδ. Puis il attendit cinq jours, et ces cinq jours sont le gāsānbār, ces cinq jours étant «taraftaγ», c'est-à-dire «volés», et leur nom est aussi Hamāspasman, ce qui veut dire que le rassemblement en une seule armée (*ham-spāh-varišnīh*) eut lieu dans le monde, car les fravahrs des hommes se réunirent en une seule armée. On appelle ces cinq jours «taraftaγ» ou les cinq jours des Gāϑās ou la bonne pentade.

Écrits choisis de Zāδ-sparam. II. *6—11.*[2] [Ahriman porte la corruption à la création d'Ohrmazd.] 6. Puis il vint au bœuf Evaγdāδ, qui, ayant la même taille que Gajōmard, était debout sur la berge de la rivière Dāitīγ au centre de la terre, à une distance de Gajōmard qui égalait sa propre hauteur; sa distance de la rive des eaux de Dāitīγ était la même. Ce bœuf était une femelle, blanche et brillante comme la lune. 7. Lorsque le corrupteur s'approcha d'elle, Ohrmazd lui donna à manger un narcotique qu'on appelle aussi «bang», et le lui donna à broyer devant ses yeux, afin que la peine de l'attaque criminelle fût moindre. Elle faiblit et devint malade et tomba en tremblant sur la mamelle droite. 8. Avant l'arrivée [du corrupteur] à Gajōmard, dont la taille était alors à peu près un tiers de celle de Zardušt, et qui brillait comme le soleil, Ohrmāzd forme, de la sueur produite sur cet homme, une figure de quinze ans, luisante et haute de taille; et il produit la sueur sur Gajomard pendant le temps nécessaire pour réciter un «Jaϑā ahū vairjō». 9. Lorsqu'il sortit de cette sueur et leva la tête, il vit le monde aussi obscur que la nuit; sur toute la terre étaient répandus des serpents, des scorpions, des crapauds et beaucoup d'espèces de créatures nuisibles. Les autres espèces de quadrupèdes étaient là de même parmi les reptiles. Partout où l'on s'approchait sur la terre, c'était comme s'il ne restait pas une place grande comme la pointe d'une aiguille où il n'y eût pas une affluence de créatures nuisibles. 10. Voilà une planète entrant en conjonction planétaire, et la lune et les planètes à quatre et à cinq(?)[3]. Beaucoup de figures sombres au visage et aux boucles de cheveux de Aži-Dahāγ souffraient des châtiments en compagnie de certains non-Iraniens. Et il[4] était stupéfait en séparant les méchants des justes. 11. En-

[1] Dans la traduction de Blochet fautivement: soixante-dix.

[2] D'après la traduction de West., Pahlavi Texts I, p. 161 sqq.

[3] Correction de West: à six et à sept (six astres sans, sept avec la lune).

[4] Gajōmard?

non Ahriman s'approcha du feu et le mêla d'obscurité et de fumée.

III. *1—2.*[1] 1. Et Gōsurvan, étant elle-même l'âme du bœuf Evagdād, sortit du bœuf au moment où celui-ci trépassa, ainsi que l'âme sort du corps d'un mort, et éleva un cri retentissant vers Ohrmazd, tel le cri d'une armée de mille hommes qui crient en même temps. 2. Et afin d'être bien plus capable de surveiller les créatures mêlées qu'il ne l'était devant Gajōmard, Ohrmazd monta de la terre au ciel. 3. Et Gōsurvan le suivait continuellement en criant, et elle continua à crier: «A qui laisseras-tu la surveillance des créatures?»

IV. *3—5, 7—10.*[2] [Ahriman, ayant tué le bœuf et rendu malade Gajōmard, se vante de ses exploits.] 3 . . . Personne ne reste que je puisse saisir et corrompre dans le combat, excepté Ohrmazd, et sur la terre il n'y a qu'un homme qui est seul. Qu'est-ce qu'il peut faire?» 4. Et il envoie contre lui Astōvidāð avec les mille décrépitudes et maux qui lui sont propres, les maladies de diverses espèces pour le rendre malade et le faire mourir. 5. Gajōmard n'était pas garanti contre ces maux-là (?)[3], et la raison en était que le destin, au commencement de l'arrivée d'Ahriman, avait décrété ainsi: «Jusqu'à l'écoulement de trente ans, j'assigne à Gajōmard la splendeur et la conservation de la vie . . .» 7. Car au commencement il avait été établi que la planète Jupiter fût la vie pour les créatures, non pas à cause de sa propre nature, mais parce qu'elle était sous le contrôle des luminaires, et que Saturne fût la mort pour les créatures. 8. Tous les deux étaient dans leur apogée au commencement [du monde] des créatures. Jupiter était, en se levant, dans le Cancer à l'endroit qu'on appelle aussi Gīvān,[4] parce que c'est à cet endroit que la vie lui[5] a été donnée, et Saturne était dans la Balance, très bas sous la terre, de sorte que son venin et sa nature délétère devenaient par là plus évidents et plus dominateurs. 9. Et c'était pendant le temps où tous les deux n'étaient pas dans leur apogée(?), que Gajōmard devait mener à bout sa vie, à savoir pendant les trente ans où Saturne n'était pas revenu dans son apogée, c'est-à-dire dans la Balance. 10. Et lorsque Saturne arriva dans la Balance, Jupiter était dans le Capricorne, et à cause du peu d'élévation de celui-ci et du triomphe de Saturne sur Jupiter, Gajōmard souffrait des défauts même qui arrivaient et qui vont grandissant, de la continuation des défigurements qu'Ahriman sait apporter au créatures d'Ohrmazd.

IX. *7—9.*[6] 7. Plus tard, quant à la splendeur de la semence, saisie par force, la semence du bœuf, on voulait en dérober quelque chose(?), et cette splendeur fut confiée à l'ange gardien de

[1] West PT. I, p. 163.
[2] West PT. I, p. 164 sqq.
[3] West traduit: was not secured by them(?).
[4] C.-à-d. «vivant».
[5] A Jupiter?
[6] West PT. I, p. 179.

la lune. A un endroit là (dans la lune) la semence fut bien purifiée par la lumière de la lune et reprit toutes ses qualités et fut pleinement douée de vie. 8. Elle produisit pour Ērān-vēg d'abord deux bœufs, une paire, un mâle et une femelle, et puis d'autres espèces jusqu'à concurrence de 272 espèces, et on pouvait les discerner jusqu'à une distance de deux longues lieues sur la terre. 9. Des quadrupèdes parurent sur terre, des poissons nagèrent dans l'eau, et des oiseaux volèrent dans l'air.

X. *1—6.*[1] Lorsqu'il[2] vint en sixième lieu à Gajōmard, la pure Sainte Parole (*masarspand*), telle qu'elle était entendue de la bouche de Gajōmard, était rangée contre lui avec Gajōmard. 2. Et quand il[3] trépassa, les huit espèces de minéraux de nature métallique provinrent de ses membres divers, à savoir: l'or, l'argent, le fer, l'airain, l'étain, le plomb, le vif-argent et le diamant; et l'or, en raison de sa perfection, est issu de la vie proprement dite et de la semence. 3. Spendarmaδ reçut l'or[4] de Gajōmard défunt, et il resta pendant quarante ans dans la terre. 4. A la fin des quarante ans, Masjaγ et Masjānaγ poussèrent sous la forme d'une plante de rīvās, et, étant joints l'un à l'autre, ils étaient de la même stature et adaptés l'un à l'autre(?), et leur taille, dans laquelle descendait l'âme, était telle, à cause de leur forme égale, qu'on ne voyait pas qui était le mâle et qui était la femelle, ni qui était celui qui portait l'âme créée par Ohrmazd. 5. C'est là en effet cette âme pour laquelle l'homme a été créé ainsi qu'il a été dit dans la religion: «Qu'est-ce qui existait d'abord, l'âme ou le corps?» Et Ohrmazd dit: «L'âme a été créée d'abord par moi; puis, pour celui qui a été créé, un corps a été donné à l'âme, afin qu'il produise l'activité; et son corps a été créé seulement pour l'activité.» 6. Et ensuite, il se changèrent de la forme d'une plante en celle d'hommes, et le souffle vint à eux spirituellement.

Dans le **Dāδastān-i-dēnīγ**,[5] chap. 4 6 Gajōmard, Zoroastre et Sōšans représentent le commencement, le milieu et la fin du monde des hommes. Chap. 28. 7 reproduit le J. 26. 10, où Gajōmard et Sōšans représentent le commencement et la fin de l'histoire humaine. Dans le chap. 36. 2, Gajōmard est nommé en premier lieu parmi les anciens héros qui ont coopéré au travail de la renovation du monde. Le Chap. 37. 46 rappelle qu'Ahriman a tué le boeuf, rendu Gajōmard mortel et secoué la terre. Dans le chap. 37. 82, il est raconté comment Ahriman a détruit l'homme unique, dont le nom était Gajōmard, et comment celui-ci revint au monde

[1] Ib. p. 182 sqq.
[2] Ahriman.
[3] Gajōmard.
[4] C.-à-d. la semence devenue or.
[5] Manuscrit K. 35 de la bibliothèque de l'université de Copenhague: West PT. II.

sous la forme d'un homme et d'une femme appelés Masjaγ et Masjānaγ, qui par le χvēδvaγ-das de frère et de sœur, propagèrent le monde.

64. 2–7.[1] 3 . . . Ohrmazd, l'omnipotent, produisit de la lumière infinie la forme d'un prêtre (*āsrūγ*) dont le nom était celui d'Ohrmazd, dont l'éclat était celui du feu et la non-combustibilité celle de la partie intérieure de la lumière et l'expansion celle du pays de l'ouest. 4. Et il créa, dans la forme de ce prêtre, l'homme appartenant au monde matériel(?) et pendant trois mille ans qu'il n'avança ni ne mangea, il ne parlait pas non plus; aussi ne prononçait-il pas la justice de la religion parfaite et vraie et le désir de la glorification pure du créateur, mais il y pensait. 5. Ensuite le rompeur de promesses querelleur en gâta la vie et produisit une mortalité onéreuse; et la mortalité ressort du nom de Gajōmard[2] donné à l'être créé. 6. La semence qui fut l'essence de la vie du chef de la vie, à savoir Gajōmard, s'en alla, quand il trépassa, elle vint à la terre dont la direction appartenait à la déesse bienfaisante[3] et fut conservée dans la terre, jusqu'à ce que, par la protection des dieux, un frère et une sœur humains conjoints par la croissance, en poussèrent, et ayant reçu la faculté de se mouvoir et de marcher sur la terre, progressèrent même jusqu'à l'accouplement et à la propagation. 7. Le sol où la vie de Gajōmard s'en était allée, devint de l'or, et des autres terrains où ses divers membres s'étaient dissous, autant de jolis métaux sortirent, ainsi qu'il a été raconté.

65. *2–3.*[4] [On demande qui a institué le χvēδvaγ-das, le mariage sacré entre de proches parents.] 2. La réponse en est celle-ci: le premier accomplissement du χvēδvaγ-das est dû à Masjaγ et à Masjānaγ, qui étaient frère et sœur, et l'accomplissement de leur accouplement produisit un fils comme le résultat du premier χvēδvaγ-das. 3. Ainsi ils mirent en œuvre le premier accouplement d'un homme avec une femme, et tout le progrès des races formant les descendances diverses des hommes en tira son origine, et tous les hommes du monde sont de cette extraction.

77. *2* et *4.*[5] 2 . . . La première créature était l'homme juste, celui qui battit l'ennemi, le réconciliateur juste. Lui aussi reconnaît le plus les êtres saints, s'occupe le plus de la production des créatures et a le mieux soin des créatures. 4 . . . Celui qui est le créateur omniscient formait l'humanité dans le premier couple, qui était frère et sœur, et qui devinrent Masjaγ et Masjānaγ.

[1] K. 35 f. 177 a; West PT. II, p. 197 sqq. Dans K. 35, où les chapitres ont été marqués à crayon, ce chapitre-ci a été désigné comme le 63e.

[2] C.-à-d. vie mortelle.

[3] Spendarmaδ.

[4] K. 35 f. 178 a (Le chapitre a été désigné comme le 64e). West PT. II, p. 200.

[5] K. 35 f. 186 (chap. 76); West PT. II, p. 224 sq.

et toutes les races du monde matériel existent par la mise au monde d'enfants et par la propagation qu'Ohrmazd a instituée dans son omniscience.

Mēnōγ-i-χrad. 27. *14–18.*[1] 14 . . . Car l'avantage résultant de Gajōmard fut celui-ci: (15) d'abord l'action de tuer Arzūr et de remettre, dans un grand esprit de justice, son propre corps à Ahriman. 16. Et le second avantage fut celui-ci, (17) que les hommes et tous les fravahrs qui produisent le progrès, mâles et femelles, furent créés de son corps. 18. Et le troisieme fut celui-ci, que les métaux de même furent créés et produits de son corps.

57. *20.*[2] 20. Et quant à Vištasp et Zardušt et Gajōmard et les autres qui au plus haut degré ont part au paradis, c'est que la raison était venu surtout à eux.

Dēnkard. III. *35. 2.*[3] 2 . . . Gajōmard était l'origine des hommes et le premier roi de l'argile (*gīlšāh*), et par l'effet de la religion il institua et arrangea dans le monde le progrès de la création . . .

III. *80. 3–4.*[4] 3 . . . Spendarmaδ, la terre, fut créée femme, et il[5] en produisit Gajōmard, le mâle, et la création existe à cause de ce premier homme. Aussi longtemps que Gajōmard a existé, il a été vivant, parlant et mortel. Ces définitions données dans les trois mots: vivant, parlant et mortel, [ont été] connues [d'abord] en lui; les deux définitions, à savoir «vivant» et «parlant», proviennent de la création par le père et créateur, et une des trois, à savoir «mortel», lui est venu du destructeur . . . 4. Or, si un garçon naquit de l'union d'une fille avec son père, nous appelons cette union «χvēδvaγ-das entre père et fille». Ceci aussi est expliqué dans la religion, que lorsque Gajōmard trépassa, son sperme, qui est le même qu'on appelle sa semence, tomba dans Spendarmaδ, dans la terre, sa propre mère, et de cette union naquirent Masjaγ et Masjānaγ, le fils et la fille de Gajomard et de Spendarmaδ: voilà ce qu'on appelle «χvēδvaγ-das entre fils et mère». Et Masjaγ et Masjānaγ l'un avec l'autre, dans leur désir d'avoir des enfants, produisirent des mâles et des femelles; c'est ce qu'on appelle «χvēδvaγ-das entre frère et sœur». Et beaucoup de couples naquirent d'eux, des couples qui furent mari et femme, et tous les hommes qui ont existé et qui existeront, tirent leur origine de la semence du χvēδvaγ-das . . .

[1] The Dīnā i Maīnū i Khrat, ed. Peshotan Sanjana (Bombay 1895), p. 44–45; West PT. III, p. 58.

[2] Ed. Peshotan p. 79, West PT. III, p. 102.

[3] The Dinkard, ed. Peshotan I, p. 32 (transl. p. 29).

[4] Ed. Peshotan II, p. 83 (transl. p. 92–93), cf. Madan I, p. 73; West PT. II, p. 401 sq.

[5] C.-à-d. Ohrmazd.

III. *MX.* 2.[1] — 2 . . . A ceux qui, au commencement de la création, étaient adonnés aux actions du destructeur, Gajomard fut le premier qui prononça des paroles sublimes, et c'est de cet homme seul, le premier qui a été créé au monde, que proviennent toutes les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions des hommes.

Dans le Denkard V. 1. 8.[2] Gajomard est mentionné en premier lieu parmi ceux des prophètes, des apôtres et des croyants qui ont accepté la religion entièrement, et d'après VII. 1. 4 et 7,[3] le premier progrès dans le monde matériel date de Gajōmard, le premier homme, qui « a atteint, en prononçant une parole vraie, la bonne domination spirituelle des Amahrspands, c'est-à-dire le paradis suprême de *garōdmān* ».[4]

VII. *1.* *9–14.*[5] — 9. Lorsque Gajōmard trépassa, [la gloire] vint, en second lieu parmi les créatures du monde, à Masjaγ et à Masjānaγ, la progéniture de Gajomard le premier [être humain]. Par la bouche d'Ohrmazd il a été révélé qu'il[6] leur dit quand il les eut créés: « Vous êtes des hommes, je vous ai créés, vous êtes les ancêtres de tous les êtres corporels. Ainsi, vous autres hommes, vous ne devez pas adorer les démons, car la possession du bon sens est la meilleure chose que j'ai créée pour vous, afin que vous observiez la bonne conduite et la loi d'une façon raisonnable. 10. Et ils louèrent la création d'Ohrmazd et allèrent vaquer à leurs affaires, et ils agirent selon la volonté du créateur, accomplirent beaucoup de travaux utiles au monde et pratiquèrent le χvēδvaγ-das ayant pour but la naissance, l'union et le progrès des créatures du monde, ce qui est la meilleure des bonnes actions des hommes. 11. Et le créateur leur enseigna à semer le blé, ainsi qu'il est révélé dans les paroles d'Ohrmazd: « A toi, Masjaγ, est ce bœuf, à toi est ce blé, et à toi sont ces autres instruments, et dorénavant tu les connaîtras bien ». 12. Ceci aussi est révélé dans le « Vēh-dēn », qu'Ohrmazd dit à Haδiš[6], celui qui est digne par sa justice, un des dieux: « ô Haδiš, toi qui es digne par ta justice, va souvent chez Masjaγ et Masjānaγ et leur progéniture, produis pour eux des céréales par le travail de Masjaγ et de Masjānaγ et bénis beaucoup leurs [céréales] en disant: « Que ce blé pousse par votre travail, ainsi qu'il vous est venu d'Ohrmazd

[1] Ed. Peshotan IV, p. 169, transl. p. 293.

[2] Ed. Madan I, p. 434; West PT. V, p. 121.

[3] Ed. Madan II, p. 591 et 592; West PT. V, p. 4 et 5.

[4] Ces derniers mots représentent un passage de la version pehlvie de l'Avesta, passage appartenant aux parties perdues dans l'original avestique.

[5] Ed. Peshotan XIII, Book VII, c. 1, transl. p. 1; ed. Madan II, p. 592 sqq.; West PT. V, p. 6 sqq.

[6] Ohrmazd.

[6] Le Hadiš de l'Avesta, ange tutélaire de la demeure rustique.

et des Amahrspands! Que le blé pousse par votre travail pour vos descendants sans que l'opposition des dēvs s'y mêle! [Ils doivent prononcer] «deux récitations de l'ahunvar[1] pour tenir éloignés les dēvs et les drūǧs». 13. Haδiš, celui qui est digne par sa justice, alla à Masjaγ et à Masjānaγ et à leur progéniture, leur donna leurs céréales par le travail de Masjaγ et de Masjānaγ et bénit ces céréales pour eux en disant: «Que ce blé pousse par votre travail, ainsi qu'il vous est venu d'Ohrmazd et des Amahrspands! Qu'il pousse par votre travail pous vos descendants sans que l'opposition des dēvs s'y mêle!» Et il[2] récita deux ahunvars pour tenir éloignés les dēvs et les drūǧs. 14. Et par l'instruction des dieux, Masjaγ et Masjānaγ atteignirent aussi à la fabrication de vêtements, à l'élévation du bétail, à la construction de maisons, à la charpenterie primitive, à l'agriculture et à l'industrie agricole des anciens et aux connaissances de la vie primitive; et d'eux vint aux descendants la somme de tout ce qui a été créé et la diversité des industries du monde parmi l'abondance des industries.

Dans le chap. 2. 70 du 7e livre du Dēnkard et dans le chap. 13. 6 des écrits de Zāδ-sparam, Gajōmard, le premier homme, et son fils Masjaγ sont nommés en tête de la table généalogique de Zardušt.

Aogəmadaēčā. *85–87.*[3] – 85. Car si quelqu'un avait eu un moyen d'échapper à la mort, ou s'il avait été possible de trouver un moyen, le premier du monde [qui s'en eût servi] aurait été Gajōmard, roi de la montagne (*gar-šāh*), (86) qui pendant trois mille ans tint le monde affranchi de la mort et de la vieillesse, de la faim, de la putréfaction et de l'opposition [du mauvais esprit]; (87) pourtant, quand la mort vint sur lui, il livra son corps et ne put lutter contre la mort.

Gaňgešājaγān. 122.[4] — [Le jeune hommme apprend, par la raison, entre autre:] «que mon origine et ma descendance est de Gajōmard, et ma [première] mère fut Spendarmaδ et mon [premier] père Ohrmazd, et que j'ai reçu l'existence humaine par Masjaγ et Masjānaγ, qui étaient les premiers enfants et descendants de Gajōmard».

Ardāγ Vīrāz,[5] dans son voyage au paradis,[6] a vu «les fravahrs

[1] C.-à-d. le «Jaϑā ahū vairjō». [2] Masjaγ.

[3] Aogemadaēčā, ein Parsentraktat hrsg., übers., erklärt u. mit Glossar versehen von W. Geiger (Erlangen 1878), p. 28 et 57; Darmesteter ZA. III, p. 164.

[4] Ganjesháyagán, publ. and transl. by Peshutan Dastur Behramji Sanjana (Bomb. 1885), texte p. 12, trad. p. 20.

[5] Sur le nom, voir Bartholomae Altiran. Wörterb. 1454 (vīrāz-).

[6] Ardāγ Virāz-nāmaγ 11. 16. The Book of Arda Viraf, ed. Haug and West (Bomb. and London 1872), p. 32 et 160.

de Gajomard, de Zardust, de Kai Vistasp, de Frasostar, de Gamasp et d'autres des bienfaiteurs et des chefs de la religion.

Parmi les sources parsies en langue persane, il faut citer le petit traité nommé **'Ulama-i-islam,** qui contient une notice sur Gajomard.[1] Après avoir mentionné la période de 3000 ans d'existence spirituelle (des milléniums du Bélier, du Taureau et des Gémaux) et la deuxième période de 3000 ans, celle du Cancer, du Lion et de la Vierge, l'auteur anonyme raconte:

« Quant à la création du monde, il[2] créa d'abord le ciel avec la mesure de vingt-quatre mille farsangs de longueur et autant de largeur, atteignant en hauteur le Garodman et la sphère céleste. Après quarante-cinq jours, il avait fini la création du ciel, après soixante jours celle de l'eau, après soixante-quinze jours celle de la terre, puis après trente jours il avait créé les plantes, grandes et petites, et après quatre-vingts jours le bœuf et Gajomard parurent, et après soixante-quinze jours Adam et Ève parurent, de sorte que tout cela fut terminé en un an de 365 jours. Adam et Ève parurent, quand le tour vint au signe du Cancer [de dominer le monde]. Lorsque les 3000 ans mentionnés[3] se furent écoulés et les hommes et le monde et les autres créatures mentionnées furent entrés dans l'existence, le méchant Ahriman se mit de nouveau en mouvement, transperça le ciel, la montagne et la terre et fit irruption dans le monde, et il souilla de sa méchanceté et de son impureté tout ce qui était dans le monde, et comme il n'avait aucun moyen de lutter contre l'existence spirituelle, il engagea une lutte de quatre-vingt-dix jours dans le monde [matériel], et la sphère se mit à tourner, et les esprits célestes vinrent au secours du monde et saisirent sept dêvs qui étaient les plus méchants et les attachèrent sur la sphère en les liant au moyen de liens spirituels. Et Ahriman jeta mille douleurs sur Gajomard, jusqu'à ce qu'il périt, et une quantité de choses furent produites de son corps. Et il y a bien des récits sur cette matière. Et du corps du bœuf aussi beaucoup de choses différentes et les animaux furent produits ».

L'histoire légendaire de l'Iran, comme elle s'était développée sous les Sassanides, se reflète — avec beaucoup d'erreurs et de changements — dans le court chapitre sur l'histoire primitive de la Perse inséré dans le livre **Sidrā Rabbā,** « Livre des rois des Mandéens », composé dans la première décade du 8e siècle de

[1] Modi, Fragments relatifs à la religion de Zoroastre, p. 3—4; à comparer la traduction et les notes de Blochet, RHR, t. 37, p. 23 sq..

[2] Ohrmazd.

[3] C. à d. la première période de 3000 ans.

notre ère. Ce chapitre a été publié et traduit par M. Ochser dans le Zeitschr. für Assyriol. t. 19 (1905—6), p. 74—76, et M. L. H. Gray l'a commenté dans le même tome du Z. f. Ass. p. 272 sqq. Gajōmard est mentionné, dans ce chapitre, de la manière suivante:

«ארידאן גאימוראתא fut roi le premier de tous les rois. Il régna 900 ans».

M. Gray propose de corriger ארידאן — où la terminaison -ān est mandéenne — en ארובאן, pehlvi *ahrūb*, «le juste», surnom donné souvent, dans les ouvrages pehlvis, à Gajomard. Mais *ahrūb* est une forme purement graphique, dont la prononciation aura été *ahrar* (ancien iranien: *artara-*), et il suffit ainsi d'intervertir la troisième et la quatrième lettre de ארידא' pour avoir la vraie forme ארדיא', *ardar[ān]*, forme archaïque. Pour Gajmūrat, il faut lire: Gajūmart.

Le géant primordial et le prototype des hommes.

Bien que Masjaγ et Masjānaγ ne soient pas mentionnés dans les parties existantes de l'Avesta, ils ont leur place dans la couche la plus ancienne de l'histoire légendaire des Iraniens. Ce couple est, nous le verrons plus tard, un doublet plus récent du couple primitif Jim et Jimaγ, qui a fait partie de l'histoire légendaire pré-iranienne: c'est le couple Jama et Jamī des Indiens.

Mais s'il est certain que l'idée du couple primitif est très ancienne en Iran, la question se pose de savoir si la combinaison des légendes de Gajōmard et de Masjaγ et Masjānaγ, que nous connaissons par des sources avestiques relativement récentes — nous verrons ci-après que le Citradaδ et le Hūspāram datent probablement de la période parthe ou du commencement de la période sassanide — existait déjà à l'époque où ont été composées les parties les plus anciennes de l'Avesta post-gāθique, auxquelles appartient notamment le Fravardīn Jašt. (Jt. 13). Que les noms de Masjaγ et de Masjānaγ ne figurent pas dans la longue liste de noms que donne le Fravardīn Jašt, cela ne doit pas nous étonner, vu que Masjaγ et Masjānaγ étaient damnés à cause de leurs péchés (voir la relation du Bundahišn) et par conséquent n'avaient pas de place parmi les justes et les pieux dont les Fravahrs sont invo-

ques. En tout cas, Gajōmard n'est pas considéré, dans le Frav. Jt., comme le premier homme: s'il en était ainsi, il aurait eu la première place dans la série des hommes célèbres des premiers temps (§ 130 sqq.), ce qui n'est pas le cas. Il est mentionné d'abord avec le bœuf type (§ 7); puis, § 86—87, il figure de nouveau avec le bœuf: c'est lui qui, le premier, obéit à la pensée et aux commandements d'Ahura, et de son corps Ahura a créé la race des pays ariens. Enfin, § 145, tous les Fravahrs des justes depuis Gajōmard jusqu'à Sōšans, sont invoqués ensemble. Or, Sōšans n'est pas le dernier homme, mais il est un héros eschatologique venu au monde par une naissance surnaturelle: il n'appartient pas précisément au monde humain, mais conduit celui-ci, par la dernière épreuve du métal fondu (idée connue déjà dans les Gā9ās, voir J. 30. 7), à la fin du monde. Mais si Sōšans, qui termine la série, n'est pas le dernier homme, Gajōmard, qui la commence, n'est pas non plus le premier homme: tout porte à croire que, pour l'auteur ou les auteurs du Frav. Jt., Gajōmard a été le prototype préexistant de l'humanité. Bien qu'on puisse discerner, dans quelques passages des ouvrages pehlvies, une certaine tendance à considérer Gajōmard comme le premier homme proprement dit, ce n'est que chez les chroniqueurs islamiques que cette conception de Gajōmard a prévalu. Gajōmard prototype est sans nul doute plus ancien que Gajōmard premier homme.

Dans les Gā9ās, Gajōmard n'est pas mentionné. L'indication de l'auteur du commentaire pehlvi[1] que J. 30. 4 (« Et lorsque ces deux esprits se rencontrèrent pour la première fois, alors ils créèrent la vie et la mort ») contient une allusion à Gajōmard, n'a aucune valeur. Mais la mention de l'âme du bœuf (J. 28. 1, J. 29) implique que Gajōmard, le compagnon du bœuf, a eu sa place dans la légende de l'époque des Gā9ās.

L'idée d'un prototype de l'humanité est connue aussi en dehors de l'Iran. M. Gressmann a montré[2] que le « Fils de l'homme », l'homme eschatologique de Dan. VII,[3] cet être qui est le dominateur du monde, et en même temps l'ordonnateur, le rédempteur et le juge du monde, figure, dans le livre d'Enoch éthiopien (48. 3), comme l'être primordial qui existait avant la création du monde;

[1] Cité par Zā9sparam V. 4.

[2] Gressmann, Der Ursprung d. israel.-jüd. Eschatologie, p. 334 sqq.

[3] Et du IVe livre d'Esra, ouvrage juif apocalyptique.

préexistant depuis l'éternité, il est caché d'abord et domine tout ce qui est caché; il a été choisi, à cause de sa justice, pour vivre caché, dans le paradis céleste, puis pour juger le monde et pour le racheter, enfin pour former et arranger le monde nouveau et pour régner sur lui au nom de dieu. Il est le pendant du Messie: le Messie est un être terrestre, le Fils de l'homme un etre céleste; primitivement ils n'ont rien à faire l'un avec l'autre, étant tous les deux d'origine non-israélite. M. Gressmann est porté à croire, avec M. Gunkel, que c'est la même figure étrangère qui a immigré en Palestine, une fois longtemps avant l'époque des prophètes, puis de nouveau peu de temps avant le Christ, et qui a été transformée en se fondant dans des figures appartenant au cercle d'idées des israélites. M. Bousset a voulu identifier le Fils de l'homme des israélites avec Gajōmard, mais M. Gressmann ne peut pas le suivre dans cette voie, parce qu'il ne trouve aucune indication qui montre que Gajōmard ait joué un rôle dans l'eschatologie des Iraniens. Il est vrai que l'auteur arabe Šahrastānī mentionne — M. Bousset y a attiré l'attention — une secte nommée les Gajōmardiens, d'où l'on pourrait conclure que Gajōmard a joué chez eux un rôle spécial, mais la notice de Šahrastānī ne nous fournit aucun renseignement sur la nature de ce rôle.[1] Il est échappé à M. Gressman qu'un passage du Bundahišn contient en effet une allusion directe au rôle eschatologique de Gajōmard. C'est le chap. 30. 7 et 9 où il est dit qu'au jour de la résurrection « d'abord les os de Gajōmard se lèveront, puis ceux de Masjaγ et de Masjānaγ, ensuite ceux des autres hommes. Pendant les 57 ans de Sōšans, tous les morts seront préparés, et tous les hommes seront ressuscités. De la lumière qui accompagne le soleil, la moitié sera pour Gajōmard et l'autre moitié suffira aux autres hommes; ainsi l'âme et le corps sauront que « voilà mon père et voilà ma mère, voilà mon frère, voilà mon épouse et voilà quelque autre de mes parents proches ».

Si le Fils de l'homme est réellement emprunté aux Iraniens, s'il provient en réalité du Gajōmard iranien, on pourrait se demander si Gajōmard et Sōšans ne sont pas deux variations d'un même type primitif, à savoir du prototype du genre humain: celui-ci aura été désigné, dans ses fonctions eschatologiques, sous le nom de Sōšans, « le bienfaiteur »; plus tard, après que Gajōmard eut été adopté, sous cette forme primitive, par les Israélites,

[1] Gressman l. c. p. 361—64.

les fonctions eschatologiques auront été détachées de Gajomard, et Sošans sera devenu une figure indépendante.

D'où vient l'idée iranienne du prototype de l'espèce humaine? C'est tout simplement une transformation d'une idée cosmogonique très ancienne, qu'on retrouve chez beaucoup de peuples. Les Babyloniens croyaient que Marduk avait fendu en deux Tiamat, dragon femelle du chaos, et formé le ciel d'une moitié de son corps.[1] La même idée cosmogonique se retrouve, avec plus de détails, chez les peuples scandinaves: le géant primordial Ymir est tué par les trois dieux frères Odin, Vili et Vé, qui forment au moyen de son corps le monde nouveau; de sa chair provient la terre, de son sang les mers, des os les pierres, des cheveux les forêts, du crâne le ciel et de la cervelle les nuages.[2] Les peuples de l'Inde connaissent aussi ce mythe: Purusha était un géant primordial à mille têtes et à mille pieds; les dieux firent un sacrifice et immolèrent Purusha; de ce sacrifice sortirent tous les animaux, les chevaux et les bœufs, les chèvres et les moutons, et du corps de Purusha furent faits le ciel et la terre, le soleil et la lune; le Brahmane fut formé de sa bouche, le prince de ses bras, le paysan de ses cuisses, et le sudra de ses pieds.[3] Šahrastāni raconte une légende semblable[4]: selon la croyance de la secte indienne des Bahadunja, »Bahādun était un ange grand qui nous était venu sous la forme d'un homme grand; il avait deux frères qui le tuèrent et formèrent de sa peau la terre, de ses os les montagnes et de son sang la mer«. Ce Bahādūn avait un temple où ses adorateurs venaient en pèlerinage pour lui sacrifier des animaux et lui faire des offrandes. D'après la légende japonaise, la déesse Ukemotchi, qui donne la nourriture aux créatures, est tuée par le dieu de la lune Tsukujomi, et divers animaux et plantes utiles poussent de son corps: le bœuf et le cheval sortent du sommet de son crâne, le mûrier pousse de ses sourcils, le millet coréen de l'orbite de son œil, le millet proprement dit de son front, le riz aux épis d'or, la grosse fève, la petite fève rouge et l'orge de son ventre.[5]

[1] Voir p. ex. P. Jensen, Die Kosmologie der Babylonier, p. 288—89. Sur les restes du mythe de Tiamat dans le Vieux Testament, voir Gunkel, Schöpfung und Chaos, notamment pp. 29—170.

[2] Snorre Sturlason, Gylfaginning, traduit par F. Jónsson, p. 14.

[3] Ṛgveda X. 90; voir Oldenberg, Religion d. Veda p. 277.

[4] Šahrastāni ed. Cureton p. 451, trad. de Haarbrücker II, p. 365.

[5] D. Brauns, Japanische Märchen und Sagen (Lpz. 1885), p. 104.

Dans la légende iranienne de Gajōmard, telle qu'elle nous a été transmise dans les livres pehlvis, les restes de ce mythe cosmogonique subsistent encore. Voilà d'abord le Bd. 31. 6—7, où il est dit qu'au jour de la résurrection, « les os seront redemandés à l'esprit de la terre [c'est-à-dire à la terre personnifiée], le sang à l'eau, les cheveux aux plantes, l'âme au feu, ainsi que ces choses-là ont été reçues par eux dans la création originale. Et d'abord les os de Gajōmard ressusciteront, puis ceux de Masjaγ et de Masjānaγ, ensuite ceux des autres hommes ». La terre, les mers, les plantes et le feu ayant été formés par les os, le sang, les cheveux et l'âme (ou plutôt: les esprits vitaux) de Gajōmard, ils recouvreront, vers la fin du monde, leurs formes premières, et ainsi Gajōmard ressuscitera le premier. Un autre reste du mythe cosmogonique s'est conservé dans le récit de Zāδ-sparam (10. 2), qui raconte que « quand Gajōmard trépassa, les huit espèces de minéraux de nature métallique, à savoir l'or, l'argent, le fer, l'airain, l'étain, le plomb, le vif-argent et le diamant, provinrent de ses membres divers, et l'or, en raison de sa perfection, est issu de la vie proprement dite et de la semence [de Gajōmard] ».

Or, si l'on compare la formation du mythe cosmogonique chez les différents peuples, on trouvera une ressemblance toute particulière entre le mythe scandinave d'Ymir et la légende de Gajōmard. Les traits principaux du mythe scandinave, d'après le récit de Snorre, sont les suivants: Quand le froid du monde septentrional Niflheim se mêla à la chaleur du monde méridional Múspellsheim, un être de forme humaine, le géant primordial Ymir ou Aurgelmir, sortit de ce mélange. En même temps, du frimas qui se fondait, sortit la vache primordiale Auδumla. Ymir suait en dormant, et sous ses bras sortirent un homme et une femme, tandis qu'une de ses jambes engendra un fils avec l'autre jambe; ainsi surgit la race géante des Rimthurses. Ymir se nourrit des quatre rivières de lait qui coulent du pis de la vache. Mais la vache assouvit sa faim en léchant les pierres salines et couvertes de frimas du Ginnungagap, par suite de quoi la pierre engendra un être humain nommé Bure. Le fils de celui-ci, Borr, eut avec Bestla, fille d'un géant, les fils Oδin, Vili et Vé, qui tuèrent Ymir et formèrent le monde de son corps, après que tous les Rimthurses eurent été noyés dans le sang d'Ymir, excepté un seul, Bergelmir, qui s'était sauvé dans un bateau et qui devint le père des nouveaux Rimthurses. Le soleil, la lune et les étoiles furent formés par des

étincelles qui sortaient du Muspell-heim. Oðin, Vili et Vé trouvèrent au bord de la mer deux arbres, et en formèrent Ask et Embla, le premier couple d'hommes; un des trois leur donna l'haleine et la vie, l'autre l'esprit et le mouvement, et le troisième leur donna le parler, l'ouïe et la vue.[1]

D'après le mythe iranien, Ohrmazd crée le bœuf primordial Evaγdaδ («celui qui est créé seul») et le prototype des hommes Gajomard. Avant l'attaque du mauvais esprit (Ahriman) sur Gajomard, Ohrmazd produit sur le corps de celui-ci, pendant son sommeil, une sueur, et de cette sueur il crée un jeune homme brillant âgé de quinze ans.[2] Après que le mauvais esprit a tué Gajomard, du corps duquel les différentes parties du monde ont été formées, une plante pousse de sa semence (Bundahišn) ou de l'or produit de sa semence (Zad-sparam), et c'est de cette plante que sort le premier couple humain.

Entre le mythe scandinave et le mythe iranien, la correspondance est, comme on vient de le voir, très prononcée. Ce n'est plus, comme dans le cas d'Ymir et de Tiamat, une ressemblance qui puisse reposer sur l'uniformité relative de la spéculation cosmogonique primitive des divers peuples[3], ce n'est plus une même idée mythique primitive, mais c'est toute une combinaison de traits mythiques, résultat d'une réflexion déjà assez développée, qui se retrouve chez les Iraniens et chez les Scandinaves, ce qui prouve que la concordance ne peut être fortuite: un bœuf primordial et un homme primordial préexistant ensemble avant le commencement du monde humain; le monde actuel formé du corps de l'homme primordial; enfin le premier couple humain sortant de ou étant formé d'une ou de deux plantes.[4] Il n'est guère possible de croire que cette série de motifs caractéristiques ait pu

[1] Selon la Völuspá, les trois dieux créateurs des hommes sont Oðin, Hönir et Loðurr; mais le passage en question de la Völuspá doit être considéré comme interpolé (F. Jónsson, Völu-spá, Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning no 94, p. 8—9).

[2] Âge typique de l'adolescence.

[3] Il n'est pas exclu, du reste, que les Iraniens et les Indiens aient emprunté aux Babyloniens l'idée de la création du monde du corps d'un géant ou d'un monstre primitif, mais cette supposition n'est pas nécessaire: l'idée peut être née indépendamment chez les ancêtres communs des Iraniens et des Indiens.

[4] D'après la chronique officielle de la cour des Sassanides, le premier couple est issu de deux plantes de rivas, voir p. 81.

se développer, dans le même ordre, indépendamment chez deux peuples différents. D'autre part, il me paraît impossible de supposer que nous soyons ici en face d'une légende indo-européenne qui, par hasard, se serait conservée mieux chez les Scandinaves et les Iraniens: on ne saurait croire qu'une telle combinaison de motifs d'une structure assez légère et peu cohérente, se soit maintenue avec si peu d'altérations, par tradition orale, pendant des milliers d'années, chez deux peuples aussi éloignés l'un de l'autre. Or, Axel Olrik a démontré, avec beaucoup de vraisemblance, que le mythe scandinave de l'enchaînement de Loke est emprunté aux peuples du Caucase et, pour expliquer par quelle voie cette légende aura pu atteindre les pays scandinaves, il a attiré l'attention sur les rapports entre les Ostrogoths et les Tcherkesses du temps de l'invasion des Barbares.[1] Entre les peuples du Caucase et les peuples iraniens, un échange d'idées religieuses, mythiques et légendaires a eu lieu de temps immémoriaux, échange d'idées où les Iraniens, peuple d'une culture supérieure, ont fourni plus qu'ils n'ont reçu. Beaucoup des légendes que les Ossètes, peuple iranien originaire du Kharezm, ont apporté dans leurs nouvelles demeures au Caucase, se sont propagées parmi les autres peuples caucasiens. Aussi, si l'on adopte l'hypothèse d'Olrik, on pourra supposer de même, que la légende iranienne du bœuf primordial, de l'homme primordial et du premier couple humain qui sortait d'une plante, a été adoptée par des peuples caucasiens et s'est propagée du Caucase aux peuples scandinaves par l'intermédiaire des Ostrogoths, comme la légende du géant enchaîné. Sur quelques points, la forme scandinave du mythe cosmogonique iranien a conservé des traits qui, dans la forme iranienne que nous connaissons, se sont plus ou moins effacés ou ont subi des transformations. C'est le cas de la formation de l'univers par les membres de l'homme primordial. Ce même être mythique a conservé son caractère original avec plus de fidélité dans Ymir que dans Gajōmard, qui s'est transformé sous l'influence d'idées zoroastriennes. Ce qu'il y a de plus curieux, cependant, c'est le motif de la sueur de l'homme primordial dormant: ici le mythe scandinave nous aide à comprendre un point obscur de la légende iranienne. Le Bundahišn et Zāδ-sparam nous racontent, qu'Ohrmazd a produit une sueur sur le corps de Gajōmard, pendant qu'il dormait, et en a formé un jeune homme de

[1] Axel Olrik, Om Ragnarok II, Copenh. 1914.

quinze ans; mais nous n'entendons plus parler de ce jeune homme: il disparaît complètement de la légende. C'est ce qui a porté Justi à croire que le jeune homme de quinze ans est Gajōmard lui-même, et à violenter le texte pour arriver à ce résultat. Dans sa traduction du Bundahišn, Justi rend le passage en question de la manière suivante:[1] «Avant qu'il (c.-à-d. le mauvais esprit) vînt à Gajōmard, Ohrmazd avait produit une sueur sur [la substance de laquelle il voulait former] Gajōmard ...» Sans compter que c'est un contre-sens de dire qu'Ohrmazd a formé Gajōmard, non pas de la substance préparée pour cela, mais d'une sueur produite sur cette substance, et sans compter que nulle part dans le texte pehlvi il n'est question d'une «substance» dont Ohrmazd ait voulu former l'homme primordial, le contexte montre, à n'en pas douter, que Gajōmard est déjà créé, et que c'est un autre être qu'Ohrmazd crée de sa sueur. Or, le mythe scandinave nous apprend que l'être créé de la sueur de l'homme primordial a été l'ancêtre d'une race de géants qui a vécu avant que le premier couple humain ne soit entré au monde. Mais ce trait du mythe pré-zoroastrien a été incompatible avec le dualisme conséquent du zoroastrisme: tous les êtres de bonne nature créés par Ohrmazd, tous les êtres de mauvaise nature créés par Ahriman. Ainsi la race des géants a été éliminée, mais l'être créé de la sueur de Gajōmard est resté comme un trait qui n'a plus de raison d'être et qu'on n'a plus compris. Créé par Ohrmazd, on lui attribue la forme d'un jeune homme brillant, mais le Varštmānsar Nask avait conservé la conception originale de l'être créé de la sueur de Gajōmard comme un être de nature démoniaque. Dans ce Nask, l'être mythique en question n'était pas directement mentionné, mais Ohrmazd racontait, comment «la sueur créée par les dēvs apparut sur mon Gajōmard et lui causait une souffrance pendant le temps nécessaire à un homme pour réciter le «Jaϑa ahū vairjō» magistral; et quand il sortit de cette sueur, il était sans ombre [à savoir: l'obscurité était venue], et puis je proférai ces paroles magistrales, et lorsque j'eus prononcé le vastārem, les dēvs tombèrent dans l'obscurité» (Dēnk. IX. 32. 9—10).

Heureusement, il n'est plus à la mode de chercher un naturalisme mythique derrière les cosmogonies primitives. Les fantaisies de Darmesteter sur la vache-nuée et les dieux d'orage qui se

[1] Les mots placés entre parenthèses carrées sont ajoutés au texte par Justi.

retrouvent dans presque tous les épisodes de la mythologie et de l'histoire légendaire des Iraniens,[1] ne sont plus, je pense, pris au sérieux par personne. Pour l'homme primitif, les plantes qui poussent de la terre rappelleront aussi naturellement les poils qui poussent du corps humain que la voûte du ciel qui s'élève au dessus du monde visible rappelle le crâne qui se voûte au dessus du corps de l'homme. La végétation ressemble aux poils croissant sur quelque corps, donc elle est la chevelure d'un corps gigantesque; la voûte céleste ressemble à un crâne, donc elle est le crâne de quelque monstre. L'homme primitif se contentera de ces idées vagues; plus tard, la spéculation des prêtres s'étendra sur l'analogie: les montagnes sont les os, les nuées sont la cervelle etc., et ne pouvant pas mettre le tout d'accord, de sorte que les parties du macrocosme se rangent l'une à l'autre de la même manière que les parties du microcosme, on se fait l'idée du monstre décomposé dont le monde sera formé.

Dans la version zoroastrienne de la légende de la création, c'est Ōhrmazd qui a créé le bœuf — aussi bien que Gajōmard — mais la mythologie pré-zoroastrienne a connu un dieu qui avait la seule fonction de créer le bœuf, et dont le nom était Gəuš taša, « le créateur du bœuf ». Ce dieu a été absorbé par Ōhrmazd qui a hérité de son nom.[2]

Chez les Scandinaves, le bœuf est de sexe féminin; c'est la vache au lait nourrissant. Le mot iranien (pehlvi *gāv*, rendu généralement par l'idéogramme *tōrā*) signifie le bœuf sans différence de sexe. Mais le plus souvent, les auteurs des livres pehlvis se le représentent comme un mâle, à l'analogie de l'homme primordial: de la semence du taureau primordial naissent les animaux, de la semence de l'homme primordial les hommes. L'hymne gāthique J. 29 introduit — si le passage J. 29. 5 est correctement rendu par M. Bartholomae, que j'ai suivi dans ma traduction p. 11—12 — une vache primordiale comme la compagne du taureau

[1] Voir « Ormazd et Ahriman » p. 144 sqq., où l'auteur traite le mythe du bœuf Ēvaγdāδ et de Gajōmard. A coma rer « Les Cosmogonies aryennes ». Revue de philosophie, mai 1881, mémopireréimprimé dans les « Essais orientaux » 1883 p. 135 sqq., où les cosmogonies indo-européennes sont ramenées à sept types (le monde s'est développé de l'eau, des ténèbres, d'un œuf, de la lumière, de l'amour, de la lutte, d'une plante) qui, tous, remontent à une formule originale: la nuée d'orage. Dans son « Zend-Avesta », Darmesteter semble avoir abandonné ces idées de jeunesse.

[2] Cp. Edv. Lehmann, Zarathustra II, p. 85 sqq.

primordial; mais ici, comme c'est souvent le cas, la légende postgathique n'a pas gardé l'innovation de Zoroastre, mais est revenue à l'idée primitive. Dans les passages avestiques relativement récents, Jt. 7 et Sir. 2, le bœuf a été caractérisé, par des adjectifs, comme une femelle; dans Zād-sparam 2. 6 c'est aussi une vache — en contradiction, du reste, avec Zād-sparam 9. 7.

Dans l'ancien mythe, le bœuf figure à côté de l'homme, parce que le bœuf était le plus important de tous les animaux domestiques; les fouilles de la période néolithique en font foi, et déjà dans la période néo-paléolithique, le bœuf pose pour les premiers essais connus d'une représentation artistique de la nature. Le bœuf est l'évaluateur commun. La langue de l'ancienne Inde aryenne fournit des témoignages de l'importance centrale du bœuf dans la vie des peuples (*gáviṣhṭi*, 1° « aspiration vers des bœufs », 2° « lutte »; *gó'pati*, 1° « possesseur de bœufs », 2° « maître » etc.).[1] Dans les hymnes zoroastriques, l'homme et le bœuf sont les deux êtres les plus importants du monde physique, et à travers la civilisation agricole du Jeune Avesta, le bœuf conserve son rôle important dans la vie journalière comme dans le culte. Le soigner est un devoir sacré; son urine est le plus efficace de tous les moyens de purification, bien qu'autrement toutes les matières qui sortent du corps humain ou animal soient impures.

Que des hommes, et surtout les premiers hommes, soient issus d'arbres ou de plantes, c'est une croyance populaire qui se retrouve dans les parties du monde les plus différentes. On la trouve dans des légendes allemandes,[2] chez les Romains[3] et les Grecs[4] et dans de nombreuses variantes en Asie mineure et en Asie antérieure; les corybantes phrygiens apparurent sous la forme d'arbres; Adonis est sorti d'un myrte. Attis est issu d'un amandier qui avait poussé des parties génitales coupées du dieu hermaphrodite Agdistis[5]; ce dernier avait poussé de la terre, là où Zeus dormant avait laissé tomber sa semence.[6] On voit que

[1] Voir O. Schrader, Reallex. d. indogerm. Altertumskunde, article « Rind ».

[2] Gebrüder Grimm, Deutsche Sagen, no. 413.

[3] Virgile, Énéide VIII, v. 314; Juvénal, Sat. VI. 11 sqq.; voir Preller, Röm. Myth.$_3$ p. 385—86.

[4] Surtout dans les légendes crétoises de Zeus, voir O. Gruppe, Gr. Myth. I, p. 438 sqq.: le frêne à la manne distillant le miel; sur Pindare, voir Windischmann, Zoroastr. Stud. p. 214.

[5] Voir Preller dans le « Philologus » VII (1852), p. 11 sqq.

[6] Voir Roscher, Lexicon d. griech. u. röm. Mythologie, article « Agdistis ».

plusieurs traits de la légende d'Agdistis et d'Attis rappellent la légende iranienne de la naissance de Masjaγ et de Masjānaγ. Dans la Malaisie on trouve la croyance que les premiers hommes sont issus d'arbres, du bambou etc.[1]

Si l'on compare la légende de Masjaγ et de Masjānaγ avec celle d'Ask et d'Embla, la version iranienne semble représenter une forme plus ancienne que la version scandinave, qui fait sculpter en bois le premier couple par des dieux — au moyen de deux arbres — puis les fait animer par ces mêmes dieux. Il est possible que la légende scandinave ait subi l'influence d'un motif populaire que nous trouvons dans des contes indiens[2] et qui de l'Inde a immigré en Perse:[3] un jeune homme forme en bois une figure de femme, et trois autres hommes la parent et lui donnent la vie; dans les contes indiens et persans les quatre hommes se prennent alors de querelle au sujet de la femme.

Il est à supposer que l'idée très répandue, que les hommes sont issus de plantes ou d'arbres, tire son origine d'une croyance populaire que des observations directes semblaient affirmer: que la vie animale sort quelquefois de la vie végétale. Selon Bīrūnī,[4] Al-Jaïhanī aurait mentionné un arbre qui croit dans les sables au bord de la mer indienne et dont la feuille s'enroule, tombe, se change en une abeille mère et s'envole. Bīrūnī ajoute: « Et nous avons vu nous-même une quantité d'animaux se propageant par génération, qui sont nés de plantes et d'autres choses par une naissance évidente et qui se propagent ensuite par génération. »

Le mythe cosmogonique et anthropogonique dans la transformation zoroastrienne.

Le nom *Gajōmard* dénote une abstraction personnifiée: ' vie mortelle', ' vie humaine'. La tendance à personnifier des notions

[1] Gerland, Der Mythus von der Sintflut (Bonn 1912), p. 67. — L'idée des hommes issus de pierres (la légende de Deucalion, légende arabe chez Robertson Smith, Religion of the Semites I, p. 86, à comparer l'Evangile selon St. Matth. 3. 9) se trouve peut-être combinée avec celle de leur origine d'arbres dans Jérém. 2. 27 et Jés. 51. 1; voir Ungnad-Gressmann, Das Gilgamesch-Epos, p. 102 n. 6.

[2] Voir p. ex. von der Leyen, Ind. Märchen, p. 145 sq.

[3] Kadīrī, Tūtī-nāmäh no. 5, Naχšäbī no. 6, à comparer Benfey, Pantschatantra 1, p. 488.

[4] Chronologie, éd. de Sachau p. 228, trad. de Sachau p. 214.

abstraites semble se développer au temps de la réforme de Zoroastre. Il est vrai qu'une notion comme *rta*, l'ordre légal et sacré, a joué un role déjà dans la période indo-iranienne, mais probablement elle n'a pas été conçue, alors, comme une divinité personnelle[1]. Avec Zoroastre, on voit paraitre tout un panthéon d'abstractions divinisées qui, dans les Gāϑas, supplantent les anciennes divinités populaires. Les noms des sept Amahrspands (*Vohu manah* 'la bonne pensée', *Xšaϑra vairja* 'la domination désirable' etc.) sont très caractéristiques à cet égard: *Ayra mainju*, 'l'esprit hostile', le 'mauvais esprit', l'antithèse de *Spənta mainju*, 'l'esprit saint', est une abstraction introduite par la réforme zoroastrique, la personnification du principe de l'obscurité et de la méchanceté. Dans ce milieu la 'vie mortelle' à sa place: Gajōmard a reçu l'empreinte du même cours d'idées qui caractérise les hymnes gathiques. Il y a donc lieu de supposer, que le géant primordial a reçu son nouveau nom avec la réforme zoroastrique. En même temps une transformation assez radicale l'aura rendu acceptable au nouveau système religieux.

Cependant les indications sur les détails de la légende de Gajomard dans les premiers siècles du zoroastrisme que nous donnent l'écriture sainte des mazdéens sont très pauvres. Gajōmard représente le commencement du monde, comme Sōšans en représente la fin (Jt. 13. 145; J. 26. 10, voir p. 12), il est mentionné avec le bœuf (Jt. 13. 7, 87; J. 26. 4—5; J. 68. 22; Visp. 21. 2), il est « le juste, celui qui, le premier, obéissait à la pensée et aux commandements d'Ahura Mazdah, celui de qui il [Ahura Mazdah] créa la famille des pays aryens, la race des pays aryens » (Jt. 13. 87).

Les traits de la légende se dessinent plus clairement, quand nous venons à la periode parthe. C'est probablement de cette periode que datent les pièces avestiques Jt. 7 et Sīr 1. 12, 2. 12 et 2. 14, où le bœuf a l'épithète « créé unique » (*aēvō. dāta-*) et figure comme l'ancêtre des différentes espèces d'animaux, et où il est dit que la semence du bœuf est renfermée dans la lune. Pour la forme de la légende au temps des Arsacides nous avons une autre source dans le résumé des nasks perdus de Čitradāδ, Varštmānsar, Huspāram et Bay que donne le huitième livre du Denkard. Comme ces nasks ont fait partie de la rédaction sassanide de l'Avesta, rédaction qui fut commencée sous le premier

[1] Voir Ed. Meyer, Gesch. d. Altert.$_2$ I. 2, p. 833. En tout cas, l'hypothèse de Darmesteter (Orm. et Ahr. p. 252—53), que les abstractions personnifiées existaient déjà dans la periode indo-iranienne, ne peut se prouver.

roi sassanide et terminée un siècle environ après l'avènement de cette dynastie, leur composition ne peut avoir eu lieu longtemps après la fin de la période parthe. D'autre part, ces nasks-ci ne semblent pas très anciens. Le Varštmānsar nask mentionnait l'hérésie de Mānī, qui commençait à prêcher en 242 après J.-C. et fut mis à mort en 276 ou 277 (Dk. IX. 39. 13),[1] et l'énumeration minutieuse de règles et de prescriptions que donne le Hūspāram nask rappelle le Vendidāδ, dont le premier chapitre a été déterminé par M. Andreas comme provenant des premiers siècles de la période parthe. En effet, toute tentative pour déterminer, même approximativement, la date de la composition des nasks en question serait très problématique; mais même si la forme de la légende qui nous occupe, que représentent ces nasks-ci, était plus ancienne que la période parthe, on pourrait soutenir avec certitude que nous avons là des fragments de la légende telle qu'elle a été racontée vers la fin du temps des Arsacides.

Voici la matière de ces fragments-là: Gajōmard a été créé par Ōhrmazd « pour la manifestation du corps [humain] », c'est-à-dire comme le prototype des hommes (Čitradāδ). Pendant trois mille ans les créatures du monde d'Ōhrmazd étaient immortelles et exemptes de la vieillesse; mais après le troisième millénium, les démons produisirent une sueur sur le corps de Gajōmard pendant le temps qu'il faut à un homme pour réciter le « Jaϑā ahū vairjō ».[2] Quand Gajōmard sortit de cette sueur, il était sans ombre, ce qui veut dire que l'obscurité était venue au monde. Alors Ōhrmazd récita le « Jaϑā ahū vairjō », et lorsqu'il en prononça le dernier mot, le « vāstārəm », les démons retombèrent dans l'obscurité (Vartšmānsar). Plus tard, Masjaγ et Masjānaγ parurent (Čitradāδ), et (après leur mort) le blé fut semé de leurs corps (Hūspāram). Leurs descendants se répandirent d'abord dans le Xvanīras,[3] et se dispersèrent plus tard aussi dans les six autres

---

[1] Cependant, comme le résumé de Dēnkard a été fait d'après la traduction pehlvie et non pas d'après le texte avestique, il se peut que l'introduction de Mānī dans ce passage du Varštmānsar soit l'œuvre du commentateur.

[2] La formule qu'on appelle aussi « Ahūna vairja », la plus sacrée de toutes les formules religieuses. Elle se compose de 21 mots avestiques, et ces mots d'une vertu magique ont donné lieu à la division de l'Avesta sassanide en 21 nasks. Pour le texte de la formule, voir p. ex. West, Pahlavi Texts IV, p. 5—6 note 1.

[3] Le monde se divise en sept kēšvar, dont celui qui est au centre, le Xvanīras, est le meilleur et renferme les parties connues du monde.

kešvars, attirés ou exilés par Ohrmazd. Le Čitradād contenait une énumération de toutes ces races et une relation de leurs mœurs. La religion de Zoroastre est la nature de Gajōmard, et la nature de Gajomard est la religion de Zoroastre (Bāy̆), car Gajomard est le premier homme qui ait atteint, en prononçant une parole vraie (c.-à d. en confessant la religion mazdéenne), la bonne domination spirituelle des Amahrspands, c'est à-dire le paradis suprême (Denk. VII. 1. 7, reproduction d'un passage de la version pehlvie des parties perdus de l'Avesta).

Ces allusions éparses s'accordent, dans leurs traits principaux, avec le tableau plus détaillé de la légende anthropogonique de la période sassanide, que donnent les livres pehlvis. En deux points seulement il y a des divergences remarquables. C'est d'abord le trait que nous avons déjà mentionné,[1] que les démons et non pas, comme dans la forme sassanide de la légende, Ohrmazd, produisent la sueur sur le corps de Gajōmard. C'est ensuite le blé semé sur les corps de Masjay̆ et de Masjanay̆. Ce trait ne se retrouve plus; dans la version plus récente, c'est du corps du bœuf, «créé unique», que poussent les 55 espèces de blé. On peut comparer à cela, du reste, un mythe iroquois[2] qui raconte, comment un être féminin, Aataentsic, tombe du ciel dans l'eau et, étendu sur le dos d'une tortue, met au monde une fille, qui met au monde, à son tour, des jumeaux, Joskeha et Tawiscara; ce dernier tue sa mère, du corps de laquelle poussent des plantes, et s'enfuit vers l'ouest, où il devient le maitre des morts, tandis que Joskeha crée les animaux et les hommes.

Notre connaissance de la forme sassanide de la légende de Gajomard et du premier couple humain dérive d'une part des livres théologiques pehlvis et de quelques traités parsis en langue persane, d'autre part de la chronique profane des dernières décades de la période sassanide nommée le Xvaδāināmay̆, dont des fragments nous sont parvenus de troisième ou quatrième main dans les œuvres d'auteurs arabes et persans. Le version du Xvaδainamay̆ constitue sous certains rapports la transition vers une conception nouvelle de la légende anthropogonique.

Les livres religieux, notamment les deux Bundahišn, les écrits de Zāδ-sparam, le Dāδastan-i-dēnīy̆ et le Denkard, nous donnent la légende dans la forme suivante:

[1] P. 37—38.

[2] Encycl. Brit., article: «Cosmogony». A comparer: Brinton, Myths of the New World, 2 ed., p. 183 sqq.

Des 12000 ans que dure le monde, les premiers 3000 s'écoulent dans un état purement spirituel, où les créatures sont sans pensées, sans mouvement et imperceptibles aux sens, c'est-à-dire n'ont qu'une existence pour ainsi dire potentielle (Bund. 1 et 34: ʿUlamā-i-islām). Puis Ōhrmazd crée le bœuf primordial Ēvaγdāδ (c.-à-d. «créé unique») et Gajōmard[1]. Ahriman se prépare au combat et crée des êtres malfaisants, des dēvs et des drugs contre les créatures de lumière produites par Ōhrmazd. Ōhrmazd offre la paix à Ahriman, à condition que celui-ci glorifie la création d'Ōhrmazd; mais Ahriman, ne sachant pas, dans sa sagesse d'après coup, que le résultat du combat sera une défaite pour lui, refuse la paix[2]. Ainsi la lutte universelle commence. Dans le Bund. 1 qui, avec le Bund. 34, est la source principale de ces préliminaires de la lutte, l'exposition n'est pas, du reste, tout à fait claire, Ahriman paraissant d'une part paralysé et sans force, d'autre part actif, produisant la créature malfaisante, dans la période de 3000 ans pendant laquelle le bœuf et Gajōmard vivent non affectés par le mal. Si l'on compare avec Bund. 3. 1, il semble en résulter, que la création d'Ōhrmazd et la contrecréation d'Ahriman ont lieu à la limite entre la première et la deuxième période de 3000 ans: puis Ahriman comprend son impuissance devant la création ahurienne et tombe dans une léthargie de 3000 ans.

Le bœuf et Gajōmard étaient fait de terre[3], et les semences des

[1] Vers la fin de Bund. 1, il est dit que parmi les créatures du monde Ōhrmazd a créé d'abord le ciel, puis l'eau, en troisième lieu la terre, en quatrième lieu les arbres, en cinquième lieu le bétail (c.-à-d. le bœuf primordial, ancêtre des animaux), en sixième lieu l'homme (c.-à-d. Gajōmard). Le grand Bund. (Blochet, texte IV) et le ʿUlamā-i-islām exposent les degrés de la création dans la même succession, et d'une manière plus circonstanciée (toute la création se complète en une année de 365 jours; sur le rôle des Gāhānbārs, voir Gray, Grundr. d. Ir. Phil. II, p. 676). Comme nous ne connaissons pas l'âge de cette succession dans la légende iranienne, il nous est impossible de décider, s'il y a une connexion quelconque entre celle-ci et la légende de la création du premier chapitre de la Genèse.

[2] Cependant les «Gajōmardiens», mentionnés par Šahrastānī (voir plus tard) prétendaient que par l'intermédiaire des anges (des jazatas) une paix avait été conclue qui laissa la domination du monde matériel à Ahriman pour les 6000 ans qui restaient de l'existence du monde.

[3] Ches les anciens peuples orientaux, l'homme est généralement créé d'argile, à l'image des travaux de poterie connus de temps immémoriaux. Ainsi, en Égypte, Chnum forme d'argile ses créatures humaines, de même l'Aruru des Babyloniens; à comparer la création des hommes. Gen. 2. 7 et

hommes et des bœufs étaient faites de l'éclat d'or du ciel, leurs semences étant ainsi « des semences de feu et non des semences d'eau ». Le bœuf fut créé sur la rive droite du fleuve Daitiγ (Dait ou Vēh Dait),[1] Gajomard sur la rive gauche (Gr. Bund. C.). Comme nous l'avons déjà remarqué, le bœuf est, dans la plupart des sources, un mâle. Mais chez Zaδ-sparam 2. 6 il est dit que le bœuf était une femelle, blanche et brillante comme la lune; de même Gr. Bund. C., où il est ajouté que sa hauteur était de trois nāi,[2] et qu'il avait été créé pour donner à l'eau et aux plantes de la force et de la croissance. Gajomard était haut de quatre nāi et sa largeur était égale à sa hauteur. Selon Zaδ-sp. 2. 6, le bœuf et Gajomard étaient de même hauteur, et c'est ce qui semble résulter aussi de l'indication que donne le Gr. Bund. de leur éloignement l'un de l'autre (voir ci après). Gajomard était « vivant, doué de parole et mortel », les deux premières qualités provenant de son père et créateur, la dernière d'Ahriman (Dēnk. III. 80. 3); il prononça des paroles sublimes (Dēnk. III. 143. 2); mais ce ne fut qu'après la période de 3000 ans, pendant laquelle il vécut en paix, sans subir l'influence du mauvais esprit, car ces 3000 ans durant, il n'avançait pas et ne mangeait pas et ne parlait pas non plus, et ainsi il ne professait pas par la parole la religion vraie, mais il y pensait (Dāδ.-i-dēn. 64. 4). Il était de haute taille, comme un jeune homme de quinze ans (Gr. Bund. C.), brillant et blanc, avec des yeux qui regardaient vers la grandeur, et il était le Zardušttrotum, la plus haute autorité religieuse, car le commendement suprême de toutes choses vient de Zardušt[3] (Bund. 24. 1). Étant le pendant de Sošans, le sauveur du dernier jour, Gajomard doit avoir une place proéminente parmi les figures marquantes de la religion: de lui proviennent les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions (Dēnk. III. 143. 2), il accepta, le premier, la religion en entier (Dēnk. V. 1. 8). Gajomard, Vištasp et Zoroastre et quelques autres personnages ont

Job. 33. 6, à comparer aussi le mythe de Prométhée. Gajomard a (Dēnk. III. 35. 2) le surnom de Gelšāh, « roi de l'argile » (*gel* est exprimé par l'idéogramme araméen *ṭinah*), épithète due à une lecture erronée du mot Garšah, « roi de la montagne » (Aoγəmadaeca § 85), et qui, chez les auteurs arabes et persans, deviendra le surnom ordinaire de Gajōmard.

[1] Le fleuve saint dans l'Erān-vēğ (*Airjana vaēğa*), pays originaire des Iraniens.

[2] Mesure inconnue.

[3] C.-à-d. du fravahr de Zoroastre.

avant tous part au paradis, parce que la raison était venu surtout à eux (Mχ. 57. 20): et la raison, c'est la religion mazdéenne. La fantaisie des prêtres se fait valoir encore plus dans le Dāδ.-i-dēn. 64. 3—4, où il est dit assez obscurément qu'Ōhrmazd produisit de la lumière infinie la forme d'un prêtre dont le nom était celui d'Ōhrmazd, dont l'éclat était celui du feu et la non-combustibilité celle de la partie intérieure du feu et l'expansion celle du pays de l'ouest; et il créa, sous la forme d'un prêtre le monde matériel qui est appelé l'homme (à savoir Gajōmard).

Le bœuf et Gajōmard qui se tenaient immobiles chacun de son coté du fleuve Dāitīγ, étaient à une distance l'un de l'autre qui égalait leur propre hauteur, et chacun d'eux était à une distance de l'eau égale à sa hauteur[1]. (Gr. Bund. C., Zāδ-sp. 2. 6). La création de Gajōmard dura soixante-dix jours, du jour Rām du mois Daδv jusqu'au jour Anērān du mois Spendarmaδ; puis Ōhrmazd se reposait pendant les cinq jours de gāsānbār[2] (Gr. Bund. D.).

Cependant, Ahriman était frappé de consternation. Les dēvs essayèrent en vain de l'inciter à l'activité en lui racontant deux fois toutes leurs mauvaises actions; ce ne fut que quand le démon femelle Gēh, personnification de l'impureté de la menstruation, lui eut relaté pour la seconde fois ses mauvaises actions et eut promis de l'assister dans le combat en tourmentant Gajōmard et le bœuf et toute la créature d'Ōhrmazd, que le mauvais esprit se réveilla de sa stupeur et s'enhardit à attaquer le monde d'Ōhrmazd. La seconde période de 3000 ans était alors finie. Dans sa joie, le mauvais esprit baise Gēh à la tête, par suite de quoi l'impureté de la menstruation paraît sur elle. Il lui demande ce qu'elle désire, et comme elle désire un homme, il change son corps de crapaud en celui d'un jeune homme de quinze ans (Bund. 3. 1—9). Ici le récit perd de vue Gēh; nous n'entendons plus parler d'elle ni de l'assistance qu'elle a promise à Ahriman. Celui-ci, sous la forme d'un serpent, s'élance de la partie du ciel qui se voûte au-dessous de la terre et saute sur la terre; c'est le jour Ōhrmazd du mois Fravardīn (le jour de l'an

[1] Cela ne se comprend qu'en supposant que les bords du Dāitīγ s'élevaient à tel point de la surface de l'eau, que la distance de l'eau du bord égalait la distance d'un bord à l'autre.

[2] Le dernier des six fêtes annuelles appelées *gāsānbār* ou *gāhānbār* comprend les cinq jours intercalaires (les « jours des Gāθās ») qui suivent le dernier jour du douzième mois (le jour Anērān du mois Spendarmaδ).

à l'équinoxe du printemps). Il traverse l'eau qui est sous la terre et perce ensuite la terre par bas[1] (Bund. 3. 10—14).

Étant arrivé à la surface de la terre, le mauvais esprit attaque d'abord les plantes, puis le bœuf, ensuite Gajōmard et enfin (Bund. 3. 24) le feu, qu'il mélange de fumée et d'obscurité. Son attaque apporte l'obscurité et l'horreur, les plantes se fanent, et la terre se remplit d'animaux nuisibles et venimeux à tel point que même la pointe d'une aiguille n'en est pas exempte; et la faim, le besoin, la convoitise et toutes sortes de vices et de calamités assaillent le bœuf et Gajōmard (Bund 3. 14—17). Avant l'arrivée d'Ahriman au bœuf, Ōhrmazd broya avec de l'eau devant les yeux de celui-ci le fruit salutaire qu'on appelle bīnaγ.[2] Puis le bœuf affaiblit, tombe sur le flanc droit (Bund. 4. 1, Zaδ-sp. 2. 7) et meurt en prononçant ces paroles-ci: «La création du bétail et la fixation de son œuvre, de son travail et des soins qu'il faut lui donner [se feront]» (Bund. 3. 18). Et l'âme du bœuf (Gōšurvan) quitte le corps du bœuf et pousse vers Ōhrmazd un cri comme le cri de mille hommes: «A qui as-tu laissé la domination des créatures, maintenant que la destruction a percé la terre, et que les plantes se fanent et que l'eau est maltraitée? Où est cet homme au sujet duquel tu as dit: «Je le créérai afin qu'il recommande de prendre soin [de la création]»?» Ōhrmazd répond que s'il eût été possible de créer cet homme-là à cette heure, le mauvais esprit n'eût pas montré une telle violence. Puis, afin de mieux veiller sur la créature mélangée de bon et de mauvais, Ōhrmazd monte de la terre vers le ciel, et Gōšurvan le suit jusqu'à la sphère des étoiles et de là jusqu'à la sphère de la lune et à celle du soleil, proférant toujours le même cri, jusqu'à ce que le fravahr de Zoroastre se montre et dise: «Je créérai pour le monde celui qui recommandera de prendre soin [de la création]». Alors Gōšurvan se rassure. (Bund. 4. 2—5, Zaδ-sp. 3. 1—2).

Ce dernier épisode est construit sur l'ancien hymne gāthique J. 29, où l'âme du bœuf se plaint devant le Créateur du

[1] A l'endroit où il a percé le centre de la terre, l'enfer se forme (Bund. 3. 27).

[2] Il semble que Bund. 3. 18 soit le seul passage dans les textes pehlvis où le *bīnaγ* est mentionné: aussi la version de Zaδ-sp. 2. 7 serait-elle peut-être à préférer: Ōhrmazd donne au bœuf un remède narcotique bien connu, extrait des graines de chanvre, le *bang*. Il s'agirait ainsi d'une légende étiologique qui aurait pour but d'expliquer l'origine de ce narcotique.

bœuf (c.-à-d. Ōhrmazd) et les autres dieux du mauvais traitement que lui, le taureau type, et la vache type subissent de la part des tribus nomades grossières, et réclame un tribunal par lequel le bétail puisse obtenir justice; puis, comme cela n'est pas possible, demande un protecteur pour le bétail, rôle qu'assume alors Zoroastre. Cet hymne est un exemple caractéristique de l'esprit moral et pratique du réformateur, et de sa manière en quelque sorte réaliste de remanier un ancien sujet mythique ou légendaire.

Du corps du bœuf poussèrent d'abord 55 sortes de blé et 12 sortes de plantes médicinales, puis de son sperme purifié par la lumière de la lune furent produits un taureau et une vache, ancêtres de 272 ou 282 espèces d'animaux.

Le bœuf mourut au moment où la deuxième période de 3000 ans était terminée; Gajōmard vécut encore pendant trente ans.[1] Avant que le mauvais esprit pût s'approcher de Gajōmard, Ōhrmazd produisit sur le corps de celui-ci, pendant le temps nécessaire pour réciter une strophe d'une prière (Bund. 3. 19) ou le «Jaϑā ahū vairjō» (Zāδ-sp. 2. 8), une sueur, de laquelle il forma un jeune homme de quinze ans, haut et brillant.[2] Quand Gajōmard se réveilla du sommeil, pendant lequel cet évènement eut eu lieu, il vit le monde tout sombre et tellement plein d'animaux nuisibles, que même la pointe d'une aiguille n'en était pas exempte; le ciel avait commencé à tourner avec le soleil et la lune: le monde, excité par les dēvs māzāniens,[3] était en combat avec les constellations, et beaucoup de figures sombres à l'aspect d'Aži-Dahāk souffraient des châtiments en compagnie de certains Non-Iraniens[4] (Bund. 3. 19—20, Zāδ-sp. 2. 8—10).

Ahriman se vante de ce qu'il a fait. Il avait corrompu et gâté toutes les créatures qu'Ōhrmazd avait produites pour l'aider dans le grand combat, à l'exception de Gajōmard. Il

[1] D'après le livre parsi Sad darband-i-huš (dénomination plus correcte que Sad-dar Bundahiš: West, Grundr. d. iran. Phil. II, p. 122), voir Blochet, Textes pehlvis, traduct. p. 3, note 2.

[2] Voir p. 37—38.

[3] Sur les dēvs de Māzändärān, voir le chapitre: Hōšang et Taχmōruw, La tradition avestique et son origine.

[4] Ce dernier détail de la scène, qui ne se trouve que chez Zāδ-sparam (9e siècle de notre ère), renferme peut-être une allusion aux oppresseurs arabes: Až-i-Dahāk (l'Aži Dahāka de l'Avesta), le monstre à trois têtes, avait été, dans l'évolution de la légende, transformé en un ancien usurpateur d'origine arabe.

lâche contre celui-ci Astōvidāδ, le démon de la mort,[1] avec mille démons produisant la mort (Bund.) ou avec mille décrépitudes et maladies (Zāδ-sp.). Mais Astōvidāδ et sa suite ne pouvaient pas venir à bout de Gajōmard, avant que le temps prédestiné à sa mort fût venu, car au moment où l'opposition du mauvais esprit commença (c.-à-d. après la fin de la deuxième période de 3000 ans), la vie et la domination de Gajōmard avait été fixées à trente ans (Bund. 3. 21—22, Zāδ-sp. 4. 3—5).

La façon dont Zāδ-sparam exprime cette dernière idée est particulièrement intéressante: «Le destin (*zrvan*), au commencement de l'arrivée d'Ahriman, avait décrété ainsi: Jusqu'à l'écoulement de trente ans j'assigne à Gajōmard la splendeur et la conservation de la vie.» Cela rappelle l'idée des zruvanites, que le «Temps infini» (av. *zrvan akarana*) était le principe de toutes choses, le père d'Ōhrmazd et d'Ahriman, idée déjà mentionnée par Théodore de Mopsuestia (4e siècle de notre ère), et qui semble avoir eu cours dans la période sassanide.[2]

Zāδ-sparam et le Grand Bundahišn nous donnent quelques détails astrologiques, que les notes explicatives qu'a ajoutées West à sa traduction du passage en question de Zāδ-sparam ont rendu compréhensibles à des lecteurs qui n'ont pas de connaissances spéciales en matière d'astronomie et d'astrologie. Les planètes ont été considérées comme des êtres malfaisants et comme les assistants d'Ahriman, tandis que les étoiles fixes, surtout les signes du zodiac étaient des êtres de nature bonne et des protecteurs de la création d'Ōhrmazd. Or, Zāδ-sparam raconte que la planète Jupiter était la vie pour les créatures, non pas à cause de sa propre nature, mais parce qu'elle était sous le contrôle des luminaires (des signes du zodiac), tandis que Saturne exerçait une influence mortelle. A l'équinoxe de printemps, au commencement de la troisième période de 3000 ans, quand l'agression du mauvais esprit eut lieu, Jupiter, qui était dans le Cancer, et Saturne, qui était dans la Balance, étaient tous les deux à leur apogée

[1] L'Astō vīδātu de l'Avesta (Vend. 4. 49 et 5. 8, 9; à comparer Dāδ.-i-dēn. 23. 3; 37. 44; 37. 81).

[2] Cette doctrine — que Zāδsparam lui-même ne professait pas du reste — est connue surtout par les écrits des auteurs arméniens Eznik et Elisée (5e siècle de notre ère), et Šahrastānī mentionne encore les zruvanites comme une secte zoroastrienne (ed. Cureton p. 183 sqq., trad. de Haarbrücker I, p. 277 sqq.). Voir Haug, Essays, 4e éd., p. 12—14 et Arthur Christensen, Recherches sur les Rubā'iyāt de 'Omar Hayyām, p. 58 sq.

(c'est-à-dire, selon West, que Jupiter dans le Cancer avait réellement sa plus grande déclinaison nord, tandis que Saturne dans la Balance était à son périgée, de sorte que tous les deux brillèrent à ce moment de leur plus grande clarté et exercèrent, par conséquent, leur plus grande influence — l'influence mortelle de Saturne serait ainsi neutralisée par l'influence vivifiante de Jupiter). Gajōmard ne pouvait mourir qu'au moment où Saturne revenait à son apogée dans la Balance, tandis que Jupiter dans le Capricorne avait une position basse (ce qui devait réellement arriver, selon West, au bout de trente ans à peu près), l'influence de ce dernier ne pouvant plus contrebalancer celle du premier (Zāδ-sp. 4. 7—10). Ces spéculations astrologiques ont probablement déterminé la fixation de la vie terrestre de Gajōmard à trente ans.

Le Grand Bundahišn donne une situation astrologique plus compliquée: la planète Saturne a par deux fois la prépondérance sur Jupiter; la première fois la création de la mort en résulte, mais Jupiter, qui a la prévalence après, tient la mort éloignée pendant trente ans; puis Saturne revient en prévalence, et alors Gajōmard est tué (Gr. Bund. A.). — Bund. 34 raconte seulement, qu'après la seconde période de 3000 ans (à savoir les milléniums du Cancer, du Lion et de la Vierge), l'opposition entra avec le millénium de la Balance, et puis Gajōmard vivait trente ans sous la domination d'Ahriman.

Gajōmard prononça ces paroles: «Bien que le corrupteur soit arrivé, tous les hommes seront de ma race, et ce sera une bonne chose qu'ils travaillent et fassent de bonnes œuvres».[1] L'heure de Gajōmard étant venue, la Sainte Parole[2] n'a plus le pouvoir de le protéger (Zaδ-sp. 10. 1). Le mauvais esprit tue Gajōmard, qui tombe sur le flanc gauche (Bund. 4. 1, Gr. Bund. A.). Du corps de Gajōmard les métaux sont formés (Zāδ-sp. 10. 2, Dāδ.-i-dēn. 64. 7); ils sont, d'après Zāδ-sparam, huit en nombre: l'or, l'argent, le fer, l'airain, l'étain, le plomb, le vif-argent et le diamant. Le diamant, qui n'est pas un métal, n'appartient évi-

[1] Selon le Sad darband-i-huš, Gajōmard dit en mourant à Ahriman: «Je sors de ce monde plein d'opposition, où il n'est pas possible de trouver un plaisir sans douleur, pour aller dans cet autre monde, lumineux, où n'existe ni souffrance, ni peine, ni mal». Blochet, Textes pehlvis, trad. p. 3, note 2.

[2] *Măϑra spənta, Mansraspend, Marspend*, la parole divinisée d'Ohrmazd, d'où l'on a fait une divinité spéciale.

donnent pas à la série originale: le Grand Bund. A n'a que sept métaux. L'idée des sept métaux est d'origine babylonienne.[1]

La semence de Gajōmard mourant fut cachée dans la terre et mise sous la garde de Spendarmað (*Spənta Ārmaiti*), déesse ou génie féminin de la terre, afin que l'humanité en naquît (Dāð.-ī-dēn. 64. 6). D'après le Bund. (15. 1), la semence fut purifiée par la rotation de la lumière du soleil, et Nerjōsang, le messager des dieux, en prit deux tiers sous sa garde, tandis que Spendarmað en reçut un tiers. Zāð-sparam, d'autre part, raconte (10. 2—3) que le plus précieux des métaux, l'or, est issu de la semence de Gajōmard: c'est de cet or que Spendarmað a pris sous sa garde que l'humanité est sortie. Au sujet de l'apparition du premier couple sous la forme d'une plante de rīvās, toutes les sources pehlvies sont d'accord.

Après la mort de Gajōmard, Ahriman attaque le feu et l'entremêle de fumée et d'obscurité, et alors commence le combat universel de tous les points. Les planètes, assistées de beaucoup de démons, attaquent le ciel. Pendant 90 jours et 90 nuits l'armée céleste lutte contre les légions de l'enfer, jusqu'à ce que celles-ci soient rejetées aux enfers, et le ciel est dressé comme un rempart contre les attaques des démons. (Bund. 3. 24—26.)

Une idée mythologique ancienne se fait jour dans un passage de Dēnkard (III. 80. 3—4) où la coutume du mariage entre des parents proches (le *χvēðvaγ-das*) est recommandée et motivée. Comme le premier exemple du *χvēðvaγ-das*, l'union sacrée entre Ōhrmazd (dieu du ciel) et sa fille Spendarmað (la terre) est citée; c'est de cette union que naquit Gajōmard. Cette union entre père et fille fut suivie de celle entre mère et fils, la semence de Gajōmard étant versée dans Spendarmað, sa mère, d'où provinrent Masjaγ et Masjānaγ. Ces deux êtres s'accouplèrent, et ainsi l'humanité sortait de la troisième sorte de *χvēðvaγ-das*, celui de frère et sœur. Dans le Gangēšājaγān, il est dit que l'homme, par son aïeul Gajōmard, a Ōhrmazd pour père et Spendarmað pour mère, et l'auteur ajoute que l'homme a reçu son existence d'homme par les descendants de Gajōmard, le couple Masjaγ et Masjānaγ.

[1] Sur les sept métaux et leur relation avec les planètes et les couleurs planétaires, voir Jeremias, Das alte Testament im Lichte des Alten Orients, p. 12. Que l'importation de ces idées babyloniennes soit de vieille date, c'est ce que montre la relation célèbre d'Hérodote de la construction d'Ecbatane avec les sept enceintes de couleurs différentes (Hér. I. 98).

Dans un passage du Mēnōγ-ī-χraδ, allusion est faite à une légende se rattachant à Gajōmard, dont les détails ne nous sont connus que de sources islamiques. Mχ. 27. 14—15 cite comme un des avantages résultant de Gajōmard, qu'il a tué Arzūr et remis son propre corps à Ahriman. La légende dont il s'agit ici est racontée par Bīrūnī:[1] Ahriman avait un fils nommé خزوره, qui fut tué par Gajōmard. Ahriman se plaignit à Ohrmazd, qui, pour tenir le pacte conclu entre lui et Ahriman, punit de mort Gajōmard.[2] M. Sachau a corrigé le nom du fils d'Ahriman en خروره, et dans une note de sa traduction (p. 398), il suggère que ce nom est identique au mot avestique *χrūra* ('sanguinaire') et que خروره est le خوربة, fils d'Ahriman, que Masʿūdī[3] a placé parmi les rois des Syriens. Darmesteter a le mérite d'avoir résolu le problème en mettant en regard le passage de Mēnōγ-ī-χraδ: la forme خزوره est due à une lecture fausse de la lettre pehlvie ب qui a les valeurs d'un *a* et d'un *h* ou *χ*; la vraie forme serait ارزور ou ارزوره, *Arzūr* ou *Arzūra*.

L'histoire de Gajōmard et d'Arzūr est probablement une légende étiologique. L'Avesta connait une montagne nommée *Arəzūra*, où les dēvs s'élancent des cavernes et au sommet de laquelle ils tiennent conseil (Vend. 3. 7 et 19. 45). Dans le Bund. 12. 8 et le Dāδ.-ī-dēn. 33. 5, Arzūr est mentionné comme l'entrée de l'enfer. C'est peut-être la même montagne qui se retrouve dans la liste des montagnes Jt. 19. 2 sous le nom d'*Ərəzūra*. Il s'agit évidemment d'une contrée montagneuse qui, par son aspect lugubre, pas ses gouffres et cavernes profondes, peut-être par des émanations volcaniques, a impressionné les Iraniens et dont l'imagination populaire a fait l'entrée de l'enfer, tout comme les Hellènes ont vu dans les antres de Tainaron, d'Héraclée et de Cumae des entrées menant aux enfers: ainsi Arzur est devenu la montagne des démons, la contre-partie du *Harā bərəzaiti*, Harburz, Alburz, montagne des dieux. Il n'est plus possible d'identifier le mont Arzūr. Selon le Dāδ.-ī-dēn. 33. 5 il doit être cherché vers le nord. Quelques manuscrits du Bund. (12. 8) contiennent l'indication que cet Arzūr, pic à l'entrée de l'enfer, appartient à la chaine d'Alburz au sud de la mer caspienne, mais le Bund.

[1] Chronol. ed. de Sachau, p. 100, trad. p. 108.

[2] Le passage de Bīrūnī est cité en entier dans le chapitre suivant.

[3] Murūǵ-ed-dahab, les Prairies d'Or, publ. par Barbier de Meynard, II, p. 88.

(12. 16) connaît un autre Arzūr, correspondant à l'Ərəzūra du Jt. 19. 2, qui est »dans la direction d'Arūm» (c.-à-d. de l'empire byzantin). Un rivājat pehlvi, qui précède le Dāδ.-ī-dēn. dans quelques manuscrits, contient[1] la remarque suivante: «On dit que l'enfer est à la crête d'Arzūr, pourtant l'enfer n'est pas la crête d'Arzūr, mais l'endroit où se trouve la porte de l'enfer est une crête du même aspect que celle qui s'appelle Arzūr; et voilà pourquoi on soutient que l'enfer est identique à la porte d'Arzūr». On pourrait supposer, qu'Arəzūra ou Ərəzūra, qui dans le Jt. 19 semble être une montagne créée par Ohrmazd et dont il n'y a pas de mal à dire, est devenu, dans le Vendidāδ, ouvrage bien plus récent, la montagne de l'enfer. Dans la période sassanide, on a cherché cette montagne dans la direction d'Arūm, probablement dans le pays montagneux de l'Arménie; plus tard on a trouvé dans la chaîne d'Alburz une montagne qui ressemblait à l'Arzūr dans la direction d'Arūm et transporté à elle l'idée de la montagne de l'enfer; puis le nom Arzūr aura été attaché à cette nouvelle montagne infernale, et enfin des interprétateurs savants de la sainte écriture, ayant remarqué qu'il se trouvait dans l'Avesta un Arəzūra et un Ərəzūra, ont identifié le premier avec la montagne de la chaîne d'Alburz et le second (qui, dans le Jt. 19, n'a rien à faire avec les démons) avec la montagne dans la direction d'Arūm. On s'est demandé encore, d'où la montagne infernale avait reçu le nom Arzūr, et ainsi la légende a donné à Ahriman un fils du nom Arzūr et lui a attribuée un rôle dans le combat entre Gajōmard et les démons.

La semence de Gajomard reste dans la terre pendant quarante ans. Chez les peuples de l'Asie antérieure, le nombre quarante est l'expression traditionnelle d'un grand nombre indéfini: les juifs marchent dans le désert pendant quarante ans, dans les contes des Mille et une Nuits et d'autres contes orientaux il est souvent question d'une période fatale de quarante jours. Selon M. A. Jeremias,[2] c'est dans le nombre des Pléiades qu'il faut chercher l'origine de cet emploi symbolique du nombre quarante, qui serait ainsi, comme d'autres motifs dérivant d'observations astronomiques, de provenance babylonienne. Windischmann[3] s'est demandé pourquoi la semence de Gajomard devait rester justement

[1] Note de West à Mx. 27. 11. Pahlavi Texts III, p. 58.
[2] Das alte Testament im Lichte des Alten Orients, p. 258.
[3] Zoroastr. Stud. p. 216.

quarante ans dans la terre avant de donner naissance au premier couple humain, et il en trouve l'explication dans la légende du Var de Jim, où « tous les quarante ans, de chaque couple d'homme naissent deux hommes, un couple, femelle et mâle » (Vend. 2. 41). En effet, l'idée du Var de Jim a sur d'autres points encore — nous le verrons ci-après — influencé la légende de Masjaγ et de Masjānaγ.

Au bout de quarante ans, une plante de rīvās[1] poussa de la semence de Gajōmard. Elle avait une seule tige et quinze feuilles correspondant au nombre d'années de Masjaγ et de Masjānaγ, lorsqu'ils sortirent de la plante. Ces deux êtres se ressemblaient et leurs corps étaient unis par la taille de sorte qu'on ne pouvait distinguer, quel était le mâle et quelle était la femelle. Puis ils furent changés complètement en hommes et reçurent la faculté de se mouvoir, et le souffle, qui est l'âme, entra spirituellement en eux.[2] Ōhrmazd dit à Masjaγ et à Masjānaγ: « Vous êtes hommes, vous êtes les ancêtres du monde, vous avez été créés par moi comme les meilleurs quant à la raison fondamentale. Ayez de bonnes pensées, dites de bonnes paroles et faites de bonnes œuvres,[3] et n'adorez pas les démons » (Bund. 15. 6). Selon une autre version, les paroles d'Ōhrmazd étaient les suivantes: « Vous êtes des hommes, je vous ai créés, vous êtes les ancêtres de tous les êtres matériels. Aussi, vous autres hommes, vous ne devez pas adorer les démons, car la possession du bon sens est la meilleure chose que j'aie créée pour vous, afin que vous observiez la bonne conduite et la loi d'une façon raisonnable ». (Dēnk. VII. 1. 9).

Selon le Dēnkard (VII. 1. 10—14), Masjaγ et Masjānaγ glorifient Ōhrmazd et s'en vont remplir leurs devoirs, exécutant des travaux utiles et pratiquant le χvēδvaγ-das. Ōhrmazd leur apprend l'agriculture par l'intermédiaire de Hadiš, ange tutélaire de la demeure rustique, par l'instruction duquel ils apprennent en outre

[1] *Rheum ribes*, dont les pousses, d'un goût aigrelet, sont employées, en Perse, à des boissons rafraîchissants. Selon Jāqūt (Dict. geogr., trad. par Barbier de Meynard, p. 579), la plus belle de toutes les sortes connues du rīvās se trouve à Nichapour.

[2] (Bund. 15. 2—5, Zāδ-sp.10. 4—6, Dāδ.-ī-dēn. 64. 6, Dēnk. VII. 1. 9). L'idée ancienne de l'âme-souffle (« hauchseele », voir Wundt, Elemente der Völkerpsychologie, p. 191) a reçu ici une forme plus spéculative.

[3] La fameuse triade de la morale zoroastrienne: *humata*, *hūχta*, *hvaršta*.

de tenir éloignés les dēvs et les drugs en récitant deux fois l'ahunvar (le «Jaϑa ahu vairjo»). Les dieux leur enseignent encore tout ce qui concerne l'économie rurale, l'élévage du bétail, la construction des maisons et d'autres industries.

Le récit du Bundahisn est bien plus détaillé: D'abord Masjaγ et Masjanaγ se réjouissent d'etre ensemble. Leurs premières paroles furent celles-ci: «Ohrmazd a créé l'eau, la terre, les plantes et le bétail, les étoiles, la lune et le soleil et toute prospérité dont l'origine et le résultat viennent de la révélation de la justice». Puis l'opposition du mauvais esprit entra dans leurs âmes, et ils dirent que c'était le mauvais esprit qui avait créé tout. Ahriman se réjouit de ce premier mensonge que les démons leur avait inspiré, mais ils furent damnés jusqu'au jour du jugement dernier. Après avoir vécu trente jours sans prendre de nourriture et se couvrant de vêtements faits de brins d'herbe[1], ils s'avancèrent dans le désert et trouvèrent une chèvre au poil blanc, du pis de laquelle ils sucèrent le lait avec la bouche. Masjaγ dit à Masjanaγ qu'il éprouvait plus de joie après avoir bu le lait qu'auparavant; mais ce second mensonge rendit plus grand le pouvoir des démons sur eux, et le goût de la nourriture leur fut ôté, de sorte qu'un centième seul leur en restait. Trente jours après, ils trouvèrent un jeune mouton à la mâchoire blanche, qu'ils tuèrent. Instruits par les dieux célestes, ils firent un feu au moyen du bois de kunār et de buis, car ces deux sortes de bois étaient pour eux celles qui produisaient le feu le plus facilement, et ils activèrent le feu en soufflant de leurs bouches.[2] Ils firent un feu de différentes espèces de plantes, de la paille,[3]

[1] Trente jours sont la durée d'un mois. Windischmann (Zor. St. p. 220) rappelle le deuil de trente jours observé, d'après le Vd. 12. 1 sqq., en cas de mort d'enfants, de père ou mère et de frère ou soeur, et la preuve qu'il y a ici une réminiscence de cette période de deuil, il la trouve dans l'indication que Masjaγ et Masjānaγ avaient mis des vêtements noirs. Mais il n'est pas ici question de deuil, et probablement il ne faut pas lire *sijāh* 'noir' mais *gijāh* 'herbage', ce qui est aussi la lecture de West.

[2] Ils produisirent le feu en frottant un morceau de bois mou (bois de kunār, espèce de jujubier) contre un morceau de bois plus dur (bois de buis) et activèrent la flamme en soufflant dessus. Le Bundahišn décrit ici très fidèlement la méthode primitive de se procurer du feu. A comparer: O. Schrader, Reallexikon d. indogerm. Altertumskunde, article «Feuerzeug».

[3] Windischmann (Zor. St. p. 223) ne lit pas *hēzam-i-kāhaγ* 'de la paille à brûler', mais voit dans *hēzam*, 'du bois', une espèce de bois par-

du bois du kundār(?), du kunār, du palmier, du dattier et du bois de myrte, mirent le mouton à la broche, puis en sacrifirent une partie au feu et une autre aux dieux; un vautour s'avança et prit sa part de l'animal. Ils se couvraient d'abord de peaux, puis ils tissèrent du drap et en firent des habits. Ensuite ils trouvèrent le fer dans la terre, le battirent avec une pierre et en fabriquèrent un tranchant, au moyen duquel ils taillèrent le bois et se construisirent une hutte de bois, sous laquelle ils étaient à l'abri du soleil. Cependant, par suite de leur ingratitude envers les dieux, ils tombèrent de plus en plus au pouvoir des démons, ils s'élancèrent l'un contre l'autre et luttèrent entre eux. Les démons les incitèrent à adorer les mauvais esprits pour calmer le mécontentement qui les tourmentait. Masjaγ tira le lait d'une vache et en versa un peu dans la direction du nord,[1] par suite de quoi les démons furent encore plus puissants, par suite de quoi la fécondité leur fut ôtée, et ils n'eurent pas de commerce charnel pendant cinquante ans. Mais après cinquante ans le désir se réveilla en eux, ils s'accouplèrent et regrettèrent de n'avoir pas eu de commerce pendant tout ce temps. Neuf mois après, deux enfants furent mis au monde, un mâle et une femelle. Le père en mangea un, la mère l'autre.[2] Puis Ohrmazd leur ôta le désir de manger leur progéniture, et ils mirent au monde sept paires de jumeaux, chaque paire étant un garçon et une fille. Chaque paire de jumeaux eut des enfants pendant cinquante ans.[3] Masjaγ et Masjānaγ moururent au bout de cent ans.[4]

Windischman a remarqué[5], que des traits de la légende des âges du monde ont été mêlés dans la légende iranienne de Masjaγ et de Masjānaγ. A un certain degré de l'évolution psycholo-

ticulière. La série comprendrait de la sorte sept espèces de bois, et Windischmann y voit une allusion aux rameaux sacrés appelés *barəsma* (*barsom*) et aux diverses espèces de bois odoriférant qu'on met sur le feu sacré.

[1] C'est-à-dire comme une offrande aux démons, dont la demeure est vers le nord.

[2] Dans un rivājat pehlvi qui précède généralement le Dāð.-ī-dēn., il est dit également que « Masjaγ et Masjānaγ, par amour mangeaient d'abord leurs propres enfants » (communiqué par West dans une note de sa traduction du Bund. (15. 22)).

[3] Sur la progéniture de Masjaγ et de Masjānaγ, voir plus loin.

[4] Bund. 15. 7—21; à comparer Bund. 30. 1; 34. 3; Gr. Bund. B., Dāð.-ī-dēn. 37. 82; 65. 2; 77. 4; Dēnk. III. 80. 4.

[5] Zor. Stud. p. 212.

gique des peuples, on trouve souvent l'idée de la décadence des hommes d'un état primitif de bonheur sans mélange aboutissant aux peines de la vie contemporaine. L'idée de la décadence parait sous deux formes différentes, selon que la chute s'est faite par degrés à travers toute une série de périodes, dont chacune comprend beaucoup de générations (le motif des âges du monde) ou qu'elle est arrivée subitement par suite d'un péché commis par le premier couple (le motif de la chute de l'homme). Dans les deux cas la chute s'est effectuée sur un ou plusieurs des points suivants: 1° d'un état de repos à une vie de travail dur, 2° de la paix à la lutte, 3° de la nourriture végétale à la nourriture animale, 4° de l'usage des métaux précieux à celui des métaux communs. L'idée de la décadence naît en une phase de l'évolution d'un peuple où les réflexions pessimistes surgissent, elle naît à une époque où un état solide et une société ordonnée avec une hiérarchie de fonctionnaires se sont développés, où la vie industrielle et économique a atteint un tel degré de développement que les guerres incessantes sont regardées comme un fléau, où l'on a acquis une organisation judiciaire basée sur des lois fixes, mais une organisation judiciaire qui ne protège pas les pauvres et les faibles contre l'oppression des riches et des puissants, où l'art et la littérature ont rendu les esprits de la classe instruite plus impressionables et plus disposés aux méditations.

Hésiode connaît cinq âges du monde. Le premier est l'âge d'or, où les hommes vivaient comme des dieux, non sujets aux peines et aux douleurs, jouissant d'une jeunesse constante, de la paix et de la joie, et la mort venait à eux comme un sommeil doux; la terre leur présentait ses dons, sans qu'ils eussent besoin de travailler pour les lui arracher. L'âge d'or fini, les hommes de cet âge continuèrent leur vie sous la forme d'esprits bienfaisants qui protégeaient les hommes. La race de l'âge d'argent était plus médiocre quant à la force corporelle, aussi bien que quant aux facultés de l'esprit; les hommes murissaient plus lentement et mouraient prématurément par suite de leur déraison: ils luttaient entre eux et refusaient aux dieux les honneurs qui leur étaient dus. Lorsque Zeus les eut anéantis dans sa colère, ils devinrent des divinités infernales, et une certaine vénération leur est rendue comme tels. La troisième race, celle de l'âge d'airain, fut créée de frênes par Zeus; c'était une race dure et violente de géants qui ne s'occupaient que de combats et de guerres, et dont les armes, les maisons et les instruments étaient d'airain. Ils

s'exterminèrent mutuellement dans leur violence, et sans nom ils descendirent dans le royaume de Hadès. Après eux vint la race des héros qui étaient meilleurs et plus justes, mais dont quelques-uns tombèrent dans les grandes guerres de Thèbes et de Troie, tandis que d'autres furent transportés aux îles des bienheureux. La dernière race est la race de fer qui, condamnée à un travail dur, vit jour et nuit au milieu de peines et de fatigues et tombe de plus en plus en décadence.

M. Edouard Meyer a démontré[1] que le récit d'Hésiode est pénétré d'une tendance moralisatrice, et a expliqué comment la race des géants s'est divisée en deux: les géants brutaux de l'âge d'airain et la race de l'âge des héros qui est en dehors de la série des métaux. Dans l'âge d'argent, dont la population de fainéants reçoit à la fin — d'une façon peu motivée, à ce qu'il parait — une place honorable*, M. Meyer voit une addition due à l'imagination d'Hésiode et faite suivant le schème donné dans la description de l'âge d'or. On pourrait supposer, cependant, que le schème des quatre âges de métaux comme l'expression d'une décadence graduée était donné d'avance, et qu'Hésiode l'avait manié à sa guise pour y introduire les idées religieuses et légendaires des Hellènes et ses propres réflexions morales. A l'appui d'une telle supposition on pourrait rappeler, que l'idée des quatre âges se trouve chez plusieurs peuples de l'ancien Orient, et que le symbolisme des quatre métaux n'y est pas inconnu non plus. Ovide (Métamorph. I, v. 89 sqq.) compte également quatre âges du monde: celles de l'or, de l'argent, de l'airain et du fer.

Le livre de Daniel renferme des traces de la légende des âges du monde. Dan. 7 traite les quatre royaumes sur la terre sous le symbole de monstres mythiques. Dan. 2, 31 sqq., où la tradition des âges d'or, d'argent, d'airain et de fer est présentée sous la forme d'un rêve, rappelle la série des âges chez Hésiode. L'apparition réitérée, sous des variations différentes, du motif des quatre royaumes dans le livre de Daniel[2], montre que le motif en question a existé avant la composition du livre, vu surtout que le nombre quatre s'applique difficilement aux grands royaumes historiques connus par l'auteur du livre de Daniel[3]. M. Gunkel

[1] Genethliakon Carl Robert, Berlin 1910, p. 159 sqq.
[2] A comparer en outre Dan. 8, 22.
[3] Gunkel, Genesis, p. 233 sq.

rappelle ici l'idée iranienne de l'existence de l'univers pendant 12000 ans, à savoir pendant quatre périodes de 3000 ans, et il cherche l'explication de cette idée de quatre âges ou de quatre empires dans une théorie astronomique issue probablement, comme d'autres spéculations astronomiques, de Babylone. A côté du nombre quatre on trouve dans les livres de l'Ancien Testament et dans des ouvrages qui, comme le livre éthiopien d'Hénoch, se rattachent à ceux-ci, le nombre douze et le nombre soixante-dix (qui serait plus exactement soixante-douze). Pour le nombre douze c'est toujours l'existence de l'univers de 12000 ans qu'il faut comparer. La conclusion que M. Gunkel tire de tout ceci est la suivante: Toute la durée du monde est à considérer comme une grande année de l'univers de douze mois, de quatre saisons et de soixante-douze périodes de cinq jours, correspondant à une année ordinaire de trois cent soixante jours. L'idée de cette grande année de l'univers est née de l'observation de la précession du soleil, c'est-à-dire du fait que le point du lever du soleil au commencement du printemps se déplace un peu d'un an à l'autre, ce qui donne au soleil l'apparence d'une rotation spéciale qui s'accomplit au cours des milléniums.

Les peuples de l'Inde comptaient quatre âges du monde. Ils sont énumérés dans le code de Manu: 1:o *Kṛtajuga*, la période de la perfection, période de 4800 ans des dieux (à 360 ans des hommes), pendant laquelle les hommes vivaient quatre cents ans; c'était le temps de Jama et de Manu; 2:o *Tretājuga*, la période des trois feux du sacrifice, période des grands sacrificateurs et des grands chanteurs, comprenant 3600 ans des dieux; les hommes vivaient trois cents ans; 3:o *Drāparajuga*, la période du doute ou de l'obscurcissement, comprenant 2400 ans des dieux; c'était le temps des grands héros de l'épopée; les hommes vivaient deux cents ans; 4:o *Kalijuga*, la période du péché; c'est le temps présent qui comprendra 1200 ans des dieux, et pendant lequel l'âge maximum des hommes est de cent ans. La somme de toutes les quatre périodes est 12000 ans des dieux. La légende indienne des âges du monde est aussi, évidemment, d'origine babylonienne: la computation se base sur le nombre douze, les périodes comprenant respectivement 4800, 3600, 2400 et 1200 ans des dieux, et l'année des dieux comprenant 360 années des hommes, correspondant aux 360 jours qui font l'année des hommes.

La légende de la chute des hommes est bien connue par le récit

biblique de la Gen. 2—3. M. Gunkel[1] soutient que cette légende est d'origine non-israélite et en cherche la naissance dans des contrées situées plus à l'est, mais hors de la Babylonie, l'idée que le monde est né de la sécheresse, puis a été fécondé par la pluie ne s'accordant pas avec les conditions climatiques de la Babylonie (selon l'idée babylonienne le monde a été créé par l'humidité), et plutôt dans le nord de la Mésopotamie. La légende de la chute de l'homme a été combinée, dans la Genèse, avec la légende du paradis, que nous retrouvons aussi, mais dans une autre connexion, dans l'histoire légendaire des Iraniens[2].

La chute d'un état de repos à une vie de travail dur a une place aussi marquée dans la légende biblique (Gen. 3. 17—19. 23) que chez Hésiode. Ce motif appartient au cercle d'idées du paysan. Labourant, avec des outils primitifs, un sol souvent peu fécond, il a rêvé de temps et de contrées où les plantes nourrissantes poussaient en abondance sans le travail des hommes (à comparer Matth. 6. 26, Luc. 12. 24). La chute de la paix à la lutte est également indiquée dans la Genèse, la vie au paradis impliquant un état de choses où la paix et l'amitié existent entre toutes les créatures — un état de choses qui, transporté du commencement à la fin du monde, a été dépeint Jés. 11. 6—8 et 65. 25.

Hésiode ne mentionne pas la chute de la nourriture végétale à la nourriture animale, mais cette idée a joué un certain rôle dans les réflexions de diverses écoles philosophiques des Hellènes. Chez Ovide la race de l'âge d'or a pour toute nourriture les végétaux, que la terre donne gratuitement. La Genèse considère également la nourriture végétale comme la nourriture primitive de l'homme; Gen. 1. 29—30, les plantes sont données à manger aux hommes; Gen. 9. 3 la nourriture animale est permise aux hommes après le déluge. Il y a une connexion naturelle entre l'idée de la primitivité de la nourriture végétale et l'idée de l'état de paix primitive: la paix n'existe plus entre l'homme et l'animal, lorsque le premier tue le second pour se nourrir de sa chair.

Les métaux n'ont pas trouvé une place dans la légende biblique de la chute de l'homme. Mais, comme nous l'avons vu, l'idée de quatre périodes du monde, exprimées par une série de quatre métaux de valeur décroissante a été répandue dans l'Asie antérieure. Si l'on accepte la théorie de M. Gunkel, que l'idée des royaumes du monde ou des âges du monde se rattache à l'idée de la grande année

[1] Gunkel, Genesis$_2$, p. 33. [2] Dans la légende de Jim.

du monde, le nombre quatre aura été le nombre primitif, c'est-à-
dire que l'âge de fer ne peut être une addition secondaire. Donc,
la légende des âges du monde a pris naissance à une période où
le fer était connu. Les métaux ont, dans la légende, une signi-
fication symbolique: la série descendante des métaux représente
une série descendante de races humaines. Mais les symboles
appartiennent à une époque relativement récente de l'évolution
psychologique des peuples. L'idée primitive de la légende, qui
subsiste encore en partie dans le récit d'Hésiode, est celle, que
la première race a eu des outils, des armes etc. d'or, la deuxième
a dû se contenter d'instruments d'argent, la troisième a employé
l'airain, la quatrième emploie le métal le moins noble, le fer.
Il n'y a guère de doute que le rapprochement du motif des
métaux à l'idée des quatre saisons du grand an du monde est dû
à un souvenir historique des temps où l'airain ou le bronze était
encore d'un usage commun à côté du fer et était considéré comme
plus noble que celui-ci, ayant la patine de l'antiquité. La pensée
se présentait alors naturellement qu'il y avait eu avant l'âge
de bronze d'autres périodes, pendant lesquelles des métaux encore
plus nobles avaient été d'un usage commun.

La légende des âges du monde s'est donc développée de trois
éléments: de l'idée de la décadence actuelle des hommes, de
vagues souvenirs de la période de bronze mourante, et enfin de
spéculations astrologiques provenant de Babylone.

Le motif religieux de la décadence se présente nettement dans
la légende biblique de la chute de l'homme. Là la décadence
est la conséquence d'un seul acte de désobéissance du premier
couple. Il semble y avoir, il est vrai, une disproportion entre le
crime et la punition; mais dans la légende biblique de la chute
de l'homme, plusieurs couches d'idées religieuses se sont déposées
l'une au-dessus de l'autre, et tout au fond il y a l'idée bien
connue de la jalousie des dieux envers l'homme qui essaie témé-
rairement de devenir l'égal des dieux (Gen. 3. 22—23).

La légende iranienne de Masjaγ et de Masjānaγ, se rattachant
étroitement au type de la chute de l'homme, a été influencée,
cependant, par le type des âges du monde: la chute s'effectue par
degrés et se complète dans la lutte entre le premier homme et
la première femme et l'éloignement de l'un pour l'autre qui s'en-
suit, après qu'ils ont tiré le fer du sein de la terre[1]. Le pre-

[1] Dans le passage Dênk. VII. 1, aucune mention n'est faite de la
chute du premier couple, mais le sommaire de l'histoire légendaire contenu

mier péché de Masjaγ et de Masjānaγ est — et voilà ce qui caractérise le point de vue zoroastrien — le mensonge, qui est en même temps le reniement des dieux: ils prétendent que ce sont les démons qui ont créé tout. Dès ce moment, le péché est entré dans le monde des hommes. En s'accoutumant à une nourriture toujours plus grossière, ils se corrompent de plus en plus. D'abord, ils vivent sans aucune nourriture, puis ils boivent le lait d'une chèvre, ensuite ils tuent, embrochent et mangent un mouton. On s'étonne que le degré de la nourriture végétale n'existe pas dans le récit de Bund. 15; mais que la légende a connu ce degré de l'échelle tombante des aliments, voilà ce qui ressort de Bund. 30. 1—3, où il est dit que Masjaγ et Masjānaγ se nourrissaient d'eau d'abord, puis de plantes, puis de lait, ensuite de viande.

Malgré tout, Masjaγ et Masjānaγ ne sont pas tout à fait abandonnés par les dieux, qui leur enseignent même à produire le feu. Le motif de la décadence se mêle ici d'une façon peu logique au motif du premier homme fondateur de la civilisation. Masjaγ et Masjānaγ comprennent l'usage du feu, ils font des offrandes aux dieux, ils forgent le fer pour en faire des outils et bâtissent une hutte. Dans la conception zoroastrienne, le travail n'est pas une punition imposée aux hommes à cause d'un péché, mais tout travail utile contribue à fortifier et à affermir les bonnes puissances, et la culture de la terre est avant tout une œuvre pie et sacrée. Selon le Dēnk. VII. 1. 10—14, Ohrmazd enseigne l'agriculture au premier couple. Ainsi, à travers tout le récit de Masjaγ et de Masjānaγ, deux conceptions contraires se heurtent: l'idée non-zoroastrienne et non-iranienne du premier couple porteur du péché et de la corruption, et l'idée zoroastrienne des premiers hommes fondateurs du travail utile, de la civilisation et du progrès. Au premier de ces deux motifs appartient l'idée de l'influence du péché sur la faculté d'engendrer: ayant mis le comble à leur infamie en sacrifiant aux démons, Masjaγ et Masjānaγ passent cinquante ans sans aucun désir de s'accoupler. La cessation de cette période de stérilité n'est pas motivée dans la légende, mais elle est nécessaire, parce que de Masjaγ et de Masjānaγ doit descendre le genre humain.

dans le Dēnk. VII. 1 ne mentionne que ce qu'il y a de glorieux dans la vie des héros légendaires, et laisse de côté leurs péchés. C'est le cas également, par exemple, de Jim.

La legende de Gajōmard, de Masjaγ et de Masjānaγ dans le Xvaδāināmaγ et dans la littérature islamique.

L'exposition de l'histoire légendaire de l'ancien Iran qu'on trouve chez les auteurs arabes et persans, remonte essentiellement à la chronique officielle de la cour de Ctésiphon qui fut composée vers la fin de l'époque sassanide, et qui portait le titre *Xvaδāināmaγ* 'le Livre royal'. Le texte pehlvi de cette œuvre importante[1] a disparu de bonne heure, mais d'anciens historiens arabes l'avait connu, et une version arabe en avait été composée par Ibn el-Muqaffaʿ (m. en 757 de notre ère). Le Xvaδāināmaγ était très populaire aux premiers siècles de l'islam, mais les copistes le maniaient assez arbitrairement, en altérant le texte et en l'interpolant au moyen d'autres ouvrages pehlvis, notamment, à ce qu'il paraît, d'un livre populaire, l'Ājīnnāmaγ.[2] La version arabe d'Ibn el-Muqaffaʿ, qui n'existe pas non plus, a eu le même sort. Mūsā, un des auteurs qui ont servi de source à la chronique de Ḥamza Iṣfahānī, ayant comparé plusieurs exemplaires de la traduction d'Ibn el Muqaffaʿ, trouvait qu'il n'y en avait pas deux dont le texte concordât,[3] et le mōbaδ Bahrām, fils de Mardānšāh, pour fournir une exposition corrigée de l'ancienne histoire des Perses, avait dû comparer plus de vingt copies du livre d'Ibn el-Muqaffaʿ.[4] Au Xvaδāināmaγ remonte en partie, par une série plus ou moins longue d'intermédiaires, l'exposé de l'histoire des Iraniens depuis le commencement des temps légendaires

[1] Voir Nöldeke, Gesch. d. Perser u. Araber zur Zeit der Sassaniden (d'après Tabari), introduction, et Das iranische Nationalepos du même auteur (Grundr. d. iran. Philologie II, p. 141 sqq.). Un ouvrage en russe de V. Rosen sur le Xvaδāināmaγ (St. Pétersbourg 1895) ne m'a pas été accessible.

[2] Voir l'Histoire des rois des Perses par Aṯ-Ṯaʿâlibî, publ. par Zotenberg (Paris 1900), Préface p. XLII.

[3] Ḥamza éd. Gottwald p. 16—17, trad. du même p. 11—12.

[4] Ḥamza éd Gottwald p. 24, trad. p. 16.

jusqu'à la fin de la période sassanide qu'ont donné des auteurs tels que *Ibn Qutaïba* (m. vers 889 ap. J.-C.), *Dīnawarī* (m. en 895 ap. J.-C.), *Ṭabarī* (m. en 923 ap. J.-C.) et *Belʿamī* qui a donné une version persane, pas trop littérale, de l'œuvre de celui-ci avec des additions d'après d'autres auteurs (terminée en 963 ap. J.-C.), *Masʿūdī* (m. en 956), *Ḥamza Iṣfahānī* (dont les annales ont été terminées en 961), *Ṯaʿālibī* (m. en 1038), *Bīrūnī* (m. en 1048), enfin le poète *Firdausī* (m. en 1020 ou 1025), qui, dans son Šāhnāmäh a suivi une version persane en prose du Xvaδainamaγ faite en 957/958 par quatre zoroastriens. A côté de ces auteurs, on peut ranger l'auteur anonyme du livre persan *Muǧmil et-tawārīχ* (composé en 1126 de nôtre ère), dont la source principale est Ḥamza, mais qui a introduit ça et là des notices prises à d'autres sources, et *Ibn el-Aṯīr* (m. en 1234) qui reproduit le texte de Ṭabarī en l'abrégeant et en ajoutant parfois des détails pris autre part.

Selon Nöldeke,[1] Ibn Qutaïba est le seul des écrivains dont l'œuvre subsiste qui ait eu devant lui la traduction d'Ibn el-Muqaffaʿ; les autres n'en ont connu que des remaniements. Malheureusement, l'œuvre d'Ibn Qutaïba est de peu d'utilité justement pour l'étude de l'histoire légendaire: les extraits du Xvaδāināmaγ qu'il donne dans son *ʿUjūn el-aχbār*[2] ne touchent pas à cette partie de l'ancienne histoire, et quant au résumé très succinct de l'histoire légendaire des Perses qui se trouve dans son *Kitāb el-maʿārif*[3] le Xvaδāināmaγ ne peut pas lui avoir servi de source, car ses notices ne s'accordent pas avec les indications concordantes de plusieurs des autres auteurs susnommés, qui remontent selon toute probabilité au Xvaδāināmaγ. Dīnawarī, pour l'ancienne histoire légendaire, n'a utilisé que dans une mesure très restreinte les remaniements d'Ibn el-Muqaffaʿ. Ni Ibn Qutaïba ni Dīnawarī ne mentionnent Gajōmard et le premier couple. Ḥamza et Bīrūnī nous ont transmis les noms d'une série d'écri-

[1] Voir l'introduction de la Geschichte d. Perser u. Araber zur Zeit der Sassaniden (d'après Ṭabarī) de Nöldeke, p. XXI note 2 et Das iran. Nationalepos du même auteur (Grundr. d. Ir. Phil. II, p. 143). A comparer V. Rosen dans les Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Ac. imp. des sciences de St. Pétersb. t. 8 (1880), p. 775.

[2] C. Brockelmann a commencé la publication de cet ouvrage (Bd. I, Weimar 1898, Bezold Semit. Stud.).

[3] Ibn Coteiba's Handbuch der Geschichte, herausg. v. F. Wüstenfeld, Gött. 1850, p. 320—21.

vains qui ont donné des extraits ou des refontes du livre d'Ibn el-Muqaffaʿ, mais dont les ouvrages sont perdus: Muhammed ibn el Gahm el-Barmaki, Hišām ibn el-Qāsim Iṣfahānī, Bahrām ibn Mardanšah, mōbaδ de Šāpur, Bahrām ibn Mihrān el-Iṣfahānī (les œuvres de ces quatre auteurs portaient le même nom que celle d'Ibn el-Muqaffaʿ: *Sijar el-mulūk*). Musa ibn ʿĪsā el-Kisrāwī, Abū ʿAlī Muhammed el-Balẖī, auteur d'un Šahnāmāh en vers qui doit avoir été plus ancien que celui de Firdausī.

En comparant tous les récits des anciens écrivains arabes et persans qui subsistent et en mettant en ligne de compte les relations des livres religieux pehlvis, on pourra reconstuire les traits principaux de la version de l'ancienne histoire légendaire qu'a renfermée le Xvaδāināmaγ. Nous commençons par donner les textes.

Jaʿqūbī.[1] Les Persans racontent au sujet de leurs rois beaucoup de choses d'une telle nature qu'on ne peut les accepter à cause de leur extravagance. Ils vont jusqu'à prétendre qu'un d'eux avait beaucoup de bouches et d'yeux, et qu'un autre avait un visage fait de cuivre, et qu'un troisième[2] portait sur les épaules deux serpents qui dévoraient des cervelles d'hommes, et que la vie était longue et que la mort se tenait éloignée des hommes[3], et d'autres choses semblables que la raison rejette et qui ne sont qu'un torrent de plaisanteries et de contes pour rire depourvu de vérité. Mais les gens raisonnables et expérimentés en Perse et les nobles et les hautes familles de la race de leurs rois et gentilshommes et les traditionnistes et les docteurs se refusent toujours à y croire et ne considèrent pas cela comme vrai et ne le mentionnent pas. Et j'ai trouvé qu'ils datent le royaume perse d'Ardašer Pāwaγān. Quant à celui qui fut le premier roi chez eux et dont l'empire fut le premier, ce fut Gajōmard[4] [qui régna] pendant soixante-dix ans.

Qudāma (†922) *Kitāb el-ẖarāǧ* (Bibl. Geogr. Arab. VI, texte p. 234, trad. p. 178). Le mōbaδ m'a appris que le nom de Gajōmard signifie «le vivant, le parlant, le mortel». Les Persans se disent issus de Gajōmard, auquel ils donnent la place d'Adam.

Tabarī (Annales, ed. de Goeje[5]). **A.** (I, p. 17:) Quant aux mazdéens, ils pensent que la période entre le règne de Gajōmard et la fuite de notre prophète est de 3139 ans, et cependant ils ne mentionnent aucune généalogie connue qui remonte plus

[1] Ibn Wadhih qui dicitur Al Jaʿqubi Historiae, ed. Houtsma, Lugd. Bat. 1883, p. 178.

[2] C.-à-d. Dahāγ.

[3] Au temps de Jim.

[4] شيومرث, Cod.: سيومرت.

[5] Annales quos scripsit Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabarī cum aliis ed. M. J. de Goeje, Lugd. Bat. 1879 sqq.

loin qu'à Gajōmard: ils croient que lui-même est Adam, le père du genre humain. Du reste, les savants diffèrent quant à son histoire. Il y en a qui ont la même opinion sur lui que les mazdéens, tandis que d'autres prétendent qu'il eut le nom d'Adam plus tard, après avoir acquis la domination sur les sept climats, mais qu'en réalité il était Gomer, fils de Japhet, fils de Noé; il était fidèle envers Noé et empressé dans son service et pieux et bon envers lui; aussi Noé priait-il Dieu pour lui et sa postérité à cause du zèle qu'il montrait dans le service de Noé aussi longtemps que celui-ci vécut, et parce qu'il lui procurait le pouvoir sur les pays et battait ceux qu'il[1] voulait attaquer et rendait durable la domination de lui et de sa famille et la faisait rester dans la main de lui et d'eux; à cause de cela la prière de Noé pour lui fut exaucée, et tout ce [dont il avait prié Dieu pour lui] fut donné à Gajōmard et à sa postérité, et il fut le père des Perses, et le pouvoir demeura dans ses mains et dans celles de ses descendants, jusqu'à ce que leur domination prit fin, quand les islamites pénétrèrent dans Ctésiphon et que le peuple de l'islam les vainquit et s'empara de leur royaume.

B. (I, p. 147:) La plupart des savants persans sont d'avis, que Gajōmard était Adam, mais il y en a qui croient qu'il était le fils d'Adam dans le mariage de celui-ci avec Ève. Et d'autres exposent d'autres avis, et si je les racontais, le livre serait long . . . Mais outre ceux qui croient que Gajōmard était Adam, il y en a d'autres qui diffèrent des savants persans dans ce qu'ils en racontent. Les savants persans sont d'accord sur son nom, mais ils ne sont pas d'accord sur sa personnalité et ses qualités, et ceux-là croient que Gajōmard — que les Persans identifient avec Adam — etait en effet Gomer, fils de Japhet, fils de Noé,[2] et qu'il vécut longtemps et qu'il fut un potentat qui établit sa demeure sur la montagne Démavend dans le Ṭabaristān en orient et se fit roi là et dans le Fārs; puis lui et ses descendants furent puissants, de sorte qu'ils eurent la domination dans la Babylonie, et ils régnèrent même pendant quelque temps sur tous les climats. Et Gajōmard tint éloignés du pays ceux qui voulaient y immigrer, et construisit des villes et des forteresses et les rendit habitables; il se procura beaucoup d'armes et organisa une cavalerie. Et vers la fin de sa vie il devint orgueilleux et se fit appeler Adam, et il dit: «Celui qui m'appellera autrement qu'Adam, je lui ferai trancher la tête». Il avait pris trente femmes et eut avec elles de nombreux enfants; et Masjaγ (مشری), son fils, et Masjānaγ (مشریانه), la sœur de celui-ci, étaient parmi les enfants qui lui avaient été donnés quand il était d'un âge avancé, et c'est pour cela qu'il en était fier et qu'il leur donna la

[1] Noé.

[2] La texte d'Ibn el-Atīr a par erreur: Ḥām, fils de Japhet, fils de Noé. (Ibn-el-Athiri Chronicon ed. C. J. Tornberg, Lugd. Bat. 1867 sqq. I, p. 34).

prestance. Aussi les rois sont ils issus des descendants de ces deux. Et son pouvoir royal s'élargit et s'accrût en puissance.

Belamī (trad. de Zotenberg[1]) **A.** (tome I, p. 4—5:) Ibn-el Muqaffa', dans le grand « Livre des Rois », rapporte que depuis la sortie d'Adam [du paradis] jusqu'à l'époque de notre prophète, il s'est écoulé six mille treize ans; suivant d'autres cinq milie neuf cents ans. On rapporte aussi que le premier homme qui exista sur la terre fut Adam, qu'on désigne par le nom de Gajomard. C'est ce qu'attestent Muhammed ibn Gahm le Barmécide, Zadujāh ibn Sahujāh, le livre de Bahram et celui des Sassanides, Musa ibn 'Isa, Xusrawi, Hasim (à lire: Hišam) ibn Qasim Iṣfahani, l'histoire des rois de Perse, et Ardavad Murghan, mobaδ des mobaδs, qui a fait connaître l'histoire de Jazdgard. Le mobaδ de Sapur rapporte également que tel fut l'espace de temps qui s'est écoulé depuis Adam. Nous rapporterons les traditions conservées par les Dehkans; la digression que nous avons faite sur la royauté de Gajomard, premier souverain qui ait existé, repose sur l'autorité de ces magistrats . . . On dit que la terre existait tandis que les hommes n'existaient point encore. On dit aussi que les hommes existaient et qu'il n'y avait point de rois. Pendant les cent soixante dix ans qui s'écoulèrent après Gajomard, il n'y eut aucun roi; les hommes étaient comme des brebis sans pasteur. Les premiers rois qu'il y eut sur la terre furent les Pešdaδīs; l'empire leur échappa quatre fois des mains, et personne ne sait combien de temps ils ont régné.

B. (Zotenberg I, p. 5:) Les Guèbres, adorateurs du feu, disent que les premières choses que Dieu créa dans le monde furent un homme et un taureau. Ils appellent cet homme Gajomard. Or Gajōmard signifie « vivant, parlant et mortel ». Ils le nommèrent encore Garšah, parce que, le monde étant désert, il habitait seul la caverne d'une montagne. Le mot *gar* a le sens de montagne; en le nommant Garšāh, ils l'appelaient donc « le roi de la montagne ». Gajomard vécut trente ans seul et isolé; ensuite il mourut. La semence qui sortit de ses reins devint poussière dans la caverne; elle resta en terre pendant quarante années, et après ces quarante années deux personnes, qui n'avaient qu'une seule tête, sortirent de la terre et procréèrent des enfants. Les Guèbres nomment ces deux êtres Masjaγ et Masjanaγ (مشی و مشیانه), et les Musulmans Adam et Eve: tous les hommes sont sortis d'eux. On rapporte que Dieu a accordé à ce monde une durée de neuf mille années jusqu'au jour du jugement. On dit aussi qu'Adam demeura trois mille ans dans le paradis avec sa compagne; ensuite ils vinrent sur la terre, et trois mille autres années s'écoulèrent sans affliction et sans mal. Ensuite le mal se manifesta et agit sur les enfants d'Adam.

[1] Chronique de Tabari, trad. sur la version persane d'Abou-'Ali Mohammed Belami par H. Zotenberg, t. I—IV. Paris 1867—74.

C. (Zotenberg I, p. 100:) Gajōmard fut un de ces rois qui possédèrent tout l'univers. C'était un roi beau de visage. Il vivait dans les montagnes et fréquentait peu les hommes. Il était plein de majesté, et avait la taille si grande que quiconque le voyait était effrayé. Il introduisit l'usage de dépouiller le fuseau de la laine et du poil pour faire des vêtements. Or les hommes avaient déjà appris d'Idrīs à coudre des vêtements. Gajōmard était un roi doué de justice et d'équité, et il introduisit dans le monde plusieurs bonnes institutions. Il exerça la royauté pendant sept cents ans; il eut un fils qu'il nomma Hōšang, et qu'il désigna pour son successeur.

Masʿūdī, *Murūǧ ed-ḏahab*, ed. Barbier de Meynard[1]. **A** (I, p. 78:) Dans le chapitre de ce livre-ci intitulé «Opinions différentes des hommes sur la généalogie des Perses», nous discuterons l'opinion qui met Gajōmard en relation avec Umaïm, fils de Lāwed.

B. (II, p. 105:) Les Persans, malgré la différence entre leurs opinions et la distance entre les contrées où ils vivent et la diversité de leurs demeures, et vu que leur propre intérêt a rendu nécessaire la conservation de leurs généalogies, qui se transmettent de génération en génération et de père en fils, racontent que leur premier roi fut Gajōmard. Là commencent leurs divergences. Les uns croient que Gajōmard était le fils aîné d'Adam; d'autres, mais c'est la minorité, le considèrent comme le père du genre humain et le principe de toutes les races; d'autres, enfin, l'identifient avec Umaïm, fils de Lāwed, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé. En effet, ʿUmaïm fut le premier parmi les enfants de Noé qui s'établit en Perse, contrée où résidait Gajōmard. Les Persans rejettent le déluge de Noé. Les peuples qui vivaient entre Adam et Noé parlaient le syriaque, et ils n'obéissaient à aucun roi, bien qu'ils habitassent le même pays; Dieu sait la vérité. Gajōmard était le plus puissant des hommes de son temps et le premier parmi eux. Voici le motif qui détermina les peuples de ce temps à choisir un roi et à se donner un chef. Ils reconnurent que la plupart des hommes sont pénétrés de mauvaise volonté, d'envie, de tyrannie et de haine, et que la crainte seule peut ramener le méchant au bien. Alors, ayant fait des réflexions sur la condition de la création et pris en considération l'état du corps et la disposition de l'homme doué de sens et de raison, ils reconnurent que le corps, dans sa constitution et dans sa nature, est organisé avec des sens destinés à porter un principe vital en dehors d'eux, lequel les dirige et les met en mouvement et discerne ce qu'ils lui transmettent malgré la diversité de leurs fonctions, et ce principe vital est logé dans le cœur. Et ils reconnurent en outre, que le bien-être du corps dépendait des soins qu'on lui donnait, et que par un traitement pernicieux on le ruinerait entièrement, de sorte qu'il ne pourrait plus déployer

[1] Maçoudi, les Prairies d'or, texte et trad. par C. Barbier de Meynard I—IX. Paris 1861—77.

son activité saine et énergique. Et ayant vu que ce microcosme que constitue le corps humain ne se conserve et ne prospère que par le maintien de ce principe dirigeant que nous venons de mentionner, et ayant reconnu que les hommes ne peuvent exister que sous la direction d'un roi, qui rend la justice entre eux et leur impose le respect de l'équité et prononce des jugements selon la mesure de sa sagesse, alors ils allèrent trouver Gajomard fils de Lawed, lui exposèrent la nécessité pour eux d'avoir un roi de caractère ferme qui pût tenir justice entre eux, et lui dirent: «Tu es le plus éminent, le plus noble et le plus grand parmi nous, tu es le dernier rejeton de notre père commun et tu n'a pas d'égal dans ce siècle. Prends en mains la direction de nos affaires et deviens notre chef; nous te promettons en retour respect, obéissance et soumission absolue à tes ordres». Agréant leur demande, il leur fit jurer, par les serments les plus solennels, qu'ils lui obéiraient et renonceraient à toute tentative de révolte. Après avoir placé la couronne sur sa tête (et ce fut lui qui, le premier, mit la couronne sur sa tête parmi les hommes de la terre), il leur adressa le discours suivant: «La durée du bonheur dépend de la reconnaissance qu'il inspire. Glorifions Dieu, remercions-le de ses bienfaits et demandons-lui qu'il les augmente. Implorons son aide dans la voie qu'il nous a tracée et sa sainte direction vers l'intelligence qui fait régner l'ordre et l'harmonie dans le monde. Ayez confiance en notre justice, observez les lois de l'équité, et nous vous conduirons vers le but glorieux auquel vous aspirez. Que Dieu ait pitié de moi et de vous!» Gajomard associa constamment à son autorité les plus pures vertus, et sa justice assura le repos et le bonheur de ses sujets pendant tout son règne . . .

C. (II, p. 108:) Ils rapportent que Gajōmard fut le premier qui prescrivit le silence pendant le repas, afin que la nature reçoive la part qui lui est due, que le corps profite des aliments qu'il prend, et que l'âme retrouve le calme, de sorte qu'elle administre à chaque membre le traitement qui produit la santé du corps, par l'absorption des sucs alimentaires de la nourriture, et que le foie et tous les autres organes de l'appareil digestif reçoivent ce qui leur est dû et ce de quoi dépend leur bien-être. Au contraire, si l'homme, quand il mange, est distrait par une préoccupation quelconque, la digestion se trouble, les aliments sont inégalement répartis, et il en résulte un mélange et un trouble très préjudiciable à l'âme vivante et aux facultés humaines. A la longue, ce désordre doit amener une scission entre l'âme parlante, raisonnable et pensante et le corps mortel, ce qui est contraire à la sagesse et à ce qu'il faut . . .

D. (II, p. 110:) On n'est pas d'accord sur la durée de la vie de Gajomard; les uns croient qu'il vécut mille ans; d'autres, moins. Quant aux mazdéens, ils ont de longues légendes relatives à ce roi, qu'ils considèrent comme le père des hommes; ils disent qu'il germa, lui et sa femme, sous la forme d'une plante, comme les plantes de la terre, nommée rivas [le texte: الريبس], et

que leurs noms étaient Masjaγ et Masjānaγ (texte: شىه و منشانه). Ils débitent, à ce propos, d'autres contes qu'il serait choquant de répéter, comme le récit de son affaire avec le diable etc. Il habita la ville d'Iṣṭaχr, dans le Fārs, et régna quarante ans, ou, selon d'autres, moins. Après lui régna Hōšang (وشنج), fils de Fravāγ (فرواك), fils de Sijāmaγ (سيامك), fils de Masjaγ (lecture corrompue: يرنيق), fils de Gajōmard.

Kitāb et-tanbīh wel-išrāf, éd. de Goeje[1], trad. de Carra de Vaux.[2] **A.** (Ed. p. 85, trad. p. 122:) Beaucoup d'auteurs qui se sont occupés de l'histoire de la Perse, de ses rois et de ses dynasties croient qu'il y a eu entre plusieurs rois de la première époque perse des interrègnes dont la durée serait de 331 ans, tels qu'un interrègne de 223 ans entre les rois Gajōmard et Hōšang et un autre de 108 ans[3] entre les rois Hōšang et Tahmōruw.

B. (Ed. p. 85, trad. p. 123:) Le premier de ces rois est Gajōmard Gilšāh, ce qui signifie «roi de l'argile». C'est à lui que les Perses font remonter leur origine; ils le confondent avec Adam, père des hommes et origine des races. Son règne fut de quarante ans, d'autres disent de trente, dans le premier millénaire à partir de la création des hommes; il habita Iṣṭaχr dans le Fārs.

C. (Ed. p. 93, trad. p. 135:) [Les récits des Perses] . . . sur Masjaγ (ميشاه) qui est Mahlā (مهلا), fils de Gajōmard, et sur Masjānaγ (ميشانى) qui est Mahlīnah (مهلينه), fille de Gajōmard, et comment ils font remonter leur généalogie à ces deux personnages . . .

Hamza el-Iṣfahānī, Annales, publ. et trad. par Gottwald.[4] **A.** (I: 1, éd. p. 8 sqq., trad. p. 6 sqq.:) [L'histoire des Perses est embrouillée parce que leurs livres historiques ont été traduits après cent cinquante ans d'une langue dont l'écriture ressemble à des chiffres en une langue dont l'écriture ressemble à des fils de perles]. Aussi le seul moyen que j'ai trouvé de raconter ce qui est nécessaire dans ce livre, était celui de rassembler les manuscrits qui contiennent des traditions différentes. Ainsi j'ai trouvé huit manuscrits, à savoir le livre *Sijar mulūk el-furs* traduit par Ibn el-Muqaffa', et le livre *Sijar mulūk el-furs* traduit par Muhammed ibn-el-Gahm el-Barmakī, et le livre *Ta'rīχ mulūk el-furs* tiré de la bibliothèque d'el-Ma'mūn, et le livre *Sijar mulūk el-furs* traduit par Zādūjāh ibn Šāhūjāh el-Iṣbahānī, et le livre *Sijar mulūk el-furs* traduit ou compilé par Muhammed ibn Bahrām ibn Mattjār el-Iṣbahānī, et le livre *Ta'rīχ mulūk banī Sāsān* traduit ou compilé par Hišām ibn Qāsim el-Iṣbahānī, et

[1] Bibl. Geogr. Arab. vol. VIII.

[2] Maçoudi, le Livre de l'avertissement et de la revision, trad. p. Carra de Vaux, Paris 1896.

[3] Correction de l'éditeur; le manuscrit P. porte: 168 ans.

[4] Hamzae Ispahanensis Annalium libri X, ed. I. M. E. Gottwald, 1—2, Petropoli, Lipsiae 1844—48.

le livre *Ta'rīχ mulūk banī Sāsān* révisé par Bahrām ibn Mardānšāh, mobaδ du village de Šāpūr dans le pays de Fārs. Puis, ayant comparé ces manuscrits, j'ai supplé les uns par les autres, jusqu'à ce que j'aie complété et vérifié au moyen de ces ouvrages les récits contenus dans ce livre . . . [On peut constater des erreurs dans la chronologie des Perses]. Ainsi ils racontent que, pendant beaucoup d'années, et plusieurs fois, la terre est restée dans un tel état, que les Perses n'avaient pas de roi ni de leur propre race, ni d'une nation étrangère; et ils disent que la première fois que la terre est restée dans cet état fut après la mort de Gajomard, père de l'espèce humaine, et que cela dura cent soixante-dix et quelques années, pendant lesquelles ils n'avaient pas de roi jusqu'à ce que Hošang Pēšdaδ exerça le pouvoir royal sur eux . . .

B. (Ed. p. 12, trad. p. 9:) Et les Persans, étant tous de la même origine, prétendent que leur généalogie a commencé par un homme qu'ils appellent Gajōmard, «roi de l'argile», c'est-à-dire Gilšah, qui vivait sur la terre pendant quarante ans.

C. (I. 3, éd. p. 24, trad. p. 17; citation d'après le mōbaδ Bahram fils de Mardanšāh:) Le premier homme qui fut au monde, est appelé par les Persans Gajomard Gilšāh, c'est-à-dire «le roi de l'argile», parce qu'il [ne] régnait [que] sur l'argile, et son règne dura trente ans. Il laissa un fils et une fille qui s'appelaient Masjaγ et Masjanaγ (مشى ومشيانه); ceux-ci passèrent soixante-dix ans sans engendrer, puis ils eurent pendant cinquante ans dix-huit enfants mâles et femelles. Ensuite ils moururent, et le monde resta sans roi pendant quatre-vingt quatorze ans et huit mois. Mais l'interrègne entre la fin du règne de Gajomard et le commencement de celui de Hōšang Pēšdāδ dura deux cent quatre-vingt-quatorze ans et huit mois.[1]

D. (I. 5, ed. p. 64, trad. p. 47:) Sur quelques relations qui se trouvent dans le Xvaδaināmaγ, mais qu'Ibn el-Muqaffa' et Ibn el-Gahm n'ont pas communiquées. Je présente ces relations à la fin de ce livre, afin que ceux qui les lisent comprennent aussitôt que ce sont des fables de la même nature que les récits de Luqmān ibn 'Ād chez les Arabes et de 'Auğ et de Bulūqijā chez les Israélites. J'ai lu dans la traduction de leur livre nommé Avesta que Dieu a fixé la durée du monde, du commencement de la création des créatures jusqu'au jour du dernier jugement et à la cessation du mal, à douze mille ans; et le monde reposait pendant trois mille ans dans la sphère supérieure, libre de tout malheur et de toute calamité; puis il fut jeté en bas et demeura là pendant trois mille ans, sans être encore sujet au malheur et aux calamités. Puis Ahriman parut dans le monde, et les malheurs et la discorde se manifestèrent, et le mal se mêla au bien après six mille ans d'une existence non mélangée de mal. Puis le mélange commença, à partir du septième millénium, celui du mélange. Les premiers des animaux du monde que Dieu a créés

[1] Pour ce chiffre-ci voir le chapitre: Entre Gajōmard et Hōšang.

sont un homme et un taureau; ils furent produits sans l'union d'une femelle avec un mâle. L'homme eut le nom de Gajōmard (كيومرث) et le taureau celui d'Evaγdāð (ابوذاذ pour ايوداذ); et la signification de Gajōmard est « le vivant, le parlant et le mortel »; et son surnom était Gilšāh, c'est-à-dire « le roi de l'argile ».[1] Et cet homme est devenu l'origine des générations de l'espèce humaine. Et il resta dans le monde pendant trente ans; et lorsqu'il mourut, une goutte de sperme sortit de ses reins et pénétra dans la terre, et elle demeura dans le sein de la terre pendant quarante ans. Puis deux plantes ressemblant à des rīvās en poussèrent, ensuite subirent le changement du genre des plantes au genre humain, l'une d'elles étant un mâle, l'autre une femelle; et en sortant ils avaient la même taille et la même forme. Leurs noms étaient Masjaγ (مشه) et Masjānaγ (مشيانه). Puis, cinquante ans après, Masjaγ se maria à Masjānaγ, et ils eurent des enfants; du moment du premier enfantement jusqu'au moment où Hōšang Pēšdāð (اوشهنج فيشداذ) règna sur le monde, il y eut [un intervalle de] quatre-vingt-treize ans et six mois. Et j'ai lu cette même relation en d'autres termes dans quelques livres, où l'explication suivante a été ajoutée: ce que Dieu a créé d'abord, c'était un homme et un taureau, et ils demeurèrent pendant trois mille ans dans les régions célestes et dans la sphère supérieure, libres de toute calamité et de tout malheur; c'était pendant les millėniums du Bélier, du Taureau et des Gémeaux. Puis ils furent descendus sur la terre, mais ils restèrent toujours exempts du mal pendant trois mille ans encore, à savoir les millėniums du Cancer, du Lion et de la Vierge. Ensuite, quand le millénium de la Balance commença, l'opposition entra, mais Gajōmard règna sur la terre et l'eau, sur le taureau et les plantes pendant trente ans de ce millénium. Les premiers astres qui apparaissaient dans ce millénium furent Jupiter dans le Cancer, le soleil dans le Bélier, la lune dans le Taureau, Saturne dans la Balance, Mars dans le Capricorne, Vénus et Mercure dans les Poissons, et ces astres sortirent de ces signes du zodiaque le jour Ōhrmazd du mois Fravardīn, c'est-à-dire au jour de l'équinoxe du printemps, et comme ces astres se mouvaient de leur place à cause de la rotation de la sphère céleste, la nuit fut séparée du jour.[2]

Xvarazmī, *Mafātīḥ el-ʿulūm* (composé en 976 de notre ère), éd. van Vloten, p. 98: Les Pēšdāðīs. Le premier d'entre eux fut Gajōmard, à qui on a donné le surnom Gilšāh, c'est-à-dire « roi de l'argile », parce qu'il fut d'après eux [les Persans] le premier homme et n'avait rien sur quoi régner si ce n'est la terre.

[1] L'auteur du Muǧmil, dans sa citation d'après Ḥamza, a ici une phrase qui manque dans le texte publié par Gottwald: Gajōmard était vivant et avait la faculté de parler, pendant que l'homme-taureau était mort et privé de parole.

[2] L'auteur du Muǧmil ajoute: et la race des hommes se continua.

Ta'ālibī, *Ġurar aχbār el-mulūk el-furs wa sijarihim*, ed. et trad. de Zotenberg[1], p. 1—4: [Règne de Gajomard.] Il y a, au sujet de ce roi, une grande diversité d'opinions parmi les historiens des différentes nations. D'après les uns, il serait le même qu'Adam, le père du genre humain, que Dieu a créé de sa main, en qui il a insufflé une parcelle de son esprit, qu'il a fait adorer par tous ses anges et dont il a fait la source de ses créatures humaines. D'autres disent qu'il était le premier roi et le fils d'Adam, comme Seth, qui était le premier prophète, l'un exerçant le pouvoir temporel, l'autre ayant la direction spirituelle. D'autres, enfin, prétendent que c'est Adam qui fut le premier roi sur terre, car Dieu l'y avait établi comme son vicaire. Abū Ġa'far Muhammed ibn Ġarīr et-Ṭabarī, en sa chronique, rapporte une tradition des savants de Perse, d'après laquelle il est le propre fils d'Adam et d'Ève . . . D'après les traditions des Perses, Gajōmard habitait les sommets des montagnes, parce que, à cette époque, il n'existait sur terre ni édifice, ni construction quelconque. Il était appelé Garšāh, c'est-à-dire «roi de la montagne»; *gar*, en persan, signifie la montagne. Il était le plus beau de tous les hommes, le plus parfait et le plus fort; on le regardait avec admiration, et tous ceux qui le voyaient, génies et hommes, furent ravis et se prosternèrent devant lui. Si donc, réellement, il est le même qu'Adam, il fut aussi celui qui possédait la beauté et la perfection absolues. Mais comment cette identité serait-elle admissible, puisque, d'après les chroniques, Adam, après sa descente sur la terre, vécut mille ans, tandis que le règne de Gajōmard ne dura que trente ans . . . Selon les traditions des Perses, lorsque Dieu rappela Gajōmard vers lui, les hommes et les génies le pleurèrent et des lamentations s'élevèrent de toute la terre. Sa beauté et ses vertus laissèrent un immense regret. Dieu seul connaît la vérité à son sujet.

Bīrūnī, Chronologie, publ. et trad. p. Sachau.[2] **A.** (Ed. p. 23—24, trad. p. 27—28:) Les Persans et les mazdéens en général nient que le déluge ait été universel et soutiennent que la royauté a existé chez eux sans interruption depuis Gajōmard Gilšāh, qui était le premier homme, d'après leur opinion . . . [Après avoir exposé des opinions différentes sur le déluge, Bīrūnī conclut:] Et cette confusion dans leurs récits provoque des doutes chez celui qui les entend et le porte à ajouter foi à ce qui est exposé dans quelques livres, à savoir que Gajōmard n'était pas le premier homme, mais qu'il était Gomer, fils de Japhet, fils de Noé, et qu'il était un prince doué d'une vie longue, qui s'établit

[1] Hist. des rois des Perses par Al-Tha'âlibî, publ. et trad. p. H. Zotenberg, Paris 1900.

[2] Chronologie orientalischer Völker von Albêrûnî, herausg. v. C. E. Sachau, Lpz. 1878. — The Chronology of Ancient Nations of Albîrûnî, transl. by C. E. Sachau, Lond. 1879.

dans la montagne Démavend et s'érigea en roi là, de sorte que sa puissance grandit. Les hommes vivaient alors dans un état ressemblant à celui des temps primitifs et du premier degré du développement. Puis lui et quelques-uns de ses descendants régnèrent sur tous les climats. Et vers la fin de son règne il devint tyran et se donna le nom d'Adam, et il dit: « Je trancherai la tête à celui qui m'appelle autrement qu'Adam ». Mais quelques-uns parmi eux[1] prétendent que Gajōmard était Umaïm, fils de Lāwed, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé.

B. (Ed. p. 99, trad. p. 107:) Quant aux Persans, ils appellent le premier homme Gajōmard, et son surnom était Garšāh, c'est-à-dire « le roi de la montagne »,[2] et on dit aussi Gilšāh, c'est-à-dire « le roi de l'argile », parce que personne ne vivait à ce temps-là. Et on dit que la signification de son nom est « le vivant, le parlant, le mortel ».

C. (Ibidem:) Et ils racontent beaucoup de choses merveilleuses quant au commencement du monde et quant à la naissance d'Ahriman, qui est Iblīs, de la pensée de Dieu et de l'étonnement que lui causa le monde, et au sujet de Gajōmard. Car Dieu était en doute à cause d'Ahriman, et la sueur apparut sur son front, et il essuya la sueur et la jeta, et Gajōmard en sortit. Et Dieu l'envoya à Ahriman, puis Gajōmard subjugua celui-ci, monta sur lui et se fit porter sur son dos à travers le monde, jusqu'à ce qu'Ahriman lui demanda quelle était la chose la plus abominable et la plus effroyable pour lui; Gajōmard lui fit savoir qu'étant arrivé à la porte de l'enfer, il avait été saisi d'une peur violente. Lorsqu'il y arriva [de nouveau] avec lui, il l'emporta frauduleusement de sorte que Gajōmard tomba; et Ahriman le souleva et lui demanda de quel côté il devait commencer à le dévorer. Gajōmard dit: « Du côté des pieds, afin que je regarde quelque temps encore la beauté du monde », car il savait qu'Ahriman ferait le contraire de ce qu'il disait. Puis Ahriman commença à le dévorer du côté de la tête, jusqu'à ce qu'il en vint aux testicules et aux vaisseaux spermatiques des reins, et il en laissa tomber une goutte de sperme à terre, et deux tiges de la plante de rīvās en poussèrent, desquelles naquirent Masjaγ et Masjānaγ (میشی و میشانه), qui remplacent [chez les Persans] Adam et Ève. Ils s'appellent aussi Malhī et Malhyāneh (ملهی و ملهیانه), et les mazdéens du Khwārizm les appellent Mard et Mardāneh (مرد و مردانه). Voilà ce que j'ai appris d'Abū-l-Ḥasan Aδarχūr[3] el-Muhandis.

D. (Ibidem:) Mais Abū ʿAlī Muḥammad ibn Aḥmad el-Balχī, le poète, dans son Šāhnāmāh, expose cette tradition sur le commencement du genre humain d'une manière qui diffère de celle que nous avons suivie dans notre récit, et il la fait précéder

[1] Les Persans.

[2] Quelques copies ont کوهشاه, کوشاه, les copistes ayant substitué le mot persan *kūh* au vocable ancien *gar* tombé en désuétude.

[3] آذرخور, les manuscrits portent: ادخور.

de l'assertion qu'il a corrigé son récit d'après les *Kitāb sijar el-mulūk* de 'Abdallah ibn el-Muqaffa', de Muhammad ibn el-Gahm el-Barmakī, de Hišām ibn el-Qāsim, de Bahram ibn Mardanšāh, mobaδ de la ville de Sāpūr, et de Bahram ibn Mihrān el-Iṣbahānī, et a mis en ligne de compte ce que lui a raconté Bahram el Harawī, le mazdéen. El-Balχī raconte, que Gajōmard a vécu dans le paradis pendant trois mille ans, à savoir les millèniums du Bélier, du Taureau et des Gémeaux; puis il tomba sur la terre et vécut là en sureté et en paix pendant trois mille ans, à savoir les millèniums du Cancer, du Lion et de la Vierge, jusqu'à ce que le mal fut introduit dans le monde par Ahriman. La chose se passa de la manière suivante: Gajomard s'appelait Garšāh, *gar* signifiant «montagne» dans la langue pehlvie; car il vivait dans les montagnes. Et il était doué d'une telle beauté qu'aucun être vivant ne pouvait le regarder sans être terrifié et confus. Or, Ahriman avait un fils nommé Arzur,[1] qui vint à la rencontre de Gajomard, et celui-ci le tua. Puis Ahriman se plaignit de Gajomard devant le tribunal de Dieu, et afin de tenir le pacte qui était entre lui et Ahriman, Dieu résolut de punir Gajomard: il lui montra d'abord la fin du monde et le jour du dernier jugement etc., de sorte que Gajomard désirait la mort; puis Dieu le tua. Alors deux gouttes tombèrent de ses reins dans la montagne Dāmdāδ près d'Iṣṭaχr, et il en poussa deux buissons de rivās, sur lesquels des membres [humains] apparurent au commencement du neuvième mois, et la chose s'acheva à la fin du mois, et ce furent deux hommes, Masjaγ et Masjanaγ (مشیه و مشیانه). Ils vécurent cinquante ans sans avoir besoin de manger ni de boire, contents et sans être sujets à aucune peine, jusqu'à ce qu'Ahriman parut devant eux sous la forme d'un vieillard et les incita à manger des fruits des arbres; et il mangea le premier et but du vin, et ensuite tous les deux mangèrent, et dès ce moment ils tombèrent dans le malheur et le péché, et la concupiscence se manifesta chez eux, de sorte qu'ils s'accouplèrent, et ils eurent un enfant qu'ils dévorèrent dans leur voracité. Puis Dieu mit la miséricorde dans leurs cœurs, et après cela ils eurent six fois des enfants, dont les noms sont communiqués dans le livre Avesta; puis la septième fois ils eurent Sijamaγ et Fravaγ, qui se marièrent ensemble et eurent le fils Hōšang.

E. (Ed. p. 103, trad. p. 111, liste des rois de Perse de la première période, «selon l'opinion de la plupart des Persans»:)

Gajōmard au surnom Garšāh . . . . régna 30 ans

Jusqu'à la naissance de Masjaγ et de Masjānaγ, qui est appelé «la mère de fils et de filles» (ils représentent chez les Persans Adam et Eve) . . . . » 40 »

[1] Les manuscrits portent خزروز, voir p. 53.

Jusqu'au moment ou Masjaγ et Masjānaγ s'accouplèrent	50 ans
Jusqu'à la naissance de Hōšang	93 »

F. (Ed. p. 106, trad. p. 113; noms des rois Pēšdāδīs d'après l'Avesta, cités d'après Ḥamza:) Gajōmard, qui était le premier homme, régna 40 ans. Un interrègne de 170 ans.

G. (Ed. p. 108, trad. p. 114; noms des rois Pēšdāδīs d'après la copie du mōbaδ, cités d'après Ḥamza:)

Gajōmard	régna	30 ans
Masjaγ et Masjānaγ, jusqu'à ce qu'ils eurent des enfants	»	50 »
Jusqu'à leur mort	»	50 »
Interrègne	»	94 »

H. (Ed. p. 112, trad. p. 116:) Et on ne trouvera pas un récit plus joliment composé que celui que Saʿīd ibn Muḥammad ed-duhlī a donné dans son livre. Car il dit que les hommes vivaient en lutte et discorde, et que les meilleurs d'entre eux furent subjugués et opprimés par les pires, jusqu'à ce que le roi juste Pēšdāδ les transporta à un endroit qu'on appelle *el-firdaus* (le paradis) et qui s'étend d'Aden jusqu'à Serendīb (Ceylon); et là il y avait de l'aloës et des girofliers et toute sorte de délices et de douceurs. Et ils y restèrent jusqu'à ce qu'un démon (*ʿifrīt*) les rencontra; il était le roi des méchants, et il commença à semer la discorde entre eux. Puis Pēšdāδ trouva à cet endroit un garçon et une fillette dont on ne connaisait ni le père ni la mère, et il les éleva et leur donna les noms Masjaγ et Masjānaγ et les maria entre eux. Ensuite les deux commirent un péché, et il les chassa de ce pays. Et l'histoire, telle qu'elle a été racontée, est très longue. Et on dit qu'un an se passa depuis le moment où ils s'établirent dans le paradis — et c'était le commencement de la chronologie — jusqu'à ce que le démon les rencontra, puis deux ans se passèrent, jusqu'à ce qu'il[1] trouva Masjaγ et Masjānaγ, ensuite quarante et un ans jusqu'à ce qu'il les maria l'un à l'autre, puis trente ans jusqu'à ce qu'ils moururent tous les deux, et puis quatre-vingt-dix-neuf ans jusqu'à ce que Pēšdāδ mourut. Après cela Saʿīd laisse la chronologie et ne s'en occupe plus.

Firdausī, *Šāhnāmäh* ed. Vullers, p. 13—17:[2] Qui est-ce qui, d'après ce que dit le dihqān éloquent, a le premier recherché dans le monde la couronne de la grandeur? Qui est ce qui a placé sur sa tête le diadème? Personne au monde n'en a gardé le souvenir, si ce n'est un fils qui l'a entendu de son père: il te racontera dans tous les détails, ainsi que son père le lui a dit, qui a créé le nom de la grandeur, qui a été le premier en rang

[1] Pēšdāδ.

[2] Traduction de J. Mohl (Le Livre des rois par Abou'lkasim Firdousi, trad. p. J. Mohl, Paris 1876 sqq.), p. 19—24.

parmi les grands. Un investigateur d'un ancien livre, qui traite l'histoire des héros, raconte que Gajomard institua la coutume de s'asseoir sur le trône et de porter la couronne, et qu'il fut roi. [Après cette introduction suit l'histoire de Gajōmard, dont nous donnons un résumé: Gajomard devint le dominateur du monde au moment où le soleil entra dans le signe du Bélier. Il établit d'abord sa demeure dans les montagnes, et lui et ses sujets se vêtirent de peaux de tigres. Il fit l'éducation des hommes en leur apprenant à se vêtir et à se procurer de la nourriture, et il régna pendant trente ans. Il brilla en beauté sur son trône, et les animaux sauvages et domestiques accoururent de tous côtés et se tinrent courbés, respectueusement, devant son trône. Les hommes reçurent de lui la religion. Il avait un fils, beau de visage, plein de vertu et cherchant le renom comme son père. Son nom était Sijamaγ et il était la joie de Gajomard. Ahriman, de son côté, avait un fils féroce et méchant qui, envieux du bonheur de Gajomard et de Sijamaγ, roulait des plans noirs dans sa tête. Mais l'ange Sroš révéla à Gajōmard les machinations du dev. Alors Sijamaγ rassembla une armée contre l'armée du démon et vint le rencontrer personnellement, vêtu de sa peau de tigre. Mais le démon prit Sijamaγ avec ses griffes et le déchira. A cette nouvelle, Gajōmard fut saisi de désespoir, et tout le peuple, les soldats, les animaux sauvages et les oiseaux pleurèrent le mort de Sijamaγ. Au bout d'un an, Gajomard et son petit-fils Hosang, fils de Sijāmaγ, que le grand-père avait adopté au lieu de Sijamaγ, préparèrent, suivant l'ordre de Sroš, une guerre de revanche. Ils rassemblèrent les animaux sauvages, les oiseaux et les péris, et Hosang prit le commandement de l'armée. L'armée des démons fut prise de terreur devant les bêtes féroces, Hosang lui-même saisit le «dēv noir», le fils d'Ahriman, lui arracha la peau et lui trancha la tête. Ayant gouté la vengeance, Gajōmard mourut.

Sahrastānī, *Kitab el-milal wa-n-nihal.* **A.** (éd. Cureton, p. 182 sq., trad. de Haarbrücker I, p. 276–77[1]:) Les Gajōmardiens sont ceux qui suivent le dogme de la primauté de Gajōmard. Ils établissent deux principes, Jazdan et Ahriman, et ils disent, que Jazdan a existé de toute éternité, tandis qu'Ahriman a été créé dans le temps. Ils disent que Jazdan a pensé dans son coeur: «Si j'avais un adversaire, de quelle nature serait-il?» et cette pensée était mauvaise et incompatible avec la nature de la lumière; aussi les ténèbres naquirent-elles de cette pensée et eurent le nom Ahriman, et sa nature était la méchanceté, la discorde, la corruption, le mal et la détérioration. Et il s'insurgea contre

[1] Kitāb-el-milal wa-n-nihal, Book of Religious and Philosophical Sects by Muh. al-Shahrastāni, ed. Cureton (Lond. 1846). — Abu-'l-Fath' Muh'ammad asch-Schahrastâni's Religionspartheien und Philosophen-Schulen, übers. v. Th. Haarbrücker I—II, Halle 1850—51.

la lumière et s'y opposa par sa nature et en paroles, et une lutte eut lieu entre l'armée de la lumière et celle des ténèbres; puis les anges intervinrent et rétablirent la paix en stipulant que le bas monde appartiendrait à Ahriman pendant sept mille ans,[1] après quoi il abandonnerait le monde et le rendrait à la lumière; et ceux qui avaient été dans le monde avant cette paix, il les avait perdus et anéantis. Puis naquit un homme appelé Gajōmard et un animal appelé «taureau», et [Ahriman] les tua tous les deux. Et de l'endroit où cet homme était tombé poussa une plante de rīvās, et de la racine du rīvās sortirent un homme appelé Masjaγ et une femme appelée Masjānaγ, et ils furent les ancêtres de l'espèce humaine. Mais de l'endroit où était tombé le taureau, poussèrent les bestiaux et les autres animaux . . .

B. (Cureton p. 185, Haarbrücker I, p. 280:) Ils [c.-à-d les Zarāduštīja] croient qu'ils ont eu des prophètes et des rois, dont le premier était Gajōmard, qui régna le premier sur la terre et résida à Iṣṭaχr. Il fut suivi par Hōšang, fils de Fravāγ.[2]

Muǧmil et-tawārīχ, publ. et trad. par J. Mohl.[3] **A.** (3 sér., t. 11, p. 149 et 152:) Quelques-uns de ceux qui rapportent les traditions disent que Gajōmard est le même que Seth; d'autres racontent qu'il était petit-fils de Seth, et d'autres encore, qu'il était le quatrième fils de Noé; et l'on trouve dans la Chronique de Ṭabarī que, entre Idrīs et Noé, il y eut un intervalle de mille sept cents ans, pendant lequel il y eut des rois, et que le premier homme s'appelait Gajōmard, lequel fut roi pendant sept cents ans. Les Parsis indiquent, par les traditions que nous avons citées, qu'ils veulent parler d'Adam et de la création d'Adam; mais il n'est point sûr qu'ils n'adoptent leurs calculs qu'à cause de leur religion. Au reste, je n'ai parlé que d'après ce que j'ai trouvé écrit, et il n'y a point de doute là-dessus, que Gajōmard ait existé, et qu'il ait régné pendant trente ans, comme je le dirai en son lieu, en rattachant à lui les généalogies des rois. Dieu sait là-dessus la vérité mieux que nous.

B. Dans le chapitre 21 (JA. 14 série, tome I, p. 401 et 424) Gajōmard Gilšāh est mentionné en tête de la série des rois de Perse.

C. (Chap. 22, ibidem p. 404 et 428:) Gajōmard est, dans les livres des Perses, considéré comme le même qu'Adam, et ils disent qu'il est mort sur le mont Hinduvān.[4]

[1] Il faudra lire sans doute: six mille ans. La paix est conclue à la fin des deux premières périodes de trois mille ans.

[2] L'édition porte: فراول.

[3] Journal Asiatique 3ª série, t. 11 sqq.

[4] Il existe, dans le Fārs, une rivière et une ville du nom de Hinduvān ou Hindīǧān; voir Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate, p. 270–71.

Le chapitre 5 du livre premier des annales de Ḥamza Iṣfahānī (Ḥamza D) porte l'en-tête: «Sur quelques relations qui se trouvent dans le Xvaδainamaγ, mais qu'Ibn el-Muqaffa' et Ibn el-Gahm n'ont pas communiquées». Il semble y avoir discordance entre cet en-tête et les mots par lesquels Ḥamza commence son récit: «J'ai lu dans une traduction de leur livre nommé Avesta . . .» Et plus loin dans le même chapitre on lit ces mots qui ne s'accordent pas non plus avec l'en-tête: «Et j'ai lu la même relation, en autres termes, dans quelques livres, où l'explication suivante a été ajoutée . . .» Je ne puis m'expliquer cette contradiction apparente qu'en supposant que le mot قرأت («j'ai lu») dans les deux passages en question n'a pas pour sujet Ḥamza lui-même, mais qu'il reproduit tout simplement une formule qui a été employée dans l'œuvre qu'il cite, c'est-à-dire dans le Xvaδainamaγ. En d'autres mots, le Xvaδainamaγ aura raconté la légende de Gajomard, de Masjaγ et de Masjānaγ d'après un commentaire pehlvi de l'Avesta et d'après quelques autres livres pehlvis dont les titres ne sont pas donnés.

Les deux versions ne diffèrent pas beaucoup entre elles, Dans la première c'est le monde entier qui, après la première période de trois mille ans, est descendu de son endroit supérieur à un endroit inférieur, après quoi Gajomard et le taureau sont créés; dans la seconde, Gajomard et le taureau, ayant été créés dès le commencement de l'existence de l'univers, furent descendus du monde supérieur sur la terre après la première période de trois mille ans et restèrent là sans souci pendant la deuxième période de trois mille ans. La première version, celle de la traduction (c.-à-d. du commentaire) de l'Avesta, s'accorde le mieux avec le récit du Bundahišn. En somme, Ḥamza D renferme les détails suivants: La durée de l'existence est fixée à douze mille ans, dont les premiers trois mille (les milléniums du Bélier, du Taureau et des Gémeaux) se passent en paix dans la sphère supérieure, la seconde période de trois mille ans (les milléniums du Cancer, du Lion et de la Vierge) se passent en paix dans le bas monde. Le mal entre avec Ahriman à partir du septième millénium, celui de la Balance, appelé le millénium du mélange. Les premiers êtres que Dieu a créés sont l'homme primordial Gajomard, c.-à-d. «le vivant, le parlant et le mortel»[1], au surnom Gilšāh

[1] La description que Denk. III. 80. 3 donne de Gajomard, qu'il était vivant, parlant et mortel, est comprise ici comme la signification du nom

(c.-à-d «le roi de l'argile»[1]), l'origine de l'espèce humaine, et le taureau Ēvaγdāð. Gajōmard règne pendant trente ans sur la terre, l'eau, le taureau et les plantes. D'une goutte de sperme, qui tombe de ses reins quand il meurt, deux plantes de rīvās[2] poussent au bout de quarante ans, et se transforment en deux hommes, un mâle, appelé Masjaγ, et une femelle, appelée Masjānaγ; ils se marient après cinquante ans et ont des enfants. Depuis le premier enfantement jusqu'au règne de Hōšang il y a un intervalle de quatre-vingt-treize ans et six mois.[3] La seconde version se termine par des détails astronomiques qui s'accordent essentiellement avec ceux de Zāð-sp. 4. 7—10 et du Grand Bundahišn.

La relation plus succincte qui se trouve chez Bel'amī (B) remonte sans doute à la même source que Ḥamza D. La durée de l'existence n'est ici que de neuf mille ans, il est vrai; c'est que les premiers trois mille ans, où l'existence n'était à vrai dire que potentielle, ont été retranchés. Mais en conservant les six mille ans de la vie en paix avant la manifestation du mal, Bel'amī a mis en confusion la chronologie. Il a commis une autre faute dans sa description de ces périodes cosmogoniques: Adam et Ève vivent trois mille ans dans la sphère supérieure (le paradis), et encore trois mille ans en paix sur la terre: il a confondu, ici, Masjaγ (Adam) avec Gajōmard, ce qui l'a amené à introduire Masjānaγ (Ève) dans l'histoire des premiers six mille ans. Du reste, nous retrouvons dans Bel'amī B les traits principaux de Ḥamza D: Les premières créatures sont un homme et un taureau, l'homme est appelé Gajōmard (c.-à-d. «le vivant, le parlant, le mortel») et Garšāh (c.-à-d. «le roi de la montagne»[4]), il vit trente

Gajōmard, bien que l'équivalent de «parlant» n'entre pas dans la composition *Gaja marətan*. — Une fausse étymologie du nom de date plus récente est donnée dans un manuscrit parsi de la bibliothèque royale de Munich (cod. zend. 55 f. 4 v., voir le catalogue de Bartholomae p. 113): «La signification de Gajōmard est telle, que les significations d'homme (مرد) et de bœuf (گاو) y sont réunies». L'auteur veut dire, évidemment, que Gajōmard a reçu ce nom, parce qu'il était contemporain du bœuf primordial.

[1] Comp. p. 45 note 3.

[2] Dans la relation du Bundahišn et des autres livres théologiques, Masjaγ et Masjānaγ poussent d'une seule plante de rīvās.

[3] Pour la chronologie, voir le chapitre suivant «Entre Gajōmard et Hōšang», p. 107 sqq.

[4] Voici la vraie forme du surnom, qui se retrouve dans le passage de Bīrūnī mentionné ci-après tandis que Ḥamza D a la fausse forme *Gilšah*

ans, meurt; de la semence, qui tombe, poussent après quarante ans deux personnes ayant une seule tête,[1] que les mazdéens appellent Masjaγ et Masjānaγ (Bel'amī ajoute: et les Musulmans Adam et Ève), et dont tous les hommmes sont sortis.

A Ḥamza D et Bel'amī B se rattachent les indications de la première liste chronologique des plus anciens rois des Perses chez Bīrūnī (Bīr. E): Gajōmard surnommé Garšāh règne pendant trente ans, puis quarante ans s'écoulent, jusqu'à ce que Masjaγ et Masjānaγ, dont la dernière fut surnommée «la mère des fils et des filles» apparurent (ils correspondent à Adam et Ève); après cinquante ans ils ont des enfants, et ensuite quatre-vingt-treize ans[2] s'écoulent jusqu'à la naissance de Hōšang.

L'explication du nom Gajōmard comme signifiant «le vivant, le parlant, le mortel» se trouve en outre chez Qudāma et dans Bīrūnī B. — Mas'ūdī Murūǧ D mentionne comme une des légendes des mazdéens, que Gajōmard était le père des hommes, qu'il germa, lui et sa femme (sic!) sous la forme d'une plante de rīvās, et qu'ils avaient les noms Masjaγ et Masjānaγ.

Les relations contenues dans Ḥamza D ne se trouvent pas, Ḥamza nous le dit, dans la traduction d'Ibn el-Muqaffa'. Ḥamza lui-même, dans quelques remarques introductives, les renvoie au monde des fables. M. Nöldeke a déjà remarqué[3] qu'Ibn el-Muqaffa' «a supprimé des choses qui blesseraient trop le sentiment religieux ou le rationalisme des Arabes».

Ḥamza a communiqué un autre passage du Xvaδainamaγ sur Gajōmard, Masjaγ et Masjānaγ. Dans le chap. 3 du livre premier (Ḥamza C), il cite le mōbaδ Bahrām, fils de Mardānšāh, l'historien qui avait comparé plus de vingt exemplaires du Xvaδāinamaγ; le premier homme, Gajōmard Gilšāh («le roi de l'argile»), régna trente ans. Il laissa un fils et une fille, Masjaγ et Masjānaγ, qui, ayant passé soixante-dix ans sans engendrer, eurent pendant cinquante ans dix-huit enfants mâles et femelles. Après leur mort, le monde resta sans roi pendant quatre-vingt-quatorze

Probablement il a existé, de l'ouvrage pehlvi auquel remontent les trois passages, des copies où la forme Gilšāh a été substituée à Garšāh.

[1] On pourrait supposer que cette variation de la légende était due à une fausse lecture dans le texte arabe duquel Bel'amī a tiré sa relation, quelque copiste, qui n'aurait pas connu le mot rīvās (ريباس), y ayant substitué رأس.

[2] Les six mois sont tombés. [3] Grundr. d. iran. Phil. II, p. 143.

ans et huit mois. Mais l'interrègne entre la fin du règne de Gajōmard et le commencement de celui de Hōšang Pēšdāδ dura deux cent quatre-vingt-quatorze ans et huit mois ».

Dans ce passage, mention n'est faite ni du bœuf primordial, ni du rôle de Gajōmard dans la lutte universelle, ni de la semence cachée dans la terre, ni de la plante de rīvās. Masjaγ et Masjānaγ sont simplement le fils et la fille de Gajōmard, premier roi de la terre. Une notice sur l'interrègne après la mort de Gajōmard a été ajoutée. Le récit a été purgé de tout ce qui pouvait choquer les sentiments religieux et le rationalisme des mahométans. Tout porte à croire que ce passage remonte au remaniement populaire du Xvaδāināmaγ fait par Ibn el-Muqaffaʿ.[1] Les quelque vingt copies que le mōbaδ Bahrām a collationnées, ont été ainsi des copies de la traduction d'Ibn el-Muqaffaʿ, et non pas du texte pehlvi du Xvaδāināmaγ. Ḥamza C a été reproduit dans la liste Bīrūnī G. Masʿūdī Tanbīh C, qui semble remonter à la même source, donne les noms du premier couple sous deux formes.[2]

Comme résultat de notre examen, nous constatons que Ḥamza D (avec Belʿamī B et Bīrūnī E) nous ramène au Xvaδāināmaγ original, qui aura raconté l'histoire de Gajōmard et du couple premier d'après le commentaire de l'Avesta et d'après quelques autres livres pehlvis qui représentaient également la tradition théologique. Si Ḥamza D reproduit tout le contenu du chapitre du Xvaδāināmaγ original sur Gajōmard, Masjaγ et Masjānaγ ou non, nous ne saurions le dire. Ḥamza C contient un résumé du remaniement d'Ibn el-Muqaffaʿ. Une comparaison entre Ḥamza D et C nous permet de jeter un coup d'œil sur la manière dont Ibn el-Muqaffaʿ a traité sa source principale.

Hamza a encore (B + A) une troisième version sur le commencement de l'histoire iranienne: Gajōmard surnommé Gilšāh est le père, non pas de l'espèce humaine, mais des Persans en particulier; il règne quarante ans, et après lui il y a un interrègne de cent soixante-dix et quelques ans, non pas — comme le veut Ḥamza C — deux cent quatre-vingt-quatorze ans et huit mois. La liste Bīrūnī F reproduit cette version d'après Ḥamza,

[1] Il est à supposer qu'Ibn el-Gahm, que Ḥamza cite toujours avec Ibn el-Muqaffaʿ, a transcrit ou abrégé l'ouvrage de celui-ci, de la même manière qu'Ibn el-Atīr a transcrit et abrégé l'œuvre de Ṭabarī.

[2] Sur les formes *Mahlā*, *Mahlīnah*, voir p. 10.

en indiquant, par erreur, l'Avesta comme la source de Ḥamza.[1] L'indication que Gajōmard a régné quarante ans a été mentionnée par Mas'ūdī (Tanbīh B).

Les relations de l'histoire de Gajōmard qui remontent au Xvaδāināmaγ pehlvi ou au remaniement d'Ibn el-Muqaffa' se combinent quelquefois, dans les chroniques arabes ou persanes, avec d'autres traditions, dont quelques-unes sont connues de la littérature religieuse pehlvie, tandis que d'autres sont nées dans la période islamique et sont dues à l'influence de sujets bibliques. Que la légende d'Adam et d'Eve ait influencé la tradition perse du premier couple, cela se comprend facilement. Bīrūnī cite un Šāhnāmah, composé par le poète Abū 'Alī Muḥammad ibn Aḥmad el-Balχī, qui aura corrigé son récit d'après les ouvrages d'Ibn el-Muqaffa', de Muḥammad ibn el Ǧahm el-Barmakī, de Hišām ibn el Qāsim, du mōbaδ Bahrām ibn Mardānšāh et de Bahrām ibn Mihrān el Iṣbahānī et aura mis en ligne de compte l'exposé du mazdéen Bahrām el-Harawī. Le récit d'El Balχī combine des parties du Xvaδāināmāγ avec la légende d'Arzūr, que nous avons trouvé dans le Mēnoγ i-χraδ,[2] et la légende biblique du jardin d'Éden: Gajōmard vit 3000 ans (millénniums du Bélier, du Taureau et des Gémeaux) dans le paradis, puis 3000 ans (Cancer, Lion, Vierge) en paix sur la terre; ensuite le mal entre avec Ahriman. Gajōmard était surnommé Garšāh, parce qu'il vivait dans les montagnes et était doué d'une beauté merveilleuse.[3] Arzūr, le fils d'Ahriman, attaque Gajōmard, qui le tue. Ahriman se plaint et pour rester fidèle au pacte qui existe entre lui et Ahriman,[4] Dieu se décide à punir Gajōmard; il le terrifie en lui montrant dans une vision le jour du dernier jugement et lui fait désirer la mort, puis il le tue. Deux gouttes du sperme de Gajōmard tombent dans la montagne Damdaδ près d'Iṣṭaχr, et il en pousse deux plantes de rīvās,[5] d'où proviennent Masjaγ et Masjanaγ, qui vivent cinquante ans sans peine et sans besoins matériels.

---

[1] La citation d'après l'Avesta en bas de la page 11 de l'édition de Gottwald ne concerne pas l'histoire de Gajōmard, ni l'interrègne après sa mort.

[2] Voir p. 53. Mas'ūdī Murūǧ II fait allusion au récit de l'affaire de Gajōmard avec le diable.

[3] A comparer Gr. Bund. C et Bund. 24, 1. Bel'amī C et Ta'ālibī insistent également sur la beauté et l'extérieur imposant de Gajōmard.

[4] A comparer Bund. 1, voir p. 15.

[5] D'après la version du Xvaδāināmaγ, qui diffère de celle des livres théologiques pehlvis, voir p. 81.

après quoi Ahriman, sous la forme d'un vieillard les incite à manger des fruits des arbres et à boire du vin; le péché, le malheur et le désir sexuel en résultent,[1] et ils ont un enfant qu'ils dévorent,[2] puis Dieu les rend miséricordieux, et ils ont six fois des enfants, dont les noms sont mentionnés dans l'Avesta,[3] ensuite le septième couple d'enfants sont Sijāmaγ et Fravāγ, qui se marient et ont le fils Hōšang.[4]

La tradition qui localise Gajōmard à Istaχr se retrouve chez Masʿūdī (Murūj D, Tanbīh B) et Šahrastānī. D'après Ṭabarī B (reproduit en abrégé dans Bīrūnī A), Gajōmard résida à Démavend dans le Ṭabaristān et aussi dans le Fārs, mais étendit plus tard sa domination sur la Babylonie et enfin sur tous les sept climats (*kēšvar*). D'après Muǵmil C, il est mort sur le mont Hinduwān, localité qu'il faut chercher, probablement, dans le Fārs. La localisation de Gajōmard à Démavend dans le Ṭabaristān est due, peut-être, à la circonstance, que, vers la fin de la période sassanide, Garšāh, le surnom de Gajōmard, était le titre des princes du Ṭabaristān, descendant de ce Sūχrā, qui aida le roi Kawāδ à regagner le trône.[5]

La relation de Ṭabarī B, que Gajōmard avait trente femmes, que, parmi ses enfants, Masjaγ et Masjānaγ lui étaient particulièrement chers, parce qu'il les avait eus dans un âge avancé, et qu'il leur donna, pour cette raison, la préférence sur tous ses enfants, ne se retrouve chez aucun autre des auteurs arabes et persans de la période ancienne que nous avons examinés.

Une combinaison curieuse de traditions légendaires se trouve dans la relation d'Abū-l-Ḥasan Aδarχūr el-Muhandis communiqué dans Bīrūnī C. Ahriman était né de la pensée de Dieu et de

[1] Ce motif est emprunté à la Genèse 3, mais le péché du premier couple n'est pas la désobéissance, comme dans la Bible; c'est, conformément à la conception mazdéenne, la décadence d'un état où les besoins matériels n'existent pas, qui est provoquée par la séduction d'Ahriman.

[2] A comparer Bund. 15. 22—23. [3] Cihrdāδ, voir p. 13—14.

[4] Le nombre des enfantements correspond à celui donné dans le Bundahišn (15. 24—25); mais l'indication que Sijāmaγ était le dernier des sept fils de Masjaγ et de Masjānaγ ne se trouve pas dans le Bundahišn, et Balχī a commis une erreur en faisant de Fravāγ, qui était le fils de Sijāmaγ, la soeur et épouse de celui-ci.

[5] Ibn Isfandijār, History of Ṭabaristān, transl. by E. G. Browne, p. 14 et p. 94—95.

l'étonnement que lui causa le monde.[1] Dieu avait des doutes à cause d'Ahriman, son front sua, et de la sueur qu'il essuya et jeta est né Gajomard.[2] Celui-ci subjugua Ahriman, monta sur son dos et se fit porter à travers le monde. Enfin, Gajomard ayant avoué, qu'à un certain endroit, à la porte de l'enfer, il avait eu peur, Ahriman, en repassant à cet endroit, le jeta par terre et lui demanda de quel côté il devait commencer à le dévorer. Gajomard, qui savait qu'Ahriman ferait le contraire de ce qu'il disait,[3] dit qu'il préférait être dévoré du côté des pieds; alors Ahriman commença à le dévorer du côté de la tête, et lorsqu'il en vint aux testicules, deux gouttes de sperme tombèrent, d'où Masjaγ et Masjanaγ naquirent sous la forme d'une plante de rivas à deux tiges.[4]

Le motif de l'homme qui monte sur le dos du diable et qui à la fin, ayant été dupé par lui, est dévoré par lui, appartient, à l'origine — nous le verrons plus loin — à la légende de Taχmoruw. Il a été transporté à Gajomard et mis en relation, d'une façon adroite, avec le motif des gouttes de sperme tombées à terre. C'est à la «porte de l'enfer» que le malheur atteint Gajomard. L'expression est à remarquer: d'après l'idée ancienne, l'entrée de l'enfer était dans la montagne Arzūr, et Arzūr était le nom de ce fils d'Ahriman qui, selon une autre tradition,[5] fut tué par Gajomard. Y a-t-il un rapport quelconque entre ces traditions?

Dans le remaniement d'Ibn el-Muqaffa', aucune trace n'était restée, à ce qu'il paraît, de l'idée de Gajomard prototype: Gajomard était devenu tout simplement le premier homme et le pre-

[1] On peut comparer l'idée des Gajomardiens: Ohrmazd avait pensé: «Si j'avais eu un adversaire, quelle serait sa nature?» et de cette pensée, qui était mauvaise et étrangère à la nature de la lumière, Ahriman naquit (Šahrastānī A). Les Zruvānites, qui voyaient dans Zruvān, le temps infini, l'origine de tout, croyaient qu'Ahriman était issu d'un doute qui vint à Zruvān: ce monde-ci, serait-il peut-être un rien? (Šahrastānī, ed. Cureton p. 183, trad. de Haarbrücker I, p. 277).

[2] Voilà une altération nouvelle du motif mythique déjà mal comprise par Zād-sparam et l'auteur du Bundahišn, du jeune homme issu de la sueur qui se montrait sur le géant endormi (voir p. 37—38).

[3] C'est, en général, la coutume des démons. A comparer l'histoire de Rustam et du dēv Akvān (ou Akōmān, voir Nöldeke, Grundr. d. ir. Phil. II, p. 139 n. 3) chez Firdausī (Šāhnāmāh, ed. Vullers II, p. 1049 sqq.).

[4] Ce détail montre que la version d'El-Muhandis ne remonte pas au Xvaδāināmaγ, mais se rattache à la tradition des livres religieux (voir p. 81 note 2).

[5] Voir p. 53 et 86.

mier roi, et Masjaγ et Masjānaγ étaient devenus tout simplement son fils et sa fille. Que le premier homme ait été en même temps le premier roi, est une idée bien naturelle; en outre, Gajōmard avait déjà, dans la légende ancienne, le surnom de « roi de la montagne » ou « roi de l'argile ». Dans le livre pehlvi Aogemadaēčā,[1] il a déjà le caractère d'un roi légendaire, l'existence purement spirituelle de Gajōmard et de toute la création pendant la première période de trois mille ans étant comprise comme une existence de trois mille ans, passés dans le paradis sous le sceptre de Gajōmard, existence qui rappelle celle du règne de Jim. L'idée de Gajōmard premier homme ne disparait pas, mais comme les moslims ont déjà leur Adam, les auteurs islamiques se creusent la tête pour tirer au clair la relation entre ces deux types du premier homme. La supposition qui se présente d'abord à l'esprit est celle que Gajōmard était un autre nom d'Adam; on la trouve mentionnée dans une série de chroniques (Ṭabarī A et B; Belʿamī A, d'après Ibn el-Gahm, Zadūjjāh ibn Sahujjāh, le mōbaδ Bahrām et un auteur d'un histoire des Sassanides, Mūsa ibn ʿIsa, Xusrawī, Hišām ibn Qāsim el-Iṣbahānī et d'autres sources encore; puis Belʿamī B, Masʿūdī Murūǧ B et Tanbīh B, Ṯaʿālibī); mais au temps de Masʿūdī c'est déjà une minorité qui professe cette opinion, et Ṯaʿālibī rejette l'idée que Gajōmard fût Adam, parce qu'Adam, selon la tradition islamique, vécut mille ans, tandis que Gajōmard ne vécut et ne régna que trente ans. L'identification de Gajōmard et d'Adam a amené d'autres auteurs à donner à Gajomard une vie de mille ans; « on n'est pas d'accord sur la durée de la vie de Gajōmard », dit Masʿūdī (D), « les uns croient qu'il vécut mille ans; d'autres, moins ». Puis on a fait de Gajōmard le fils d'Adam (Ṭab. B); il y en a qui croient qu'il était le fils ainé d'Adam (Masʿūdī Murūǧ B), qu'il était le fils d'Adam comme Seth (Ṯaʿālibī), d'autres l'ont identifié avec Seth, et d'autres encore le considèrent comme le petit-fils de Seth, et il y en a qui voient en lui le quatrième fils de Noé (Muǧmil A). D'après une opinion assez répandue, Gajōmard était Gomer, fils de Japhet, fils de Noé (Ṭabarī A et B, Bīrunī A); c'est évidemment la ressemblance entre les deux noms (كامر، كيومرث) qui a suggéré cette identification. Il était fidèle envers Noé et empressé dans son service; aussi, par suite de l'intercession de Noé auprès de Dieu, Gomer-Gajōmard eut-il pour récompense, pour

[1] Voir p. 29.

lui-même et ses descendants, la domination et la puissance, qui demeurèrent jusqu'au temps de l'islamisme (Ṭabarī A). Cependant, dans la combinaison Gajomard-Gomer il reste encore une trace curieuse de la conception de Gajomard comme premier homme: Gajomard, dans son orgueil, se fit appeler Adam et proclama que celui qui l'appellerait autre chose qu'Adam, aurait la tête tranchée (Ṭabarī B, Bīrūnī A). Ici encore, je soupçonne l'influence de la légende de Jim. Il y a enfin des auteurs qui identifient Gajomard avec Umaim, fils de Laweδ, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé; c'est qu'il existait une tradition qui racontait, que cet Umaïm — que la Genèse ne connaît pas — était le premier des descendants de Noé qui s'établit en Perse (Mas'ūdī Murūǵ A et B, Bīrūnī A).

Mais de plus en plus, dans les versions islamiques, Gajomard devient le premier roi, le créateur de l'institution de la royauté et, par là, le créateur de l'ordre et de l'organisation parmi les hommes, celui de qui datent les premiers degrés de la civilisation. L'activité civilisatrice est indiquée en peu de mots chez Ṭabarī (B): Gajomard tint éloignés de son pays ceux qui voulaient y immigrer, et construisit des villes et des forteresses et les rendit habitables; il fournit beaucoup d'armes et organisa une cavalerie. Bel'amī (C) s'exprime d'une façon encore plus sommaire à cet égard; ayant raconté, que l'art de coudre des vêtements avait été introduit par Idrīs déjà avant le temps de Gajōmard, il dit que celui-ci introduisit dans le monde plusieurs bonnes institutions. Mas'ūdī (Murūǵ B) raconte savamment et naïvement, comment l'invention du pouvoir royal fut le résultat de spéculations philosophiques, et comment les gens s'adressèrent alors à Gajomard-Gomer comme le plus éminent et le plus noble d'entre eux et le firent roi; Gajomard alors mit la couronne sur sa tête et ayant commencé son règne par un discours moral,[1] il régna avec justice et rendit heureux son peuple. Le récit de

[1] Les rois sassanides avaient adopté la coutume de tenir, au jour de leur couronnement, un discours qui indiquait, dans des expressions souvent assez vagues, le programme du nouveau règne qui allait commencer (voir les discours d'avènement de Jazdgard, fils de Bahrām Gōr, de Hormizd, fils de Xusrō Anōšarvān, de Bōrān et d'Āzarmiduχt, Ṭabarī-Nöldeke pp. 112 sq., 265, 391 et 393), coutume qui s'est continuée jusqu'à nos jours dans l'empire ottoman. La tradition sassanide a fait naître cette coutume dans les temps légendaires. D'après le Xvaδāināmaγ, Manušcihr fut, à ce qu'il paraît, le premier qui ait tenu un tel discours d'avènement.

Masʿūdī rappelle l'histoire de Déïokès telle qu'elle a été exposée par Hérodote.

Masʿūdī ajoute (Murūǧ C) une tradition relative à l'introduction, par Gajōmard, de la coutume de garder la silence pendant le repas: Gajōmard avait remarqué que la distraction que causait la conversation troublait la digestion, ce qui amenait des conséquences préjudiciables à l'esprit.

Ṯaʿālibī mentionne comme Masʿūdī les grandes vertus de Gajōmard et raconte comment, à sa mort, les hommes et les génies pleuraient et se lamentaient.

Que le pouvoir royal ait été institué pour mettre un frein à la discorde, à l'injustice et à l'oppression qui régnaient parmi les hommes, c'est ce qui ressort d'un récit que Bīrūnī a tiré d'un livre d'un certain Saʿīd ibn Muḥammad ed-ḏuhlī (Bīrūnī H). Ce récit, où Gajōmard figure sous le nom Pēšdāδ[1], contient en outre une combinaison singulière de la légende iranienne du premier couple et de l'histoire biblique du jardin d'Éden. Pour mettre fin à la lutte et à l'injustice, le roi juste Pēšdāδ transporta les hommes à un endroit appelé le paradis (*el-firdaus*), qui s'étend d'Aden[2] jusqu'à Serendīb (Ceylon)[3], et où il y avait des aloës et des girofliers et toute sorte de délices. Un démon qui était le roi des méchants (Ahriman), s'y introduisit et sema la discorde parmi les hommes. Le récit ne s'étend pas davantage sur l'action du diable et ses conséquences, mais on devine que le péché commis par Masjaγ et Masjānaγ, les deux petits orphelins que Pēšdāδ a trouvés au paradis et élevés et mariés ensemble, est un effet de la séduction d'Ahriman. Par suite de leur péché, Masjaγ et Masjānaγ sont chassés du paradis. L'auteur ajoute quelques notices chronologiques, dont l'origine est obscure: le moment où les hommes s'établissent dans le paradis est le commencement de toute chronologie; un an après, ils rencontrent le démon; deux ans plus tard, Pēšdāδ trouve les deux enfants, qu'il marie au bout de quarante et un an; Masjaγ et Masjānaγ meurent trente ans après, et Pēšdāδ meurt quatre-vingt-dix-neuf ans plus tard. Du reste, on trouve aussi, éparses dans d'autres

[1] Pēšdāδ est à l'origine le surnom de Hōšang. Plus tard, la première dynastie légendaire, à commencer par Hōšang, avait été appelée Pēšdāδī. Très rarement, le surnom Pēšdāδ se trouve appliqué à Gajōmard.

[2] Ou bien de l'Éden.

[3] Dans la légende islamique, Adam, après son péché, est jeté par Dieu hors du paradis et tombe sur l'île de Serendīb.

sources, des fixations chronologiques qui ne s'accordent pas avec la chronologie ordinaire, et dont je ne sais pas expliquer l'origine. Ainsi Ja'qubi donne à Gajomard un règne de soixante-dix ans, tandis que Bel'ami C et Mugmil A le laissent régner sept cents ans.

Chez Firdausi, Gajomard est le premier roi et celui qui commence à introduire la civilisation parmi les hommes, mais il n'est pas le premier homme; il élève les hommes, leur apprend à se vêtir et à se procurer de la nourriture. Il est le grand législateur, à qui les animaux aussi bien que les hommes rendent hommage, et il introduit la religion. Firdausi, qui désigne sa description du règne de Gajomard comme le récit d'un dihqan, d'un «investigateur d'un ancien livre», doit s'être servi ici d'une source particulière, car sa relation diffère sur des points essentiels des récits remontant à des sources sassanides que nous avons déjà examinés. Au Xvaδainamaγ remonte peut être l'indication que le règne de Gajōmard commença au moment où le soleil entra dans le signe du Bélier; et il est possible que la description de la beauté brillante de Gajomard (à comparer Bel'ami C, Ta'ālibī, Bīrūnī D) a la même origine. Mais dans le récit de Firdausi, Masjaγ et Masjanaγ ont disparu, et Sijamaγ, qui, dans les livres pehlvis et les plus anciens remaniements arabes, figure ordinairement comme le fils de Masjaγ et de Masjanaγ, est, dans le Sahnamah de Firdausi, un fils de Gajomard. Après Sijāmaγ, Firdausi a retranché encore une génération, de sorte que Hošang est devenu, chez lui, le fils de Sijamaγ.[1] Puis, Firdausi a donné à Sijamaγ et à Hošang un rôle dans l'histoire de la lutte de Gajomard avec les démons. Le fils d'Ahriman figure aussi dans le Sahnamäh, sans que son nom (Arzur) y soit mentionné; mais la lutte y est racontée d'une manière qui diffère de celle que nous avons trouvée dans les autres sources: ce n'est plus Gajomard qui tue le fils d'Ahriman, mais le fils d'Ahriman tue Sijāmaγ, fils de Gajomard, et plus tard Hošang, le fils de Sijamaγ, que Gajomard a adopté au lieu du défunt, mène la campagne de revanche et tue lui-même le fils d'Ahriman. Il y a, dans le Sahnamäh, un trait qui montre que cette version de la lutte est secondaire en comparaison de celle du Menoγ-i-χraδ 27. 14—15 et de Biruni D: Sroš, le messager des dieux, révèle à Gajomard les machinations du fils d'Ahriman contre Sijamaγ, et ainsi pré-

[1] Sur la généalogie, voir le chapitre «Entre Gajomard et Hōšang», p. 107 sqq.

venu, celui-ci se met en campagne contre le démon, mais succombe; l'intervention de Srōš est donc inutile et par là même contraire à l'économie naturelle de l'épopée. Il est possible, néanmoins, que Sijāmaγ ait eu, dans la forme originale de la légende, un rôle à lui dans la lutte avec le fils d'Ahriman. En tout cas, c'est un fait singulier que les noms de Sijāmaγ et d'Arzūr figurent tous les deux dans l'Avesta, mais comme des noms de montagnes.[1] On est tenté de croire que, dans le récit du fils d'Ahriman, tel qu'il est donné dans le Mēnoγ-i-χraδ et par Bīrūnī d'une part, par Firdausī d'autre part, nous n'avons que de pauvres restes d'un mythe ancien qui, à l'origine, n'a eu, peut-être, rien à faire avec Gajōmard.

Nous passons aux auteurs arabes et persans de date plus récente. **Ibn el-Atīr** (mort an 1234 de notre ère), qui résume l'œuvre de Ṭabarī, n'y ajoute rien de nouveau quant à l'histoire de Gajomard, et **Abū-l-fidā** (m. en 1331 ap. J.-C.), dans son histoire préislamique, ne mentionne même pas Gajōmard: il fait commencer l'histoire des Perses par le règne de Hōšang. **Faḍl-allāh**, dans son *Ta'rīχ el-mu'ǵǵam* (datant d'environ 1256 ap. J.-C.) raconte que les dēvs tuèrent Sijāmaγ, le fils de Gajōmard, sur la montagne Démavend, et que Gajōmard, après avoir vengé son fils, fonda la ville de Balχ.[2] D'après le *Niẓām et-tawarīχ* de **Nāṣir ed-dīn Baïḍawī** (m. en 1292 ou 1293 de notre ère), Gajomard a fondé deux villes, Isṭaχr, qui fut sa résidence ordinaire, et Démavend; cet auteur rapporte également que Sijāmaγ fut tué sur la montagne Démavend.[3]

Dimašqī (m. en 1327 ap. J.-C.) combine dans un résumé succinct les diverses versions de la légende de Gajomard et du premier couple qui remontent au Xvaδāināmaγ et reproduit la légende, non sans quelques malentendus, de la manière suivante:

D'après d'autres, les Perses descendent de Gajōmard, c'est le nom du premier homme, duquel dérive tout le genre humain. La signifi-

[1] Pour Arzur (*Arəzura*), voir p. 53—54. Sjāmaka, la « montagne noire », est mentionnée Jt. 19 avec Vafraja, la « montagne couverte de neige ».

[2] Mīrχōnd, History of the Early Kings of Persia, transl. by D. Shea (London 1832), p. 61 et 65. La notice que Gajōmard a fondé Balχ est reproduit plus tard par Ḥāfiẓ Ābrū (m. en 1430 ou 1431 de notre ère), voir Mīrχōnd transl. by Shea p. 61.

[3] Ibid. p. 60—61.

cation de Gajomard est »être vivant, parlant et mortel«; il est appelé Gilsah, c'est-à-dire »roi d'argile«, parce que Dieu le créa soudain de l'argile. Agé de quarante ans, il eut un rêve voluptueux, et sa semence tomba dans la terre, où elle resta cachée pendant quarante ans; après ce temps, elle sortit sous la forme de deux plantes de rivas, qui changèrent ensuite leur extérieur de plantes en celui d'animal et d'homme: un mâle, appelé Masjaγ (مشی), l'autre femelle, nommée Masjanaγ (مشیانی). Ils s'élevèrent sur une tige, doués tous deux d'une même forme; ainsi, ils restèrent quarante ans, après quoi Gajomard maria le mâle Masjaγ à la femelle Masjanaγ[1] qui, en cinquante ans, enfanta dix-huit personnes, mâles et femelles. Après la mort de Gilsah, le monde resta quelque temps sans roi, jusqu'au temps de Hosang, fils de Fravaγ (فرواک), fils de Sijamaγ (سیامک), fils de Masjaγ, fils de Gajomard.[2]

Hamd-allāh Mustawfī-i-Qazwīnī, dans son *Ta'rīχ-i-guzīdāh* (terminé en 1330 ap. J.-C.), résume en peu de mots les versions différentes sur l'histoire de Gajōmard:[3]

Quelques chroniqueurs l'appellent Adam, d'autres pensent qu'il était un des descendants de celui-ci, d'autres encore qu'il était un descendant d'Arfaχšad, fils de Sem, fils de Noé, et ceux-ci disent qu'il était le descendant au septième degré de Noé et indiquent sa généalogie de la manière suivante: Gajomard, fils de Walad (c. à-d. Lawed), fils d'Unaim (c.-à-d. d'Umaïm[4]), fils d'Aram fils d'Arfaχšad, fils de Sem, fils de Noé. Et il y en a qui disent qu'il n'était pas Adam, mais qu'il vivait avant Noé et était un descendant de Seth, fils d'Adam, et cette version paraît la plus probable. Dieu seul connaît la vérité. En tout cas, il n'y eut aucun roi avant lui. Il demeurait dans les cavernes et ses vêtements étaient des peaux d'animaux, mais dans la dernière partie de sa vie il introduisit la civilisation et fit construire des maisons, et ainsi s'élevèrent des villages et des villes. Il avait un fils nommé Sijamaγ; d'après une version, cependant, Sijamaγ était son petit-fils, et Gajomard en était le tuteur. En ce temps-là, les devs n'étaient pas invisibles aux hommes, et ils étaient assujettis à l'autorité des hommes. Or, comme Sijāmaγ

[1] A comparer Bīrūnī II.

[2] Traduction de Mehren (Manuel de la Cosmographie du moyen âge, Copenh. 1874), p. 369—70.

[3] The Ta'rīkh-i-guzīda or »Select History« of Ḥamdu'llāh Mustawfī-i-Qazwīnī, reproduced in Fac-simile from a Manuscript dated A. H. 857 (A. D. 1453), with an Introduction by Edw. G. Browne (Gibb Memorial Series), Leyden, London 1910, p. 81 sq.

[4] Les deux noms Lawed et Umaim, mutilés dans le manuscrit du Ta'rīχ-i guzīdāh, ont changé de place.

opprima les dēvs, ceux-ci le tuèrent.[1] Gajōmard se lamentait sur son trépas, jusqu'au moment où Hōšang, le fils de Sijāmaγ — ou, selon une autre version, le fils de Fravāγ[2], fils de Sijāmaγ — grandit et alla combattre les dēvs; il tua le chef des dēvs et vengea Sijāmaγ. Gajōmard vécut mille ans et régna pendant trente ans après la mort du chef des dēvs, et d'après une version il quitta volontairement le pouvoir royal. Parmi ses fondations sont Iṣṭaχr dans le Fārs, Démavend et Balχ. »

Dans le *Nuzhat el-qulūb* du même auteur, Gajōmard est nommé comme le fondateur de Balχ, de Démavend et de Fīruzān près d'Ispahan; la fondation d'Iṣṭaχr, dit l'auteur, est attribuée par quelques-uns à Gajōmard, par d'autres à son fils Iṣṭaχr.[3]

Enfin toute la masse des traditions islamiques qui se rattachent à Gajōmard, premier roi, ont été combinées et amplifiées par des légendes étiologiques etc., chez **Mirχōnd** (Muḥammad ibn Xāvand šāh ibn Maḥmūd, mort en 1498 de notre ère) dans son *Rauḍat eṣ-ṣafā*, œuvre prolixe, écrite dans le style ampoulé de la période de décadence de la littérature persane.[4] Il traduit le nom Gajōmard par « l'être vivant et parlant », en faisant passer le nom pour syrien.[5] Il dépeint la guerre de tous contre tous, par suite de laquelle quelques hommes nobles et sages résolurent de confier le pouvoir à une seule personne et d'offrir la couronne à Gajōmard, qui posa la couronne sur sa tête et s'assit sur le trône. Ensuite, Mīrχōnd cite les différentes théories sur la généalogie de Gajōmard et la version, qu'il menaçait de mort tous ceux qui ne l'appelleraient pas Adam, et mentionne le surnom Gilšāh, qui lui fut donné, parce qu'il n'avait guère sur quoi régner que l'eau et la terre nue. Le règne heureux de Gajōmard est décrit: Par l'heureuse influence de sa justice, l'aimant cessa d'attirer le fer, et l'ambre jaune retira la main de l'oppression du pan de robe de la paille, le mouton commença à fraterniser avec le loup, et le

[1] Chez Fīrdausī, la conspiration des démons n'était provoquée par aucun acte de violence de la part de Sijāmaγ.

[2] Le texte porte: خروز.

[3] The Geographical part of the Nuzhat-al-qulūb, composed by Ḥamd allāh Mustawfī of Qazwīn, ed. by G. Le Strange, Lond. 1915 (Gibb Memorial Series), p. 52, 120, 155, 162.

[4] Je cite la relation de Mīrχōnd d'après la traduction de Shea (Hist. of the Early Kings of Persia pp. 47—66), l'édition litographiée de Téhéran 1270 a H., qui est en ma possession, n'étant pas paginée.

[5] Erreur due, peut-être, à l'assertion de Masʿūdī (Murūǧ B) que « les peuples qui vivaient entre Adam et Noé parlaient le syriaque ».

lion alla se promener au désert en compagnie des gazelles». Mais aussitôt que Gajomard put se soustraire aux obligations que le pouvoir royal lui imposait, il se retira aux montagnes ou aux déserts pour mener la vie pieuse et sainte d'un hermite. Gajomard avait un fils, qui vivait toujours dans les contrées montagneuses les plus inaccessibles pour servir Dieu à son aise. Chaque fois que Gajomard avait des soucis, il allait voir son fils pour oublier dans sa compagnie toutes ses peines. Un jour que Gajomard, ayant l'âme triste, se rendait à la montagne Démavend, où son fils menait sa vie dévote, il aperçut un hibou qui poussait des cris plaintifs réitérés. Gajomard, impressionné par les cris, lui dit: «Si tu portes des nouvelles heureuses et plaisantes, j'espère que tu trouveras bon accueil chez les gens, si non tu seras toujours chassé et banni». Arrivant à la demeure de son fils, et le trouvant mort, il maudit le hibou, et depuis lors les cris du hibou ont été toujours considérés par les hommes comme un mauvais augure. Les devs, d'abord, s'étaient mêlés aux hommes, mais du moment où Gajomard apprit leurs mœurs dépravées et leurs mauvaises actions, il les combattit et les vainquit; beaucoup d'entre eux avait péri, les autres, ayant fui, s'approchaient de temps en temps des demeures des hommes, dans l'espoir de trouver l'occasion de détruire Gajōmard et sa maison. Or, ils avaient trouvé le fils de Gajomard priant Dieu dans sa cellule, et l'avaient tué en roulant un quartier de rocher sur lui, après quoi ils s'étaient enfui. Gajōmard éclata en plaintes en trouvant son fils dans cet état. Plus tard, il déposa le cadavre dans une caverne au sommet de la montagne et alluma un grand feu à l'entrée de la caverne. Mirχond ajoute, que les mazdéens ont, relativement à cette caverne et à ce feu, beaucoup de traditions tellement contraires à la raison que tout homme raisonnable doit les rejeter. Gajomard priait continuellement Dieu de lui révéler, où se trouvaient les meurtriers de son fils, et puis, une nuit, leur repaire lui fut révélé dans un songe. Alors Gajomard confia le pouvoir à un de ses fils et, de sa résidence au mont Démavend, il partit vers l'est. Chemin faisant, il vit un serpent qui, voulant enlever une poule, fut mis en fuite par le coq chaque fois qu'il renouvelait ses attaques. A la fin, Gajomard tua le serpent et jeta quelques grains au coq, qui appela sa compagne et ne voulut manger avant que la poule n'eût commencé. Gajomard se réjouit du courage et de la générosité du coq et, quand il fut de retour de

son entreprise, il ordonna à ses fils de prendre soin du coq. On dit qu'un démon ne peut pas entrer dans une maison où se trouve un coq, et si un coq vient à l'endroit où demeure un démon et y glorifie le créateur par sa voix, le démon s'enfuira aussitôt. D'autre part, le chant d'un coq à une heure indue est d'un mauvais augure, et la raison en est qu'un coq chantait immédiatement avant la mort de Gajōmard.[1] Cependant, Gajōmard vainc les démons dans un combat. Beaucoup d'eux se sauvent par la fuite, d'autres sont employés à des travaux durs.

Selon une autre relation que communique Mīrχōnd,[2] Gajōmard s'était retiré des affaires d'État pour mener une vie ascétique, et avait transmis le pouvoir à Sijāmaγ comme vice-roi. Sijāmaγ à son tour, chaque fois que les affaires lui en laissait le temps, s'en allait dans les montagnes pour adorer Dieu dans la solitude. Là, une troupe de démons le rencontra, et une querelle eut lieu. Sijāmaγ fut blessé à mort. Gajōmard le trouva mourant, et Sijāmaγ le pria de le venger et d'avoir soin de son fils qui n'était pas encore né. Celui-ci naquit peu de temps après la mort de son père; il eut le nom Hōšang, et Gajōmard l'éleva et prépara la vengeance. Des espions lui ayant appris où se trouvaient le meurtrier de Sijāmaγ et ses camerades, ses troupes les entourèrent et les firent prisonniers, après quoi Gajōmard fit tuer par le feu le meurtrier de son fils et en répandre les cendres à tous les vents.

Gajōmard fit peupler le Ṭabaristān et Démavend et s'en alla ensuite vers l'est pour y fonder une ville. Il avait un frère, qui

[1] A comparer Bund. 19. 33, où il est raconté, sur l'autorité des livres saints, que le coq a été créé avec le chien pour combattre l'influence des démons et des sorciers.

[2] Shea p. 61 sqq. Shea a mal compris ici la contexture du récit de Mīrχōnd, qui est très peu claire, il est vrai. Mīrχōnd fait suivre le récit, que nous venons de résumer, de l'histoire de la fondation de Balχ. Puis il fait faire à Gajōmard un voyage et le fait revenir à Balχ, après quoi Mīrχōnd poursuit: « Quand il arriva à Balχ, son œil, qui pénétrait le monde, fut illuminé par la vue de son fils noble et juste, car ceci (noble et juste) est la signification du nom Sijāmaγ, et non pas, comme Shea a traduit le passage: « He reached Balχ, where his world-pervading sight was delighted by the appearance of his illustrious grandson, the model of his father Sijāmaγ ». Le fait est, que Mīrχōnd a oublié qu'il a fait fonder Balχ par Gajōmard, après que celui-ci et Hōšang avaient vengé Sijāmaγ, et, en mentionnant Balχ, il introduit une autre version de la légende, d'après laquelle la fondation de Balχ avait eu lieu avant la naissance de Sijāmaγ. Après avoir terminé cette seconde version par le récit de la défaite des dēvs, il ajoute: « Selon le Ta'rīχ-i-ma'ǧām, la fondation de Balχ eut lieu après la vengeance de Sijāmaγ ».

demeurait dans les pays de l'ouest, mais qui venait quelquefois lui faire visite. Une fois, en arrivant à Démavend, celui-ci sut que Gajomard était allé vers l'est pour fonder une ville. Il marcha sur ses traces et le rejoignit enfin. Gajōmard, le voyant venir, demanda à ses fils quel était cet homme-là, et comme un d'eux opinait que c'était peut-être un espion, Gajomard et le fils en question allèrent à sa rencontre. Alors Gajomard le reconnut et dit à son fils: «Bal aχ!» («Vraiment c'est mon frère!»), et c'est la raison pourquoi la ville qu'il était en train de fonder eut le nom de Balχ. Les mots en question sont arabes, mais Mīrχond trouve l'explication assez plausible, parce qu'en syrien, qui était la langue universelle à cette époque-là, ces mots ont la même forme. Après la fondation de Balχ, Gajōmard établit beaucoup de mariages entre des membres de sa famille et tient à cette occasion une grande fête. Plus tard, il se met en marche, avec son frère,[1] contre une troupe de dēvs, et les détruit complètement. Puis il voue toutes ses forces au progrès du monde, de sorte que les peuples s'accroissent fortement en son temps. D'après quelques historiens, l'art de filer et de tisser la laine et d'en faire des vêtements aurait été inventé pendant son règne, et Gajomard aurait appris du prophète Idrīs l'art de coudre, mais cette tradition est en contradiction avec d'autres. Il y a des écrivains qui maintiennent que Gajomard fut l'inventeur de la selle et de la bride et, en général, de l'art de monter à cheval. Ayant vécu environ mille ans et régné sur le monde pendant quarante ans, Gajomard se retira définitivement et passa ses dernières années dans la solitude.

Xōndamīr, petit-fils de Mīrχond (mort en 1535 de notre ère), dans son ouvrage historique *Ḥabīb es-sijar*,[2] suit d'assez près la relation de Mīrχond. Il explique le nom Gajōmard comme signifiant en syrien «le vivant et le parlant». Il donne les différentes opinions sur sa généalogie. Gajōmard fut le premier roi sur la terre, il adorait Dieu dans la solitude des montagnes et des déserts. Quelques-uns disent qu'il inventa la selle, la bride et l'art de monter à cheval et en outre l'art de tisser la laine et d'en faire

[1] Il est curieux de voir comment ce frère, qui doit son existence à une étymologie populaire du nom Balχ, entre ici en action en participant à d'autres entreprises de Gajōmard. Cependant nous n'entendons pas parler d'exploits militaires du frère de Gajōmard: il n'a pas reçu de traits individuels.

[2] Édition lithographiée, Téhéran 1271 a. H., p. 62.

des vêtements et des tapis. Il régna trente ans; d'après une autre version il vécut mille ans et régna quarante ans. Puis Xōndamīr raconte l'histoire du fils de Gajōmard, qui, selon le cadi Baïdawī et le Ta'rīχ-i-ma'jam, s'appelait Sijāmaγ; il raconte comment Gajōmard va voir son fils, le mauvais augure du cri du hibou, comment le père trouve son fils tué à coup de pierres par les dēvs. Il se lamente, puis enterre le corps au fond d'une crevasse et allume un feu au-dessus: quelques mazdéens disent que dès lors le feu sort dix ou quinze fois la journée de la crevasse et s'y retire chaque fois. Gajōmard se met en mouvement pour se venger et, ayant assisté au combat du coq et du serpent, il livre un combat aux dēvs, les vainc, en tue quelques-uns et emprisonne les autres, qu'il emploie ensuite à des travaux durs. Là où il a remporté la victoire sur les dēvs, il bâtit une ville qu'il appelle Balχ d'après l'exclamation (*bal aχ!*) qui lui a échappé à la rencontre inattendue qu'il a avec son frère. Enfin l'auteur donne l'autre version de Mīrχōnd sur la mort de Sijāmaγ et la naissance de Hōšang.

D'Herbelot, dans sa « Bibliothèque orientale » cite sur Gajōmard des notices de Xōndamīr, que je ne trouve pas dans le *Ḥabīb es-sijar*; peut-être les a-t-il tirées de quelque autre ouvrage de Xōndamīr.[1] D'après cette relation, ce fut Gajōmard qui introduisit la coutume de se faire baiser les pieds par ses sujets, et il établit son trône dans la province d'Āzärbäigän. D'après la citation de d'Herbelot, Xōndamīr rattache le nom de la ville de Balχ à l'histoire de la rencontre de Gajōmard avec son frère, mais l'étymologie n'est pas celle proposée dans le *Ḥabīb es-sijar*: les deux frères se rencontrèrent « auprès d'un lieu du Khorassan qu'ils nommèrent Balχ, à cause des embrassements mutuels, dont ils s'étaient caressés l'un l'autre à cette entrevue (car *balχidan* signifie cela en langue persane) ». Gajōmard avait deux enfants, dont l'aîné nommé Nathek (Nāṭiq?) fut tué par des brigands dans les montagnes de Démavend, où il chassait. Le second, dont le nom était Sijāmaγ, fut celui auquel il remit sa couronne en se retirant du monde; mais il ne lui survécut pas non plus, car il fut assassiné par des démons après un règne de peu d'années. Cet accident obligea Gajomard à quitter sa retraite et à remonter sur le trône pour venger la mort de son fils. Après l'avoir fait et recouvré le corps de son fils, il le fit inhumer, et il fit allumer sur la ca-

[1] *Maāṯir el-mulūk?* (voir Grundr. d. Iran. Phil. II, p. 357).

verne dans laquelle le corps avait été déposé un grand feu qui y fut toujours entretenu et que l'on croit avoir été l'origine du culte de feu, (dont les Perses firent dans la suite leur divinité ».[1]

D'Herbelot qui a rassemblé, sur les héros légendaires de la Perse, une quantité de détails tirés d'ouvrages assez récents, mais peu connus aujourd'hui, dit dans l'article en question qu'on donne ordinairement à Gajomard mille ans de vie et cinq cent soixante de règne. Gajomard commença le premier à bâtir des maisons et des villes, car les hommes, jusqu'à son temps, n'avaient point eu d'autres habitations que les cavernes, et on lui rapporte la fondation des villes de Balχ, d'Istaχr et de Dèmavend, dans les provinces qu'il avait subjuguées; car son pays natal et le siège de son empire était la province d'Azärbäigan. On dit que ce même roi fut aussi l'inventeur des étoffes de poil, de laine, de coton et de soie, dont il enseigna la fabrication et l'usage, en faisant quitter aux hommes les peaux dont ils s'habillaient aussi bien que les cavernes. C'est de lui que l'on tient l'usage de la fronde et des autres instruments et machines propres à jeter des pierres, qui étaient les seules armes de ces temps là. Si Gajomard était le premier des hommes qui jouit de la souveraineté, il fut aussi le premier à s'en dégouter; car on dit qu'il s'en dépouilla pour retourner dans sa première demeure, qui était une grotte, où il vaquait à prier et à adorer le créateur de toutes choses, après avoir remis son sceptre et sa couronne entre les mains de Sijamaγ son fils.

Après la citation d'après Xōndamīr que nous avons reproduite ci-dessus, d'Herbelot donne une notice sur Gajōmard tirée d'un roman nommé *Gajōmard-nāmäh*, où le trait de la semence tombée a été varié d'une façon curieuse: Adam, après avoir péché, fut séparé d'Ève, sa femme, pendant un long espace de temps, et comme il la chérissait fort tendrement, il la chercha aussi avec beaucoup d'inquiétude. Mais Dieu, qui voulait lui faire sentir la peine de son péché, ne permit pas qu'il la rencontrât de sitôt, quoiqu'elle fût sur la même montagne que lui, à savoir sur le mont ʿArafat, qui est auprès de la Mecque, où ces deux premiers époux firent plusieurs tours inutilement. Adam s'étant endormi et ayant le visage d'Ève, sa femme, fortement imprimé dans son imagination, crut l'embrasser. Cette image amoureuse causa en lui le même effet que la véritable possession aurait pu produire, de sorte que la semence féconde de ce premier père des hommes

[1] D'Herbelot, Bibliothèque orientale, article « Caiumarath ».

étant tombée à terre, il s'en forma une plante, qui prit la figure humaine et devint enfin le Gajōmard dont nous parlons.

D'Herbelot dit enfin, que les auteurs orientaux ne sont pas d'accord sur la religion de Gajōmard, quelques-uns voulant qu'il ait embrassé celle des patriarches, Seth et Enoch, tandis que d'autres le font auteur du mazdéisme. Quelques historiens mettent un interrègne de deux cents ans entre Gajōmard et Hōšang.

La notice sur Gajōmard que contient le *Luγat-i-Šāhnāmāh*, ouvrage écrit en turc par ʿ**Abd el-qādir el-Baġdādī**[1] n'ajoute aucun trait nouveau à la légende de Gajōmard.

Parmi les figures légendaires, Gajōmard n'a jamais atteint à une popularité telle qu'en jouit Jim ou Frēdūn. Sa physionomie n'a jamais été très prononcée, son règne n'est pas devenu proverbial, et il n'a pas été rangé parmi les héros et les sages de l'antiquité dont on rencontre les noms à chaque page de la poésie lyrique persane. Masjaγ, Masjānaγ et Sijāmaγ s'effacent encore plus; dans la tradition populaire, ils n'ont joué qu'un rôle très modeste.

Dans le roman fabuleux persan *Sijāhāt-i-Ḥātim Ṭā'ī*, Gajōmard figure comme un magicien puissant. Ḥātim Ṭā'ī s'est chargé de procurer au jeune prince Mānīr Šāmī la belle Ḥusn Bānū, et afin de trouver pour le prince la réponse aux questions que Ḥusn Bānū pose à ses prétendants, Ḥātim entreprend ses voyages pleins de périls et d'aventures. Son dernier voyage a pour but l'exploration du mystère du bain Bādgārd. Au dessus de la porte de cet édifice colossal, il trouve l'inscription suivante en langue syrienne: «Ces enchantements ont été faits au temps du roi Gajōmard, et ce monument est demeuré pendant de longs siècles. Celui qui entre dans ce lieu enchanté n'en sortira [probablement] pas, mais restera ici en confusion et perdu pour le monde. S'il entre, il aura faim et soif, et il mangera, aussi longtemps qu'il reste en vie, des fruits du jardin, et il jouira de la vue de cet endroit, mais il lui sera difficile d'en sortir». Ḥātim entre par la porte, et se voit aussitôt transporté au milieu d'un désert désolé, mais il avance et arrive enfin à un édifice surmonté d'une coupole, à l'intérieur duquel le bain se trouve. Le bai-

[1] ʿAbdulqâdiri Baġdâdensis Lexicon Šahnâmianum, ed. C. Salemann Petropoli 1895, p. 172.

gneur lui donne de l'eau chaude à verser sur le corps; quand Ḥatim s'est servi du troisième seau d'eau chaude, un nouveau changement a lieu, accompagné d'un grand bruit et d'obscurité. La salle à coupole devient une voûte dans un rocher, et il se trouve debout dans un lac dont l'eau lui vient à mi-jambes. Comme l'eau monte toujours, Ḥātim cherche une issue hors de la voûte, mais en vain. A la fin, il nage sur l'eau, qui continue à monter, jusqu'à ce qu'il se trouve enfermé dans la partie la plus haute de la voûte. Puis un nouveau bruit se fait entendre, et le voilà de nouveau au milieu d'un désert. Il marche pendant trois jours et trois nuits et arrive à un haut édifice entouré d'un jardin. Il entre et mange des fruits du jardin pour apaiser sa faim, mais ne se sent pas rassasié. En s'approchant du château, il aperçoit une série de statues en pierre. Un perroquet lui adresse la parole de l'intérieur du château. Avant d'entrer dans le château, il observe au dessus de la porte l'inscription suivante: «Voici les enchantements de Gajomard. Un jour celui-ci, étant allé à la chasse, trouva un diamant, brillant avec l'éclat du soleil et luisant comme la lune. L'ayant examiné il trouva qu'il était très lourd. On le pesa, il avait un poids de trois cents mitqāl.[1] Gajomard fut étonné et demanda à ses courtisans et aux docteurs: 'A t-on jamais trouvé un autre diamant [comme celui-ci]?' Ils répondirent: 'Aussi longtemps que le dôme du ciel a tourné, personne n'a vu un diamant aussi grand et aussi brillant, et nous n'en avons entendu parler par la bouche de personne'. Il le conserva au moyen de ces enchantements-ci, en construisant le bain de Badgärd. Ce perroquet, qui est enfermé dans une cage fait partie des enchantements. O serviteur de Dieu! les flèches et l'arc qui sont déposés sur un trône d'or ont la destination suivante: si quelqu'un entre dans ce jardin-ci et désire sortir de ce lieu enchanté, qu'il saisisse les flèches et l'arc et tire sur le perroquet! S'il touche le perroquet, il peut sortir du lieu enchanté, mais s'il manque son coup, il sera changé en pierre». — Ḥātim entre dans le palais, tire sur le perroquet et manque deux fois le coup: la première fois il est changé en pierre des pieds jusqu'aux genoux, la deuxième fois jusqu'au milieu du corps, mais du troisième coup il perce l'oiseau, après quoi le palais disparaît au milieu d'orage et d'obscurité. Le diamant est à ses pieds, et comme il le ramasse, tous les statues en pierre reçoivent

[1] Env. 1400 grammes.

la vie et le mouvement; ce sont ceux qui ont essayé en vain de tuer le perroquet. L'énigme du bain de Bādgärd a été devinée.

Excursus.

Restes des légendes de Gajōmard et du bœuf type dans les cosmogonies du mithriacisme et du manichéisme.

Le culte de Mithra, transformation singulière du mazdéisme sous l'influence d'autres religions de l'Asie antérieure, s'étant répandu dans l'empire romain, atteignit, aux premiers siècles de notre ère, à un tel degré de popularité en Europe, que, pendant quelque temps, il parut douteux lequel des deux, le mithriacisme ou le christianisme, remporterait la victoire. Le mithriacisme a conservé des traces de la légende ancien-iranienne du bœuf primordial, tandis que le géant primordial a disparu ou bien s'est fondu dans la personne de Mithra. Le bœuf aussi a changé de caractère sous l'influence de l'idée, répandue dans l'Asie antérieure, du taureau sauvage comme le premier des animaux; il n'est plus l'être pacificique et innocent, le premier père des animaux utiles, que le mauvais esprit poursuit de sa haine, il est le représentant de la force animale indomptable, que le premier des dieux combat et tue. Mais il est toujours la première créature et celui du corps duquel poussent les plantes, surtout le blé.

Je cite le mythe mithriaciste d'après Cumont:[2]

Le taureau indompté paissait dans quelque prairie des montagnes; le héros (Mithra), recourant à un stratagème audacieux, le saisit par les cornes et réussit à l'enfourcher. Le fougueux quadrupède prenant le galop eut beau emporter son cavalier dans une course furibonde, celui-ci quoique démonté ne lâcha pas prise: il se laissa traîner, suspendu aux cornes de l'animal, qui, bientôt épuisé, dut se laisser prendre. Son vainqueur le saisissant alors par les pattes de derrière, l'entraîna à reculons dans la caverne qui lui servait de demeure, à travers une route semée d'obstacles. Cette «traversée» («transitus») pénible de Mithra était devenue une allégorie des épreuves humaines. Mais, sans doute, le taureau réussit à s'échapper de sa prison pour aller courir la campagne. Le Soleil envoya alors le corbeau, son

[1] *Siāhät-i-Ḥātim*, édition lithographiée, Bombay 1305 A. H., p. 256 sqq.

[2] F. Cumont, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra I, p. 306 sq.

messager, porter à son allié l'ordre de tuer le fugitif. Mithra remplit à contre-cœur cette mission cruelle, mais se soumettant aux injonctions du ciel, il poursuivit avec son chien agile la bête vagabonde, réussit à l'atteindre au moment où elle se réfugiait dans l'antre qu'elle avait quitté, et la saisissant d'une main par les naseaux, il lui enfonça de l'autre son couteau de chasse dans le flanc.

Alors se passa un prodige extraordinaire: du corps de la victime moribonde naquirent toutes les herbes et les plantes salutaires, qui couvrirent la terre de verdure. De sa moëlle épinière germa le blé, qui donne la nourriture, et de son sang la vigne, qui produit le breuvage sacré des mystères.[1] L'Esprit malin eut beau lancer contre l'animal agonisant ses créatures immondes pour empoisonner en lui la source de la vie; le scorpion, la fourmi, le serpent tentèrent inutilement de dévorer les parties génitales et de boire le sang du quadrupède prolifique; ils ne purent empêcher le miracle de se poursuivre. La semence du taureau recueilli et purifiée par la Lune[2] produisit toutes les espèces d'animaux utiles,[3] et son âme, protégée par le chien, le fidèle compagnon de Mithra, s'éleva jusqu'aux sphères célestes[4], où, divinisée, elle devint sous le nom de Silvain la gardienne des troupeaux. Ainsi, par l'immolation à laquelle il s'était résigné, le héros tauroctone était devenu le créateur de tous les êtres bienfaisants, et de la mort qu'il avait causée, était née une vie nouvelle plus riche et plus féconde.

Cependant le premier couple humain avait été appelé à l'existence, et Mithra fut chargé de veiller sur cette race privilégiée. C'est en vain que l'esprit des ténèbres suscita les fléaux pour la détruire, le dieu sut toujours déjouer ses funestes desseins. Ahriman désola d'abord les campagnes en y provoquant une sécheresse persistante, et leurs habitants, torturés par la soif, implorèrent le secours de son adversaire toujours victorieux. L'archer divin lança ses flèches contre une roche escarpée, et il en jaillit une source d'eau vive, à laquelle les suppliants vinrent rafraichir leurs gosiers altérés.

(Suit une version de la légende du déluge.)

Le manichéisme, qu'on peut considérer comme un compromis entre le mandéisme — rejeton de la religion babylonienne, influencée par le gnosticisme — et le mazdéisme, avec des réminiscenses chrétiennes des évangiles, connait le »premier homme« comme

[1] Cf. Bund. 10. 1.

[2] Cf. Jt. 7. Sīr. 2. 12; Bund. 10. 2.

[3] Cf. Bund. 10. 3.

[4] Cf. J. 29; Bund. 4. 2—5, Zad-sp. 3. 1—2.

Pour la connaissance du manichéisme, les sources principales sont le Fihrist d'an-Nadīm (le chapitre qui traite Mānī et sa doctrine a été publié

figure cosmogonique et eschatologique. Le « premier homme » du manichéisme semble être le résultat d'une fusion entre le Mandā de hajje des mandéens — le Marduk des Babyloniens transformé en personification de la gnosis — et le Gajōmard zoroastrien.

Les manichéens font commencer la lutte entre l'empire de la lumière et celui des ténèbres de la même manière que les mazdéens. L'esprit des ténèbres Humāma — le Tiamat, dragon du chaos chez les Babyloniens, doublé de l'Ahriman des mazdéens — aperçoit la lumière; il s'en approche, mais la lumière l'éblouit, et, terrifié, il recule. Puis il tire de nouvelles forces de ses éléments et s'élance en haut avec une telle violence, que la terre-lumière est ébranlée, et la nouvelle de l'agression atteint le roi « du paradis de lumière ». Celui-ci, le « roi de la lumière » des mandéens, doublé de l'Ohrmazd des mazdéens, se met en état de défense. Il crée d'abord « la mère des vivants » (*mādar-ī-zindayān* dans les textes M. 309 et M. 4), qui produit à son tour « l'homme primordial »,[1] qui, armé des cinq éléments de lumière, va combattre le chef des diables. Celui-ci a pris pour armes les cinq éléments des ténèbres. L'homme primordial succombe, et le chef des diables dévore une partie de sa lumière et l'enferme dans ses éléments des ténèbres. Pour le délivrer, le roi du paradis de lumière envoie « l'ami des lumières » et « l'esprit de la vie ». Ce dernier, par un cri magique, délivre l'homme primordial, qui descend au fond de l'empire de ténèbres et tranche les racines des cinq éléments de ténèbres, de sorte qu'ils ne croissent pas. Cependant

avec une tradition et des notes par Flügel, Leipz. 1862), quelques traités des Pères de l'Église et enfin les fragments de littérature manichéenne trouvés dans les dernières années par diverses expéditions archéologiques en Asie centrale (voir F. W. K. Müller, Handschriften-Reste in Estrangelo-Schrift aus Turfan I, Sitzungsb. d. preuss. Akad. d. Wiss. 1904, et II, Abhandl. d. preuss. Akad. d. Wiss. 1904; le même: Eine Hermas-Stelle in manich. Version, Sitz. d. preuss. Akad. d. Wiss. 1905; A. v. Le Coq, Ein manich.-uigurisches Fragm. aus Idiqut-Schahri, Sitz. d. pr. Ak. d. Wiss. 1908; Salemann, Manich. Studien, Mém. de l'Acad. des Sciences de St.-Pét. 1908; le même: Manichaica I—V, Bull. de l'Acad. des Sciences de St.-Pét. 1907—13). — A comparer Kessler, Mânî I (Berlin 1889); le même: article « Mani, Manichäer » dans la Realencyklopädie f. protest. Kirche u. Religion, t. XII; M. A. Kugener et F. Cumont, Recherches sur le Manichéisme, Bruxelles 1912.

[1] *El-insān el-qadīm* dans le Fihrist; *Primus Homo, ὁ Πρῶτος Ἄνθρωπος* chez les Pères de l'Église. Dans les fragments de Turfan, il figure sous les noms *naxust* ou *fradumīn* 'le premier', *mar* 'l'homme', *muxrēr* 'le prince' etc.

les particules de lumière que le chef des diables a ôtées à l'homme primordial se mêlent à des particules de ténèbres, et de ce mélange proviennent les éléments du monde matériel. Après que l'esprit de la vie a fait faire la voute du ciel au moyen des peaux étendues de quelques »archontes de ténèbres» que l'homme primordial a fait prisonniers, le monde matériel est formé des éléments provenus du mélange; il a dix cieux et huit terres et est entouré d'un fossé, dans lequel on peut jeter les particules de ténèbres qui se dégagent du mélange, et au dehors du fossé il y a un mur, qui empêche ces particules de s'échapper. La création du monde matériel a pour but la séparation des particules de lumière de celles de ténèbres, et dans cette opération le soleil et la lune ont leurs fonctions spéciales: au moyen des signes du zodiaque, qui fonctionne comme une espèce d'ascenseur, les particules de lumière dégagées sont hissées dans la lune, qui, dans la seconde moitié du mois lunaire, les transmet au soleil, d'où elles sont portées au »monde de la glorification» et ensuite, complètement purifiées, à la lumière suprême. Mais le chef des diables veut garder les particules de lumière volées; c'est pour cela qu'il se marie avec »la violence», »la cupidité», »la concupiscence» et »le péché» et avale les fruits; il épouse en outre une étoile (Ištar = Vénus) et a avec elle un fils, Adam, le premier homme. Adam est donc né des ténèbres, mais il est devenu le dépôt des particules de lumière qui constituent son âme. Le chef des diables et l'étoile ont ensuite une fille, Ève, qui, cependant, renferme moins de lumière qu'Adam. Ces deux êtres sont mis sous la garde de deux archontes de ténèbres, un mâle et une femelle, mais le roi du paradis de lumière leur envoie, pour les instruire sur leur nature et sur la possibilité de leur délivrance, le Jésus primordial, le prototype du Sauveur. Puis la propagation de l'espèce humaine a lieu.

Au dernier jour l'homme primordial (identifié, M. 470, avec le dieu Ohrmazd) accourra du nord, »le dieu de l'empire de lumière» ou »le messager sauveur» viendra de l'est, «le dieu du nouvel empire» ou «le grand architecte» du sud, et «l'esprit de la vie» (M. 470: *Mihr jazd*, le dieu Miϑra) de l'ouest. Puis accourront tous les autres dieux de lumière, et les manichéens bienheureux sortiront de leur demeure provisoire. Les deux anges qui soutiennent les cieux et les terres, lâcheront leurs fardeaux, et tout s'écroulera; et du chaos surgira des flammes qui envelopperont le monde entier. La conflagration universelle durera 1468 ans. Au

bout de ce temps, toutes les particules de lumière seront dégagées du mélange. Les êtres qui ont dirigé l'action de délivrance remonteront à la lumière suprême, Humāma retombera dans les ténèbres, et une barrière éternelle sera dressée entre l'empire de la lumière et celui des ténèbres.

Entre Gajōmard et Hōšang.

Les pères des races humaines.

La tradition a introduit un interrègne entre le premier couple humain et Hōšang, et l'a rempli par deux générations. Pourquoi l'a-t-elle fait? L'interrègne était-il donné d'abord par quelque spéculation chronologique, et a-t-on forgé les deux générations pour remplir cette periode? Ou bien, est-ce que les noms des deux générations existaient d'abord, et que la chronologie a été arrangée de manière à réserver une période probable à ces deux générations? Les parties existantes de l'Avesta ne contiennent aucun renseignement relatif à cet interrègne. Mais le résumé de l'Avesta sassanide que renferme le huitième livre du Dēnkard nous donne une indication indirecte sur cette matière.

D'après Dēnk. VIII. 13. 2—4, le Čihrdāδ a contenu la relation des enfants et de la postérité de Masjaỵ et de Masjanaỵ, jusqu'au moment où le progrès des hommes s'était effectué au milieu du kešvar de Xvanīras, et leur distribution sur les six kešvars qui sont autour de Xvanīras. Leurs races diverses, qui y sont enumérées, furent attirées ou exilées par l'ordre issu du créateur à chacune des races quant à l'endroit où elles devaient se rendre, et leur vie et leur existence leur fut assignées de l'au-delà. Et ce livre raconte l'établissement de ceux qui se rendirent dans les différents kešvars et de ceux même qui demeurèrent aux frontières de Xvanīras et de ceux d'entre eux qui prirent demeure dans les endroits intermédiaires, et [donne] l'explication des coutumes de chaque race humaine, des coutumes qui furent instituées dans chacune des races primitives ».

Il s'est trouvé, ainsi, dans le Čihrdāδ, des traditions ethnologiques et des détails ethnographiques relatifs aux descendants les plus proches du premier couple. Dans la forme pré-islamique de la légende, Gajomard était le prototype, Masjaỵ et Masjanaỵ

les premiers hommes, et Hōšang le premier roi. Gajōmard n'est roi qu'au sens figuré, il est «roi de l'argile»; mais Hōšang est un vrai roi, et doit avoir eu des hommes sur lesquels régner. Donc, la dispersion des hommes sur le monde et leur division en races et peuples doivent avoir eu lieu dans la période entre le premier couple et Hōšang. Ce sont ces considérations, sans doute, qui ont inspiré l'idée de la période qu'on désigna, dans les chroniques islamiques, comme le premier «interrègne». Le schème ethnologique ne nous est parvenu, malheureusement, que dans une forme fragmentaire.

Le point de départ des spéculations ethnologiques et généalogiques fut Sijāmaγ, le héros du combat des diables, à l'origine probablement l'adversaire d'Arzūr.[1] La tradition, d'abord, aura combiné la lutte dont Sijāmaγ était le héros avec le combat de Gajōmard et du chef des démons, forme de la légende qui se reflète chez Firdausī; puis, en considérant que Gajōmard vivait seul, et que ses seuls enfants, Masjaγ et Masjānaγ, naquirent après sa mort, on aura transporté Sijāmaγ dans une époque postérieure, en lui donnant pour père et mère le premier couple; comme reste de la combinaison des deux combats de diables, Arzūr est resté l'adversaire de Gajōmard. Cette forme de la légende est représentée par Bīrūnī D. On a donné à Sijāmaγ une sœur jumelle nommée Našāγ[2], qui fut sa femme, et à ce couple se rattacha l'arbre généalogique des peuples.

Les fragments de l'arbre généalogique conservés dans les littératures pehlvie et arabo-persane sont les suivants:

1) **Čihrdād** (Dēnk. VIII 13, 2 et s.)[3]:

(Gajōmard)
Masjaγ ~ Masjānaγ
⋮

Vēγerd (fondateur de l'agriculture)	Hōšang (premier souverain des 7 kešvars)	Tāz (père des Arabes)

[1] Voir ci-dessus p. 91.

[2] C'est la lecture traditionnelle, mais les lettres pehlvies permettent d'autres lectures: *Vasāγ*, *Rasāγ* etc.

[3] Voir ci-dessus p. 13—14 et p. 85.

2) **Bundahišn**, chap. 15[1]:

(Gajōmard)

Masjaγ ~ Masjānaγ

- Sijāmaγ ~ Našāγ
  - Fravāγ ~ Fravāγaīn
    - **Premier groupe.**
      - Hōšang ~ Gōzaγ — Auteurs des Iraniens
      - Tāz ~ Tāzaγ — Auteurs des Arabes
      - Couple auteurs des Sind (Indiens)
      - Couple auteurs des Dāī (Dahes)
      - Couple auteurs des Sēnī (Chinois)
      - Couple auteurs des Salm dans l'Arum (l'empire romain)
      - Couple auteurs des Tūr (Touraniens)
      - Couple auteurs des Anērān (Non-Iraniens)
      - Couple auteurs des Sūlīγ (Soghdiens)
      - Couple auteurs des Māzāndarāniens
    - **Second groupe.**
      - Sylvains à queue et au corps poilu
      - Hommes à ailes
      - Hommes à une jambe
      - Hommes ayant les oreilles et les yeux à la poitrine
      - Hommes de mer
      - Hommes de la terre (gnomes?)
- 6 autres couples de frère et sœur

A comparer Bund. 31. 1: Hosang était le fils de Fravaγ, fils de Sijāmaγ, fils de Masjaγ, fils de Gajōmard.

[1] Voir ci-dessus p. 20 et 115.

3) **Dēnkard** VII. 1. 9—16[1]:

(Gajōmard)
Masjaγ ~ Masjānaγ

(Sāmaγ (= Sijāmaγ)

Vēγerd Hōšang Tāz[2]

4) **Xvaδāināmaγ**, remaniement d'Ibn el-Muqaffa' (*Ḥamza*, ed. Gottwald, p. 24 et p. 29)[3]:

(Gajōmard)
Masjaγ ~ Masjānaγ

Sijamaγ

Fravaγ

Hōšang. Vēγerd.

La même table généalogique se trouve chez *Bīrūnī*, ed. Sachau p. 103: Hōšang est désigné comme le fils de Fravāγ (Afrāvāk), fils de Sijāmaγ, fils de Masjaγ, dont la femme était Masjānaγ (la même indication chez *Mas'ūdī* : Murūğ II, p. 110); p. 221, Hōšang et Vēγerd sont mentionnés comme frères, p. 225 comme frères jumeaux.

5) **Tabarī** I, p. 154[4]:

Gajomard

Masjaγ ~ Masjānaγ

Sijāmaγ ~ Sijāmi

— [5]. . . . . ~ أجرب — بتري ~ برأسب — ددي ~ ديس — أفري ~ أفروا
أوراشي ~ أوراش.

Hosang.

[1] Voir p. 28—29, 116 et 145.

[2] Dēnkard VII. 1. 16 ne dit pas expressément que Vēγerd et Hōšang étaient frères et ne mentionne pas non plus leur descendance de Sāmaγ (Sijāmaγ). Tāz est nommé VII. 1. 34 sans indication de sa généalogie. D'après le Namenbuch de Justi, le Dēnkard (ed. Peshotan 7, p. 324) donne en outre à Fravāγ les fils Asodāδ, Vohudaδ et Māz, dont les dernier est sans doute l'auteur des Māzändärāniens; mais le volume en question de l'édition de Peshotan ne m'est pas accessible, et je ne trouve pas le passage dans l'édition de Madan.

[3] Voir p. 72 et 150.

[4] Voir p. 116, où l'on trouvera les variantes des noms.

[5] Le nom de la sœur et femme de أجرب manque dans les manuscrits de Ṭabarī.

Bīrūnī (éd. Sachau p. 100) cite une notice du Šāhnāmäh d'El-Balχī, d'après laquelle Masjaγ et Masjānaγ, après avoir dévoré leur premier enfant, eurent six enfants, dont les noms sont mentionnés dans l'Avesta (Čihrdāδ?). El-Balχī ajoute que Sijāmaγ et sa sœur-épouse étaient le septième et dernier couple d'enfants qu'ils eurent, mais il commet l'erreur de donner à la sœur-épouse de Sijāmaγ le nom de Fravāγ et de faire de Hošang le fils de ce couple.

La série: Gajōmard-Masjaγ-Sijāmaγ-Fravāγ-Hošang, commune au Bundahišn, au Xvaδāināmaγ, et à Ṭabarī, se retrouve chez des auteurs comme Qudāma,[1] Mas'ūdī,[2] Muǵmil et Zahīr-ed-dīn, le chroniqueur du Ṭabaristān.[3] Ṯa'ālibī[4] et Firdausī[5] ont la série: Gajōmard-Sijāmaγ-Hōšang. L'auteur du Ta'rīχ-i-guzīdäh[6] mentionne les deux versions. Enfin, Mas'ūdī (Murūǵ II, p. 111)[7] connaît deux autres versions, une qui fait de Hōšang le fils de Gajōmard,[8] et une selon laquelle Hōšang était le frère de Gajōmard.

L'arbre généalogique des descendants de Masjaγ et de Masjānaγ contient les auteurs d'une quantité de races différentes. Par analogie avec d'autres arbres généalogiques légendaires chez les Iraniens, aussi bien que chez d'autres peuples du monde,[9] on s'attendrait à voir ces auteurs de races figurer comme des éponymes, en d'autres termes, on s'attendrait à ce que chacun des chefs de races — outre Hōšang, père des Iraniens, dont le nom et la personnalité étaient donnés, avant que les spéculations généalogiques et ethnologiques aient commencé — eussent porté le même nom que la race issue de lui. C'est en effet le cas de Taz, frère de Hōšang et père des Arabes. Tāz est l'éponyme des Tazīγ (persan *tāzī*), nom dérivé de *Ṭajj*[10] et qui désigne les Arabes en général. Chez les Syriens et les juifs babyloniens, Ṭajj

[1] Bibl. Geogr. Arab. VI p. 178: Ir, éponyme des Iraniens, était le fils de Freδūn, fils de Vivanghān, fils de Hōšang, fils de Fīrūzān (lire: Fravāγ), fils de Sijāmaγ, fils de Narsē (lire: Masjaγ), fils de Gajōmard.

[2] Voir p. 71; مشى a été défiguré en نرسى.

[3] Gesch. von Tabaristan, publiée par Dorn p. 154.

[4] Voir ci-dessous, p. 151.

[5] Voir p. 77—78.

[6] Voir p. 92.

[7] Voir ci-dessous p. 150.

[8] La même généalogie a été donnée par Bel'amī (trad. de Zotenberg I, p. 100; voir p. 69 du mémoire présent).

[9] Cf. mon mémoire «Trebrödre- og Tobrödre-Stamsagn», Danske Studier 1916, p. 84.

[10] Comme *rāzīγ*, pers. *rāzī*, de *Raï* (*Raj*).

est devenu également le nom commun des Arabes, ce qui prouve le rôle dominant qu'a joué cette tribu venue du sud de l'Arabie.[1] Les Taǰǰ ont été mentionnés pour la première fois par les Syriens au troisième siècle de notre ère, et l'éponyme Tāz figure, comme nous l'avons vu, dans le Čihrdāδ, qui faisait partie de l'Avesta sassanide, dont la rédaction fut terminée sous Šāpūr II (310—79 de notre ère). Cependant il est bien possible que la table généalogique soit plus ancienne: c'est un phénomène assez commun que, dans de telles tables ethnologico-généalogiques, des nouveaux éponymes prennent la place d'anciens éponymes suivant les changements ethniques qui s'effectuent avec le temps.[2]

Un autre éponyme est Māz, frère de Hōšang et de Tāz, que Justi a trouvé dans le Dēnkard,[3] et dans lequel il faut voir le père des Māzändärāniens.

Selon toute probalité, Vēγerd, autre frère de Hōšang, est également, à l'origine, un éponyme, et un éponyme plus ancien que Tāz. Dans Vēγerd, je retrouve le *Vaēkərəta* du premier chapitre du Vendidāδ, nom qui désigne le pays Gandhara. *Vaēkərəta*, dans Vend. I, est le septième des pays créés pas Ōhrmazd. Or, le premier chapitre du Vendidāδ, d'après les investigations de M. Andreas, date du temps du roi parthe Mithridate I (174—136 avant J.-C.), et le rôle de fondateur de l'agriculture assigné, par la légende, à Vēγerd, fait croire qu'il a reçu sa place dans l'histoire légendaire de la civilisation primitive à une époque où les provinces orientales de l'Iran en formaient le centre politique et civilisateur. C'est-à-dire que la table généalogique des éponymes ne peut être de beaucoup postérieure au temps de Mithridate I, car peu de temps après cette époque commencent les migrations de peuples qui, des siècles durant, devaient séparer l'est de l'Iran des parties occidentales du pays, et il paraît que de bonne heure le nom Vaēkərəta comme désignation géographique est tombé en désuétude.

Il y a encore un personnage de la table généalogique qui a l'air d'être un éponyme: c'est Gōzaγ, la femme de Hōšang. Gōzaγān[4], en arabe *el-Ǧūzaǧān*, *Ǧūzǧān*, est une localité située à l'est de l'Iran comme le *Vaēkərəta*. Elle est souvent mentionnée

[1] F. Buhl, Muhammeds Liv, p. 39.

[2] Voir « Tvebrödre- og Tobrödre Stamsagn » p. 85.

[3] Voir p. 112, note 2.

[4] La terminaison -*ān* forme des patronymiques et des noms ethniques.

par les géographes arabes. C'était le district ouest de la province de Balχ, par lequel passait la route de Märv er-rūd à la ville de Balχ. Pendant le moyen âge ce district était très fertile et très peuplé et contenait beaucoup de villes, parmi lesquelles trois existent aujourd'hui encore sous leurs anciens noms. Le *Gūzağān* exportait une grande quantité de marchandises, surtout des peaux, qui y étaient tannées et qu'on exportait de là partout dans le Khorassan.[1] A une époque plus reculée, à la fin de l'empire sassanide et au commencement de la domination arabe, il existait dans cette contrée des princes souverains qui portaient le titre de *Gōzayān-χvaδāi*.[2]

Avant de pousser plus loin notre examen, nous donnerons la traduction des passages qui ont le plus d'importance pour la partie de l'histoire légendaire que nous traitons ici: Bund. 15. 24—31, Dēnk. VII. 1. 15 et Ṭabarī I, p. 154.

Bundahisn, 15. 24—31: 24. Et ils [Masjaγ et Masjānaγ] eurent là-dessus[3] sept paires de jumeaux, chaque paire étant un mâle et une femelle, tous étant frère et sœur-épouse. Et de chaque couple naquirent des enfants pendant 50 ans, et eux-mêmes moururent dans une période de cent ans. 25. De ces sept couples un était l'homme Sijāmaγ et la femme Našaγ; et il naquit d'eux un couple: l'homme Fravāγ et la femme Fravaγain. 26. Il naquit d'eux quinze couples, et chaque couple devint une race; et c'est de ces races que provient le progrès continuel des générations du monde. 27. Par suite de la propagation des quinze races, neuf races émigrèrent, en traversant le vaste océan sur le dos du bœuf Sarsaoγ, aux six autres kēšvars, et y restèrent, et les six races humaines demeurèrent dans le Xvaniras. 28. De ces six races un couple était l'homme Tāz et la femme Tāzaγ, et ils allèrent dans le désert des Tāziγs. Et un couple était l'homme Hōšang et la femme Gōzaγ, dont descendent les Iraniens. Et un couple était celui duquel descendent les Māzandäraniens. 29. Parmi le nombre [des races] fut celle qui demeure dans le pays des Sūlīγs (les Soghdiens), celle qui demeure dans le pays des Anērs (les Non-Iraniens), celle du pays de Tur (les Touraniens), celle du pays de Salm qui est le pays d'Arūm (l'empire des Romains ou des Byzantins), celle du pays de Sēnī qui est celle de Čīnistān (la Chine), celle du pays de Dāī (pays des Dahes), celle du

[1] G. Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate, p. 423 (d'après Iṣṭaχrī, Ibn Ḥauqal, Maqdisī et Jāqūt).

[2] Voir Bīrūnī, Chronologie, ed. Sachau, p. 102, trad. de Sachau p. 110; à comparer Arthur Christensen, L'Empire des Sassanides, p. 23.

[3] Après avoir dévoré leur premier enfant, voir p. 20.

pays de Sind (l'Inde). 30. En somme, ceux qui demeurent dans les sept kešvars descendent tous de Fravaγ, de Sijamaγ et de Masjaγ. 31. Tandis qu'il y avait dix [autres?] races d'hommes, quinze races descendent de Fravaγ, et les vingt cinq races étaient tous de la descendance de Gajōmard, tels les êtres de la terre (les gnomes?) et les hommes de la mer, les hommes ayant les oreilles et les yeux à la poitrine, ceux à une jambe, ceux aussi qui portent des ailes à l'instar des chauve-souris, les sylvains à queue et au corps poilu.[1]

Dēnkard VII. 1. 15: Et après cela [c.-à d. après le temps de Masjaγ et de Masjanaγ] la gloire de l'élévation vint à Sijamaγ,[2] leur fils, ancêtre de descendants collatéraux, qui [émigrèrent] dans les différents kešvars et dans les différentes régions du monde, jusqu'à la distance que le créateur avait choisie pour ces kešvars et ces régions. Et par là le progrès et la dispersion des hommes sur les différents kešvars et les différentes contrées furent accomplis.

Tabarī I, p. 154: Mais les Persans qui disent que Gajōmard était Adam, racontent encore que Gajōmard eut le fils Masjaγ (مشي); et Masjaγ (مشى) prit en mariage sa sœur Masjānaγ (ميشانه), et elle lui donna des enfants, à savoir Sijamaγ (سيامك), fils de Masjaγ, et Sijāmī (سيامى), fille de Masjaγ; et à Sijamaγ, fils de Masjaγ, fils de Gajōmard furent donnés افرواك[3] et ديس[4] et براسب[5] et اجرب[6] et اوراس[7], fils de Sijamaγ, et افرى, دذى, برى et اوراسى, filles de Sijamaγ. La mère de tous ces enfants était Sijāmī, fille de Masjaγ, qui était la sœur de leur père. — Ils racontent que toute la terre consiste en sept climats, et le pays de la Babylonie et les routes qui y conduisent par terre et par mer font un de ces climats, et leurs habitants sont les descendants de افرواك, fils de Sijamaγ, et de leur postérité.[8] Les six autres climats, avec lesquels il n'y a plus, aujourd'hui, aucune commu-

[1] Ces dernières «races» ne sont en nombre que six. Pour compléter le nombre dix, quelques manuscrits parsis, contenant des mélanges divers, ont donné une liste «améliorée» de dix races: hommes ayant les yeux à la poitrine, hommes à trois yeux, ceux ayant les oreilles à la poitrine, hommes à oreilles d'éléphant, hommes à une jambe, hommes à pieds palmés, hommes à tête de léopard, à tête de lion, à tête de chameau et à tête de chien. (Note de West au passage cité du Bund., Pahl. Texts I, p. 60).

[2] Le texte: Sāmaγ.

[3] Codd. افرواك. Ibn el Athir افروك. var. افروال.

[4] I. A. دهقس, var. دفرد, رتس. [5] I. A. بولسب. var. نولسب.

[6] I. A. اجرب. var. احرب.

[7] Codd. P. et Ca. اوراس, Cod. C. اولوس. I. A. اوراس.

[8] C. à d. de la postérité de افرواك et de Sijamaγ.

nication par terre ou par mer, ont été peuplés par les autres enfants des fils et des filles de Sijāmaγ. Et افرواك, fils de Sijāmaγ, eut avec افرى, fille de Sijāmaγ, le fils Hōšang, le roi Pēšdāδī, qui succéda à son aïeul Gajōmard comme roi, et qui était le premier dans les mains duquel la domination des sept climats était réunie. S'il plaît à Dieu, nous raconterons son histoire en son temps et lieu. Il y en a[1] qui soutiennent que ce Hōšang était le fils d'Adam dans son union avec Ève.

Dans la relation du Bundahišn, des éponymes et des noms de peuples sont entremêlés, comme c'est le cas aussi, par exemple, dans la liste ethnologico-généalogique de la Genèse.

L'auteur du Bundahišn et Ṭabarī racontent tous les deux, mais d'une manière un peu différente, comment tous les sept kēšvars furent peuplés par les descendants de Masjaγ et de Masjanaγ. Chez le dernier, l'idée ancien-iranienne des sept kēšvars a été combinée avec la théorie d'origine grecque des sept climats. Les sept kēšvars sont d'abord le Xvanīras, qui est au centre du monde, et qui en est le meilleur sous tous les rapports, puis Arzah à l'ouest, Savah à l'est, Fraδaδafš et Viδaδafš au sud, Vōrubaršt et Vōrūğaršt au nord. L'idée que le monde se divise en sept parties se trouve déjà dans les Gāϑās (J. 32. 3). Il est possible que cette idée reflète les conceptions géographiques des anciens Iraniens à une époque réculée de leurs migrations, mais en tous cas elle est devenue avec le temps entièrement mythique: le monde central, le Xvanīras (av. *X^vaniraϑa*) renferme tout le monde connu, qu'entoure l'océan Vourukaša, les autres kēšvars étant des mondes fabuleux et inaccessibles aux hommes; ce n'est qu'avec une assistance divine — ou bien, comme le prétendent quelques-uns, avec l'assistance des dēvs — qu'on peut franchir l'océan qui sépare ces kēšvars du Xvanīras.[2] Plus tard, la conception des kēšvars change: alors le Xvanīras n'est plus entouré de l'océan, il ne constitue que la moitié de la terre, les six autres kēšvars, dont chacun égale en étendue le pays Saγastān (le Sīstān), formant ensemble l'autre moitié; le Xvanīras, dont le centre est le Fārs, est séparé des autres parties du monde en partie par l'océan, en partie — du côté nord — par de hautes montagnes et des forêts.[3] Ici, le Xvanīras a été identifié, évidemment, avec l'Asie antérieure (Iran, la Mésopotamie, la Syrie

[1] C.-à-d. des Persans.
[2] Vendidāδ pehlvi 1. 4 et Mēnōγ-ī-χraδ 9. 6.
[3] Bund. 9. 2 sqq., Zāδ-sp. 7. 8—11.

etc.), qui formait à l'antiquité et au moyen âge, à travers les vicissitudes de l'histoire politique, un ensemble aux points de vue de l'économie politique et de la vie intellectuelle; et les autres kešvars ne sont plus des mondes mythiques, mais des contrées terrestres inconnues ou peu connues. Ce changement de la conception est dû, probablement, à l'influence de la géographie grecque, qui commençait à s'exercer déjà aux temps des Sassanides. Chez les géographes et les cosmographes islamiques, la fusion entre l'idée iranienne des sept kešvars et la théorie grecque des sept climats a été accomplie. Les auteurs grecs divisaient le monde, par des lignes tirés parallèlement à l'équateur, en climats (vingt-deux chez Ptolémée, sept chez d'autres auteurs grecs, voir Pline: Hist. nat. VI. 34), d'après la longueur différente des jours et des nuits. Ce système fut adopté par les orientaux, quelquefois, mais plus rarement, avec cette modification, que les sept climats étaient arrangés l'un autour de l'autre en cercles concentriques.[1] Le climat central, le quatrième, est identifié avec Xvanīras, et la Babylonie,[2] où se trouvait Ctésiphon, capitale des Arsacides et des Sassanides, et où s'éleva plus tard Bagdad, capitale des califes, fut considérée comme le centre de Xvanīras, le plus délicieux de tous les pays du monde.[3]

Dans le récit du Bund. 15. 27, les six kešvars étrangers sont encore des mondes mythiques. C'est sur le dos du bœuf mythique Sarsaoγ que les neuf races qui quittent le Xvanīras traversent le grand océan pour peupler les autres kešvars.[4] Il est à supposer que, dans la forme originale de la légende, un couple seul a pris possession de chaque kešvar pour devenir le père et la mère de la race particulière à ce kešvar. En tout cas, il est très étonnant, que les populations des six kešvars aient pour ancêtres neuf couples. Selon le raisonnement éponymisant il serait plus naturel de faire descendre la population de chaque kešvar d'un seul couple. Il est à supposer, que des motifs étrangers ont altéré la tradition originale, ou bien que l'auteur du Bundahišn a mal compris ses sources. Cependant, si l'on examine atten-

[1] Masʿūdī, K.-et-tanbih, Bibl. Geogr. Arab. VIII, p. 31—32, trad. de Carra de Vaux p. 51.

[2] Le nom ʿ*Irāq* fut considéré comme une forme arabisée du mot *Irān* (voir p. ex. le dictionnaire de Jāqūt, ed. Wüstenfeld I, p. 417).

[3] Cf. La Géographie d'Aboulféda, trad. p. Reinaud, I Introd. p. CCXXIV sqq.

[4] Cet événement a lieu selon Bund. 17. 4, pendant le règne de Taχmōruw, d'après Zāδ-sp. 11. 10 sous celui de Hošang.

tivement l'énumération du Bundahišn, on devine derrière elle une forme plus primitive de la légende. Le Bundahišn donne à Fravāγ quinze couples d'enfants qui se divisent en deux groupes, un de neuf couples, dont descend la population des kēšvars étrangers, et un de six couples, qui sont les auteurs des habitants du Xvanīras. De ces six couples le Bundahišn mentionne spécialement deux: Tāz et Tāzaγ, père et mère des Arabes, et Hošang et Gōzaγ, auteurs des Iraniens. Puis il énumère une série de peuples, mais sans nous faire savoir lesquels d'entre eux il compte parmi les races du Xvaniras. Ensuite il ajoute aux quinze races ou couples issus de Fravāγ dix autres races qui sont aussi parmi la descendance de Gajōmard, et enfin il énumère différentes sortes d'êtres fabuleux qui appartiennent aux vingt-cinq races susnommées, mais sans spécifier si elles appartiennent au groupe des dix ou au groupe des quinze. Évidemment, l'auteur du Bundahišn n'a pas su mettre en accord les renseignements divergents qu'il a puisés dans des sources différentes. Le passage en question du Bundahišn nous fait savoir, en outre, que Masjaγ et Masjānaγ avait sept couples d'enfants, mais il ne nous donne les noms que d'un seul couple (Sijāmag ~ Našāγ)[1]. Cependant, la spéculation ethnologico-généalogique ne donne jamais aux premières générations de l'humanité un nombre d'enfants qui ne soit pas motivé: les six couples d'enfants du premier père et de la première mère, dont nous n'apprenons pas les noms, doivent avoir eu leurs rôles dans la production des races; mais si les populations des kēšvars étrangers aussi bien que celle du Xvanīras descendaient de Sijāmaγ, les six autres couples d'enfants de Masjaγ seraient superflus. Pour les doctes cervelles qui ont arrangé l'histoire primitive de l'humanité, le plus naturel serait sans doute de faire descendre les populations des sept kēšvars de sept couples, fils et filles du premier couple, puis de spécifier la descendance des diverses races du kēšvar Xvanīras de couples issus de celui des sept couples qui s'étaient établis au Xvanīras. Ainsi nous sommes portés à croire que, dans la forme originale de la légende, les populations des six kēšvars étrangers ont eu pour père et mère six couples, et justement les six couples d'enfants de Masjaγ et de Masjānaγ dont les noms et le rôle historique ne sont donnés ni dans le Bundahišn, ni dans le récit d'El-Balχī résumé par Bīrūnī. Ce qui nous confirme dans cette con-

[1] Cf. Bīrūnī d'après El-Balχī, cité p. 113.

ception, c'est que, chez Ṭabarī, les pères et mères des races des kešvars étrangers, s'ils ne sont pas les enfants de Masjaγ et de Masjānaγ, au moins ont-ils été placés, comme les frères et sœurs de Fravaγ, dans la génération avant Hōšang.

Quelles sont les dix races, auxquelles fait allusion Bund. 15. 31? Nous ne le savons pas. Probablement, on a ici une combinaison de diverses légendes ethnologico-généalogiques. Des auteurs arabes nous ont transmis de telles legendes qui font descendre les Iraniens de dix frères éponymes. Jaqut raconte[1] qu'Iran, fils d'Aswad,[2] fils de Sem, avait dix fils, à savoir Xurāsān, Sägästān, Kärmān, Mäkrān, Iṣfahān, Gīlān, Säbdān, Gurgān, Āzärbäigān et Armänān, qui ont donné leurs noms aux différentes provinces de l'Iran. Mas'ūdī[3] fait descendre les Perses de Hidrām, fils d'Arfaχšad, lequel avait dix fils qui étaient habiles dans l'art de monter à cheval (فُرُوسِيَّة), et c'est de là que les Perses (فُرْس) ont eu leur nom.

Dans la généalogie des peuples donnée par l'auteur du Bundahišn, aussi bien que dans celle de Ṭabarī, nous cherchons en vain, parmi les fils de Fravaγ, Vēγerd, qui a été mentionné dans le Čihrdād et qui est connu de l'auteur du Dēnkard et des chroniqueurs arabes qui représentent le Xvaδainamaγ dans la version d'Ibn el Muqaffa'. C'est ce qui prouve encore une fois que des variations différentes du schème ethnologico-généalogique ont circulé. Quant aux autres noms de peuples de la liste du Bundahišn, nous avons déjà mentionné les Tāzīγ. Les Māzändäraniens n'ont pas seulement eu une place marquante dans la légende (combats de Hōšang et de Taχmoruw avec les dēvs du Māzändärān, emprisonnement de Dahāγ dans le mont Dēmavend etc.), mais aussi dans l'histoire; dans ce pays à l'accès difficile, la civilisation ancienne et la religion zoroastrienne se maintinrent longtemps après la chute de l'empire sassanide, tandis que les ispahbaδs continuèrent à frapper la monnaie avec des inscriptions pehlvies. Que les Soghdiens ont joué un très grand rôle dans l'histoire de la civilisation de l'Asie centrale, c'est ce que nous apprend une quantité de textes, tant manichéens que chrétiens et bouddhistes, en langue soghdienne que les fouilles des dernières années ont mis au jour. Après les Māzändäraniens

[1] Ed. Wüstenfeld I p. 418; Barbier de Meynard, Dictionnaire géographique p. 63—64.

[2] *El-aswad* 'les noirs', le nom par lequel les Arabes se désignent euxmême en opposition avec 'les rouges', *el-aḥmar*.

[3] Murūǵ, Barbier de Meynard II, p. 139.

et les Soghdiens qui, bien qu'ils ne descendent pas de Hōšang, pére des Iraniens proprement dits (par lesquels le Bundahišn, évidemment, désigne en premier lieu les Persans), sont considérés aussi comme des peuples iraniens, le Bundahišn nomme les Anēr, c'est-à-dire les Non-Iraniens. Par ce mot, le Bundahišn n'a en vue, probablement, aucun peuple spécial: le nom s'est glissé dans la liste, parce que les rois sassanides s'appelaient officiellement «rois des rois des Iraniens et des Non-Iraniens». Puis viennent quelques peuples qui sont énumérés après les Iraniens dans le Fravardīn Jašt 143—144, et dans le même ordre qu'ils occupent dans ce Jašt: les peuples de Tūr, de Salm, de Sēnī et de Dāi. Enfin le Bundahišn a ajouté un peuple que le Fravardīn Jašt n'avait pas connu: le peuple du pays de Sind. Les premiers pères des Iraniens, des Touraniens et du peuple de Salm (les Sairima du Frav. Jt.) ne pouvaient pas figurer comme des éponymes, parce que la légende avait déjà donné à ces trois peuples comme éponymes Ērağ, Tūr et Salm, les trois fils de Frēδūn, qui en furent les premiers rois après la tripartition du monde.

Ṭabarı nous donne les noms de quatre des six couples qui ont peuplé les six kēšvars étrangers. Seulement le nom de la sœur et femme de أجرب manque dans les manuscrits. Comme l'œuvre de Ṭabarī est la seule source qui contient ces noms-ci — Ibn el-Aṯīr donne les noms des mâles seulement, d'après Ṭabarī — on peut à peine espérer en reconstruire la forme originale: de l'écriture pehlvie très ambigüe, ils ont été transcrits dans l'alphabet arabe, qui ne donne pas moins lieu à de fausses lectures, et ayant passé par les mains d'une série de copistes qui ne les comprenaient pas, ils nous ont été transmis dans une forme probablement très éloignée de l'original. Aussi c'est avec toute réserve que je vais risquer une hypothèse sur leur origine.

Bund. 31. 1 raconte que chacun des sept kēšvars a son *rat* (av. *ratu-*) ou dominateur spirituel, et les noms des six *rats* des kēšvars étrangers sont énumérés. Ce sont évidemment des formes altérées de six noms qui se trouvent dans le Frav. Jt. (110, 121 et 122),[1] mais sans aucune indication de leur rôle dans la légende religieuse. Les six *rats* sont les suivants:[2]

[1] Voir les notes de West, P.T. I, p. 115.

[2] Dans le Bundahišn, les noms sont donnés en écriture pazende.

	Frav. Jt.	Bund.
Dans l'Arzah:	Asavaŋhu, fils de Bivandaŋha	Asasagahad-i-Hvandean
le Savah:	Garōtaŋhu, fils de Pairi-tūra	Hoazarodaθhri-i-Parestjaro
le Vōrūbaršt:	Hvaspa	Huvāsp
le Vōrūgaršt:	Čaθwaraspa	Čaγravāk
le Frađađafš:	Spiti, fils de Uspāsnu	Spitōid-i-Usposinan
le Viđađafš:	Ǝrǝzraspa, fils de Uspāsnu	Erizrasp-i-Usposinan

On pourrait se demander, si ces six personnages mystérieux ne seraient pas tout simplement les premiers pères des races des six kešvars, élevés à la dignité de directeurs spirituels. Or, des quatre noms donnés par Ṭabarī, جراسب (I. A. فوراسب) pourrait très bien être une fausse écriture pour *خوراسب (Huvasp). Dans وراس (var. اراس ,واس) on pourrait voir une corruption d'Erizrasp (*ارزراسب) et dans اجرب une altération de Čaγrav[āk] (*چخرب). Le nom دیس, (I. A. دقس, var. قرد ,قرس) resterait en tout cas obscur.

Le *rat* du Xvaniras est Zoroastre lui-même. Il va sans dire, qu'on ne pouvait pas en faire le frère des *rats* des autres kēšvars et le fils de Masjaγ ou de Sijamaγ: il avait déjà sa place dans l'histoire et dans la généalogie. Mais on pouvait donner, à sa place, à la race du Xvaniras un premier père dont le nom était la personnification de la religion zoroastrienne. Fravaγ, étant le *fravāka-* avestique, qui signifie « prédication, révélation », est justement une telle personnification. Si mon hypothèse est vraie, Ṭabarī, qui présente les auteurs des races des six kēšvars étrangers comme les frères de Fravaγ, représenterait une tradition plus originale et plus ancienne que le Bundahišn qui en fait les frères de Sijāmaγ.

Quant aux sœurs et femmes des personnages qui constituent l'arbre ethnologico-généalogique, je pense que les noms qui ne sont pas dérivés des noms des frères-époux (Nasaγ, sœur-épouse de Sijamaγ, et Gozaγ, sœur-épouse de Hōšang, d'après le Bundahišn) sont les plus anciens. Les autres sœurs-épouses ont été, probablement, anonymes. Plus tard, on aura donné à celles-ci des noms dérivés de ceux de leurs frères-époux (Fravaγain, nom dérivé de Fravaγ, Tazaγ de Taz). Chez Ṭabarī les noms féminins ont été formés des noms masculins ou d'une forme cares-

sante abrégée de ceux-ci, par la terminaison -ī. Je suppose que ces noms féminins en -ī — du suffixe pehlvi -īy — ont été employés d'abord pour désigner les sœurs-épouses des éponymes: de *Sēn descendent les Sēnīỵān (les Chinois), et de cette désignation ethnique on aura formé le nom Sēnīỵ, par lequel on a désigné la sœur-épouse de *Sēn etc. Puis on a construit, d'après ce modèle, les noms des sœurs-épouses d'autres personnages qui n'étaient pas précisément des éponymes, comme Afrī, femme d'Afravaỵ (remplaçant la forme plus ancienne Fravāỵaīn), اورشی, femme de اوراش, بری, femme de براسب etc.

La chronologie du premier millénium.

La durée de la période insérée entre Gajomard et Hošang a été déterminée par la spéculation chronologique à quatre vingt treize ans et six mois. La période entre la naissance de Gajōmard — considéré comme le premier homme — et la mort de Jim devait faire un total de mille ans, et le nombre d'années de chaque règne de cette période étant donné, la durée de l'interrègne entre Gajomard et Hošang est trouvée par une simple computation. Comme nous allons le voir dans un volume suivant, Jim était à l'origine un type du premier homme, et dans la chronologie légendaire originale, la vie ou le règne de Jim remplissait tout le premier millénium de l'histoire humaine. Cette conception ancienne se reflète encore dans un passage de l'œuvre de Bel'amı (trad. de Zotenberg I, p. 63) et dans la chronique du Tabaristan de Zahır ed dın (composée vers 1476 de notre ère), où le règne de Jim est indiqué à mille ans. Mais, de bonne heure, la légende a donné des prédécesseurs à Jim, et le millénium a été partagé entre lui et ses prédécesseurs. Ainsi, comme nous l'avons vu, la vie terrestre de Gajomard a été fixée à trente ans, sa semence repose dans la terre pendant quarante ans, puis Masjaγ et Masjanaγ en poussent et passent cinquante ans avant de s'accoupler. Entre cette période-là et celle de Jim, il y a deux règnes, celui de Hošang et celui de Taχmoruw. Or la durée du règne de Taχmoruw a été fixée, déjà dans les Jašts,[1] à trente ans, et il est très probable que la fixation du règne de Hōšang à quarante ans est aussi ancienne, bien qu'on ne puisse pas l'établir par des citations de notre Avesta. Le règne de Jim est indiqué, dans toutes les meilleures sources, à 616 ans ou plus exactement à 616 ans et six mois ou bien même à 616 ans, six mois et seize[2] ou treize[3] jours. Après cette période, Jim vécut encore cent ans caché, en exil. Le nombre d'années de règne

[1] Jt. 19. 29 sqq.

[2] Mēnoγ-i-χraδ 27. 25.

[3] Aogəmadaēčā 95 (ed. Geiger, p. 29 et 58).

attribuées à Jim est bien singulier: les chronologies légendaires opèrent généralement avec des nombres ronds. Je ne sais pas m'expliquer par quelles raisons on a choisi ce nombre-là.[1] Somme toute, nous avons les chiffres suivants: 30 + 40 + 50 + 40 + 30 + $616^1/_2$ + 100 = $906^1/_2$. Reste, pour constituer le millénium: 93 ans et six mois. Pour remplir ces quatre-vingt treize ans et six mois on a construit l'interrègne entre Gajōmard et Hōšang.

Telle est la chronologie donnée par le Bundahišn et le Xvaðāināmaγ pehlvi:

	Bundahišn (chap. 34)		**Xvaðāināmaγ**[2]	
Gajōmard	30	ans	30	ans
la semence cachée dans la terre	40	»	40	»
Masjaγ et Masjānaγ avant leur accouplement . . .	50	»	50	
jusqu'à la naissance de Hōšang	93[$\frac{1}{2}$]		$93\frac{1}{2}$	
Hōšang	40		40	
Taγmōruw	30		30	
Jim	$616\frac{1}{2}$		616[$\frac{1}{2}$]	
Jim en exil	100		100	
Total	1000	ans	Total 1000	ans

Quant aux deux fractions, une négligence générale règne dans les sources. Le Bundahišn ajoute les six mois aux 616 ans de Jim, mais il omet les six mois de la période avant la naissance

[1] Windischman a essayé d'expliquer les six mois qu'ajoute le Bundahišn, et les six mois et seize jours qu'ajoutent le Mēnōγ-ī-χraδ aux 616 ans de Jim: dans Bund. 15.2 il ne lit pas *Matr u Matrjān* (= Masjaγ u Masjānaγ), mais *Mitr u Mitraγān*, et il traduit le passage de la manière suivante: «Und nach 40 jahren wuchsen sie aus der erde in der gestalt einer rīvāspflanze mit einem stamm fünfzehnjährig mit fünfzehn blättern, am Mitraγān des monats Mitr auf diese weise . . .» Or, Mitr (Mihr) est le septième mois et Mitraγān (Mihrγān) est le seizième jour de ce mois. Ainsi, d'après l'opinion de Windischmann, il faut ajouter six mois aux quarante ans pendant lesquels reposait la semence de Gajōmard dans la terre; la partie restante d'un an fut ajoutée ensuite au règne de Jim. Mais si la plante de rīvās avait poussé au Mihrγān, il fallait aux quarante ans ajouter six mois et seize jours, et alors la partie d'un an à ajouter au règne de Jim ne ferait que cinq mois et quatorze jours. En outre, l'indication «au jour Mihrγān du mois Mihr» pourra difficilement être exprimée, en pehlvi, seulement par les mots *Mitr u Mitraγān*.

[2] Hamza D combiné avec Belʿamī B et Bīrūnī E. Voir p. 72—73, 68, 76—77, 83.

et le commencement du règne de Hōšang.[1] Des trois sources qui remontent au Xvaδainamaγ pehlvi, Belʿamī B n'a que les deux premiers chiffres (jusqu'à la naissance de Masjaγ et de Masjānaγ). Ḥamza D donne les chiffres jusqu'à la naissance de Hōšang, et Bīrūnī E nous donne la liste complète. Dans la liste de Bīrūnī les deux fractions sont tombées, mais Ḥamza a les six mois de la période avant Hōšang.

Dans le Xvaδainamaγ remanié par Ibn el-Muqaffaʿ, la tradition de sa semence cachée dans la terre a été supprimée.[2] Pour combler la lacune que cette omission a produite dans la chronologie, Ibn el-Muqaffaʿ a ajouté une période qui se serait écoulée après l'accouplement du premier couple, mais avant le commencement de l'interrègne; mais comme il a fixé cette période à cinquante ans, la somme totale des années écoulées jusqu'à la mort de Jim fait 1010 ans au lieu de 1000. Ibn el-Muqaffaʿ a arrondi l'interrègne avant Hōšang à quatre-vingt quatorze ans, en supprimant les six mois du règne de Jim. Dans le texte de Ḥamza publié par Gottwald (Ḥamza C), la période de la vie du premier couple avant l'accouplement est indiquée erronément à soixante-dix ans, mais la troisième liste de Bīrūnī (Bīrūnī G),[4] qui reproduit Ḥamza C, nous permet de corriger la faute: Bīrūnī G a le chiffre 50. Le texte de Ḥamza ajoute que l'interrègne entre la fin du règne de Gajōmard et le commencement de celui de Hōšang dura deux cent quatre-vingt quatorze ans et huit mois. Il faut lire, comme il résulte des chiffres corrects dans Bīrūnī G, cent quatre-vingt quatorze ans et huit mois. Je ne sais pas comment expliquer la fraction.

Ainsi, selon Ibn el-Muqaffaʿ, le millénium se composait des périodes suivantes:

Gajōmard	30	ans
Masjaγ et Masjānaγ avant l'accouplement	50	»
jusqu'à leur mort	50	»
la terre reste sans roi	94	»
Hōšang	40	»
Taχmoruw	30	»
Jim règne	616	»
Jim en exil	100	»
Total	1010	ans

[1] Hōšang naquit roi (Ṭab. I. 171). [2]) Voir p. 83.
[3]) Voir p. 72. [4]) Voir p. 77.

La troisième tradition que nous transmet Ḥamza (Ḥamza A + B,[1] reproduit dans le Muǵmil[2] et à laquelle remonte aussi Belʿamī A[3] et la liste Bīrūnī F,[4] ne connaît pas Masjaγ et Masjānaγ et, pour combler le millénium, elle grossit l'interrègne entre Gajōmard et Hōšang. Dans cette version, la vie de Gajōmard est fixée à quarante ans — l'auteur du Muǵmil seul ayant changé le chiffre en 30 d'après les autres traditions — et en additionnant ces quarante ans aux quarante de Hōšang, aux trente de Taχmōruw et aux 716 ou 716½ de Jim, y compris les cent ans de l'exil, on aura 826 ou 826½ ans; restent 174 ans ou 173½ pour l'interrègne. Ḥamza A ne donne pas le chiffre exact, mais calcule l'interrègne a « cent soixante-dix et quelques années ». Belʿamī A qui ne mentionne pas les nombres d'années de Gajōmard, de Hōšang, de Taχmōruw et de Jim, arrondit le chiffre de l'interrègne à cent soixante-dix ans, computation qui se retrouve dans Bīrūnī F. Le texte de Muǵmil a « cent cinquante et quelques ans », mais ce chiffre est dû, peut-être, à une faute du copiste.

	Ḥamza A + B	Bīrūnī F (et Belʿamī A)	Muǵmil et-tawārīχ
Gajōmard . . .	40 ans	40 ans	30 ans
interrègne: cent soixante-dix et quelques ans c.-à-d. . .	174 »	170 »	150 et quelques ans
Hošang	40 »	40 »	40 ans
Taχmōruw . .	30 »	30 »	30 »
Jim	716 »	616 »	716
Total	1000 ans	896 ans	966 ans

Ṭabarī, conformément aux anciens textes, indique (I, p. 179) la durée du règne de Jim à 616 ans et six mois plus cent ans pendant lesquels il vécut caché, ou bien, d'après une autre tradition qu'il a trouvé chez quelques auteurs: à 716 ans, quatre mois et vingt jours (I, p. 181). L'interrègne est fixé par Ṭabarī (I, p. 172) à 223 ans. Je suppose que la version qu'il reproduit a eu à l'origine 223½ = 173½ + 50, c.-à-d. la période de 50 ans avant l'accouplement du premier couple selon la tradition du Bundahišn et du Xvaδāināmaγ, additionnée à l'interrègne de 173 ans et six mois de la tradition que représentent — avec suppression des fractions — Ḥamza A + B. Ṭabarī ne mentionne pas la durée de la vie de Gajōmard. Il attribue à Hošang et à Taχ-

[1] Voir p. 71—72, 83.
[2] J. A. IIIe série, t. VII, p. 259 sqq.
[3] Voir p. 68.
[4] Voir p. 77.

mōruw quarante ans de règne à chacun, mais en faisant mention aussi d'une tradition qui veut que Hōšang eût 605 ans à la mort d'Adam, et d'une autre d'après laquelle Hōšang vivait deux cents ans après la mort d'Adam (I, p. 154—55). Là où commence la combinaison de l'histoire légendaire des Iraniens et de l'histoire biblique, le système chronologique ancien est en pleine désorganisation, et les chiffres varient d'une façon très capricieuse. Ta'ālibī ne donne à Jim que 520 ans, mais prolonge à 300 ans l'interrègne, qu'il place entre Hōšang et Taχmōruw; il fait régner Taχmōruw pendant trente ans, mais il cite une autre relation, que, du reste, on trouve déjà chez Ibn Qutaïba et d'après laquelle Taχmōruw aurait régné mille ans.[1]

Quand le système chronologique ancien, bâti sur les millénniums, fut tombé en oubli, le nombre d'années de Jim fut arrondi de sept cent seize à sept cent ans. Tel est le cas dans le Tanbīh de Mas'ūdī, qui a conservé, pourtant, la fraction d'un an que la tradition ancienne avait ajoutée aux années de vie de Jim: la vie de Jim dure sept cents ans et trois mois, selon le Tanbīh. Firdausī, Ja'qūbī et Bel'amī ont sept cents ans. Dans le Tanbīh, l'interrègne entre Gajōmard et Hōšang dure 223 ans comme chez Ṭabarī, mais un autre interrègne de 108 ans a été introduit entre Hōšang et Taχmōruw. Ja'qūbī[2] attribue à Gajōmard une vie de soixante-dix ans, chiffre qui a résulté, probablement, de l'addition des quarante ans pendant lesquels la semence était cachée dans la terre, aux trente ans que l'ancienne tradition donne à Gajōmard. Chez Bel'amī, le nombre d'années des trois premiers rois légendaires a été grossi outre mesure: Gajōmard règne sept cents ans, Hōšang quatre cents, Taχmōruw cent; Jim règne sept cents ans, après quoi il est caché pendant un an seulement. Si, en suivant la tradition commune, on substitue ici cent ans à un an, le nombre total des périodes depuis Gajōmard jusqu'à la mort de Jim serait exactement deux mille ans, mais c'est peut-être un hasard. Un interrègne n'est connu ni de Ja'qūbī, ni de Bel'amī, ni de Firdausī, et Mas'ūdī qui, dans son Tanbīh, établit deux interrègnes, comme nous venons de voir, n'en mentionne aucun dans le Murūǧ. Dans ce dernier ouvrage, Mas'ūdī reproduit, à côté de la tradition qui donne à Gajōmard une vie de

[1] *Kitāb el ma'ārif*, éd. Wüstenfeld, p. 320—21. Ibn Qutaïba attribue à Jim une vie de 960 ans.

[2] Voir p. 66.

quarante ans, une autre d'après laquelle Gajōmard aurait vécu mille ans, chiffre qui est dû, probablement, à l'identification de Gajōmard avec Adam, dont la vie a été fixée, par la légende islamique, à mille ans.[1]

Ibn Qutaïba

(Handbuch d. Gesch., ed. Wüstenfeld, p. 320)

Taχmōruw	1000 ans
Jim	960

Ja'qūbī

(ed. Houtsma p. 178)

Gajōmard	70 ans
Hōšang	40
Taχmōruw	30
Jim	700

Ṭabarī

(ed. de Goeje, passim)

Gajōmard	805 ans
interrègne	223
Hōšang	40
Taχmōruw	40
Jim règne	616$^{1}/_{2}$
Jim en exil	100

Bel'amī

(Trad. de Zotenberg, p. 100 sqq.)

Gajōmard	700 ans
Hōšang	400
Taχmōruw	100
Jim règne	700 ou 1000[2]
Jim en exil	1

Mas'ūdī (*Murūǧ*)

(Barbier de Meynard II, p. 105 sqq.)

Gajōmard	40 ans (ou un peu moins), selon d'autres 1000 ans
Hōšang	40 (ou moins)
Taχmōruw	30 (chiffre contesté)
Jim	600, d'après d'autres 700$^{1}/_{2}$

Mas'ūdī (*Tanbīh*)

(Bibl. Geogr. Arab. VIII, p. 85 sqq.)

Gajōmard	40, d'après d'autres 30 ans
interrègne	223
Hōšang	40
interrègne	108
Taχmōruw	30
Jim	700$^{1}/_{4}$

[1] Une computation très singulière est celle que donne le Muǧmil dans la liste chronologique contenue dans le chap. III (voir l'article de Quatremère, JA. IIIe série, t. 7, p. 263) et qui ne s'accorde pas avec les autres indications du Muǧmil que nous venons de citer. D'après cette liste, il y aurait eu entre le (commencement du) règne de Hōšang et (le commencement de) celui de Taχmōruw 70 ans, et depuis le règne de Taχmōruw jusqu'à celui de Jim 850 ans.

[2] Trad. de Zotenberg I, p. 63.

Ta'ālibī

(Zotenberg p. 5, 7, 10, 17)

Gajomard	30 ans
Hošang	40
interregne	300
Taχmoruw	30, selon d'autres
Jim	520 [1000

Firdausī

Gajomard	30 ans
Hošang	30
Taχmoruw	30
Jim	700

Mustawfī-i-Qazwīnī

(*Ta'rīχ-i-guzīdāh*, ed. Browne, p. 81 sqq.)

Gajōmard	1000 ans
Hošang	40
Taχmoruw	30
Jim regne	700
Jim en exil	100

Ẓahīr-ed-dīn

(ed. Dorn p. 151—54)

Gajōmard	30 ans
Hošang	400
Taχmoruw	30
Jim	1000

D'après la Bibliothèque orientale de d'Herbelot,[1] la chronologie la plus généralement acceptée était la suivante: Gajōmard vécut 1000 ans et régna 560 ans, puis vint un interrègne de 200 ans; Hošang vécut 100 ans et régna pendant 40 ou 50; Jim régna 700 ans et voyagea ensuite pendant 100 ans. D'Herbelot passe sous silence le nombre d'années de Taχmoruw. Xōndamīr donne à Taχmoruw 800 ans de vie et 400 ou, d'après d'autres, 30 ans de règne.

[1] Articles: Caiumarath, Huschenk, Thahamurath, Giamschid.

Hōšang et Taχmōruw.

/

La tradition avestique et son origine.

Des deux rois légendaires Hōšang et Taχmōruw, le premier figure plus souvent que le second dans les textes de l'**Avesta.** Dans le *Jt. 5* les héros légendaires qui font des sacrifices à Anāhitā sont énumérés. Parmi eux on trouve Hōšang. Voici le passage en question:

Jt. 5. 21. A elle sacrifia Haošjaŋha Paraδāta sur la pente du mont Harā cent chevaux mâles, mille bœufs, dix mille moutons. — 22. Et il l'implorait, disant: « Donne-moi ce bonheur, ô bonne et très puissante Arədvī Sūrā Anāhitā, que j'atteigne à l'empire suprême sur tous les pays, sur les démons et les hommes, les sorciers et les sorcières, les tyrans, les kavis et les karapans, que j'abatte les deux tiers des démons māzaniens et des scélérats varəniens! » — 23. Alors Arədvī Sūrā Anāhitā lui donna cette faveur, elle qui donne toujours du bonheur à celui qui apporte des libations, au pieux, à celui qui sacrifie et qui prie.

Jt. 9 (Les héros sacrifient à Drvāspā):

3. A elle sacrifia Haošjaŋha Paraδāta sur la pente du mont Harā, la haute et belle montagne créée par Mazdāh, cent chevaux, mille bœufs, dix mille moutons et lui apporta des libations: — 4. « Donne-moi, ô bonne et très puissante Drvāspā, ce bonheur, que je sois vainqueur de tous les démons māzaniens, que je ne prenne pas la fuite par crainte des démons, mais que tous les démons prennent la fuite, à contre-cœur et terrifiés, et qu'ils se précipitent pleins de terreur dans les ténèbres! » — 5. Alors Drvāspā, la forte, créée par Mazdāh, la pure, la protectrice, lui donna cette faveur, elle qui donne du bonheur à celui qui apporte des libations, au pieux, à celui qui sacrifie et qui prie.

Jt. 13. (Invocation aux fravahrs):

137 . . . . Nous sacrifions au fravaši de Haošjaŋha, le fort, le pieux, afin de résister aux démons māzaniens et aux scélérats varəniens, et afin de résister à l'inimitié créée par les démons.

Jt. 15 (Les héros sacrifient à Vaju):

7. A lui sacrifia Haošjaŋha Paraδāta au sommet du mont Harā aux jointures de fer, sur un trône d'or, sur un coussin brodé d'or, sur un tapis brodé d'or, avec un faisceau de Barsom étendu, le creux de la main débordant. — 8. Il l'implora ainsi: « Donne-moi ce bonheur, ô Vaju à l'action supérieure, que j'abatte les deux tiers des démons māzaniens et des scélérats varəniens! » — 9. Alors Vaju à l'action supérieure lui donna ce bonheur de sorte que l'obtint Haošjaŋha Paraδāta . . . . — 11. A lui

sacrifia Taχma Urupi, le vigilant, sur un trône d'or, sur un coussin brodé d'or, sur un tapis brodé d'or, avec un faisceau de Barsom étendu, le creux de la main débordant. — 12. Il l'implora ainsi: Donne-moi ce bonheur, ô Vaju à l'action supérieure, que je sois vainqueur de tous les démons et de tous les hommes, de tous les sorciers et de toutes les sorcières, et que je monte Aŋra Mainju transformé en cheval, trente ans durant, d'un bout de la terre à l'autre! — 13. Alors Vaju à l'action supérieure lui donna ce bonheur, de sorte que l'obtint Taχma Urupi.

Jt. 17 (Les héros sacrifient à Aši vaŋuhī):

24. A elle sacrifia Haošjaŋha Paraδāta sur la pente du mont Hara, la haute et belle montagne créée par Mazdāh. — 25. Il l'implora ainsi: «Donne-moi ce bonheur, ô haute Aši vaŋuhī, que je sois vainqueur de tous les démons māzaniens, que je ne prenne pas la fuite par crainte des démons, mais que tous les démons prennent la fuite, à contrecœur et terrifiés, et qu'ils se précipitent pleins de terreur dans les ténèbres! — 26. Aši vaŋuhī la haute tourna en volant autour de lui. Haošjaŋha Paraδāta obtint cette faveur.

Jt. 19 (Les héros sacrifient à Xᵛarənah):

25. Nous sacrifions au Xᵛarənah, le vigoureux, le kavien, le très-glorifié, à l'action supérieure, celui qui est plein de soin, d'énergie et d'ingéniosité, supérieur à toutes les autres créatures, (26) qui accompagna Haošjaŋha Paraδāta pendant longtemps, de sorte qu'il régnât sur la terre divisée en sept parties, sur les démons et les hommes, les sorciers et les sorcières, les tyrans, les kavis et les karapans, lui qui abattit les deux tiers des démons māzaniens et des scélérats varəniens. 27. Nous sacrifions au Xᵛarənah (etc.), (28) qui accompagna Taχma Urupi le vigilant, de sorte qu'il régna sur la terre divisée en sept parties, sur les démons et les hommes, les sorciers et les sorcières, les tyrans, les kavis et les karapans, (29) de sorte qu'il fût vainqueur de tous les démons et de tous les hommes, de tous les sorciers et de toutes les sorcières, de sorte qu'il monta Aŋra Mainju transformé en cheval pendant trente ans d'un bout de la terre à l'autre.

Jt. 23 (Āfrīn Paiγambar Zardušt): 2. [Puisses-tu être] vigilant comme Taχma Urupi!

Voilà tous les passages de notre Avesta qui concernent les deux héros en question. Parmi les parties disparues de l'Avesta sassanide, le *Čihrdaδ*, à ce que nous apprend le huitième livre du Dēnkard, a contenu des notices sur Hošang et Taχmōruw.

Dēnkard VIII. 13. 5—6: (Le Čihrdaδ contenait des relations sur) *5.* la fondation de la loi et de la coutûme, à savoir celle de la noblesse terrienne (*dehkānīh*) pour la culture et l'alimentation du monde, basée sur [l'activité de] Vēγerd Pēšdāδ, et celle de la monarchie (*dahjupaδīh*) pour la protection et la direction de la créature, basée sur [l'activité de] Hošang Pēšdaδ; *6.* la généalogie de Hošang, le premier, et de Taχmōruw, le second

maître des sept kēšvars, et l'énumération des générations depuis la création originale jusqu'à Jim.

Le Čihrdāđ n'était probablement pas de date très ancienne[1]. Les Jašts qui nous occupent ici sont, au contraire, pour la plupart des textes anciens. Font exception seulement l'Āfrīn Paiγambar Zardušt, qui n'a aucune importance, et le Jašt 15 dont la langue porte témoignage d'une origine relativement récente[2], et dont le style brillant et quelque peu voluptueux contraste avec celui des Jašts 5, 13, 17 et 19. Mais pour les recherches présentes, le Jašt 15 ne contient rien, que nous ne connaissions pas déjà par les Jašts 5, 13, 17 et 19.

Les passages cités des Jašts nous donnent les traits principaux des légendes de Hōšang et de Taχmōruw telles qu'on les racontait au temps des Achéménides: Hōšang (Haošjaŋha) surnommé Paraδāta, roi légitime et protégé des dieux, régnait sur tous les sept kēšvars, non seulement sur les hommes, mais aussi sur les démons, les sorciers et les sorcières. Les démons tremblèrent devant lui et se précipitèrent dans les ténèbres par peur de lui, et il tua les deux tiers des démons māzaniens et des scélérats varəniens et sacrifia aux dieux sur la pente du mont Harā. Taχmōruw au surnom «le vigilant» (*azinavant*) régnait sur les sept kēšvars, sur les hommes et les démons, les sorciers et les sorcières et les tyrans, les kavis et les karapans, il fut vainqueur des démons et des hommes et monta Ahriman transformé en cheval, d'un bout de la terre à l'autre.

Les Jašts ne nous renseignent pas sur les relations généalogiques entre Hōšang et Taχmōruw. Le résumé du Čihrdāđ que nous possédons dans le Dēnkard est tout aussi silencieux sur ce point. Nous apprenons seulement, que Taχmōruw a eu sa place dans la série des rois immédiatement après Hōšang. Les livres pehlvis que nous citerons ci-après font, d'un commun accord, Taχmōruw frère de Vīvanghān, qui descend au troisième degré de Hōšang. Cette généalogie a été suivie par la plupart des auteurs islamiques qui mentionnent les rapports généalogiques entre ces deux rois; cependant Ṭabarī fait de Taχmōruw le frère de Vīvanghān, et pour Firdausī et les auteurs qui dépendent de lui, Taχmōruw est le fils de son prédécesseur Hōšang. Vīvanghān (av. *Vīvaŋhaiti*) et son fils Jim (av. *Jima*) correspondent à Vivasvat et à son fils Jama dans la mythologie indienne: ces deux figures

[1] Voir p. 42–43.
[2] Voir Bartholomae, Altiranisches Wörterbuch, p. XXII.

remontent sans doute à la période indo-iranienne; mais dans le monde légendaire des Indiens on ne trouve aucun personnage qui corresponde à Taχmoruw. D'autre part, les renseignements que nous donnent les Jašts sur Hošang et Taχmoruw montrent, tout fragmentaires qu'ils soient, que ces deux héros s'appartiennent par leur action spéciale: tous les deux règnent sur les démons aussi bien que sur les hommes, tous les deux ont la même mission à remplir, celle de subjuguer et d'asservir les démons.

Dans la liste des héros légendaires, Hošang et Taχmoruw ont été placés entre Gajomard, qui est le géant préanthropique devenu le prototype du genre humain, et Jim, qui est le type indo-iranien du premier homme. C'est ce qui porte à croire que Hošang et Taχmoruw ont été à l'origine des types du premier homme ou du premier roi qui, après la séparation des Indiens et des Iraniens, se sont introduits dans le monde légendaire des Iraniens et qui ont délogé Jim de la première place pour être délogés eux-mêmes, à une époque plus récente, par Gajomard, lorsque celui-ci s'est transformé de prototype en premier homme. Dans les Jašts et à travers toute la littérature pehlvie, Hošang est le premier roi, mais on trouve des restes d'une autre conception, d'après laquelle Taχmōruw était le premier roi. Selon Mas'udi,[1] il y en avait parmi les Persans qui considéraient Taχmoruw comme le premier roi de la première dynastie, et d'après Jaqut,[2] Taχmoruv était en même temps le premier homme et le premier roi. Jāqūt est un auteur assez moderne (13e siècle de notre ère), il est vrai, mais dans quelques cas, une tradition indubitablement ancienne, et qui semblait avoir disparu de bonne heure, émerge chez un auteur islamique relativement récent.[3]

Le Haosjaŋha avestique porte presque toujours le surnom Paraðāta. Ce mot peut signifier «celui qui a été créé avant [les autres], créé le premier»; et à cette signification correspond la traduction pehlvie du nom: *Pēšdāð*. Plus tard, la signification 'créer' du verbe *dāðan* étant tombée en désuétude, on interprétait le nom Pēšdāð «celui qui, le premier, mit en vigueur la loi de la royauté»[4], ou simplement «celui qui, le premier, donna la

[1] Voir ci-après p. 194. [2] Voir p. 215.

[3] La conception originale qui donnait à Jim mille ans de règne n'est représentée dans aucune do nos sources pehlvies, mais reparaît chez deux auteurs islamiques, Belʿamī (10e siècle) et Ẓahīr-ed-dīn (15e siècle); voir p. 124.

[4] Voir Darmesteter Zend Avesta II, p. 371—72 note 26.

loi ». et on y voyait une allusion au rôle civilisateur que l'on attribuait à Hōšang. Dans la littérature pehlvie, le surnom Pēšdāð est attaché à quelques parents et successeurs de Hōšang, et le Čihrdāð avait déjà attribué à Vēγerd, le frère de Hōšang, le surnom de Pēšdāð. Dans la première liste des rois légendaires chez Bīrūnī,[1] dont la source est le Xvaðāināmaγ pehlvie, le mot *Pēšdāðī*, devenu la désignation d'une dynastie entière, embrasse Hōšang, Taχmōruw, Jim, Frēðūn et même l'usurpateur Dahāγ. Les deux autres listes de Bīrūnī renferment sous ce nom en outre les rois suivants jusqu'à Zaw et Karšasp, de sorte que tous les rois anciens depuis Gajōmard jusqu'à Dārā, fils de Dārā (Darius III) se rangent en deux dynasties, celle des Pēšdāðiens et celle des Kajāniens, et c'est là le système qu'on retrouve chez la plupart des auteurs islamiques. Mais les Jašts de l'Avesta ne connaissent pas une dynastie pēšdāðienne; là, le nom Paraðāta, « celui qui a été créé le premier », désigne tout spécialement Hōšang.

Chez les Scythes du sud de la Russie, **Hérodote** a trouvé la légende suivante:[2]

Targitaos, le premier homme, fils de Zeus avec une fille du fleuve Borysthène, régna mille ans avant l'invasion de Darius dans le pays des Scythes. Il avait trois fils, Lipoxaïs, Arpoxaïs et Kolaxaïs.[3] A cette époque, quatre objets d'or, une charrue, un joug, une hache d'armes et une coupe, tombèrent du ciel. Les deux fils aînés de Targitaos essayèrent l'un après l'autre de s'emparer de ces choses-là, mais ils se brûlèrent les doigts sur le métal encore ardent. Mais lorsque leur frère cadet, Kolaxaïs, s'approcha, le métal ne brûlait plus, et il emporta les objets. On en augura que Kolaxaïs serait roi, et c'est de lui que descend la famille royale, les Paralatai. De Lipoxaïs descendent les Auchates, d'Arpoxaïs les Katiares et les Traspiens. Tous les Scythes royaux s'appelaient Scolotes. Kolaxaïs partagea son royaume entre ses trois fils, dont chacun eut sa part, et dans le royaume central, qui était le plus grand, les objets d'or furent gardés.

Nous avons ici une légende sociale.[4] Aux quatre objets tombés du ciel correspondent les quatre noms Auchates, Katiares, Traspiens et Paralates, qui sont en effet les noms de classes sociales ou d'états: les Auchates (la charrue) sont les agriculteurs, les Katiares (le joug, qui sert a atteler les chevaux) sont

[1] Bīrūnī E, voir p. 82. [2] Hér. IV, 5—7.

[3] Lipo, Arpo et Kola en composition avec *xaïs*, iranien *χšaja* 'roi'.

[4] Voir mon article: « Trebrödre- og Tobrödre-Stamsagn », Danske Studier 1916, p. 56.

les guerriers combattant sur un char, les Traspiens (la hache) sont les guerriers combattant à cheval,[1] les Paralates sont la famille royale. Cette légende sociale a été combinée avec la légende ethnique très répandue, surtout parmi les peuples indo-européens, qui fait descendre les peuples de trois frères, dont le plus jeune est le père de la race principale ou de la race à laquelle appartient le narrateur. On a greffé la quatripartition sociale sur la tripartition ethnique, en faisant descendre les deux classes guerrières d'un seul homme, Arpoxaïs. Que la légende a été ethnique à l'origine, c'est ce que montre le nom du père de la famille royale: Kolaxaïs est probablement[2] une altération de *Skolo-χšaja, c'est-à-dire «le roi des Scolotes».[3] Les trois frères ont été, à l'origine, des éponymes ethniques, ils ont représenté trois tribus des Scythes iraniens: de même que *Skolo-χšaja était le premier roi des Scolotes, *Arpo-χšaja était le premier roi d'un peuple qui s'appelait Arpa ou plutôt Ṛpa, un peuple qui doit avoir eu le renom de vertus guerrières, vu que la légende dans son adaptation sociale a fait de son éponyme l'auteur des deux classes guerrières.

En effet, nous trouvons, éparses dans l'Asie antérieure, les traces d'un nom de tribu ou d'un éponyme Ṛpa, ce qui nous fournit des renseignements intéressants sur l'histoire des migrations des Scythes. Selon la relation de Ctésias, le premier roi des Mèdes s'appelait Arbacès, en iranien Arbaka, c'est-à-dire *Arpa*[4] avec le suffixe *-ka*. Chez Ctésias, cet Arbacès et son allié Bélésys, roi de la Babylonie, conquièrent Ninivé. Le dernier chapitre de l'Anabase de Xénophon nous fait savoir, qu'au temps où vivait Ctésias, la Médie était gouvernée par un satrape du nom Arbacès et la Syrie et l'Assyrie par un satrape appelé Belesys, d'où conclut M. Eb. Schrader,[5] que Ctésias, l'homme de cour, avait substitué les noms des deux dignitaires contemporains à ceux de Kyaxarès et de Nabopalassar. Quoi qu'il en soit, le nom Arbaka

[1] Dans *Τράσπιες* on reconnaît une composition dont la dernière partie est *aspa* 'cheval'.

[2] C'est l'hypothèse de M. Andreas.

[3] La terminaison de *Σκολό-τοι* est la terminaison du pluriel scythique. Le pluriel en *-t*, *-ta*, *-tā* est commun aux dialectes des Iraniens septentrionaux.

[4] Le développement de *p* en *b* (c.-à-d. la spirante *w*) avait commencé déjà sous les Achéménides, ce que prouvent des formes doubles comme *Ἀστάπαρος* et *Ἀστάβαρος*, *Βαγαπάτης* et *Μεγαβάτης* etc.

[5] Keilinschr. u. Geschichtsforschung p. 576.

est ancien dans la Médie: un chef de tribu mède de ce nom figure dans une inscription de Sargon (721—705).

Dans la table ethnologico-généalogique du chapitre 10 de la Genèse, on trouve parmi les fils de Sem, c'est-à-dire parmi les éponymes des nations qui habitaient la partie centrale du monde connu des Hébreux, un homme appelé Arpakchad. Je reconnais dans ce nom un *Arpa χšājaϑija* ('roi Arpa'), forme qui ne diffère que dialectalement du nom scythique *Arpoxaïs*. Dans la même table ethnologico-généalogique les fils de Gomer, fils de Japhet, sont énumérés: Achkenaz, Riphat et Togarma. Gomer est l'éponyme des Kimmériens, Achkenaz celui des Scythes, et on cherche les Togarma dans le Taurus: Riphat est probablement Ṛpa avec la terminaison scythique du pluriel.

On pourrait rappeler, enfin, les montagnes rhipéennes, *τα Ῥίπαια* ou *Ῥιπαῖα ὄρη*, nom par lequel les Hellènes désignaient quelque chaîne de montagnes dans le haut nord. A différentes époques on a identifié les montagnes rhipéennes avec diverses chaînes de montagnes plus ou moins connues, depuis les contrées des Sarmates asiatiques jusqu'aux Alpes; plus tard le nom a été employé surtout, à ce qu'il paraît, pour désigner une partie de la chaine de l'Oural. En tout cas, les Grecs étaient d'accord, que les montagnes rhipéennes étaient situées vers le nord; on les désignaient aussi quelquefois sous le nom de « montagnes hyperboréennes ».

Nous trouvons ainsi le nom *Ṛpa*, *Arpa* en bien des endroits dans les parties de l'Asie antérieure qui ont été, pendant les temps historiques, la scène des migrations des Scythes. Il est à supposer que, des pays situés au nord de l'Iran — des deux côtés de la mer caspienne — et habités de peuples appartenant à la race iranienne, des migrations ont eu lieu de temps en temps vers les hautes terres de l'Iran; mais c'est seulement lorsque ces mouvements ont pris le caractère de véritables invasions ennemies et d'expéditions de conquête que l'histoire en a gardé le souvenir.[1]

[1] Une localité nommée Arbaki est mentionnée dans une inscription d'Asurnāsirpal (M. Streck, Armenien, Kurdistân u. Westpersien nach den bab.-ass. Keilinschriften, p. 42). Une autre localité du nom Arpha se trouve au Libanon dans la Cœlesyrie. Une rivière nommée Rhebas ou Rhebaios (aujourd'hui Riva), parcourant la Bithynie, tombe dans la mer noire. Je ne saurais dire si ces noms ont une connexion avec le nom de tribu *Ṛpa*, *Arpa*. Une ville du nom Arbaka était située en Arachosie (Ptol. 6. 20. 4, Amm. Marc. 22. 8), et le géographe arabe Jāqūt connait un Arbak ou Arbuk, canton de la province Ahwāz (Barbier de Meynard, Dict. géogr. p. 18).

Or, le nom *Ἀρπα* serait dans la langue avestique **Ərəpa*. M. Andreas soutient, que la lettre avestique qu'on transcrit par un ə est dérivé du *vav* araméen et représente ainsi un *u* ou un *o*. Suivant cette lecture, **Ərəpa* serait en effet *Urupa*, et nous aurions ici l'origine du héros legendaire Taχma Urupa[1] ('U. le Fort'), dont le nom devient, en transcription pehlvie, *Taχmōruw* et chez les auteurs islamiques *Tahmūraf* d'abord, puis *Tahmūras* ou *Tahmūrat* ou bien même, par analogie de Kajumarṯ (Gajōmard), *Tahamart*.

Nous avons vu, que Hōšang et Taχmoruw, qui se suivent dans la succession des rois légendaires, appartiennent au même cercle de légendes. L'étymologie du nom Hōšang (Haošjaŋha) est douteuse. Justi le fait dériver de la racine *ši-* 'demeurer', et le rend par «celui qui donne de bonnes demeures». Ce serait un nom tout à fait dans l'esprit zoroastrien. Comme le héros en question porte deux noms, dont l'un est évidemment post-zoroastrien, on est tenté de croire, que l'autre nom, Paraδata, est son nom originel, qu'il a gardé comme un surnom, après que le nouveau nom, de provenance zoroastrienne, a pris la première place. Mais le nom *Paraδāta*, 'celui qui a été créé le premier', nous montre que ce héros légendaire est un type du premier homme. Si Taχmoruw est identique à l'Arpoxaïs de la légende scythe, Hošang Paraδata est évidemment le même que Targitaos. Dans le récit scythe, Targitaos, comme le père de Kolaxaïs, est le premier père de la famille des Paralates. Par une émendation très légère, on lirait *ΠΑΡΑΔΑΤΑΙ* au lieu de *ΠΑΡΑΛΑΤΑΙ*, et on en viendrait ainsi à l'hypothèse suivante: dans la légende scythe, le premier homme s'appelait Paraδata; plus tard, on lui a donné un autre nom, Targitaos, et de son nom primitif on a fait le nom de la dynastie issue de lui. Chez les Iraniens, qui, avant la réforme de Zoroastre, ont emprunté cette légende aux Scythes, un développement analogue a eu lieu: Paraδāta ayant eu sa place parmi les héros de la légende zoroastrienne, a reçu un nouveau nom, Haošjaŋha, et d'après son nom primitif, devenu un surnom, la dynastie issue de lui a été dénommée les Paraδātas, les *Pēsdādiens*.

De notre hypothèse il s'ensuivrait que Firdausī, qui fait de Taχmōruw le fils de Hōšang, représente une meilleure tradition

[1] Ou *Urupi*, mais l'*i* n'est pas primitif, voir Lommel, Studien über indogerman. Femininbildungen (Gött. 1912), p. 49 sqq.

que les sources pehlvies et leurs remanieurs islamiques, qui insèrent trois générations entre Hōšang et Taχmōruw et voient dans ce dernier le frère de Jim. Il est possible, que Firdausī suit ici des sources maintenant perdues qui remontaient à la tradition primitive, mais il se peut aussi, que cet accord n'est dû qu'à un hasard, Firdausī ayant simplifié la généalogie pour des raisons d'économie poétique. Si, dans la version générale de la légende, les deux héros ont été séparés par des générations intermédiaires, on pourrait peut-être en chercher la cause dans l'anecdote de la mort de Taχmōruw: Taχmōruw est dévoré par Ahriman, et son corps est tiré des entrailles du diable par Jim.[1] C'est pour cela, peut-être, que la tradition a imaginé une relation plus intime entre Taχmōruw et Jim, Taχmōruw est devenu le frère de Jim et a eu pour père le père de Jim, Vīvanghān, et celui-ci a été fait le fils de Hōšang. Plus tard, comme nous allons voir ci-après[2], deux autres générations ont été créées par des fausses lectures du nom de Vīvanghān.

Selon les Jašts, l'activité de Hōšang Pēšdāδ est localisée dans les pays au sud de la mer caspienne. Hōšang règne sur tous les sept kēšvars, il est vrai, mais sa tâche principale est celle de combattre les dēvs māzaniens et les scélérats varəniens, dont il tue les deux tiers. Māzan est le Māzändärān actuel[3], et Varəna, le quatorzième des pays créés par Mazdāh d'après le 1er chapitre du Vendidāδ, est, selon la tradition mazdéenne, le pays Paδašχᵛārgar[4] ou Daïläm, tradition qu'affirme le nom Varəna, car de **Varnjānām* ('[pays] des Varəniens') est dérivé le nom géographique moderne *Gīlān* (phl. *Gēlān*), et Gīlān, provincei voisne du Māzändärān, est le pays qui portait aussi, autrefois, le nom de Daïläm.

Les pays situés au sud de la mer caspienne se séparent par leur caractère géographique du reste de l'Iran. Isolés du plateau iranien par des chaînes de montagnes hautes et difficiles à franchir, vivant sous un autre climat et dans d'autres conditions naturelles, ils ont su garder bien des fois une certaine indépendance politique. Les combats des premiers immigrants aryens avec les aborigènes sauvages et guerriers ont laissé des traces çà et là dans l'histoire légendaire des Iraniens. Les dēvs māzaniens et

[1] Voir ci-après p. 187 sqq.
[2] Dans un volume suivant, traitant la légende de Jim.
[3] Voir Nöldeke dans le Grundr. der iran. Phil. II, p. 178.
[4] Marquart, Ērānšahr p. 129 sqq.

Les scélérats (ou payens) varəniens jouent ici le même rôle que les dasjus dans les Védas ou les races de Fomóré et de Fir-Bolg dans l'histoire légendaire des Irlandais.[1] Les aborigènes d'une autre race que les immigrés, parlant une autre langue et ayant d'autres mœurs, figurent souvent dans les traditions des immigrés comme des êtres démoniaques. Il ne faut pas attacher beaucoup d'importance à ce fait que les peuples du Māzändärān sont appelés démons (*dēv*), tandis que ceux du Gīlān sont traités de scélérats (*drəgvant*). Cette différence n'est due, peut-être, qu'au désir de varier les expressions; et, une fois établie dans un texte saint, cette terminologie est employée dans tout texte de composition postérieure, qui fait mention des peuples en question. Le mot *drəgvant* est employé aussi bien en parlant de divinités malfaisantes qu'en parlant de malfaiteurs humains, et il est à supposer que les aborigènes subjugués des deux pays ont eu, dans la tradition populaire, le même caractère d'êtres démoniaques. Dans le Sūδγar, un des nasks de l'Avesta sassanide[2], les devs mazaniens sont décrits comme des géants crasseux, vivant dans des cavernes; les eaux de l'océan[3] leur vont quelque part au milieu des cuisses, quelque part au nombril, et là où l'océan est le plus profond, jusqu'à la bouche. Le Sūδγar racontait comment Frēδūn les combattait, quand, après la défaite de Dahāγ, ils avaient envahi le Xvaniras, et comment il en tua les deux tiers. C'est évidemment une légende secondaire qui a transporté les exploits de Hošang au héros populaire Frēδūn. Dans l'histoire de Kaus, les devs mazaniens jouent encore un rôle important. Selon le Dāδastān-i-dēnīγ 37. 81, Astōvidāδ, le démon de la mort, est le chef des dēvs māzaniens.

Résumons le résultat de nos recherches. Haošjaŋha Paradāta ('celui qui a été créé le premier') et Taχma Urupa, les deux premiers rois de la légende avestique, sont probablement identiques à Targitaos, premier homme de la légende des Scythes, et à son fils Arpoxaïs, éponyme de la tribu scythe des Ṛpa. Les deux héros appartiennent au même cycle, et la légende de Hōšang nous montre, qu'ils sont originaires du Mazändäran et du Gīlān. La population nord-iranienne, qui a occupé ces pays, a attribué aux anciens héros Paraδāta et Ṛpa les combats historiques avec

---

[1] D'Arbois de Jubainville, Cours de littérature celtique II, p. 130 sqq.
[2] Voir Dēnkard IX. 21. 17 sqq., West PT. IV, p. 216 sqq.
[3] La mer caspienne ou bien l'océan mythique, le *Vourukaša*.

les aborigènes, devenus dans la tradition populaire des géants terribles et des êtres démoniaques. A l'époque post-zoroastrienne, le cycle local de Paraδāta-Ṛpa a été inséré dans l'histoire légendaire mazdéenne, et le type primitif du premier homme, Jima, a été déplacé, Paraδāta, sous le nom zoroastrien Haošjaŋha, et Ṛpa, surnommé «le Fort» (Taχma Urupa), ayant été placés devant lui dans la série des rois.

Si nous examinons les Jašts dans lesquels les anciens rois légendaires sont énumérés, nous trouverons que la série commence partout par Hōšang, exception faite du Fravardīn Jašt (Jt. 13). Dans celui-ci, la série des rois et héros légendaires commence par Jima, et la série étant close par Husravah, quelques autres héros sont énumérés après, parmi lesquels se trouve Haošjaŋha: évidemment, ils n'ont pas encore eu, au temps où fut composé le Fravardīn Jašt, leur place fixe dans la succession chronologique des anciens héros. Nous en pouvons conclure, je pense, que la série des rois légendaires du Fravardīn Jašt est plus primitive que celle que donnent les autres Jašts, c'est-à-dire qu'au moins cette partie du Fravardīn Jašt (§§ 130 sqq.), et probablement le Fravardīn Jašt en entier, appartient à la couche la plus ancienne de l'Avesta post-gāthique.

Dans le Čihrdāδ, Hōšang a eu pour frère Vēγerd, qui était à l'origine l'éponyme du pays Vaēkərəta.[1] Hōšang et Vēγerd sont devenus ici les héros d'une légende sociale: Hōšang est le créateur du pouvoir royal, dont le but est la protection des hommes et l'établissement des lois parmi les hommes,[2] et Vēγerd est le créateur de l'agriculture et de la vie rurale. Vēγerd est le fondateur du *dehkānēh* (Dēnk. VIII. 13. 5: *dehānkānēh*), l'état de la noblesse terrienne, et Hōšang a fondé le *dahjūpadēh*,[3] le pouvoir royal, la souveraineté.

Cette fondation double de l'ordre politique et social fut rappelée plus tard par deux fêtes annuelles, dont Bīrūnī fait mention dans sa chronologie. C'était d'abord la fête Tīraγān au jour

[1] Voir p. 114.

[2] Il reste incertain, si ce rôle lui a été attribué par suite de la fausse interprétation de son surnom *Pešdāδ* («celui qui, le premier, a donné des lois»), ou si, au contraire, c'est le rôle d'auteur de lois attribué à Hōšang qui a amené la fausse interprétation de son surnom.

[3] Mot savant (à comparer *dehībaδ*, fragment de Turfan M. 473 c et M 472), formé sur l'ancien iranien *dahjupati-*, *daŋhupaiti-*. Bīrūnī le rend en transcription arabe: الدحوفذيّه.

Tīr (le 13) du mois Tīr, consacrée en même temps au souvenir de l'institution de l'état des scribes.[1] Voici la notice de Bīrūnī:[2] «*Ad-dahqafadijja* signifie la conservation et la garde du monde et le règne dans lui, et *ad-dahqana* signifie la culture du monde et l'action de semer dans lui et de le distribuer. Ces deux sont des jumelles; par elles la prospérité du monde est maintenue, et la durée de son existence est assurée, et il est guéri de ce qu'il y a en lui de corrompu. Et le secrétariat (*al-kitaba*) qui vient après ces deux est intimément lié à elles, et il provient de Hošang, mais *ad-dahqana* provient de son frère Vēγerd. Et le nom de ce jour-là est Tīr, c.-à-d. Mercure, qui est la planète des scribes; et par ce jour de fête, Hošang célébra en ce temps-là le nom de son frère, et *ad-dahqana* fut sa part à lui, et c'est la même chose que le secrétariat; aussi faisait-on de ce jour-là une fête en l'honneur et à la gloire de Vēγerd. Ce jour-là il (Hošang) ordonna aux peuples du monde de se costumer en secrétaires et en dehkāns, et les princes, les dehkāns, les mobaδs et d'autres continuèrent à se costumer en secrétaires jusqu'au temps de Vištasp, afin d'honorer le secrétariat et de glorifier le dehkānat.»

L'autre fête instituée à la commémoration de Hōšang et de Vēγerd était le Xurramroz («le jour gai»), le premier jour du mois Daδv (Daī). «Ce jour-là, le roi descend de son trône royal et prend un habit blanc et s'asseoit sur des tapis blancs dans la prairie, et il abandonne l'inaccessibilité et la pompe royale pour vaquer aux affaires du monde et du peuple. Et quiconque a à lui parler au sujet d'une affaire quelconque, qu'il soit un homme de qualité ou un homme humble, s'approche de lui et lui parle librement. Et il rassemble les dehkāns et les agriculteurs et leur donne à manger et à boire et dit: 'Aujourd'hui je suis, moi, comme un d'entre vous, et je suis votre frère, car l'existence du monde dépend de la culture pratiquée de vos mains, et l'existence de la culture dépend de la royauté, et aucune de ces deux ne peut se passer de l'autre. Et s'il en est ainsi, nous sommes comme deux frères entièrement unis de cœur, et ceci provient de deux frères unis de cœur: Hošang et Vēγerd'.»[3]

---

[1] *Al-kitāba* en arabe; le mot pehlvi aura été *dawereh*.

[2] Éd. de Sachau p. 220—21, trad. p. 206.

[3] Éd. de Sachau p. 225, trad. p. 211.

Hōšang dans la littérature pehlvie et chez les auteurs islamiques.

Les renseignements que nous fournissent les livres pehlvis sur Hōšang n'ajoutent que peu de chose au récit des Jašts et du Čihrdāδ. Hōšang est mentionné dans des tables généalogiques et des énumérations diverses Bund. 31. 1—2 et 34. 3—4. (il règne 40 ans), Dāδistān-ī-dēnīγ 2. 9 et 37. 35, Mēnōγ-ī-χraδ 27. 2, Zāδsparam 13. 5, Dēnk. VII. 2. 70 et V. 1. 8. Le Grand Bund. raconte[1] que Hōšang et Taχmōruw régnèrent ensemble soixante-dix ans[2] dans le premier millénium de l'existence humaine, et que tous deux massacrèrent les démons. Aoγəmadaēčā 88—89 mentionne Hōšang comme celui qui détruisit les deux tiers de toutes les créatures méchantes d'Ahriman,[3] et Dāδistān-ī-dēnīγ 65. 5 et Mēnōγ-ī-χraδ 27. 19—29 contiennent la même notice: Hōšang tua les deux tiers des démons māzaniens.

Dēnkard V. 4. 2. contient une notice sur Hōšang et Vēγerd: «Hōšang, par sa très haute gloire, fut le maître du monde, et Vēγerd, en sa qualité de seigneur terrien, fut le cultivateur et l'éducateur du monde, et leurs descendants fortunés firent multiplier la race des souverains parmi les seigneurs d'illustre naissance.»

Dēnk. VII. 1. 16—18. — *16:* Et à une autre époque [la gloire] vint à Vēγerd et à Hōšang Pēšdāδ[4] afin qu'ils introduisissent dans le monde la loi de la seigneurie terrienne et de la culture du monde, de la souveraineté et de la protection du monde. *17.* Et par leur union et l'établissement de la religion et par leurs forces communes ils introduisirent la souveraineté et la culture du monde pour le progrès, l'avancement et la propagation des créatures d'Ōhrmazd et la propagation de la religion d'Ōhrmazd.

[1] Darmesteter ZA. II, p. 399. [2] 40 + 30.

[3] Aoγəmadaēčā ed. Geiger p. 28 et 57.

[4] Après avoir accompagné Gajōmard, Masjaγ et Masjānaγ et leur fils Sāmaγ (= Sijāmaγ).

18. Et au moyen de cette gloire, Hōšang tua les deux tiers des démons mazaniens et les sept disciples de Xišm.[1]

Bundahišn 15. 28 mentionne Hōšang et sa sœur et femme Gōzaγ comme les premiers parents des Iraniens (voir p. 111, 114—15).

Le Čihrdāδ avait contenu une relation de la distribution des races sur les six kēšvars qui sont autour du Xvanīras.[2] Selon **Zaδ-sparam** (11. 10), l'émigration du Xvanīras aux kēšvars étrangers eut lieu au temps de Hōšang, et les émigrants traversèrent l'océan sur le dos du bœuf mythique Srūvō:

«Dans le règne de Hōšang, alors que les hommes allaient continuellement dans les autres kēšvars sur le dos du bœuf Srūvō, une nuit, comme ils admiraient les feux, les foyers, qui avaient été préparés en trois endroits sur le dos du bœuf, et dans lesquels se trouvaient les feux, tombèrent dans la mer. Et la substance de ce feu [à l'origine] unique, qui était manifeste, fut divisée en trois feux; et ils les établirent sur trois foyers, qui devinrent par eux-mêmes trois gloires, dont les demeures étaient dans le feu Farnbaγ, le feu Gušnasp et le Burzīn Mihr.»[3] C'est l'origine des trois grands feux sacrés, incarnations du feu céleste, que raconte ici Zaδ-sparam dans un style lourd et peu compréhensible. A l'époque sassanide, le feu Farnbaγ, consacré à l'état ecclésiastique, était établi à Kārijān en Pārs, le feu Gušnasp, feu de l'état guerrier ou feu royal, à Gangak (Gez) en Āzarbāigān, et le Burzīn Mihr ou feu des agriculteurs au mont Rēvand en Khorassan.[4]

La légende est racontée avec plus de détails, mais encore d'une manière assez obscure dans le **Bundahišn** 17. 4—5, où elle est rapportée au temps de Taχmōruw[5]: *4.* Et pendant le règne de Taχmōruw, quand les gens passèrent du Xvanīras dans les autres kēšvars sur le dos du bœuf Sarsaoγ, il arriva une nuit au milieu de l'océan, que le vent se rua sur le foyer, sur lequel était le feu — et il y en avait à trois endroits sur le dos du bœuf — et le vent jeta les foyers avec le feu dans la mer, et ces trois feux, comme trois âmes vivantes, poussèrent [de nouveau] à la place où avaient été les feux sur le dos du bœuf, de sorte qu'il faisait clair; et ces hommes-là continuèrent leur passage à travers l'océan. *5.* Et pendant le règne de Jim, toutes les choses furent accomplies plus parfaitement à l'aide de tous ces trois feux;

[1] Les sept «puissances» dont dispose Xišm (Aēšma) et au moyen desquelles il fit tuer sept des huit héros kayaniens (Bund. 28. 15, voir la note de West PT. I p. 108). Les sept disciples de Xišm ont été substitués aux scélérats vareniens dont parlent les Yašts.

[2] Dēnk. VIII. 13. 2; voir p. 13, 14, 117.

[3] West PT. I, p. 186.

[4] Voir Arthur Christensen, L'Empire des Sassanides p. 65—66.

[5] A comparer Bund. 15. 27 (voir p. 115).

et il établit le feu Farnbaγ sur l'autel du feu du mont Xurahōmand dans le Xvārazm, que fit construire Jim, et le feu Farnbāγ sauva la gloire de Jim des mains de Dahāγ.

Le bœuf Sarsaōγ est appelé aussi Haδajōš, ainsi Bund. 19. 13—14. — *13.* «Quant au bœuf Haδajōš qu'on appelle Sarsaōγ, il est dit qu'à la création primitive des hommes, ils passaient [sur son dos] d'un kēšvar à l'autre. Au jour de la résurrection, on préparera avec lui du hōš [breuvage produisant l'immortalité]. *14.* Il est dit que la vie est aux mains de cet homme excellent[1] à la fin de ses ans(?), celui qui a construit le plus de remparts autour de ce monde [pour sa défense] jusqu'à ce que la résurrection doive arriver.

On a donné des explications différentes du nom *Sarsaōγ*. Windischmann traduit[2]: »kopf des nutzens» ou »nützlicher kopf und glanz». Kohut[3]: »die herrschaft des lichts» ou «celui qui luit». Le nom est écrit, dans le Bundahišn, avec des lettres avestiques, mais il se peut bien que cette lecture pazende reproduise une forme pehlvie déjà corrompue. Probablement le Sarsaōγ du Bundahišn représente, de façon ou d'autre, le même nom que le Srūvō de Zāδ-sparam. Quant à Haδajōš, Windischmann l'explique[2] par «celui qui porte la vie» ou »celui qui a la patience» ou bien »celui qui porte». Il serait tentant de voir dans la dernière partie du nom ce *hōš* ou breuvage d'immortalité qui sera préparé au jour de la résurrection, au moyen du corps du bœuf.

Nous passons aux auteurs islamiques.

Tabarī A (I, p. 154).[1] Quant à Hišām el-Kalbī, selon ce que j'en ai entendu, il dit: «Nous avons appris — mais Dieu connaît mieux la vérité — que le premier roi qui régnait sur la terre, était Hōšang, fils d'Héber, fils de Sélah, fils d'Arpachsad, fils de Sem, fils de Noé. Les Persans se l'approprient et soutiennent, qu'il vivait deux cents ans après la mort d'Adam. Mais en réalité, ce roi vivait, selon ce que nous avons appris, deux cents ans après Noé, et les Persans ont changé cela en deux cents ans après Adam, mais ils ne savent point ce qui était avant Noé.» Mais ce sont des paroles vaines que débite ici Hišām; car le roi Hōšang est plus connu chez les peuples qui connaissent la généalogie des Perses, que ne l'est El-Haǧǧāǧ ibn Jūsuf[5] chez les peuples islamiques, et chaque peuple connaît

---

[1] Cet «homme» est le bœuf Sarsaōγ. [2] Zor. Stud. p. 252.

[3] ZDMG. 21, p. 586 sqq.

[4] A comparer Ibn el-Atir I, p. 35, qui reproduit le texte de Ṭabarī avec peu d'omissions.

[5] Général et homme d'État bien connu du temps du calife ʿAbd el-malik ibn Marwān.

mieux que les autres ses propres pères et sa généalogie et son histoire, et pour approfondir un point douteux [de l'histoire d'un peuple] on s'adresse toujours à ce peuple même.

B. (I, p. 155:) Mais quelques généalogistes persans soutiennent que ce Hošang, roi Pēsdāδī, était Mahalaleél, que son père était Kénan, père de Mahalaleél, que Sijāmaγ était nos, père de Kénan, que Masjaγ était Seth, père d'Énos, et que Gajōmard était Adam. Mais s'il en était ainsi, comme ils disent, il n'y aurait pas de doute que Hōšang ne fût adulte au temps d'Adam puisque, d'après ce qui a été raconté dans les livres précédents, la mère de Mahalaleél, Deïna, fille de Barākīl, fils de Mehujaél, fils d' noch, fils de Caïn, fils d'Adam, le[1] mit au monde 395 ans après le commencement de la vie d'Adam, et puisqu'il était, à la mort d'Adam, 605 ans,[2] selon l'indication de l'âge d'Adam donnée sur l'autorité du prophète, à savoir qu'il vécut mille ans. Les savants persans disent que le règne de Hōšang dura quarante ans, et si, en ce qui concerne ce roi, il en est comme disent les généalogistes dont j'ai mentionné l'opinion, ceux-là qui soutiennent que son règne arriva deux cents ans après la mort d'Adam, n'en diffèrent pas beaucoup.

C. (I, p. 170:)[3] Et quant aux généalogistes persans, j'ai déjà mentionné ce qu'ils disent relativement à Mahalaléel, fils de Kénan, et que selon leur opinion il était ce Hōšang qui régnait sur les sept climats; et j'ai cité aussi l'opinion de leurs adversaires parmi les généalogistes arabes sur cette matière.

D. (ibid.:) Et s'il en est comme disent les généalogistes persans, on m'a raconté sur l'autorité de Hišām ibn Muḥammed ibn es-Saïb,[4] qu'il (Hōšang) fut le premier à faire couper des arbres et à bâtir des maisons, et le premier à faire exploiter les mines et à apprendre cet art aux hommes. Et il ordonna aux gens de choisir des endroits pour faire leurs prières et fit construire deux villes, les premières qui fussent sur la terre, à savoir la ville de Babylone dans la Mésopotamie koufique[5] et la ville de Suse.[6] Il régna 40 ans.

E. (I, p. 171:) Et d'autres racontent, qu'il fut le premier à produire le fer dans son royaume et à en faire faire des outils pour les différents métiers. Et il aménagea les eaux où elles étaient utiles et encouragea les hommes à l'agriculture et à l'industrie; et il ordonna de tuer les bêtes fauves et féroces et de se servir de leurs peaux comme vêtements et comme lits, et d'égorger des

[1] C.-à-d. Mahalaleél = Hōšang.

[2] Ibn el-Atīr a, par erreur, 665 ans.

[3] A comparer Ibn el-Atīr I p. 41 sq.

[4] Ibn el-Aṯīr, Hišām ibn el-Kalbījja. C'est le Hišām cité ci-dessus, Tab. A.

[5] Ibn el-Aṯir: dans l'ʿIrāq.

[6] Ibn el-Aṯir ajoute: dans le Khouzistān.

bœufs et des moutons et des bêtes fauves et de manger leur chair. Son règne dura quarante ans. Et il fit construire la ville de Raï qui était, à ce qu'on dit, la première ville qui fût construite après la ville de Gajōmard, dans laquelle celui-ci s'était établi, dans le Démavend au Ṭabaristān.

F. (ibid.:) Et les Persans disent que ce Hōšang naquit roi, et qu'il était un homme excellent et digne de louanges quant à ses mœurs et à la manière dont il gouvernait ses sujets. Et ils disent, qu'il fut le premier qui établit des prescriptions et des défenses, d'où lui venait le surnom de Pēšdāδ, qui, en persan, signifie «le premier qui prescrivît la justice» (*pēš* signifiant «le premier» et *dāδ* «la justice et le jugement»).[1] On raconte qu'il fit un séjour dans l'Inde et qu'il parcourut les pays. Lorsque sa domination fut affermie et son pouvoir royal bien établi, il posa la couronne sur sa tête et tint un discours, disant qu'il avait hérité de l'empire de son aïeul Gajōmard et qu'il était un instrument de punition et de châtiment contre les rebelles, soit des hommes, soit des démons. Et on dit, qu'il vainquit le diable et ses troupes et leur interdit tout commerce avec les hommes. Il leur adressa une lettre sur du papier blanc, dans laquelle il les obligea à ne se montrer à aucun homme, et par cela il leur imposa un frein. Et il tua les insurgés d'entre eux et une foule de ghoules, et les [autres] s'enfuirent par crainte de lui et se réfugièrent dans les déserts, les montagnes et les vallées.[2] Il régna sur tous les climats. Il y eut entre la mort de Gajōmard et la naissance et la domination de Hōšang 223 ans. Et on dit qu'Iblīs et ses légions se réjouirent de la mort de Hōšang, et qu'à sa mort ils entrèrent dans les demeures des hommes et s'y introduisirent en venant des montagnes et des vallées.

Belʿamī, chap. 37, trad. de Zotenberg I, p. 100—101: Histoire de Hōšang et de son règne. — Or, on n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle Hōšang monta sur le trône. Plusieurs personnes disent que Hōšang était fils de Gajōmard, qui était lui-même fils de Mahalaléel, descendant d'Adam. Hošang fut un roi qui s'empara de toute la terre, qui appela les créatures à la connaissance de Dieu, et les ramena à la vraie religion. Il rendit le monde florissant, exerça la justice au milieu des hommes, et fonda des temples. Il fut le premier homme à couper les arbres et à en faire des planches pour construire les portes qu'on place à l'entrée des maisons. Ce fut encore lui qui fit connaître et creuser les mines qui se trouvent dans la terre, comme les mines d'or, d'argent, de turquoises, et plusieurs autres semblables. Il

[1] Ibn el-Aṯīr ajoute: Il fut le premier qui prit à son service des esclaves femelles et le premier qui fit couper des arbres et les employa comme matériaux de construction (à comparer Ṭab. D).

[2] Ibn el-Aṯīr ajoute: Et d'autres disent que se sont les méchants parmi les hommes qu'il appelait «diables» et qu'il réduisit en esclavage.

fit tirer de la mer et de plusieurs autres lieux les perles, les pierres précieuses, les topazes et les hyacinthes. Il fonda, dans le pays d'Ahwāz, une ville nommée Suse. Il fit jaillir les eaux de leurs sources, et il enseigna à étendre à terre les différentes espèces de tapis, comme *šādur-vān*,[1] *taχt*, *palās*[2] et *ma'h fūrī ājīn*. Ce fut encore Hošang qui introduisit l'usage de faire courir les chiens à la chasse, et de chasser. On dit qu'il fonda la ville de Raï. La droiture de Hōšang lui concilia l'affection de tous les hommes. Les mages disent: «Hošang était adorateur du feu, et il était un des nôtres», et les juifs disent de leur côté qu'il suivait leur religion. Hōšang exerça la royauté pendant 400 ans.

Masʿūdī, *Murūǧ-ed-dahab* II, p. 110: Son successeur[3] fut Hōšang, fils de Fravaγ, fils de Sijāmaγ, fils de Masjaγ, fils de Gajōmard.[4] Hošang fit un séjour dans l'Inde, et son règne fut de quarante ans, ou d'une moindre durée. Les avis sont partagés sur ce roi: les uns le disent frère de Gajomard, fils d'Adam, et les autres le donnent comme fils de Gajōmard.

Kitāb-et-tanbīh, B.G.A. VIII, p. 85: Hošang fut roi quarante ans.

Hamza A. (I. 1, ed. Gottwald, p. 13:) Hošang Pēšdāδ, le premier des rois, régna quarante ans.

B. (I. 3, ed. Gottwald p. 24:) Hōšang, fils de Fravāγ, fils de Sijamaγ, fils de Masjaγ, fils de Gajomard,[5] régna quarante ans.

C. (I. 4, ed. Gottwald, p. 29:) Hōšang Pēšdāδ fut le premier roi des Perses. La signification du surnom Pēšdāδ est «le premier juge», et il fut appelé ainsi parce qu'il fut le premier à rendre la justice dans le royaume. Il fut fait roi à Isṭaχr: aussi Isṭaχr fut-il appelé *Būm-i-šāh*, c'est-à-dire «terre du roi». Les Persans croient que lui et son frère Vēγerd étaient des prophètes. Parmi les choses nouvelles qu'il introduisit fut celle-ci, qu'il fit produire le fer et mit en pratique l'art de fabriquer des armes et d'autres outils des différents métiers, et qu'il ordonna aux hommes de chasser et de tuer les bêtes fauves.

Xvārazmī, *Mafātīḥ-el-ʿulūm*, ed. van Vloten, p. 98: ... Puis (après Gajomard) Hošang, dont le surnom était Pēšdāδ, ce qui signifie «le premier juste».

---

[1] Espèce de tapis grand et de haute valeur. C'est aussi le nom d'une espèce de grand rideau suspendu devant l'entrée des palais des rois et des sultans (Burhān-i-qāṭiʿ).

[2] Tapis de laine sur lequel on s'étend pour dormir; c'est la même sorte de tapis qu'on appele *ǧāǧam* (Burhān-i-qāṭiʿ).

[3] Le successeur de Gajōmard.

[4] Texte: أوشهنج بن فرواك بن سيامك بن فرنيتق بن جيومرت.

[5] Texte: أوشهنج بن فرواك بن سيامك بن مشى بن جيومرت.

Ta'ālibī, ed. Zotenberg, p. 5—6: **A.** Hōšang . . . d'après la plupart des relations était fils de Sijāmaγ, fils de Gajōmard, et roi des climats. Il réduisit sous son obéissance toutes les créatures et civilisa la terre. Il fut le premier à produire le fer, et à en faire faire des outils pour les différents métiers; et il aménagea les eaux où elles étaient utiles et encouragea les hommes à ensemencer la terre et à domestiquer les animaux; il leur ordonna de creuser des canaux, de planter des arbres, de tuer les bêtes fauves et de se servir de leurs peaux comme vêtements et comme lits, d'égorger des bœufs et des moutons et de manger leur chair.

B. Il fut le premier qui éleva des constructions, fonda des villes, (**C**) établit des prescriptions et des défenses et introduisit la justice, d'où lui vint le surnom de Pēšdāδ, qui, en persan, signifie «le premier qui prescrivit la justice». On raconte qu'il fit d'abord un séjour dans l'Inde et parcourut ensuite les différentes contrées de la terre. Puis, lorsque sa domination fut affermie et son pouvoir royal bien établi, il posa la couronne sur sa tête et adressa au peuple un beau discours, dans lequel, après avoir loué et glorifié Dieu, il s'exprima ainsi: «C'est moi qui ai hérité de mon aïeul Gajōmard de l'empire du monde. Je suis plein de mansuétude pour ceux qui pratiquent le bien, et sans miséricorde pour les rebelles, soit hommes, soit démons, faisant le mal.» Il vainquit ensuite Iblīs et ses troupes et après avoir tué les démons rebelles et exterminé les génies malfaisants, il interdit [aux autres] tout commerce avec les hommes et les força de prendre l'engagement de ne point chercher à nuire aux humains. Alors ces démons s'enfuirent devant lui et se réfugièrent dans les déserts, les montagnes, les vallons et les lieux écartés. Ce n'est que sa mort qui leur permit de revenir auprès des demeures des fils d'Adam.

D. Xusrō Anōšarvān disait parfois: «Vous tous, ô rois, occupez-vous avec le même soin de l'état de dehkān que de l'exercice du pouvoir souverain, car les deux sont frères et notre premier ancêtre Hōšang était dehkān en même temps que roi».

E. Après que Hōšang eut régné quarante ans, son sort fut de mourir.

Bīrūnī, dans sa première liste des rois de Perse (Chronol. ed. Sachau p. 103) donne Hōšang, surnommé Pēšdāδ, comme fils de Fravāγ, fils de Sijāmaγ, fils de Masjaγ et le fait régner quarante ans. Il lui attribue le même nombre d'années dans les deux autres listes (p. 106 et p. 108). Nous avons déjà cité le récit de Bīrūnī sur Hōšang, auteur de la souveraineté, et son frère Vēγerd, auteur du dehkānat, et sa relation de la fête de Xurramroz instituée à la commémoration de ces deux frères.[1]

---

[1] Voir p. 144.

Chez **Firdausī**, Hōšang figure déjà sous le règne de Gajōmard comme le vengeur de son père Sijamaχ.[1] Le règne de Hōšang[2] est fixé à trente ans, mais Firdausī commence son récit en disant, que le ciel tourna pendant quarante ans sur sa tête. Il aurait ainsi dix ans au moment de son avènement, et à cet âge il aurait déjà vaincu et tué le dēv noir. Firdausī a simplement combiné la tradition ordinaire, qui donne à Hōšang quarante ans de vie et de règne, avec une tradition moins commune qui lui attribuait trente ans de règne.[3] S'étant placé sur le trône, Hōšang tint le discours suivant: «Je suis roi des sept kēšvars, victorieux et dominant partout. Selon l'ordre de Dieu qui donne la victoire, je me suis ceint étroitement de justice et de générosité». Puis il se mit à civiliser le monde et à répandre la justice sur le monde entier. D'abord il tira le fer de la pierre, puis il inventa l'art de forger le fer et d'en faire des haches, des scies et des houes. Ensuite il fit construire des canaux pour fertiliser les plaines, et il enseigna aux hommes à semer et à récolter, de sorte que chacun pût marquer les limites de son champ et le labourer et faire son pain; car auparavant on n'avait mangé que des fruits. Cependant les hommes n'avaient pour vêtements que des feuilles. Ils adoraient Dieu, et en faisant leurs prières, ils se tournaient vers le feu. La découverte du feu s'était effectuée de la manière suivante: Un jour, se promenant dans les montagnes avec quelques-uns de ses gens, Hōšang aperçut un dragon noir, dont les yeux ressemblaient à deux sources de sang, et de la gueule duquel sortait une fumée qui obscurcissait le monde. Prenant une pierre, il s'avança pour combattre le monstre, il lança la pierre, mais le serpent s'enfuit, la petite pierre frappa sur une grande pierre, elles se brisèrent toutes les deux, et une étincelle en jaillit. Ainsi le feu fut découvert. Hōšang remercia Dieu pour le don qu'il avait fait aux hommes, et prit le feu pour qibla en disant: «Voilà l'étincelle donnée par Dieu, il faut que tu l'adores, si tu es sage». La nuit venu, il alluma un feu grand comme une montagne, et le roi et ses hommes se placèrent autour du feu et firent une fête de cette nuit, en buvant du vin, et Hōšang donna à cette fête le nom de Sädäh.

[1] Voir p. 78.

[2] Éd. Vullers p. 17—20, trad. de J. Mohl I, p. 25—28.

[3] Masʿūdī dit que le règne de Hōšang fut de quarante ans ou d'une moindre durée (voir p. 150).

Firdausī ajoute encore quelques détails sur l'activité civilisatrice de Hōšang: il sépara les bœufs, les ânes et les moutons et ordonna de les réunir par paires, de les soigner, de s'en servir pour cultiver la terre et de s'en nourrir. Il fit tuer les animaux dont le poil était bon, les hermines, les martres, les renards et les zibelines, pour en faire des vêtements aux hommes.

Abū-l-Ma'ālī, *Kitāb bajān-el-adjān*[1] (Schefer, Chrestomathie persane I, p. 146): Hōšang avait une fille, dont il aimait extrêmement la beauté. Cette fille étant morte, il ordonna qu'on peignît son portrait dans le temple. Tous les jours, il y entrait pour le regarder. Une fois, étant obligé de faire un voyage, et n'ayant pas la patience de supporter la séparation d'avec ce portrait, il ordonna de faire une idole à l'image de sa fille, et cette idole, il la portait avec lui partout où il allait. Et au bout de quelque temps, Hōšang étant mort, l'idolâtrie s'introduisit dans le monde.

Šahrastānī (ed. Cureton p. 185, trad. de Haarbrücker I, p. 280): [D'après les Zarāduštija,] à Gajōmard succéda Hōšang, fils de Fravāγ,[2] qui fit un séjour dans l'Inde, ayant été invité à y venir.

Mugmil A. (JA. IIIe série t. 11, p. 153 et 166:) Le nom de Pēšdāδ a été donné d'abord à Hōšang, parce qu'il a été le premier qui ait rendu justice, et on l'appelle aussi *Mijāngī-i-märdum* («le médiateur entre les hommes») et Hōšang. Il régna après Gajōmard, et sa généalogie est, selon nous, la suivante; car quoi qu'il soit impossible de concilier les opinions différentes sur les généalogies, on peut pourtant ajouter foi à celles qui se trouvent fixées de même dans différents ouvrages. Hōšang était donc fils de Fravāγ, fils de Sijāmaγ, fils de Mašjaγ, fils de Gajōmard.[3] On dit aussi, dans un livre de traditions, qu'il était fils de Mahalaléel, et petit fils d'Adam; Firdausī le donne, dans son Livre des Rois, pour fils de Sijāmaγ, et les Parsīs disent que Hōšang et son frère Vēγerd[4] étaient des prophètes. Dieu sait la vérité.

B. (ibid. p. 278 et 291:) Hōšang. — Il régna quarante ans, et toutes les traditions donnent le même chiffre. Il inventa beaucoup de choses, comme je le dirai plus tard en détail; c'est lui qui introduisit l'art de bâtir dans le monde, et qui le premier fit creuser des canaux; et la science de l'astronomie fit des progrès sous lui, après que le prophète Idrīs l'eut inventée. Il bâtit Istaχr; aussi les Persans donnèrent-ils à cette ville le nom de

[1] Ouvrage terminé en 1092 de notre ère.

[2] Le texte: فرواك.

[3] Le texte: أوشهنج بن فرواك بن سيامك بن مشى بن كيومرت.

[4] Il faut lire: هوشنك و ويكرت au lieu de هوشنك ويكرت.

Būm-i-šāh (« terre du roi »)[1] Il fonda la citadelle de Raï,[2] qui est aujourd'hui en ruines, et Damġan et une ville dans la province de Koufa, laquelle selon quelques-uns est Koufa même. Il mourut de mort naturelle.

C. (JA IVe série t. I, p. 400 et 423): Hošang, Taχmoruw, Gämšed et Dahāγ sont surnommés Pešdaδiens et rois de Xvaniras.[3]

D. (ibid. p. 404 et 428): Hōšang. — On ne connaît rien sur sa mort, excepté qu'elle a eu lieu dans le Fārsistān, et qu'on l'a enterré dans cette province.

La courte notice de Ḥamza C et de Ṭabarī D-F remonte sans doute au Xvaδainamaγ, et probablement au remaniement du Xvaδainamaγ dû à Ibn el-Muqaffa'. Ibn el-Atīr reproduit Ṭabarī en l'abrégeant, mais sans ajouter rien de nouveau. Belʿamī et Ta'ālibī ont refondu dans des relations continues les versions que Ṭabarī avait citées séparément. Ta'ālibī a reproduit Ṭabarī presque textuellement, en l'abrégeant, en sorte que Ṯaʿāl. A = Ṭab. E, Ta'āl. B = Ṭab. D, Ta'āl. C = Ṭab. F. Belʿamī a amplifié le récit de Ṭabarī en spécifiant par exemples les mines que Hošang faisait creuser et les sortes de tapis qu'il faisait faire. Quelques détails inconnus de Ṭabarī et de Ḥamza se trouvent chez Belʿamī et Bīrūnī et dans le Mugmil. Une version qui fait de Hošang le frère de Gajomard ne se trouve que chez Masʿūdī. Taʿālibī D contient une réminiscence de la fête sassanide du Xurramroz sur laquelle Bīrūnī nous donne des renseignements. Enfin le récit de Firdausī nous ramène au Xvaδainamaγ par une autre voie.[4] En comparant toutes les sources que nous venons de citer, nous essayerons de reconstruire les traits principaux de la relation du Xvaδainamaγ.

Hōšang Pēšdāð fut le premier roi[5] et régna sur les sept kēšvars.[6] C'était un homme excellent et digne de louanges quant à ses mœurs et à sa manière de gouverner,[7] un homme

[1] Texte: [illegible]. Il ne faut pas traduire: « et les Persans lui donnèrent le nom de Kedā-būm-i-šāh (« maître de la terre du roi », appellation absurde), comme si *kedā* était une altération du persan Xvaδāi; كدا est le mot arabe كذا du texte de Ḥamza (C). Des auteurs postérieurs, comme Ḥamd-allāh Mustawfī (voir ci-après) ont considéré بومشاه (Būmšāh) comme un nom ou surnom de Hōšang.

[2] Correction de Mohl. Le texte porte: ري.

[3] Texte: خنيرس.

[4] Voir p. 65.

[5] Ṭab. A, Ḥamza A.

[6] Ṭab. C, F, Bel., Ta'āl. A, Fird.

[7] Ṭab. F.

sage et juste,[1] et il était appelé Pēšdāδ, parce qu'il fut le premier à donner des lois et à exercer la justice.[2] Il fut fait roi à Staχr (Iṣtaχr), et c'est pour cela que cette ville fut appelé Būm-i-šāh.[3] Hōšang fit un séjour dans l'Inde[4] et parcourut les pays.[5] Lorsque sa domination fut affermie et son pouvoir royal bien établi, il posa la couronne sur sa tête et tint un discours, dans lequel il rappelait, qu'il était le roi légitime des sept kēšvars, et qu'il serait un instrument de châtiment contre tous les malfaiteurs et les démons.[6] Hōšang et son frère Vēγerd étaient des prophètes.[7] Parmi les choses nouvelles qu'introduisit Hōšang fut celle-ci, qu'il faisait extraire le fer de la terre, et qu'il en faisait fabriquer des armes et des outils pour les différents métiers.[8] Il fit aussi exploiter les mines.[9] Puis il fit couper des arbres et bâtir

---

[1] Bel., Fird.

[2] Ṭab. F, Ḥamza C, Ṯaʿāl C, Bīr., Muǧmil A; Xvārazmī: Puis (après Gajōmard) régna Hōšang, dont le surnom était Pēšdād, ce qui signifie «le premier qui fut juste» (Mafātīḥ-el-ʿulūm, ed. v. Vloten p. 98). L'assertion qu'il avait aussi le surnom Mijāngī-i-märdum («le médiateur entre les hommes») ne remonte probablement pas au Xvaδāināmaγ: elle ne se trouve que dans une seule source, de date relativement récente, le Muǧmil.

[3] Ḥamza C, Muǧmil B.

[4] Ṭab. F, Mas. Murūǧ, Ṯaʿāl. C, Šahrastānī.

[5] Ṭab. F, Ṯaʿāl. C. — Il est bien naturel, que la chronique sassanide ait fait voyager le premier roi du monde entier dans les différentes parties de son empire pour s'assurer personnellement de l'état de ses sujets et pour remédier à des abus: le premier roi doit correspondre à l'idée que se font les orientaux d'un roi modèle. Si l'Inde est mentionnée tout spécialement parmi les pays qu'il visitait, on pourrait peut-être y voir un souvenir du commerce actif entre la Perse et l'Inde qui avait lieu au temps de Xusrō Anōšarvān, peu de temps avant la rédaction du Xvaδāināmaγ.

[6] Ṭab. F, Ṯaʿāl. C, Fird. — Quant à la coutume des rois de prononcer, à leur avénement, un discours-programme, voir p. 88 note 1. Le Xvaδāināmaγ a donné, sans doute, le discours de Hōšang à la première personne, mais le texte du discours, chez Ṭabarī et chez Firdausī, diffèrent tellement, qu'il n'est pas possible, pas même approximativement, de reconstruir le texte original.

[7] Ḥamza C. — Belʿamī dit qu'il appela les créatures à la connaissance de Dieu, et les ramena à la vraie religion, ce qui rappelle l'assertion de Ḥamza, que Hōšang fut prophète. Belʿamī est le seul auteur qui donne la notice singulière, que les juifs considéraient Hōšang comme leur coréligionnaire. C'est là, peut-être, une conclusion tirée de l'identification de Hōšang avec Mahalaléel. La légende que raconte Abū-l-Maʿālī, de l'introduction de l'idolâtrie par Hōšang, est évidemment d'origine islamique.

[8] Ṭab. E, Ḥamza C, Ṯaʿāl. A, Fird.

[9] Ṭab. D. Bel.

des maisons.[1] Et il fit creuser des canaux pour amener les eaux là où elles étaient utiles,[2] et il engagea les hommes à labourer, à semer et à récolter.[3] C'est du temps de Hōšang que date la fête de Sädäh. Un jour qu'il se promenait dans les montagnes avec quelques-uns de ses gens, un dev parut sous la forme d'un serpent noir. Hōšang prit une pierre et la lança vers le serpent, qui s'enfuit, et la pierre frappa sur une autre pierre, et une étincelle en jaillit. Ainsi fut découvert le feu. Hōšang ordonna d'ériger des autels et des temples pour y conserver le feu sacré qu'ils devaient vénérer; et la nuit venu, il fit allumer un grand feu, autour duquel il se plaça avec ses gens en buvant et en se réjouissant; et Hōšang donna à cette fête le nom de Sädäh.[4] Hōšang ordonna en outre aux hommes de chasser et de

[1] Ṭab. D, Bel., Taʿāl. B, Muǧm. B.

[2] Ṭab. E, Bel., Taʿāl. A, Fird., Muǧm. B.

[3] Ṭab. E, Taʿāl. A, Fird. — Ṭabarī et Firdausī emploient ici, tous les deux, trois verbes pour exprimer l'idée de l'agriculture; Ṭabarī: labourer, semer et récolter, Firdausī: semer, planter et récolter. — Il semble que le Xvaδāināmaγ, en mentionnant l'introduction de l'agriculture, ait passé sous silence le rôle qu'a joué Vēγerd, selon les livres théologiques pehlvis et les relations de Bīrūnī sur les fêtes de Tīraγān et de Xurramrōz, comme initiateur de l'agriculture, à côté de Hōšang créateur des institutions monarchiques. Ḥamza, dont l'œuvre est la seule des sources remontant au Xvaδāināmaγ qui mentionne Vēγerd, en dit seulement, qu'il était prophète aussi bien que Hōšang. On est tenté de croire que, dans la chronique royale officielle, composée sous les derniers Sassanides, le rôle d'initiateur de l'agriculture a été ôté à Vēγerd, afin que la gloire de tous les progrès de cette première période dans l'histoire de la civilisation revienne au père de la lignée royale. Cette opinion est confirmée d'une façon intéressante par l'allocution de Xusrō Anōšarvān citée par Taʿālibī: « Vous tous, ô rois, occupez-vous avec le même soin de l'état de dehkān que de l'exercice du pouvoir souverain, car les deux sont frères [à comparer Bīrūnī, notice sur le Tīraγān: ad-dahūfaδija et ad-dahqana sont des jumelles], et notre premier ancêtre, Hōšang, était dehkān en même temps que roi ». Firdausī, dans son épopée, a ajouté quelques détails et arrondi le récit: à l'introduction de l'agriculture, celle de la cuisson du pain est étroitement liée; avant le temps de Hōšang on n'a donc pas connu cette nourriture, mais on s'est nourri de fruits. Mais, ajoute Firdausī, les hommes n'avaient encore d'autres vêtements que des feuilles. Par ce renseignement, il prépare la relation de l'invention des vêtements faits de peaux d'animaux; mais avant de reprendre ici le fil de sa relation, il raconte la légende de l'origine de la fête de Sädäh.

[4] Telle aura été à peu près la substance de la version pehlvie originale que Firdausī a suivie. On pourrait se demander, d'abord, si cette légende s'est trouvée dans le Xvaδāināmaγ: elle figure seulement chez Firdausī,

tuer les bêtes fauves[1] et de faire de leurs peaux des vêtements et des lits,[2] et il introduisit l'élévage du bétail[3] et enseigna aux hommes à'égorger les bœufs et les moutons aussi bien que les bêtes fauves pour se nourrir de leur chair.[4] Il vainquit Ahriman et ses troupes de dēvs et leur interdit tout commerce avec les hommes en les engageant, par un document, à ne pas nuire aux humains,[5] et lorsque quelques-uns d'entre eux s'insurgèrent contre lui, il tua les dēvs rebelles et une foule de Pērīγs,[6] et les autres s'enfuirent par peur de lui et se réfugièrent dans

---

c'est-à-dire chez le seul représentant qui nous soit resté de la tradition persane remontant au Xvaδāināmaγ, non pas dans les ouvrages appartenant à la tradition arabe. Ceux-ci ont eu tous pour source principale le remaniement du Xvaδāināmaγ fait par Ibn el-Muqaffaʿ, et nous avons vu (p. 82), qu'Ibn el-Muqaffaʿ supprimait ou modifiait les choses qui étaient de nature à choquer les sentiments religieux des mahométans. Qu'il ait omis une légende sur l'origine de ce que les mahométans appelaient « l'adoration du feu », cela se comprend bien. Comme Firdausī ne nomme aucune source particulière pour cette légende, il faut supposer qu'il suit ici, comme d'ordinaire, le Xvaδāināmaγ. S'il a placé la légende en question après l'introduction de l'agriculture et non pas, comme il aurait été naturel, avant l'invention du forgeage, qui implique la connaissance du feu, c'est qu'il l'a trouvée à cette place dans sa source. On peut comparer avec cette légende populaire la légende théologique sur l'origine des trois feux sacrés chez Zāδ-sparam et dans le Bundahišn (voir p. 146—47). Ibn el-Muqaffaʿ n'a conservé, de la légende de la découverte du feu et de l'origine du culte du feu, que la notice reproduite par Ṭabarī, que Hōšang « ordonna aux gens de choisir des endroits pour faire leurs prières ». Sur la fête de Sädäh, voir l'excursus qui suit ce chapitre.

[1] Ṭab. E, Ḥamza C, Taʿāl. A, Fird.

[2] Ṭab. E, Taʿāl. A. — D'après Belʿamī, il introduisit l'art de faire courir les chiens à la chasse. Belʿamī spécifie les différentes sortes de tapis, à employer comme lits, inventées par Hōšang, tandis que Firdausī, qui se complaît également dans des descriptions de détails, énumère les divers animaux à fourrure.

[3] Fird.; Taʿāl. A: il engagea les hommes . . . à domestiquer les animaux.

[4] Ṭab. E, Taʿāl. A, Fird. — Le Muǧmil ajoute encore un trait au tableau de la civilisation sous le règne de Hōšang: l'astronomie fit des progrès. Il est impossible de dire, si cette notice a été contenue dans le Xvaδāināmaγ ou non; en tout cas, sa remarque, que le prophète Idrīs (c.-à-d. Enoch) était l'inventeur de cette science, est de source islamique.

[5] Ṭab. F, Taʿāl. C.

[6] Le mot *ghoul* chez Ṭabarī est probablement une traduction de Pērīγ (*pairika*).

les déserts, les montagnes et les vallées.[1] Après avoir régné pendant quarante ans[2] il mourut.[3] Les dēvs se réjouirent de sa mort et retournèrent auprès des demeures des hommes.[4]

Chez les anciens chroniqueurs arabes et persans l'œuvre civilisatrice des premiers rois comprend la fondation de diverses villes importantes. Cependant Firdausī ne mentionne pas de fondation de villes ni par Gajōmard, ni par Hōšang, ni par Taχmoruw, ni par Jim, et les autres auteurs ne s'accordent pas quant aux villes dont ils attribuent la fondation à l'un ou à l'autre des premiers rois, d'où on pourra conclure, avec une certaine probabilité, que les notices sur les fondations des villes ne sont pas tirées du Xvaδāinãmaγ. Selon une des traditions rapportées par Ṭabarī, Hōšang était le fondateur de Babylone et de Suse; selon une autre, il fit bâtir la ville de Raï, qui était, à ce qu'on dit, la première ville qui fut construite après la ville de Démavend, bâtie par Gajōmard. Belʿamī nomme également Suse et Raï comme des villes fondées par Hōšang. D'après Ḥamza, Hōšang fut fait roi à Iṣṭaχr, mais le Muǧmil dit qu'il bâtit Iṣṭaχr, et il ajoute qu'il fit construire la citadelle de Raï, la ville de Dāmġān et une ville dans la province de Koufa, qui selon quelques-uns est Koufa elle-même.[5] Ṯaʿālibī se contente de dire que Hōšang fonda des villes, sans les nommer.

[1] Tab. F, Ṯaʿāl. C. — Chez Firdausī, le combat de Hōšang avec les démons a été combiné avec un épisode de la vie de Gajōmard et placé avant l'avènement de Hōšang (voir p. 78 et 90).

[2] Ṭab. B, Mas. Murūǧ, Tanbih, Ḥamza A, B, Ṯaʿāl. E, Bīr., Muǧm. B.; voir p. 124 sqq.

[3] De mort naturelle (Muǧmil). D'après le Muǧmil il fut enterré dans le Fārsistān.

[4] Tab. F, Ṯaʿāl. C.

[5] A comparer l'indication de Ṭabarī, que Hōšang fit construire la ville de Babylone dans la Mésopotamie koufique. — Du reste, les sources pehlvies, arabes et persanes diffèrent beaucoup sur les fondateurs de toutes les villes en question. Iṣṭaχr est mentionné dans le traité pehlvi «Šahrīhā-ī-Ērān» comme une ville fondée par le roi parthe Ardawān. D'après le Nuzhatel-qulūb de Ḥamd-allāh Mustawfī-i-Qazwīnī, sa fondation était attribuée par quelques-uns à Gajōmard, par d'autres à son fils Iṣṭaχr (voir p. 93); Hōšang élargit la ville, et Jim en termina la construction. Voir The Geographical part of the Nuzhat-al-qulūb of Ḥamd-allāh Mustawfī, ed. by Le Strange, Gibb Mem. Series XXIII. 1, p. 120. Selon Jāqūt, on attribuait la fondation de la ville à Iṣṭaχr, fils de Taχmōruw, que les Persans identifient avec Adam (confusion entre كيومرث et طهمورث; Geogr. Wörterbuch, herausg. v. Wüstenfeld I, p. 299). — La

La relation du règne de Hōšang donnée dans le Xvaδāināmaγ différait assez de celle de la légende théologique. Nous avons vu que la lutte de Hōšang avec les démons, telle qu'elle est racontée dans les parties encore existantes de l'Avesta, était toujours, dans les livres pehlvis, le trait principal de la légende, bien que l'idée de l'activité civilisatrice de ce roi y fût déjà connue. Dans le Xvaδāināmaγ, le combat avec les démons n'était qu'un épisode d'un règne plein de réformes pacifiques. Hōšang y était avant tout le premier roi, qui établit les fondements de toute civilisation humaine, et il avait même assumé le rôle de fondateur de l'agriculture, rôle que la tradition théologique avait attribué à son frère Vēγerd. Le Xvaδāināmaγ attribuait à Hōšang la découverte du feu et du fer et l'introduction de la coutume de manger la chair des animaux. D'après la tradition théologique, ces découvertes et ces innovations avaient été faites déjà par Masjaγ et Masjānaγ.

Dans la période islamique on s'est efforcé de donner à Hōšang — aussi bien qu'à Gajōmard — une place dans la généalogie des personnages de la plus haute antiquité biblique. Si Gajōmard était un autre nom d'Adam, Masjaγ devait être identique à Seth, Sijāmaγ à Enos, Fravāγ à Kénan, et ainsi on arrivait à identifier Hōšang avec Mahalaléel.[2] C'est la combinaison que mentionne Ṭabarī d'après quelques généalogistes persans, et que Belʿamī a adoptée d'après lui. Un « livre de traditions » que cite l'auteur du Muǵmil présente, en contradiction avec la généalogie de la Genèse, Hōšang comme le fils de Mahalaléel et le petit-

fondation de Raï est attribuée généralement à Hōšang. D'autres nomment comme fondateur un certain Rāz (éponyme, d'après le mot *rāzī*, « habitant de Raï »), fils d'Ispahān, ou Šaïṯ, fils de Noé. D'après El-ʿAmrānī, Raï fut fondé par le roi sassanide Pērōz, fils de Jazdgard, qui nomma la ville Rām-Pērōz. Jāqūt rapporte une légende étiologique qui fait de Kaï Xusrō le fondateur de Raï (ed. Wüstenfeld II, p. 893). — La ville de Suse fut fondée, selon Ḥamd-allāh Mustawfī (ed. Le Strange p. 111), par Mahalaléel (= Gajōmard), et rebâtie et munie d'une citadelle par Hōšang. D'après Ibn el-Kalbī, le fondateur de Suse était Sūs, fils de Sem, fils de Noé, et Ibn el-Muqaffaʿ nous fait savoir que les premier murs qui furent élevés après le déluge sont ceux de Suse et de Touster, deux villes dont les fondateurs sont inconnus (Jāqūt, ed. Wüstenfeld III, p. 189). — Quant à Dāmġān, Ḥamd-allāh Mustawfī (ed. Le Strange p. 161) attribue également sa fondation à Hōšang. — Le rôle de Babylone dans la légende iranienne sera traité dans un volume suivant, en connection avec l'histoire de Dahāγ.

[2] Gen. chap 5.

fils d'Adam. Selon une autre combinaison, que cite Ṭabarī d'après Hišām el-Kalbī, Hōšang était fils de Héber, fils de Sélah, fils d'Arpachsad, fils de Sem, fils de Noé.

Abū-l-fidā raconte l'histoire de Hošang de la manière suivante:[1] La première dynastie, celle des Pešdaδis, selon le *Taǧāribu-l-umam wa 'awāqibu-l-himam* d'Abu 'Ali Aḥmad b. Maskūjäh (Maskaweih).[2] Il dit: Hošang fut le premier à organiser le royaume et à mettre en ordre les satrapies et à instituer l'impôt foncier; et son surnom était Pešdaδ (پیشداذ), ce qui veut dire «le premier dans la voie de la justice». Son règne fut deux cents ans après le déluge, selon ce que raconte Ibn Maskūjäh. Mais d'autres disent que Hošang et ceux qui régnèrent après lui jusqu'à Dahaγ vivaient avant le déluge; c'est là aussi le dire des Persans, et ils maintiennent de même que le règne de leurs rois ne fut pas interrompu, et ils nient le déluge et ne croient pas qu'il ait eu lieu. Pour revenir à la relation d'Ibn Maskujäh, il dit: C'est Hošang qui bâtit les deux villes de Babylone et de Suse. C'était un roi excellent, et sa vie et sa domination étaient également louables. Il fit un séjour dans l'Inde et parcourut les pays, et il posa la couronne sur sa tête et s'assit sur le trône.[3] Puis son règne cessa, et après lui on ne connaît pas de roi avant Taχmoruw, qui était un des descendants de Hōšang, bien qu'il y eût entre ces deux un certain nombre d'ancêtres.

Ḥamd-allāh Mustawfī-i-Qazwīnī, *Ta'rīχ-i-guzīdäh:*[4] Hōšang, fils de Sijāmaγ, fils de Gajōmard,[5] fut roi après son grand-père. Son nom était Bumšah,[6] et comme il possédait beaucoup de sagesse (هوش) et de savoir (هنگ), on l'appela Hōšang. Il ouvrit la porte de la justice et du droit et ferma la porte de l'oppression. Comme avant lui (پیش ازو), on n'avait pas connu de droit (داد), on lui donna le surnom Pešdāδ. (Quelques-uns l'appellent Ērān et disent que le pays d'Iran a eu son nom d'après lui,[7] mais d'autres disent que ce pays est nommé d'après Ēraǧ, fils de Frēδun. Il tira des métaux et des pierres précieuses des-

[1] Hist. anteislam. ed. Fleischer, p. 66.

[2] Mort en 1030 de notre ère, voir Brockelmann, Gesch. d. arab. litt. I p. 342.

[3] La substance de ce résumé d'Ibn Maskūjäh se trouve déjà dans la chronique de Ṭabarī (A, D, F).

[4] Ed. Browne p. 82 sqq.

[5] D'après Firdausī.

[6] Voir p. 154, note 1.

[7] A comparer le Nuzhat el-qulūb du même auteur (ed. Le Strange p. 19), où il est dit que le nom Ērān était attribué par quelques uns à Gajōmard, par d'autres à Hōšang.

mines et des mers. Parmi les villes qu'il fonda sont Suse et Šušter,[1] et quelques-uns disent qu'il fonda aussi Iṣṭaχr dans le Fārs. Le prophète Idrīs était son contemporain.[2] Son règne dura quarante ans. Il fut le premier roi qui tint un discours exhortatif; il dit à son fils . . .[3]

Des auteurs postérieurs ont représenté Hōšang surtout comme un précepteur en matière de morale. Ainsi il y a eu un livre nommé *Ǧāvidān-χirad* (« la sagesse éternelle ») ou d'un autre nom « le Testament de Hōšang », et qui passait pour un ouvrage de Hōšang lui-même. D'Herbelot, qui fait mention de ce livre,[4] dit qu'il est « fort estimable » et qu'il existait encore en son temps sous le nom de *Humājūn-nāmäh*. Mīrχōnd raconte, qu'une partie de cet ouvrage avait été traduit du syriaque en langue arabe par Hasan, frère de Faḏl ibn Sahl, vizir du calife Ma'mūn, et qu'Abū ʿAlī Maskaweih a cité cette version dans son livre *Ādāb el-furs wa-l-ʿarab*.

Mīrχōnd, dans la partie de son œuvre qui traite de la vie de Hōšang, reproduit les traits que nous connaissons des auteurs antérieurs, mais en ajoutant toutefois quelques traits nouveaux. Il dit que, d'après les historiens les plus renommés, Hōšang était le petit-fils de Gajōmard; d'autres cependant croient qu'il est le même que Mahalaléel et que son père était Kénan. A la mort de Gajōmard, il s'assit sur le trône et s'efforça d'une manière incomparable de propager la justice et de protéger les humbles, d'où lui vint le surnom Pēšdāδ, c'est-à-dire « le premier qui exerça la justice ». Puis Mīrχōnd reproduit quelques parties du livre *Ta'rīχ el-maʿajam* qui, dans un style éloquent et verbeux, exaltait les vertus et l'activité civilisatrice de Hōšang. Parmi ces extraits, nous trouvons les préceptes et maximes donnés par Hōšang au prince royal Taχmōruw — mais différant, dans les détails, de ceux contenus dans le *Ta'rīχ-i-guzīda*, et le discours en prose et en vers par lequel Taχmōruw répond aux exhorta-

[1] A comparer p. 158—59, note 1 (Šušter = Touster).

[2] A comparer Muǧmil B (p. 153).

[3] J'omets le long discours qui suit. Il contient une série de préceptes de morale et de sagesse pratique dans le style des *andarj* et des *pand-nāmaχ* pehlvis, genre qui a joui d'une grande popularité aussi chez les musulmans. D'après le Nuzhat el-qulūb (ed. le Strange p. 30, 109, 161, 53, 120), Hōšang a fondé Koufa, Touster et Dāmǧān et élargi Raï et Iṣṭaχr. Selon le même ouvrage, l'Iran a reçu son nom d'Ērān, qui était, d'après quelques-uns, le même que Gajōmard, d'après d'autres, le même que Hōšang.

[4] Bibl. orient., article « Huschenk ».

tions du roi. Mīrχōnd donne ensuite une autre tradition d'après quelques chroniqueurs : Hōšang, dans une caverne, s'occupait continuellement de l'adoration de Dieu, mais les démons profitèrent d'un moment où il était absorbé dans ses prières pour le tuer en le lapidant. Son fils Taχmōruw, les larmes aux yeux, supplia le Tout-puissant de lui révéler, quels étaient les meurtriers de son père, et une nuit, Dieu les lui montra dans une apparition. S'étant réveillé, il s'arma aussitôt pour attaquer les démons, et en tua la plus grande partie avec son épée. Plus tard, il bâtit, à l'endroit où le cadavre de Hōšang avait été trouvé, une ville qui eut d'abord le nom de Talχ («l'amer»), nom qui fut altéré, au cours des temps, en Balχ. — Nous avons ici, évidemment, une légende copiée d'après l'histoire du meurtre de Sijamaχ par les démons et de la vengeance prise par Hōšang. Mīrχōnd raconte la puérile légende étymologique sur l'origine du nom de la ville de Balχ, oubliant qu'il avait déjà fait fonder Balχ par Gajōmard et qu'il avait donné, à cette occasion, une autre légende étymologique.

Mīrχōnd continue en reproduisant les détails bien connus: Hōšang s'appelait aussi Ērān, et quelques-uns voient en lui le fondateur de l'Iran, tandis que d'autres attribuent ce rôle à Ēraǧ, fils de Frēδūn. Hōšang fut le premier qui produisit le fer et s'en servit pour en faire des armes. On lui attribue aussi la fabrication de vêtements de peaux de zibeline et de renard et l'emploi des chiens pour la chasse et pour la garde des troupeaux. Il employa beaucoup de fonctionnaires à sa cour pour expédier les affaires d'Etat. Il fut le premier qui tira des mines les pierres précieuses et les métaux précieux, et on dit également, qu'il fut le premier qui fit couper des arbres et se servit du bois pour faire des portes et des poteaux, et qu'il ordonna aux hommes de tuer les bêtes féroces. Bien des auteurs lui attribuent la fondation du canal du Tigre et des villes de Suse, de Koufa et de Babylone; cependant le juge Beidawī attribue la fondation de cette dernière ville à Dahāγ, et d'autres à Gajōmard. Hōšang régna quarante ans, et le prophète Idrīs tait son contemporain. Mīrχōnd termine son récit par quelques naximes de Hōšang, tirés probablement du *Gāvidān-χirad*.

Ni le *Habīb es-sijar* de Xondamīr, ni le *Luġat-i-Šāhnāmäh* d'ʿAbd el-qādir-i-Baġdādī ne renferment rien de nouveau sur Hōšang.

D'Herbelot donne[1] Hōšang comme fils de Sijāmaγ, fils de Gajōmard et énonce l'assertion singulière que «tous les historiens de Perse marquent un interrègne, entre Gajōmard et lui, qui a duré deux cens ans, et donnent unanimement à ce Prince cinq cens ans de vie, quoique selon eux il n'en ait regné que quarante, ou cinquante seulement». En outre, d'Herbelot a les détails communs sur son activité civilisatrice; il lui fait dresser pour la chasse non seulement des chiens, mais aussi des léopards, et ajoute Ispahan au nombre des villes fondées par lui.[2] Enfin, d'Herbelot donne un bref résumé d'un certain *Hōšang-nāmäh*, qui avait été traduit du persan en «langue Turquesque». Ici Hōšang «exploita tous ses hauts faits monté sur un animal à douze pieds qu'il eut beaucoup de peine à dompter. Cet animal est nommé *Raχš*,[3] il fut trouvé dans l'Isle sèche, ou nouveau Continent, où il sortit de l'accouplement d'un crocodile, et de la femelle d'un Hippopotame, on dit aussi qu'il ne se nourissoit que de la chair des serpens et des dragons. Il fallut que Hōšang employât non seulement toutes ses forces; mais encore plusieurs stratagemes pour combattre ce monstre avant qu'il pût s'en rendre maître: aussi après l'avoir dompté, il ne rencontra point de geant si terrible, ni de monstre si épouvantable, qu'il ne terrassât, il passa même monté sur cet animal jusqu'au pays des Māhīsär peuples ainsi nommez, à cause qu'ils ont la tête de poisson, ce sont peut être ceux que nous appellons les Ichtyophages; il subjugua cette nation de figure horrible, sur laquelle, l'on peut voir les titres de Ramäk, et de Māhīsär. Enfin ce Monarque invincible, après avoir étendu ses conquêtes de tous côtez jusqu'aux extremitez de la terre, et fait fleurir la justice, et les arts dans ses Etats, fut tué, ou plûtôt écrasé par un grand quartier de roche que les Geans ses ennemis mortels qui occupoient les detroits des montagnes de Démavend, lancerent sur lui.»

Ce récit fantastique, dernière transformation de la légende ancienne du combat de Hōšang avec les démons, a été adopté par les Ossètes, qui l'ont combiné avec la légende tout aussi ancienne du géant enchainé dans la montagne. Les Ossètes racontent.

[1] Bibl. orient., article «Huschenk».

[2] D'après le Nuzhat el-qulūb de Ḥamd-allah Mustawfī (éd. Le Strange p. 48), Ispahan est formé de quatre villes, qui furent fondées par Taχmōruw, Jim ou Ḏū'l-qarnaïn (Aléxandre le Grand).

[3] Dans le Šāhnāmäh de Firdausī, c'est le nom du cheval fameux de Rōstahm (Rustäm).

que la race préadamique des devs, que Dieu avait déportés, à cause de leurs péchés, au pic de Kasbek dans le Caucase, étaient combattus par le géant Hasenk, qui montait un cheval à douze pieds. Les devs tuèrent Hasenk, qui fut enterré dans la montagne; et lorsqu'il étend ses membres, des avalanches de neige tombent.[1]

Excursus.

La fête de Sädäh et d'autres fêtes du feu iraniennes.

La fête de Sädäh (*Sadaγ* était la forme pehlvie du mot), qui, selon Firdausi, tirait son origine de l'aventure de Hōšang avec le dragon, avait lieu le soir et la nuit du 10 Bähmän, ce qui équivaudrait, d'après la computation ordinaire, au 24 janvier du calendrier grégorien. **Bīrūnī** dit[2] qu'au soir du Sädäh,[3] les Persans « pratiquent des fumigations afin d'éloigner le malheur, de sorte qu'il est devenu une coutume des rois de faire allumer, dans cette nuit de fête, des feux et de les faire flamber, de chasser des bêtes fauves là-dedans et de faire voler des oiseaux à travers les flammes et de boire et de s'amuser autour des feux ». L'auteur humain ajoute: « que Dieu punisse tous ceux qui se réjouissent en causant des douleurs à d'autres êtres doués de sentiment et qui ne nuisent à personne. » Puis Bīrūnī continue: Après que l'intercalation dans les mois des Persans eût cessé,[4] les Persans espéraient qu'à ce temps le froid cesserait ou s'adoucirait, car ils comptèrent le commencement de l'hiver du cinq Ābān,[5] de sorte que sa fin devait arriver le 10 Bähmän. Les

[1] A. Olrik, Ragnarok II, p. 31, d'après Merzbacher, Aus den Hochregionen des Kaukasus.

[2] Chronol. ed. Sachau p. 226, trad. du même p. 213.

[3] Il emploie la forme Saδak.

[4] D'après la chronologie mazdéenne, l'an persan consistait en 12 mois à 30 jours + 5 jours intercalaires. Comme l'année astronomique a un peu plus de 365 jours, les Persans intercalaient un mois tous les 120 ans. A l'époque de la décadence de l'empire sassanide, 70 ans avant la mort de Jazdgard III, dernier roi sassanide (voir Bīrūnī ed. p. 33 et 44, trad. p. 38 et 54, Hamza ed. Gottwald p. 6, trad. lat. du même p. 4), on commença à négliger l'intercalation, de sorte que les mois du calendrier mazdéen, qui continuait d'être en usage chez les Parsīs, reculèrent de plus en plus de leur place originale dans l'an astronomique.

[5] = 21 octobre, selon la computation ordinaire.

gens du village Käräğ appelaient la nuit qui suivait ce jour « la nuit mordante », à cause de son froid. Ensuite l'auteur cite une légende locale du Démavend qui contient une explication de l'origine des feux de la nuit du Sädäh, différente de celle donnée dans la légende de Firdausī: Le tyran Bēvarasp (=Dahāg) fut tourmenté par deux serpents, qui avaient poussé de ses épaules, et ordonna qu'on lui fournit chaque jour deux cervelles d'homme comme nourriture des serpents. Azmā'īl,[1] le fonctionnaire chargé de cette besogne, sauvait tous les jours un des deux hommes destinés à mourir, en mêlant la cervelle de l'autre avec celle d'un bélier, et ordonnait à ceux qu'il avait sauvés de s'établir dans les montagnes à l'ouest du Démavend. Quant Frēðun eut vaincu Bēvarāsp, il voulut faire exécuter Azmā'īl, mais celui-ci lui révéla, comment il s'était pris pour sauver la moitié des victimes. Alors, pour vérifier la chose, Frēðūn envoya un homme de confiance avec Azmā'īl au pays où s'étaient établi les personnes sauvées. Azmā'īl avait ordonné à ceux-ci d'allumer des feux sur leurs toits, afin qu'on vît leur nombre, ce qu'ils firent. C'était le 10 Bähmän qu'eut lieu cette illumination. L'homme de confiance, voyant tous ces feux, s'écria: « A combien de familles as-tu rendu la liberté! Dieu te récompense! » Lorsque Frēðūn eut cette nouvelle, il s'en réjouit et partit en personne pour le Démavend pour voir la chose de ses propres yeux, puis donna à Azmā'īl le Démavend comme fief avec le titre de Masmoγān et une couronne d'or.[2]

Le poète persan **Minūčihrī**, contemporain plus jeune de Firdausī et de Bīrūnī, et qui vivait comme eux à la cour de Ghaznä, fait allusion, dans plusieurs passages de ses poésies panégyriques, à la fête de Sädäh:

O Emir, la fête de Sädäh est dans les coutumes des grands: c'est l'institution de Gajōmard et de Spandijāð.

C'est pourquoi on célèbre cette fête, et que cette nuit les feux soient allumés dans la citadelle, et que la citadelle apparaisse comme une pièce d'étoffe de couleurs variées (Divān 12. 13—14).[3]

[1] Armāīl chez Firdausī.

[2] J'examinerai dans un volume à suivre les légendes de Dahāg et de Frēðūn.

[3] De l'édition de Kazimirski. Je cite la traduction française de Kazimirski. Dans la pièce suivante j'ai traduit, cependant, quelques passages d'une autre manière que Kazimirski.

Dans la qaṣida 89, dédié à un dignitaire anonyme, qui est glorifié, d'après la coutume, dans les derniers vers, Minūčihrī décrit les divers aspects que présentent les grands feux allumés pendant la fête de Sädäh:

Voilà, ô prince des hommes nobles, la nuit de la fête de Sädäh arrivée, la nuit de la fête de Sädäh est digne de tous les honneurs.

Allume le feu dans les rues, car dans cette saison il y a ici beaucoup d'Ādär qui persécutent les prophètes.[1]

Il faut que le feu soit tel que son éclat et son drapeau montent plus haut que le cercle de la coupole tournante [du ciel].

Lorsque sur le firmament, par cette chaîne dorée, le disque du soleil sera couché et la tête baissée,

le feu et la fumée seront comme la queue du paon dont on aurait enduit l'extrémité avec de la poix.

Et ces étincelles, tu dirais que le paon lui-même aurait broyé et répandu de petites perles avec son bec autour de sa queue.

Ce feu est comme une tente de corail au dessus de laquelle serait un sachet de musc et, sur ce sachet du parfumeur, des pétales de jasmins.

Ou bien c'est un arbre d'or avec ses branches, sur lequel, en guise de fruits, on verrait des perles royales.

Le jardinier secoue fortement cet arbre, de sorte que les fruits qui sont dessus pleuvent de cet arbre.

Bois du vin, ô prince des hommes nobles, pendant cette nuit de Sädäh; en effet boire du vin est dans les usages des hommes nobles.

De ce vin pur, grâce auquel même un flambeau à la main on ne connaîtrait pas ce que c'est que les chagrins.

Quiconque a la bourse pesante est un homme important; celui qui a la bourse légère est un homme de peu de poids.

Moi, je m'en vais chez le maître pour qu'il me donne beaucoup d'argent, afin que j'aie aussi quelque valeur à tes yeux.

Il est despote, mais il est humble à ses heures de largesse. Qui a jamais entendu parler d'un homme humble qui fût despote?

Il aime les poésies et il est le plus noble des hommes. Noble est en effet celui qui aime la poésie.

Du temps du sultan ghaznavide Masʿūd (1031—41 de notre ère) nous avons une description de la fête de Sädäh due à la plume de l'historien **Baïhaqī**:[2]

«Le sultan se proposait de marcher sur Merv, mais la fête de Sädäh (au mois de Safar) approchait: on envoya dans la plaine tous les chameaux du sultan et ceux de toute l'armée, et l'on

[1] Jeu de mots entre *ādär* 'feu' et *Ādär*, nom du père du patriarche Abraham, lequel était, selon la légende musulmane, sculpteur fabricant des idoles et persécutait son fils à cause de sa foi.

[2] Communiqué par Kazimirski dans son commentaire du 12e qaṣida de Minūčihrī.

se mit à couper, à amasser et à apporter du guez,[1] et l'on jeta sur un grand cours d'eau couvert de neige dans la plaine un échafaudage qui atteignit la hauteur de la citadelle et que l'on remplit de guez. On en apporta encore plus jusqu'à en faire une montagne. On réunit ensuite des pigeons ainsi que divers objets selon l'usage. Le jour voulu, l'Emir[2] s'assit au bord du ruisseau où l'on avait dressé une tente, puis arrivèrent les musiciens et les commensaux du prince. On mit le feu au bois, un feu tel qu'on en voyait la clarté à dix parasanges de distance, et on lâcha des pigeons enduits de naphte, et des animaux couverts de neige prirent feu et se mirent à courir ça et là. On n'avait jamais vu rien de pareil.»

Deux siècles plus tard, la fête est mentionnée par **Qazwīnī** (né environ 1203, mort en 1283 de notre ère) dans sa cosmographie.[3] Il dit que le jour Ābān (le 10) du mois Bähmän, une fête est célébrée, que l'on appelle Sadaq (c.-à-d. «cent») et qui a été instituée par Ardašīr Pāwaγān, le fondateur de la dynastie des Sassanides: «Quelques-uns disent qu'elle est appelée ainsi parce qu'il reste cent jours jusqu'à la fin de l'année, d'autres parce que la centième année de la vie du premier père, c.-à-d. Gajōmard, fut complète ce jour-là. On dit aussi que l'hiver, sortant de l'enfer, vient au monde ce jour-là, et les gens allument des feux et font des sacrifices pour éloigner son influence nuisible, de sorte qu'il est devenu même une coutume établie des rois de faire allumer, dans cette nuit, des feux, de lâcher des bêtes fauves et des oiseaux après leur avoir fait attacher des bottes d'épine allumées et de boire et de s'amuser de toute manière.»

Dimašqī (mort en 1327 de notre ère) remarque, dans sa cosmographie[4], qu'à la fête de Sädäh[5] on «entretenait des feux de toutes espèces, d'huile et de graisse de quelques espèces d'animaux».

Le dictionnaire persan **Burhān-i-qāti**ʿ, composé au commencement du 19e siècle,[6] mais qui a suivi des sources plus anciennes, donne, sous le mot «Sädäh» quelques détails supplémentaires.

[1] Sorte de tamarisc. [2] Masʿūd.

[3] Ed. Wüstenfeld I, p. 83, trad. d'Ethé p. 171–72.

[4] Manuel de la Cosmographie du moyen âge, par Dimishqi, trad. p. A. F. v. Mehren, p. 406.

[5] L'auteur indique, en contradiction avec les sources plus anciennes, l'époque de la fête, au 11 du mois Ābān, «jour auquel on donnait le nom de jour Ābān.» Mais le jour Ābān était le dixième et non pas le onzième jour du mois.

[6] Il a été publié à Calcutta en 1818 par Th. Roebuck. Il en existe aussi des éditions lithographiées.

Sädäh est le nom du 10e jour du mois Bähmän, et les Persans célébraient ce jour en allumant beaucoup de feux. Les rois et les sultans font prendre des oiseaux et des bêtes fauves et leur font attacher des bottes de paille aux pieds, après quoi ils allument la paille et lâchent les bêtes et les oiseaux, de sorte qu'elles s'enfuient dans l'air et à travers la prairie. Ils allument aussi des feux sur les montagnes et dans la prairie. On dit que Gajōmard fut le créateur de cette fête, et la cause en était celle-ci que Gajōmard avait cent enfants dont quelques-uns mâles, d'autres femelles, et quand ils atteignirent l'âge de discrétion, il tint une fête le soir du jour en question et les maria tous et ordonna d'allumer beaucoup de feux. C'est pour cela qu'on appelle cette fête Sädäh (« cent »). D'autres prétendent que l'auteur de cette fête était Hošang, fils de Sijamaḳ. Et il y en a qui croient qu'Adam fit de ce jour une grande fête, parce que le nombre de ses enfants atteignait ce jour-là cent, et qu'elle eut pour cela le nom en question. D'autres enfin disent que ce jour fut nommé Sädäh, parce qu'il y a de là au jour de l'an cinquante jours et cinquante nuits, ce qui fait cent en tout.

Th. Hyde, dans son livre « Veterum Persarum Religionis Historia », publié en 1700, avait rassemblé diverses relations orientales sur la fête de Sädäh.[1] Hyde mentionne les différentes explications de l'origine de la fête. Outre celles que nous avons déjà citées, il y en a une qui met la fête en relation avec l'expulsion de l'usurpateur touranien Frasijaw.[2] Hyde donne une variante de la légende de la rencontre de Hošang avec le dragon:

L'étincelle qui jaillit, lorsque la pierre jetée par Hošang frappa contre l'autre pierre, mit le feu à quelques herbes et à quelques arbres desséchés, de sorte que le dragon périt dans les flammes; les habitants, pleins de joie, virent dans ce feu un bon augure et construisirent partout des feux de triomphe, et cette coutume fut suivie tous les ans. Puis Hyde raconte, comment les rois firent prendre, pour cette fête, des bêtes fauves et des oiseaux, et ayant fait attacher des bottes de foin à leurs pieds, les lâchèrent, de sorte qu'ils s'enfuirent par les champs et par l'air; de cette façon la terre semblait enflammée et toute la prairie avait l'air d'avoir pris feu, les animaux ayant allumé l'herbe desséchée partout sur leur fuite à travers les champs et les montagnes.

Hyde donne à la fête de Sädäh une explication astronomique

[1] P. 254 sqq.

[2] Les légendes de Frasijaw seront traitées dans un des volumes suivants.

en disant, que cette nuit est la plus longue de toute l'année, et que la fin de l'hiver y commence en quelque sorte, les jours devenant dès cette époque plus longs et les nuits plus courtes. Aussi, se réjouissant de ce que l'hiver va cesser, on allume des feux en s'efforçant de la sorte d'éclairer et de chasser la plus sombre et la plus longue de toutes les nuits de l'an. Cette explication n'est pas tout-à-fait correcte, car la nuit de Sädäh n'est pas la plus longue de l'année. Mais Hyde a raison en comparant le Sädäh à la Twelf-night anglaise (soir de l'Épiphanie), où on allume des feux de fête aux sommets des collines et à d'autres endroits élevés, se réjouissant de ce que la furie de l'hiver cesse, et dans l'espoir du printemps qui approche ». La fête de Sädäh appartient à la catégorie des nombreuses fêtes du feu nocturnes qui se célèbrent presque partout en Europe et dans beaucoup de pays en dehors de l'Europe, et qui sont des débris d'un ancien culte champêtre et végétatif.

M. Frazer, dans son « Golden Bough »,[1] a rassemblé des matériaux abondants pour l'étude de la fête du feu chez les différents peuples. Les traits caractéristiques de cette fète sont les suivant: on allume des feux ou des flambeaux etc. aux sommets des collines, on brûle des mannequins ou des images représentant des démons, la mort etc. (« Judas », par une interprétation chrétienne d'une coutume païenne), jette des disques enflammés en l'air ou fait rouler des roues ardentes du haut d'une colline; on danse autour du feu et on saute par dessus les bûches brûlantes, on pousse les bestiaux à travers le feu, quelquefois on brûle vifs des animaux (un chat, des serpents), et il se trouve même ça et là des traces de sacrifices humains faits à l'occasion de la fête du feu. La fête est célébrée à diverses époques: 1. Feu de carême: l'auteur cite des exemples de la Belgique, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse. 2. Feu de Pâques: des exemples de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suède, de la Hollande, des Espagnols de la Mexique et de l'Amérique du Sud; dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem le feu nouveau descend mystérieusement du ciel le samedi de Pâques; en Grèce le feu nouveau est allumé également le samedi de Pâques, à d'autres époques de l'année en Arménie, chez les Incas du Pérou, les Indiens de la Mexique et de la Nouvelle Mexique, les esquimaux, quelques tribus africaines etc. 3. Feu du mois de mai (veille de la sainte Vau-

[1] Balder the Beautiful I, p. 106 sqq.

bourg etc.): des exemples de la Suède, de diverses contrées de l'Allemagne et de l'Autriche, le feu Beltané des Celtes de l'Irlande, de l'Écosse et de l'île de Man. 4. Feu de mi-été (23 ou 24 juin, fête de la Saint-Jean, à l'origine une fête du solstice d'été): des exemples du Danemark, de la Norvège, de la Suède, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Suisse, de la France, de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Écosse, de la Russie, des Lettons et des Lithuaniens, des Esthoniens, de l'Espagne, de la Corse, de la Sardaigne, de l'Italie, de la Grèce, de la Macédoine et de l'Albanie, des mahométans de l'Algérie et du Maroc, Arabes aussi bien que Berbères, qui allument des feux le 24 juin et les nourrissent avec des herbes aromatiques, en s'en fumigeant eux-mêmes et leurs enfants et en dirigeant la fumée à travers leurs jardins et leurs champs, en sautant au dessus du feu, et en fumigeant leurs maisons avec des bûches du feu, dont la cendre aussi possède, d'après leur croyance, une puissance magique. 5. Feu d'automne. En Russie c'est le feu du mois d'août, produit de la manière primitive, en frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre; à Capri et à Naples, la fête est célébrée le 8 septembre, jour de naissance de la Vierge sainte, l'ancienne fête païenne ayant subi une transformation chrétienne: chez les Celtes du pays de Galles, de l'Irlande et de l'île de Man, c'est le feu Hallowe'en, pendant du feu Beltané; feu d'automne en diverses contrées de l'Angleterre et de la France. 7. Feu de mi-hiver, pendant de celui de mi-été. Le solstice d'hiver, qu'à l'antiquité on fixait par erreur au 25 décembre, fut célébré par des feux ou des flambeaux, comme le jour de la naissance du soleil; transformé en jour de naissance du Christ il fut la fête de Noël; le feu de Noël ou les flambeaux de Noël sont connus partout en Europe; en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en France, en outre chez les Serbes et les Albanais, les flambeaux de Noël sont employés contre la sorcellerie et pour éloigner l'éclair et le tonnerre. Ici, M. Frazer mentionne en peu de mots, d'après Hyde, la fête persane de Sädäh.

M. Martin P:n Nilsson, dans son livre sur les fêtes grecques[1], décrit des fêtes du même caractère chez les Hellènes de l'antiquité. C'était la fête de Héra à Kithairon, fête des Dédales (Daidala), à laquelle on allait en procession avec une poupée

[1] Griechische Feste (Lpz. 1906), p. 50–54. 218–220, 155–56. 433. 470.

qu'on finit par brûler au feu avec des vaches sacrifiées à Héra, et des taureaux sacrifiés à Zeus; et c'était le sacrifice solennel en l'honneur d'Artémis Laphria à Patras, où les victimes étaient jetées vivantes dans les flammes; on y sacrifiait toutes sortes de bêtes fauves, d'oiseaux mangeables et de fruits. C'était encore le Steptérion à Delphi, la fête des Courètes à Messène et la fête appelée *Πυρσῶν ἑορτή*.

Au Danemark les restes les plus connus des anciennes fêtes du feu sont les feux allumés la veille de la sainte Vaubourg, que l'on trouve, selon M. E. Tang Kristensen, dans la partie centrale du Jutland oriental du Vejlefjord jusqu'au Mariagerfjord, dans la partie méridionale du Himmerland, passant par Viborg vers le sud jusqu'à la vallée de Vejle, par les landes à l'ouest de Silkeborg et vers S. Omme, puis dans quelques contrées du Slesvig, et le feu de la Saint-Jean, destiné, d'après la croyance populaire, à éclairer les sorcières allant par l'air au Blocksberg, ou bien à chasser les sorcières; ça et là la jeunesse danse, la veille de la Saint Jean, autour d'une colline, portant des flambeaux sur des perches longues, ce qui doit prévenir la nielle.[1] Il y a encore les chandelles de Noël que dans le Jutland occidental on allume la veille de Noël et qu'on ne met de côté que le matin, les bouts de chandelles étant employés comme médecine pour les bestiaux malades, ou allumés en été comme protection contre l'orage.[2] Le feu d'artifice dont on s'amuse à Copenhague la veille du jour de l'an, ne serait-il pas aussi un reste de la fête du feu de la mi-hiver?

La fête du feu a été expliquée par Mannhardt comme une conjuration, par laquelle on voulait donner à la lumière du soleil une force plus intense et faire rehausser ainsi la fécondité de la terre. Que ce fût là la signification de la fête, c'est ce que montrait, selon Mannhardt, le fait que deux fêtes du feu, qui étaient justement les plus répandues, coïncidaient avec les solstices; en outre les roues et les disques brûlants représentaient évidemment le soleil. M. Westermarck, au contraire, interprétait la fête du feu comme une fête de purification: le feu devait brûler et détruire toutes les influences nuisibles; c'est l'explication qu'en donnent souvent ceux mêmes qui célèbrent la fête; le

[1] Voir Feilberg, Ordbog over jyske Almuesmaal, articles «Valborgaften» et «Sankt Hans Blus».

[2] Ibid., article «Julelys».

tout en est avant tout la protection contre la sorcellerie et contre les maladies du bétail et des hommes dues à la sorcellerie, contre l'orage etc.; les roues et les disques enflammés doivent détruire des puissances magiques invisibles. M. Frazer a voulu d'abord combiner les deux interprétations: la fête du feu serait une conjuration du soleil, et comme la lumière du soleil possède la faculté de purifier, le feu, qui est une imitation du soleil, aurait le même pouvoir. Plus tard, cependant, M. Frazer a adopté entièrement la théorie de M. Westermarck. Quant à moi, je suis porté à croire, que les théories de Mannhardt et de M. Westermarck ne s'excluent pas l'une l'autre. Les roues et les disques enflammés s'expliquent le plus naturellement, ce me semble, comme des images du soleil, mais, ils ne se rencontrent, autant qu'on puisse le constater d'après les matériaux de M. Frazer, que dans les parties tempérées de l'Europe, en Allemagne, en Autriche, en Suisse et au pays des Galles. Dans les pays qui ont un climat continental prononcé avec des étés très chauds, comme la Perse, c'est de la pluie plus que du soleil que dépend la fécondité: le soleil ne manque pas, on n'a pas besoin de conjurations pour l'appeler, il exerce même son influence sur la végétation plus qu'on ne le désire. Dans ces pays-là, la puissance purifiante du feu est probablement le seul motif de la fête du feu. Le feu est, selon M. Wundt,[1] le moyen de lustration primitif et plus efficace à cet égard que l'eau. En Europe, le motif de la lustration se combine avec celui de la conjuration du soleil: dans un pays comme la Perse, c'est probablement le premier motif seul qui agit: Bīrunī dit expressément, que pendant la nuit de Sädäh, les Persans font des fumigations pour éloigner le malheur, et le même motif est indiqué pour les autres fêtes du feu persanes que nous allons mentionner. A la fête de Sädäh, quelques semaines avant l'arrivée du printemps, les Persans allumaient des feux sur les montagnes et dans les prairies afin de purifier, pour l'été à venir, les champs et les prés et d'assurer une végétation abondante et la prospérité des hommes et des animaux. Et afin que le gibier se propage et que la chasse soit bonne, on réunissait quelques exemplaires du gibier à plumes et du gibier quadrupède — qu'il n'y soit pas question d'animaux de proie nuisibles, c'est ce qui ressort de l'expression de Bīrūnī: « des êtres qui ne nuisent à personne » — et on les lâchaient, après

[1] Elemente der Völkerpsychologie p. 200.

leur avoir attaché de la paille enflammée aux pieds ou après les avoir enduits de naphte brûlante, ou bien on les chassait à travers les flammes.

Jusqu'à quelle époque a-t-on continué à célébrer la fête de Sädäh, les sources dont nous disposons ne nous le disent pas. D'ailleurs elle n'était pas la seule fête du feu que nous trouvions chez les Iraniens. Bīrūnī fait mention de différentes fêtes portant le nom d'Āδärčäšn (« fête du feu »). La première fut célébrée le quatrième jour (le jour Šährevär) du mois Šährēvär[1] et fut appelée aussi Šährēvärāγān. « Zādūjäh[2] raconte — dit B. — que cette fête est appelée Āδärčäšn, c'est-à-dire la fête des feux qui se trouvent dans les maisons des gens. Elle a lieu au commencement de l'hiver, et à cette fête on avait la coutume d'allumer de grands feux à l'intérieur des maisons et de montrer un grand zèle pour adorer et louer Dieu, et les gens se réunissaient pour faire leurs repas et s'amuser. Ils croient que le but en est de chasser le froid et la stérilité de l'hiver, et que la chaleur que répandent les feux éloigne l'influence nuisible de tout ce qui fait tort aux plantes dans le monde. Et leur méthode à cet égard est celle suivie par une homme qui se met en marche avec une grande armée pour faire la guerre à l'ennemi. Mais le mōbaδ Xuršēδ dit que l'Āδärčäšn est le premier jour [du mois Šährēvär],[3] et que la fête n'est célébrée que par les gens nobles; mais elle n'est pas comptée parmi les fêtes des Persans, bien qu'elle ait sa place dans leurs mois; car c'est une des fêtes des Tokhares, et chez ceux-ci la coutume tire son origine du changement de l'atmosphère et de l'arrivée de l'hiver. En notre temps, les habitants du Khorassan ont transporté cette fête au commencement de l'automne ».[4]

Le second Āδärčäšn était le 9e jour (le jour Āδär) du mois Āδär.[5] Bīrunī le mentionne dans les termes suivants:[6] « C'est une fête qu'on appelle Āδärčäšn, parce que les deux noms sont les mêmes.[7] On a la coutume, ce jour-là, de se réchauffer au feu.

[1] Le 21 août, selon la computation ordinaire.

[2] Zādūjäh ibn Šāhūjäh, auteur d'un livre sur l'origine des fêtes persanes, souvent cité par Bīrūnī.

[3] = 18 août.

[4] Bīrūnī, Chronol. p. 221, trad. p. 207.

[5] = 24 novembre.

[6] Chronol. p. 225, trad. p. 211.

[7] C.-à-d. le nom du jour et celui du mois sont identiques: Āδär.

parce que ce mois est le dernier de l'hiver, pendant lequel le froid est le plus dure et le plus intense vers la fin de la saison. C'est la fête du feu, et elle est appelée du nom de l'ange tutélaire de tous les feux.[1] Et Zoroastre a ordonné, que ce jour là on irait dans les temples du feu, qu'on y ferait des sacrifices et qu'on délibérerait sur les affaires du monde. »

Il est évident, que ces deux fêtes appartiennent à la même catégorie que le Sādäh. Mais l'indication de leurs places dans l'année nous met devant un problème assez difficile. Les douze mois de l'an zoroastrien sont ceux qui suivent:[2]

1. Färvärdīn	5. Amurdaδ	9. Āδär
2. Ardibähišt	6. Šährevär	10. Däī
3. Xurdaδ	7. Mihr	11. Bähmän
4. Tīr	8. Ābān	12. Spändärmäδ.[3]

Le 1er Färvärdīn est le jour de l'an, la fête du Nowrōz à l'équinoxe du printemps, le 21 mars. La date du premier Āδärčäšn, le 4 Šährevär, serait = 21 août, et la date du second Āδärčäšn, le 9 Āδär = 24 novembre. Or, Bīrūnī dit que le premier Āδärčäšn avait lieu au commencement de l'hiver, et que le second était célébré dans le dernier mois d'hiver, quand le froid était le plus intense. Ainsi, l'hiver durerait en Iran du 21 août à la fin de novembre ou au commencement de décembre, ce qui est évidemment absurde. Il est correct, cependant, que, dans le plateau iranien, l'hiver dure environ trois mois: la distance entre les deux fêtes du feu qui désignent le commencement et la fin de l'hiver, est exacte, seulement l'hiver a été placé environ trois mois trop tôt, l'hiver iranien ayant sa place à peu près entre le 1er décembre et le 1er mars.

Immédiatement avant le second Āδärčäšn, Bīrūnī indique une fête qui avait lieu le 1er Āδär, et qui avait le nom de Bähārčäšn, c.-à-d. « fête du printemps », ou bien « la course d'*al-kawsaǧ* ». « Ce jour là était le commencement du printemps à l'époque des Xusro. Alors un homme à la barbe claire (*kawsaǧ*) se promenait à cheval en s'éventant avec un éventail pour exprimer sa joie de ce que la saison froide était terminée, et que la saison chaude approchait. Cet usage existe encore en Perse, mais seulement comme

[1] Āδar.
[2] Je donne les noms dans la forme néo-persane.
[3] Les cinq épagomènes avaient, selon Bīrūnī, leur place entre Ābān et Āδar.

une plaisanterie». Cette fête a été mentionnée déjà par Mas'ūdī, qui, cependant, ne donne pas le nom de Āδärčäšn. Dans le Murūǵ t. III, p. 413—14, on trouve la notice suivante: «Le premier de ce mois [c.-à-d. Āδär] avait lieu la procession du *kawsaǵ*, monté sur une mule. Cet usage n'était en vigueur que dans l'ʿIrāq et dans le Fārs; les habitants de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte et du Yémen n'en avaient aucune connaissance. Lors de ces fêtes, et pendant plusieurs jours, on mangeait des noix, de l'ail, de la viande grasse et, en général, de tous les aliments chauds; on faisait également usage de boissons chaudes et propres à combattre le froid. Cependant, on voyait paraître celui qui devait chasser le froid; on versait sur lui de l'eau froide; bien loin d'en éprouver aucune sensation désagréable, il criait en langue persane: *gärmā! gärmā!* c'est-à-dire 'chaud! chaud!' Ces jours étaient pour les Persans une occasion de réjouissances et de joie».

Le premier Āδär est le 16 novembre d'après la computation ordinaire, date impossible pour une fête printanière. Il doit y avoir un déplacement du calendrier, qui touche en même temps les deux Āδärčäšn et le Bähārčäšn; mais ce ne peut pas être le déplacement dû la à cessation de l'intercalation, qui avait commencée soixante-dix ans avant la mort de Jazdgard III,[1] car la cessation de l'intercalation reculerait les fêtes en question, de sorte que par exemple le Bähārčäšn aurait lieu, au temps de Bīrūnī, au mois d'août, ce qui serait également absurde.[2] D'après la nature des choses, le premier Āδärčäšn devait avoir eu lieu environ le 1er décembre, le Bähārčäšn au commencement du mois de mars et le second Āδärčäšn huit jours plus tard.[3] On arrive ainsi à croire qu'une fois à l'époque des Sassanides[4] l'an persan a commencé par le mois qui suit celui d'Āδär, le mois Dāï, dont le nom pehlvi a été Daδv, «le créateur», c.-à-d. Ohrmazd. Plusieurs savants ont exprimé, du reste, leur étonnement de ce que

[1] Voir p. 164 note 4.

[2] Le fait, que les habitants du Khorassan célébraient, au temps de Bīrūnī, le premier Āδärčäšn, qui était à l'origine la fête du commencement de l'hiver, comme une fête du commencement de l'automne, serait peut-être un résultat de la cessation de l'intercalation.

[3] Je crois qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre l'expression de Bīrūnī, que le froid est le plus intense pendant le dernier mois de l'hiver. C'est peut-être un effet de l'impatience avec laquelle on attend l'arrivée du printemps, que l'on sent plus le froid.

[4] «A l'époque des Xusrō» (Bīrūnī).

Daδv n'était pas le premier mois de l'année. M. Geiger trouva singulier qu'Ohrmazd n'avait pas sa place en tête du calendrier[1]. M. Gray écrivit:[2] «Es ist beachtenswert, dass das jahr mit Fravartin und nicht mit Din [c. à d. Dai, Daδv] beginnt», et M. Marquart:[3] «Dem Schöpfer ist . . . der zehnte monat eingeräumt. Dies ist sicherlich nicht ursprünglich; man sollte erwarten, dass Ahuramazdah einen beherrschenden platz im jahre einnähme, also entweder am anfang, wie unter den monatstagen[4], oder in der mitte».

L'hypothèse que je viens d'émettre a en outre l'avantage de jeter un jour nouveau sur la fête de Xurramroz qui était célébrée le 1er Daδv.[5] Les cérémonies qui caractérisent cette fête ressemblent singulièrement à des coutumes du jour de l'an et si le mois de Daδv a été jadis le premier mois de l'an, le Xurramrōz est en effet l'ancien Nowrōz.

M. Geiger, en tirant les conclusions de ses recherches sur les six fêtes de Gahanbār, a établi de la manière suivante le calendrier primitif des Iraniens:[6]

1er mois:	22 juin—21 juillet	7e mois:	24 déc.—22 janv.
2e — :	22 juillet—20 août	8e — :	23 janv. —21 févr.
3e — :	21 août—19 sept.	9e — :	22 févr.—23 mars
4e — :	20 sept.—19 oct.	10e — :	24 mars—22 avril
5e — :	20 oct.—18 nov.	11e — :	23 avril—22 mai
6e — :	19 nov.—18 dec.	12e — :	23 mai—21 juin.
	épagomènes 19—23 déc.		

Si, dans ce tableau, nous substituons aux expressions «1er mois, 2e mois» etc., les noms ordinaires des mois zoroastriens dans l'ordre commun, Daδv, qui est le 10e mois, sera justement le mois qui commence à l'équinoxe du printemps. Est-ce un pur hasard? On pourrait peut-être expliquer la chose de la manière suivante: il a existé une année populaire qui commençait au solstice d'été, et dont le premier mois était Färvärdīn (Daδv, le 10e mois, commençant à l'équinoxe du printemps)[7] et une année hiératique qui

---

[1] Ostiranische Kultur im Altertum p. 317.

[2] Grundr. d. iran. Phil. II, p. 675.

[3] Untersuch. z. Gesch. v. Eran II, p. 204.

[4] Le jour Hurmuz (Ohrmazd) est le premier jour du mois.

[5] Voir p. 144.

[6] Ostiran. Kultur im Altertum p. 325.

[7] Dans un article publié dans le K. R. Cama Mem. Vol. p. 54, qui ne m'est pas accessible, mais qu'a suivi M. Ginzel dans son Handbuch d. math. u. techn. Chronologie I, p. 278 sqq., M. Kuka a expliqué le nom de

commençait, comme l'an babylonien, à l'équinoxe du printemps et dont, par conséquent, le premier mois était Däï, mois du créateur, le 1er Däï, le Xurramrōz, étant le jour de l'an. Par un compromis entre les deux calendriers, on en eut un nouveau, dans lequel l'année commençait le 1er Färvärdīn, comme l'année populaire, cette date étant identifiée avec l'équinoxe du printemps, de façon que le commencement astronomique de l'an hiératique fût maintenu.

Les Persans, selon Bīrūnī[1], comptaient, après la cessation de l'intercalation, l'hiver du 5 Ābān au 10 Bähmän. Le 5 Ābān serait, d'après la computation ordinaire, le 21 octobre, et le 10 Bähmän serait le 24 janvier; mais après la cessation de l'intercalation, ce qui veut dire probablement au temps de Bīrūnī, le 5 Ābān aura reculé au milieu du mois de juillet environ, et le 10 Bähmän au milieu d'octobre, ce qui rendrait impossible l'indication de Bīrūnī. En supposant qu'il s'agit du 5 Ābān et du 10 Bähmän d'après l'an commençant par le mois Däï, la notice de Bīrūnī serait plus vraisemblable: l'hiver durerait alors, après la cessation de l'intercalation, c'est-à-dire au temps de Bīrūnī, du milieu d'octobre au milieu de janvier, ce qui serait exact, peut-être, pour quelques contrées de l'Iran. Cependant quelques-unes des fêtes mentionnées par Bīrūnī, et dans la description desquelles allusion est faite à la saison, sont évidemment fixées d'après l'an ordinaire commen-

chaque mois, en établissant une connection quelconque entre la divinité d'après laquelle le mois prend son nom et les conditions naturelles du mois. Cette interprétation donne l'impression, en général, d'être faite après coup pour expliquer un état de choses établi; mais d'après cet état de choses, le mois Däï était « la saison du printemps, à laquelle la nature se rajeunit ». Après avoir cité les explications de M. Kuka, M. Ginzel conclut: « Würde man sich nun auf die bedeutung der eben aufgeführten monatsnamen stützen, so würde Däï den beginn des frühlings, Färvärdīn den des sommers und Tīr den anfang des herbstes bezeichnen, und da Färvärdīn immer an der spitze des jahres erscheint, müsste man annehmen, dass das jahr mit dem sommer begonnen worden sei. Allein die monatsnamen sind erst im laufe der zeit allmählich entstanden, mit den wanderungen der iranischen stämme nach dem süden, entsprechend den klimatischen abstufungen der länder ». L'assertion contenue dans la dernière phrase n'est qu'une hypothèse dont les preuves font défaut. Il est en effet très peu probable que le calendrier zoroastrien remonte à cette période très reculée où l'immigration des Aryens dans les pays iraniens n'était pas encore terminée. Ce qui est certain, c'est que M. Kuka, suivant ici sans doute des sources anciennes, explique les rapports des mois avec les saisons d'une manière qui est en désaccord complet avec l'année parsi ordinaire, et qui implique une année où le mois Däï commence à l'équinoxe du printemps.

[1] Voir le passage cité p. 164.

çant par le mois Färvärdīn, telle la fête Mihrgān le 16 Mihr (= 2 octobre de l'an ordinaire). Il semble que Bīrūnī ait suivi en partie des traditions orales qui fixent l'époque des fêtes d'après l'année de Färvärdīn, en partie des sources écrites dont les indications remontent à l'époque où l'année de Däï était en vigueur.

M. Martin P:n Nilsson propose une autre explication de l'énigme chronologique que présentent les indications de Bīrūnī. Cette hypothèse, que l'auteur a eu l'amabilité de me communiquer par lettre, est la suivante: Dans le 11e siècle, Baihaqī dit, que la fête de Sädäh était célébrée sur un cours d'eau couvert de neige; deux siècles plus tard, on trouve chez Qazwīnī l'expression que l'hiver sort de l'enfer ce jour-là. Les deux relations montrent, que la fête était célébrée à l'époque où le froid de l'hiver était le plus intense, à comparer aussi l'expression »la nuit mordante«. Avec ces indications-là s'accorde la date, le 10 Bähmän = 24 janvier. On pourrait en conclure, que la date était exacte et qu'elle remontait à un temps où le calendrier persan était en bon ordre, c'est-à-dire qu'elle était antérieure à la cessation de l'intercalation. La fête de Sädäh n'a pas suivi le déplacement du calendrier, ayant été fixée à une époque déterminée de l'an naturel, à l'instar du Nowroz persan et de certaines fêtes égyptiennes. Or, Bīrūnī dit, que l'hiver commence le 5 Ābān et finit le 10 Bähmän, qui est la veille de la fête de Sädäh. Cette période contient 95 jours ou bien, les épagomènes comprises, 100 jours.[1] Mais la période du premier au second Aδäräšn (du 4 Šährēvär au 9 Aδär) fait également 95, respectivement 100 jours. »Je pense«, écrit M. Nilsson, »qu'il y a ici un redoublement. Le second Aδäräšn est le Sädäh: comme le Sädäh, il était célébré vers la fin de l'hiver quand le froid était le plus intense;[2] voilà ce qui prouve déjà l'identité. Le commencement de la période était marqué aussi par une fête du feu, qui était, peut-être, d'origine secon-

[1] Ce serait là peut-être, d'après la suggestion de M. Nilsson, l'origine du nom Sädäh.

[2] Qazwīnī dit cependant, qu'à la nuit de Sädäh, l'hiver, sortant de l'enfer, vient au monde. On en pourra conclure qu'au temps de Qazwīnī (environ 1250 de notre ère), la fête de Sädäh était célébrée au commencement de l'hiver. Mais s'il en est ainsi, cette fête n'a pas gardé sa place dans l'année naturelle, indépendamment du déplacement du calendrier. Les 250 ans qui séparent Qazwīnī de Bīrūnī amènent un recul de deux mois environ: donc, le 10 Bähmän tomberait, au temps de Qazwīnī, sur un des jours de la dernière moitié de novembre, époque à laquelle l'hiver commence en effet de se faire sentir en Iran. (Note de l'auteur.)

daire ». Or, pour expliquer la confusion dans le calendrier, M. Nilsson remarque d'abord que l'indication, que la cessation de l'intercalation a commencé 70 ans avant la mort de Jazdgard III (c.-à-d. vers 580 de notre ère), doit être comprise, probablement, de telle manière, que la période du déplacement des mois commence vers 580; car il n'est guère à croire, que les rois sassanides eussent négligé, en cas de nécessité, d'insérer un mois intercalaire. L'an 700 commença donc un mois trop tôt; un mois intercalaire aurait dû être inséré, mais on négligea cette mesure. Environ 820 l'an commença deux mois trop tôt; c'est la différence entre le Sädäh (le 10 Bähmän) et l'Aδärčäšn II (le 9 Āδär) qui, d'après mon opinion, sont identiques. Je suppose donc, que Bīrūnī suit une source datant de 820 environ. A cette époque la fête était célébrée le 24 janvier ou le 10 Färvärdīn du calendrier non rectifié. On savait que la date traditionnelle de la fête était le 10 Bähmän, mais on savait aussi que l'an commençait deux mois trop tôt. Le 10 Bähmän du calendrier non rectifié était le 9 Āδär du calendrier rectifié. On commit alors la faute — des fautes chronologiques de la sorte ne sont pas du tout rares — de considérer le 10 Bähmän comme la date actuelle à cette époque-là, et voulant le rectifier, on eut le 9 Āδär. De la même manière l'Aδärčäšn I a été placé deux mois trop tôt. M. Nilsson voit une confirmation de cette hypothèse dans l'indication, que les Khorassaniens célébraient l'Āδärčäšn I au commencement de l'automne, c.-à-d. le 21 octobre: cela ne s'accordait pas avec la théorie, et le fait était alors expliqué, comme si la fête avait été déplacée.

Quant à la fête de Bähārčäšn, M. Nilsson suggère, sous toute réserve cependant, une autre explication: Le calendrier s'étant déplacé trois mois et demi, le 15 Spändärmäδ du calendrier non rectifié serait = 1 Āδär du calendrier rectifié. Telle était la situation au temps de Bīrūnī, environ l'an 1000 de notre ère. On pourrait supposer ici encore une réduction erronée, par laquelle on aurait trouvé le 1 Aδär comme la date de la fête. Mais on arriverait ainsi à la conclusion, que Bīrūnī, dont la capacité scientifique est généralement reconnue, aurait combiné des notices prises de toutes parts et basées en partie sur des réductions chronologiques fausses, et les aurait présentées selon l'ordre des jours du calendrier sans s'apercevoir qu'il présentait çà et là la même fête deux fois; et c'est pour cette raison que M. Nilsson ne présente son hypothèse qu'avec quelques hésitations. J'avoue

que mon hypothèse à moi rencontre la même difficulté: elle implique que Biruni, en combinant des notices basées sur l'an de Däi avec d'autres basées sur l'an de Färvärdin, n'en a pas remarqué la discordance chronologique.

La fête de Sädäh n'est mentionnée ni dans l'Avesta, ni dans les textes pehlvis existants. Mais elle remonte en tout cas à l'époque sassanide: le nom a conservé chez Biruni, et même chez Qazwini, le k final de l'écriture pehlvie (prononciation pehlvie: Saδaγ). L'auteur du Bundahišn, dans ses indications chronologiques (chap. 25), suit l'an ordinaire commençant par le mois Färvärdin. Il communique deux théories sur la division de l'année; d'après l'une (25.7), l'été dure sept mois, du 1er Färvärdin (23 mars) au 30 Mihr (18 oct.), l'hiver dure cinq mois, du 1er Ābān jusqu'au dernier des cinq épagomènes, qui étaient placés après la fin du mois Spändärmäδ[1]; d'après l'autre (25. 20), l'année est divisée artificiellement et schématiquement en quatre saisons à trois mois, le printemps comprenant les mois Färvärdin, Ardibähišt et Xurdaδ, l'été les mois Tir, Amurdaδ et Šährēvär, l'automne les mois Mihr, Ābān et Āδär, l'hiver les mois Däï, Bähmän et Spändärmäδ. En traitant la première de ces deux théories, l'auteur du Bundahišn dit (25. 11) que l'hiver entre dans le monde le 1er Ābān; depuis le jour Āδär du mois Däï (24 décembre d'après le calendrier ordinaire) l'hiver arrive à Ērān-vēğ. « C'est pour cela qu'au jour Āδär du mois Däï on allume partout des feux comme un signe de ce que l'hiver est arrivé ». Windischmann[2] a voulu reconnaître dans ce passage une allusion à la fête de Sädäh; mais cette identification ne paraît pas nécessaire. Nous avons vu qu'on célébrait en Iran d'autres fêtes du feu que le Sädäh, et la date de la fête mentionnée dans le Bundahišn n'est pas celle de la fête de Sädäh. Le motif de la fête que donne le Bundahišn est né, évidemment, de réflexions sacerdotales, la signification primitive en étant oubliée. Ērān-vēğ,[3] l'ancien nom, célébré dans les livres saints, de la patrie primitive des Iraniens, a été employé au cours des temps pour désigner différentes contrées de l'Iran, dans lesquelles

[1] Contrairement à l'indication de Biruni (voir p. 174), mais d'accord avec l'usage actuelle. Au temps des Sassanides les épagomènes étaient placés après le mois Spändärmäδ; aux premiers siècles de l'islamisme on les insérait après le mois Ābān, mais avec l'ère de Galal-ed-dīn (datant de l'an 1079 de notre ère), ils eurent leur ancienne place dans l'année (voir Ginzel, Handbuch I, p. 287 et 291).

[2] Zoroastr. Studien p. 196.

[3] L'*Airjana vaēǵa* de l'Avesta.

la religion mazdéenne a eu, à des époques différentes, son centre le plus important. Dans le passage en question du Bundahišn, nous avons, semble-t-il, une tradition locale des pays situés entre la côte méridionale de la mer caspienne et les montagnes, le Māzändärān et le Gīlān étant, je crois, les seules parties de l'Iran dont les conditions, quant au climat, s'accordent avec l'indication donnée dans le Bundahišn. Dans ces deux provinces, « l'hiver court ne commence qu'en janvier dans la terre basse, mais déjà à la fin d'octobre dans les montagnes ».[1] Une fête du feu qui a été célébrée en Iran le 24 décembre[2] a été mise en connection avec l'arrivée de l'hiver au Māzändärān et au Gīlān, pays identifiés, par une tradition locale, avec l'Ērān-vēǧ, et de cette façon on a eu une explication de l'origine de la fête du feu qui flattait l'idée religieuse des mazdéens.

Au 10e siècle de notre ère, dans quelques contrées de l'Asie antérieure, les mages avaient coutume d'allumer, la veille du jour de l'an, des feux qui devaient faire l'effet d'un phénomène de la nature ou d'un signe céleste. Bīrūnī cite[3] la relation d'un certain Sa'īd ibn el-Faḍl, d'après laquelle, au mont Damā de la province de Fārs, il apparaissait toujours, la veille du Nowrōz, une lumière brillante, visible à longue distance, que le ciel fût clair ou qu'il fût couvert de nuages. Bīrūnī continue: « Encore plus remarcables sont les feux de Kalwāḏā; on n'y croirait pas, si l'on ne les avait pas vus. Abū-l-faraǧ ez-Zanǧānī, le mathématicien, m'a raconté, qu'il a vu la chose, étant alors avec quelques personnes qui s'étaient rendues à Kalwāḏā, l'année où 'Aḍud-ed-daula fit son entrée à Bagdad,[4] et que la veille de la matinée du Nowrōz, des feux et des lumières innombrables apparurent sur la rive occidentale du Tigre, vis-à-vis de Kalwāḏā. Et le sultan avait posté des sentinelles pour examiner comment la chose se passait et

[1] Spiegel, Êrânische Alterthumskunde I, p. 247.

[2] M. Nilsson m'a fait la communication suivante: Des notices récentes présentées par M. Cumont (Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. 1911, Le Natalis invicti) montrent qu'à l'antiquité le jour de la naissance du soleil a été célébré, en Égypte et en Syrie, le 25 décembre, et le scoliaste syrien cité par Usener (Weinachtsfest$_2$, 349 = Rhein. Mus. LX, 466) nous fait savoir que cette fête était célébrée en allumant des lumières. On ne pourrait nier la possibilité que cette fête, devenue le Noël des chrétiens, ait été adoptée aussi, comme le pense M. Nilsson, par les Iraniens: le Mithriacisme est intimément lié au culte du soleil.

[3] Ed. de Sachau p. 215, trad. p. 199.

[4] An 364 de l'Hegire = 974–75 de notre ère.

pour s'assurer qu'il n'y avait là-dedans aucune supercherie de la part des mages. La seule chose qu'ils purent observer était celle-ci, que chaque fois qu'ils s'approchaient des feux, ceux-ci s'éloignaient, et chaque fois qu'ils s'éloignaient, les feux s'approchaient. Je dis à Abū-l-farağ: Mais le jour de Nowrōz recule dans l'année, parce que les Persans ont négligé l'intercalation; pourquoi alors ce phénomène n'arrive-t-il pas après [le Nowroz], et s'il ne doit pas nécessairement arriver plus tard dans l'année, est-ce qu'il est arrivé plus tôt dans l'année [que le Nowroz] autrefois, quand les Persans employèrent l'intercalation?[1] A cela il ne put me donner une réponse satisfaisante.»

Une fête du feu de date plus récente était le 'Aïd-i-šam', dont Chardin mentionne[2] l'abolition officielle décrétée par le roi 'Abbās II (1641—66 de notre ère): «Ce même jour, 13 Février, on faisoit, il n'y a pas encore long-tems, une Fête à Ispahan, et en plusieurs grandes villes du Royaume, nommée Aïd-i-šam',[3] c'est-à-dire la Fête des Lumieres. On l'observoit par des illuminations aux portes des Logis, et aux principaux Bazars, qui duroient toute la nuit, et par des festins et d'autres réjouïssances. Quelques-uns veulent que cette fête soit comme une imitation de la Chandeleur des Catholiques Romains, mais il a bien plus d'aparence qu'elle vient des Anciens Perses, chez qui c'étoit la Fête du nouvel an, laquelle tomboit au premier jour du mois de Färvärdīn, au compte de l'Epoque de Galāl-ed-dīn,[4] revenant au jour de l'Equinoxe du Printems. Les Persans avoient rendu cette fête mobile en l'incorporant dans leur mois Lunaire. 'Abbās second l'abolit, en disant que les Mahometans ne devoient avoir rien de commun avec les Adorateurs du Feu, ni celebrer aucune Solemnité de ces Gentils.» L'identification du A'ïd-i-šam' avec le Nowrōz que propose Chardin est erronée: le Nowrōz est célébré encore aujourd'hui à l'équinoxe du printemps, n'ayant jamais été une fête mobile rattachée à une date de l'an lunaire des musulmans. La «fête des lumières» était probablement une fête du même genre que le Sädäh et les autres fêtes du feu des Persans.

[1] Bīrūnī demande, comment le phénomène des feux, étant d'origine surnaturelle, a pu changer sa place dans l'année avec le Nowroz, le déplacement de celui-ci étant la conséquence d'une négligence de la part des hommes.

[2] Voyage en Perse, t. 9 p. 173—74 de l'édition de Rouen 1723.

[3] Chardin écrit: Haïd Chamen.

[4] Voir p. 180 note 2.

Taχmōruw dans la tradition mazdéenne et chez les auteurs islamiques.

L'indication, que Taχmōruw a régné trente ans, indication qu'on retrouve, nous l'avons vu,[1] dans la plupart des sources pehlvies et islamiques, remonte à l'Avesta,[2] où il est dit que Taχmōruw monta, pendant trente ans, Ahriman, transformé en cheval. Le règne de trente ans est mentionné Bundahišn 34. 4. Taχmōruw figure dans des énumérations diverses Dāδastān-i-dēnīγ 2. 10, Dēnkard V. 1. 8 et V. 4. 3. Sa généalogie (Taχmōruw, fils de Vīvanghān, fils de Janghaδ, fils de Hōšang) est donnée Bund. 31. 2, et 31. 3 il est dit, que Jim, Taχmōruw, Spītūr et Nars (ou Narsaγ), surnommé «le juste de Čīn», étaient frères. Comme Vīvanghān appartient, à l'origine, à la généalogie de Jim et n'a été inséré dans celle de Taχmōruw qu'au moment où l'on a fait de Taχmōruw le frère de Jim, il sera le plus naturel de traiter les rapports généalogiques en connection avec la légende de Jim. Bund. 17. 4–5 le passage des races diverses du Xvanīras aux kēšvars étrangers sur le dos du boeuf Sarsaδγ est décrit comme un évènement du temps de Taχmōruw.[3] Dāδ.-ī-dēn. 37. 35 Taχmōruw est mentionné comme tueur de démons, et 65. 5 du même ouvrage il est dit qu'il vainquit Ahriman à l'aide des anges.

Dēnk. VII. 1. 19 nous trouvons sur Taχmōruw la notice suivante: «Après cela[4] [la gloire] vint à Taχmōruw le bien-armé,[5] et par cette gloire il vainquit les démons et les hommes méchants, les sorciers et les sorcières; et il abattit l'idolâtrie et fit progresser dans son temps le culte et l'adoration du créateur. Et le mauvais esprit, transformé en cheval, le porta pendant trente ans.»

[1] Voir p. 124 sqq. [2] Jt. 15 et Jt. 19, voir p. 133 et 134.

[3] Voir p. 146—147.

[4] C.-à-d. après le temps de Hōšang et de Vēγerd.

[5] *zēnāvand*. — Par une étymologie populaire le mot avestique *azinavant*, *zaēnahvant*, épithète de Taχmōruw, a été rapproché à *zēn* 'arme', et ainsi l'épithète de Taχmōruw est devenue en pehlvi *zēnāvand* 'bien-armé'.

Menoγ-i-χrad 27. 21—23. — 21. L'avantage de Taχmoruw de haute taille fut celui-ci, (22) qu'il se servit pendant trente ans du maudit mauvais esprit comme d'un cheval, (23) et les sept sortes d'écritures que cet être méchant tenait cachées furent mises au jour par lui.

Aogəmadaēčā *91—92.* — 91. Ce fut Taχmoruw, le bien-armé, le fils de Vivanghan, (92) qui fit son coursier du mauvais esprit, démon des démons, et lui arracha les sept espèces d'écriture.[1]

Une relation circonstanciée de l'aventure de Taχmoruw avec Ahriman se trouve dans une rivajat parsie relativement moderne, datant du 16e siècle environ de notre ère. Elle a été composée dans le mètre Mutaqarib, d'après le modèle du Šahnāmäh de Firdausī, et elle a très peu de valeur littéraire. Je la traduis ici d'après le texte que Spiegel a communiqué dans son « Einleitung in die traditionellen Schriften der Parsen » II, p. 317 sqq.[2]

Rivājat parsie: Comment Taχmoruw détint le diable prisonnier et l'histoire de lui et de sa femme.[3]

J'ai entendu dire, que Taχmōruw le puissant enchaîna le méchant[4] Ahriman. Pendant trente ans le méchant Ahriman demeura misérablement enchaîné, pauvre et maigre. Le roi illustre lui mit une selle et lui attacha une bride et une sangle comme à un coursier. Monté a ce coursier il se promenait chaque jour, et il allait aux montagnes et aux gouffres d'Alburz. Tous les jours, de grand matin, s'étant réveillé frais et dispos, il mettait la selle et la bride au diable, et tirant la lourde massue de sa couverture, il montait le diable et s'élançait en avant, porté par le coursier léger. Trois fois par jour le coursier parcourait le monde avec ce chevalier. En s'avançant au galop, il le frappait à la tête avec sa massue d'acier fin. Le coursier volait à travers la mer et les montagnes, les prairies et les gouffres, trois fois la journée. Sans crainte, le coursier s'élançait au sommet d'Alburz et en descendait les pentes, et du mont d'Alburz ce roi sage allait vers le pont Činvaδ. Etant retourné à sa demeure, il détachait la sangle, la selle et la bride, jetait un lasso autour du cou du coursier et le liait solidement. Jamais celui-ci ne recevait d'eau ni de nourriture, il ne recevait que des coups de la lourde massue du roi.

[1] Aogəmadaēčā ed. Geiger, p. 28 et 58.

[2] A comparer les remarques de Spiegel sur les rivājat en général, p. 151 sqq. de l'ouvrage cité.

[3] Dans les cinq premiers vers, l'auteur nomme comme sa source un certain mobaδ [illegible], puis le récit commence.

[4] [illegible] provient de la lecture pehlvie fausse *ganāγ* [*mēnōγ*], c.-à-d. *druvāγ* [*mēnōγ*] 'le mauvais [esprit]'.

Taχmōruw avait une femme qui avait la langue bien pendue. Elle aimait beaucoup son mari. Une fois cette femme questionna, pendant la nuit, le roi puissant et lui dit: «Nuit et jour tu montes le diable, ô roi à l'âme brillante! Tu le frappes à la tête avec la lourde massue, de sorte que sa tête et son visage s'en amollissent. Bien des années se sont passées, pendant lesquelles j'ai vu Ahriman à la destinée sombre enchaîné dans des liens durs. Je l'ai vu qui ne recevait jamais de nourriture ni de sommeil, et qui était toujours poussé par des coups de la massue. Je m'étonne de ce secret, ô roi, comment ce mauvais esprit peut vivre sans nourriture. Je ne l'ai jamais vu avant de la paille ni de l'orge à manger, et je n'ai vu non plus ni eau ni foin dans son étable. Comment peut-il vivre sans nourriture? De quoi se nourrit-il?» Le roi fortuné répondit à sa femme: «Je me suis émerveillé comme toi de ce que le vilain démon pouvait courir ainsi, jour et nuit, continuellement, me portant comme un coursier, depuis le matin jusqu'au soir, sans avoir ni eau ni foin. Un jour j'ai demandé à Ahriman: ô Ahriman, dis-moi la vérité: comment se fait-il que tu cours ainsi jour et nuit, me portant, ayant la corde au cou, sans que je t'aie jamais donné de nourriture, d'orge et d'eau, d'herbe et de foin, et sans que je t'aie vu recevoir autre chose que des coups de cette lourde massue mal famée. Dis donc, quelle est ta nourriture, et comment peux-tu conserver la vie, ô mauvais esprit? Le diable me répondit de cette manière: O fier roi du monde, si tu ne sais pas de quoi je me nourris, je te le dirai, ô souverain! Sache que ma nourriture dans le monde est la méchanceté, la puanteur et le péché des hommes; sache que je me nourris d'infractions à la loi, d'impureté, de mauvaises actions et de crimes, ô roi. Le jour où les hommes du monde commettent beaucoup de péchés, de méchancetés et de torts, je suis abondamment nourri, et mon essence prospère par le péché. Je tire ma force des crimes et de la méchanceté, ô roi illustre. Le jour où les hommes font de bonnes actions dans les sept kešvars du monde et commettent moins de méchancetés et de péchés dans le monde, je souffre de grandes douleurs, et mon corps faiblit et mon existence est sans joie, alors je tombe à la renverse, souffrant de faim et de douleur et ne trouve ni repos ni prospérité. Bref, ô épouse illustre, il se nourrit entièrement de péchés; chaque homme qui mange sa nourriture sans distinction,[1] sa nourriture est la nourriture d'Ahriman.»

Le diable trompe la femme de Taχmōruw, se délivre de la captivité par l'intervention de la femme et dévore Taχmōruw. — Ecoute après cela l'autre relation que je cite d'après le récit du dastur. Je ne raconte rien selon ma propre fantaisie, mais je te donne la relation d'après les paroles du dastūr. Pendant trente ans ce prince tint Ahriman misérablement enchaîné. Celui-ci ne s'échappait pas de ses liens. Mais enfin il imagina une ruse. Un jour, usant de ruse et de tromperie, il

[1] C.-à-d.: sans séparer ce qui est pur de ce qui est impur.

s'adressa à la femme du roi et la dupa en profitant de son insouciance, de sorte que le maudit diable sans peur pût s'évader de sa captivité. Un soir le maudit mauvais esprit parla ainsi à la femme du roi: «Lorsque le roi s'approche de toi, demande-lui son secret, pour satisfaire ma curiosité, et dis: O roi, quand tu tiens le diable sous la bride et le fais courir dans le monde, et quand tu le pousses ainsi sans crainte jusqu'au sommet du mont Alburz et en bas par les pentes, n'y a-t-il pas un endroit sur cette route difficile, en montant ou en descendant, où tu aies peur de lui? Le roi illustre a-t-il ou n'a-t-il pas peur pendant cette course en haut et en bas d'Alburz? Si tu demandes au prince ce secret, je te ferai des cadeaux et des dons sans nombre. Je te donnerai de tels présents, que personne au monde n'a jamais rien vu de semblable, de soie de diverses espèces et aussi du miel, de tels dons je te les apporterai.» La femme se réjouit de ses paroles, car elle ne connaisait pas ses procédés frauduleux et ne savait pas qu'il voulait la tromper au moyen de ce secret; mais l'attente des dons la rendait impatiente.

Lorsque, le soir, le roi, après la longue course, fut revenu à son château, et que le héros eut pris place dans sa salle, sa femme s'approcha de lui. Selon sa coutume, elle lui apporta son repas dans des plats d'or. Le roi ayant achevé de manger et de boire, la femme lui demanda le secret de ses courses: suivant l'instruction que lui avait donnée le mauvais esprit, elle questionna le roi. Elle lui posa les questions du diable, et cet homme fier ne reconnut pas la ruse de sa femme, ni ne reconnut la tromperie du tyran Ahriman par la ruse de l'épouse. Il révéla à la hâte la chose à sa femme, le roi du monde lui donna la réponse suivante: »Nulle part, ni en haut, ni en bas, je n'ai peur de mon coursier herculéen, si ce n'est au moment où je pousse de nouveau le coursier indomptable du haut du mont Alburz, et où il se précipite avec violence par la pente; à cet endroit je crains fort qu'un malheur ne m'arrive par sa précipitation, et alors je lève ma lourde massue, en poussant un grand cri, et je le frappe à la tête avec ma massue d'acier fin, afin qu'il franchisse vite cet endroit.»

La femme, ayant entendu ce discours du roi, se rendit auprès du diable et le lui redit. Ahriman se réjouit beaucoup de cette nouvelle et lui donna aussitôt les cadeaux promis, et son cœur à elle fut joyeux de ces nouveaux dons: il lui donna du miel d'abeilles et du musc sec, et encore différentes sortes de soie faites par des vers à soie, parce qu'elle l'avait délivré de la captivité. La nuit sombre ayant commencé à prendre un ton blanchâtre, et le soleil s'étant levé dans la voûte céleste, le roi fortuné se leva de son sommeil, s'approcha du coursier et lui remis le harnais. Le roi au bon renom lui attacha la sangle, la selle et la bride et se mit en selle. Dans sa main, il tenait la lourde massue. Le héros fit courir ce coursier, de tous côtés il poussa ce vigoureux cheval, et étant parvenu ainsi au sommet de la haute montagne, il alla

vers le pont Činvaδ, et de cet endroit le roi fier fit retourner son coursier. Lorsque le mauvais esprit fut arrivé près de la montagne, ce démon se leva sur les deux pieds [de devant] en baissant la tête. Il n'obéit pas aux commandes du roi du monde, et, obstinément il demeura alors dans cette position. Le roi cria et leva sa massue, mais tous ses efforts furent inutiles. Le démon le jeta hors de la selle, et ouvrant sa gueule, il dévora ce fier prince. Ce vilain le fit glisser dans son estomac et s'enfuit de l'endroit vite comme le vent. Par l'action de la femme ignoble et sotte, la perte vint ainsi au roi sage . . .[1]

Comment Srōš arrive au roi Jim-šēδ[2] et le renseigne sur la mort de Taχmōruw, et comment Jim-šēδ tira Taχmōruw de l'estomac du diable, et la lèpre apparut sur sa main. — Son noble frère, Jim-šēδ, recherchait partout le roi du monde; mais il n'en trouvait pas de trace, il n'en retrouvait ni le nom ni aucun vestige, et il désespérait de revoir jamais le monarque, car ce fameux roi demeurait invisible. A Jim-šēδ vint alors Srōš et lui parla de ce vilain démon; les circonstances de la mort de l'illustre roi, il les révéla à Jim-šēδ. Jim dit à Srōš le héros: «Enseigne-moi un moyen magique, afin que par cette force magique je puisse tirer, avec l'aide vigoureuse de Dieu, cette âme des entrailles [du démon]». Puis Srōš répondit de telle manière: «Il ne faut pas user de violence contre ce vilain démon; si tu veux agir selon mes commandements, tu tireras le roi de son estomac. Il y a deux choses qu'aime le diable, ce sont la pédérastie et le chant. Chante donc pour Ahriman, afin qu'il vienne à toi aussi vite que la fumée; quand cet être de méchante nature sera arrivé devant toi, parle-lui alors de pédérastie. Cet être indigne s'en réjouira, mais, il faut que tu fasses d'abord un accord avec lui.» Et il lui enseigna le plan d'un bout à l'autre et dit: «Par cette ruse tu tireras le roi de l'estomac du démon.» Alors Jim-šēδ s'en alla dans le désert et s'assit dans un coin au milieu du désert. Son chant attira le maudit mauvais esprit. Lorsqu'Ahriman entendit son chant, il vint et se tint debout auprès de Jim, et Jim chanta encore plus. Le diable en devint très content et s'assit joyeux auprès de Jim. Celui-ci lui parla de pédérastie et dit: «Nous nous amuserons l'un avec l'autre.» L'être indigne se réjouit de ses paroles, et le prince Jim-šēδ conclut avec lui l'accord suivant: «Accorde-moi d'abord un vœu que j'ai, après cela je mettrai mon corps à ta disposition.» Le vilain fut satisfait de cette proposition, il se renversa et se courba au même instant. Alors Jim-šēδ, cette homme à la foi pure, tordit de ses mains des cordes, puis enfonça sa main dans le derrière du démon et retira Taχmōruw de son estomac, il posa à terre ce mort et s'enfuit devant le maudit dev. Ahriman courut

[1] Ici l'auteur insère un long discours moralisant sur les mauvaises époques. Ces banalités ne remplissent pas moins de 29 distiques.

[2] Gämšīd.

après lui afin de saisir Jim-šēδ par la tête ou par le bras. Mais cet homme fier s'enfuit vite et ne tourna pas la tête pour voir le démon. Car Srōš lui avait dit auparavant: «Lorsque le vilain dēv courra après toi, enfuis-toi vite devant lui et ne le regarde pas de nouveau en face, après cela.» Ainsi le mauvais esprit courut après lui sans aucun résultat, et puis il se précipita dans l'enfer, vite comme la poussière.

Jim-šēδ sut alors que cet être indigne s'était précipité dans l'enfer n'ayant pas pu atteindre son but. Il courut vers l'endroit où reposait la tête de Taχmoruw et nettoya ce mort. Puis il fit construire une haute tour[1] et y plaça le roi dompteur des démons.[2] Depuis ce temps la coutume de construire des *ustudāns*, introduite par ce monarque, a été en vigueur.

Mais cette même main que Jim-šēδ avait introduite dans le derrière du mauvais esprit fut atteinte d'une maladie qu'on n'avait jamais vue et dont on n'avait jamais entendu parler dans le monde. La main se dessécha et fut lépreuse, et le roi Jim-šēδ eut peur de ce mal: «Si la puanteur de cette main arrive aux hommes, qu'ils soient atteints par la contagion(?) et qu'à cause de cette puanteur ils soient séparés l'un de l'autre, les hommes seront tout à fait perdus.» A cette pensée, Jim-šēδ devint triste dans son cœur, et il s'éloigna de la foule et établit sa demeure dans les montagnes et les déserts. La douleur de son corps s'accrut beaucoup, le roi fortuné éprouvait bien des tourments, et [son corps] pourrissait par le mal de la lèpre. Cet homme pur ne trouvait jamais de repos et se sentait comme anéanti par la douleur de sa main. Il errait partout, comme font les fous, et se lamentait devant le Dieu du monde: «Éloigne la douleur de ton esclave, que je retrouve dans le monde protection et honneur!» Il se plaignit beaucoup dans sa détresse, puis la tête du monarque fut accablée par le sommeil. A l'endroit où ce bienheureux dormait, des bœufs étaient mis en pâturage et des moutons paissaient. Un bœuf, par hazard accourut et, se plaçant près de la main de Jim, urina contre l'homme souffrant. Là où tomba cette urine de bœuf, la douleur disparut aussitôt; là où de cette lotion pour les mains des gouttes lui tombaient sur la main, sa douleur disparut. La douleur du roi héros diminuant ainsi, le roi fut aisément délivré de son anxiété. Il se remua beaucoup en dormant,[3] et cet homme pur voyait en songe le bœuf qui avait uriné. S'étant éveillé de son sommeil lourd, il se tourna en prière vers le Dieu du monde: «O créateur qui nourrit les hommes, être pur, tu viens de révéler ta puissance cachée. Tu as éloigné cette douleur, tu as rendu à ton esclave son honneur.» Il était stupéfait de la puissance du Glorifié, du songe, du bœuf et du versement de l'urine.

[1] استودان, *ustudān* = *daχma*, la 'Tour de Silence' où sont déposés les cadavres des zoroastriens.

[2] *dēvband*, voir ci-après.

[3] A lire بوسپاس au lieu de نوسپاس.

Puis, lorsqu'il regarda sa main, le roi demeura étonné de cette main. Il se dit tout bas: «Tout ce que j'ai vu en songe, s'est réalisé en un clin d'œil; partout où une goutte de cette eau dorée est tombée sur ma main [1], celle-ci est devenue plus belle [qu'elle n'était auparavant].» A ce moment arriva Srōš le céleste et se plaça vis à vis de Jim-šēδ. Cet ange choisi dit à Jim-šēδ: «Maintenant il faut que tu entendes de moi ce secret-ci: ta douleur disparaîtra bientôt entièrement; frotte les parties malades avec l'eau dorée, et ordonne à tous les hommes de faire la même chose, qu'ils se frottent d'innombrables fois avec cette substance au moment où ils se réveillent de leur sommeil. S'ils ont mal à la tête, qu'ils se frottent tout le corps avec l'eau dorée, alors la douleur s'enfuira des corps des hommes par ce moyen, ô roi illustre et choisi!» Jim-šēδ écouta attentivement ces paroles, et il ordonna aux créatures humaines d'agir ainsi.[2]

Le récit de la rivājat tire son origine de la légende avestique, d'après laquelle Taχmōruw battait tous les démons et parcourut le monde pendant trente ans, monté sur Ahriman changé en cheval. A cette légende s'est ajouté une série d'autres motifs: 1. Une femme sotte et peu scrupuleuse se laisse séduire à questionner son mari sur le secret duquel dépend la vie de son mari et à le dévoiler à l'ennemi de celui-ci. C'est un motif qu'on rencontre dans les légendes de différents peuples (Samson et Dalila, à comparer Amphiaraos et Ériphyle etc.); cependant il n'y a pas lieu de croire que ce soit un motif d'emprunt: la chose se sera passé assez souvent dans la vie réelle. 2. Lorsqu'au temps du danger le héros a peur, c'en est fait de lui. Ce motif reflète une expérience psychologique qu'a pu faire tout le monde. 3. Le héros, montant une bête féroce domptée, est dévoré, finalement, par celle-ci. Le trait qu'un dieu, un démon ou un esprit se défait, en le dévorant, d'un ennemi ou d'un être qu'il craint correspond au cours d'idées des peuples primitifs et se retrouve dans beaucoup de mythes, de légendes et de contes populaires.[3] 4. Le héros dévoré par le monstre est tiré, au moyen d'un stratagème, des entrailles de celui-ci. 5. Le cadavre du héros est placé sur un daχma, et depuis lors cette manière de traiter les cadavres est devenu une coutume sacrée (légende étiologique).

[1] A lire بدستم.

[2] Un manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque royale de Munich (M. 55, 1 d. 13) contient cette même légende, racontée en prose persane (voir la catalogue de Bartholomae p. 141 sq.).

[3] Voir M. R. Cox, An Introduction to Folk-lore (New ed., London 1904), p. 116—117.

6. Par le contact du corps de l'être impur, la main du libérateur est atteinte d'une maladie; la guérison s'opère par un hazard heureux, un bœuf ayant uriné sur la main souffrante, et c'est là l'origine de l'emploi de l'urine du bœuf comme un moyen de purification (légende étiologique).

Les deux légendes étiologiques ont été ajoutées au récit, probablement, à une époque relativement récente. Quant aux autres traits du récit, nous avons rencontré déjà la combinaison des motifs 2 et 3 parmi les légendes de Gajomard. D'après la légende racontée par Bīrūnī sur l'autorité d'Abū-l-Ḥasan Aδarχūr el-Muhandis,[1] Gajomard subjugua Ahriman et parcourut la terre montant à cheval sur lui; Ahriman, ayant su, que Gajomard avait peur en passant devant la porte de l'enfer, le jeta à terre, lorsqu'il fut arrivé de nouveau à cet endroit, et le dévora. Or le motif du diable coursier appartenait, déjà dans les Jašts avestiques, à la légende de Taχmoruw; nous sommes donc en droit de conclure que la légende racontée par Abū-l-Ḥasan Aδarχūr a eu sa place, à l'origine, dans l'histoire de Taχmōruw, et qu'elle en a été retirée, par Abu-l-Ḥasan ou ses sources, et insérée dans l'histoire de Gajomard, où elle avait l'avantage de fournir une explication naturelle du phénomène de la semence tombée à terre. La légende racontée dans la rivājat aura donc existée au moins cinq ou six siècles avant l'époque à laquelle la rivājat a été composée.

Les livres pehlvis ne contiennent aucune indication sur la mort de Taχmoruw.[2]

Outre l'aventure avec le diable, la tradition zoroastrienne n'a que peu de chose à raconter sur Taχmōruw: il combattit l'idolâtrie et fit progresser le culte de Dieu (Dēnk. VII: 1. 19), et il arracha au mauvais esprit les sept sortes d'écritures que celui-ci tenait cachées (Menoγ-i-χraδ 27. 23. Aogəm. 92). Ce dernier trait a un intéret particulier.

[1] Voir p. 75.

[2] A titre de curiosité je rappelle ici l'idée de Darmesteter, que le passage avestique Jt. 5. 25–26 contiendrait une allusion à l'histoire de Taχmōruw dévoré par Ahriman. Dans ce passage, Jima sacrifie à Anāhitā et l'implore, pour qu'elle lui donne la domination sur tous les pays, sur les démons et les hommes etc. et «que je retire de la main des démons richesse et bien-être, graisse et troupeaux, prospérité et gloire» (d'après la traduction de Darmesteter). Darmesteter commente le passage ainsi: «Taχmōruw ayant été dévoré par Ahriman, toute la civilisation fut engloutie avec lui.»

Nos recherches ont donné pour résultat que Taχmōruw est, probablement, un héros légendaire emprunté aux peuples du sud de la mer caspienne, et qu'il a été, à l'origine, l'éponyme d'une tribu scythe nommée Ṛpa. Nous avons constaté l'existence de ce nom, tantôt comme nom d'une tribu ou d'un peuple, tantôt comme nom d'éponyme, dans les différentes parties de l'Asie antérieure auxquelles les Scythes ont étendu leurs migrations dans la première moitié du dernier millénium avant notre ère. Ainsi nous avons retrouvé l'éponyme Ṛpa dans Arpakchad, fils de Sem. Dans un livre pseudo-épigraphique important, le «Livre des Jubilées», il est dit,[1] qu'Arpakchad (*Arfaχšad*) enseigna à son fils Kéinan l'art d'écrire, et que Kéinan trouva et transcrivit une inscription que les ancêtres avaient faite dans un roc et qui se trouva contenir la magie du soleil, de la lune et des étoiles. Il est donc possible, que ce trait — Taχmōruw premier auteur de l'art d'écrire — est d'une haute antiquité, bien qu'il ne soit pas mentionné dans les Jašts, et remonte au prototype scythe de ce héros légendaire. Les Scythes ayant trouvé, dans leurs migrations, des peuples qui, avec une civilisation plus avancée, possédaient l'art d'écrire, auront peut-être attaché cette invention à leur héros éponyme Ṛpa, et cette légende aura pu laisser des traces aussi bien dans la tradition israélite que dans celle de l'Avesta. Chez les Iraniens, l'introduction de l'art d'écrire par Taχmōruw a été mise en connection, plus tard, avec l'histoire de la lutte de Taχmōruw avec le diable.

Mais Taχmōruw, d'après les livres pehlvis, n'introduit pas seulement l'art d'écrire, mais les sept sortes d'écritures. Quelles sont ces sept sortes d'écritures? L'écriture avestique en était une, sans doute, et l'écriture pehlvie ordinaire en était une autre. Or, les fouilles faites dans l'Asie centrale pendant les dernières 15 années ont fait connaître d'autres systèmes d'écritures moyen-persanes; l'alphabet estranghélo a été employé, dans une forme un peu modifiée, pour des textes parthes et moyen-persans, et une autre modification du même alphabet syrien a servi à écrire des textes dans le dialecte soghdien. Il a existé ainsi, pendant l'époque sassanide, divers systèmes d'écritures, et en faisant arbitrairement une distinction entre des écritures qui varient un peu entre elles, ou en considérant comme une seule des écritures qui se ressemblaient beaucoup, il n'aura pas été difficile de produire le

[1] Voir Kautsch, Apokryphen u. Pseudoepigraphen II, p. 54—55.

nombre sept, nombre qui jouissait, comme on sait, chez les Iraniens aussi bien que chez d'autres peuples, ayant subi directement ou indirectement l'influence de Babylone, d'une faveur speciale.[1] On pourrait rappeler, en outre, un passage du dictionnaire syrien arabe de Bar Bahlul, datant de l'an 963 de notre ère, où il est dit que l'Avesta est un livre de Zardušt écrit en sept langues: en syrien, persan, araméen, sagastanien (langue du Sistan moderne), mervien, grec et hébreu.[2] Nous avons ici une tradition provenant, selon toute probabilité, de l'époque sassanide, d'après laquelle Zoroastre avait composé l'Avesta en sept langues ou bien en avait donné le texte avec des traductions ou des commentaires en six autres langues. De ces sept langues chacune avait naturellement sa propre écriture ou, si quelques-unes d'elles avait le même alphabet, cet alphabet avait dans chaque langue son propre ductus. Les sept langues dans lesquelles Zoroastre aurait composé l'Avesta représenteraient-elles peut-être les sept sortes d'écritures que Taχmoruw avait arrachées à Ahriman?

Le **Sidra Rabbā**, le Livre des Rois mandéen[3], ne connait pas Hōšang, mais nomme Tahmōruw — à qui il attribue un régne de 600 ans — immédiatement après Gajomard. Le nom est rendu ici[4] sous la forme זארדאנאיאטא טאהמוראט *Zardanajata Ṭahmuraṭ*. Dans la première moitié du nom se cache probablement le surnom ordinaire de Taχmoruw, *zênavand* (زیناوند): l'idée de M. Gray, qui veut interpréter le nom comme « le zarvanite »[5], est, en tout cas, une conjecture peu heureuse. Il est à remarquer que le nom de Taχmōruw figure ici sous la forme qui devint plus tard la plus générale dans les chroniques islamiques, Ṭahmuraṭ (طهمورث): cette altération a donc eu lieu avant le commencement du 8e siècle du notre ère.

Quant aux chroniques islamiques de la première période, l'œuvre de Dinawari ignore l'existence de Taχmoruw aussi bien que celle de ces deux prédécesseurs. Ja'qūbī[6] mentionne le règne de trente

[1] Sept Amahrspands (Ohrmazd compris), sept kēšvars, sept grandes familles dans l'ancien empire perse etc.
[2] Voir A. V. Williams Jackson, An Avesta Grammar. Introd. p. XIII.
[3] Voir p. 30.
[4] Zeitschr. f. Assyriologie t. 19, p. 74.
[5] Zeitschr. f. Ass. t. 19, p. 275. [6] Ed. Houtsma p. 178.

ans de Taχmōruw, mais sans en donner des détails; d'après Ibn Qutaïba, Taχmōruw régna mille ans.[1]

Tabarī A. (I, p. 174). Quant aux Persans, ils racontent, qu'après la mort de Hōšang, Taχmōruw, fils de Vīvanghān, fils de حايداذ, fils de حيادار, fils de Hōšang, régna. Mais ils ne s'accordent pas sur la généalogie qui rattache Taχmōruw à Hōšang, quelques-uns d'entre eux représentant sa généalogie telle que je viens de la donner, tandis que d'autres généalogistes persans disent, qu'il était Taχmōruw fils de ايونكهان, fils de انكهد, fils de اسكهد, fils de Hōšang.[2]

B. (I, p. 175). Hišām ibn Muhammed el-Kalbī, d'après ce qui m'a été redit sur son autorité, raconte ce qui suit: »Les savants disent, que le premier qui régna à Babylone était Taχmōruw«. Et il dit encore: »J'ai entendu dire — mais Dieu est celui qui le sait le mieux — que Dieu lui avait accordé une telle force, qu'Iblīs et les diables se soumirent à lui; et il était obéissant envers Dieu. Il régna pendant quarante ans«.

C. (ibid.). Mais les Persans prétendent, que Taχmōruw régnait sur tous les climats et qu'il posa une couronne sur sa tête en disant: »Au jour de l'Empire nous chasserons, avec l'aide de Dieu, du monde qu'il a créé, les rebelles scélérats«. Il fut glorifié pendant son règne, et il était bienveillant envers ses sujets. Il fit construire la ville de Šāpūr en Perse et y fit un séjour, et il parcourut les pays. Il s'asseyait sur le dos d'Iblīs et s'en servait même de monture et il parcourait sur son dos les contrées de la terre proches et lointaines. Et il fit peur à lui [c.-à-d. à Iblīs] et aux diables, ses camarades, de sorte qu'ils s'enfuirent et se dispersèrent. Il fut le premier qui se servit de laine et de poils pour en faire des habits et de la garniture de lit, et le premier qui arrangea un cortège royal composé de chevaux, de mulets et d'ânes. Il ordonna aux hommes de se servir de chiens pour la protection et la garde du bétail contre les bêtes féroces, et de bêtes fauves pour la chasse. Il écrivit en persan. Dans la première année de son règne, Būδāsp[3] parut et propagea la doctrine des Sābiens.

Eutychius[4], Annales ed. Pocoche I, p. 62: Au temps de Nahor parut un Persan du nom Zarādušt qui avait fondé la religion des Sābiens, lorsque Taχmōruw régna en Perse.

Belʿamī, trad. de Zotenberg I, p. 101—2: **A.** Après que Taχ-

[1] Voir le chapitre «Entre Gajōmard et Hōšang», p. 129.

[2] J'examinerai la généalogie de Taχmōruw avec celle de Jim dans le volume suivant.

[3] Le texte porte بيوراسب, c.-à-d. Bēvarāsp, voir ci-après.

[4] Mort en 940 de notre ère.

moruw se fut assis sur le trône, les mages le nommèrent Gajōmard, et ils dirent qu'il adorait les idoles; mais ils disaient un mensonge, car Taχmōruw adorait Dieu.

B. On dit que Dieu avait donné à ce prince tant de force et de vigueur que tous les devs du monde étaient sous son obéissance; il les chassa du milieu des hommes et les relégua dans les déserts et dans les mers. Il les précipita à l'occident et à l'orient. Ce fut lui qui introduisit l'usage d'équiper les chevaux, de les seller et de les brider. Il enseigna à dresser les chameaux, les mulets, les ânes, les bœufs, et les autres animaux qui servent aux rois. Avant lui il n'y avait pas de mulets dans le monde; il fit saillir une jument par un âne pour produire un mulet, et il lui fit porter des fardeaux. Il allait à la chasse, et il fut le premier homme qui dressa des panthères pour cet exercice. Il fut également le premier homme qui écrivit des caractères persans. Il exerça la royauté pendant cent ans, et à la fin il mourut.

Masʿūdī, *Murūǧ-eḏ-ḏahab.* **A.** (Ed. Barbier de Meynard II, p. 111.) Après lui [Hošang] régna Taχmōruw, fils de نوبجهان, fils d'Arpakchad, fils de Hošang, et il résidait à Sāpūr. Dans la [première] année[1] de son règne un homme parut, qui s'appelait Budāsp, et qui fonda la religion des Sābiens. Ils avaient cette doctrine-ci, que la source du bien absolu et de la pureté générale et l'origine de la vie se trouve dans cette sphère élevée, et que ce sont les étoiles qui dirigent tout en paraissant et en disparaissant, et qu'en sortant de leurs sphères, en parcourant leurs routes et en se rejoignant à un endroit et se séparant à un autre, elles sont la cause de tous les évènements qui ont lieu dans le monde, à savoir de la durée longue ou brève de la vie et de la composition des éléments et de l'expansion des éléments composés, de l'achèvement des formes extérieures, de l'apparition ou de l'absorption des mers, et que la direction suprême reste chez les planètes et leur sphère, et beaucoup d'autres choses, dont l'exposition dépasserait les limites d'un exposé sommaire. Et il séduisit un grand nombre d'esprits faibles. On dit que cet homme fut le premier qui exposa la religion ṣābienne parmi les Ḥarraniens et les Kumariens. Cependant ces derniers forment dans le ṣabisme une secte qui diffère de celle des Ḥarrāniens, ils habitent entre Wāsiṭ et Baṣra, dans l'ʿIrāq, non loin des étangs et des marais. — Taχmoruw avait régné, lorsqu'il mourut, trente ans; pourtant ce chiffre est contesté.

B. (III, p. 252.) Les persans prétendent que Taχmoruw, le premier roi de la première dynastie, n'est autre que le prophète Noé.

C. (IV, p. 44—45.) [Le Kaʿba de la Mecque était, selon quelques-uns, à l'origine un temple dédié à Saturne]. Et avec le temps, ils se mirent à adorer des idoles, afin qu'elles les appro-

[1] Le nom de nombre est tombé.

chassent de Dieu, et ils abandonnèrent le culte des astres. Cet état de choses continua jusqu'à ce que Būδāsp parut dans le pays de l'Inde — car il était natif de l'Inde — et Būδāsp émigra de l'Inde dans le Sind, puis il se rendit dans le pays de Sāğästān et le pays de Zābulistan, pays de Pēroz, fils de Kabk. Il retourna ensuite dans le Sind, puis il se rendit dans le Kirmān, se faisant passer pour prophète et se donnant comme un envoyé de Dieu, chargé du rôle de médiateur entre Dieu et ses créatures. Il vint aussi en Perse, et ce fut au commencement du règne de Taχmōruw, roi de Perse, ou, selon d'autres, sous le règne de Jim. Il fut le fondateur de la religion ṣabienne, selon ce que nous avons raconté dans un des chapitres précédents de ce livre. Būδāsp prêcha aux hommes le renoncement dans ce monde-ci et la contemplation intime des mondes supérieurs, parce que c'est d'eux qu'émanent les âmes, et c'est à eux qu'elles retournent de ce bas monde. Būδāsp renouvela ainsi parmi les hommes le culte et l'adoration des idoles, en émettant des assertions douteuses et en rendant, par des ruses et des stratagèmes de toutes sortes, le culte des idoles plus accessible à leurs intelligences.

D. (IV, p. 49.) Un homme qui sait la chose, et qui l'a vérifiée par des recherches approfondies, raconte qu'il a lu sur la porte du temple de Balχ une inscription en perse dont voici la traduction: « Būδāsp a dit: Trois qualités sont nécessaires à la cour des rois: l'intelligence, la patience et la richesse ». Au dessous était écrit en langue arabe: « Būδāsp a menti. Si un homme libre possède une de ces trois qualités, il doit fuir la cour du sultan ».

Dans le *K. el-tanbih* (Bibl. Geogr. Arab. t. VIII, p. 85, Carra de Vaux p. 122 sq.), Mas'ūdī raconte qu'il y avait entre Hošang et Taχmōruw un interrègne de 108 ans, et que Taχmōruw régna trente ans. Un autre passage du même livre (t. VIII, p. 90, Carra de Vaux p. 130) contient la notice, qu'avant Zoroastre, les Perses suivaient la religion des païens, c'est-à-dire des Sābiens, religion qui avait été annoncée par Būdasp à Taχmōruw.

Hamza. A. (I. 1, ed. Gottwald p. 13, trad. p. 9.) Taχmōruw régna trente ans.

B. (I. 3, ed. p. 24, trad. p. 17.) Taχmōruw, fils de Vīvanghān, fils d'Ajunkahd, fils de Hunkahd, fils de Hošang, régna trente ans sur tous les climats.[1]

C. (I. 4, ed. p. 29—31, trad. p. 20—21.) Taχmōruw zēnāvand[2] — le mot *zēnāvand* signifie « celui qui est bien armé » — fonda la ville de Babylone et la citadelle de Merv, et dans quelques livres il est dit, qu'il fonda aussi Girdındād, une des sept

[1] C'est-à-dire sur les sept kēsvars.

[2] Le texte de Gottwald porte *zībāvand*.

villes qui constituaient Madaïn;[1] je pense qu'il s'agit de Girdābād, dont on a un récit, et que le nom Girdābād ayant été effacé, on a changé la forme de ce nom. Et à Ispahan il fonda deux grands édifices, dont il appela un Mahrīn et l'autre Sārōē. Mahrīn devint plus tard le nom du quartier qui est au pied de cet édifice et qui était appelé auparavant Kūk. Mais Sārōē fut entouré, après des milliers d'années, par les murs de la ville de Gaï. Il existe encore des ruines des deux édifices. En son temps on commença d'adorer des images de dieux et de fabriquer des idoles. La cause en était, que les hommes ayant perdu ceux qui leur étaient chers, se formaient des figures à la ressemblance de ceux-ci pour se consoler en les regardant, et avec le temps l'adoration de ces images devint une belle action à leurs yeux, et ils les adoraient en les prenant pour protecteurs, afin qu'elles intervinssent entre eux et Dieu et les conduisissent près de Dieu. Pendant son règne le jeûne fut aussi introduit, et ceux qui l'introduisirent étaient des gens pauvres, adhérents d'un homme nommé Būdāsp[2]; et la cause en était la difficulté de trouver de la nourriture, et ils établirent la coutume de jeûner tout le jour, après quoi ils buvaient juste la quantité d'eau qui était strictement nécessaire pour vivre. Puis s'y étant accoutumés pendant quelque temps, ils établirent le jeûne comme un dogme religieux et un rite. Ceux qui suivaient cette secte furent appelés Chaldéens, et au temps de la domination de l'islamisme, ils s'appelaient Sābiens; et les Sābiens sont en réalité des sectateurs chrétiens, qui avaient leurs demeures entre le désert et le pays marécageux, et qui, s'étant séparés du gros des chrétiens, étaient considérés par ceux-ci comme des hérétiques. Et on dit que Taχmōruw disait: «Comme chaque peuple est content de sa foi à lui, vous ne devez pas les opprimer». Et cette règle s'est conservée aux Indes jusqu'à nos jours.

D. Dans le 7e chapitre du 9e livre,[3] Ḥamza raconte, qu'en l'an 350 de l'hégire (961 de nore ère) l'édifice qu'on nommait Sārōē dans la ville de Gaï s'écroula, et qu'à cette occasion environ cinquante liasses contenant des morceaux de cuir couverts d'une écriture inconnue apparurent; personne ne savait à quelle époque ces liasses y avaient été déposées. A ce propos, Ḥamza cite un passage de l'astronome Abū Maʿšar[4] relativement à l'habitude des rois de Perse de conserver avec soin les livres scientifiques: ils choisissaient à cet effet des matériaux particulièrement durables, à

[1] Madaïn, c.-à-d. «les villes», nom arabe de Ctésiphon, qui se composait en effet de plusieurs villes; voir les remarques de M. Nöldeke dans sa traduction de la partie de Ṭabarī qui traite l'histoire des Sassanides (Gesch. d. Perser u. Araber zur Zeit der Sassaniden), p. 16 n. 1.

[2] Le texte de Gottwald porte: Jūdāsf.

[3] Ed. p. 197, trad. p. 151.

[4] La même citation d'après Abū Maʿšar se trouve dans le Kitābl el-Fihrist, ed. Flügel p. 240.

savoir l'écorce intérieure du peuplier qu'on appelait *tūz*; puis ils cherchaient un endroit dont le climat et les conditions naturelles étaient le plus favorables à la conservation des livres et se décidèrent enfin pour la ville de Gaï dans la province Ispahan, où ils construisirent un château, dans laquelle ils déposèrent les livres. C'était le château de Sārōē. Personne ne savait, par qui il avait été construit, jusqu'au moment où une partie du château s'écroula, bien des années avant le temps d'Abū Maʿšar, et une chambre apparut, dans laquelle se trouvèrent beaucoup de livres dans l'ancienne langue perse, écrits sur du tūz et traitant diverses sciences.[1] Quelqu'un avait pris possession de ces livres et s'était efforcé de les lire, et il en avait trouvé un parmi eux qui avait été composé par un des anciens rois des Perses et dans lequel était raconté ce qui suit: »Au roi Taχmōruw, qui favorisait les sciences et ceux qui s'en occupaient, avait été prédit l'évènement qui, venant du ciel, devait arriver au monde occidental, à savoir la venue de torrents de pluie, qui tombèrent sans cesse et qui continuèrent de se déverser démesurément et d'une façon qui dépassait toutes les bornes et tout ce à quoi on était accoutumé; et il avait appris que depuis le premier jour de son règne jusqu'au jour où commencerait cet évènement, qui aurait lieu à l'occident, il s'écoulerait 231 ans et 300 jours. Et dès le commencement de son règne les astrologues l'avaient effrayé en lui prédisant que cette catastrophe se répandrait des contrées occidentales aux endroits situés près des contrées orientales. Alors il ordonna à ses ingénieurs de choisir l'endroit le plus salubre quant à la qualité du terrain et au climat, et ils choisirent pour lui un endroit pour y construire l'édifice connu sous le nom de Sārōē, et cet édifice se trouve encore dans la ville de Gaï. Et il ordonna de construire cet édifice solide, et lorsqu'on en fut venu à bout, il y fit transporter de sa bibliothèque beaucoup de livres scientifiques de diverses sortes, qui étaient écrits sur l'écorce de tūz, et les fit déposer dans une aile de cet édifice, afin qu'ils fussent conservés aux hommes après la fin de l'évènement en question. Et parmi ces livres-là était un livre qu'on attribuait à un des sages de l'antiquité, et dans lequel étaient énumérés les ans et les cycles d'ans,[2] qu'il fallait connaître pour trouver les distances entre les étoiles et la cause de leurs mouvements. Les hommes du temps de Taχmoruw et les autres Perses qui vivaient avant eux les appelaient ordinairement des ans et des cycles de milléniums.[3] Et la plupart des savants indiens et des rois de l'Inde qui vivaient au commencement des temps, et les premiers rois de Perse et les anciens Chaldéens, qui vivaient sous des tentes parmi les peuples de Babylone des plus anciens temps,

[1] Il ne s'agit pas ici de l'évènement noté par Ḥamza sous l'an 961 de notre ère, car Abū Maʿšar mourut en 885 ap. J.-C.

[2] *adwār*, les périodes de 360 ans solaires.

[3] *häzārāt*.

trouvèrent les distances entre les étoiles au moyen de ces ans et de ces cycles d'ans. Et si, parmi les tables astronomiques qui existaient à ce temps-là, Taχmōruw fit conserver celle-là, c'était parce qu'il trouvait, lui et les autres hommes de son époque, qu'elle s'était montrée la plus correcte de tous et celle qui contenait le plus de substance malgré sa concision. Les astrologues alors avaient leurs places parmi les chefs qui entouraient les rois, et ils firent des tables en question un abrégé qu'ils appelèrent « Zīğ-i-šahrijār », ce qui signifie en arabe « le roi et le chef des tables astronomiques ».[1] Alors ils se servirent de cette table à l'exclusion de toutes les autres tables pour tous les renseignements que désiraient les rois quant à ce qui devait arriver ici-bas. Aussi la table astronomique des Perses conserva-t-elle ce nom-là dans l'antiquité et dans les temps modernes; et tel était l'état des choses à l'époque que nous venons de mentionner et jusqu'à notre propre temps chez la plupart des nations, que les constatations astrologiques étaient considérées correctes, si elles s'appuyaient sur des observations des étoiles basées sur cette table-là.

Xvārazmī, *Mafātīḥ-el-ʿulūm*, ed. van Vloten p. 98: Puis [après Hōšang] ce fut Taχmōruw, dont le surnom était « le noble »,[2] et on l'appelait aussi *zēnāvand*, c'est-à-dire « celui qui possède une armure complète », parce qu'il était le premier qui fit faire des armes.

Taʿālibī, ed. Zotenberg p. 7 sqq.: **A.** Après la mort de Hōšang, le monde demeura trois cents ans sans roi, jusqu'à l'avènement de Taχmōruw, l'un de ses descendants, qui rappelait Gajomard par sa beauté et le reflet de la majesté divine, que l'on nomme en persan *farr-i-īzādī*.

B. Il réunissait en lui la pureté des anges, les vertus des prophètes et la majesté des rois. Lorsqu'il eut ceint la couronne, il convoqua les chefs du peuple et les grands de sa cour, les fit approcher de sa personne, leur fit un accueil gracieux et leur dit: « Soyez contents, car, avec l'aide et la direction de Dieu, je veux purifier pour vous la terre de tout mal et de toute iniquité, et vous défendre contre les êtres malfaisants d'entre les hommes et les génies. J'aurai soin de vous comme de moi-même, de ma femme et de mes fils et vous traiterai avec la même bienveillance. Je ferai tous mes efforts pour votre bien et votre prospérité et ne cesserai, ni jour ni nuit, de vous procurer avantages et bénéfices et de répandre parmi vous la justice et la bonté ». Les assistants se prosternèrent devant le roi et lui adressèrent des louanges; puis ils se retirèrent en lui rendant grâces et en faisant des vœux pour lui. Taχmōruw, fidèle à ses promesses et à ses engagements, inaugura son règne avec entrain et bonheur. Il s'appliqua à répandre la culture, à créer des institutions utiles

[1] Ici finit la citation d'après Abū Maʿšar dans le K. el-Fihrist.

[2] [illegible], var. [illegible] ('l'étoile').

et des pratiques nouvelles, il prescrivit l'élève du bétail et le pâturage, l'emploi des chiens pour garder les animaux domestiques contre les bêtes féroces; il recommanda de se servir des oiseaux de proie et des bêtes fauves pour la chasse et de dresser les chevaux pour servir de montures et sépara les ânes domestiques des ânes sauvages. Il parcourut les pays, éleva de nombreuses constructions et fonda la plupart des villes du Fārs. Il avait surtout soin d'honorer les bons et d'abaisser les méchants. Il parvint à subjuguer Iblīs et à le soumettre de telle façon qu'il s'en servait de monture et qu'il parcourut avec lui toutes les contrées de la terre, proches et lointaines. Les Perses l'ont représenté, dans leurs livres, leurs palais et leurs monuments sculptés, monté sur Iblīs . . . Quelques interprètes prétendent que la légende qui représente Taχmōruw monté sur le dos d'Iblīs signifie qu'il l'avait subjugué. On rapporte aussi que Taχmōruw fut le premier qui ait fait usage de l'écriture pehlvie.

C. D'après Masʿūdi, en son Muzdawiġa persan, Taχmōruw aurait construit la citadelle de Merv.

D. Parmi les règnes dont la durée est controversée, je n'ai entendu citer aucun pour lequel le désaccord soit plus grand, quant au nombre des années, que celui de Taχmōruw: dans quelque ouvrages on lit qu'il avait régné trente ans; dans d'autres, mille ans. Dieu le très-haut sait la vérité.

Bīrūnī. Dans sa première liste des rois légendaires (Chronol. ed. Sachau p. 103, trad p. 111), Bīrūnī fait succéder à Hošang Taχmōruw, fils de Vīghan (c.-à-d. Vīvanghān), fils d'Inkahað, fils de Hōšang, au surnom de Zībāvand, qui régna un an avant l'apparition de Būðasp et vingt-neuf ans après cet évènement. Dans les deux autres listes (ed. Sachau p. 106 et 108, trad. p. 113 et 114), Bīrūnī donne également à Taχmōruw trente ans de règne.

B. [Quant à Būðasp, on trouve chez Bīrūnī, Chron. ed. Sachau p. 204, trad. p. 186, la notice suivante:] »Et le premier qui fut connu entre eux [c.-à-d. les faux prophètes] était Būðāsp. Lorsqu'un an se fut écoulé depuis le règne de Taχmoruw, il parut dans le pays de Hind, et il apporta un livre persan et fit la propagande de la secte des Sabiens, et beaucoup de gens le suivirent. Et les rois Pēšdaðīs et quelques-uns des Kajānīs qui résidaient à Balkh vénéraient le soleil, la lune et les étoiles et tous les éléments et les adorèrent, jusqu'à ce que Zaradušt parut, après que trente ans s'étaient écoulés du règne de Vištāsp. Puis suivent quelques notices sur les Sābiens. Bīrūnī remarque en outre (ed. p. 206, trad. p. 188) que quelques-uns identifient Hermès (Trismégiste) avec Buðasp, tandis que d'autres le considèrent identique à Idrīs (Hénoch).

C. Sur Taχmōruw et le déluge, Bīrūnī donne également quelques renseignements. Il dit (ed. p. 23 sq., trad. p. 27 sq.) que les Persans et la plupart des mazdéens, aussi bien que les Indiens, les Chinois et divers autres peuples orientaux, nient le déluge; cependant quelques-uns d'entre les Persans racontent,

qu'un déluge partiel eut lieu dans la Syrie et les contrées occidentales au temps de Taχmoruw, mais il ne s'étendit pas sur tout le monde habité, et quelques nations seulement y périrent. Il ne s'étendit pas au-delà du roc de Hulwan et n'atteignit pas les royaumes orientaux. On raconte que les peuples occidentaux, ayant été avertis par leurs sages, bâtirent des édifices comme les deux pyramides qui ont été construites en Égypte, en disant: Si le désastre vient du ciel, nous entrerons là-dedans, mais s'il vient de la terre, nous monterons là-dessus. On raconte que les traces des eaux du déluge et l'impression des ondes sont visibles jusqu'au milieu de ces deux pyramides, les eaux n'ayant pas monté plus haut. D'autres disent que Joseph avait fait faire les deux pyramides pour servir de magasins, où il déposa des vivres et des provisions pour les années de disette. On raconte que, lorsque les avertissements furent donnés à Taχmōruw — c'était 231 ans avant l'arrivée du déluge — il ordonna de choisir un endroit dans son royaume, où l'air et le sol étaient salubres, et on ne trouva pas un endroit qui répondît mieux à cette description qu'Ispahan. Alors il ordonna de conserver les livres scientifiques et de les enterrer à l'endroit le plus sûr de cette contrée. Et l'exactitude de ce récit est prouvée par ce qu'on a trouvé de nos jours à Gaï, ville qui forme une partie d'Ispahan, à savoir des collines qui, ayant été fouillées, ont mis au jour des maisons remplies d'une quantité de paquets de l'espèce d'écorce qui sert à envelopper les boucliers et les arcs, et qu'on appelle *tūz*, portant des inscriptions; mais on ne sait pas les déchiffrer, et on ignore ce qu'elles contiennent.»

Chez **Firdausī** (ed. Vullers p. 20 sqq), Taχmōruw est le fils de Hošang et porte le surnom *dēvband*, «celui qui enchaîne les démons», déformation de *zēnāvand* qui s'explique aisément par la nature de l'écriture arabe. Il s'assit sur le trône de son père, et ayant ceint la ceinture royale il convoqua de l'armée tous les mōbaδs et leur tint le discours suivant: «Aujourd'hui le trône et le siège royal, la couronne, la massue et la tiare m'appartiennent. Par ma prudence, je délivrerai le monde du mal, je ferai de la terre la base de mon trône. Je détruirai partout le pouvoir des dēvs, car je veux être le maître du monde. Toute chose qui peut être utile dans le monde, je la mettrai en lumière, je briserai ses liens.» Il fit tondre la laine sur le dos des brebis et en fit faire des vêtements, et il fit faire des tapis. Il fit nourrir les animaux qui étaient bons coureurs. Parmi les bêtes sauvages il choisit le sijāhgōš[1] et le guépard, les fit prendre dans les plaines et les montagnes et enchaîner, et il fit dresser également le gerfaut et le faucon royal et prit des coqs et des poules pour annoncer le commencement du jour par leur chant;

[1] L'«oreille noire», animal de la famille des tigres qu'on dresse pour la chasse.

et il dit: «Bénissez ceux-là et rendez grâce au créateur du monde, car c'est lui qui nous a donné le pouvoir sur les animaux; rendez grâce à lui qui nous a dirigés! Taχmōruw avait un ministre noble, pieux et cher à tous les hommes, qui enseigna au roi tout ce qui était bien; son nom était Šēdasp. Le roi lui-même devint tellement pur de tout mal, qu'une splendeur divine (*farrä-i-īzädī*) émanait de lui. Il enchaîna Ahriman par ses enchantements, le monta comme un coursier rapide et faisait toujours le tour du monde sur lui. Mais pendant son absence, les dēvs se rassemblèrent. Taχmōruw alla à leur rencontre, et après un combat acharné il parvint à en enchaîner par la magie les deux tiers; les autres furent massacrés sous les coups de sa massue. Les dēvs survivants demandèrent pardon et promirent de lui enseigner un art nouveau; puis ils lui enseignèrent l'art d'écrire, et non pas une seule sorte d'écriture, mais environ trente: ils lui enseignèrent le grec, l'arabe, le persan, le soghdien, le chinois et le pehlvi et l'art de les écrire tels qu'on les prononce. Après trente ans de règne il mourut.

Mugmil-et-tawārīχ. A. (ed. Mohl, JA. III[e] série, t. 11, p. 154 et 166.) Taχmōruw Zēnāvand.[1] Le sens de «zēnāvand» est 'celui qui a une armure complète'. On l'appelle aussi «dēvband». Le «Livre des Rois»[2] en fait le fils de Hōšang; nos propres recherches nous en donnent la généalogie suivante: Taχmōruw fils de ويجهان, fils de ابورنبهد, fils de حورنبهد, fils de Hōšang.

B. (JA. III[e] sér., t. 11, p. 279 et 292.) Son règne dura trente ans. Il vainquit les dēvs et les employa aux bâtisses. On commença de son temps à écrire et à lire d'après les enseignements des dēvs. Il apprivoisa beaucoup d'animaux sauvages et apprit aux hommes l'art de la chasse. La citadelle de Merv, la citadelle de Babylone, le grand Gīrdābād, les sept villes de Madaïn, qui sont aujourd'hui en ruines, Mahrīn et Sārōē, deux villes situées devant les portes d'Ispahan, et dont on voit encore les traces dans le Šaristān, enfin la ville de Balχ, sont toutes fondées par Taχmōruw. Mille ans plus tard fut construit, tel qu'on le voit encore, le mur qui entoure Mahrīn et Sārōē. Ensuite Taχmōruw mourut de mort naturelle.

C. (JA. IV[e] sér., t. 1, p. 390 et 413.) J'ai trouvé dans les compilations diverses, que sous Hōšang et Taχmōruw vécut le prophète Ahnūχ (Énoch), qui est le même qu'Idrīs. Le vézir de Taχmōruw s'appelait Budāsp (Būδāsp), et ses hommes de guerre étaient 'Auǧ, fils de 'Unāqa, Tūbaïl, petit-fils d'Abel, et Atwāχ, petit-fils d'Atjād.

D. (Ibid. p. 404 et 428.) Ḥamza Isfahānī dit dans son livre,[3] que la montagne qu'on appelle aujourd'hui Ātäškädäh était, du

[1] Le texte porte زيباوند.

[2] Le Šāhnāmäh de Firdausī.

[3] Je ne trouve pas ce passage dans l'édition de Gottwald.

temps de Taχmoruw, un des lieux alors consacrés au culte, qu'on lui donnait le nom de Mimu-diz (le château divin), qu'on y avait placé un grand nombre d'idoles, et qu'on y venait en pèlerinage de tous les pays d'Orient, jusqu'au temps de Vištasp; mais que Spandijād, obéissant à l'ordre de son père, nettoya le temple des idoles et le convertit en un temple du feu, qui subsista jusqu'à ce que le roi Alexandre le Grand le dévasta. On rapporte que c'est là que Taχmoruw fut enterré.

Sahrastani (éd. Cureton p. 185, trad. de Haarbrücker I, p. 280): A lui (Hōšang) succéda Taχmoruw, dans la première année du règne duquel les Ṣābiens parurent.

Ibn el-Atīr (éd. Tornberg I, p. 43—44): Ayant reproduit, en l'abrégeant, la relation de Ṭabarī, Ibn el-Aṯīr ajoute: « Et en son temps on adora des idoles. Le jeûne ne fut connu qu'en son temps; et la raison en était celle-ci, qu'il était impossible aux pauvres de se procurer de la nourriture, aussi ils s'abtenaient [de la nourriture] pendant la journée et mangeaient, la nuit, ce qui était tout juste assez pour vivre. Puis on fit de cela une règle fixe qui devait mener les hommes à la proximité de Dieu, et ce fut là une loi religieuse. »

Les géographes arabes du 10e siècle de notre ère nous donnent aussi quelques notices sur Taχmoruw, concernant surtout les fondations de villes qu'on attribuait à ce monarque. **Ibn el-Faqih el-Hamadanī**, qui vivait au commencement du 10e siècle, prétend que le roi Taχmoruw fonda Marabin et Ruvajdašt dans la province d'Ispahan [1]. Un autre passage du même auteur[2] contient la notice suivante:

« Taχmōruv devenu roi construisit la citadelle de Merv, et il fit bâtir la ville de Babylone et la ville d'Abrājīn(?)[3], qui était située au pays du peuple de Moïse, et il fit bâtir dans l'Inde une ville du nom Afraq[4] au sommet d'une montagne. Et on raconte que Taχmoruw, lorsqu'il fit construire la citadelle de Merv, employa aux travaux de construction mille hommes, et qu'il fit arranger pour eux un marché où l'on trouva des denrées et des boissons: le soir chaque homme reçut un dirham, pour lequel il acheta des denrées et tout ce dont il avait besoin, et de cette façon le dirham retourna à lui (Taχmoruw). La journée étant finie, les ouvriers avaient ainsi de l'argent en abondance et étaient contents, mais en peu de temps tous les mille dirhams furent dépensés là. »

[1] Bibl. Geogr. Arab. V, p. 265. [2] Ibid. p. 319.
[3] ابراجين, var. ابرنقين, ابرنجين. [4] Jāqūt: أوق.

Ibn Rustah, contemporain d'Ibn el-Faqīh el-Hamadānī communique[1] une notice d'Ibn ʿAbbās, à savoir que « les rois maîtres du monde étaient en partie croyants, en partie infidèles; ceux qui étaient croyants étaient Salomon et Du'l-Qarnaïn (Alexandre), ceux qui étaient infidèles étaient Nimrod, qui était le même que Taχmōruw, et Nabuchodonosor ».

Xvārazmī raconte, dans son *Mafātīḥ el-ʿulūm*[2], que les hommes étaient autrefois des Samanéens[3] et des Chaldéens. Les Chaldéens étaient les mêmes qu'on appelle aussi Ṣābiens ou Ḥarrāniens, et dont les restes se trouvent à Ḥarran et dans l'ʿIrāq. Quelques-uns d'entre eux prétendent que leur prophète était Būδasp,[4] qui parut dans le pays des Indiens, d'autres que c'était Hermès. Mais Būδāsp vécut en réalité au temps du roi Taχmōruw et introduisit l'écriture persane.[5]

Istaχrī[6] et **Ibn Ḥauqal**,[7] qui le suit, reproduisent l'assertion, que la citadelle de Merv avait été construite par Taχmōruw, en ajoutant que l'ancienne ville de Merv elle-même fut bâtie par Alexandre. **Maqdisī**[8] a la même notice et reproduit en outre la relation donnée par Ibn el-Faqīh sur la façon ingénieuse qu'employa Taχmōruw pour faire rentrer dans ses caisses la solde des ouvriers.

En comparant la tradition persane du Xvaδāināmaγ, représentée par Firdausī, avec les ouvrages arabes et persans qui ont mis à contribution, plus ou mois directement, le remaniement d'Ibn el-Muqaffaʿ, on constate que, parmi ceux-ci, c'est Ṭabarī C et puis Belʿamī B et Taʿālibī B, qui ont Ṭabarī C pour source principale, qui reproduisent le plus fidèlement la tradition arabe du Xvaδāinamaγ. A cette tradition appartiennent également les notices courtes de Ḥamza A + B, de Bīrūnī A et de Muǵmil B. Ḥamza C, d'autre part, contient des détails qui remontent peut-être à Ibn el-Muqaffaʿ, mais qui ne dérivent pas, probablement, du Xvaδāināmaγ original. Nous essayerons ici, comme nous l'avons fait pour l'histoire de Hōšang, de reconstruire les traits principaux de la relation du Xvaδāināmaγ pehlvi.

[1] Bibl. Geogr. Arab. VII, p. 198 sq. [2] Ed. van Vloten p. 36.
[3] A comparer Bīrūnī, Chronol. ed. Sachau p. 206, trad. p. 188.
[4] Le texte porte بوداسف.
[5] Une autre notice de Xvārazmī sur Taχmōruw a été citée p. 198.
[6] B. G. A. I, p. 258. [7] B. G. A. II, p. 314.
[8] B. G. A. III, p. 299.

Après la mort de Hōšang régna Taχmōruw, fils de Vīvanghan, fils d'Ajanghaδ,[1] fils d'Ananghad(?), fils de Hōšang. Il régna sur tous les sept kešvars.[2] Ayant posé la couronne sur sa tête en présence des grands du royaume,[3] il tint un discours, dans lequel il promit de chasser de son royaume les insurgés et les criminels et d'introduire dans le monde des choses utiles.[4] Taχmōruw était bienveillant envers ses sujets et régna avec bonheur, et la majesté divine (*χurah-ī-jazdī*) brillait sur son visage.[5] Il fut le premier qui fit tondre la laine sur le dos des brebis, et il introduisit l'art de tisser la laine et d'en faire des habits et de la garniture de lit.[6] Et il fit dresser des chevaux, des mulets et des ânes et s'en servit pour arranger le pompeux cortège royal qu'il inventa[7], et ordonna aux hommes de prendre à leur service le chien, pour protéger le bétail contre les bêtes féroces,[8] et le coq, qui devait annoncer par son chant la pointe du jour.[9] Il enseigna en outre aux hommes à chasser et fit dresser des bêtes fauves et des oiseaux de proie pour la chasse.[10] En son temps les hommes commencèrent à adorer des

[1] Janghaδ dans le Bundahišn. Pour la généalogie, je renvoie au volume suivant qui traitera de la légende de Jim.

[2] Ṭab. C, Ḥamza B. — D'après Ṭab. B, il fut le premier roi à Babylone.

[3] Ṭab. C, Taʿāl. B, Fird.

[4] Ṭab. C, Taʿāl. B, Fird. Le texte du discours est donné par les trois auteurs avec des variations considérables.

[5] Ṭab. C, Taʿāl. B + A, Fird. Que le Xvaδāināmaγ ait fait mention du *χurah-ī-jazdī* (néo-persan *farr-i-īzäδī*), cela doit être considéré comme certain, vu que cette expression se trouve à la fois chez Taʿālibī et chez Firdausī.

[6] Ṭab. C, Fird.

[7] Ṭab. C, Bel. B, Taʿāl. B, Fird. Ce dernier n'a qu'une indication brève, que Taχmōruw « fit nourrir les animaux qui étaient bons coureurs ». Belʿamī, qui s'étend sur le dressage d'animaux pratiqué par Taχmōruw, lui fait produire des mulets par le croisement du cheval et de l'âne.

[8] Ṭab. C, Taʿāl. B.

[9] Fird. Il va sans dire qu'on ne peut discerner combien de ses détails ont été contenus dans le Xvaδāināmaγ original. Le motif du dressage des animaux invite tout particulièrement à des amplifications et à des variations.

[10] Ṭab. C, Bel. B., Taʿāl. B, Fird., Mužmil B. Ṭab. n'a que « des bêtes fauves », Bel. « des panthères », Taʿāl. « des oiseaux de proie et des bêtes fauves », Fird. en indique les espèces: le sijāhgōš, le guépard, le gerfaut et le faucon royal. L'auteur du Mužmil résume l'œuvre de dressage en une courte notice

idoles.[1] Taχmōruw avait pour ministre un homme noble et pur qui s'appelait Šēδāsp.[2] Il vainquit les dēvs et les réduisit en esclavage,[3] et il parvint même à subjuguer Ahriman de telle façon qu'il s'en servait comme monture et parcourait sur son dos les contrées de la terre proches et lointaines.[4] Et les dēvs s'étant insurgés contre lui, il les chassa, de sorte qu'ils se dispersèrent par les déserts.[5] Plus tard, les dēvs regagnèrent sa bienveillance en lui enseignant l'art d'écrire; et de cette façon les différentes sortes d'écritures furent connues des hommes.[6] Après trente ans de règne, il mourut.[7]

Il est bien probable, que l'introduction du jeûne et l'apparition de Būδāsp ont été mentionnées dans les remaniements arabes du Xvaδāināmaγ, mais je ne crois pas que ces notices remontent au Xvaδāināmaγ original. Il est peu vraisemblable que Firdausī eût omis un évènement d'une telle importance que l'origine du Sābisme, s'il l'eût trouvé dans sa source principale. On ne pourra

---

[1] Ḥamza C, Ibn el-Aṯīr (Bel. A). L'idolâtrie du temps de Taχmōruw avait été mentionnée dans la littérature pehlvie religieuse (Dēnk. VII. 1. 19, voir p. 183), où il était dit que Taχmōruw combattit ces tendances. D'après Belʿamī, les mages prétendaient, au contraire, que Taχmōruw lui-même adorait des idoles, accusation contre laquelle l'auteur le défend. Ḥamza raconte l'origine de l'idolâtrie de la même façon qu'Abū-l-Maʿālī, qui place cet evènement sous le règne de Hōšang (voir p. 153). Ḥamza fait faire à Taχmōruw une déclaration de tolérance. Ces détails ont été introduits, probablement, dans les remaniements arabes du Xvaδāināmaγ.

[2] Fird. L'auteur du Muǧmil l'appelle Būδāsp, en le confondant avec le prophète fondateur d'une nouvelle religion. Dans la tradition arabe du Xvaδāināmaγ, le ministre Šēδāsp a disparu, ayant été absorbé par le prophète Būδāsp. Le nom de Šēδāsp a existé au temps des Sassanides; il se trouve sur une gemme de cette époque (voir Horn, Grundriss d. neuper. Etym. p. 178).

[3] Bel. B, Muǧmil B. D'après le Muǧmil il les employa aux bâtisses.

[4] Ṭab. C, Ṯaʿāl. B, Fird.

[5] Ṭab. C, Bel. B, Fird. Ce dernier dit qu'il en fit enchaîner les deux tiers et massacra les autres, mais ce trait n'est évidemment qu'une réminiscence de l'exploit bien connu de Hōšang.

[6] Fird. Muǧmil B. Ṭab. C, Bel. B et Ṯaʿāl. B disent seulement que Taχmōruw fut le premier qui écrivit en caractères persans (pehlvis). D'après Xvārazmī, c'était Būδāsp qui introduisit l'écriture persane. Selon le Kitāb el-fihrist (ed. Flügel 1, p. 12), le premier qui écrivit le persan fut d'après quelques-uns, Gajōmard, d'après d'autres, Dahāγ-Bēvarāsp.

[7] Jaʿqūbī, Masʿūdī, Murūǧ A, Ḥamza B, Ṯaʿāl. D, Bīr. A, Fird., Muǧmil B (Taχmōruw mourut de mort naturelle). Quant aux divergences sur le nombre d'années du règne de Taχmōruw, voir le chapitre « Entre Gajōmard et Hōšang », p. 129—30.

pas supposer non plus, que la chronique officielle de l'empire sassanide se fût intéressée à une religion païenne comme celle des Ḥarraniens, qui était certainement très peu connue en Perse à cette époque-là. La relation rationaliste de l'origine du jeûne chez Ḥamza et Ibn el-Aṯīr a été combinée, mais d'une façon assez superficielle, avec l'histoire de Būδasp et du Ṣābisme.

Que Būδasp ait fondé le Ṣābisme sous le règne de Taχmoruw, c'est ce que racontent Ṭab. C, Mas. Murūğ A et C, Tanbih, Ḥamza C, Bīr. A et B, Šahrastānī et Xvārazmī. D'après Ṭab. C, Mas. Murūğ A(?), Bīr. A et B et Šahrastānī, il parut dans la première année du règne de Taχmōruw ou après qu'il eut régné un an, d'après Mas. Murūğ C, ce fut au début du règne de Taχmōruw ou, selon d'autres, sous le règne de Jim. Dans le texte d'Eutychius, le nom *Būδāsp* (بوذاسب) a été altéré en *Zarādušt* (زرادشت). El-Makīn, qui reproduit la notice d'Eutychius, a نوصيب, autre altération de Būδāsp. Chwolson énumère[1] les variations suivantes du nom chez les différents auteurs: بوذاسف، يواسف، يوذاسف، بوذاست، بوداسف، نوصيب، نوذاشف، بوذاشف، بيوراسف، بورسف. On peut y ajouter: بنوراسب، ينوراسب، بوراسب (manuscrits de Ṭabarī), بوداساف (cod. Spr. 30), براسف، نواسف (Fihrist ed. Flügel II, p. 180), بيوراسب (IA.), enfin le زرادشت d'Eutychius. C'est en réalité le *Bodhisattva* indien, nom connu sous un autre déguisement persan-arabe dans le *Josaphat* (Joasaf, يواسف pour بداسف) du roman fameux du moyen âge européen « Barlaam et Josaphat ». Du nom Bouddha dérive le mot persan *but* (بت), « idole ». Au temps des Sassanides, le Bouddhisme jouait un rôle considérable dans l'Iran oriental; aussi n'est-il pas invraisemblable que Būδāsp ait été mentionné quelque part dans le Xvaδāināmaγ comme le fondateur de la religion bouddhiste. En tous cas, les spéculations qui rattachent son nom à l'origine du Ṣābīsme ne datent que du temps islamique. Les auteurs arabes avaient le Ṣābisme de près, tandis que le Bouddhisme leur était bien moins connue; c'est pour cela qu'ils ont rattaché le nom de Būδāsp à la religion des Ṣābiens ou plutôt des Ḥarraniens.[2] Comment la confusion s'est introduite par degrés, c'est ce que nous montre la relation de Xvārazmī, qui divise la population primitive du monde en deux groupes:

[1] Die Ssabier I, p. 799.

[2] Voir l'œuvre susnommé de Chwolson, Die Ssabier u. der Ssabismus I—II, St. Pétersb. 1856.

les Samanéens (c.-à-d. les Bouddhistes) et les Chaldéens; ces derniers sont identiques aux Ṣābiens et aux Ḥarrāniens[1], et les derniers considèrent comme leur prophète Būδāsp, qui parut selon quelques-uns d'entre eux dans le pays des Indiens, mais qui vivait, en réalité, sous Taχmōruw. Chez Masʿūdī aussi, Būδāsp, fondateur de la religion ṣābienne, était originaire de l'Inde, et une anecdote racontée par Masʿūdī met le nom de Būδāsp en connection avec le fameux monastère bouddhique Nowbāhār (*nava vihara*) à Balχ, l'ancien centre du Bouddhisme iranien oriental.

On pourrait se demander, si le ministre Šēδāsp mentionné par Firdausī n'est pas une transformation du prophète Būδāsp. Mais une altération du nom Būδāsp en Šēδāsp ne s'explique pas aisément, ni par l'écriture pehlvie, ni par l'écriture arabe. Au contraire, il est facile à comprendre, comment Šēδāsp, qui était, apparemment, une figure assez effacée, ait pu être remplacé par le prophète bien connu Būδāsp, et ce remplacement ayant eu lieu, la porte était ouverte aux transformations de la légende que nous montre la tradition arabe du Xvaδāināmaγ.

Quant aux fondations de villes attribuées à Taχmōruw, je suis d'avis, comme pour celles de Hōšang, qu'elles n'ont pas eu place dans le Xvaδāināmaγ original, mais que quelques-unes d'entre elles se sont introduites dans les remaniements arabes de ce livre. Ḥamza fait de Taχmōruw le fondateur de Babylone, ville qui, selon Ṭabarī, avait été fondée déjà par Hōšang, et qui, d'après le livre pehlvi Šahrīhā-ī-Ērān, ne fut fondée que par Jim. Ṭabarī représente, d'autre part, Taχmōruw comme le premier monarque qui résidât à Babylone, et l'auteur du Muǧmil le fait construire la citadelle de cette ville.[2] Selon Ḥamza et l'auteur du Muǧmil et selon Taʿālībī, qui cite comme sa source un ouvrage persan de Masʿūdī, Taχmōruw aurait bâti la citadelle de Merv. La même chose est racontée par Ibn el-Faqīh, Iṣṭaχrī, Ibn Hauqal et Maqdisī, et les trois derniers ajoutent le renseignement, que la ville de Merv elle-même a été construite par Alexandre.[3] Parmi les

[1] Ḥamza mentionne également (ed. Gottwald p. 5, trad. p. 3) ces deux groupes, mais il prétend que ce fut à l'origine la même secte, qu'on appelait Samanéens à l'orient, Chaldéens à l'occident.

[2] L'assertion que Babylone avait Taχmōruw pour fondateur, est répétée plus tard par Jāqūt (Jacut's geogr. Wörterbuch, herausgb. v. Wüstenfeld, t. IV, p. 508).

[3] *Marv Šāhīyān*, « le Merv royal » (en arabe *Šāhiǧān*, corrompu plus tard par une etymologie populaire en *Šāh-ǧān* 'âme du roi' ou *Šāh-i ǧihān*.

fondations de Taχmōruw, Ḥamza nomme en outre Girdābād, qui était, d'après lui, une des sept villes qui constituaient Madāin, tandis que l'auteur du Muǵmil fait fonder par Taχmōruw Girdābad et les sept villes dont se composait Madāin.[1] A Ispahan, dans le quartier Gaï, Taχmōruw fit bâtir (Ḥamza, Muǵmil) les deux édifices appelés Mahrīn et Sārōē; au dernier se rattache le récit du dépôt des livres scientifiques que Taχmōruw voulait soustraire à l'effet destructif du déluge, qui lui avait été prédit, récit donné aussi par Bīrūnī.[2] D'après Ṭabarī, Taχmōruw a fondé la ville de Šāpūr en Fārs, ce qui est devenu chez Ṭa'ālibi «la plupart des villes du Fārs».[3] Enfin les géographes ont attribué à Taχmōruw la fondation d'une ville nommé Ab-

'roi du monde'), appelé ainsi pour le distinguer de Merv er-rūd, est la Margiane de l'antiquité, capitale de la province du même nom. Le traité pehlvi Šahrīhā-ī-Ērān (§ 12) mentionne également cette ville comme étant fondée par Alexandre, assertion répétée par la plupart des géographes arabes. L'auteur des «Haft Iqlīm» rejette cette hypothèse aussi bien qu'une autre qui veut, que Merv eût été fondé par Šāpūr Ḏū-l-aktāf, et attribue la fondation de la ville à Taχmōruw (voir les notes de Modi au passage en question du livre Šahrīhā-ī-Ērān). Jāqūt suit les géographes antérieurs, en disant que Taχmōruw fonda la citadelle de Merv (Jacut's geogr. Wörterbuch, hrsg. v. Wüstenfeld IV, p. 508), de même Dimašqī (Manuel de la Cosmologie, trad. p. A. F. v. Mehren p. 312). A comparer Riza Qouly Khan, Relation de l'Ambassade au Kharezm, trad. et annotée p. Ch. Schefer (Paris 1879), p. 171.

[1] Madāin, «les villes», c.-à-d. Ctésiphon, capitale des Arsacides et des Sassanides. On connaît au moins les noms de trois villes qui faisaient partie de Ctésiphon, à savoir Séleucie, Ctésiphon proprement dit et Vēh-Ardašēr. Les auteurs arabes donnent généralement le nombre sept, en suivant là, probablement, une tradition du temps sassanide. Au temps de Ja'qūbī (9e siècle de notre ère), il y avait encore cinq villes habitées faisant partie de Madāin: «la ville ancienne» ou Ctésiphon proprement dit, Asbānbūr (Aspānpūr), Rūmīja («la ville grecque»), Vēh-Ardašēr et Sābāt ou Balāsābād (Valāšāwāδ «ville de Vologèse»). Voir Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate p. 34. Sur Girdābād je n'ai trouvé aucun renseignement chez les géographes.

[2] Mahrīn est évidemment le Marbīn des géographes arabes, district situé dans la partie occidentale d'Ispahan, où il y avait un ancien temple du feu, que la légende attribuait à Taχmōruw; voir Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate p. 206. Sārōē est la citadelle mentionnée par Ibn Rustah sous le nom de Sārūq (phl. Sārūγ), et qui, d'après cet auteur, datait du temps avant le déluge (Le Strange p. 203). — Ruvājdašt, qui était encore, selon Ibn el-Faqīh, une des fondations de Taχmōruw, est le district Rūdašt, situé au sud-ouest d'Ispahan, sur la rivière (Le Strange p. 206).

[3] Selon Mustawfī-i-Qazwīnī, Taχmōruw bâtit la ville de Šāpūr et lui donna le nom Dēndār, «ville de la foi»: Le Strange l. c. p. 263.

rājīn[1] au pays du peuple de Moïse et d'une autre du nom Afraq[2], située sur une montagne de l'Inde.

La légende de la bibliothèque de la forteresse de Sārōē a été rattachée à Taχmōruw. Il paraît qu'un fait positif a donné naissance à cette légende. Une partie des murs d'une vieille citadelle à Ispahan s'est écroulée et a fait voir une cellule, dans laquelle on a trouvé une bibliothèque dont personne ne soupçonnait l'existence. Des découvertes de la même nature se font encore aujourd'hui en Asie centrale. Les matériaux employés à ces anciens livres étaient une espèce d'écorce particulièrement durable qu'on appelait *tūz*. Il va sans dire que cette découverte impressionna fortement les esprits. Bīrūnī dit franchement que personne ne savait lire l'écriture ancienne, dans laquelle les livres étaient composés. En se rappelant que Taχmōruw avait introduit l'art d'écrire, on en vint à attribuer à ce roi l'arrangement de la bibliothèque; et s'il avait mis tant de soin à assurer, par le choix de l'endroit et la durabilité des matériaux, la conservation des livres, c'est qu'il avait eu en vue quelque catastrophe qui devait dévaster la terre; or, cette catastrophe universelle ne pouvait être autre chose que le déluge, que Taχmōruw avait dû savoir d'avance. Nous avons ici un trait légendaire très ancienne, datant de l'antiquité babylonienne, à savoir que le roi sous lequel le déluge eut lieu avait fait enfouir quelques livres spécialement importants.[3] La croyance populaire ajouta à la légende que la vérité de ce récit avait été affirmée justement par un des livres trouvés dans la biblio-

[1] Ibn el-Faqīh; à comparer Jāqūt, ed. Wüstenfeld IV, p. 508.

[2] Ibn el-Faqīh; Awaq chez Jāqūt (ed. Wüstenfeld IV, p. 508). C'est probablement la ville d'Aw chez Dimašqī (trad. de Mehren p. 246).

[3] Dans la relation du déluge faite par Berossus, Kronos, ayant paru en songe devant le roi Xisuthros, lui avait prédit le déluge et lui avait ordonné de faire transporter tous les saints livres à Sippara, ville du soleil, et de les y enfouir. Voir p. ex. Gerland, Der Mythus von der Sintflut p. 18; Windischmann, Zor. St. p. 208. — Chez Ḥamza (qui suit Abū Ma'šar) et Bīrūnī on trouve l'indication, que Taχmōruw avait appris que le déluge aurait lieu 231 ans et 300 jours après le commencement de son règne. Je ne saurait donner une explication de ces chiffres précis, qui doivent avoir quelque fond astronomique. Cette indication ne s'accorde ni avec la chronologie ordinaire, qui donne à Taχmōruw trente ans de règne, ni avec celle de Bel'amī, qui le fait régner cent ans; mais Ta'ālibī nous renseigne qu'à côté de l'hypothèse des trente ans de règne de Taχmōruw il y en avait une autre qui lui attribuait mille ans, et cette dernière indication se trouve déjà chez Ibn Qutaïba (voir d'ailleurs le chapitre « Entre Gajōmard et Hōšang », p. 129).

thèque et qu'on avait réussi à déchiffrer. C'est la version d'Abū Ma'šar.

L'anecdote du marché de Merv, qui montre Taχmōruw comme un homme d'affaire habile, ne se trouve que chez les géographes: chez Ibn el-Faqīh d'abord, puis chez Maqdisī. Elle se retrouve chez Jāqūt.[1]

Une indication singulière est celle de Bel'amī (A), que Taχmōruw était appelé Gajōmard par les mages. Ṯa'ālibī (A) dit tout simplement qu'il rappelait Gajōmard par sa beauté et par le *farr-i-izäδī*. Ce rapprochement des deux héros légendaires a-t-il été amené par la ressemblance des noms sous leurs formes arabes: ليومرث، نومرث ?

Ṯa'alibī est le seul des auteurs que nous avons examinés qui introduit un interrègne de trois cents ans entre Hōšang et Taχmōruw. Nous ne savons pas d'où il a tiré cette indication, inventée peut-être dans le but de réserver une espace de temps convenable aux deux ou trois générations de héros légendaires qui séparent Taχmōruw de Hōšang. Les généraux de Taχmōruw énumérés dans le Muǧmil (C) portent des noms arabes; la notice date donc de la période islamique. La relation du temple du feu (*ātäškädäh*), appelé Minū-diz et situé au sommet d'une montagne, qui avait été d'abord un temple d'idoles et qui renfermait le tombeau de Taχmōruw, est évidemment d'origine persane, mais ne se trouve que dans le Muǧmil (D).

Quelques réminiscences bibliques se sont introduites dans la légende de Taχmōruw pendant la période islamique. Selon le Muǧmil (C), Enoch (Idrīs) parut sous Hōšang et Taχmōruw.[2] D'après Mas'ūdī (Murūǧ B), les Persans croyaient que Taχmōruw était identique à Noé, idée qui s'est développée probablement par suite de la légende qui mettait Taχmōruv en relation avec le déluge. Selon Ibn 'Abbās, cité par Ibn Rustah, Taχmōruw et Nimrod étaient la même personne.

Nous jetterons, à la fin, un coup d'œil sur les relations des auteurs islamiques plus modernes.

Abū-l-fidā, qui suit Ibn Maskūjäh, n'a que peu de choses à dire sur Taχmōruw. Après Hōšang, »on ne connaît pas de roi

[1] Ed. Wüstenfeld IV, p. 508.

[2] Sous le règne de Hōšang, l'auteur avait présenté Idrīs comme l'inventeur de l'astronomie (voir p. 153).

avant Taχmōruw, qui fut un des descendants de Hōšang, bien qu'il y eut entre ces deux un certain nombre d'ancêtres. Il menait la même vie que son aïeul, et il fut le premier à écrire en perse, et il adopta les coutumes et l'habit des Deïlémites. Enfin il mourut. [1]

Hamd-allāh Mustawfī-i-Qazwīnī, *Ta'rīχ-i-guzīdāh*.[2] L'auteur laisse aux lecteurs le choix entre la généalogie donnée par Firdausī et celle plus commune qui fait de Taχmōruw le fils de Vivanghān.[3] Puis l'auteur continue:

«On l'appelle du surnom de Dēvband, parce que les dēvs étaient soumis à ses ordres, et quelques-uns lui donnent le surnom de Zēnāvand,[4] dont la signification est qu'il fit faire une armure complète. Le jeûne fut introduit en son temps, et la raison en était celle-ci, qu'une forte disette arriva, qui dura dix ans, et tout ce qu'on semait ne poussa pas, et le blé [qu'il y avait] fut détruit, et les hommes s'abstinrent des semailles, et les vivres firent défaut aux hommes, et les faibles moururent de faim. Un homme du nom de Būδāsp (texte: ابوراسب) était le chef de l'ordre des derviches. Il leur ordonna d'aller gagner quelque chose pendant la journée et leur défendit de rien manger pendant ce temps; puis, la nuit, ils se procuraient, au moyen de ce qu'ils avaient gagné, ce qui était nécessaire pour vivre. Cette secte-là est mentionnée dans le Pentateuque; on l'appelle la secte des Chaldéens. Taχmōruw ordonna aux gens de suivre leur doctrine de sorte que chacun qui possédait des moyens se contentât d'un repas une fois pendant les vingt-quatre heures et donnât une fois [un repas] aux pauvres, afin que tous fussent satisfaits; et cela devint une loi: chacun qui voulût gagner la grâce de Dieu jeûnait et donnait une fois [pendant les vingt-quatre heures] un repas aux pauvres. Saʿdī-i-Šīrāzī dit sur cette matière:

On est libre de jeûner, pourvu qu'on donne à déjeuner à un pauvre. Sinon, à quoi bon se tourmenter et se refuser quelque chose pour en jouir plus tard?[5]

Dieu approuva cet arrangement; en envoyant ses prophètes, il fit du jeûne un devoir religieux qui faisait partie des usages religieux. La coutume d'adorer des idoles commença en son temps,

---

[1] Hist. anteisl., ed. Fleischer, p. 66—67.

[2] Ed. Browne, p. 85.

[3] Dans le texte reproduit par M. Browne, les noms ont été maltraités comme d'ordinaire: Taχmōruw, fils de ديوجهان, [fils de] خويهند, fils de Hōšang.

[4] Au lieu de وبعضى نقبش نيورند, que porte le texte, il faut lire: وبعضى نقبس زينوند [تويند].

[5] Bōstān, ed. Graf, chap. 2, vers 144—145.

et la cause en était celle-ci, que chacun pour qui une personne chère était morte ou disparue faisait une image représentant la personne en question et calmait par là la douleur de son cœur, et il la vénérait. Avec le temps la raison pour laquelle on avait fait les images fut oubliée, et on crut que les images étaient des intermédiaires entre les hommes et Dieu, et on les adora, et l'idolâtrie vint au monde. En son temps aussi, un faux prophète nommé Ṣabi, fils de Malik, fils d'Énoch,[1] propagea ses hérésies parmi les hommes et les détourna du bon chemin par l'adoration des astres. C'est de lui que proviennent les Ṣābiens. Parmi les monuments du temps de Taχmoruw sont la citadelle de Merv, puis Amul, Ṭabaristān[2], Ispahan, Babylone et Girdabad, une des sept villes de l'Iraq arabique. Son règne dura trente ans. Taχmoruw n'usait de contrainte envers personne en matière de religion: il dit: «Que chacun professe la religion qui lui plaît.»

Dans son *Nuzhat el-qulub*, Ḥamd-allāh Mustawfī dit, que Taχmoruw a fondé Madaïn, Qumm, Sāruq dans le district de Farahan, Fasa, Bišapur (Veh-Šapur) dans le Fars, Nišāpūr, Amul, Sāmnan, la citadelle de Merv et un château fort dans le voisinage d'Ispahan qui fut appelé plus tard Atäšgāh, parce que Vahman, fils de Spandjaδ, y fit construire un temple de feu. D'après quelques-uns, il avait fondé la ville d'Ispahan elle-même. Taχmoruw termina en outre la construction de Balχ et renouvela Babylone. La ville 'Askar Mukram dans le Xuzistān (Burǵ-Šāpur) avait à l'origine le nom Laškar d'après son fondateur qui était Laškar, fils de Taχmōruw.[3]

---

[1] Ṣabi, éponyme des Ṣabiens, qui a pris ici la place de Būdāsp, se trouve aussi chez d'autres auteurs. Ṣāb ou Ṣābī figure le plus souvent comme le fils d'Enoch (= Idrīs = Hermès Trismégiste), mais on trouve aussi d'autres généalogies; quelques-uns lui donnent pour père Lamech. Chez Ibn el-Qifṭī (Ta'rīχ el-hukamā), لمك est devenu ملك, tout comme chez Mustawfī-i-Qazwīnī. Voir Chwolson, Die Ssabier I, p. 227 et 237 sqq., II, p. 532 et 755.

[2] *Āmul vä Ṭabaristān;* Mīrχond et d'autres auteurs postérieurs ont la même lecture. Je pense que le mot *vä* s'est glissé par inadvertance dans le texte de Mustawfī, et qu'il faudrait lire *Āmul-i-Ṭabaristān:* Āmul était autrefois la capitale de la province Ṭabaristān. Selon le livre pehlvi Šahrīhā-ī-Ērān, Amul (Amūī) a été fondé par «le sorcier qui est plein de destruction», expression que l'éditeur Modi explique par Ahriman. Marquart (Osteurop. u. ostasiat. Streifzüge p. 94) traduit «le Zendīk plein de mort» et prétend qu'il s'agit de Mazdak. Quelques auteurs islamiques attribuent la fondation de cette ville à Jim, d'autres à Frēδūn (note de Barbier de Meynard, Dict. géogr. de Jāqūt p. 5).

[3] Nuzhat el-qulub, ed. Le Strange, p. 14, 67, 69, 125, 126, 148, 160, 161, 156, 50, 48, 155, 37, 112.

Mīrχōnd donne à Taχmōruw les surnoms ordinaires de *dēvband* et *zēnāvand*[1] et mentionne les deux théories sur sa généalogie. L'intelligence, la justice et la générosité de Taχmōruw sont glorifiées dans le style fleuri de cet auteur. Le jeûne date du temps de Taχmōruw; car par suite d'une disette, le roi, après des délibérations avec ses conseillers, ordonna aux gens aisés de ne prendre qu'un seul repas chaque jour, le soir, et de donner leur repas matinal aux pauvres.[2] Mīrχōnd raconte que Taχmōruw avait un vézir excellent, mais sans le nommer par son nom. Quand Hōšang se fut retiré du monde, et que Taχmōruw allait commencer son règne, quelques-uns parmi les grands du royaume se révoltèrent, dans l'idée que le vézir étant vieux devait quitter bientôt les affaires, et que le nouveau roi était un enfant inexpérimenté qui ne pensait qu'aux jouissances. Les insurgés rassemblèrent en secret tous les ennemis du roi et du royaume pour le combattre. Taχmōruw en fut informé et tint conseil avec son vézir, qui lui conseilla d'opposer la force à la force. Puis il rassembla ceux qui lui étaient restés fidèles et réunit une armée innombrable. Lorsque les deux armées furent en face l'une de l'autre, les rebelles perdirent courage et offrirent par des messagers de se rendre. Mais le roi n'accepta pas l'offre, et le combat eut lieu. Le roi remporta une victoire complète, qu'il fit annoncer à tous les coins du monde, après quoi les monarques de tous les climats se rendirent à son trône pour témoigner leur loyauté et leur soumission.[3] Ensuite Taχmōruw voyagea dans toutes les parties de son royaume pour exercer la justice partout. Après trente ans de règne, sentant la mort approcher, il fit appeler Jim-šēδ, l'héritier du trône, et lui transmit ses dernières exhortations, après quoi il mourut. — Mīrχōnd résume enfin les détails bien connus: l'origine de l'idolâtrie par les images des morts, la tolérance de Taχmōruw qui disait: « Vous avez votre croyance et moi la mienne », la fondation de la citadelle de Merv, et des villes d'Āmul, de Ṭabaristān, de Sārōē et d'Ispahan et des sept villes de l'ʿIrāq arabique. Taχmōruw fut le premier à employer la laine et les fourrures pour en faire des habits et le premier à

[1] Le texte a نیاوند, à comparer p. 210 n. 5: d'Herbelot donne la forme Beniavend (بنیاوند).

[2] Les vers de Saʿdī sont cités, comme chez Mustawfī-i-Qazwīnī.

[3] L'histoire de cette révolte tire son origine, probablement, de la légende de l'insurrection des démons, qui fut mise en œuvre tandis que Taχmōruw parcourait le monde sur le dos d'Ahriman, voir p. 205 n. 5.

arranger un cortège royal composé de chevaux, de mulets et d'ânes. Il employait des chiens pour la garde des troupeaux, et il écrivait en persan. L'auteur cite un passage du *Ta'rīχ-i-Ǧa'far*, d'après lequel Taχmōruw aurait tué 180 dēvs, aurait eu huit cents ans de vie, dont trois cents de règne, et aurait été enterré à Balχ, et il ajoute que, d'après quelques livres, la victoire remportée par Taχmōruw sur les démons signifie une victoire sur les passions pernicieuses. Il conclut en citant quelques maximes morales attribuées à Taχmōruw.[1]

D'Herbelot[2] présente la généalogie de Taχmōruw de trois manières différentes: 1. Taχmōruw, fils d'Anugihan, fils de Martakend, fils de Hōšang; 2. Taχmōruw, fils de Leïlan schah, fils de Taχmōruw, fils de Sijāmaq, fils de Gajōmard; 3. Taχmōruw, fils de Hōšang. La première version remonte à la généalogie donnée par le Xvaδaināmaq, la troisième est celle de Firdausī; la deuxième, qui diffère de toutes les généalogies de Taχmōruw que nous avons trouvées jusqu'ici, est tirée peut-être du roman fabuleux *Tahmūrat nāmāh* mentionné ci-après. D'Herbelot mentionne les fondations de Taχmōruw avec quelques additions (les sept villes de l'Iraq arabique et persan, parmi lesquelles Babylone, Ninivé et Ispahan; puis Merv et Amida qui eut plus tard le nom de Diarbekr), sa tolérance en matière de religion et l'introduction du jeûne par un ordre du roi pendant une disette. Selon une tradition, Taχmōruw fut le premier à faire cultiver le riz et nourrir des vers à soie dans la province de Ṭabaristān. Enfin, d'Herbelot donne en résumé quelques extraits d'un livre fabuleux nommé *Tahmūrat-nāmāh*. Taχmōruw est porté par l'oiseau fabuleux Sīmurg ou 'Anka[3] au Ginnistān, pays des dēmons. Sīmurg avait prédit au roi tout ce qui lui arriverait et lui avait donné quelques-unes de ses plumes: «Taχmōruw mit ces plumes à son casque, et à son exemple les plus grands guerriers qui l'ont suivi se sont toujours servis de cette sorte de parure pour leurs

[1] J'omets des notices occasionelles d'auteurs islamiques qui ne font que répéter les détails bien connus, telle une notice du *Niẓām et-tawārīχ* de *Baiḍawī*, une des sources de Mirχond (Riza Qouli Khan, Relation de l'Ambassade au Kharezm, trad. p. C. Schefer, p. 29 note), et une autre de *Hāǧī Xalīfa* (Chwolson, Die Ssabier II, p. 523). Xōndamīr, dans son *Ḥabīb-es-sijar* (ed. lith. Téhéran 1271 a. H. p. 63) cite une notice de Ǧa'farī, qui dit que le nombre des dēvs tués par Taχmōruw fut 1480.

[2] Bibl. Orient., article *Thahamurath*.

[3] Je traiterai de l'oiseau Sīmurg dans un des volumes à suivre.

armes.»[1] Sīmurg lui-même assistait Taχmōruw dans le combat contre les dēvs. Un des chefs de ceux-ci, le fameux géant Arğäng (Argenk) envoya une ambassade à Taχmōruw pour demander la paix, mais le chef de l'ambassade, Imlān, abandonna le parti des dēvs pour se donner à Taχmōruw, et par son art magique il fit si bien que Taχmōruw se rendit maître de la montagne du Qaf, ayant dompté non seulement Arğäng, mais aussi un autre dēv encore plus terrible nommé Dämrūš (Demrusch), qui avait sa retraite dans une caverne au milieu d'un trésor immense, qu'il avait amassé du butin de la Perse et des Indes, où il faisait des courses très fréquentes, et qui y tenait prisonnière la fée Märğān (Mergian Peri). Taχmōruw vainquit ce monstre qui désolait les provinces, et mit la fée en liberté. Celle-ci l'engagea à une nouvelle guerre contre Hūdkunz (Houdkonz), autre géant ennemi, et dans ce combat Taχmōruw perdit la vie.

Nous mentionnons à la fin une légende qui met l'éponyme des Persans, Fāris, en relation avec Taχmōruw. **Ibn el-Faqīh el-Hamadānī** raconte[2] ce qui suit:

« Fārs [Persis] est nommé ainsi après Fāris, fils de Taχmōruw, et c'est de lui que les Persans tirent leur origine, étant ses descendants. C'était un roi juste, compatissant envers ses sujets, et qui veillait sur les peuples de son temps. Et il avait dix fils, à savoir: Ğämm (Jim), Šīrāz, Iṣṭaχr, Fäsā, Ğännābā, Käskär, Kälvādāï, Qarqīsīa, ʿAqarqūf et Dārābğird. Chacun d'eux eut comme part la contrée qui fut nommée de son nom,[3] et dont les habitants descendent de lui. Auparavant, les habitants demeuraient sous les tentes. Et on dit qu'il [Fāris] régna trois cents ans. »

Jāqūt donne la légende ethnologico-généalogique de la manière suivante:[4] Taχmōruw, qui était, « selon l'Avesta », le premier

---

[1] Légende étiologique qui s'est développée d'un trait fabuleux assez commun en orient: un oiseau fabuleux ou une fée donne à un homme quelques-unes de ses plumes avec l'ordre de les brûler au moment où il aurait besoin de son assistance; alors cet être surnaturel arriverait sur-le-champ (Histoire de Zubaïda dans les « Mille et une Nuits » etc.). Ce motif se rattache à l'idée primitive d'une connection magique entre un être vivant et les parties séparées de son corps, comme les ongles, les cheveux, les plumes.

[2] Bibl. Geogr. Arab. V, p. 195—196.

[3] A l'exception, évidemment, de Ğämm (Jim) qui n'est pas un héros éponyme.

[4] Ed. Wüstenfeld I, p. 417—18; Dict. géogr. trad. p. Barbier de Meynard, p. 63. Voir ci-dessus p. 120.

homme et le premier roi de Perse, partagea le monde entre les grands de son royaume, à savoir les dix fils d'Ērān, fils d'Aswad, fils de Sem, qui étaient: Xurasan, Säğästan, Kärmān, Mäkrān, Ispahan, Gīlān, Säbdan, Gurgān, Azärbäïğan et Armänan, et les différentes contrées furent appelées de leurs noms.

Additions et corrections.

Parmi les ouvrages datant des premiers siècles de l'islamisme qui traitent de l'histoire légendaire des Iraniens, il faut citer encore le *Kitāb el-bad'a wa't-ta'rīχ*, « Livre de la Création et de l'Histoire », composé en 966 de notre ère par Muṭahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī, et faussement attribué à Abū Zaïd Aḥmad ibn Sahl el-Balχī (voir le Journal asiatique, 9e série, t. 18, p. 16), que M. Cl. Huart a publié avec une traduction française (Publications de l'École des langues orientales vivantes, 4e série, t. 16—18). Cette publication ne m'ayant été accessible qu'après l'achèvement du présent volume, je donne ici les notices de Muṭahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī sur Gajōmard, Hōšang et Taχmōruw, en suivant la traduction de M. Huart avec très peu de modifications. Les notices en question forment le commencement du 11e chapitre (t. III, texte p. 138, trad. p. 143):

Les Persans prétendent dans leurs livres (Dieu sait le mieux ce qui en est du vrai et du faux qu'ils disent!) que le premier des enfants d'Adam qui fut roi se nommait Gajōmard; il était nu et voyageait sur la terre. Il règna trente ans. Mas'ūdī ⌈on ne sait s'il s'agit de l'historien arabe de ce nom ou bien, peut-être, de Mas'ūdī el-Marwazī⌋ s'est exprimé ainsi dans sa qaṣida ornée en langue persane:

> Tout d'abord Gajōmard parvint à la royauté et prit la prééminence dans le monde.
>
> Lorsqu'il eut été souverain pendant trente ans, et que ses ordres furent exécutés partout . . . .

J'ai cité ces vers parce que j'ai vu les Persans les tenir en grande vénération ainsi que la qaṣida tout entière, les orner de miniatures et les considérer comme une chronique. Il y en a parmi eux qui prétendent que Gajōmard était antérieur à Adam.

Ensuite, d'après eux, régna Hōšang Pēšdāδ — le sens du mot Pēšdāδ est: « Le premier juge qui jugea entre les gens ». C'est le premier qui appela les hommes à adorer Dieu, le premier qui écrivit en hébreu, en persan et en grec. Certains prétendent qu'il a le même rang que le prophète Idrīs, ou qu'il est Idrīs lui-même. On le dit fils de Fravaγ (فرواك), fils de Sijāmaγ, fils

de Masjaγ, fils de Gajōmard; quelques-uns croient que Masjaγ est Adam, qui serait né du sang de Gajōmard, mais il y a de grands dissentiments entre eux à ce sujet et des confusions évidentes. Dieu sait le mieux la vérité! Les Persans disent qu'il régna quarante ans. C'est lui qui fit arranger l'irrigation des terres, encouragea les hommes à s'occuper de l'agriculture, ordonna de moudre de la farine et enseigna à préparer les aliments et les boissons.

On prétend qu'après sa mort, la terre resta trois cents ans sans roi, jusqu'au règne de Taχmōruw, fils de بوسحىبار, fils de اسحمد, fils de ىحمد, fils de Hōšang, qui ordonna au peuple de tuer le bétail et d'en utiliser le beurre, la laine et les poils. C'est sous son règne que parut dans l'Inde un homme qui prêcha la religion des Sabiens, et qui s'appelait Būδāsp. Les hommes se dispersèrent et eurent des religions différentes. La guerre éclata entre Taχmōruw et les démons; il les exila et les chassa. Plusieurs d'entre les Persans prétendent qu'il se servit d'Iblīs comme d'une monture, lui mit une selle et une bride, et l'enfourcha, parcourant avec lui les diverses contrées, là où il voulait. Des interprétateurs croient que ce qu'on a voulu dire en parlant d'Iblīs comme d'une monture bridée par lui, c'est qu'il le vainquit et se révolta contre lui en obéissant à Dieu. Il régna trente ans, ou, selon d'autres, mille et trente ans.

Muṭahhar ibn Ṭāhir suit la tradition arabe de Xvaδāināmaγ avec quelques-unes des amplifications que nous avons trouvé chez ses prédécesseurs parmi les chroniqueurs islamiques, mais sans se rattacher particulièrement à aucun de ceux-ci. Il ne nous fournit pas de matériaux nouveaux de quelque importance sur les trois premiers rois légendaires. Il attribue l'introduction de l'art d'écrire à Hōšang, contrairement aux autres sources, qui, comme nous avons vu, l'attribuent à Taχmōruw; mais l'auteur du Fihrist nous fait savoir qu'il y avait à ce sujet différentes opinions parmi les Persans, dont quelques-uns voyaient en Gajōmard, d'autres en Dahāγ, l'inventeur de l'art d'écrire. On trouve chez Muṭahhar ibn Ṭāhir la même interprétation rationaliste de l'aventure de Taχmōruw avec le diable que mentionne Ṯaʿālibī.

---

p. 13. Aux citations d'après le Jeune Avesta doit être ajouté *Vendidād 21,1:* Hommage à toi, bœuf saint! Hommage à toi, bœuf bienfaisant! Hommage à toi qui donnes la prospérité! Hommage à toi qui multiplies! Hommage à toi qui donnes sa part au croyant excellent et au croyant qui n'est pas encore né! Toi que font

périr la femme impure (*ǰahi*) et l'hérétique (*ašəmaoγa*) impie et l'homme méchant, le tyran.

p. 25 l. 32. *Dāδastān-i-dēnīγ*, à lire: *Dāδastān-ī-dēnīγ*: la même correction à faire pp. 27, 51.

p. 27 l. 4. *Mēnōγ-i-χraδ*, à lire: *Mēnōγ-ī-χraδ*: la même correction à faire pp. 84, 90, 91.

p. 52 l. 22 sqq. D'une manière analogue, les anciens Égyptiens et les Pérouviens ont expliqué l'origine du χvēδvaγ-das entre frère et sœur pratiqué parmi eux, voir Marian Roalfe Cox, An Introduction to Folk-lore p. 250.

p. 189. Le motif de l'homme montant un démon se trouve dans une des historiettes du sottisier turc du Khodja *Nasr ed-dīn* (Sottisier de Nasr eddin Hodja, trad. p. Decourdemanche no. 154; A. Wesselski, Der Hodscha Nasreddin, I no. 219): Un homme rencontre un démon portant sur ses épaules un rabbi juif, qui bat et maltraite sa monture. Le passant demande au démon, pourquoi il se laisse maltraiter de cette façon, et le démon répond que le rabbi emploie quelque ruse magique, que lui, le démon, s'efforce de pénétrer. M. Basset, dans son introduction aux « Fourberies de Si Djeh'a », trad. p. A. Mouliéras, p. 50, voit dans ce motif un emprunt fait à un épisode des voyages de Sindbād le marin (5e voyage, le vieillard démoniaque) qui repose sur une tradition originaire de l'Inde; mais il faut remarquer que, dans l'aventure de Sindbād et les parallèles indiens cités par Basset, il est question d'un démon se servant d'un homme comme monture, non pas d'un homme montant un démon.

Pour le style français, les épreuves sont lues en partie par M. P. Méaly, en partie par M. G. Roger.

Table des matières.

ARCHIVES D'ÉTUDES ORIENTALES
PUBLIÉES PAR J.-A. LUNDELL
Vol. 14: 2

LES TYPES
DU PREMIER HOMME ET DU PREMIER ROI

DANS L'HISTOIRE LÉGENDAIRE DES IRANIENS

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



IIE PARTIE

Jim

LEIDE 1934
LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT E. J. BRILL S. A.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.

Dans le volume présent je traite de Jim ou Jim-šēδ, l'ancien Jima, le Jama des Indiens, le Ǧämšid (Djemschid) de la légende néo-persane. Jim est un héros légendaire très intéressant à étudier, parce qu'il est resté vivant dans la tradition populaire et littéraire depuis les temps indo-iraniens jusqu'à nos jours. Le Ǧämšīd des auteurs récents est bien différent, il est vrai, du Jima des Ariens d'il y a 3000 à 4000 ans, mais les sources nous permettent de suivre, dans les grands traits, les influences successives et les transformations diverses qu'a subies la légende de Jim.

J'avais l'intention, d'abord, d'examiner aussi, dans ce volume, les restes de la légende de Manu dans l'histoire légendaire des Iraniens et de compléter ainsi mes recherches sur les différents types du premier homme; mais ayant donné entre-temps les résultats de mes recherches sur cette matière dans la „Festschrift Friedrich Carl Andreas" (Leipz. 1916, p. 63 sqq.), je trouve plus pratique de ne revenir sur ce sujet qu'au moment où je vais examiner dans sa totalité la légende de Manuščihr.

Quant à la transcription des noms orientaux je renvoie aux remarques données dans la préface de la première partie. Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, d'être conséquent dans la transcription quand on a à citer, mêlés entre eux, des noms ancien-iraniens, pehlvis, néo-persans anciens et modernes, des noms iraniens arabisés et des noms arabes persianisés. Je donne, dans une citation d'après d'Herbelot, le nom de Färāmäk (forme néo-persane) à côté du nom de Frēδōn (forme pehlvie), parce que la reine Färāmäk, qui n'existe pas dans les livres pehlvis, n'a été inventée, probablement, que dans la période islamique. Dans l'excursus sur la fête du Nowrōz j'ai nommé les mois de l'année avestique dans la forme pehlvie; en traitant de la fête de Sädäh dans la première partie (p. 164 sqq.), j'avais donné les noms des mois dans leur forme néo-

persane, parce que le nom de Sädäh est néo-persan, et cette fête (pehlvi Saδaγ) n'est pas mentionnée dans les livres pehlvis existants. J'ai voulu être conséquent, et par là même je suis devenu inconséquent : j'avoue que j'aurais mieux fait en donnant, dans la première partie aussi, les noms des mois dans la forme pehlvie, ayant choisi, ailleurs, la forme pehlvie comme la forme normale là où il existe des formes anciennes et nouvelles d'un même nom. Ces exemples peuvent montrer un peu les difficultés du problème de la transcription.

L'*y* consonne est rendu, même dans les mots sanscrits, par *j*, le *j* anglais par *ǵ*. J'ai suivi sur ce point les principes prescrits par la rédaction des „Archives d'études orientales".

Je ne puis terminer cette préface sans exprimer ma reconnaissance très vive pour l'assistance libérale que la fondation Carlsberg m'a accordée et qui m'a permis de continuer, année par année, mes recherches sur l'histoire légendaire des Iraniens.

Charlottenlund, le 3 juin 1919.

ARTHUR CHRISTENSEN.

JAMA — JIMA — JIM.

LES SOURCES INDIENNES, AVESTIQUES ET PEHLVIES.

Parmi les rois légendaires de la dynastie des Pēšdāδīs (*Paraδāta*, voir I, pp. 136 sqq.) Jim (Ǧämšīd), le successeur de Taχmōruw, est devenu, avec Frēδōn (Färīdūn), le plus populaire et le plus célèbre. Toute la littérature persane est pleine d'allusions à ces deux rois: Jim, le souverain d'une époque de splendeur, où un bonheur sans mélange régnait sur la terre, souverain dont la chute tragique, causée par son orgueil, amena des malheurs sans nombre sur les peuples; et Frēδōn, le libérateur et le régénérateur du monde. Jim est le Jima, fils de Vīvahvant de l'Avesta [1], qui correspond au Jama, fils de Vivasvant de la mythologie indienne, héros légendaire dont l'origine remonte à l'époque indo-iranienne, et qui, par la multiplicité de sa nature, a donné lieu à beaucoup de spéculations. Cependant les mythologistes qui se sont occupés de la légende de Jama-Jima, ayant pris, pour la plupart, leur point de départ dans les Védas, ont cherché la solution du problème dans l'Inde et essayé ensuite de mettre d'accord, tant bien que mal, la légende avestique de Jima avec le résultat de leurs recherches védiques. Mais bâtir sur les hymnes védiques, c'est bâtir sur un fond très peu solide. Pour les Indiens des temps védiques, les mythes étaient bien connus; aussi les hymnes ne racontent-ils pas ces mythes, ils ne donnent que des allusions, dans lesquelles le mythologiste moderne peut mettre facilement la signification qui lui plaît. Pour l'interprétation des allusions, des demi-mots et des sous-entendus des hymnes, le seule guide du védiste moderne est le commentaire de Sājaṇa, qui date d'une époque relativement très récente (14[e] siècle de notre ère). Les matériaux que nous fournissent les textes iraniens sont bien plus solides. Ici les légendes sont racontées avec

[1] Dans la transcription de M. Andreas (voir p. 6 de la 1[e] partie): Jomo, fils de Vivohvont (Nachr. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, 1913 II, p. 363).

beaucoup de détails et dans une forme bien plus compréhensible. Aussi devons-nous faire de la tradition iranienne la base de nos recherches et essayer, en comparant les allusions éparses dans la littérature indienne, surtout dans les Védas, avec les récits de l'Avesta et des livres pehlvis qui continuent la tradition avestique, de démêler l'origine et le développement de cette figure énigmatique.

Pour des raisons pratiques, je commence pourtant par donner les principaux passages de la littérature indienne sur Jama [1].

L'origine de Jama est donnée dans le **Rigveda** X. 17. 1—2: 1. Tvaṣṭar prépare le mariage de sa fille. En entendant cela, tout le monde se rassemble. La mère de Jama, femme du grand Vivasvant, étant mariée, disparut. 2. Ils cachèrent la [mariée] immortelle aux yeux des mortels. Préparant une autre de la même forme, ils la donnèrent à Vivasvant. Et elle mit au monde les Aśvins. Quand cela fut arrivé, Saraṇjū laissa deux paires de jumeaux (c.-à-d. les Aśvins et la paire Jama et Jamī).

Vivasvant, le père de Jama, est celui qui a procuré aux humains le feu: Par son messager Mātariśvan, il leur a envoyé Agni de l'autre monde pour établir une relation plus étroite entre les hommes et les dieux. VI. 8. 4: Le messager de Vivasvant, Mātariśvan, amena de loin Agni Vaiśvanara. IV. 7. 4: [Agni] le messager rapide de Vivasvant, qui domine tous les humains, les hommes l'accueillirent comme une lanterne qui luit clair dans chaque maison. VIII. 39. 3: Je te verse, Agni, les prières dans la bouche comme du beurre; montre-toi alors parmi les dieux, car tu es le plus éminent, le messager de Vivasvant, qui porte bonheur. X. 21, 5: Agni, produit par Atharvan, connaît toutes les sciences. Il est devenu le messager de Vivasvant, l'ami intime de Jama.

Que les Indiens aient connu une légende d'après laquelle Jama et sa sœur jumelle Jamī étaient le premier couple humain et les parents de tous les hommes, et que, du temps des Védas, on ait rejeté cette légende comme contraire aux conceptions morales, voilà ce qu'on pourra conclure de l'hymne fameux RV. X. 10, qui est un

[1] Le peu de connaissances que je possède de la langue sanscrite ne me permettant pas d'aller directement aux sources, je me suis servi des meilleures traductions des Védas, les traductions du Rigveda de Muir (quelques passages relatifs à Jama sont rassemblés dans le tome 5 des „Sanscrit Texts" pp. 284 sqq.), de Grassmann (1—2, Leipz. 1876—77) et de Ludwig (1—6, Leipz. 1876—88), de l'Atharvaveda de Whitney (Harvard Or. Series VII—VIII). Pour quelques textes d'une importance spéciale, j'ai eu recours au jeune indologue suédois M. Helmer Smith, qui a eu l'obligeance de traduire pour moi les passages en question.

dialogue entre Jamī et Jama: la sœur veut inspirer à son frère l'amour ardent dont elle est possédée elle-même, mais il refuse ses approches en insistant sur l'immoralité d'un commerce charnel entre frère et sœur. Cet hymne-ci, bien qu'il soit le produit d'une réflexion de prêtre, est pourtant d'une grande délicatesse poétique:

1. (Jamī:) O, si je parvenais à attirer vers moi l'ami en amitié! Que le sage [1], qui a traversé l'océan tant de fois, forme un petit-fils pour [notre] père ici-bas, en préparant l'avenir!

2. (Jama:) Ton ami ne recherche pas cette espèce d'amitié qu'on conclut avec une personne d'une famille étrangère, car il est de la même famille que toi. Les héros, fils du grand Asura, qui portent le ciel, voient loin. [2]

3. (Jamī:) Mais les immortels désirent ceci: *une postérité du seul mortel qui existe.* Ton âme a été unie à la mienne, entre alors comme un mari dans le corps d'une femme.

4. (Jama:) Ferions-nous à présent ce que nous n'avons jamais fait auparavant: parler bas de ce qui est injuste, tandis que nous proclamons ce qui est juste? Le gandharva de l'eau et la naïade [3], voilà notre source, voilà notre relation de parenté dans la plus haute conception du mot.

5. (Jamī:) Mais notre père ne nous a-t-il pas fait mari et femme déjà dans le sein de la mère, lui, Tvaṣṭar le créateur, le deva maître de toutes les formes? Personne ne peut agir contrairement à ses commandements. La terre et le ciel nous portent témoignage de lui (de sa volonté?).

6. (Jama:) Qui connaît le premier jour? Qui l'a vu? Qui sait en rendre compte? La souveraineté de Varuṇa et de Mitra est immense. A quoi bon, voluptueuse, ces paroles par lesquelles tu veux séduire les hommes?

7. (Jamī:) Le désir de [posséder] Jama m'a saisi, moi Jamī, le désir de reposer sur la même couche que lui. Je donnerai mon corps comme une épouse à son époux, et nous tournerons comme les deux roues d'une charette.

8. (Jama:) Les espions des dieux qui parcourent le monde ne reposent jamais et ne dorment jamais. Va, voluptueuse, suivre un autre que moi, et vite! et tourne avec lui comme les deux roues d'une charrette.

9. (Jamī:) Quand même elle l'accompagnerait nuit et jour, l'œil du soleil s'ouvrira de nouveau (?). Au ciel comme sur la terre les

[1] Jama (?), d'après Muir.

[2] C.-à-d.: rien ne reste caché aux dieux.

[3] Muir traduit: „The Gandharva in the [aerial] waters and his aqueous wife". Le gandharva est une déité de l'athmosphère. Quant au rôle que joue le gandharva dans la génération, voir Windisch, Buddhas Geburt (Abh. d. sachs. Ges. d. Wiss. 1909), p. 12 sqq.

jumeaux sont intimément liés ensemble.[1] Que Jamī agisse avec Jama, comme si elle n'était pas sa sœur.

10. (Jama:) Des temps viendront où frère et sœur feront ce qu'ils ne doivent pas faire. Mets ton bras sous le cou d'un mâle. Désire, ô ma belle, un autre époux que moi.

11. (Jamı:) A quoi bon un frère, si [la sœur] est laissée sans protection? Qu'est-ce qu'une sœur, si la misère peut l'atteindre (?). Saisie d'amour je prie sans cesse: mêle ton corps avec le mien.

12. (Jama:) Je ne veux pas mêler mon corps avec le tien. On appelle pécheur celui qui a un commerce charnel avec sa sœur. Cherche les joies [de l'amour] avec un autre que moi. Ton frère ne désire pas ceci, ô ma belle!

13. (Jamı:) Tu es faible (froid en amour?), Jama! Je ne peux gagner ton âme et ton cœur. Peut-être qu'une autre femme se glissera autour de toi comme une ceinture, comme une plante grimpante autour d'un arbre.

14. (Jama:) Et un autre se glissera autour de toi, et toi autour de lui comme une plante grimpante autour d'un arbre. Désire son âme à lui, et qu'il désire la tienne, alors tu auras une rencontre heureuse.

Jama est né immortel, ce qui ressort du passage, assez obscur du reste, RV. I. 83. 5. Cependant il n'est pas né dieu, mais il est devenu l'égal des dieux: Les dieux (*devās*) et Jama se disputèrent [la domination de] ce monde-ci. Jama s'empara de l'énergie prépondérante des dieux, énergie de la nature d'Indra: voilà justement l'essence de Jama. Les dieux conçurent ainsi la nature de Jama: „Ce Jama est devenu ce que nous sommes, nous autres [dieux]" (Tāittirıja Saṁhitā II. 1. 4, 3 sqq.). Il est roi, il demeure dans la lumière céleste, dans le sanctuaire intime du ciel (RV. IX. 113. 8), en compagnie de Varuṇa (RV. X. 14. 7). Jama, homme immortel, devenu dieu, donne une vie longue aux humains: sacrifiez à Jama du lait plein de beurre; il nous procure une longue vie à vivre parmi les vivants (Atharvaveda XVIII. 2. 3; à comparer AV. XVIII. 4. 54).

Le **Mahābhārata** a conservé une tradition dont la substance remonte sans doute aux temps indo-iraniens, car une légende analogue est racontée dans l'Avesta: c'est la tradition d'une époque de „Jamaïsme" (*Jamatram*), c.-a.-d. d'une époque où la mort était inconnue dans le monde. Je cite le passage d'après la traduction anglaise de Pratāp Chandra Roy. C'est le Vana Parva, section 141:[2]

[1] Ainsi selon Muir: Grassmann traduit: „Frère et sœur s'accouplent comme le ciel et la terre". La strophe est très obscure.

[2] The Mahabharata, transl. by Pratāp Chandra Roy. Calc. 1889. vol. 3, p. 425.

Lomaśa said: O Judhišṭhira, listen to all at length, as I relate the story, which thou has asked me [to narrate]. O child, in days of yore, there was [once] a terrible time in the Kṛta Juga, when the eternal and primeval Deity assumed the duties of Jama. And, O thou that never fallest off, when the God of gods began to perform the functions of Jama, there died not a creature, while the births were as usual. Then there began to multiply birds, and beasts, and kine, and sheep, and deer, and all kinds of carnivorous animals. O tiger among men and vanquisher of foes, then the human race also increased by thousands and by tens of thousands, even like unto [a current of] water. And, O my son, when the increase of population had been so frightful, the Earth, oppressed with the excessive burden, sank down for a hundred *joǧanas*. And suffering pain in all her limbs, and being deprived of her senses by excessive pressure, the Earth in distress sought the protection of Nārājaṇa, the foremost of the gods. The Earth spake, saying: „It is by thy favour, O possessor of the six attributes, that I had been able to remain so long in my position. But I have been overcome with burden, and now I cannot hold myself any longer. It behoveth thee, O adorable one, to relieve this load of mine. I have sought thy protection, O lord; and do thou, therefore, extend unto me thy favour". Hearing these words of hers, the eternal lord, possessor of the six attributes, complacently said, in words uttered in distinct letters: „Višnu said: Thou needst not fear, O afflicted Earth, the bearer of all treasures. I shall act so that thou mayst be made light".

Lomaśa said: Having thus dismissed the Earth, who hath the mountains for her ear-ring, he suddenly became turned into a boar with one tusk, and of exceeding effulgence. Causing terror with his glowing red eyes, and emitting fumes from his blazing lustre, he began to swell in magnitude in that region. O hero, then holding the Earth with his single radiant tusk, that being who pervadeth the Vedas, raised her up a hundred *joǧanas*. And while she was being thus raised, there ensued a mighty agitation. And all the celestials, together with the sages of ascetic wealth, became agitated. And heaven, and the firmament, and also the Earth, were filled with exclamations of "Oh!" and "Alas!" and neither the celestials nor men could rest in peace. Then countless celestials together with the sages, went to Brahmā, who was seated, burning as it were in his [own] lustre. Then approaching Brahmā, the lord of the celestials, and the witness of the acts of all beings, they with joined hands spake the following words: „O lord of the celestials, all created beings have become agitated, and the mobile and immobile creatures are restless — yea, O lord of the celestials, even the oceans, are found to be vexed. And this whole earth hath gone down an hundred *joǧanas*. What is the matter? And by whose influence

is it that the whole universe is in ferment? May it please thee to explain it unto us without delay, for we are all bewildered". — Thereupon Brahmā replied: „Ye immortals! do ye not entertain fear of the Asuras, in any matter or place. Hearken, ye celestials, to the reason to which all this commotion is owing! This agitation in the heavens hath been produced by the influence of that illustrious Being, who is omnipresent, eternal, and the never-perishing Soul. That Supreme Soul, Višṇu, hath lifted up the Earth, who had entirely sunk down a hundred *joǵanas*. This commotion hath taken place in consequence of the Earth being raised up. Know ye this and dispell your doubts". — The celestials said: „Where is that Being who with pleasure raiseth up the Earth? O possessor of the six attributes, mention unto us the place. Thither shall we repair". — Brahmā said: "Go ye. May good betide you! Ye will find him resting in the Nandana [gardens]. Yonder is visible the glorious and worshipful Suparṇa [Garuda]. After having raised the Earth, the Supreme Being, from whom the worlds become manifest, flameth even in the shape of a boar, like unto the all-consuming fire at the universal dissolution. And on his breast is really to be seen the gem, Śrivatsa. [Go] and behold that Being knowing no deterioration" . . . . .

Jama donne aux hommes pieux des demeures luisantes au ciel (RV. X. 14. 9) et passe son temps en fête avec eux (RV. X. 14. 10). Il est mentionné avec les dieux comme digne de louanges (RV. X. 42. 11). Il est présent dans le festin des dieux et remplit — en sa qualité de premier homme — les fonctions d'un hôte auprès des pères décédés des vivants: „A l'arbre au beau feuillage, où Jama boit avec les dieux, là notre père et chef de famille (*viśpati*) passe en revue nos anciens pères. Lui qui passe en revue les anciens et qui marche sur cette vilaine route [de la mort?], je le regardai avec répugnance, puis je fus repris de désir de lui (?)" (RV. X. 135. 1—2). Dans la deuxième strophe, il semble que la conception de Jama comme dieu de la mort se mêle avec celle de Jama compagnon des êtres célestes). „Que Jama jouisse selon son désir des oblations, empressé et partageant ses présents avec les Vasišṭhas empressés, nos anciens pères, qui présentèrent la libation de soma" (RV. X. 15. 8).

L'éclat et la magnificence de l'existence de Jama sont décrits avec des détails intéressants dans le Mahābhārata. Voici le passage en question dans la traduction de Chandra Roy [1]:

[1] Vol. 2 (Sabhā-Parva), section 8, p. 25 sqq.

Nārada said: „O Judhiṣṭhira, I shall now describe the assembly house of Jama, the son of Vivasvant, which, O son of Pṛtha, was built by Viśvakarman! Listen now to me! Bright as burnished gold, that assembly house, O monarch, covers an area of much more than a hundred *joǵanas*. Possessed of the splendour of the sun it yieldeth everything that one may desire. Neither very cool nor very hot, it delighted the heart. In that assembly house there is neither grief nor weakness of age, neither hunger nor thirst. Nothing disagreeable findeth a place there, nor any kind of wretchedness or distress. There can be no fatigue or any kind of evil feelings there. Every object of desire, celestial or human, is to be found in that mansion. And all kinds of enjoyable articles, as also of sweet, juicy, agreeable and delicious edibles in profusion that are licked, sucked, and drunk, are there, O chastiser of all enemies! And the floral wreaths in that mansion are of the most delicious fragrance, and the trees that stand around it yield fruits that are desired of them. There are both cold and hot waters and these are sweet and agreeable. In that mansion many royal sages of great sanctity and Brāhmaṇa sages also of great purity cheerfully wait upon, O child, and worship Jama the son of Vivasvant. . . [Suit une longue énumeration des héros, rois et sages décédés etc., même différentes sortes de plantes et d'arbres incarnés (in their embodied forms) qui demeurent dans cette maison]. So numerous are they that I am incapable of describing them either by mentioning their names or deeds. O son of Pṛthā, that delightful assembly house, moving everywhere at the will of its owner, is of wide extent. It was built by Viśvakarman after a long course of ascetic penances. And, O Bhārata, resplendent with its own effulgence, it stands confest in all its beauty. Sannyāsins of severe ascetic penance, of excellent vows, and of truthful speech, peaceful and pure and sanctified by holy deeds, of shining bodies and attired in spotless robes, decked in bracelets and floral garlands of my house, with earrings of burnished gold, and adorned with their own holy acts as with the marks of their orders [painted over their bodies], constantly visit that Sabha. Many illustrious Gandharvas, and many Apsaras, fill every part of that mansion with music both instrumental and vocal and with the sounds of laughter and dance. And, o son of Pṛthā, excellent perfumes, and sweet sounds, and garlands of celestial flowers always contribute to make that mansion supremely blest. And hundreds of thousands of virtuous persons, of celestial beauty and great wisdom, always wait upon and worship the illustrious lord of created beings in that assembly house.

Mais ce tableau brillant a un revers. On s'est représenté Jama parfois comme le héros immortel, parfois au contraire comme le premier humain qui ait subi la mort. Ainsi il est devenu le guide

de ceux qui ont marché, après lui, sur la route de la mort, le roi dans le royaume des morts.

RV. X. 14: 1. Celui qui s'en alla par les hauts défilés et qui montra le chemin à beaucoup d'hommes, le fils de Vivasvant, celui qui rassemble les gens, Jama, le roi, adore-le en lui présentant des offrandes. 2. Jama est celui qui, le premier, a trouvé pour nous le chemin; cette route-là, on ne pourra pas nous l'enlever, cette route par laquelle nos premiers pères s'en allèrent; c'est pour ce lieu-là que la génération qui naîtra doit partir. 3. Là vivent dans les plaisirs Mātali, Jama et Brihaspati avec la foule de tous les premiers pères, auquels les dieux prêtaient assistance, et qui, joyeux, réjouissaient les dieux par des louanges et par la douceur des libations.... 7. Pars donc, par les routes anciennes, que nos premiers pères ont suivies! Là tu verras les deux rois, les dieux Varuṇa et Jama, vivants dans la félicité et la joie....[1]

A comparer AV. XVIII. 3. 13, VI. 28. 3, XVIII. 1. 49. 50. La mort est le messager de Jama, qui emmène les âmes des humains dans les demeures de leurs pères (AV. XVIII. 2. 27). On implore la délivrance des fers de Jama ainsi que de ceux de Varuṇa (RV. X. 97. 16). La mort est „la route de Jama" (RV. I. 38. 5). Jama lui-même est identifié à la mort. C'est ainsi qu'il figure par exemple dans ce passage de l'Atharvaveda (VI. 28. 3): Hommage à celui qui, le premier, occupa le défilé et qui a trouvé une route pour la foule, à celui qui règne sur ces créatures à deux et à quatre pieds, à ce Jama, la mort. A comp. RV. 165. 4.

En sa qualité de dieu de la mort il prend un caractère sinistre, comme nous l'avons vu déjà dans le passage cité RV. 135. 1—2. Il envoie ses deux messagers terribles pour chercher et saisir les hommes et les emmener dans le royaume lugubre des morts, dont l'entrée est gardée par les deux chiens vigilants de Jama. C'est par ce tableau sombre que finit la description de la splendeur de Jama dans l'hymne RV. X. 14, dont nous avons déjà cité quelques strophes:

10. Passe en hâte devant les deux chiens tachetés à quatre yeux, fils de Saramā, et va par le chemin direct aux pères gracieux qui se réjouissent dans la félicité avec Jama. — 11. O Jama! Confie-le aux soins de tes chiens qui font le guet, à quatre yeux, surveillant

[1] Une traduction complète de cet hymne d'obsèques est donnée, en danois, par M. Dines Andersen, dans son ouvrage „Livet efter Døden. Studier over de ældste indiske Begravelses-Ritualer" (programme de l'Université de Copenhague, 1915).

les hommes dans la route, et donne-lui, ô roi, le bonheur et la santé. — 12. Comme des furets puissants, en pousuite d'âmes vivantes, les deux messagers de Jama dépistent tous les hommes; ils nous donnent aujourd'hui la chère vie pour revoir le soleil brillant.[1]

Nous passons à l'Avesta, aux **Gāϑās** d'abord. Parmi les anciens rois et héros légendaires, Jima est le seul, dont il est question dans les Gāϑas, les plus anciennes parties de la sainte écriture des Parsis. Il n'y est mentionné, il est vrai, qu'une seule fois, et le passage n'est pas bien clair. C'est le Jasna 32. 8, que Darmesteter traduit ainsi: „Ces pécheurs avaient pourtant entendu Jima, fils de Vīvahvant, qui enseigna aux hommes à nous donner une part de la viande qu'ils mangent". En s'appuyant sur un passage également un peu obscur du Dēnkard (IX. 32. 12, voir ci-après), Darmesteter comprend la strophe de la sorte, qu'Ahura Mazdāh présente Jima comme le modèle des hommes; dans son sommaire de l'hymne J. 32, il s'exprime ainsi: „Jima leur avait en vain appris qu'on doit donner aux justes la part de sa table. La fortune est une bonne chose, quand on en use bien: mais eux nous dépouillent". Mais M. Bartholomae et M. Andreas comprennent le passage d'une toute autre manière: „Du nombre de ces criminels-là est, comme on sait, Jima, le fils de Vīvahvant, qui, pour satisfaire les hommes, donna aux nôtres des morceaux de viande à manger" (Bartholomae), ou bien: „Comme un de ces criminels-là, Jomo, le fils de Vivohvont, fut aussi connu, celui qui essayait de satisfaire les hommes, qui appartiennent à nous, en mangeant des morceaux du bœuf" (Andreas)[2].

---

[1] Par les deux messagers, on comprend généralement les deux chiens mentionnés dans les strophes 10—11, interprétation à laquelle M. Dines Andersen, dans son ouvrage susnommé, oppose de fortes raisons.

[2] La traduction pehlvie rend le passage de la manière suivante: „Parmi ces dēvs il y avait un pécheur méchant, à savoir Jim, fils de Vīvanghān, le fameux, qui enseigna aux hommes ainsi: „Mangez par morceaux la chair des êtres de notre espèce" (c.-à-d. du règne animal). (Commentaire:) Les hommes [sont devenus] également avides [qu'ils reçoivent leur portion] par pochées (Litt.: le repli de poitrine plein) ou par brassées(?)". Il est évident que cette interprétation („mangez par morceaux la chair des êtres de notre espèce") n'est pas de haute antiquité. — Mills traduit (Sanjana Mem. Vol. p. 188—89): Of those demons, a malicious sinner heard Jim, him who [was] son of Vīvanghān, by whom [it was] explained to men [thus]: „He eats the meat of our people in portions (equally greedy with lapfuls and armfuls of mankind)", et ayant mal compris les mots *amāγīγān gošt pa bazišn χvarēd* (dont le vrai sens ressort de la citation d'après le Varštmānsar nask p. 25), il ajoute cette explication: Probably referring to the legend of King Jim-šēd and the demon beggar with an insatiable appetite, told in the Persian Ri-

Avesta postérieur. *Jasna 9. 3—5.* 3. Puis Zaraϑuštra dit: „Adoration à Haoma! qui est-ce qui te pressura, ô Haoma, comme le premier homme, pour le monde des corps? Quel est le sort qui lui fut assigné? quel bonheur lui fut donné en partage?" — 4. Puis Haoma, le saint, celui qui éloigne la mort, dit: „Vīvahvant est le premier homme qui me pressura pour le monde des corps. Ce sort lui fut assigné, ce bonheur lui fut donné en partage, que lui naquit pour fils Jima Xšaeta („le brillant") aux beaux troupeaux, le plus glorieux de ceux qui furent mis au monde, celui parmi les hommes qui avait le regard du soleil, qu'il affranchit, sous son règne, de la mort le bétail et les hommes, de la sécheresse l'eau et les plantes, et rendit inépuisables les aliments à manger. — 5. Sous le règne du brave Jima il n'y avait ni froidure, ni chaleur, il n'y avait ni vieillesse, ni mort, ni envie créée par les démons. A l'aspect de jeunes hommes de quinze ans, père et fils, tous les deux, marchaient, tant que règna l'homme aux beaux troupeaux, Jima, le fils de Vīvahvant."

Jašt 5. 25–27 (Les héros sacrifient à Anāhitā:[1]) 25. A elle sacrifia Jima Xšaeta aux beaux troupeaux sur le haut mont Hukairja cent chevaux mâles, mille bœufs, dix mille moutons. — 26. Et il l'implorait, disant: „Donne-moi ce bonheur, ô bonne et très puissante Arədvī Sūrā Anāhitā, que j'atteigne à l'empire suprême sur tous les pays, sur les démons et les hommes, les sorciers et les sorcières, les tyrans, les kavis et les karapans, que j'enlève aux démons richesses et avantages, graisse et troupeaux, satisfaction et renom!" — 27. Alors Arədvī Sūrā Anāhitā lui donna cette faveur, elle qui donne toujours du bonheur à celui qui apporte des libations, au pieux, à celui qui sacrifie et qui prie.

Jt. 9. 8—11. (Les héros sacrifient à Drvāspā:) 8. A elle sacrifia Jima Xšaeta aux beaux troupeaux sur le haut mont Hukairja cent chevaux, mille bœufs, dix mille moutons, et il lui apporta des libations. — 9. „Donne-moi, ô bonne et très puissante Drvāspā, ce bonheur, que j'apporte des troupeaux gras aux créatures de Mazdāh, que j'apporte aux créatures de Mazdāh une existence garantie contre la destruction, — 10. et que je tienne éloignés des créatures de Mazdāh et le vent chaud et le vent froid, mille ans durant". — 11. Alors Drvāspā, la forte, créée par Mazdāh, la pure, la protectrice, lui donna cette faveur, elle qui donne du bonheur à celui qui apporte des libations, au pieux, à celui qui sacrifie et qui prie.

Jt. 13. 130. (Invocation aux fravahrs:) Nous sacrifions à la fravaši de Jima Vīvaŋhana, le pur, le fort, le riche en troupeaux,

---

vajat of Dārāb Hormazyār, ff. 347–48 of the copy in the Bombay Univ. Libr. (C'est évidemment la même légende qui est racontée dans la Ṣad-där métrique, chap. 94, voir ci-dessous).

[1] A comparer la 1e partie, p. 133.

afin de résister à la pauvreté causée par les démons, à la sécheresse qui détruit les pâturages, et à la détresse provenant du [démon] Maršavan [1].

Jt. 15. 15—17. (Les héros sacrifient à Vaju:) 15. A lui sacrifia Jima Xšaēta aux beaux troupeaux sur le haut mont Hukairja, tout resplendissant d'or, sur un trône d'or, sur un coussin brodé d'or, avec un faisceau de Barsom étendu, le creux de la main débordant. — 16. Il l'implora ainsi: „Donne-moi ce bonheur, ô Vaju à l'action supérieure, que je sois le plus glorieux des hommes nés, que j'aie le regard du soleil parmi les hommes, que je rende immortels sous mon règne le bétail et les hommes, que j'affranchisse l'eau et les plantes de la sécheresse et rende les aliments à manger inépuisables". Sous le règne du brave Jima il n'y avait ni froidure ni chaleur, il n'y avait ni vieillesse ni mort, ni envie créée des démons [2]. — 17. Alors Vaju à l'action supérieure lui donna ce bonheur, de sorte qu'Ahura Mazdāh, le créateur, obtint ce bonheur.

Jt. 17. 28—31. (Les héros sacrifient à Aši vaŋuhī:) 28. A elle sacrifia Jima Xšaēta aux beaux troupeaux sur le haut mont Hukairja. — 29. „Donne-moi, ô bonne et très puissante Aši vaŋuhī, ce bonheur, que j'apporte aux créatures de Mazdāh une existence garantie contre la destruction, — 30. et que je tienne éloignées des créatures de Mazdāh et la faim et la soif, et que je tienne éloignées des créatures de Mazdāh et la vieillesse et la mort, et que je tienne éloignés des créatures de Mazdāh et le vent chaud et le vent froid, mille ans durant". — 31. Aši vaŋuhī la haute tourna en volant autour de lui. Jima Xšaēta aux beaux troupeaux obtint cette faveur.

Jt. 19. 30—38. 30. Nous sacrifions à X^{v}arənah, le vigoureux, créé par Mazdāh, le kavien, le très glorifié, à l'action supérieure, celui qui est plein de soin, d'énergie et d'ingéniosité, supérieur à toutes les autres créatures, — 31. qui accompagna pendant longtemps Jima Xšaēta aux beaux troupeaux, de sorte qu'il régna sur la terre divisée en sept parties, sur les démons et les hommes, les sorciers et les sorcières, les tyrans, les kavis et les karapans; — 32. [Jima] qui enleva aux démons richesse et avantages, graisse et troupeaux, satisfaction et renom; sous le règne de qui les deux sortes d'aliments [3] à manger étaient inépuisables, le bétail et les hommes immortels, l'eau et les plantes affranchies de la sécheresse; — 33. sous le règne de qui il n'y avait ni froidure ni chaleur, il n'y avait ni vieillesse ni mort ni envie créée par les démons, avant qu'il mentît, avant qu'il commençât de penser à la parole mensongère et contraire à la

[1] Démon qui rend les fidèles apostats.
[2] La dernière phrase est une glosse.
[3] Selon Darmesteter: pain et eau; selon M. Bartholomae: du manger et du boire, ou bien de la nourriture animale et végetale.

vérité. — 34. Mais lorsqu'il commença de penser à la parole mensongère et contraire à la vérité, X^{v}arənah s'éloigna de lui, visible sous la forme d'un oiseau. Voyant s'enfuir X^{v}arənah, Jima Xšaeta aux beaux troupeaux se mit à errer tristement, et succombant aux inimitiés il se tint caché sur la terre. — 35. Le premier X^{v}arənah s'enfuit, X^{v}arənah s'enfuit de Jima Xšaeta, X^{v}arənah quitta Jima Vivaŋhuša sous la forme d'un oiseau Varəγna. Ce X^{v}arənah, Miϑra aux pâturages étendus, à l'ouïe fine, aux mille talents, le saisit. Nous sacrifions à Miϑra, maître de tous les pays, qu'Ahura Mazdah a créé le plus glorieux des Jazatas célestes! 36. Lorsque le deuxième X^{v}arənah s'enfuit, X^{v}arənah s'enfuit de Jima Xšaeta, X^{v}arənah quitta Jima Vivaŋhuša sous la forme d'un oiseau Varəγna, Θraetaona, le fils de la maison Āϑwja, de la maison puissante, le saisit, de sorte qu'il fut le plus victorieux des hommes victorieux, à part Zaraϑuštra; 37. celui qui vainquit Aži Dahaka aux trois gueules, aux trois têtes, aux six yeux, aux mille talents, le très fort, la drug démoniaque, celui qui est méchant contre les vivants, le scélérat, qu'Aŋra Mainju avait créé comme la drug la plus forte contre le monde des corps pour vouer à la mort le monde d'Aša. — 38. Lorsque le troisième X^{v}arənah s'enfuit, X^{v}arənah s'enfuit de Jima Xšaeta, X^{v}arənah quitta Jima Vivaŋhuša sous la forme d'un oiseau Varəγna, Kərəsaspa le courageux le saisit, de sorte qu'il fut le plus fort des hommes forts, à part Zaraϑuštra, — par sa vaillance virile.

Jt 19. 45—46: 45. Nous sacrifions à X^{v}arənah, le vigoureux, créé par Mazdah, le kavien, le très-glorifié, à l'action supérieure, celui qui est plein de soin, d'énergie et d'ingéniosité, supérieur à toutes les autres créatures, 46. que se disputèrent Spənta Mainju et Aŋra Mainju, ce X^{v}arənah inaccessible. Alors chacun des deux envoya les messagers les plus rapides: Spənta Mainju envoya comme messager Vohu Manah et Aša Vahišta et Ātar, le fils d'Ahura Mazdah, et Aŋra Mainju envoya comme messager Aka Manah et Aešma qui brandit le bois sanglant, et Dahāka, le monstre, et Spitjura qui scia Jima en deux.

Jt. 23. (Āfrīn Paiγambar Zardušt:) 3. Puisses-tu être glorieux comme Jima Xšaēta aux beaux troupeaux!

Vendidad 2. *A.* 1—19. 1. Zaraϑuštra demanda à Ahura Mazdāh: „O Ahura Mazdah, le plus saint esprit, créateur du monde des corps, saint! Qui est le premier des hommes avec lequel tu t'es entretenu, toi qui es Ahura Mazdāh, avant moi, Zaraϑuštra? A qui as-tu enseigné la religion ahurienne, zaraϑuštrienne?" — 2. Puis Ahura Mazdah dit: „Jima le beau, aux beaux troupeaux, ô pur Zaraϑuštra, est le premier des hommes avec lequel je me suis entretenu, moi qui suis Ahura Mazdah, avant toi, Zaraϑuštra; a lui j'ai enseigné la religion ahurienne, zaraϑuštrienne. — 3. Alors je lui dis, ô Zaraϑuštra, moi qui suis Ahura Mazdah: „Prépare-toi, ô beau Jima,

fils de Vīvahvant, à étudier et à prendre soin de ma religion." Puis le beau Jima me répondit, ô Zaraϑuštra: „Je ne suis pas fait, je ne suis pas instruit à étudier et à prendre soin de la religion." 4. Ensuite je lui dis, ô Zaraϑuštra, moi qui suis Ahura Mazdāh: „Si tu n'es pas prêt, ô Jima, à étudier et à prendre soin de ma religion, contribue alors au progrès de mon monde, multiplie mon monde, accepte la charge de protecteur, de gardien et de surveillant de mon monde!" — 5. Puis le beau Jima me répondit ainsi: „Je contribuerai au progrès de ton monde, je multiplierai ton monde, j'accepterai la charge de protecteur, de gardien et de surveillant de ton monde. Il n'y aura sous mon règne ni vent froid, ni vent chaud, ni maladie, ni mort." — 6. Puis je lui remis, moi qui suis Ahura Mazdāh, deux instruments: un anneau d'or [1] et un aiguillon incrusté d'or. — 7. Voici Jima en possession des deux pouvoirs. [2] — 8. Et 300 hivers passèrent sous l'empire de Jima. Et la terre fut remplie de petit bétail et de gros bétail, d'hommes, de chiens, d'oiseaux, et de feux rouges et brûlants, et plus ne trouvaient place sur elle le petit bétail, le gros bétail, ni les hommes. — 9. Puis j'avertis Jima: „O beau Jima, fils de Vīvahvant, la terre s'est remplie de petit bétail et de gros bétail, d'hommes, de chiens, d'oiseaux, et de feux rouges et brûlants. Plus ne trouvent place le petit bétail, le gros bétail, ni les hommes." — 10. Puis Jima s'avança vers la lumière, à midi, vers le chemin du soleil, mit en mouvement la terre avec l'anneau d'or, la perça avec l'aiguillon, disant: „O chère Spənta Armaitī, [3] étends-toi et élargis-toi, pour porter le petit bétail, le gros bétail et les hommes!" — Et Jima élargit la terre d'un tiers plus grande qu'elle n'était d'abord. Le petit bétail, le gros bétail et les hommes y trouvèrent une demeure selon leur désir [et y vécurent] comme il leur plaisait. — 12. Et 600 hivers passèrent sous l'empire de Jima. Et la terre fut remplie de petit bétail et de gros bétail, d'hommes, de chiens, d'oiseaux, et de feux rouges et brûlants, et plus ne trouvaient place sur elle le petit bétail, le gros bétail, ni les hommes. — 13. Puis j'avertis Jima: „O beau Jima, fils de Vīvahvant, la terre s'est remplie de petit bétail et de gros bétail, d'hommes, de chiens, d'oiseaux, et de feux rouges et brûlants. Plus ne trouvent place le petit bétail, le gros bétail, ni les hommes." — 14. Puis Jima s'avança vers la lumière, à midi, vers le chemin du soleil, mit en mouvement la terre avec l'anneau d'or, la perça avec l'aiguillon, disant: „O chère Spənta Armaitī, étends-toi et élargis-toi, pour por-

[1] Une „flèche d'or", selon M. Bartholomae, un „sceau d'or", d'après Darmesteter.

[2] Ce dernier passage est probablement une glose. Selon la supposition de M. Bartholomae, les deux pouvoirs sont le pouvoir royal et la domination dans le Var.

[3] L'amahrspand Spəntā Armaitī est la déesse de la terre.

ter le petit bétail, le gros bétail et les hommes!" — 15. Et Jima élargit la terre de deux tiers plus grande qu'elle n'était d'abord. Le petit bétail, le gros bétail et les hommes y trouvèrent une demeure selon leur désir [et y vivèrent] comme il leur plaisait. — 16. Et 900 hivers passèrent sous l'empire de Jima. Et la terre fut remplie de petit bétail et de gros bétail, d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux rouges et brûlants, et plus ne trouvaient place sur elle le petit bétail, le gros bétail, ni les hommes. — 17. Puis j'avertis Jima: „O beau Jima, fils de Vīvahvant, la terre s'est remplie de petit bétail et de gros bétail, d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux rouges et brûlants. Plus ne trouvent place le petit bétail, le gros bétail, ni les hommes." — 18. Puis Jima s'avança vers la lumière, à midi, vers le chemin du soleil, mit en mouvement la terre avec l'anneau d'or, la perça avec l'aiguillon, disant: „O chère Spənta Armaitī, étends-toi et élargis-toi, pour porter le petit bétail, le gros bétail et les hommes!" — 19. Et Jima élargit la terre de trois tiers plus grande qu'elle n'était d'abord. Le petit bétail, le gros bétail et les hommes y trouvèrent une demeure selon leur désir [et y vécurent] comme il leur plaisait.

B. 20—43: 20. Le créateur Ahura Mazdāh, celui dont le nom est célébré dans l'Airjana Vaēǧah qu'arrose la bonne Dāitjā, donna un rendez-vous aux célestes Jazatas. Jima Xšaēta aux beaux troupeaux, celui dont le nom est célébré dans l'Airjana Vaēǧah qu'arrose la bonne Dāitjā, donna un rendez-vous aux meilleurs des hommes. — 21. Au rendez-vous se rendit le créateur Ahura Mazdah, avec les célestes Jazatas, dans le fameux Airjana Vaēǧah qu'arrose la bonne Dāitjā. Au rendez-vous se rendit Jima Xšaēta aux beaux troupeaux, avec les meilleurs des hommes, dans le fameux Airjana Vaēǧah qu'arrose la bonne Dāitjā. — 22. Et Ahura Mazdāh dit à Jima: „Beau Jima, fils de Vīvahvant! Voici que sur le méchant monde des corps vont fondre les hivers et avec eux le froid dur et destructeur. Sur le méchant monde des corps vont fondre les hivers, et d'abord le nuage fera neiger la neige depuis les montagnes les plus hautes jusqu'à la profondeur du fleuve Arədvī.[1] — 23. Et un tiers seulement des animaux, ô Jima, échappera, des animaux qui se trouvent dans les déserts les plus terribles, de ceux qui se trouvent sur les sommets des montagnes, et de ceux qui se trouvent dans les vallées creusées par les rivières, dans des étables. — 24. Avant cet hiver, ce pays portait des pâturages; mais alors, par la fonte des neiges,

[1] C'est la traduction de M. Bartholomae. Darmesteter, en s'appuyant sur la traduction pehlvie, rend la phrase ainsi: „(les hivers) feront neiger la neige à gros flocons, à l'épaisseur d'une *arədvī* sur les montagnes les plus hautes". D'après l'explication donnée dans la traduction pehlvie, une *arədvī* paraît valoir un pied environ.

l'eau coulera à grands flots, et impassables pour le monde des corps paraîtront, ô Jima, les endroits où l'on voit maintenant les traces des pieds des moutons. — 25. Construis donc un Var, long d'un *čarətu*[1] sur chacun des quatre côtés. Porte là les germes du petit bétail et du gros bétail, des hommes, des chiens, des oiseaux et des feux rouges et brûlants. Construis donc un Var, long d'un *čarətu* sur chacun des quatre côtés pour servir de demeure aux hommes; long d'un *čarətu* sur chacun des quatre côtés pour servir d'étable aux animaux. — 26. Là tu feras couler des eaux dans un lit d'un *hāϑra*[2] de long; là tu établiras des prairies. On y mangera toujours la nourriture couleur d'or, inépuisable[3]. Là tu construiras des maisons, des magasins, un mur d'appui, un rempart et une enceinte de murailles. — 27. Tu apporteras là les germes de tous les hommes et de toutes les femmes qui sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux qui soient sur la terre. Tu apporteras là les germes de toutes les espèces d'animaux qui sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux qui soient sur la terre. — 28. Tu apporteras là les germes de toutes les plantes qui sont les plus hautes et les plus odoriférantes qui soient sur la terre. Tu apporteras là les germes de toutes les nourritures qui sont les plus savoureuses et les plus odoriférantes qui soient sur la terre. Et ces germes tu les mettras par couples pour y rester sans périr, aussi longtemps que ces hommes resteront dans les Vars[4]. — 29. Il n'y aura là ni bossu par devant ni bossu par derrière, ni *apāvaja* (?), ni folie, ni marque de naissance, ni *davi* (?), ni *kasvīš* (?), ni corps tortueux, ni dents gâtées, ni lèpre qui attaque le corps (?), ni aucun des signes qui appartiennent à Aŋra Mainju et dont celui-ci marque le corps des hommes. — 30. Dans la partie antérieure de la place tu feras neuf ponts, dans la partie centrale six, dans la partie postérieure trois. Dans la partie antérieure tu apporteras par les ponts mille germes d'hommes et de femmes, dans la partie centrale six cents, dans la partie posterieure trois cents. Tu marqueras les parties du Var avec la marque de la bague (?) d'or, et tu feras dans le Var une porte luisante qui éclaire d'elle-même à l'intérieur. — 31. Et Jima se dit: „Comment ferai-je le Var qu'Ahura Mazdāh m'a commandé?" Puis Ahura Mazdāh dit à Jima: „O beau Jima, fils de Vīvahvant, foule la terre avec les talons et pétris-la avec les mains [comme font aujourd'hui les hommes qui pétrissent la terre délayée]"[5]. — 32. Et Jima fit comme Ahura Mazdāh désirait: il foula la terre avec les talons et la pétrit avec les mains [comme

[1] Mesure incertaine, littéralement: un hippodrome.
[2] Selon le commentaire pehlvi, un *hāϑra* est la moitié d'un *čarətu*.
[3] Cette dernière phrase est probablement une glose.
[4] C.-à-d. les différentes parties du Var.
[5] La dernière phrase est une glose.

font aujourd'hui les hommes qui pétrissent la terre délayée]. — 33. Puis Jima construisit le Var, long d'un *čarətu* sur chacun des quatre côtés. Il porta là les germes du petit bétail et du gros bétail, des hommes, des chiens, des oiseaux et des feux rouges et brûlants. Et Jima construisit le Var, long d'un *čarətu* sur chacun des quatre côtés pour servir de demeure aux hommes; long d'un *čarətu* sur chacun des quatre côtés pour servir d'étable aux animaux. — 34. Là il fit couler l'eau dans un lit d'un *hāϑra* de long; là il établit des prairies. On y mange toujours la nourriture couleur d'or, inépuisable. Là il construisit des maisons, des magasins, un mur d'appui, un rempart et une enceinte de murailles. — 35. Là il apporta les germes de tous les hommes et de toutes les femmes qui sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux qui soient sur la terre. Là il apporta les germes de toutes les espèces d'animaux qui sont les plus grands, les meilleurs, les plus beaux qui soient sur la terre. — 36. Là il apporta les germes de toutes les plantes qui sont les plus hautes et les plus odoriférantes qui soient sur la terre. Là il apporta les germes de toutes les nourritures qui sont les plus savoureuses et les plus odoriférantes qui soient sur la terre. Et ces germes il les mit par couples pour y rester sans périr, aussi longtemps que ces hommes resteront dans les Vars. — 37. Il n'y aura là ni bossu par devant, ni bossu par derrière, ni *apāraja* (?), ni folie, ni marque de naissance, ni *dawi* (?), ni *kasvīš* (?), ni corps tortueux, ni dents gâtées, ni lèpre qui attaque le corps (?), ni aucun des signes qui appartiennent à Aŋra Mainju et dont celui-ci marque le corps des hommes. — 38. Dans la partie antérieure de la place il fit neuf ponts, dans la partie centrale six, dans la partie postérieure trois. Dans la partie antérieure il apporta par les ponts mille germes d'hommes et de femmes, dans la partie centrale six cents, dans la partie postérieure trois cents. Il marqua les parties du Var avec la marque de la bague d'or, et il fit dans le Var une porte luisante, qui éclairait d'elle-même à l'intérieur. — 39. „Créateur du monde des corps, saint! Quelles sont, ô saint Ahura Mazdāh, les lumières qui y luisent, dans le Var qu'a fait Jima?" — 40. Et Ahura Mazdāh dit: „Des lumières naturelles et des lumières artificielles. Une fois [seulement de l'année] on voit se coucher et se lever les étoiles, la lune et le soleil. — 41. Et une année ne semble qu'un jour. Tous les quarante ans de chaque couple humain naît un couple, mâle et femelle. Et de même pour les espèces d'animaux. Et ces hommes vivent de la plus belle des vies dans le Var qu'a fait Jima". — 42. „Créateur du monde des corps, saint! Qui a porté la religion mazdéenne dans le Var qu'a fait Jima?" Et Ahura Mazdāh dit: „C'est l'oiseau Karšiptar, ô Spitama Zaraϑuštra". — 43. „Créateur du monde des corps, saint! Qui est leur maître et leur juge?" Et Ahura Mazdāh dit: Urvatatnara, ô Zaraϑuštra, et toi-même, toi qui es Zaraϑuštra".

Dans les parties perdues de l'Avesta sassanide Jima a été mentionné plusieurs fois, ce que nous apprennent les résumés donnés — d'après la traduction pehlvie qui est également perdue — dans les 8e et 9e livre du Dēnkard [1]. Dans le *Čihrdāδ-nask* mention était faite [2] du bon règne de Jim qui précédait le mauvais règne de Dahāγ, et de la généalogie de Frēδōn remontant à Jim.

Le 4e fargard du Sūδγar-nask traitait [3] „de ce que ces cinq vices [4] étaient propres à Dahāγ, et c'est pour cela que Frēδon lui en veut et le tue pour venger Jim. Et [il traitait] de l'atrocité et des résultats graves de ces quatre vices, à savoir l'ivrognerie, la camaraderie malhonnête, l'apostasie et l'égoisme. Et ceci aussi que Jim éloignait ces quatre vices du monde, après quoi il sut préparer l'immortalité".

Le 20e fargard du même nask traitait [5] „de l'enquête faite par Dahāγ relativement aux membres de l'assemblée [6]; de la raison de l'affliction du peuple rassemblé, après que Jim avait été coupé en deux et que Dahāγ avait pris le pouvoir, et de la réponse faite par les gens à Dahāγ, à savoir que Jim avait éloigné du monde le besoin et la misère, la faim et la soif, la vieillesse et la mort, la lamentation et les pleurs, et le froid et la chaleur provenant de la façon immodérée dont les démons se mêlaient avec les hommes. Et ceci aussi [y était raconté] que Jim était celui qui procurait des agréments — c'est-à-dire qu'il procurait les choses douces aux hommes — et qu'il était celui qui accomplissait le désir, de sorte que son bonheur à lui consistait à être empressé auprès des hommes — c'est-à-dire que les hommes l'honoraient par leur probité. Et Oδaγ, qui rendait Jim-šēδ aux beaux troupeaux — celui que vous avez tué en l'accablant par force [7] — illégalement avide des plaisirs du monde, produisit le besoin et la misère et la détresse, la concupiscence, la faim et la soif, la colère sanguinaire, la disette qui ruine les pâturages, la terreur, la souffrance qui progresse en secret, et

[1] Voir p. 13 de la première partie du présent ouvrage.

[2] Dēnkard VIII. 13. $_8$, Madan II p. 689, Peshotan (VIII. 12. $_7$) vol. 15 p. 25, trad. p. 25, West, Pahl. Texts IV p. 27.

[3] Dēnkard IX. 5. $_{2-4}$, Madan II p. 789, West, Pahl. Texts IV p. 177.

[4] A savoir: avidité, manque d'énergie, indolence, souillure et commerce contre nature.

[5] Dēnkard IX. 21. $_{2-6}$; Madan II p. 810 11: West, Pahl. Texts IV p. 212—13.

[6] Nous ne savons pas de quelle assemblée il s'agit.

[7] C'est à Dahāγ et à ses serviteurs qu'on s'adresse ici.

la décrépitude et l'adorateur des sept archidémons [1]. Et ceci aussi, que tu rends stériles celles qui espèrent avoir un enfant (infortuné est le monstre créé par lui-même, monstre imparfait (?), contre lequel il n'est pas possible de chercher un remède, et qui ne croît pas par lui-même, c'est-à-dire qui ne laisse aucune postérité). Et étant un mouton qui marche loin (?), tu tiens le chien éloigné des hommes, et tu nous a enlevé la splendeur luisante de Jim-šēδ aux beaux troupeaux, qui nous venait en aide dans tous les malheurs qui arrivaient, contre les hivers et contre les chaleurs (?), pour rendre le lieu [2] agréable" [3].

Dans le 9e fargard du *Varštmānsar-nask*, Jim était mentionné comme celui qui enseignait aux hommes de manger la chair des animaux et de la préparer d'après les rites [4]: „Et ce Jim, fils de Vīvanghān, donna satisfaction aux hommes, et il donna satisfaction au bétail en proférant la phrase: „Vous êtes l'humanité"(?) [5], lorsqu'il dit aux hommes, ô Zardušt [6]: „Vous êtes les hommes au bétail, c'est-à-dire que vous, qui êtes les hommes, mangez la chair de votre sous-classe [7], et cette sous-classe vous fournit d'une abondance de chair (?). Vous êtes les hommes, et vous ne devez, ni par avidité, ni par envie, rejeter les entrailles chaudes, et vous ne devez les rejeter parce que c'est la coutume, mais abattez [les animaux] de sorte qu'ils vous soient utiles et qu'ils soient à votre service."

Un passage très obscur de l'écriture sainte se trouve résumé dans le Dēnkart IX. 69. 12 [8]: „Quant à celui qui est venu, Jim le brillant, il [9] a dit: „Il obtient sa récompense, celui qui ne tue pas, ni ne fait progresser [le monde], et qui n'est ni dominateur, ni sans domination".

Le commentaire pehlvi qui accompagne la traduction pehlvie de l'Avesta contient quelques notices sur Jim. Nous avons déjà cité le

[1] L'adorateur des sept archidémons est Dahāγ lui-même, fils de la démon femelle Oδaγ. Les sept archidémons sont, de leurs noms avestiques: Aka Manah, Indra, Saurva, Nāŋhaišja, Taurvi et Zairik, et Aŋra Mainju lui-même.
[2] Le monde.
[3] C'est à Dahāγ et à ses serviteurs qu'on s'adresse ici.
[4] Dēnkard IX. 32. 12, Madan II p. 838, West, P. T. IV, p. 255.
[5] Lecture de West.
[6] C'est Ōhrmazd qui parle à Zoroastre.
[7] C.-à-d. d'une sous-classe du règne animal; à comparer la traduction pehlvie de J. 32. 8 (p. 11 note 2).
[8] Madan II p. 938, West, P. T. IV p. 386.
[9] C.-à-d. Ōhrmazd.

commentaire de J. 32. 8 [1]. Le commentaire du 2e fargard du Vendīdād nous apprend que, bien que Jim refusât l'offre d'étudier et de prendre soin de la religion d'Ōhrmazd, „il était fidèle, saint et mit un signe parmi les hommes", et le commentateur ajoute que „Jim et Kāūs furent tous deux créés immortels et devinrent mortels par leur faute" [2]. Les commentaires pehlevi et sanscrit de J. 9. 4 nous apprennent que Haoma était immortel par sa propre activité religieuse, non pas à la manière de ceux qui avaient mangé la viande qui leur était donnée par Jim [3].

La littérature pehlvie contient bien des allusions à Jim. Il est mentionné dans des tables généalogiques Bund. 31. 3, 7, 8. Dāδ.-ī-dēn. 2. 10 et 37. 35, Dēnk. V. 1. 8, V. 2. 2, V. 2. 9, V. 4, 3, VII. 2. 70. Sa gloire est mentionnée en passant: Dēnk. VII. 1. 25, VII. 1. 32, VII. 1. 36.

Bundahišn 12. *20.* [4] Le mont Bakjīr fut fait une forteresse par le Touranien Frāsijāv, qui y fit sa demeure; et au temps de Jim, sur ce territoire agréable et victorieux, furent fondés dix mille villages et villes [5].

17. 5. [6] Et pendant le règne de Jim toutes les affaires furent accomplies plus parfaitement à l'aide de tous ces trois feux [7], et il établit le feu Farnbaγ sur l'autel du feu du mont Xurahōmand dans le Xvārazm, que fit construire Jim, et le feu de Farnbaγ sauva la Gloire de Jim des mains de Dahāγ.

19. *16.* [8] Quant à Karšipt, on dit qu'il possède le don de parler, et qu'il a apporté et répandu la religion dans le Var construit par Jim. Là on récite l'Avesta dans le langage des oiseaux.

23. *1.* [9] Sur la nature des singes et des ours on dit: lorsque la gloire quitta Jim, celui-ci par peur des démons prit pour femme un démon femelle et donna Jimaγ, qui était sa sœur, en mariage à un démon. De ces mariages sont issus les singes et les ours à queue et d'autres sortes d'animaux nuisibles.

---

[1] Voir p. 11 note 2.
[2] Voir Darmesteter Z. A. III p. 36.
[3] Voir J. M. Unvala, Neryosangh's Sanskrit Version of the Hōm Yašt, p. 5–6.
[4] Ed. Westergaard, p. 23; West, Pahl. Texts I p. 38.
[5] Lecture douteuse; variante: *amā rōz* „de nos jours" au lieu de *Jim rōz*, „au temps de Jim".
[6] Ed. Westergaard, p. 41; West, Pahl. Texts I, p. 63.
[7] Les feux Farnbaγ, Gušasp et Burzīn Mihr, feux consacrés aux trois états. L'origine de ces feux a été racontée 17. 4. Voir p. 146 de la première partie du présent ouvrage. Peut-être devrait-on lire Faruγbaγ au lieu de Farnbaγ.
[8] Ed. Westergaard p. 46; West, P. T. I p. 70.
[9] Ed. Westergaard p. 56; West, P. T. I p. 87.

24. *11.*[1] Le premier oiseau qui fut créé était l'aigle[2], dont il y a trois espèces; [mais] il ne fut pas [créé] pour ce monde-ci, car le Karšipt est le maître, celui qu'on appelle *čark*[3] et qui porta la religion au Var de Jim.

29. *4—5.*[4] (Le fils de Zardušt, Urvataδ-nar, est mentionné comme le maître immortel du Var de Jim). 14. Le Var fait par Jim est situé au milieu de Pars, à Sruvā; il est dit ainsi: l'œuvre de Jim (*Jimkarδ*) est au-dessous du mont Jimaγān.

31. *4—5.*[5] 4. De Jim et de Jimaγ, qui étaient frère et sœur, naquit un couple, un mâle et une femelle nés en même temps et dont les noms furent Mīraγ Asfijān et Zijānaγ Zaršām[6], et leur race se continua. 5. Spitur était celui qui, conjointement avec Dahāγ, coupait Jim [en deux].

32. *5.*[7] De Zardušt naquit trois fils, Isaδ-vāstr, Urvataδ-nar et Xuršēδ-čihr; Isaδ-vāstr fut le chef des prêtres et le mōbaδān mōbaδ: il mourut dans la 100e année de la religion. Urvataδ-nar est le chef des agriculteurs dans le Var fait par Jim, qui est sous la terre. Xuršēδ-čihr est le guerrier, le chef des troupes ....

34. *4.*[8] Jim [régnait], jusqu'à ce que la gloire le quitta, 616 ans et 6 mois, après quoi il vivait 100 ans en cachette.

Le Grand Bundahišn.[9] **A.** A la fin du *hazāra*[10], les démons scièrent Jim.

B.[11] Quand arrive le millénium d'Ošēδar, Markūs, de l'engeance de la destruction, de la race de ce Tūr-ī-Brāδar-rēš[12], qui fit périr Zoroastre, arrivera au pouvoir. Il viendra avec la religion des magiciens et l'adoration des Parīγs; il amènera une pluie terrible, celle que l'on appelle le Markūsān, pendant trois années, avec des hivers froids et des étés chauds, faisant tomber des neiges et des grêles sans fin; il fera périr et disparaître tous les hommes, ceux-ci n'ayant plus la ressource du feu. Alors la reconstitution de l'humanité se fera par le Var fait par Jim, et c'est pour cela qu'il a été construit en lieu caché.

---

[1] Ed. Westergaard p. 57; West, P. T. I p. 89.

[2] *Sēn*; peut-être est-il question de l'oiseau fabuleux *sēn-murv* („l'oiseau Sēn"), le *Sīmurġ* néo-persan.

[3] Le *čark* est, d'après le Burhān-i-qāṭiʿ, „un oiseau qui se tient suspendu aux arbres, la tête en bas, et qu'on appelle l'oiseau véridique". West traduit „le faucon".

[4] Ed. Westergaard p. 70; West, P. T. I p. 116—118.

[5] Ed. Westergaard p. 77; West, P. T. I p. 131.

[6] Ou Zardāhim, Zardāhm etc.

[7] Ed. Westergaard p. 79; West, P. T. I p. 142.

[8] Ed. Westergaard p. 81; West, P. T. I p. 149—50.

[9] Passage cité par Darmesteter, Z. A. II p. 399.

[10] C.-à-d. du premier millénium de l'histoire humaine.

[11] Passage transcrit et traduit par Darmesteter, Z. A. II p. 19.

[12] Ecrit Brātrōk-rēš.

Dāδastān-ī-dēnīγ 36. 2.[1] (Jim est mentionné parmi ceux qui auront un rôle à jouer au renouvellement du monde).

37. *80.*[2] ... La fravahr de Jim tint éloignés tous les malheurs...

37. *94—96.*[3] 94 Un [signe] est celui-ci : cette même dévastation prodigieuse, qui, selon ce qui a été révélé, sera causée par la pluie de Markūs[ān], quand la plupart des hommes mourront par suite des neiges, du froid immodéré et de l'improductivité du monde, et quand les choses même que les hommes peuvent obtenir, seront menacées de devenir rares. 95. Plus tard, parmi les remèdes très sages et déterminés d'avance par l'esprit bienfaisant un tel remède est préparé, à savoir qu'il y a une sorte de pays appelé le Var fait par Jim, au moyen duquel le monde, par ordre de Jim-šēδ aux beaux troupeaux, fils de Vīvanghān, sera peuplé de nouveau par les hommes des meilleures races, les animaux de bonne race, les arbres les plus hautes et les nourritures les plus savoureuses. Tout cela reviendra ainsi miraculeusement pour le rétablissement du monde, et ces hommes nouveaux remplaceront les êtres créés auparavant, ce qui est une [sorte de] résurrection des morts. 96. Par ce miracle se manifestera également l'impossibilité pour le mauvais esprit d'atteindre à la domination universelle de la gloire du créateur pour s'en servir dans tous les buts.

39. *16—18.*[4] (Sur les raisons de la mise du *kustīγ*, ceinture sacrée). 16. [Une des raisons est] celle-ci : Jim-šēδ, le fils de Vīvanghān, qui, lorsqu'il vivait dans le monde, était tres fortuné dans les affaires du monde, tenait éloignés tous les tyrans (?) et toute espèce de mort et procurait la délivrance de toute décadence et de la mort, fut trompé par le démon et par là rendu plein de zèle pour la souveraineté suprême et non pas pour le service d'Ohrmazd. 17. Et quant à la destinée des créatures il a été dit que [Jim] lui-même fut privé de la gloire brillante par ces drūǧ, et la cause de leurs migrations[5] est le démon, et les hommes périssent pendant cette migration dans les plaines et sur les versants des montagnes (?). 18. Et il obtint son pardon du créateur à l'existence absolue. Et il parla à ses successeurs et leur donna des avertissements (?) relativement à la rétribution réservée à ceux qui abandonnent le service du créateur, et son discours renfermait une explication de la forteresse des dieux[6] et de la multitude d'actions utiles qui font la force de la forteresse et de la façon proportionnée dont elle est

[1] West, Pahl. Texts II, p. 77; 35. 2 dans l'éd. d'Anklesaria (p. 72).
[2] West, p. 104; Anklesaria 36. 67 (p. 97).
[3] West, p. 109; Anklesaria 36. 80—82 (p. 101 sq.).
[4] West, p. 127; Anklesaria 38. 19—21 (p. 119 sq.).
[5] Des migrations des créatures.
[6] Le rempart du ciel est comparé avec une ceinture faite de bonnes actions (39, 11). La lecture n'est pas sûre.

fortifiée, lorsqu'il — le souverain glorieux qui était le maître du monde et qui, dans sa gloire, annonçait bien la bonne création — ordonna aux hommes de porter une ceinture autour du corps, et qu'ils [1] l'ordonnent également (?).

39. 28. [2] Cette destruction qui avance furtivement et qui provient du démon de l'anarchie, lequel avait bien peur de Jim, [la destruction] qui est contraire au travail des hommes et au service d'Ohrmazd, est un démon et un anti-religieux plein de peur des ceintures de la gloire de la religion desquelles se sont ceints pleins de zèle et les dieux et les hommes de ce monde.

65. 5. [3] ... Jim, qui mit les choses en ordre et éloigna la mort.

Menōγ-i-χraδ 8. 27. [4] Il est évident, qu'Ohrmazd avait créé Jim et Frēδōn et Kai-Us (Kāūs) immortels.

27. 24–33. [5] 24. L'avantage résultant de Jim aux beaux troupeaux, fils de Vīvanghan, fut celui-ci, (25) qu'il procurait à la création et aux créatures du créateur Ohrmazd de toute espèce une immortalité de six cents ans [6], (26) de sorte qu'elles étaient sans peine, non sujettes à la vieillesse et sans trouble. 27. Le second avantage fut celui-ci, qu'il construisait le „Var fait par Jim" (28), car lorsque la pluie de Markusan arrive, il est dit dans la révélation que les hommes et les autres créatures de la création d'Ohrmazd le Seigneur sont surtout ceux qui périront. 29. Puis la porte de ce Var fait par Jim s'ouvrira, (30) et les hommes, le bétail et les autres créatures de la création du créateur Ohrmazd sortiront de ce Var (31) et rétabliront de nouveau le monde. 32. Le troisième avantage est celui-ci, que le bon ordre du monde, que cet être malveillant et méchant [7] avait avalé, fut tiré par Jim du ventre de celui-ci. 33. Le quatrième avantage est celui-ci qu'il ne donna pas aux démons un mouton qui avait la nature d'un vieux [mouton] (?).

57. 21. [8] Et quant à Jim, Frēδōn, Kai-Us et les autres souverains qui avaient obtenu de la divinité la splendeur et la puissance comme fut le cas aussi pour Vištasp et les autres souverains qui jouaient un rôle dans la religion —, et quant à ce qu'ils n'atteignaient pas à la religion, et encore quant à ce qu'ils furent ingrats envers leur Seigneur, la cause en était le peu de sagesse qui leur était accordé.

[1] Les chefs religieux etc.

[2] West, Pahl. Texts II, p. 131; Anklesaria, 38, 30 (p. 123). [3] West, p. 200.

[4] Ed. Peshotan Sanjana (Bomb. 1895) p. 23, West, P. T. III, p. 34.

[5] Ed. Peshotan Sanjana p. 45, West, P. T. III, p. 59.

[6] Ainsi d'après l'édition de Peshotan; d'après West: six cents ans, six mois et seize jours.

[7] Ahriman, qui avait avalé Taχmōruw, voir p. 184 sqq. de la 1e partie du présent ouvrage. [8] Ed. Peshotan p. 79; West, P. T. III, p. 102.

62. *3 et 15—19.* [1] 3. Où a été construit le Var fait par Jim? ... 15. Le Var fait par Jim a été construit dans l'Ērān-vēǵ sous la terre. 16. Et toutes les espèces et les germes de toutes les créatures du Seigneur Ohrmazd, des hommes et du grand bétail et du petit bétail et des oiseaux, de toutes les créatures qui étaient les meilleures et les plus exquises furent portées là. 17. Et tous les quarante ans de chaque homme et de chaque femme qui sont à cet endroit-là, un enfant naît. 18. Et leur vie dure trois cents ans. 19. Et ils ont peu de peine et d'adversité.

Dēnkard III *179. 2.* [2] Les rois qui ressemblent à Jim et à Vištāsp en dignité sont les meilleurs rois. Un roi qui ressemble à Jim est celui qui, à l'instar de Jim-šēδ, est le plus éminent parmi les hommes, tout comme le soleil [est le plus éminent parmi les lumières célestes], et celui qui est bienveillant envers toutes les bonnes créatures.

III *227. 6—9.* [3] 6. Et il a été dit dans la religion mazdéenne que, lorsque Jim avait reçu du créateur ses commandements en ce qui concerne la valeur de toutes les vertus, la désobéissance envers Ohrmazd, causée par l'influence des démons sur les créatures et par la circonstance que les hommes approuvaient la destruction la plus terrible, disparut. Mais les adhérents du créateur, source de tout ce qui est bon, et ceux qui obéissaient à la religion, furent séduits, et l'intention [des séducteurs] était celle, que leur nature pure serait corrompue, et que par suite de cette corruption de leur nature, un Frēhbūδ et un Aiwibūδ [4] naîtraient parmi eux et pervertiraient [encore plus] leur morale, de sorte que Jim n'aurait plus le pouvoir d'améliorer le genre humain et de le rendre immortel. Afin de détruire cette influence trompeuse parmi les hommes, Jim convoqua les hommes et les dēvs et demanda aux dēvs: „Qui a créé ce monde et qui le détruira?" 7. Les dēvs crièrent: „Nous autres dēvs, nous l'avons créé, et nous le détruirons." 8. Jim répondit aux dēvs: „Je ne puis croire, qu'il soit possible aux êtres mal intentionnés [de créer ce monde], car ceux qui détruisent le monde ne peuvent pas l'avoir créé. Les deux choses sont incompatibles, c'est-à-dire que la force de créer et celle de détruire ne dérivent pas d'une même source." 9. Et au moyen de telles décla-

[1] Ed. Peshotan p. 84 sq.; West, P. T. III p. 108 sq.

[2] Ed. de Peshotan V p. 218, trad. p. 279; Madan I p. 193.

[3] Peshotan VI, p. 280, trad. p. 368; Madan I, p. 252.

[4] Frēhbūδ et Aiwibūδ sont deux noms qui désignent des personnes de mauvaise conduite; le Frēhbūδ est celui qui mene une vie immorale et qui est rempli de désirs immodérés: l'Aiwibūδ est celui qui recherche ce dont il n'a pas besoin et fait des actions qu'il ne doit pas faire. Voir la note de Peshotan, tome I, p. 39—40 et le Dēnkard III, 216. 2 (Peshotan V. p. 348).

rations religieuses, il détruisit la tromperie des dēvs et assura l'immortalité aux créatures.

III *229. 5.*[1] Dans ce paragraphe les descendants de Manuščihr, les Kajāniens et les Sassanides sont mentionnés. Chacun de ces princes prit en héritage de Jim la dévotion envers Dieu, la pureté, le progrès, la connaissance de la vraie foi et la souveraineté sur le monde. Se souvenant de cela, les hommes choisissaient des personnes d'expérience pour les gouverner, et par les personnes de la race de Jim qui se succédaient à travers les âges, un développement continuel vers le renouvellement final (*frašôkərəti*) est établi.

III *286. 2—8.*[2] 2. Par les mesures [prises par Jim] toutes choses portent bonheur, et Frēhbūδ et Aiwibūδ et leur corruption sont contrecarrés. Ces mesures ont pour but de réformer les hommes par la connaissance divine, et par cette connaissance ils contrecarrent les adhérents de Frēhbūδ et d'Aiwibūδ qui sont de nature démoniaque . . . 5. Avant le régne de Jim sur les hommes, la sagesse naturelle, à cause de l'effrènement des dēvs, était affaiblie et la volupté était grande. La morale basée sur la sagesse naturelle était tombée si bas à cause des êtres démoniaques Frēhbūδ et Aiwibūδ, que les hommes étaient devenus comme des bêtes féroces . . . 6. Par la volonté du créateur, Jim monta sur le trône, tout d'abord pour empêcher les hommes de suivre les dēvs et pour les délivrer des mauvaises influences . . . 8. . . . Il a été expliqué dans la religion que Jim en prêchant la religion rendit impuissants les dēvs.

III *287. 2—12.*[3] Voici les dix préceptes donnés aux hommes par Jim le bienveillant; ils sont tirés de la sagesse naturelle, utiles aux hommes et conformes à la religion et à la volonté du créateur: (1) On doit considérer Dieu comme l'unique créateur du monde et comme celui duquel aucune destruction ne vient, et l'appeler ainsi et croire en lui. (2) On ne doit jamais s'adresser aux dēvs pour obtenir le bien-être. (3) On doit exalter la religion et avoir foi en elle. (4) On doit se conduire consciencieusement dans toutes les affaires et confondre Frēhbūδ et Aiwibūδ par une telle conduite. (5) On doit donner à manger aux hommes comme à ses fréres. (6) On doit donner aux enfants une éducation qui les mettra en état de faire leur devoir de père envers leurs enfants. (7) On doit protéger ceux qui le méritent comme on protège sa propre famille; s'ils ne sont pas contents de cette protection, on doit leur faire des remontrances. (8) Pour être récompensé dans l'autre monde, on doit mettre du blé en magasin pour engraisser les hommes et le bétail. (9) On doit enjoindre aux hommes d'éloigner des maisons la boue provenant des volatiles, des moutons et des chèvres, afin que les

[1] Peshotan VI, p. 283, trad. p. 376; Madan I, p. 255.
[2] Peshotan VII, p. 327, trad. p. 433; Madan I, p. 295.
[3] Poshotan VII, p. 330, trad. p. 436; Madan I, p. 297.

gens n'en soient pas incommodés. (10) Il ne faut pas tuer un mouton ou une chèvre avant l'âge de quatre ans, car il a été ordonné que ces espèces soient élevées jusqu'à l'âge de quatre ans. On doit donc les faire croître pendant cette période; après cela on en diminuera le nombre [en les faisant abattre].

VII. *1. 20—24.* [1] 20. Et elle (la gloire) vint à un autre temps, à l'occasion de la conférence avec Ohrmazd, à Jim-šēδ, fils de Vīvanghān, et comme il accepta les quatre classes de la société des croyants, à savoir la classe des prêtres, celle des guerriers, celle des agriculteurs et celle des artisans, il y a [depuis ce temps-la] ces quatre classes: les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et les artisans. Et par là il étendit le monde, le développa et l'agrandit, et il rendit, dans la mesure de son pouvoir, les créatures immortelles et affranchies de la vieillesse, de la faim et de la décomposition, progressantes et pleines de splendeur. 21. Et dans la bonne révélation [2] ont été communiquées les paroles du créateur Ohrmazd à Jim: „Étends ainsi mon monde (c.-à-d. agrandis en la mesure) et développe ainsi mon monde (c.-à-d. rends-le plus prospère) et accepte ainsi de moi la protection, le tutelage et la domination du monde, et en aie soin de la sorte que personne ne puisse blesser ni faire injure à un autre". 22. Et Jim l'accepta et agit comme Ohrmazd lui avait commandé, et par cette même gloire il étendit la terre de trois tiers plus grande qu'elle n'était auparavant. 23. Et dans son règne il rendit immortels le bétail et les hommes et impérissables les autres choses créées, l'eau, les plantes et la nourriture. 24. Et ceci aussi est communiqué dans la bonne révélation, qu'il rendit le monde agréable comme le *garōδmān* [3]), et que selon l'ordre du créateur omniscient il construisit le „Var fait par Jim" afin de protéger les créatures de la destruction par l'hiver de Markūsān, et d'autres merveilles encore sont communiquées dans la bonne révélation.

VII. *2. 21* [4]. (Zoroastre est mentionné comme celui qui a deux natures, celle de l'amahrspand [5] Nērjōsang et celle de l'homme Jim).

VII. *2. 59—60* [6]. Ceci aussi est une des merveilles, que lorsque la prophétie de la naissance merveilleuse de cet homme de grande gloire [7] avait était lancée par la parole de Jim, et aussi la prophétie d'autres hommes glorieux par la faveur que Dieu leur avait accordée

[1] Peshotan XIII, p. 8, trad. p. 8; Madan II, p. 595 sq.: West, P. T. V, p. 9 sq.
[2] Vend. 2. L'auteur du Dēnkard cite le passage d'après les commentaires pehlvis du Vendīdād.
[3] Le *garō dəmāna* („Demeure des Cantiques") avestique, paradis réservé aux justes.
[4] Madan II, p. 604; Peshotan XIII, ed. p. 27, trad. p. 24; West, P. T. V, p. 23.
[5] A comparer Jackson dans le Grundr. d. iran. Phil. II, p. 639 (§ 37).
[6] Madan II, p. 610—11; Peshotan XIII, éd. p. 38, trad. p. 34; West, P. T. V, p. 31.
[7] C.-à-d. Zoroastre.

[avait été lancée]. (50) Jim dit alors aux démons: „Ici naîtra le pur, le saint Zardušt, qui vous causera, à vous qui êtes des démons, l'inertie à l'égard de ce que vous avez produit (c'est-à-dire qu'il vous mettra dans un état sans remède), et qui vous causera de l'impuissance (de l'inertie), de sorte que vous ne pourrez demander rien pour vous-mêmes, et que personne ne demandera rien pour vous".

VII. *9. 3—4* [1]. (Résumé des merveilles du millénium d'Ošeδar, qui commence après la fin du millénium de Zoroastre. 3. Dans le cinquième siècle de ce millénium ont lieu:) l'apparition pendant sept années du sorcier Markus, pendant ces sept années fameuses dans tous les kešvar; l'arrivée et l'entrée de l'hiver Markusān et l'anéantissement de la plupart des hommes et du bétail pendant trois hivers et aussi pendant le quatrième par suite de l'effet destructif de ces hivers, provenant de la sorcellerie de ce Markus, et le dépérissement de ce Markus à menue engeance (?) pendant le quatrième hiver par suite du Dahman Āfrīn [2]; (4) l'ouverture du Var fait par Jim, la sortie des hommes et du bétail et le progrès complet des hommes et du bétail s'effectuant surtout par eux.

Écrits choisis de Zāδ-sparam, 13. 5 [3]. Sur le lien qui, en remontant dans le passé, unit Zardušt à Ohrmazd à travers les deux qui sont Jim, le meilleur des êtres de ce monde, et Nērjōsang parmi les esprits.

Rivajat pehlvie [4]. Et le *Xvēδvaγ-das* est une chose tellement merveilleuse qu'il a été révélé relativement à Jim: quand la gloire de sa souveraineté l'eut abandonné, il s'en alla à l'enceinte [5] de l'océan avec sa sœur Jimaγ afin d'être en sûreté contre le peuple, les démons et les sorciers de l'entourage de Dahāγ. Et ceux-ci les recherchèrent dans l'enfer et ne les trouvèrent pas, et d'autres les recherchèrent parmi les hommes, dans l'eau, à la terre, parmi le bétail et les arbres, dans les montagnes et dans les villages et ne les trouvèrent pas. Puis Ahriman cria: „Je pense que Jim a pris la route de l'enceinte de l'océan". Et un démon et une sorcière qui étaient présents dirent: „Nous irons chercher Jim". Et ils partirent à la hâte, et lorsqu'ils arrivèrent à l'enceinte où était

[1] Madan II p. 668 sq.; Peshotan (VII. 8. 2—3), vol. 14 p. 85, traduct p. 81; West, P. T. V p. 108.

[2] Un des āfrīngāns (formule de bénédiction) de l'Avesta.

[3] West, P. T. V p. 139.

[4] Cette rivājat, qui précède le Dāδastān-ī-dēnīγ dans les manuscrits, a été publiée par Dhabhar (Bombay 1913). La partie de la rivājat dans laquelle se trouve le passage cité (Dhabhar p. 14—16) a été traduite dans le tome II des Pahlavi Texts de West (p. 415 sqq.). Elle traite du *χvēδvaγ-das* (mariage entre des parents proches, voir pp. 26, 27, 28, 52 et 55 de la première partie du présent ouvrage).

[5] L'expression *var* est employée ici.

Jim — l'enceinte où se trouvent les eaux de Tīr [1] — Jim parla ainsi: „Qui êtes-vous?" Et ils dirent: „Nous sommes justement dans le même état que toi qui as dû fuir des mains des démons; nous aussi, nous nous sommes enfuis des démons, et nous sommes seuls. Donne-moi[, dit le démon] ta sœur en mariage, et moi, je te donne celle-ci [pour femme]". Ainsi Jim, qui ne distinguait pas les démons des hommes, prit la sorcière pour femme, et donna sa sœur comme épouse au démon. De Jim et de cette sorcière naquirent l'ours, le singe, Gandarw [2] et Gōswar (?), et de Jimaγ et de ce démon naquirent la tortue, le chat, le faucon, la grenouille, le charançon et aussi bien d'autres créatures nuisibles, jusqu'à ce que Jimaγ comprit que ce démon était méchant et qu'il lui fallait faire divorce de lui. Et un jour, que Jim et le démon étaient ivres de vin, elle échangea sa position [contre celle de la sorcière] et endossa les vêtements de la sorcière; et quand Jim s'approcha d'elle, il était ivre, et il coucha avec Jimaγ, sa sœur, sans le savoir. Alors ils décidèrent que le *χvēδvaγ-das* était une bonne œuvre. Beaucoup de démons furent complètement écrasés et moururent, et [les autres] s'enfuirent à l'instant et retombèrent dans l'enfer.

Ǧāmāsp-nāmaγ [3]. De Vīvanghān naquirent un mâle et une femelle, Jim et Jimīγ [4], et [Jim] est Jim-sēδ aux bons troupeaux; il fut plein de gloire et de splendeur, puissant et très victorieux, et il prit les sept kēšvars sous sa domination [et régna] sur les hommes et les démons pendant sept cent dix-sept ans et sept mois. Ce temps durant les nuages, le vent et la pluie étaient soumis à ses ordres, et il rendit le roi des dēvs et des drugs soumis, en adoration, à la loi des hommes (?), et les hommes, par leur sagesse humaine (?) vivaient en paix et selon leur désir. Sous le règne de Jim il n'y avait ni froidure, ni chaleur, ni vieillesse, ni mort, ni envie créée par les démons; toutes ces choses-là étaient rendues impuissantes par lui. Et à sept parīγs qui, afin de s'élever brillamment aux étoiles, s'avançaient en luttant d'une constellation à l'autre (?), il fit crever un œil comme châtiment et les fit emprisonner, et [ainsi] il les

[1] Il y a ici une confusion entre Tištar (Sirius) et Tīr (Mercure), qui sont les adversaires l'un de l'autre; il s'agit de Tištar qui apporte la pluie de l'océan; à comparer Dāδ.-ī-dēn. 93. 1—17 (Note de West).

[2] Le Gandarəwa de l'Avesta, un monstre à talon d'or.

[3] D'après le texte pazend chez Modi (Jâmâspî, Bombay 1903) et la transcription de West dans le Sanjana Memorial Volume (Avesta, Pahlavi and Ancient Persian Studies in Honour of the late Shams-ul-ulama, Dastur Peshotanji Behramji Sanjana, Lond. 1904) p. 97 sqq. Du texte pehlvi il n'existe que quelques fragments. Le texte pazend, du reste, est très corrompu. Le passage que je traduis ici, tant bien que mal, se trouve p. 100—101 du Sanjana Mem. Vol. et p. 65—67 dans l'édition de Modi.

[4] Ǧam et Ǧam(a)ī dans le texte.

rendit aveugles à un oeil pour les punir, et il les força à faire un pacte avec lui (?). Et il réduisit la froidure et la chaleur [et] toutes les choses à leur juste mesure et fit progresser la terre. Pendant sept cent dix-sept ans et sept mois il était reconnaissant envers son créateur; puis il alla demeurer cent ans en cachette au bord de la mer avec la femme Jimīγ; puis après qu'il eut commencé à se faire des louanges à lui-même [1] et à se donner des bénédictions à lui-même, il fut dépouillé de sa victoire (?), de sa splendeur et de sa gloire, et il tomba aux mains du maudit Až-Dahāγ, qu'on appelle aussi Bēvarāsp, et qui avec Spitjūr et beaucoup de démons le coupa au moyen d'une scie à mille dents [2].

Bahman Jašt. 3. 55 [3]. Et Ahriman, par cette haine, s'élève vers le mont Démavend, qui est là où demeure Bēvarāsp, et crie: „Maintenant neuf mille ans sont passés, et Frēδōn n'est plus en vie. Pourquoi ne te lèves-tu pas — il est vrai que tes fers ne te sont pas ôtés —, lorsque ce monde-ci est plein d'hommes qu'on a apportés du Var fait par Jim?"

Aogəmadaēčā 94—96 [4]. 94. Ou bien ce fut Jim le *šēδ* aux bons troupeaux, fils de Vīvanghān (le *šēδī* est la splendeur; il fut appelé „aux bons troupeaux", parce qu'il tint en bon état les troupeaux d'hommes et de bestiaux), (95) qui, pendant six cent seize ans, six mois et treize jours, tint ce monde affranchi de la mort et de la vieillesse et tint éloignés des créatures d'Ohrmazd l'avidité et le besoin; (96) lui aussi, lorsque la mort vint, livra son corps, et ne put lutter contre sa mort.

Dans le **Sidrā Rabbā** ou „Livre des rois des Mandéens" [5] (Zeitschr. f. Assyriologie, t. 19 p. 74), Taxmōruw est suivi d'un roi du nom de ליפריוש זיצאי, Līfriōš Zīčāγ, qui régna 750 ans; après lui le monde fut sans roi pendant 100 ans. Puis Asdahaγ (Aži Dahāka, Dahāγ) monta sur le trône.

Il est évident qu'il s'agit ici de Jim, et on pourrait supposer que l'interrègne de cent ans entre celui-ci et Dahāγ reposait sur un mal-entendu des cent ans „en cachette" de Jim. Mais le nom Līfriōš Zīčāγ m'est absolument incompréhensible. L'explication forcée

---

[1] Il faudra, je pense, lire *χvad-spās* au lieu de *hu-spās*.
[2] Le mot *ard* est une fausse lecture pour *ar(r)aγ*, „scie" (persan *ärrä*).
[3] West, Pahl. Texts I, p. 233.
[4] Ed. Geiger, p. 29 et p. 58.
[5] Voir p. 30 de la 1e partie du présent ouvrage.

de M. Gray (Zeitschr. f. Ass., t. 19 p. 276), qui identifie Lifriōš Zičaγ avec Manuščihr, est en tout cas manquée. Cependant Jim figure encore une fois dans la liste de Sidrā Rabbā, à savoir après Ašgan, l'éponyme des Aškāniens ou Arsacides; après celui-ci régna Dšamšēd (דאשמשיר qu'il faut corriger en דשאמשיד) pendant mille ans, et il était celui qu'on appela Šlimon, fils de David. C'est sans nul doute l'identification de Jim avec Salomon, que nous retrouvons dans les sources islamiques, qui a amené ce redoublement de la figure légendaire de Jim dans la version confuse de Sidrā Rabbā.

Les origines et le développement de la légende de Jama-Jima aux Indes et en Iran jusqu'à la fin de la période zoroastrienne.

Le premier qui a examiné la légende de Jim depuis ses origines indo-iraniennes jusqu'à Firdausī, est R. Roth. Dans un article dans la „Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft“ [1], il a passé en revue les sources et en a tiré les conclusions. Il voit dans Jama-Jima et sa sœur le premier couple humain, les fruits de l'union entre la lumière de la voûte céleste (Vivasvant) et le nuage sombre annonçant la tempête (Saranju). Le premier homme est celui qui est arrivé le premier au pays des morts, le chef naturel de ceux qui sont destinés à le suivre là-bas, chacun à son tour: Jama est le roi des bienheureux. Roth résume sa théorie en ces termes-ci: „Jama, nach der ältesten den Ariern gemeinsamen sage der urmensch, wird dem Indier im jenseits ein vater und könig seiner kinder, die ihnen im tode folgen, ein herrscher der seligen. Der Iranier dagegen schmückt jene urzeit, wo Jama lebte und die erde anfängt zum lieblichen wohnplatz der menschlichen gesellschaft sich zu gestalten, mit den gütern und genüssen aus, welche die einbildungskraft in der fernsten vergangenheit zu suchen gewohnt ist. Jima ist ihm das haupt dieser glücklichen zeit, dieser glücklichen menschheit; selbst ein mensch, aber begabt mit wunderbaren kräften durch seinen gott. Sein paradies ist auf erden, Jamas paradies im himmel“. Puis la légende indienne et la légende iranienne se développent chacune dans sa direction. En Iran nous aurons les légendes du paradis de Jima et de sa chûte. „Die goldene zeit hat geendet, denn diese güter sind von der erde verschwunden; wer anders sollte den frieden gestört, das paradies vernichtet, den edlen herrscher gestürzt haben als der alte feind alles guten nach arischem glauben,

[1] Tome IV (1850) p. 417—33: Die Sage von Dschemschid.

die verderbliche schlange, Zohak?" Que Jima lui-même ait appelé la malédiction sur lui par son souhait vain de devenir l'égal de dieu (Firdausī), voilà, selon Roth, un essai d'explication datant d'une époque postérieure. Le Manu des Indiens est un doublet de Jama; en lui le mythe de Jama a son complément. Chez les Indiens, Jama, en qualité de premier homme, cède de plus en plus la place à Manu, et il devient le souverain sévère des morts, résidant dans le Hadès dans la direction du sud, il devient le roi des morts, qui se montre même parfois sur la terre, sous une forme hideuse, afin de chercher ses victimes.

L'exposition de Roth est, en somme, très sobre; seulement, l'identification de Vivasvant et de Saranju avec la voûte céleste et le nuage sombre semble quelque peu gratuite. Après Roth, les mythologues ont fait de leur mieux pour confondre les choses en insistant sur la qualité de dieu de Jama-Jima et en négligeant le côté humain de cette figure légendaire. En considérant Jama-Jima comme un dieu, dégénéré en homme dans la légende iranienne, on imagine les explications les plus diverses de l'origine de Jama-Jima et de ses parents proches. Max Müller [1] voit dans Vivasvant le ciel, dans Saranju l'aube, dans Jama le jour et dans sa sœur Jamī la nuit. Pour M. Ehni, dont la monographie sur Jama peut servir d'exemple terrible de la méthode des mythologues, Jama est le dieu du soleil du jour et du soleil de la nuit (d'où le nom Jama, „le jumeau"), et la sœur Jamī, une jumelle également, est la lune croissante et la lune décroissante [2]. M. Alfred Hillebrandt essaie de démontrer, que Jama était le dieu de la lune des temps indo-iraniens [3]. Toutes ces interprétations mythologiques sont, ce me semble, également sans valeur, parce qu'on peut sans difficulté accommoder les sources à toutes les théories que l'imagination vous suggère, et prouver tout ce qu'on veut, surtout si l'on prend son point de départ dans les Vedas. Les iranistes ont généralement évité les théories trop fantaisistes des mythologues. Windischmann, en traitant la légende de Jima [4], élude la question de l'origine, en renvoyant le lecteur au mémoire de Roth. Spiegel [5] de même soutient l'idée de Roth, que Jima est à l'origine le premier homme; la chute de Jima est une

[1] Lectures on the Science of Language. Second Series, p. 481 sqq., 508 sqq.

[2] Ehni, Der vedische Mythus des Yama, Strassb. 1890, p. 58 sqq. Un autre travail du même auteur, „Die ursprüngliche Gottheit des ved. Yama", ne m'est pas accessible.

[3] Alfr. Hillebrandt, Vedische Mythologie I, Breslau 1891, p. 501.

[4] Zoroastrische Studien, p. 19 sqq.

[5] Erânische Alterthumskunde I, p. 530.

légende de date plus récente, développée, peut-être, sous l'influence sémitique. Darmesteter[1] voit aussi en Jima un héros légendaire, originairement le premier homme. Cette conception de la nature de Jama-Jima est soutenue également par l'indologue M. Lucian Scherman[2].

Oldenberg, dans son excellent livre „Die Religion des Veda", suit les traces des iranistes, en tant qu'il voit en Jama-Jima un héros humain des premiers temps de l'humanité. Vivasvant, père de Jama, est le premier sacrificateur et le père de l'humanité; voilà, d'après Oldenberg, la vraie nature de Vivasvant; les raisons qu'on a alléguées pour voir en lui un dieu de la lumière ne lui semblent pas solides. Le messager de Vivasvant apporte du ciel à Vivasvant et aux hommes le feu, dont la qualité la plus importante est, pour le poète védique, de jouer un rôle dans le sacrifice. Les idées relatives au commencement de la vie humaine sont très vagues, c'est pourquoi on trouve plusieurs exemplaires du type du premier homme. Vivasvant est le premier homme, le premier sacrificateur; Vivahvant est de même, dans l'Avesta, „le premier mortel qui prépara le haoma pour le monde des corps". Agni lui-même devient le messager de Vivasvant. A Vivasvant se rattache d'une part Manu, „l'Homme", d'autre part le fils de Vivasvant, Jama, „le Jumeau", qui, avec sa sœur jumelle, Jamī, engendre l'espèce humaine. Le père Manu est le doublet de Vivasvant; il est, aux temps védiques, le type vivant du premier homme, tandis que Vivasvant, qui avait été au premier plan dans la période indo-iranienne, commence de s'effacer. Dans Manu aussi, c'est le côté sacrificatoire qui domine. Dans Jama, au contraire, l'idée du souverain primordial semble plutôt ressortir; dans l'Avesta, il est le roi d'un âge d'or, et les Védas de même l'appellent roi, mais ici un côté seulement de ses fonctions de roi est resté: le premier homme est le premier mort, le roi du royaume des morts, qui est devenu l'égal des dieux. Au delà du fondateur de l'humanité les racines du monde humain se perdent dans le monde des dieux. Cependant il ne paraît pas, que l'idée de la parenté entre hommes et dieux ait eu beaucoup d'importance au point de vue de la religion, et elle n'avait pas reçu une forme fixe, non plus que les idées cosmogoniques et théogoniques en général, dans

[1] Le Zend-Avesta II, p. 17 sqq.

[2] Eine Art visionarer Hollenschilderung aus dem indischen Mittelalter, Festschr. K. Hofmann, Erl. 1890, p. 573 sqq.

les Védas. Tantôt le ciel et la terre sont père et mère des hommes, tantôt Agni en est le père, tantôt (RV. X. 10. 4) Jama et Jamī tirent leur origine du gandharva des eaux et de la naïade [1]. Il est à supposer qu'il a existé un mythe remontant à la période indo-iranienne, selon lequel Jama et sa sœur Jamī (chez les Iraniens: Jima et Jimaγ) ont engendré l'espèce humaine [2]. Peut-être se figurait-on déjà aux temps indo-iraniens — les Védas n'en savent rien, il est vrai, — Jama comme le roi d'un âge d'or où il n'y avait ni vieillesse, ni mort, ni chaleur, ni froid, ni besoins, ni passions. Nous avons raison de supposer chez les hommes de la période arienne la croyance, que les âmes de ceux qui avaient vécu avec Jima pendant l'âge d'or, l'entouraient dans le royaume des morts comme une espèce de noblesse [3].

Je ne crois pas que Oldenberg ait raison en considérant Vivasvant comme le type primitif du premier homme à côté de Manu. Il reste bien des traces d'une conception primitive qui faisait de Jama-Jima non pas le premier roi, mais bien le premier mâle, le père de l'humanité. Que cette conception se fasse jour dans l'hymne RV. X. 10 [4], Oldenberg le remarque lui-même. La tradition suivant laquelle Jama-Jima et sa sœur étaient père et mère de l'humanité se reflète aussi dans la légende racontée dans le Bundahišn 31. 4 [5].

Derrière la tradition iranienne de date plus récente qui voit en Jima le troisième ou le quatrième roi (après Hōšang et Taχmōruw, ou après Gajōmard, Hōšang et Taχmōruw) on distingue dans l'Avesta une forme plus primitive de la légende, d'après laquelle le règne de Jima a rempli, à lui seul, le premier millénium de l'histoire humaine. C'est ce qu'ont remarqué déjà Spiegel [6] et Darmesteter [7]. L'existence du monde dure 12000 ans; la troisième période de 3000 ans se termine par l'entrée en scène de Zoroastre; de ces 3000 ans le deuxième millénium est rempli par le règne du monstre Dahāk et le troisième renferme les règnes de Frēδōn et de ses successeurs

[1] Ibid. p. 250—84.
[2] A comparer Darmesteter, Ormazd et Ahriman, p. 106, note 2.
[3] Oldenberg, Die Religion des Veda$_2$, p. 532—33.
[4] Voir p. 5 du présent ouvrage.
[5] Voir p. 22.
[6] Erānische Alterthumskunde I, p. 504, 523; ZDMG. t. 45, p. 190.
[7] Le Zend-Avesta II, p. 16 sqq.

jusqu'au temps de Zoroastre. Or Jima obtient, d'après le Jt. 9. 10 [1], la faveur de tenir éloignés de l'humanité tous les malheurs, mille ans durant. La même tradition se reflète peut-être dans le Vend. 2. 1—19 [2], où Jima élargit la terre trois fois à 300 ans d'intervalle; restent du millénium cent ans, et il serait tentant de voir une certaine connexion entre ce siècle et les cent ans pendant lesquels les sources plus récentes font vivre Jima „en cachette". Dans le Fravardīn Jašt (Jt. 13) [3], source ancienne, Jima est nommé à la tête de la série des rois primitifs. L'ancienne tradition avestique a donc réparti les premiers trois milléniums de l'histoire humaine de la manière suivante:

Jima.	1000 ans
Dahāγ.	1000 „
de Frēδōn à Zoroastre.	1000 „

Dans l'histoire du Ṭabaristān composée au 15e siècle de notre ère par Ẓahīr-ed-dīn [4], Jima figure encore, avec un règne de mille ans. Ainsi des traditions très anciennes reparaissent-elles quelquefois inopinément chez des auteurs relativement récents, surtout chez ceux qui ont puisé aux sources locales. Comme le monde humain est entré en existence juste au moment où le règne de Jima a commencé, celui-ci est non seulement le premier roi, mais en même temps le premier homme. Plus tard deux autres types du premier homme et du premier roi, Hōšang et Taχmōruw, empruntés à une tradition locale, ont été insérés dans la série des héros légendaires des premiers temps de l'histoire humaine, et enfin le géant primordial Gajōmard est devenu le premier homme; tous les trois ont été placés avant Jim, qu'ils remplaçaient chacun à son tour. Alors une répartition du premier millénium entre les quatre devint nécessaire, et Jim eut pour sa part 616 ans, 6 mois et 13 jours (Aogəmadaēčā) ou 616 ans et demi + 100 ans „en cachette" (Bundahišn 34. 4) ou bien, en nombre rond, 600 ans, 6 mois et 16 jours (Mēnōγ-ī-χraδ 27. 25 [5].

La psychologie de l'histoire légendaire nous fournit un autre argument contre l'hypothèse de Oldenberg, que Vivasvant, et non pas Jama, a été considéré, à l'origine, comme le premier homme. Le procès naturel du développement de la tradition populaire permettrait difficilement, qu'un type original de premier homme soit

[1] Voir p. 12.
[2] Voir p. 14 sqq.
[3] Voir p. 12 sq.
[4] Voir plus loin.
[5] Voir p. 124 sqq. de la 1e partie du présent ouvrage.

déplacé par son fils en disparaissant lui-même du monde humain; mais il est bien naturel, au contraire, qu'on donne au premier homme un père, à qui ses fonctions de premier homme soient transportées. A une certaine phase de l'évolution psychologique d'un peuple on se demande, d'où est venu l'homme premier ou le couple premier; l'ancienne croyance, qu'il était issu d'un arbre ou d'une pierre ne satisfait plus. On donne au premier homme pour père un être humain, qui devient ainsi le vrai premier homme, ou — pour ne pas continuer la généalogie en arrière à l'infini — on lui donne pour père un dieu. En d'autres termes: le fils du premier homme ne peut pas devenir premier homme dans la tradition populaire, parce qu'on n'oublie pas qu'il a un père; mais le premier homme peut cesser d'être le premier homme, parce qu'on se souvient qu'il a eu un père. S'il y a des traits appartenant au type du premier homme aussi bien chez Vivasvant que chez son fils Jama, on pourra donc conclure, que ces traits sont propres à Jama, et qu'ils ont été transportés de lui à son père.

Le nom de Jama est expliqué généralement comme signifiant „le jumeau". Jama et Jamī ou Jima et Jimaγ, sont un couple de jumeaux. Pour l'homme primitif, l'idée que le premier mâle et la première femelle sont d'une même origine, est la plus naturelle. Ainsi Mašjaγ et Mašjānaγ sont issus en même temps d'une même plante de rīvās. En effet, la légende de Jima et de Jimaγ et celle de Mašjaγ et de Mašjānaγ ne sont probablement que deux pousses d'une même racine. Le nom „le Jumeau" (sanscr. Jama, avest. Jima) date des temps indo-iraniens [1]. Le nom „le Mortel, l'Homme" (Mašjaγ) a été donné au premier mâle en Iran après la séparation des peuples ariens. Alors Mašjaγ et son pendant féminin Mašjānaγ ont pris possession de la plupart des légendes qui se rattachaient au premier couple et aux relations entre le premier mâle et la première femelle. D'autres aspects du type du premier homme se continuent dans Jima dont le pendant féminin s'efface en laissant très peu de traces dans les livres des Parsis. On constate encore cependant, sur quelques points, un parallélisme frappant entre la légende de Jima et celle de Mašjaγ.

---

[1] Les formes féminines (Jamī, Jimaγ) se sont développées séparément chez les Indiens et les Iraniens. Dans la première syllabe, la voyelle *i*, qu'a conservée la tradition iranienne, est prabablement due à une erreur: entre Jama et le *Ζάμης* sassanien (néo-pers. Ǵam) les formes Jima, Jim ne trouvent pas de place.

La sœur de Jim est mentionnée dans le Bundahišn, le Ǧāmāsp-nāmaγ et la rivajat pehlvie qui accompagne le Dāδastān-ī-dēnīγ. Le Ǧamasp-namaγ [1] nous donne le renseignement que Vīvanghān avait un fils et une fille, Jim et Jimīγ (les noms sont écrits en pazend: Jam et Jamı). mais il ne dit pas, que le frère et la sœur fussent en même temps mari et femme. Le nom féminin Jimīγ est formé de la même manière que les nom Sijāmī[γ], Afrī[γ] etc. dans la liste des descendants de Mašjaγ et de Mašjānaγ chez Ṭabarī [2], et la ressemblance avec la forme vedique Jamı est certainement l'effet d'un hasard. Dans le Bundahišn et la rivājat, la sœur de Jim s'appelle Jimaγ. Du Bund. 31. 4—5 [3] nous apprenons, que Jim et Jimaγ étaient frère et sœur et qu'ils furent mari et femme et engendrèrent un couple, un mâle et une femelle, dont les noms étaient Mıraγ Āsfijān et Zijānaγ Zaršam — la lecture du dernier nom est douteuse — et par qui la race de Jim se continua. Nous nous attendrions, d'après l'analogie de la table généalogique des descendants de Mašjaγ, à trouver ici encore des éponymes de peuples ou de familles célèbres. En effet, les deux noms ont l'air d'éponymes de famille [4].

Le Bund. 23. 1 [5] raconte, mais très sommairement, l'aventure de Jim et de Jimaγ avec les démons. Par peur des démons, Jim prit pour femme un démon femelle et donna Jimaγ en mariage à un démon, et de ces mariages là sont issus les singes et les ours à queue et d'autres sortes d'êtres nuisibles. Dans la rivajat, les motifs contenus dans les chapitres 31 et 23 du Bundahišn sont combinés. Il est possible, que ce soit là un essai d'établir une connection entre deux légendes qui n'ont, à l'origine, rien à faire l'une avec l'autre; mais il se peut aussi que la rivājat ait conservé, dans son aspect original, une légende dont le Bundahišn ne donne que deux fragments en apparence dis-

[1] Voir p. 29.
[2] Voir p. 112 et 122 de la première partie.
[3] Voir p. 22.
[4] Dans le *Kārnāmaγ-ī-Ardašīr-ī-Pāwāγān* (p. 57 de l'éd. de Sanjana), le roi Ardašīr envoie un de ses confidents du nom de Mīraγ à un sage indien pour l'interroger sur l'avenir. M. Noldeke, dans sa traduction du Kārnāmaγ (Beitr. z. Kunde d. indogerm. Sprachen IV, p. 64), comprend *mīraγ* comme un nom commun et traduit par conjecture „le messager"; mais il me paraît plus naturel de comprendre le mot comme un nom propre. *Āsfijān* est le nom patronymique de *Frēδōn* (avest. *Θraētaona Āϑwjāni*, c.-à-d. de la famille des Āϑwjas). *Zijānaγ* s'appelle la fille d'Ardawān, dernier roi arsacide, et épouse d'Ardašīr, premier roi sassanide (Kārnāmaγ, ed. Sanjana p. 47, Nöld. l. c. p. 59).
[5] Voir p. 21.

parates. En tout cas, la version donnée dans la rivājat explique pourquoi Jim a „peur des démons", comme dit le Bundahišn : l'évènement arrive dans le moment où Jim, ayant perdu la couronne, la gloire et la faveur des dieux, erre dans le monde et se cache pour ne pas tomber aux mains de Dahāγ [1]. Le récit, sous la forme qu'il a dans la rivājat, est devenu une légende étiologique qui sert à expliquer l'origine du *χvēdvaγ-das* [2]. Les démons et les sorciers de l'entourage de Dahāγ se mettent à la recherche de Jim, qui s'est enfui avec sa sœur, et trouvent enfin les deux fugitifs à „l'enceinte de l'océan". Les démons, pour les tromper, se font passer pour des fugitifs comme eux, et Jim, qui ne les connaît pas, épouse un démon femelle et donne sa sœur Jimaγ à un démon. Du mariage de Jim et de la sorcière naquirent l'ours, le singe, le monstre Gandarw et un autre monstre (?) du nom de Gōswar, tandis que de Jimaγ et du démon naquirent la tortue, le chat, le faucon, la grenouille, le charançon et d'autres animaux que les zoroastriens comptent parmi les êtres nuisibles. Jimaγ comprend, par la nature de cette progéniture, qu'elle a épousé un démon, et alors, une nuit, elle endosse les vêtements de la sorcière, épouse de Jim, et couche avec celui-ci, qui est ivre et ne s'aperçoit pas du changement. Cet accouplement entre frère et sœur étant une œuvre méritoire, beaucoup des démons moururent par la vertu magique de ce *χvēδvaγ-das*, et les autres retombèrent dans l'enfer.

Jama-Jima est immortel. Celui-là seul qui est immortel peut donner l'immortalité à d'autres (J. 9. 4—5, Jt. 9. 9, Jt. 17. 29, Jt. 19. 32, Vend. 2. 6 [3]). Son immortalité est attestée expressément RV. I. 83. 5 [4] et plus souvent, dans le commentaire pehlvi de Vend. 2 [5] et dans le Mēnōγ-ī-χraδ 8. 27 [6]. L'idée que le premier homme est immortel, est en effet très commune. A Tahiti, les morts élevés au rang des dieux et le premier homme ont le même nom. Chez les Caraïbes, Luogo est le premier homme, il est descendu de sa demeure céleste, a créé la terre, puis est retourné dans le ciel. Chez les Mingos et les Leni-Lenape, le premier homme est adoré

[1] Voir plus loin.
[2] Voir p. 52 de la première partie.
[3] Voir pp. 12 sqq.
[4] Voir p. 6.
[5] Voir p. 16 sqq.
[6] Voir p. 24.

comme un dieu. Les Indiens des rives du Saint-Laurent supérieur et du Mississippi croient que le premier homme s'est élevé au ciel, où il a la fonction de produire le tonnerre. Les Moenitarriens vénèrent „le maître de la vie" comme l'homme qui ne meurt jamais et comme le premier homme [1]. Dans quelques cas, on voit dans le premier homme le premier mort et par là le souverain des enfers. Chez les Kamchadales, on trouve la légende suivante: Parmi les fils de Kutka se trouve le créateur, le premier homme, Haetsh, qui demeura sur la terre et descendit, après sa mort, dans l'Hadès pour devenir le souverain des enfers; il accueille là les Kamchadales morts et ressuscités, afin qu'ils y mènent une existence comme celle qu'ils ont menée sur la terre, car dans son royaume souterrain on vit dans le bonheur et dans l'abondance comme on vivait jadis sur la terre, lorsque le créateur y était encore [2]. Voilà les deux idées différentes, nées toutes les deux à une époque relativement primitive de l'évolution psychologique, et qui, plus tard, s'entrecroisent souvent: le premier homme est le premier mort, le souverain du royaume des morts, ou bien: le premier homme, en vertu de sa situation exceptionnelle [3], n'est pas sujet à la mort, mais il a été enlevé vivant pour jouir d'une existence bienheureuse à un endroit éloigné et inaccessible. On retrouve cette dernière conception entre autres dans l'épopée babylonienne de Gilgamiš, où le héros de la légende du déluge, le seul survivant de la catastrophe universelle, qui est ainsi un nouveau „premier homme", est enlevé à „l'embouchure des fleuves" pour y jouir d'une vie de délices éternelle.

Les Indo-Européens ont connu l'idée d'un tel pays de félicité lointain, où l'immortalité régnait. L'Élysée des Hellènes n'est pas à l'origine un pays des morts — les morts vivaient dans le pays des ombres —, mais précisément un tel monde lointain, où demeuraient des hommes tout particulièrement favorisés par les dieux et qui n'avaient pas subi la mort. Les dieux envoient Ménélaos vivant à l'Élysée [4], Rhadamantys et d'autres humains encore y demeurent. „L'endroit auquel il (c.-à-d. Ménélaos) doit être envoyé n'est pas

[1] J. G. Müller, Amerik. Urreligion p. 133 sqq.

[2] Tylor, Primitive Culture II, p. 284, d'après Steller, Kamtschatka, p. 271. À comparer Gressmann, Der Ursprung d. israelit.-jüd. Eschatologie, Gött. 1905, p. 290 sqq.

[3] À comparer Gressmann dans Ungnad-Gressmann, Das Gilgamesch-Epos, p. 202.

[4] Od. IV. 560 sqq.

une partie du royaume d'Hadès, mais un pays à la surface de la terre, destiné à être le séjour, non pas d'âmes défuntes, mais d'hommes dont les âmes ne se sont pas séparées de leur moi visible: car c'est ainsi seulement qu'ils peuvent avoir le sentiment et la jouissance de la vie" [1]. A cette place il n'y a ni neige, ni orage ni pluie, mais Okéanos envoie toujours de nouveau la brise douce et caressante du zéphyr pour apporter la fraîcheur aux hommes (Od. IV. 563 sqq.). Ménélaos reçoit l'immortalité de l'Elysée à cause de son union avec Hélène, fille de Zeus. „Les Hellènes ont connu de toute antiquité un jardin des dieux qui fleurit éternellement, comme d'autre part ils ont su parler d'une montagne des dieux vers le nord, le sommet de l'Olympe si bien connu d'Homère, qui n'est ni agité par le vent, ni mouillé par la pluie, dont l'hiver ne s'approche pas, car la clarté d'un ciel sans nuages s'y étend et une splendeur brillante s'y repose (Od. VI. 43)... En tout cas la croyance à un jardin des dieux date de temps immémoriaux. Là sont les dieux et là sont les héros, et il est évident que le royaume des dieux et celui des bienheureux sont à l'origine le même. C'est pour cela que la description de l'Olympe que nous venons de citer a tant de ressemblance avec celle des champs élyséens" [2]. D'après Hésiode (Ἔ. καὶ Ἡ. 168—171), les héros morts dans les guerres de Troie et de Thèbes, la 4e race des âges du monde, ont trouvé une nouvelle existence aux extrémités de la terre, loin des immortels (c.-à-d. des dieux), où ils vivent, l'esprit libre de souci, sous la domination de Kronos [3].

Plus tard le pays des bienheureux immortels est considéré comme un pays des morts d'ordre supérieur, un paradis destiné aux âmes des héros défunts, qu'il répugne à la tradition populaire de se figurer comme vivant avec le vulgaire. Ainsi il se développe chez différents peuples un ordre social des rangs après la mort; le pays des immortels indo-européen devient chez les Scandinaves le Valhǫll de la classe des guerriers [4]. A une phase encore plus récente de l'évo-

[1] E. Rohde, Psyche I, p. 69. Windischmann déjà a remarqué l'affinité entre l'Elysée des Hellènes et le Var de Jima (Ursagen der arischen Volker, Abhand. d. philos.-philol. Cl. d. bayer. Akad. d. Wiss. Munchen 1855, p. 13 sq.).

[2] Dieterich, Nekyia, p. 20—21.

[3] Sur l'idée des îles Fortunées chez les Egyptiens, voir Maspéro dans la Revue de l'hist. des religions, t. XV (1887), p. 277 sq.

[4] Voir O. Schoning, Dödsriger i nordisk Hedentro, p. 48 sqq.

lution, la distinction sociale devient une distinction morale, et on a le paradis pour les bons et l'enfer pour les méchants.

Il est évident que le récit concernant l'enceinte (le Var) de Jima aussi bien qu'une grande partie des passages tirés de la littérature indienne relatifs à Jama, reposent sur l'idée des champs élyséens. Dans le Vend. 2. 21 il est raconté, comment l'Airjana vaēǵa, qu'arrose le fleuve Daitja — le lointain pays d'origine des Iraniens, tant célébré dans les livres des Zoroastriens, était devenu, dans la tradition des prêtres comme dans la tradition populaire, identique au pays mythique des bienheureux [1] — est la scène de délibérations entre les dieux précédés par Ahura Mazdāh, et „les meilleurs" des hommes conduits par Jima. Le premier homme, immortel, est devenu l'égal des dieux (Taitt. Saṁh. 2. 1. 4. 3 sqq.) [2]; il demeure donc dans le pays des bienheureux, fréquenté par les dieux. Il sacrifie au haut du mont Hukairja (Jt. 5. 25; 9. 8; 15. 15; 17. 28 [3]), c'est-à-dire sur le plus haut sommet de Harā bərəzaitī, la montagne des dieux, située vers le nord [4]. Il boit avec les dieux et les hommes élus sous l'arbre du jardin des dieux (RV. X. 135. 1—2 [5]). Comment on vivait dans le jardin des dieux ou le pays des bienheureux, c'est le Mahabharata (Sabhā Parva 8) [6] qui nous l'apprend, source relativement récente, il est vrai, mais qui contient bien des restes de légendes anciennes: il y règne une lumière brillante et une température agréable, il ne fait ni trop froid, ni trop chaud; on n'y connait ni douleur, ni vieillesse, ni faim ni soif, ni aucune sorte de malaise, il y a là tout ce qu'on désire, et, en abondance, toutes sortes de nourriture d'un goût délicieux, des parfums, des fleurs, des fruits, de l'eau froide et de l'eau chaude tant qu'on veut. L'Atharva Véda III. 28. 5 et VI. 120. 3 nous font savoir que les bienheureux, ayant laissé les maladies de leurs corps, ne sont ni perclus, ni courbés des membres [7]. Et dans le Var de Jima, on trouve des eaux qui coulent et aux bords desquelles des oiseaux volent

[1] A comparer Mēnōγ-ī-χrad̄ 62. 15, ci-dessus, p. 25.
[2] Voir p. 6.
[3] Voir p. 12 sqq.
[4] A comparer Bund. 11. 3, Zād-sp. 7. 11. Du mont Harā bərəzaitī, Harburz, toutes les montagnes prennent leur origine (Bund. 12. 1—2). D'après la croyance générale d'une époque postérieure, le mont Harburz entoure le monde et est relié au ciel; du sommet Hukairja, Huγar, coulent les eaux d'Ardvīsūr, fleuve du paradis (Bund. 12. 5).
[5] Voir p. 8.
[6] Voir p. 8 sqq.
[7] Oldenberg, Die Relig. d. Veda$_2$, p. 534.

au milieu d'une verdure éternelle; là sont des hommes et des femmes élus, les animaux les plus beaux, les plantes les plus odoriférantes et les fruits les plus savoureux; il n'y entre ni bossus, ni hommes difformes, malades, méchants, insociables. Les habitants du Var sont immortels, et ils y vivent de la vie la plus délicieuse, un an étant pour eux comme un jour, et tous les quarante ans un couple d'enfants naît de chaque couple d'hommes et d'animaux [1]. Le parallélisme entre les traditions indienne et iranienne est évident.

De l'idée des champs élyséens dérive le motif de la recherche du pays d'immortalité qui se retrouve dans les contes populaires de tous les peuples [2]. Sous une forme littéraire ce motif a gagné, aux derniers siècles de l'antiquité et pendant le moyen âge, une grande popularité en Orient comme en Occident: il a été utilisé dans le roman d'Alexandre. Mais ici la légende indo-européenne de l'Elysée se mêle avec des motifs semblables d'origine sémitique.

Dans les traditions légendaires des Sémites, on trouve des idées analogues à celles que je viens d'examiner. Le héros babylonien Gilgamiš, ayant passé par un chemin souterrain au-dessous du mont mythique Mašu, qui touche le ciel, franchit le jardin des dieux aux arbres couverts de pierres précieuses et atteint au-delà une grande mer, „l'embouchure des fleuves", ou demeure Ut-napištim, le survivant du déluge, le nouveau „premier homme" rendu immortel. Les recherches de Gressmann aboutissent à cette conclusion, qu'il y avait à l'origine, dans la tradition babylonienne, deux ordres d'idées: la terre est entourée partout, ou par une montagne haute et insurmontable, ou par une mer large et infranchissable; la montagne ou la mer est la limite qui sépare ce monde-ci de l'au-delà; ici sont les hommes, là les dieux et les bienheureux. Mais le poète, pour multiplier les aventures du héros, a utilisé les deux idées et séparé arbitrairement le pays des bienheureux du jardin des dieux. Que la montagne des dieux fût située vers le nord, on ne peut pas le constater directement au moyen de la tradition babylonienne conservée, mais la lacune est comblée par la tradition israélite qui est originaire de Babylone. D'après la Genèse chap. 2, le paradis est localisé vers le nord, là où l'Euphrate et le Tigre ont leurs sources; cette idée aussi doit être empruntée à Babylone. A la dernière phase, la montagne des dieux est cherchée dans le ciel,

[1] Vend. 2, voir p. 17 sq.
[2] Voir E. Rohde, Psyche II, p. 374; Ungnad-Gressmann, Gilgamesch-Epos, p. 148 sqq.

voire même identifiée avec le ciel [1]. Selon la conception israélite, le paradis est à l'origine sur la montagne des dieux (Ez. 28. 14); en haut, au-dessus du monde, est situé le jardin d'Éden, d'où coulent les quatres fleuves du monde [2].

Chez les Indiens, le père de Jama est Vivasvant; les Iraniens donnent pour père à Jima Vivahvant [3]. Cette parenté remonte donc à la période indo-iranienne. La plupart des savants s'accordent à regarder Vivasvant comme un dieu du soleil; Oldenberg, comme nous l'avons vu, fait exception. Dans la littérature post-védique Vivasvant est un nom commun du soleil [4], et je suis porté à croire, que c'est là la signification originaire du nom. La relation intime entre le souverain du pays des bienheureux et le soleil est bien naturelle, car, pour citer M. Dieterich, le jardin des dieux, le pays des bienheureux, a été toujours rattaché au soleil ou au dieu du soleil: „il était là, où le soleil se lève ou — et voilà l'idée la plus répandue — là où le soleil se couche, à l'extrême ouest" [5]. Et ce n'est pas là seulement le cas de l'Elysée indo-européen. Gilgamiš voit, à la montagne située à l'extrémité du monde et derrière laquelle se trouvent le jardin des dieux et la demeure de Ut-napištim devenu immortel, deux hommes-scorpions, un mâle et une femelle, qui gardent la porte par laquelle le soleil entre et sort tous les jours [6]. On comprendra donc aisément que les Ariens aient fait du premier homme qui demeurait au pays des bienheureux le fils du soleil. C'est pour cela que Jima est doué du „regard du soleil" [7], et c'est pour cela, peut-être, qu'il a le surnom constant de *χšaēta*, „le brillant", devenu en pehlvi *šēδ* [8]. Mais les ancêtres communs des Indiens et des Iraniens ne se seront probablement pas occupés davantage de sa parenté avec les dieux. Si les Indiens lui donnent pour frères Manu, autre „premier homme" d'une autre origine, et les Aśvins, les dioscures indiens, et si la légende védique fait, de Saranju, la mère et,

[1] Ungnad-Gressmann, Gilgamesch-Epos, p. 164, 113–14.

[2] Voir Gunkel, Genesis$_3$ p. 36, où l'auteur fait remarquer le parallélisme entre ces idées sémitiques et la tradition iranienne du jardin de Jima et du mont Hukairja.

[3] Le nom patronymique, dans l'Avesta, est Vīvaŋhana (écriture traditionnelle), d'où la forme pehlvie Vīvanghān.

[4] Voir Macdonnel, Vedic Mythology (Gr. Indo-ar. Ph. III. 1 A), p. 42–43.

[5] Dieterich, Nekyia, p. 21.

[6] Voir Gressmann dans Ungnad-Gressmann, Gilgamesch-Epos, p. 135 sq. et 167 sq.

[7] J. 9. 4; Jt. 15. 16.

[8] A comp. *hvarə-χšaēta*, persan *χūršīd* ,le soleil'.

de Tvaṣṭar, le grand-père de Jama, ce sont des subtilités imaginées par les prêtres.

Jama-Jima est donc le premier homme devenu immortel, divinisé, souverain des pays des bienheureux et fils du soleil. A ce point l'évolution du mythe était arrivée dans la période indo-iranienne. Mais alors le mythe se développe par des voies différentes dans l'Inde et en Iran.

Chez les Indiens l'idée du premier homme immortel se croise avec l'autre idée populaire, que le premier homme était le premier mort, celui qui avait montré le chemin du pays des morts aux générations postérieures et qui, par là même, était indiqué pour être le souverain du royaume des morts. Ainsi Jama est gagné par la contagion des idées sinistres qui se rattachent au royaume des morts, et sa face de splendeur brillante a un revers sombre: le souverain du pays des morts devient le dieu implacable de la mort, et il est doté d'attributs qui, à l'origine, n'ont rien à faire avec Jama [1]. Et il est admis sans réserve dans le cercle des dieux comme le pair de Varuṇa, d'Indra etc.

Chez les Iraniens, Jima ne s'élève jamais à la sphère des dieux. Mais la légende de Jima se développe en deux sens, et il se forme deux légendes de Jima qui existent l'une à côté de l'autre, mais dont l'une devrait logiquement exclure l'autre: c'est, d'une part, Jima, premier homme et premier souverain sur la terre; plus tard, quand il est déplacé par Gajōmard, Hōšang et Taχmōruw, il garde son rôle comme un des premiers rois de la terre; d'autre part, la tradition populaire — et l'imagination des prêtres — placent Jima, comme figure centrale dans le pays non terrestre des bienheureux. Le fil qui liait ensemble les deux phases de l'existence du premier homme, est rompu.

Les traits connus de la vie de Jima au pays de l'Elysée sont transportés à son existence comme roi sur la terre. Il n'y avait, sous son règne, ni froidure, ni chaleur [2], ni vieillesse, ni mort, ni envie, père et fils avaient l'aspect de jeunes hommes de quinze ans; les hommes et le bétail étaient immortels, les eaux et les plantes

[1] La conception post-védique du pays des morts sous le sceptre de Jama a été traitée par M. L. Scherman dans le „Festschrift K. Hofmann" (Erl. 1890), p. 546 sqq.

[2] A comparer le passage du Mahabhārata cité p. 9 et p. 42: „il ne faisait ni trop froid, ni trop chaud". En Perse, de nos jours encore, on caractérise le temps le plus agréable qu'on puisse imaginer par l'expression: „il ne fait ni chaud, ni froid".

affranchies de la sécheresse, les aliments inépuisables, tant que régnait Jima aux beaux troupeaux [1]. Il atteint à l'empire suprême sur tous les pays, sur les hommes, les démons et les sorciers, et il enlève aux démons richesses et avantages, graisse et troupeaux, satisfaction et renom [2]. Dans le Fravardin Jašt (Jt. 13. 130), la fravahr de Jima est invoquée contre la sécheresse qui détruit les pâturages, contre la détresse et la tentation de l'apostasie. Le Ram Jašt (Jt. 15), qui est plus jeune [3], représente Jima sacrifiant sur le haut du mont Hukairja, „tout resplendissant d'or, sur un trône d'or, sur un coussin brodé d'or, sur un tapis brodé d'or, avec un faisceau de Barsom étendu, le creux de la main débordant". Et dans le Vendīdad (2. 7), Ohrmazd investit Jima des insignes de la souveraineté en lui donnant un anneau d'or et un aiguillon incrusté d'or. Le Suđ̌ʒar énumérait les quatre vices que Jim avait dû éloigner du monde, avant qu'il pût préparer l'immortalité: l'ivrognerie, la camaraderie malhonnête, l'apostasie et l'égoisme. Tous les êtres vivants étant immortels sous son règne, la terre est par trois fois tellement encombrée d'hommes, d'animaux et de feux [4], qu'il faut que Jima, sur l'ordre d'Ohrmazd, l'étende et l'agrandisse par la vertu magique de son anneau et de son aiguillon. Le germe de cette légende — qui est racontée de nouveau dans le Dēnk. VII. 1. 21—22 d'après la traduction pehlvie du Vendīdād — doit remonter à la période indo-iranienne: dans l'Inde on retrouve dans le récit du Mahabharata [5], qu'au temps du „Jamaïsme", les hommes et les animaux se propagèrent tellement que, sous ce surpoids, la terre s'abaissa de cent *jojanas*.

Des traités zoroastriens postérieurs au Vendīdād racontent comment Jim, le premier roi ou le plus brillant d'entre les premiers rois, arrange la vie sociale en instituant les quatre classes de la société zoroastrienne: celles des prêtres (*asravan*), des guerriers (*artēštārān*), des agriculteurs (*vastrjošan*) et des artisans (*hutuχšan*) [6]. Que la classe

[1] *Hvaǰ̌wa* dans l'Avesta, *huramaʒ* en pehlvi, surnom constant qui témoigne de la période nomade ou démi-nomade dans laquelle la légende de Jima a pris la forme qu'elle a dans l'Avesta.

[2] J. 9. 5; Jt. 5. 26—27; Jt. 15. 16; Jt. 17. 29—31; Jt. 19. 31—33; Vend. 2. 5. De ces passages-là dérivent les descriptions: Dād.-ī-dēn. 39. 16 (p. 23), Dēnk. VII. 1. 20 (p. 27), Mēn.-ī-χr. 27. 24—26 (p. 24), Ǧāmāsp-n. (p. 29).

[3] Voir p. 135 de la première partie de cet ouvrage.

[4] Feux du sacrifice?

[5] Voir p. 6 sq.

[6] Dēnk. VII. 1. 20, voir p. 27. Les quatre classes sont énumérées encore Dēnk. VII. 3. 47.

des artisans figure dans ce groupement, c'est ce qui montre que la légende nous est parvenue dans une rédaction relativement récente, mais il est très probable, qu'elle a existé déjà à une époque où les artisans ne formaient pas une classe sociale à part; car une autre légende étiologique a fait des trois fils de Zoroastre, Isatvāstra, Hvarəčiϑra et Urvatatnara, les chefs des trois classes: celles des prêtres, des guerriers et des agriculteurs [1]. Il est donc à supposer, qu'à l'origine, la légende qui a rattaché à Jima l'institution des classes sociales, n'a connu non plus que trois classes.

Le règne de Jim était considéré en général comme un temps où régnait un bonheur sans mélange. C'est que Jim, d'après une tradition — contredite, du reste, par d'autres traditions théologiques [2] — était le premier à qui Ohrmazd eût révélé la religion mazdéenne. Aussi Jim est-il nommé avec Vištāspa, le protecteur de Zoroastre, comme le meilleur des rois anciens [3]; il est le roi pieux, instruit par la sagesse divine, dont les vertus se propagent dans sa race [4]. Sa morale religieuse, empreinte en même temps d'un caractère agraire et pratique, qui est tout à fait dans l'esprit de l'Avesta, est formulée en dix commandements [5]. La domination de Jim sur les dēvs, qui sera accentuée plus tard dans le Xvaδāināmaγ et les sources islamiques, n'est, dans la tradition religieuse, que la supériorité spirituelle du roi croyant et pieux, qui accomplit la volonté de Dieu, sur les représentants perfides et trompeurs, mais inintelligents du monde ahrimanien, dont il détruit le pouvoir en les vainquant dans la discussion. C'est ainsi qu'il assure aux hommes l'immortalité sous son règne [6].

Jim est mentionné, dans le Bund. 12. 20, comme un grand fondateur de villes — sur le mont Bakjīr, qui ne se laisse plus identifier — si l'on choisit la lecture adoptée par West, mais il est bien probable, que le nom de Jim n'appartient pas au texte original, et qu'il a d'abord été ajouté dans les copies, comme une glose, puis qu'il s'est glissé dans le texte même de quelques manuscrits. Le mythe

[1] Bund. 32. 5. En pehlvi ces trois noms ont les formes suivantes: *Isad-vāstr*, *X^varšēd-čihr*, *Urvatad-nar*. Chez Zād-sparam (18. 2–3; West, P. T. V, p. 148–49), Zoroastre est appellé prêtre, guerrier et agriculteur.

[2] Dēnk. ed. Peshotan I, p. 13, trad. p. 6—7, voir les additions à la première partie à la fin du volume.

[3] Dēnk. III. 179. 2.

[4] Dēnk. III. 229. 3.

[5] Dēnk. III. 287. 2—12. Dans le chapitre suivant (288), où sont exposés les dix contre-commandements de Dahāγ, la tendance polémique contre les juifs est évidente.

[6] Dēnk. III, 227. 6 sqq. et III, 286. 2 sqq.

de Jim et des sept *pairikas*[1], auquel fait allusion l'auteur du Gāmāsp-nāmaγ[2], m'est absolument inconnu.

Parmi les merveilles que la tradition populaire transportait de l'enceinte des bienheureux au royaume terrestre de Jima on comptait, nous l'avons déjà vu, l'immortalité. D'après le Jt. 9. 9[3] et le Jt. 17. 30[4], Jima a donné l'immortalité aux hommes, et les autres passages des Jašts, que nous avons cités, nous font savoir de même, que la mort n'existait pas sous son règne. Or, le règne de Jima a cessé, partant il n'a pas donné aux hommes l'immortalité absolue, il les a rendu immortels seulement „dans la mesure de son pouvoir" (Denk. VII. 1. 20), c'est-à-dire qu'il leur a procuré l'affranchissement de la mort et la jeunesse perpétuelle pour le temps que durait son règne (J. 9. 5), ce qui faisait mille ans selon la croyance ancienne du Zoroastrisme. Dans le Jt. 9. 10[3] et le Jt. 17. 30[4] il est dit expressément que la période de félicité universelle rattachée au nom de Jima dura mille ans. D'après la théorie postérieure[5], cette période fut réduite à 616 ans et demi et 13 jours ou bien à 600 ans et demi et 16 jours. Le Gāmāsp-nāmaγ a le chiffre singulier de 717 ans et 7 mois[6].

Cette forme de la légende de Jima s'est développée, je pense, sous l'influence de l'idée de l'âge d'or. En discutant les traditions relatives à Mašjaγ et à Mašjānaγ, j'ai mentionné la légende de l'âge d'or[7] et montré la connexion logique qui existe entre l'idée des âges du monde et celle de la chute de l'homme. Sur le terrain iranien, la tradition de la chute s'est rattachée, en effet, à Jima.

Avant de passer à la chute de Jima, il faut cependant toucher à une question qui a rapport avec tout ce cercle d'idées, et qui joue aussi un rôle dans la légende de Mašjaγ et de Mašjānaγ. C'est la question de la nourriture animale. Vu la façon dont s'est développée l'histoire légendaire des Iraniens, il n'est pas étonnant que l'introduction de la nourriture animale soit racontée deux fois: dans l'histoire de Mašjaγ et dans l'histoire de Jima. Quant à Mašjaγ et à Mašjānaγ, ils n'introduisent pas parmi les hommes la coutume de manger la chair des animaux, mais ils la mangent eux-mêmes, et

[1] En pehlvi *parīγ*, fée méchante ou sorcière. Les parīγs cherchent surtout à séduire les fidèles par leur beauté et à leur faire perdre la foi. Chez les Néo-Persans, le mot *parī* a perdu sa signification odieuse: la „Péri" est une fée en général.

[2] Voir p. 29.

[3] Voir p. 12.

[4] Voir p. 13.

[5] Voir p. 36—37.

[6] Voir p. 29.

[7] Voir p. 57 sqq. de la première partie.

leur nature en devient plus grossière. Jima est celui qui enseigne aux hommes de manger la chair. Cette idée dérive du passage gāϑique J. 32. 8 [1]. L'explication donnée dans la traduction pehlvie de ce passage et dans le Varštmānsar-nask 9 [2] est de date de beaucoup postérieure: Jima ordonna aux hommes de manger la chair de „leur sous-classe", et de ne pas rejeter les entrailles chaudes ni par avidité, ni par envie, ni parce que c'était là la coutume, mais d'abattre les animaux „de sorte qu'ils leur fussent utiles". Les commentaires pehlvis et sanscrit du J. 9. 4 nous apprennent, que l'immortalité, qui existait au temps de Jima, était l'effet de la nourriture animale [3]. La légende encore plus récente communiquée par Firdausī [4] dit au contraire que les hommes du temps de Jima ne se nourrissaient pas encore de chair, mais seulement de plantes: ce fut Ahriman qui, ayant formé le dessein de perdre Jima au moyen du roi arabe Dahāγ, séduisit celui-ci par la nourriture animale.

Une chose ressort de tous les récits: que la coutume de manger la chair des animaux date du temps de Jima. Windischmann avait déjà remarqué [5] le parallelisme entre l'introduction de la nourriture animale sous le „premier homme" Jima et le récit de la Genèse (chap. 8 et 9), comment Noé, le père d'une nouvelle humanité et partant un „premier homme", fait des sacrifices de chair d'animaux et reçoit de Dieu l'autorisation, pour lui et pour les hommes, de manger la chair des animaux. J. 32. 8 renferme la condamnation de Jima (le criminel) comme celui qui enseigna aux hommes de manger de la viande ou bien, selon l'interprétation de M. Bartholomae, celui qui donna aux dieux des morceaux de la chair des animaux à manger. Si, déjà dans les temps pré-zoroastriens, on s'est figuré le premier homme Jima comme le premier sacrificateur, l'on comprend facilement la condamnation que Zoroastre a prononcée sur le héros populaire, car Zoroastre s'opposait tout spécialement aux sacrifices sanglants des adorateurs des daēvas. La tradition zoroastrienne postérieure n'a pas compris cette allusion, et le verset a donné lieu à des interprétations diverses, ce qui a rendu la tradition très incertaine sur ce point.

Tandis que le lien causal entre l'action de manger de la viande et la chute s'était conservé dans la légende de Mašjaγ et de Mašjanaγ,

[1] Voir p. 11.
[2] Voir p. 11 note 1 et p. 20.
[3] Voir p. 21.
[4] Éd. Vullers I, v. 150 sq., p. 31.
[5] Zor. Stud. p. 27.

il a disparu de la légende de Jima, bien que le passage gāϑique J. 32. 8, s'il avait été compris, eût pu fournir une explication naturelle de la chute de celui-ci. La chute est la conséquence logique de l'idée de l'âge d'or. Si l'âge d'or a pris fin, si l'immortalité a cessé d'exister sur la terre, et que la misère, la maladie et toutes sortes de malheurs ont assailli les humains, l'explication qui se présente d'elle même à la réflexion est celle-ci, que la race de l'âge d'or et en premier lieu le chef de cette race ont détruit leur bonheur par leurs péchés. Jima était créé immortel, mais il perdit l'immortalité par sa propre faute, tout comme Kaus, dit le commentaire du 2e fargard du Vendidad[1]. De la même manière Adam, le premier homme de la légende israélite, perdit le paradis.

Un seul passage de l'Avesta mentionne, en des expressions très vagues, la nature du crime commis par Jima. C'est le Jt. 19. 33[2], où il est dit que Jima „mentit et commença de penser à la parole mensongère et contraire à la vérité". Le mensonge avait également causé la chute de Mašjaγ et de Mašjanaγ[3]. Nous n'apprenons nulle part quelle était la parole mensongère que Jima avait prononcée; peut-être que c'était le reniement de l'œuvre créatrice d'Ohrmazd et l'adoration des démons, comme c'était le cas de Mašjaγ et de Mašjanaγ: il y a des traits dans la légende qui semblent l'indiquer. D'après le Suδkar 20[4], Jima, séduit par la démon femelle Oδaγ, qui figure ailleurs dans la littérature pehlvie comme la mère du monstre Dahaγ, devint avide des plaisirs du monde, ce qui eut pour conséquence, que la misère et la détresse, la concupiscence, la faim et la soif, la colère sanguinaire, la disette, la terreur, la souffrance, la décrépitude et Dahaγ, l'adorateur des sept archidémons, eurent la prépondérance. Selon le Daδastan-ī-dēnīγ 39. 16[5], Jima fut trompé par le démon et, par là, rendu plein de zèle pour la souveraineté suprême et non pas pour le service d'Ohrmazd. Voilà la théorie qui se présente naturellement, et sur laquelle sont bâties toutes les descriptions postérieures de la fin du règne brillant de Jima: Jima s'abandonna aux plaisirs du monde et s'enorgueillit, et c'est pour cela qu'il perdit sa gloire et tomba dans la détresse[6].

[1] Voir p. 21. [2] Voir p. 13.
[3] Voir p. 56 sqq. de la premiere partie.
[4] Voir p. 19. [5] Voir p. 23.
[6] Ce motif est extrémement commun dans les mythes et les légendes de tous les peuples; on pourra rappeler Ezéch. 28. 12–19 (à comparer Gunkel, Genesis3 p. 34).

Par la faute de Jima les hommes sont frappés par la mort et les malheurs; ils errent sur la terre et périssent pendant cette migration dans les plaines et sur les versants des montagnes (Dāδ.-ī-dēn. 39. 17 [1]. Mais comme de juste, c'est Jima lui-même qui est frappé le plus fort. Le Jt. 19. (34—38) raconte avec bien des détails, comment la faute de Jima (le mensonge) amena la triple perte de la „Gloire", *χᵛarənah* [2], manifestation spéciale du feu qui, selon la foi zoroastrienne, accompagne le porteur légitime de la couronne et s'échappe des mains de l'usurpateur pour se cacher dans la mer mythique de Vourukaša, de même qu'elle quitte le prince légitime, s'il commence à mener une vie contraire à la justice, aux lois divines et à la morale. La Gloire quitta Jima trois fois ou en trois portions, et chaque fois la Gloire ou une portion de la Gloire s'enfuit sous la forme de l'oiseau Vārəγna [3]. Le premier χᵛarenah fut saisi par le Dieu Miϑra à l'ouïe fine, aux mille talents, le second par Θraētaona (Frēδōn), le vainqueur du monstre Aži Dahaka (Dahāγ), le troisième par Kərəsāspa, autre tueur de dragons populaire, qui joue un rôle dans l'eschatologie: il dormira jusqu'à la fin du monde dans la prairie mythique Pēšjānsaī [4], puis il sera réveillé pour tuer dans un combat final Aži Dahāka, qui se sera échappé de sa captivité dans le mont Démavend [5]. Ayant perdu la Gloire et la couronne, Jima erra tristement sur la terre et se tint caché (Jt. 19. 34). Il n'est pas dit expressément dans l'Avesta, que ce fut Aži Dahāka qui détrôna Jima, mais il n'y a nul doute que la conception de l'Avesta sur ce point-là n'ait été celle des livres pehlvis; dans l'énumération des héros de l'antiquité qui sacrifiaient aux différentes divinités (Jt. 5, Jt. 15) Aži Dahāka est placé chronologiquement après Jima, entre lui et Θraētaona qui fut le vainqueur d'Aži Dahāka [6], et le Jt. 19. 36 implique la même conception. Mais Aži

[1] Voir p. 23. [2] En néo-persan *farr*.

[3] On ne sait pas ce que c'est que le Vārəγna, s'il est un oiseau réel où purement mythique. Darmesteter (Z. A. II, 566) voit dans le Vārəγna le corbeau, explication que Bartholomae (Altiran. Worterb. 1412) n'accepte pas. M. J. Charpentier, Kleine Beiträge z. indoiran. Mythologie (Upps. Univ. Arsskr. 1911), p. 59 sqq. essaie de l'identifier avec „l'aigle qui enlève le soma".

[4] Bund. 29. 7—9. [5] Bahman Jašt 3. 60—61.

[6] Dans les Jašts 9 et 17, Aži Dahāka n'est pas nommé parmi les sacrificateurs, mais ici, comme dans les Jašts 5 et 15, Θraētaona est mentionné comme le libérateur des deux belles femmes Saŋhavak et Arənavak, épouses d'Aži Dahāka, qui, d'après un texte pehlvi (le *Vištāsp Jašt* pehlvi, voir Grundr. d. iran. Phil. II, p. 86) et d'après Firdausī, qui les appelle Šahrināz et Arnavāz, sont les sœurs de Jima.

Dahāka n'obtint pas la possession du χvarənah, qui fut l'héritage de Θraetaona, héros issu de la famille royale. Dans le Bundahišn (34. 4) et le Ǵāmāsp-nāmaγ nous trouvons l'indication, que la vie „en cachette" de Jima dura cent ans[1]. Les livres d'une date plus ancienne ne donnent pas le nombre des années, mais nous pouvons peut-être conclure indirectement de la chronologie du Vend. 2. 1-19 que le motif des „cent ans en cachette" a existé déjà à l'époque où fut rédigé le 2e fargard du Vendidād[2]. C'est à cette période que la rivajat pehlvie a placé l'union conjugale entre Jim et sa sœur Jimaγ[3].

A la fin du premier millénaire de l'histoire humaine, Jim est saisi par les démons, serviteurs de Dahāγ, et coupé en deux au moyen d'une scie à mille dents (Jt. 19. 46. Grand Bund. A, Ǵāmāsp-nāmaγ)[4]. Celui qui le scia sur l'ordre de Dahāγ ou conjointement avec lui, fut Spitjura, en pehlvie Spitur ou Spitjur (Jt. 19. 46, Bund. 31. 5. Ǵām.)[5], qui, d'après le Bundahišn (31. 3) était le frère de Taχmōruw et de Jim, tandis que, dans le Jt. 19, il apparaît plutôt comme un démon ou un monstre. Il est à supposer que la tradition postérieure l'a introduit dans la famille de Jim sous l'influence d'un motif de légende bien connu[6]. Le Dāδ.-ī-dēn. (39. 18)[7] sait raconter, que Jim obtint son pardon du créateur; mais ce passage contient une légende étiologique qui a pour but d'expliquer l'origine du *kustīγ*; c'est une pousse latérale sur la tige féconde de la légende de Jim.

Le mythe de la triple perte de la Gloire est difficile à interpréter. Westergaard, conformément aux idées généralement reçues de son temps, y voyait un naturalisme symbolique[8]. Darmesteter propose (Z. A. II, p. 625) deux explications: Ou il est question de trois *χvarənahs* différents: en ce cas, ce sont le feu des guerriers

---

[1] Il paraît cependant que, par une confusion étrange, le Ǵāmāsp-nāmaγ place cette période de cent ans avant la chute de Jima.

[2] Voir p. 36. Mais il se peut aussi que le rédacteur de Vend. 2 se soit figuré, comme l'auteur du Grand Bund. (voir Darmesteter Z. A. II, p. 18) Jima vivant cent ans dans le Var.

[3] Voir p. 38—39.

[4] Voir p. 14, 22 et 30.

[5] Voir p. 14, 22 et 30. Le nom de Spitjura signifie, d'après Bartholomae (Altiran. Wörterb. 1625) ‚possesseur d'agneaux blancs'.

[6] Le héros tué par son frère méchant.

[7] Voir p. 23.

[8] Westergaard, Bidrag til den oldiranske Mythologi (Oversigt over d. kgl. da. Vid. Selskabs Forhandl. 1852).

(*Āδur Gušāsp*), le feu des prêtres (*Āδur Farnbaγ*) et le feu des laboureurs (*Burzīn Mihr*) [1], dont le premier est recueilli par Miϑra, le troisième par Θraētaona et le deuxième par Kərəsāspa [2]. Ou bien, il est question de trois mouvements d'un seul et même *χ̌ᵛarənah*, et alors la succession Miϑra-Θraētaona-Kərəsāspa doit être comprise historiquement et chronologiquement: „Pendant que Dahāγ règne, Miϑra recueille le dépôt du *χ̌ᵛarənah*; le moment venu, le *χᵛarənah* passe à Frēδōn, qui dompte Dahāγ et règne; après lui, durant l'enfance de Manuščihr, il passe à Sām Narīmān." Cette interprétation a pour elle le Ǧāmāsp-nāmāh persan (Spiegel, Gramm. d. Parsisprache, 193), qui fait régner Sām entre Frēδōn et Manuščihr. Le Dēnkard et le Šāhnāmāh qui font succéder Karšāsp à Zaw favorisent l'autre interprétation. Ce désaccord est dû au développement de la légende, qui a fait sortir de Sāma Kərəsāspa (Jt. 13. 61) deux héros, Sām et Karšāsp.

Mais les deux interprétations présentent toutes des difficultés. Pour commencer par la première, si l'on comprend que le feu des prêtres soit accueilli par le Dieu Miϑra et celui des guerriers par le héros Kəresāspa, on comprendra moins facilement, pourquoi Θraētaona, qui fut le vengeur de Jima et le vrai héritier du *χ̌ᵛarənah*, devait se contenter du feu des laboureurs. Quant à la seconde interprétation, le Ǧāmāsp-nāmāh persan est une autorité assez faible, il est vrai, mais la série chronologique Jima-Dahāka-Θraētaona-Kərəsāspa se trouve déjà dans les Jašts 5 et 15; mais ce qui me paraît décisif, c'est que le récit du Jt. 19 ne comporte pas que la Gloire passe de Jima à Miϑra, de Miϑra à Θraētaona et de Θraētaona à Kərəsāspa, mais toutes les trois fois le *χ̌ᵛarənah* quitte Jima: s'il s'agit de trois mouvements d'un seul et même *χ̌ᵛarənah*, celui-ci doit être revenu de Miϑra à Jima et encore de Θraētaona à Jima pour le quitter une troisième et dernière fois.

Si la Gloire quitte Jima trois fois — ou en trois portions à trois époques distinctes —, la seule conclusion que je puisse en tirer est celle, que Jima, dans la légende avestique, a péché trois fois. La première fois la Gloire fut accueillie par le Dieu du pacte Miϑra, qui a des rapports avec le soleil — Jima était le fils du soleil; la deuxième fois Jima fut détrôné et chassé par Dahaka, mais la Gloire

[1] Voir p. 146 de la première partie.

[2] La Gloire royale comprend les trois Gloires ou feux des états (Z. A. II, p. 624 note 50 et I, p. 149 sqq., où l'auteur donne un exposé lucide des diverses manifestations du feu dans la doctrine mazdéenne).

fut saisie par Θraetaona, qui triompha, grâce à elle, sur Dahāka. Puis Jima doit avoir pris possession de la Gloire pour la troisième fois et l'avoir perdue cette fois encore, après quoi elle a été accueillie par Kərəsaspa. Comme je viens de dire, nous trouvons la série Jima-Dahaka-Θraetaona-Kərəsāspa dans les Jašts 5 et 15, où les héros de l'antiquité sont présentés sacrifiant à Anahitā et à Vaju. Or le héros Θraetaona n'a pas été considéré, à l'origine, comme un roi de l'Iran ou du monde entier, mais il a eu plus tard sa place dans la série des premiers rois. On peut donc légitimement supposer que, dans une forme plus primitive de la légende iranienne de Jima que celle que nous possédons, Jima reprenait la couronne, après que Θraetaona avait renversé le pouvoir usurpé de Dahaka, et qu'il continuait son règne, jusqu'à ce qu'il eût commis un nouveau crime. Le rôle eschatologique de Kərəsāspa — en tuant Dahaka au jour du jugement dernier, il achèvera l'œuvre commencée par Θraetaona — n'est mentionné que dans le livre pehlvi relativement récent Bahman Jašt; mais les Jašts 5 et 15, dont le premier appartient aux parties anciennes de l'Avesta récent, appuient la conclusion à laquelle nous mène un examen de l'ancien Jašt 19, à savoir que Kərəsaspa a joué un rôle aux premiers temps du monde humain, dans l'épisode de la perte de Gloire de Jima. Que des motifs légendaires soient transportés des premiers temps aux derniers temps, voilà un phénomène assez commun. Ainsi, chez les Israélites, le paradis est transporté du commencement à la fin de l'histoire du monde (Ezech. 36, 35, Jés. 35 etc.) [1], et le roi du paradis, originairement le premier homme, devient le Messie par un développement d'idées qui a lieu en connexion avec l'idée du retour du paradis [2]. De même l'idée iranienne du combat de Kərəsāspa avec Dahaka et de son triomphe au dernier jour pourrait refléter une légende plus primitive qui racontait le combat de Kərəsāspa avec Dahaka et son triomphe aux premiers temps, après que Dahāka, vaincu et emprisonné par Θraetaona, eut été délivré par suite du nouveau crime commis par Jima. Il me semble, que les matériaux qui existent, pour fragmentaires et obscurs qu'ils soient, donnent à cette hypothèse une certaine plausibilité. Ici comme ailleurs, je crois qu'il faut apporter de sérieuses modifications à l'assertion de Spiegel [3]

[1] A comparer le livre d'Énoch éthiopien etc.; Gunkel, Genesis$_3$ p. 35 sqq. et „Schöpfung u. Chaos" du même auteur, p. 87, 111, 367—71.

[2] Gressmann, Ursprung d. israel.-jüd. Eschatologie, Gött. 1905, p. 286 sqq

[3] Voir surtout ZDMG. 45, p. 187 sqq.

et de Darmesteter [1], suivant laquelle l'Avesta aurait présenté l'histoire légendaire sous une forme qui, pour les grandes lignes, était celle que nous connaissons d'après le Šāhnāmāh.

L'histoire des périgrinations de la Gloire après la fin de la période heureuse du règne de Jim a occupé l'imagination des Zoroastriens. L'auteur du Bundahišn dit en passant (17. 5) [2] que le feu Farnbaγ, que Jim avait établi sur l'autel du feu du mont Xurahōmand („le Glorieux") dans le Xvārazm, sauva la Gloire de Jim des mains de Dahāγ: c'est évidemment une allusion au mythe relatif au combat d'Ātar avec Aži Dahāka raconté dans le Jašt 19. 46 sqq.

Après avoir regardé l'évolution des légendes qui se rattachent à Jima en sa qualité de souverain d'un royaume terrestre, je reviens aux traditions relatives à Jima roi immortel d'un pays d'Élysée.

L'Élysée, le jardin des dieux, est devenu, dans la tradition iranienne, un *Var*, une enceinte fortifiée que Jima construit d'après l'ordre d'Ahura Mazdāh et dans lequel il introduit des exemplaires ou des germes d'hommes et de femmes, d'animaux et de plantes. Là les élus vivent dans un bonheur sans mélange. Le Vend. 2 ne dit pas expressément qu'ils soient immortels, et les écrits pehlvis ne leur donnent qu'une longue vie (150 ans selon le commentaire pehlvi, 300 ans selon le Mēn.-ī-χr. 62. 18). Chaque couple engendre un couple nouveau tous les quarante ans, et une race excellente est préparée, qui va repeupler le monde, lorsque l'hiver affreux de Markūsān l'aura dépeuplé. La source principale de cette légende est Vend. 2. 21—43 [3]; des renseignements supplémentaires nous sont fournis par le Grand Bundahišn B [4], Dāδ.-ī-dēn. 37. 94, Mēn.-ī-χr. 27. 24—33, Dēnk. VII. 1. 24 et VII. 9. 3—4 [5]. Cet hiver — ou cette série d'hivers — apportera des neiges immenses qui détruiront les deux tiers des animaux; par la fonte des neiges, l'eau coulera à grands flots et rendra impassables les pâturages (Vend. 2. 23—24). Mēn.-ī-χr. 27. 28 mentionne „la pluie de Markūsān", et la même expression se trouve dans le Dāδ.-ī-dēn. 37. 94, où il est dit, que la plupart des hommes mourront par suite des neiges, du froid immodéré et de l'improductivité du monde. D'après le Grand Bundahišn, Markus, de la race de ce Tūr-ī-Brāδar-rēš qui fit périr Zoroastre, viendra avec la religion des magiciens et l'adoration des parīγs et amè-

[1] Z. A., introduction, p. XXVIII sqq.
[2] Voir p. 21.
[3] Voir p. 16 sqq.
[4] Voir p. 22.
[5] Voir pp. 23, 24, 27, 28.

nera la pluie terrible, qu'on appelle — d'un nom dérivé du sien — le Markusan. Cette période, qui durera trois ans, sera caractérisée par des hivers froids et des étés chauds, mais le froid surtout sera terrible [1]: les neiges et les grêles tomberont sans fin, et tous les hommes périront, après quoi le monde sera repeuplé par les habitants du Var de Jim. Selon le Denk. VII. 9. 3 (VII. 8. 2—4 d'après la computation de Peshotan), la manifestation du sorcier Markūs durera sept ans. Cependant l'hiver Markusān, qui anéantira la plupart des hommes et du bétail, ne durera que trois années entières; il se continuera dans la quatrième, mais au cours de cette année la puissance de Markus s'affaiblira par l'effet du Dahmān Āfrīn, et puis les hommes et le bétail sortiront du Var de Jim pour repeupler le monde. Le Vendidad ne donne ni le nom de l'hiver, ni celui du sorcier ou démon qui le produira, mais le commentaire pehlvi de Vend. 2 parle de l'hiver Markusain, et le nom du démon (en avestique *Mahrkuša*, littéralement „le destructeur") figure dans un fragment de l'Avesta (Fr. W. 8. 2), qui contient une conjuration contre cette drug. Ce fragment nous a été transmis dans un état très corrompu, mais il paraît qu'il s'agit réellement d'un démon du froid [2].

Quant à l'endroit où le Var est situé, il est indiqué dans le Mēn.-i-xr. 62. 15 que le Var se trouve dans l'ancienne patrie mythique des Iraniens, l'Ērān-veǧ, mais sous la terre. Selon le Bund. 29. 14, il se trouve au milieu du Pārs, à Sruvā, sous une montagne qui est appelée du nom de Jima, le mont Jimaγān. Voilà le même entrecroisement d'idées que nous avons constaté dans l'Inde: l'idée du royaume d'immortalité a été mêlée avec celle du pays des morts que la croyance populaire place généralement sous la terre. Le même mélange d'idées règne peut-être déjà dans le 2e fargard du Vendīdād (39—41): si Zoroastre demande à Ahura Mazdāh, quelles sont les lumières qui luisent dans le Var, cette question implique la conception du Var comme un endroit où le jour n'entre pas. La réponse d'Ahura Mazdah n'est pas très claire; le Var est éclairé par des lumières „impérissables" ou „naturelles", c'est-à-dire des astres, et

---

[1] Les étés chauds sont probablement une addition peu heureuse à la légende primitive.

[2] Darmesteter Z. A. III, p. 8—9; Söderblom, La vie future d'après le Mazdéisme p. 181. On lisait autrefois, trompé par l'écriture pehlvie, le nom du démon, dans les livres pehlvis, Malkōs, et on y retrouvait le *malqōš* hébreu qui signifie la pluie du printemps (Söderblom l. c. p. 182), pluie bienfaisante, il est vrai: depuis Darmesteter (Z. A. II, p. 19), cette étymologie a été abandonnée.

par des lumières „périssables", c'est-à-dire un éclairage artificiel [1]; et ce n'est qu'une fois de l'année qu'on y voit se coucher et s'élever les étoiles, la lune et le soleil. Mais cette dernière expression est probablement à prendre au figuré, et elle est expliquée immédiatement après: une année ne semble qu'un jour [2].

L'hiver Markūsān et l'ouverture du Var de Jim appartiennent à l'avenir. Pour l'Avesta et les auteurs des livres pehlvis ce sont là des évènements futurs. Cependant, ils ne sont pas placés à la fin du monde, mais après la fin du millénium de Zoroastre. D'après la chronologie cosmogonique des Zoroastriens, la durée de l'existence est de 12000 ans: la création spirituelle dure 3000 ans, la création matérielle d'autres 3000 ans, puis commence l'intervention d'Aŋra Mainju avec les débuts de l'histoire humaine, qui dure en tout 6000 ans. Cette période est partagée en deux par l'apparition de Zoroastre, qui a lieu 3000 ans après la création des hommes. Après le millénium de Zoroastre viennent les milléniums des deux prophètes issus de la race de Zoroastre, Uχšjat-ərəta (en pehlvi: Ošēδar) et Uχšjat-nəmah (Ošēδar-māh), après quoi le monde prend fin avec l'apparition du sauveur, Saošjant (Sōšjans), et le combat final entre Ahura Mazdāh et Aŋra Mainju. C'est pendant le cinquième siècle du onzième millénium, celui d'Ošēδar, qu'arrivera la catastrophe de l'hiver Markūsān (Dēnk. VII. 9.3) [3]. Dans la chronologie traditionnelle, l'apparition de Zoroastre est fixée à l'an 630 avant J.-C. [4]; le millénium d'Ošēδar devait donc commencer sous le règne des Sassanides, en 370 de notre ère; mais de peur des troubles que provoquerait l'idée de la fin prochaine du millénium de Zoroastre, on a réduit arbitrairement, dans les premiers temps de l'empire sassanide, la période entre l'apparition de Zoroastre et l'avénement du premier roi sassa-

---

[1] Le Var avait „une porte luisante qui éclaire d'elle-même à l'intérieur" (Vend. 2. 30 et 38). A comparer l'expression du Mahabharata (p. 9) que la demeure de Jama est „resplendent with its own effulgence".

[2] D'autres rejetons de l'ancienne idée du pays d'immortalité dans la tradition iranienne sont constitués par les asiles mythiques énumérés dans le 29e chapitre du Bundahišn, et dont chacun est soumis à un maître immortel; mais le Bundahišn reproduit évidemment la tradition sous une forme quelque peu confuse. A comparer Windischmann, Zor. Stud. p. 113.

[3] Le Bundahišn ne mentionne pas l'hiver Markūsān et l'ouverture du Var de Jim dans sa description des derniers jours du monde (chap. 30). Dans le Bahman Jašt 3. 55, Ahriman, en engageant Dahāγ (Bēvarāsp) à rompre ses liens et à entrer en combat avec les créatures d'Ohrmazd, fait allusion à l'ouverture du Var comme à un évènement du passé. L'auteur du Bahm. Jt. fait dire à Ahriman que 9000 ans sont passés au moment où commence le combat final; il retranche ainsi les premiers trois mille ans, la période de la création spirituelle.

[4] Voir West, P. T., V, Introd. p. XXVII sqq.

nide, de sorte que la fin du millénium fût retardée de quelques siècles[1]. Plus tard, on a différé la date de l'apparition d'Ošeδar à l'an 1600 après Zoroastre (Bahm. Jt. 3. 44), puis on a dû la différer encore: l'arrivée d'Ošeδar, marquée par l'arrêt du cours du soleil pendant dix jours, n'a pas encore eu lieu. Ainsi l'hiver Markusān et l'ouverture du Var de Jim appartiennent toujours à l'avenir.

Il n'est pas douteux que l'hiver Markusān et l'ouverture du Var de Jim ont joué à l'origine un rôle plus important dans l'eschatologie des Iraniens. L'hiver Markūsān a été la fin du monde et l'ouverture du Var le commencement d'un monde nouveau où devait régner un bonheur sans mélange. Nous avons à faire ici d'une conception eschatologique populaire très ancienne. L'eschatologie zoroastrienne est le résultat de spéculations de prêtres, mais elle est bâtie en partie sur des croyances populaires assez disparates qu'on a essayé, tant bien que mal, de mettre en système. Il a été difficile de faire entrer l'hiver destructeur et l'ouverture du Var dans le grand ensemble de l'eschatologie artificiellement composée qui se termine par le grand combat entre Ohrmazd et Ahriman, et c'est pour cela qu'on a placé ces évènements dans un coin de l'eschatologie où ils font l'impression de n'avoir aucune raison d'être[2].

Quelques savants, comme Tiele, Bruno Lindner[3] et d'autres, ont émis l'hypothèse que le mythe de l'hiver Markusān a existé d'abord comme une légende du passé, avant que les zoroastriens s'en soient servi pour leur eschatologie. M. Söderblom fait la critique de cette hypothèse en remarquant avec raison que, si l'on admet ce point de vue, on s'explique difficilement pourquoi le zoroastrisme aurait placé cette histoire à la fin du monde où elle cadre si mal[4].

Cependant la question se présente, question souvent discutée, de savoir s'il y a une relation entre notre mythe et la légende du déluge, telle qu'elle a été racontée par les peuples de l'Asie antérieure. Darmesteter résume de la manière suivante la substance commune des deux légendes[5]: „Un juste construit un asile d'où sortira une humanité nouvelle pour remplacer l'humanité ancienne anéantie par le déluge". Mais la ressemblance se fait valoir aussi dans les détails. Tout comme dans la légende babylonienne de Gilgameš[6] et dans la Ge-

[1] Masʿudi, Kitāb-et-tanbih. B. G. A. VIII, p. 97 sq.
[2] Söderblom, La Vie future, p. 179.
[3] Festgruss an R. Roth, p. 213 sq.
[4] La Vie future, p. 179.
[5] Z. A. II, p. 20.
[6] Voir p. ex. la traduction de M. Ungnad dans Ungnad-Gressmann, Das Gilgamesch-Epos, p. 53 sqq.

nèse 6. 13 sqq., le héros, admis dans l'intimité des puissances divines, reçoit un avertissement du dieu du ciel, qui lui annonce la catastrophe à venir et l'instruit du moyen d'y échapper en construisant un asile d'après des mesures minutieusement indiquées et en y apportant les germes de tous les êtres vivants. Il y a une correspondance prononcée dans la technique du récit. Les différences, d'autre part, sont très importantes. Dans le mythe iranien, l'inondation universelle est l'effet de la fonte des neiges après des hivers terribles; déjà avant cette inondation, la plupart des êtres vivants ont succombé sous le froid ou sont ensevelis sous les neiges. Dans le récit biblique, la catastrophe est un châtiment infligé aux hommes pour leur méchanceté; ce trait n'existe pas dans la version babylonienne de la légende du déluge, il est vrai, mais là aussi l'anéantissement des hommes a lieu d'après un décret des puissances divines. Dans la tradition iranienne, la dévastation universelle est l'œuvre d'un démon, mais il ressort pourtant du Vend. 2. 22 que c'est la méchanceté du monde des corps qui a mis le démon Mahrkūša en état d'exécuter son œuvre dévastatrice. Mais la différence principale entre les deux traditions consiste en ce que le déluge sémitique est un évènement d'un passé lointain, tandis que dans la tradition iranienne il s'agit d'une catastrophe à venir et d'un renouvellement futur, préparé dans un passé lointain par Jima au moyen de la construction du Var, qui existera jusqu'à l'arrivée de la catastrophe, mais dans un endroit caché à tous les hommes[1]. Il y a entre les deux légendes de grandes différences dans le fond et de grandes ressemblances quant à la technique de la composition. En précisant cet état de choses, on trouvera peut-être la solution du problème qui nous occupe.

Quant au fond de la légende du Var de Jima, il y a sans doute, comme l'a remarqué déjà M. Söderblom[2], une parenté plus étroite entre elle et le mythe scandinave de l'„hiver immense" (‚fimbulvetr'). D'après le „Gylfaginning" de Snorre, la première des révolutions de la nature qui ravageront la terre, lorsque le Ragnarok commen-

[1] La mythologie iranienne connaît une espèce de déluge dans le passé, mais avant la création des hommes. Le chap. 7 du Bundahišn contient le récit détaillé d'une inondation amenée par l'étoile Tištar (Sirius) et dans laquelle tous les animaux nuisibles ont péri sauf ceux qui ont cherché un abri sous la terre. Leurs cadavres ont rendu salée l'eau des mers. Voir Söderblom, La Vie future p. 178 et 187 sqq. Sur la tradition qui place le déluge sous le règne de Taχmōruw, voir la première partie du présent ouvrage, pp. 196 sq., 199 sq., 209.

[2] La Vie future, p. 189.

cera, sera le Fimbulvetr. Alors les neiges tomberont de tous côtés, il y aura un grand froid et des tempêtes violentes, et le soleil ne luira pas; trois hivers se succéderont sans être interrompus par aucun été [1]. Dans le Vafþrúðnismál 44—45, la question est posée: „Quels hommes vivront, lorsque le puissant Fimbulvetr aura pris fin parmi les hommes?" Et la réponse est celle-ci: „Líf et Lífþraser („Vie" et „Vitalité") sont cachés dans le bois de Hoddmimer, ils ont pour nourriture la rosée du matin; par eux naissent de nouvelles générations" [2].

Le Fimbulvetr cadre mal avec la description du Ragnarok; car la fin du monde est amenée par une inondation universelle et un incendie universel, non pas par cet hiver, contre les rigueurs duquel un seul couple a trouvé un asile dans le bois de Hoddmimer, qui joue ainsi le même rôle que le Var de Jima dans la tradition iranienne. Il y a dans la mythologie des Scandinaves deux traditions, distinctes à l'origine, de la fin du monde, le Ragnarok par l'inondation et l'incendie et le Fimbulvetr suivi par le renouvellement de la race humaine. Cette dernière conception du Ragnarok est née sous un climat dur, et elle s'est conservée dans les pays du nord, où le climat et la nature favorisent cette idée [3]. Axel Olrik soutient [4], et avec raison, ce me semble, que la légende du Fimbulvetr a dû être introduite dans les pays du nord par la même voie que d'autres motifs ayant relation avec l'idée du Ragnarok, c'est-à-dire qu'elle est venue de l'Iran par la voie du Caucase.

Les Ariens auront vécu, dans l'Asie centrale, dans des conditions de climat qui pouvaient produire facilement l'idée de la destruction finale du monde par le froid d'hiver. Tout l'ouest de l'Asie centrale a des hivers très froids. Les tourbillons de neige violents (les bourans), qui amènent si souvent la perte de vies humaines, sévissent depuis Orenbourg [5] jusqu'aux Pamirs [6]. „Dans

[1] Gylfaginning, trad. danoise de Finnur Jónsson, p. 71—72. A comparer les trois hivers du grand Bundahišn.

[2] A. Olrik, Om Ragnarok (Aarb. f. nord. Oldkynd. og Hist. 1902), p. 168.

[3] A. Olrik, l. c. p. 168—71.

[4] Om Ragnarok II, p. 256. A comparer mon hypothèse sur la migration du mythe du géant primordial et du bœuf primordial dans la première partie du présent ouvrage, p. 37.

[5] G. v. Helmerson, Reise nach dem Ural u. der Kirgisensteppe, St. Pétersb. 1841, p. 158 sqq.

[6] O. Olufsen, The Emir of Bokhara and his Country, Copenh. & Londres 1911, p. 266.

les régions montagneuses les plus hautes le froid est extrêmement sévère .... Le désert lui-même a aussi des hivers très sévères, et bien que beaucoup de lacs salés ne gèlent pas même à 20 centigrades au dessous de zéro, toutes les eaux fraîches sont couvertes d'une couche épaisse de glace. Des rivières moins grandes gèlent souvent jusqu'au fond là où l'eau est à bas-fond .... Les tempêtes d'hiver, les bourans, venant du nord et du nord-est, sont parfois assez fréquentes et souvent très violentes; si elles durent jusqu'au printemps, elles retardent la récolte ou en réduisent et la qualité et la quantité"[1]. Et le nord-est de l'Iran, où, probablement, le zoroastrisme est né, a aussi des hivers assez rudes qui ont permis à l'idée de l'hiver Markūsān de se maintenir vivante dans la foi populaire. A Ghaznīn, qui est situé non loin de la frontière de l'Inde, on a des hivers très sévères; à Kelāt, sous le même degré de latitude que Delhi et le Caire, il règne un hiver avec de grands froids et beaucoup de neige depuis novembre jusqu'à février. Le Khorassan a aussi des hivers très durs; la neige y reste durant six mois, et à Balkh on a, même pendant les mois les plus chauds, les neiges à une distance de huit heures de marche[2]. La tradition zoroastrienne place la demeure des démons vers le nord, dans les régions du ciel d'où viennent le froid et les tempêtes d'hiver.

En résumé, la légende du Var de Jima, telle qu'elle nous est parvenue dans le 2e chapitre du Vendīdād et les livres pehlvis, se compose de motifs divers. D'abord l'idée de l'Élysée, où le premier homme divinisé vit en compagnie d'autres héros immortels et des dieux même, ayant subi l'influence d'une autre idée populaire, celle du pays des morts situé sous la terre, a été mêlée avec la tradition de la fin du monde amenée par un hiver terrible, et a trouvé ainsi une place dans l'eschatologie. Le mythe a reçu une couleur spécifiquement zoroastrienne: un des oiseaux fabuleux appartenant à la foi populaire, le *karšipt*, que le Bundahišn identifie avec le *čark*, porte la foi zoroastrienne dans le Var (Bund. 24. 11), et Urvatat-nara, le fils de Zoroastre, figure comme le souverain du Var avec Zoroastre lui-même (Vend. 2. 43) ou seul (Bund. 29. 5), tandis que dans le chapitre 32. 5 du Bundahišn il n'est que le chef des agriculteurs dans le Var[3]. Enfin la légende, avant d'avoir pris la forme sous

[1] O. Olufsen, l. c. p. 266 sq.
[2] Spiegel, Eránische Alterthumskunde I, p. 245 sq.
[3] Voir p. 22.

laquelle elle se présente dans le Vend. 2, aura subi l'influence littéraire de la légende sémitique du déluge, qui était très répandue et très populaire dans toute l'Asie antérieure [1].

[1] Outre la relation détaillée du déluge que nous fournit l'épopée contenant la légende de Gilgameš trouvée dans la bibliothèque d'Asurbanipal et un fragment provenant de la même bibliothèque, nous possédons des fragments d'une version babylonienne datant d'environ l'an 2000 avant notre ère (voir Ungnad-Gressmann, Das Gilgamesch-Epos, passim) et des fragments d'une version sumérienne, trouvés par la troisième expédition babylonienne de l'université de Pennsylvania et identifiés avec certitude en 1912 (voir L. W. King, Legends of Babylon and Egypt in relation to Hebrew Tradition, Londres 1918, p. 49 sqq.). Cette dernière version est probablement antérieure à l'an 2100 av. notre ère. Enfin nous possédons la version de Berossos (Euseb. Chron. I, 19—24, ed. Schoene). De Babylone, qui est sans doute le pays d'origine de la légende du déluge des peuples de l'ouest de l'Asie (voir E. Süss, Antlitz der Erde 1, 91 et L. W. King l. c., p. 95 sqq.), proviennent les traditions israélites (Gen. 6—9) et probablement aussi le mythe grec de Deucalion (Ovid. Metam. I. 165 sqq.; Apollodor. I. 7. 2; Lukianos, De dea Syria 12 sq.) et le mythe indien du déluge du temps de Manu (A. Weber, Ind. Stud. I, p. 161 sqq.; Pischel, Sitzungsber. d. Berl. Akad., phil.-hist. Cl., 1905, p. 512 sq.; Oldenberg, Relig. d. Veda p. 276). Ouvrages principaux sur les légendes du déluge en général: Usener, Sintflutsagen (1899); Andree, Flutsagen (1891); Winternitz, Flutsagen d. Altertums u. der Naturvölker (Mitteil. d. Anthrop. Ges., Wien I, p. 325; Gunkel, Genesis $_3$, p. 67 sqq.; Söderblom, La Vie future, p. 191 sqq.; Gerland, Der Mythus v. der Sintflut (1912); H. F. Feilberg, Skabelsessagn og Flodsagn (1915).

Sources parsies plus récentes.

I. **ʿUlamā-i-islām**[1]. A cette époque[2] les hommes allaient dans la voie droite, et ils vainquirent les dēvs jusqu'au moment où vint le roi Jim-šēδ, qui exerça la royauté durant 616 ans et 6 mois. Le dēv Xēšm le séduisit [ensuite], et il prétendit à la divinité. L'Arabe[3] le fit prisonnier, le tua et s'assit dans son palais.

II. **Paraphrase persane du Bahman Jašt**[4]. Lorsque trois cents ans se seront écoulés de l'époque d'Ošēδar, la période de Markus arrivera; et l'hiver de Markus sera tel que, par suite du froid et de la neige, un homme seulement sur dix mille survivra, et les arbres et les arbustes se faneront, et les quadrupèdes, qu'ils soient des bêtes de somme, des animaux marchants, sautants ou paissants, mourront tous sans exception. Puis, sur l'ordre de Dieu, ils viendront du Var fait par Jim, et les hommes et les quadrupèdes se répandront de là sur l'Iran et repeupleront le monde, et ce sera le commencement du millénium d'Ošēδar[-māh].

III. **Ǧāmāsp-nāmāh**[5]. [La royauté] vint de Taχmōruw à Jim-šēδ. Il régna 700 ans avec magnificence, splendeur et gloire. Pendant son règne il n'y eut pas de mort 600 ans durant. Il ordonna d'établir des *ustūdāns*[6].

IV. **Ṣād-dār** (version en prose), chap. 10[7]. 3. La première personne qui mit au jour la coutume de porter le *kustīγ* fut Jim-šēδ... 6. Et aussi, quand il [l'homme] porte le *kustīγ* autour du corps, il y a une part pour lui de tous les devoirs et bonnes œuvres qu'on accomplit dans la terre divisée en sept *kēšvars*. 7. Il en

[1] J. Mohl, Fragments relatifs à la religion de Zoroastre, p. 6; traduction de Blochet dans la Revue de l'histoire des religions, t. 37, p. 45.

[2] Au commencement de l'histoire humaine.

[3] C.-à-d. Dahāγ.

[4] Communiqué par West, P. T., II, p. 109, note 2.

[5] Composé en langue persane, imitation du Ǧāmāsp-nāmaγ pehlvi-pazend. Le texte de ce passage se trouve chez Spiegel, Grammatik der Pārsisprache, p. 192 sq. C'est évidemment une source récente et sans valeur.

[6] C.-à-d. des *daχmas* ou „Tours de Silence", voir p. 188 de la 1e partie.

[7] Saddar Nasr, ed. by Dhabhar, p. 9—10; West, Pahl. Texts III, p. 268 sq.

est de même quand on met en œuvre le *hama-zor* et le *hama-ašo*[1] et qu'on a mis le kustīk à cet effet. Lorsque, par exemple, quelque habitant de Kašmīr, d'Ērān-vēǵ, de Kangdez ou du Var fait par Jim[2] accomplit une bonne œuvre, et que nous autres nous ne sommes pas à même de l'accomplir au moyen du *hama-zor*, alors ceux-là et nous, qui portons le *kustīk* autour du corps, sommes unis l'un à l'autre et sommes également méritants, l'un avec l'autre.

V. **Ṣäd-där** (version métrique), chap. 94[3]. Sache que ces six *gahanbārs* ont été introduits par Jim-šeδ; c'était Dieu, dis-je, qui ordonna à Jim-šeδ de les observer. Celui-ci avait une table [destinée aux voyageurs]; car c'était sa coutume que chaque fois qu'un étranger arrivait d'un voyage, il l'envoyait dans sa cuisine, afin qu'il mangeât son saoûl. Un jour un dēv entra par la porte sous l'extérieur d'un voyageur. Comme il demandait en hâte à Jim-šeδ quelque chose à manger, celui-ci l'envoya dans la cuisine, en donnant ordre au cuisinier de donner à manger à cet homme-là, jusqu'à ce qu'il fût rassasié. Mais quand ce démon, étant à jeun, fut venu dans la cuisine, il mangea les vivres destinés à Jim-šeδ, et aussitôt il demanda au cuisinier d'autres mets, afin qu'il se rassasiât. Lorsque le cuisinier eut rapporté ceci à Jim-šeδ, celui-ci lui commanda: „Apporte quelques taureaux, et les ayant tués et cuits tu les lui donneras". Le cuisinier s'en alla et fit ce qui lui avait été commandé, mais le démon n'en fut pas rassasié et demanda un met nouveau. Le cuisinier, qui en fut fâché, alla à Jim-šeδ et lui raconta tout en disant: „O Seigneur glorieux et puissant, le bruit d'un grand défaut se répand partout dans le monde: on dit que dans la cuisine du Seigneur glorieux il n'y a pas de tels mets [et en de telles quantités] qu'ailleurs dans le *kišvar*; car il y avait une fois un homme qui avait faim et qui en sortit sans être rassasié; et s'il en est ainsi, quand donc suffira la nourriture au roi des rois?" Le roi ordonna ainsi: „Va et tue des chevaux, des bœufs et des moutons, cuis-les et donne-les lui pour qu'il en mange à sa guise". C'est ce que fit le cuisinier jusqu'au moment où les forces lui manquèrent. Après qu'il l'eut rapporté à Jim-šeδ, celui-ci se lamenta devant Dieu, qui lui ordonna de raconter tout du commencement jusqu'à la fin. Alors Dieu le très juste envoya en toute hâte l'ange Vahman, [qui devait aller] avec la rapidité de la fumée: „Va et prends un bœuf rouge qui à été tué au nom de Dieu qui donne la sagesse, cuis-le dans

[1] Mots faisant partie d'une formule de bénédiction qui termine certaines cérémonies (Note de West). Voir Haug, Essays on the Sacred Language of the Parsis, 4th ed., p. 407, note 1, et 409.

[2] Ces régions — toutes mythiques excepté Kašmīr — occupent aussi une place spéciale dans la géographie mythique du Bundahišn (29. 4 sq.).

[3] D'après Th. Hyde, Hist. Religionis Vet. Persarum, Oxon. 1700, p. 485.

de vieux vinaigre, mais prends soin de faire les choses avec exactitude; tu y ajouteras de l'ail et de la rue, puis tu le verseras du pot au nom de Dieu et le mettras devant lui, afin qu'il en mange." Lorsqu'il eut broyé un peu de pain là-dedans, ce maudit dēv s'enfuit, s'en alla, s'effaça et disparut, et personne ne l'a vu depuis lors. En ce temps-là les gāhānbārs furent introduits, manifestement pour le bien des hommes. Donc si tu t'efforces ainsi de faire ce qui est bon, tu obtiendras de Dieu la [vraie] religion. Plus tard, quand une famine arriva, on prépara un bœuf de la même manière, c'est-à-dire qu'on le cuisit avec de l'ail et de la rue, et on le mangea ainsi, afin que cela produisit un bon effet. Et la disette et la famine disparurent du monde. . . .

Dans les extraits III—V, diverses coutumes religieuses sont attribuées à Jim. Le Ǧāmāsp-nāmäh persan raconte qu'il a introduit la coutume de poser les cadavres sur des *ustūdans* ou des *daχmas*. Une légende étiologique qui explique l'introduction par Jim de cette coutume spécialement zoroastrienne est donnée dans la rivājat persane dont j'ai traduit le commencement dans la première partie de l'ouvrage présent [1], et dont la fin est donnée ci-dessous. L'extrait du 10e chapitre du Ṣäd-där prosaïque traite de l'introduction du *kustīγ*, la ceinture sacrée, que nous connaissons déjà par le récit donné dans le Dāδastān-ī-dēnīγ 39. 16—18 [2].

Le chapitre 94 du Ṣäd-där métrique nous donne une légende étiologique relative à l'introduction des six *gāhānbārs* [3], dont l'origine est racontée d'une toute autre manière dans le Grand Bundahišn [4]; là les six *gāhānbārs* (*gāsānbārs*) marquent les étapes de la création du monde par Ohrmazd. Windischmann met la légende du Ṣäd-där 94 en connexion avec l'introduction de la nourriture animale [5], mais je suis porté à croire que nous avons ici tout simplement un ancien motif de conte de fée; Jim-šēδ est, nous le verrons plus tard, un des héros favoris qui attirent à eux toutes sortes de traits appartenant aux contes populaires.

VI. Rivājat parsie [6]. Comment Jim-šēδ monte sur le trône et accomplit des œuvres de sagesse de toute

[1] P. 184 sqq. La légende en question se trouve p. 187—189.
[2] Voir p. 23.
[3] Voir p. 47, note 2 de la première partie.
[4] Voir p. 22—23 de la première partie.
[5] Voir p. 48 sq.; à comparer la fin de la note 2 p. 11.
[6] Le texte est donné par Spiegel dans son „Einleitung in die traditionelle Litt. d. Parsen" II, p. 327 sqq. Mètre: Mutaqarib. Continuation de la légende que j'ai traduite p. 184 sqq. de la 1e partie.

espèce et tient l'enfer sous les verrous et introduit la coutume de porter la ceinture [qu'on appelle] kustīγ et la fête de *nourōz*, et comment il est trompé par les paroles des diables. Sa royauté dura 700 ans. Le noble Jim-šēδ, ayant mis la couronne d'or sur sa tête, monta sur le trône de feu son père [1]. Sur ce trône il s'assit plein de gloire, et les créatures du monde furent ses serviteurs. Il se ceignit le corps pour exécuter le droit et la justice; les oiseaux, les démons et les parīγs étaient sous ses ordres. Puis Srōš vint à lui et lui parla ainsi: „O roi sage et judicieux! le dieu Ohrmazd t'ordonne: ‚Renouvelle l'usage de ma religion, arrange cette pure et bonne foi, que par là toute erreur puisse être mise de côté. Ceins ton corps avec le *kustīγ*, car par là les devs et Iblīs (c-à-d. Ahriman) seront impuissants. Quiconque se ceint du *kustīγ* sera un habitant du paradis et un adorateur de Dieu, et il aura sa part de la récompense et sera délivré de tout péché et du gouffre de l'enfer.'" Comme un message du haut paradis, Srōš apporta ce signe de la foi, à savoir qu'il le ceignit du *kustīγ*, par quoi le dev et Satan (Ahriman) furent renversés la tête en bas. Srōš apporta ce message du ciel en donnant à cette chose le nom de *kustīγ* et de ceinture sainte. Jim-šēδ s'en ceignit le corps, et avec lui tous les hommes, grands et petits, en portant beaucoup de louanges à Dieu.

Il ouvrit sa main pour donner des lois et faire la justice. Les gens se réjouirent de lui, et lui-même était joyeux. Le monde devint frais comme le haut paradis, et les devs maudits se tenaient éloignés de lui dans leur impuissance. Par sa justice il tenait le monde en ordre d'un bout à l'autre, et la perversité et la diminution étaient complètement déracinées. Alors Vahman, l'amahrspand, l'élu, le mena dans le haut paradis; il le plaça sur les marchepieds du trône de Dieu et lui montra ce trône divin. Étant arrivé devant le trône de Celui qui n'a besoin de rien, il pleura violemment et pria Dieu. Le créateur lui communiqua tous les mystères relatifs à la foi et au monde et à toutes sortes de choses. Puis le créateur de la vie lui dit: „Jim-šēδ! choisis cette bonne religion, rends cette bonne religion brillante dans le monde, de sorte que les corps des devs se cachent [de peur]." Il pleura et dit: „O créateur! oui, je le ferai, fais-moi roi seulement." Dieu lui donna tout ce qu'il désirait, et anneau à cacheter, et trône, et diadème, et le fit roi dans le monde. Mais ce n'était pas pour obtenir la royauté que Jim-šēδ acceptait la religion. Dieu lui donna la souveraineté et la couronne de la grandeur.

Lorsque Jim-šēδ revint du ciel, il descendit sur le puissant mont Alburz. Quand les hommes regardèrent vers le ciel, il virent ce

[1] Dans le rivājat, Jim est le frère de son prédécesseur Taχmōruw. Peut-être les a-t-on considérés comme les fils de Hōšang, le prédécesseur de Taχmōruw.

jour-là des choses merveilleuses; ils virent dans le ciel deux soleils qui se mouvaient rapidement tous les deux: l'un montait vers le ciel, l'autre s'approchait de la terre. Quand Jim-šēδ revint à la terre, les gens demeurèrent ébahis [1]. Ils commencèrent à louer Dieu: „Nous nous félicitons de tes œuvres, ô toi qui montres le chemin! tu as rendu ton serviteur tellement brillant de visage qu'il ressemble, dans sa splendeur, au soleil."

Lorsque le roi prit place sur le trône de la grandeur, il ne chercha ni repos ni joie et tranquillité. D'abord celui qui était sans habillement avait besoin de son habileté, et il prit soin de lui. De matière végétale il fit faire du coton, du ver il fit faire de la soie, et ainsi il rendit noble l'art de faire des vêtements. De soie, de laine et de lin il leur fit fabriquer des vêtements merveilleux. Broder, tisser et coudre et laver [les vêtements] et apprendre tout cela aux hommes, à cette occupation il passa cinquante ans, et il leur enseigna à faire cela à perfection. Puis il s'occupa des instruments de guerre; il amollit le fer aux belles couleurs, et de ce fer il fit faire des casques, des hauberts, des cuirasses, des armures, des poignards, des cottes de maille, des couteaux, des armures pour les chevaux, des épées tranchantes et des massues lourdes. Par ses méditations et ses efforts il créa une grande quantité d'arts, et il passa à cela cinquante cinq ans. [2] Puis le monarque sépara les gens, d'après leurs métiers, en quatre classes: une classe il la plaça gaîment en un rang à droite, il donna à ses membres le nom d'*āsrarān* [3]; à cette classe appartiennent les *dastūrs*, les *mōbaδs*, les *herbaδs* et les [autres] sages, qui doivent adorer Dieu nuit et jour, afin que les dēvs et Satan (Ahriman) soient écrasés et anéantis par là. Cette classe-là, il la fit la première de la société, parce que c'est par elle qu' Ahriman est renversé. Une autre classe le roi la plaça à gauche, et il lui donna le nom d'*arteštār*[*ān*] [4]; elle avait la tâche de faire la guerre et de combattre, elle devait engager la lutte dans le champ de combat des hommes braves. La troisième classe eut le nom de *wāstrioš*[*ān*] [5];

[1] A lire بمندند au lieu de نمندند.

[2] Le chiffre correct serait 50, de même que pour la période qui précède et celle qui suit; l'auteur l'a changé en 55 à cause du rime (*päṅǧ-räṅǧ*).

[3] Les prêtres. Le texte a آثُرُوَن; l'auteur n'a plus connu la vraie forme, car آثُرُوَن va dans le mètre, mais la vraie forme اَثْرُوَن ne va pas.

[4] ارتيشتر, à lire ارتيشتار. Les *artēštārān* sont la classe des guerriers, le deuxième état sous les Sassanides.

[5] واستريوش, la classe des agriculteurs. Sous les Sassanides, cette classe, avec celle des *hutuχšān* (des artisans) font le quatrième état, le troisième étant celui des *dabīrān* (des scribes, secrétaires). Voir Arthur Christensen, L'Empire des Sassanides, p. 19. La rivājat a conservé la répartition plus ancienne des classes avec les wāštriōšān comme le troisième et les hutuχšān comme le quatrième état. La société zoroastrienne primitive, telle

celle-ci il la sépara complètement des autres. Leur devoir était de s'occuper de l'agriculture, afin que le monde tout entier fût cultivé par eux. Il les sépara des autres classes et les établit comme des paysans libres et honorés. Après eux il plaça la quatrième classe, pour elle il choisit le nom de *hutuxšān*[1]. Leur tâche était de travailler joyeusement comme tisseurs, orfèvres, tailleurs, forgerons, moissonneurs et fabricants d'arcs. Il les divisa encore en rangs selon la spécialité de chacun. De cette manière se passèrent de nouveau cinquante ans de la vie de ce [roi] fameux et sans égal. Puis il commanda aux dēvs de mêler en hâte la terre avec de l'eau, et, quand elle fut devenu de l'argile, de pétrir celle-ci avec les pieds, et il leur enseigna à en former des briques. De pierres et d'argile blanche il fit construire des palais et des pavillons, des canaux et des murailles entourant de hauts édifices à coupole. Puis il fit faire de pièces de bois et de branches d'arbres un vaisseau d'un genre merveilleux, et ce vaisseau il le fit nager sur la mer, et le navire alla rapidement d'un kešvar à l'autre. Au moyen du vaisseau il visita toutes les îles, et il tira l'huître perlière du fond de la mer et en retira la perle de belle eau, dont il fit faire des bijoux et des boucles d'oreille. Du rocher il tira les rubis et les pierres précieuses, et puis il retira de la terre de l'argent et de l'or. Il enleva la peau du renard. Parmi les parfums il choisit le musc et l'ambre[2], afin que le nez soit réjoui de ces odeurs. Au moyen de fleurs il créa des jardins et des parcs, et il choisit le santal, l'aloës et la fine eau de rose parmi les parfums. En outre il enseigna aux hommes la médecine, pour se garder contre les maladies douloureuses, et des remèdes contre tous les maux. Tout cela il l'enseigna aux hommes, comme il a été raconté en détail dans le *Šāhnāmāh*. Ainsi d'autres cinquante ans s'écoulèrent. Lorsque cet homme parfait eut terminé ses travaux, il partit sur l'ordre du créateur — car celui-ci l'avait choisi parmi les hommes(?) pour exécuter une œuvre difficile[3] — pour le pont Činvaδ[4], et sur le commandement de Dieu cet homme à l'intention pure ferma la porte de l'enfer. Sur la porte d'entrée de l'enfer il appliqua un verrou, de sorte qu'aucun homme ne mourût pendant son règne. C'était dans le mois Fravardīn, au jour Xurdāδ, qu'il barrait ainsi la route au malveillant Ahriman. Lorsqu'il eut barré

qu'elle se reflète p. ex. dans la légende des trois fils de Zoroastre (voir p. 47), ne connaît que trois classes: les prêtres, les guerriers et les agriculteurs.

[1] [illegible], voir la note précédente.

[2] J'ai renversé l'ordre des deux derniers hémistiches, correction nécessaire, parce que le distique suivant traite des parfums.

[3] La construction de la phrase est peu claire.

[4] Le pont par lequel doit passer l'homme après la mort; pour les bons, le pont s'élargit, de sorte qu'ils passent aisément et entrent dans le paradis; pour les méchants au contraire il se rétrécit, jusqu'à ce qu'il devienne mince comme la lame d'un rasoir, et les damnés tombent en enfer.

le chemin à Iblis (Ahriman) et aux dēvs, il retourna joyeusement de cet endroit; ce jour-là, il orna le trône royal et posa la tiare de la souveraineté sur sa tête. Autour de son trône étaient debout les grands, les dastūrs, les mōbaδs et les chefs. Tous répandaient de l'argent sur lui, sur la couronne et le trône et l'anneau royal. Ce jour-là il l'appela *nourōz*, et il en fit une fête que l'on célébra avec joie de cœur. Ce jour-là Jim-šēδ barra la route de l'enfer et s'assit gaîment sur le trône d'or; il n'y avait ni mort ni vieillesse, ni douleur, ni mal, et il n'y avait non plus ni haine ni orgueil parmi les hommes. Personne ne connaissait le père du fils, car tous les deux étaient également jeunes. Sous le commandement de Jimšēδ étaient alors les nuages et le vent; il n'y avait ni froid ni chaleur, ni envie, ni doute. Il donna au monde un climat paradisiaque et prépara pour le monde toutes sortes de bonnes choses. Il n'y avait ni orgueil, ni colère, ni cupidité, ni besoin, ni chagrin, ni . . . . .[1]. Il affermit tellement la base de l'ordre du monde, que les feuilles ne séchaient ni ne tombaient des arbres, et si l'on cueillait un fruit d'une branche, un autre fruit poussait aussitôt à sa place, et on eut dit que personne n'avait cueilli le fruit, parce qu'un nouveau se trouvait à sa place. L'eau des puits, des fontaines et des courants d'eau ne devenait jamais plus rare. Le roi Jimšēδ rendit le monde semblable au ciel, il brillait lui-même comme le soleil et la lune. Il ordonna de construire des *ustudāns*, et on s'empressa d'exécuter tout suivant ses instructions. Il fit faire sous la terre le Var „fait par Jim" dont j'ai parlé auparavant[2].

Lorsque soixante-dix ans furent écoulés, il arriva que Satan (Ahriman), s'échappa et sortit, et quant il fut arrivé devant le roi Jimsēδ, il réussit, d'une manière ou d'une autre, à chasser la raison de son corps. Il exerça à cette occasion son inimitié contre Jim-šēδ de telle sorte qu'il le rendit très orgueilleux et égoïste. Jim-šēδ convoqua tous les grands des différents kēšvars, tous les dastūrs, les mōbaδs et les chefs, et il parla ainsi aux mōbaδs et aux grands: „Je suis le souverain du monde entier et je suis le Seigneur du haut ciel; sous mes ordres sont les nuages, le vent et la terre. J'ai orné bellement le monde, par moi le chagrin et la douleur et le mal ont été éloignés; je vous ai procuré à profusion la nourriture, le sommeil, le repos et la joie dans le monde. Je suis le souverain du monde entier. Quel Dieu y a-t-il autre que moi? Les créatures du monde vivent par moi, je suis le Dieu de tous les hommes." Quand les dignitaires âgés entendirent ce discours, ils demeurèrent confus de ses paroles; ils courbèrent leur tête devant lui, et personne ne comprenait quel était le sens de son discours. Mais lorsque ces

---

[1] آسمیتی فراز (?).

[2] La relation à laquelle l'auteur fait allusion ici ne se trouve pas dans les extraits publiés par Spiegel.

mots furent prononcés, la Gloire divine l'abandonna, et la fortune lui fut adverse, et quand le bonheur fut troublé pour ce roi, les jours de la souveraineté et du trône furent obscurcis pour lui. Alors Dahāg, le serpent impur, vint en Iran pour le conquérir. Il s'empara de la couronne, du trône et de la tiare, et le roi Jim-šēδ s'enfuit par peur de lui. Le monde était plein de crainte pour sa vie, et il eut son domicile dans les montagnes et les déserts.

L'auteur de cette rivājat a connu et l'ancienne tradition zoroastrienne et la tradition de la cour des Sassanides, conservée et continuée par les chroniqueurs islamiques et Firdausī, et il a utilisé les deux. La rivājat a la forme d'un supplément au Šahnāmāh de Firdausī, dont elle est une piètre imitation.

Jim est ici d'abord le héros de la foi; il accepte la tâche de renouveler la foi et, debout devant le trône de Dieu, il est initié par Dieu lui-même à tous les mystères de la foi et du monde, et Dieu l'investit de l'anneau, du trône et du diadème. Il y a ici bien des reminiscences de la première partie du chap. 2 du Vendidād. L'introduction du kustīʒ est racontée. Dans la relation de l'activité civilisatrice de Jim, la rivājat s'accorde, sauf quelques rares détails, avec le Šahnamāh, dont l'autorité est directement invoquée par l'auteur. Mais la rivājat a conservé les noms des quatre classes sociales dans une forme moins défigurée que celle que nous trouvons dans le Šāhnāmāh [1]. Dans la légende du voyage de Jim au trône de Dieu et de sa descente sur le mont Alburz nous avons peut-être la tradition parsie de laquelle s'est développé le récit des chroniqueurs islamiques des exploits de Jim comme aviateur. L'introduction de la fête de Nowroʒ par Jim est racontée, comme nous allons le voir, dans la plupart des sources islamiques. Un trait nouveau dans la rivājat est la relation de la façon dont Jim verrouilla l'enfer. Cette relation a l'air d'être composée pour expliquer l'état de félicité raconté dans les vers suivants avec des reminiscences des passages de l'Avesta et des livres pehlvis. Puis nous retrouvons l'introduction de la coutume de déposer les cadavres sur des ustudāns, mais ce trait a été faussement placé dans la rivājat: il a été placé au milieu de la période d'immortalité où on n'aura pas eu besoin d'ustudāns. La chute de Jim est expliquée, selon les idées zoroastriennes, par l'influence de puissances ahrimaniques, et ainsi la fermeture de l'enfer a fourni le lien logique entre les deux phases de la vie de

[1] Pour le récit de Firdausī, voir plus tard.

Jim: Ahriman s'échappe de l'enfer fermé et se venge en privant Jim de la raison, de sorte qu'il amène, par son outrecuidance, sa propre perte. Ce dernier motif, la séduction de Jim par le diable, nous le retrouvons sous une forme plus développée dans les sources islamiques.

VII. **Poème persan sur le roi Jim-šēδ et les dēvs,** composé par un certain Nūšīrvān [1]. Ce récit est des temps éloignés où Jim-šēδ était sur le trône. Lorsque Dieu brisa la puissance de ce roi, Dahāγ, l'homme aux serpents, s'empara de son trône; le roi Jim-šeδ, saisi de crainte, s'enfuit devant lui et se cacha, ô noble lecteur, à côté d'une fontaine dans un désert entouré de montagnes. Sa sœur l'accompagnait. Écoute de moi [le recit]; je vais expliquer aux hommes, d'une façon claire, ce qui leur est arrivé. Le nom de cette jeune fille était Jimaγ [2]; elle lui tenait compagnie. Ils restaient ensemble jour et nuit, pleins de tristesse. Écoute ce qui est arrivé à cette jeune fille avec Jim. Ils passèrent sept ans, et pendant cette période ils ne trouvaient pas de joie, mais tous les deux se sentaient opprimés. Oppression et destruction sont les noms d'Ahriman; il ne voit dans les deux mondes rien qu'il aime. Le méchant Satan, en employant une ruse, fit venir de la peine au roi Jim-šeδ. Il envoya deux méchants dēvs à cet endroit pour tromper cet homme vertueux. Lorsque ces deux dēvs vinrent le trouver, Jim-šēδ ne soupçonnait pas leurs projets. Ce grand homme ignorait leur ruse, [il ignorait] qu'il devait plus tard être malheureux à cause de sa propre action. Jim leur demanda en ce moment: „D'où venez-vous à cette heure?" Ceux-ci lui répondirent: „Nous sommes des fugitifs, ô homme généreux; en vous voyant, la joie est entrée dans nos cœurs. Réjouissons-nous maintenant. Nous vivrons ici joyeux et contents." [Puis l'un d'eux ajouta:] „Je vais à l'instant te donner ma sœur et tu me donneras la tienne. Abandonne la tristesse, puisque nous serons heureux tous les deux dans cet endroit. Nous n'avons pas à craindre le roi; en restant ici, nuit et jour, nous vivrons dans la joie et le bonheur, tant que le roi ne connaîtra pas [notre retraite dans] cette contrée: s'il nous savait ici, il nous ferait mourir tous deux." Lorsque le roi Jim-šēδ entendit ces paroles, il fut tout joyeux et rit beaucoup. Il ne soupçonnait point cette tromperie ni cette ruse et fut réjoui de leurs propos. Cet homme ignorant lui donna sa sœur et, en revanche, lui prit la sienne. Lorsque chacun d'eux alla vers

[1] Ms. Suppl. persan 1022 de la Bibl. Nat. de Paris. Ce poème a été publié et traduit par M. Serge Larionoff dans le Journal asiatique, 8e série, t. 14 (1889), p. 59 sqq. Mètre: Häzäǵ. Le manuscrit est sans date, mais assez moderne. Le poème se trouve aussi dans le vol. II du recueil de rivājāt de Dârâb Hormazdyâr (Bombay 1922), p. 208—10.

[2] Forme persane: Ǧämäh.

sa femme, apprends de la révélation ce qui résulta de leur union. Ce jour-là de l'une naquit un singe — apprends cette histoire de moi, ô lecteur heureux! — et en même temps et le même jour [de la sœur de Jim-šēδ] naquit un ours — tu entends, ô homme fortuné! — Tant la femme dev que cette autre femme éprouvèrent à ce moment de grandes souffrances. Alors vinrent au monde en riant les créatures à derrière de monstre — ajoute foi à mes paroles! — Ils passèrent ainsi quelque années, persécutés par Ahriman et pleins de chagrin. Considère la puissance de ce pur créateur et comment il a agi dans cette affaire. La sœur de Jim-šēδ était aussi en butte, alors, aux tourments de la part d'Ahriman. Elle s'adressa en pleurant au Tout-Puissant, qui l'en délivra en l'envoyant dans une caverne. Dieu lui fit connaître les desseins qu'il avait à l'égard de cette femme; mais je ne sais pas si je dois révéler ceci aux hommes.[1] Il frappa d'une défaite les devs de Satan (d'Ahriman), et ils furent exterminés de la surface de la terre. Ces deux [devs] s'enfuirent tristement dans l'enfer. Les devs qu'on appelle *druǰs* devinrent aussi moins nombreuses.

Quand le roi Jim-šēδ connut ces circonstances, il en fut tourmenté jour et nuit. Cent ans après on le tua dans une forêt de la Chine — apprends ceci par moi! — Ce Satan (Ahriman) et Bēvar (Bevarasp, Dahāç), se promenant ensemble, le virent; il était plein de tristesse. Lorsque le roi Jim-šēδ les aperçut, il se mit à pleurer au même moment [en disant]: „Seigneur, envoie-moi tout de suite dans la caverne[2], car je suis très affligé à cause de ces deux personnes." Il y avait, ô noble lecteur, un arbre dans cet endroit. Considère la puissance de ce pur Créateur! Cet arbre s'entr'ouvrit par suite de la bonté de Dieu, pour que le roi Jim-šēδ se cachât à l'intérieur. Dahāç et Satan le tyran ne le virent pas là, tu comprends! il se tint caché dans l'intérieur de cet arbre. Chacun d'eux fut désappointé à cause de lui, mais Iblīs, démon impur et tyrannique, connut — tu comprends! — la situation de Jim-šēδ. Ce Satan de méchante nature dit à Bēvar: „Jim-šēδ est sans doute à l'intérieur de cet arbre." Alors ces deux malfaiteurs s'approchèrent; ils voulaient le tuer, les deux êtres inhumains. Ces deux ignobles personnes ordonnèrent à un menuisier d'apporter une scie et se mirent à scier l'arbre; ils sciérent et étaient joyeux tous les deux. Lorsque la scie commença à couper le corps du roi Jim-šēδ, le soleil disparut du monde. Ils s'en allèrent alors. Le lendemain — entends cette histoire de moi! — cet Iblīs et Bēvar revinrent tous les deux vers ce malheureux. Ils examinèrent l'arbre et furent

[1] L'auteur passe sous silence ici, probablement par peur de froisser la morale des musulmans, la manière dont fut amenée la défaite des démons, à savoir le mariage de Jim-šēd avec sa sœur, le modèle du *χvēδvaγ-das* sacré (voir la rivājat pehlvie, p. 28—29).

[2] Dans laquelle se trouvait sa sœur.

stupefaits de voir qu'il était resté entier par la volonté de Dieu. Ils ordonnèrent de nouveau de le scier, et de nouveau, lorsque la scie fut sur le point de toucher Jim-šēδ, la nuit apparut. Écoute maintenant avec attention et apprends ce que ce Dahāγ et Iblīs le tyran firent pour venir à bout de cet arbre. Il (Iblīs) fit allumer du feu à cet endroit où ils avaient commencé à scier [et ils continuèrent leur travail] — apprends cela de nous! — et le troisième jour — tu entends, ô frère, car cela est vrai, crois-le bien! — ils coupèrent l'arbre avec le roi Jim-šeδ, de sorte que le roi Jim-šēδ dût rendre l'âme. Alors Dieu l'envoya dans l'enfer auprès du dēv Satan, car Dieu le Pur était irrité contre lui; il le condamna à souffrir pendant deux mille ans — écoute cela aussi! — Après deux mille ans — ô noble lecteur, entends ce récit et gardes en bien le souvenir! — le saint Zardušt intervint auprès de Dieu, afin qu'il lui pardonnât, parce que Jim-šēδ se repentait. Dieu le fit passer alors dans le Hamēstaγān [1]; Jim-šēδ y resta pendant mille ans — entends cela de nous! — et après mille ans Dieu l'envoya dans le Garōδmān [2], où il fut joyeux et heureux.

(Suit une série de distiques qui contiennent des exhortations pieuses et le résumé suivant de la vie et de l'œuvre de Jim composé d'après l'Avesta et les livres pehlvis:)

Ce même Jim-šēδ, homme plein de lumière et bienfaisant, éprouva à cause de sa folie des peines et des tourments. Pendant sept cents ans il fut roi du monde, et la main du tyran ne put pas atteindre les hommes. Pendant six cents ans, par ordre de Dieu, il ferma la porte de la mort dans le monde. Il n'y avait ni vieillesse, ni douleurs, ni peines, ni tourments; tous les hommes étaient heureux et vertueux.

Dans ce poème, qui est aussi dépouvu de valeur littéraire que la rivājat précédente, l'histoire du sciage de Jim est présentée avec des détails intéressants: Jim cherche un refuge dans un arbre creux, et il est scié avec celui-ci. Ce motif se retrouve dans une légende juive. Dans le Second Livre des Rois 21. 16 il est raconté, comment le roi Manassé répandit du sang innocent en abondance, jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre. D'après une tradition ancienne, le prophète Isaïe était parmi ceux qui moururent à cette occasion. On trouve cette légende par exemple dans le Talmoud de Jérusalem [3], où il est dit qu' Isaïe, en fuyant devant

[1] Le *Hamēstaγān* est „l'endroit intermédiaire" où doivent rester jusqu'à la résurrection ceux dont s'équilibrent les bonnes et les mauvaises actions.

[2] Le *Garōδmān* (*garō dəmāna* dans les Gaϑās „la demeure des cantiques") est le paradis réservé aux justes.

[3] Voir M. Schwab, Le Talmoud de Jérusalem XI. p. 49; Sanhedrin X.

Manassé, se cacha dans un cèdre; les franges de son vêtement, qui sortaient de l'arbre, le trahirent, et Manassé fit scier l'arbre. Dans un Targoum au livre d'Isaïe on trouve la notice, qu' Isaïe s'enfuit dans un arbre, et lorsque l'arbre fut scié, le sang d'Isaïe coula. Le Talmoud babylonien Jébamoth 49b contient une tradition attribuée à Raba (mort en 352), d'après laquelle Isaïe fut englouti par un arbre, et quand l'arbre fut scié, et que la scie toucha la bouche d'Isaïe, celui-ci mourut. C'est la supposition commune, que l'Épître aux Hébreux 11.37 renferme une allusion à la mort d'Isaïe, d'où il s'ensuivrait que la tradition en question était connue dans les temps apostoliques [1]. La légende est reproduite dans le livre pseudo-épigraphique „Le Martyre du prophète Isaïe", où il n'est pas dit expressément, il est vrai, qu' Isaïe fut scié dans un arbre, mais la description présuppose la connaissance de ce détail chez le lecteur, car il est dit, que le prophète fut scié avec une scie à couper des arbres [2].

Les Arabes ont connu cette légende talmoudique. Ṭabarī raconte [3] comment Isaïe fuyait devant ses persécuteurs: „Et il trouva un arbre, qui s'entr'ouvrit pour lui, et il entra là-dedans. Mais Satan l'avait remarqué, et il saisit les franges de son vêtement et les montra aux autres; puis ils appliquèrent une scie au milieu de l'arbre et le scièrent, jusqu'à ce qu'ils l'eussent coupé en deux avec celui qui était là-dedans". Dans la version de Ṭabarī un trait a été ajouté: l'apparition du diable; ce trait se retrouve dans la légende de Jim que nous venons de reproduire.

Le motif du sciage de l'arbre et du fugitif qui s'y est caché a été transporté par les Arabes à un autre personnage biblique, à savoir Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste. Ṭabarī raconte [4] que Zacharie, fuyant devant Hérode, qui cherchait à s'en emparer, et poursuivi par les Israélites, rencontra Satan, qui avait pris la figure d'un berger, et qui lui donna l'avis de demander à Dieu qu'un arbre, qui se trouvait là, s'entr'ouvrit, de sorte qu'il pût y entrer. Zacharie pria Dieu, et l'arbre s'entr'ouvrit, et il entra là-dedans; mais une frange de son manteau en sortit, et Satan, le prétendu berger, le trahit aux persécuteurs en leur montrant la frange, et alors ils scièrent l'arbre avec l'homme qui se trouvait là-dedans.

[1] Voir Beer dans Kautzsch, Die Apokryphen u. Pseudoepigraphen des Alt. Test. II, p. 121 sqq.
[2] Kautzsch, Apokr. u. Pseudoepigr. II, p. 122.
[3] II, p. 644 sq. [4] II, p. 734.

Larionoff, l'éditeur du poème persan, Basset [1] et Beer [2] sont d'avis que le Jt. 19. 46 est la source commune de la légende persane de Jim d'une part et des légendes juives et arabes d'autre part, ce qui me semble peu vraisemblable. Dans le Jt. 19. 46 il est dit seulement que Jim fut scié, non pas qu'il s'était caché dans un arbre et fut scié avec celui-ci. Ce détail ne se trouve non plus dans aucune source pehlvie, ni dans aucune des sources islamiques anciennes, et c'est pourtant un trait si caractéristique que l'on se figure difficilement comment toutes les sources anciennes l'auraient omis, s'ils l'eussent connu. Il est donc très peu vraisemblable que ce trait-là ait existé dans la légende ancienne à laquelle fait allusion le Jt. 19. 46. L'imagination des orientaux a été toujours fertile quant à inventer des supplices, et la méthode de couper en deux un condamné au moyen d'une hache on d'une scie aura été employée en plus d'une occasion; sous le roi sassanide Šāpur II la jeune chrétienne Tarbo fut coupée en deux [3]. Ce qui me paraît le plus probable, c'est que l'histoire de Jim qui fut scié en deux et la légende d'Isaïe qui trouvait, avec l'aide de Dieu, un refuge dans un arbre, mais qui fut trahi par une frange sortant de l'arbre et puis scié avec celui-ci, n'ont eu à l'origine rien à faire l'une avec l'autre: elles ont vécu, dans les traditions, indépendantes l'une de l'autre pendant des siècles, et c'est dans une période assez récente que la tradition de la mort d'Isaïe, répandue dans le monde musulman par les chroniqueurs arabes, a influencé la légende de Jim comme elle avait influencé celle de Zacharie. Spitjura (Spitūr), le meurtrier de Jim dans les sources anciennes, avait disparu déja dans le Ǧāmāsp-nāmaγ pehlvi, où Jim fut scié par „beaucoup de démons". Dans la version du poème persan, Ahriman lui-même entre en scène d'après le modèle du diable dans la version arabe de la légende d'Isaïe.

Il existe divers traités parsis inédits relatifs à Jim. Deux manuscrits de la bibliothèque de Munich (M. 20, 2 et M. 55, 1^{b} 3) renferment une description brève du Var de Jim avec ses trois quartiers et ses quatre fleuves [4]. Une autre description sommaire

[1] Les Apocryphes éthiopiens, trad. p. R. Basset, III (L'Ascension d'Isaïe), Paris 1894. Cet ouvrage ne m'est pas accessible.
[2] Dans le livre de Kautzsch, passage cité.
[3] Labourt, Le Christianisme dans l'Empire perse, p. 61.
[4] Voir C. Bartholomae, Die Zendhandschriften der K. Hof- u. Staatsbibliothek in München (München 1915), pp. 38 et 119. M. 20 est une copie du ms. Suppl. Persan 46 de la Bibl. Nat. de Paris.

des trois quartiers se trouve dans le ms. M. 68, 6e de la même collection [1].

M. 52, 14 contient sous la forme d'une question et d'une réponse une notice sur la perte de la Gloire subie par Jim, version qui diffère beaucoup de celle du Jt. 19:

Question: Dieu le Très-Haut a repris la Lumière (c.-à-d. la Gloire) de Jim. A qui l'a-t-il donnée? — Reponse: Il l'a divisé en trois parts, dont il a donné une au dieu Mihr (Miϑra) l'autre à Zardušt Spitaman et la troisième aux fils de Zardušt, à savoir Ošēčar, Ošēδar-mah et Sōšans [2].

Dans le Ṣad darband-i-hoš, dans une rivajat pehlvie et dans le ms. M. 55. 1. d. 20 [3] la chute de Jim a une issue heureuse. Voici la substance de cette légende [4]:

Zoroastre demande à Ohrmazd de lui montrer l'âme de l'homme le plus puissant qui ait existé. Ohrmazd appelle l'âme de Jim de la région de l'enfer. Elle vient courbée de chagrin et habillée d'un vêtement déchiré et se tient à l'écart, pleine de honte. Zoroastre demande quelle est cette âme honteuse et malheureuse, et Ohrmazd répond que c'est l'âme de Jim, fils de Vívanghān, qui avait refusé de propager la religion et qui, s'étant laissé tromper par les devs, avait prétendu être lui-même le créateur du ciel, de la lune, des étoiles et de tout l'univers, après quoi la gloire royale l'avait quitté, et il avait été tué par Dahāγ. Alors l'âme de Jim s'adresse à Zoroastre et l'exhorte à éviter les tentations des dēvs et à se laisser instruire par son exemple à lui. Ayant ajouté encore quelques préceptes moraux, il confesse ses pechés et professe son repentir. Puis Dieu lui pardonne, le délivre des châtiments de l'enfer et le fait roi de l'Hamestaγan [5].

La souveraineté de Jim sur le Hamēstaγān est sans doute une reminiscence de sa souveraineté dans le Var.

Suppl. Persan 50 de la Bibl. Nat. de Paris et M. 12. 2. 8 traite de l'introduction des gāhānbārs par Jim-šēδ [6].

---

[1] Ibid. p. 276.
[2] Ibid. p. 88.
[3] Saddar Naṣr and Saddar Bundehesh, ed. Dhabhar (Bombay 1909), p. 98 sqq.: The Pahlavi Rivâyat accompanying the Dádistân-î-Dînîk, ed. by Dhabhar (Bombay 1913), p. 100 sqq.: Bartholomae, l. c., p. 144.
[4] A comparer le Dāδ.-ī-dīn. 39. 18, p. 23 et p. 52, et la fin du poème cité p. 71—73.
[5] Voir p. 73, note 1.
[6] Bartholomae, l. c., p. *17.

Une légende relative aux sept merveilles créées par Jim-šēδ et détruites par Alexandre est très populaire chez les Parsis. Elle se trouve en prose et en vers dans quelques manuscrits de la Bibliothèque Nationale: Suppl. Pers. 47, Suppl. Pers. 1022 [1] et, en transcription pazende, Suppl. Pers. 50, puis dans M. 12. 2. 7, M. 52. 3 et M. 55. 1 d. 29. Les sept merveilles sont [2]: 1. Une lampe qui brûlait toujours sans huile. 2. Un oiseau qui ne jetait pas d'ombre au soleil. 3. Un luth dont la touche était de lapis lazuli, et dont les quatre cordes resonnaient d'elles-mêmes, quand le vent les agitait, et donnaient une musique qui guérissait de la fièvre quiconque l'entendait. 4. Des mouches d'or qui volaient çà et là; celui qui, ayant mangé du poison, entendit le bruit de leurs ailes, fut délivré du poison. 5. Une bouteille qui possédait cette qualité merveilleuse, qu'à un repas, où cent personnes étaient présentes, on pouvait en verser cent sortes de vin, une sorte pour chaque personne. 6. Une arche au-dessus d'une rivière; sur cette arche il y avait une chaise, et sur la chaise était assise une figure d'homme, espèce de fantasmagorie qui ressemblait à un juge, et si deux personnes qui avaient un litige exposaient leur cause devant cette figure, toutes les deux étaient jetées dans l'eau, mais celui qui avait menti était submergé, tandis que celui qui avait dit la vérité nageait à la surface de l'eau [3]. 7. Une coupole à moitié blanche, à moitié noire; l'âme de celui qui avait trépassé apparaissait à cette coupole le quatrième matin à l'aurore après la troisième nuit, et si elle se montrait sur la moitié blanche, elle était un habitant du paradis, mais si elle se montrait sur la moitié noire, elle était condamnée à l'enfer.

---

[1] Le même ms., dans lequel se trouve le poème persan cité ci-dessus, p. 71.
[2] Bartholomae, l. c. p. 151.
[3] A comparer l'ordalie par l'eau.

La généalogie de Jim dans la tradition ancienne.

Jim, le premier homme, ayant été déplacé par Gajomard, Hošang et Taχmoruw, a eu sa place fixe dans la série des premiers pères de l'humanité: il est devenu le frère et le successeur de Taχmoruw. Son père, Vivahvant, en pehlvi Vivanghān [1], d'un dieu du soleil est devenu un homme, et on l'a inséré dans la table généalogique. Tandis que l'auteur du Ǧamāsp-namaγ [2] fait de Vivanghan le fils de Hošang, le Bundahišn (31. 2) a la version, la plus commune plus tard, que Vivanghan était le fils de Janghaδ, fils de Hošang. Le nom de Janghaδ est écrit en pazend, commençant par la lettre *j* dans la forme employée d'ordinaire entre deux lettres, mais non pas au commencement d'un mot, d'ou l'on peut conclure, qu'une lettre est tombée devant le *j* [3]. Cette supposition est affirmée par le Vizirkard-i-denīγ, qui présente le nom sous la forme Ajanghaδ.

Qui est cet Ajanghaδ, père de Vīvanghān? Justi en a donné [4] une explication très plausible. Ajanghaδ est une altération de Vivanghan. C'est un cas bien commun dans l'histoire légendaire iranienne qu'un nom qui n'est en réalité qu'une variante d'un autre est considéré comme le nom d'un personnage particulier, auquel les doctes généalogistes trouvent alors une place dans les tables généalogiques; un tel personnage reste ordinairement un nom sans réalité épique. Ainsi Ajanghaδ ([illegible]) n'est à l'origine qu'une faute d'écriture pour *Vivanghaδ ([illegible]), doublet de Vivanghan, ayant pour origine peut-être le génitif avestique Vīvaŋhatō.

Le Vizirkard-i-denīγ présente une autre version de la généalogie de Jim: Jim, fils de Vivanghan, fils d'Ajanghaδ, fils de Ananghaδ,

---

[1] On a conservé, en pehlvi, le nominatif avestique Vīvaŋha sous la forme Vivanghō, mais l'o et l'n étant exprimés, en pehlvi, par le même signe, on a vu dans ce nom un nom patronymique en -*ān*, et on l'a lu Vivanghān: c'est la forme qui se retrouve dans les textes islamiques.

[2] Voir les Additions et Corrections à la première partie, à la fin de ce volume-ci.

[3] Note de West, P. T. I. p. 130.

[4] Iran. Namenbuch, article: Ayaṅhad.

fils de Taχmōruw, fils de Hōšang Pēšdāδ [1]. Le Vīzirkard, source très récente d'ailleurs, est la seule de nos sources mazdéennes qui fait de Jim, non pas le frère, mais le fils de l'arrière-petit-fils de Taχmōruw. Par une nouvelle faute d'écriture, un Ananghaδ ([illegible]) s'est formé d'Ajanghaδ ([illegible]) et a trouvé aussitôt sa place dans la généalogie. Nous le retrouverons dans les sources islamiques qui remontent au Xvaδāināmaγ.

Le Bundahišn 31.3 donne à Jim trois frères: Taχmōruw, Spitūr et Nārs, Nārsē ou Narsēk surnommé „le Rašnū de Čīn". Nous avons essayé de démontrer [2] que Taχmōruw a une toute autre origine, et qu'il n'a été fait le frère de Jim qu'à une époque relativement récente. Quant à Spītur, le Spitjura du Jt. 19.46, nous savons seulement qu'il est celui qui sciait Jim [3]. Lui aussi, paraît-il, n'a pas été à l'origine le frère de Jim: dans le Jt. 19 il est plutôt un démon. Nārs enfin est surnommé „le Rašnū de Čīn", ce que West, dans une note de ce passage du Bundahišn, rend par „le Minos de la Chine", Rašnū étant l'ange de la justice. Mais la lecture *rašnu* n'est pas sûre, et pour le mot *Čīn*, West rappelle que ce mot, qui désigne généralement la Chine, est employé parfois pour désigner la région de Samarcande (à comparer Bund. 12.13, 22 et 15.29). Le § 5 du chapitre 31 du Bund. renferme quelques détails sur cet homme: „Narsaγ vivait aussi alors, celui qu'on appelle Nesrgīāvān [4]. On dit que ce sort lui est assigné, qu'il doit passer tous les jours dans les bazars [5], et qu'il doit rendre pure toute nourriture" Enfin Nārsāī-ī-Vīvanghān est mentionné, Bund. 29.6., parmi les personnages élus et immortels qui existent et qui assisteront à Sōšans au jour dernier.

Il serait tentant de voir en ce Nārsāī ou Nārsē un premier homme immortel, divinisé, appartenant à la région de Samarcande, un type local de premier homme qui a été inséré dans la généalogie de l'histoire légendaire iranienne commune. Windischmann [6] voulait l'identifier avec l'Aošnara du Jt. 13.131, mais les raisons qu'il allègue à son hypothèse ne me paraissent pas assez solides; Aošnara appartient

[1] West, P. T. I, p. 141, note 8.

[2] P. 135 sqq., de la 1e partie du présent ouvrage.

[3] Voir p. 52.

[4] Lecture très variée. Grand Bd.: *Narsāī-vījāvānīγ* ou *nījāzānīγ*. West dit: "Perhaps we may assume the epithet to have been *niγīr-rijāranīγ* (or *nīyāzānīγ*), "one with a bewildering (or longing) glance". Il faut lire: *Narsāī-ī-Vīvanghān*[īγ] (à comp. Bund. 29.6, cité ci-dessous).

[5] *andar rāzārīhā* (Gr. Bd.): K. 20: *andar azarihā*, „en trouble".

[6] Zor. Stud. p. 153.

tient à une autre époque de l'histoire légendaire : d'après le Dēnkard [1] il était le ministre de Kavi Usan.

La légende a donné à Jim deux sœurs, Arenavak et Saŋhavak, dont l'histoire fait partie de celle de Dahāγ et de Frēδon. Ces deux femmes, dont la première avait un fils doué d'une grande force [2], sont mentionnées dans l'Avesta, mais non pas comme les sœurs de Jim, et il est bien possible qu'à l'origine elles n'ont eu rien à faire avec Jim, pas plus que ne l'ont eu Taχmōruw, Spītūr et Narsāī.

Les livres pehlvis nous donnent les noms de quelques enfants de Jim : le fils Mīraγ Āsfijān et la fille Zijānaγ Zaršam [3]; Vanōfraγišn [4] ou Vanofravišn [5] est peut-être un autre nom de Mīraγ Āsfijān, car de lui descend la famille des Āsfijān à laquelle appartient Frēδōn.

[1] VII, 1. 37 (West, P. T. V, p. 13).
[2] Vištāsp Jašt pehlvi § 2, voir West, Grundr. d. iran. Phil. II, p. 86.
[3] Bund. 31. 4—5, voir p. 38.
[4] Bund. 31. 7. Vanfraγešnī, Gr. Bd.: Vanōfraγišn.
[5] Denk. VII, 2. 70; West. P. T. V, p. 34.

JIM DANS LE XVAδ̌ĀINĀMAΓ ET DANS LA TRADITION ISLAMIQUE.

Les sources islamiques anciennes.

Dans la 1e partie, p. 64, note 1, j'ai mentionné un ouvrage du baron V. Rosen sur le Xvaδāināmaγ qui ne m'était pas accessible. Après la publication de la 1e partie je suis entré en possession d'un exemplaire du mémoire en question [1], et, ne possédant pas la langue russe, je l'ai fait traduire à mon usage. Le traité de Rosen est un supplément important aux recherches de M. Nöldeke sur la tradition littéraire du Xvaδāināmaγ, et les remarques sur le Xvaδāināmaγ que j'ai exposées dans la 1e partie, et qui étaient basées sur les études de M. Nöldeke, doivent être modifiées d'après les résultats du savant russe. Ces résultats sont, dans les grandes lignes, les suivants: L'œuvre d'Ibn el-Muqaffaᶜ n'est pas la seule traduction arabe qui dérive directement de l'original pehlvi, elle n'est pas la „Vulgate" dont dépendent tous les autres *Sijar el-mulūk* composés par des auteurs arabes dans les premiers siècles de l'islamisme; elle est seulement la plus ancienne des traductions. Le savant moderne qui voit dans chaque citation d'un *Sijar el-mulūk* chez un auteur arabe ancien une citation du livre d'Ibn el-Muqaffaᶜ, suit la tradition littéraire arabe des temps postérieurs, où le nom d'Ibn el-Muqaffaᶜ seul restait, tandis que ceux des autres traducteurs avaient disparu; mais rien n'indique qu' Ibn el-Muqaffaᶜ fût, aux temps de Ḥamza et de l'auteur du Fihrist, plus célèbre et plus populaire que ceux-ci. Rosen produit quelques traits qui font ressortir un peu l'individualité littéraire d'un de ces traducteurs peu connus, Musā ibn ᶜĪsā el-Kisrawī, dont la chronique perse date d'environ 860 de notre ère. Puis, en s'appuyant sur les vocables arabes qu' emploie Ḥamza en désignant ses sources, il divise ces sources — qui, toutes, ont dérivé directement de l'original pehlvi — en trois groupes: 1. Les traducteurs: Ibn el-Muqaffaᶜ, Muḥammad

[1] Къ вопросу объ арабскихъ переводахъ худâй-нâмэ, St. Pétersb. 1895.

ibn el-Gahm el-Barmakī, Zādūjāh ibn Šāhūjāh el-Isfahānī. Ils n'ont pas traduit textuellement, il est vrai, mais les suppressions, les réductions et les arrangements parfois arbitraires du texte original ne leur ont pas ôté, dans l'appréciation de Ḥamza, le caractère de traducteur. 2. Les traducteurs-compilateurs: Muḥammad ibn Bahrām ibn Miṭjār el-Isfahānī et Hišām ibn Qāsim el-Isfahānī. Ceux-ci auront inséré dans leurs traductions des épisodes historiques et légendaires pris dans d'autres ouvrages iraniens. 3. Les „rédacteurs": Musa ibn ᶜIsā el-Kisrawī et Bahrām ibn Mardānšāh. Les „rédacteurs" traitent leurs sources avec plus d'indépendance et de critique — critique qui n'est pas scientifique, cela va sans dire —; ils comparent une quantité d'exemplaires du Xvaδāināmaγ et constatent leur différence sur beaucoup de points; puis, en usant d'émendations hardies, en ajoutant des traits empruntés à d'autres ouvrages littéraires, en inventant d'autres traits pour expliquer le désaccord dans les sources, ils essayent de reconstruire ce qu'ils croient avoir été la forme originale du récit. — Enfin Rosen émet l'hypothèse que l'assertion de l'auteur anonyme de la préface du Šāhnāmāh de Firdausī, à savoir que ce poète a suivi une version persane en prose d'un ancien livre historique en pehlvi (c.-à-d. du Xvaδāināmaγ), faite en 957/958 par quatre hommes — dont les noms cités dans la préface en question sont évidemment zoroastriens — sur l'ordre d'Abū Manṣūr ibn ᶜAbd er-razzāq, maître de Tōs, n'est qu'une reminiscence vague et d'une teinte peut-être un peu tendancieuse du fait qu'il existait avant Firdausī un Šāhnāmāh persan, composé par Abū ᶜAlī Muḥammed ibn Aḥmad el-Balkhī, ouvrage qui était bâti en réalité sur les mêmes versions arabes que les chroniqueurs arabes et persans ont utilisées. S'il en est ainsi, il n'existe pas deux traditions distinctes, une représentée par les chroniqueurs arabes et persans et l'autre représentée par Firdausī.

Le baron Rosen, par ses recherches ingénieuses, a levé un peu le voile dont était enveloppée l'histoire de la tradition iranienne pendant les premiers siècles de l'islamisme. Il reste encore beaucoup à faire là, mais le savant russe a indiqué le chemin à suivre pour ceux qui veulent s'engager dans cette matière difficile. Quant à l'essai de reconstruire les grandes lignes de la relation du Xvaδāinamaγ que j'ai risqué dans la 1e partie du présent ouvrage en traitant des légendes de Gajōmard, de Masjaγ et de Masjānaγ et celles de Hošang et de Taχmōruw, la connaissance du mémoire de Rosen ne m'a pas amené à modifier essentiellement mes résultats.

Ibn Qutaïba [1], dans son *Kitāb el-maᶜārif* [2], apporte, d'après „les chroniques des Perses" (كتب سير الأعاجم), cette notice que, parmi les rois persans qui résidaient dans le Fārs, était Jim [3], dont le règne dura 960 ans, et il était chez eux le même que le prophète Salomon.

Dīnawarī A [4]. Noé, en mourant, désigna son fils Sem comme son successeur, et celui-ci fut le premier qui rendit ferme la puissance royale. Et après Sem ce fut Jim, fils de Vīvanghān [5], fils d'Irān, qui fit continuer la splendeur de la puissance royale, et Īrān est le même qu' Arfaχšad, fils de Sem, fils de Noé . . . On dit: Sem était celui qui dirigeait les affaires de la race de Noé après la mort de celui-ci, et il passait l'hiver dans le pays de Ǧūχā [6] et l'été à Mossoul, et sa route, quand il allait d'un endroit à l'autre, était le long du bord du fleuve du Tigre; c'est pour cela qu'on appelle ce pays „la route de Sem" (*Sām-rāh*), et c'est le pays que les Persans appellent Īrān [7]. Et il s'établit dans le ᶜIrāq et fit de ce pays son domaine spécial, et le pays eut le nom d'Īrān-šahr. Et après lui regna son fils Šāliχ, et quand la mort vint à celui-ci, il remit le pouvoir entre les mains de Jim, fils de Vīvanghān, fils de son frère Arfaχšað, et c'est lui qui consolidait les colonnes du royaume et en affermissait les supports, et il fit bâtir dans le royaume des constructions qui indiquassent les routes [8], et fit du jour de *Nowrōz* une journée de fête. On raconte que du temps de Jim les langues tombaient en confusion dans la Babylonie, et cela arriva de la façon suivante: la progéniture de Noé fut nombreuse à cet endroit, de sorte qu'il en fut tout rempli, et la langue de tout le monde était le syrien, qui avait été la langue de Noé; mais un beau matin, quand ils se réveillèrent, leur langue était tombée en confusion, et les vocables étaient altérés, un vocable ayant été échangé contre l'autre, et ainsi chaque fraction de ces hommes parla la langue que parlent leurs descendants aujourd'hui. Puis ils sortirent du pays de la Babylonie, et chaque groupe d'entre eux se sépara des autres pour aller dans sa direction à lui. [Énumération des descendants de Japhet et de Cham.] Et les fils de Sem, fils de Noé, s'établirent avec leur parent Jim, roi du pays de la Babylonie, au temps où

[1] Voir la 1e partie, p. 65.
[2] Ed. Wüstenfeld, p. 320.
[3] La forme arabe et persane du nom est toujours *Ǧäm* (ou *Ǧämm*) et avec le surnom ancien *Ǧämšīd* ou *Ǧämšād*.
[4] Ed. Guirgass, p. 3 sqq.
[5] *Vīvanǧhān*, la forme commune chez les auteurs arabes et persans.
[6] Le texte a جوخى, var, حوخى, Jāq. II. 143: جوخا, district dans le ᶜIrāq.
[7] C.-à-d. ᶜIrāq; confusion assez commune chez les auteurs arabes.
[8] Ce qu'on appelle en norvégien-danois *Varder*.

leurs langues furent changées. Et Sem, fils de Noé, avait cinq fils: Iram (Aram), qui était l'aîné, Arfaχšaδ, ᶜĀlam (Elam), El-Jafar (Lut) et El-Aswar (Assur). [Énumération des éponymes des tribus arabes, descendants d'Iram.] Et quand ceux-ci furent partis, les cœurs des autres descendants de Noé s'animèrent également du désir de partir de la Babylonie; puis Xurāsān, fils de ᶜĀlam, fils de Sem, partit, et il choisit pour sa part spéciale le Khorassan, et Fāris [1], fils d'El-Aswar, fils de Sem, partit, et Er-Rūm [2], fils d'El-Jafar, fils de Sem, et Irmīn [3], fils de Nawraǧ [4], fils de Sem qui fut le maître de l'Arménie, et Karmān, fils de Tāraχ [5], fils de Sem, et Haïṭal [6], fils de ᶜĀlam, fils de Sem, dont la progéniture s'établit derrière le fleuve de Balχ, lequel territoire eut le nom de „pays des Haïṭals"; et chacun de ces hommes s'établit avec ses descendants dans le pays qui fut nommé de son nom et regardé comme le pays de sa famille, et il ne restait avec le roi Jim dans la Babylonie que les descendants d'Arfaχšaδ, fils de Sem. Et quand la tribu de ᶜĀd eut été nombreuse au Yémen, ils furent impies et rebelles. Šadīd, fils de ᶜImlīq (Amalek), fils de ᶜĀd, fils de Iram, fils de Sem, fils de Noé, régnait sur eux. Et il envoya contre les descendants de Sem le fils de son frère, Eḍ-Ḍaḥḥāk, fils de ᶜUlwān, fils de ᶜImlīq, fils de ᶜĀd, qui est celui que les Persans appellent Bēvarāsp. Puis celui-ci marcha contre la Babylonie, et le roi Jim s'enfuit devant lui, mais Eḍ-Ḍaḥḥāk le poursuivit, jusqu'à ce qu'il le vainquit et le fit prisonnier et le scia avec une scie et s'empara de son royaume.

B. (Ed. Guirgass p. 9). On raconte qu'Ibn el-Muqaffaᶜ a dit: Les ignorants parmi les Persans et ceux qui ne connaissent pas les choses, soutiennent que le roi Jim était le même que le roi Salomon, fils de David, mais c'est une erreur, car entre Jim et Salomon il y avait plus de trois mille ans. Et on dit que Nimrod, fils de Kanᶜān, qui était le pharaon connu de l'histoire d'Abraham, était un descendant de Jim et qu'il était le cousin d'Āzar, fils de Tāraχ, qui était le père d'Abraham; car Abraham était le fils d'Āzar, fils de Tāraχ, fils de Nāḥūr, fils de ارعو (Ṭab.: ارغو), fils de Šāliχ, fils d'Arfaχšaδ, que les Persans appellent Īrān; et de la famille d'Arfaχšad descendent tous les Arabes, et à cette famille appartiennent aussi les rois des Persans et leur noblesse parmi les gens du ᶜIrāq et d'autres.

Jaᶜqubi (ed. Houtsma p. 178). Dans son résumé bref de l'histoire primitive des Perses, l'auteur fait allusion à diverses histoires fabu-

[1] Éponyme des Perses. [2] Éponyme des Grecs.
[3] Éponyme des Arméniens. [4] A comp. Jāq. I. 220.
[5] Jaq.: Tāraḥ; Karmān est l'épo yme des habitants de la Caramanie (le Kirmān actuel).
[6] Éponyme des Haïṭals ou Héphtalites („Huns blancs").

leuses que débitent les Persans dans leurs relations sur cette période, entre autres „que la vie était longue et la mort éloignée des hommes''. Jim figure dans la liste des rois avec un règne de 700 ans [1].

Ṭabarī A. (I, p. 179). Mais quant aux savants persans, ils racontent qu'après Taχmōruw régna Jim-šēδ (Ğäm eś-šīδ), et *eś-šīδ* signifie dans leur langue „la splendeur''. On lui donna ce surnom, d'après ce qu'on dit, à cause de sa beauté. Ce Jim était le fils de Vīvanghān et le frère de Taχmōruw. On raconte aussi qu'il régna sur tous les sept climats et réduisit sous ses lois ce qu'il y avait là d'esprits et d'hommes et mit la couronne sur sa tête. Lorsqu'il commença son règne, il dit: „Vraiment Dieu le Très-Loué et le Très-Haut a rendu parfaite notre gloire et nous a accordé son gracieux secours, et nous comblerons de bienfaits nos sujets''. Il inventa la fabrication d'épées et d'[autres] armes et enseigna la fabrication de la soie et de la soie grège et d'autres étoffes filées; et il ordonna de tisser des étoffes et de les teindre, et il fit faire des selles à monter et des bâts et les fit lier sur les bêtes.

B. (I, p. 179). Quelques-uns d'entre les Persans racontent qu'il disparut, lorsque 616 ans et 6 mois de son règne s'étaient écoulés, et que le royaume était sans lui pendant un an. Et [ils disent] que depuis la premiere jusqu'à la 50e [2] année [de son règne] il ordonna de fabriquer des épées, des cuirasses et des armes blanches et d'autres sortes d'armes et des outils de fer pour les artisans. De la 50e à la 100e année [il ordonna] de filer la soie et la soie grège, le coton et le lin et tout ce qu'il est possible de filer, de le tisser, le teindre de couleurs diverses et le tailler de diverses façons et de s'en habiller. De la 100e à la 150e année il divisa les hommes en quatre classes: celle des guerriers, celle des savants, celle des scribes et celle des artisans et des laboureurs; une des classes il la prit à son service [3], et il ordonna à chacune des classes d'exercer continuellement l'occupation à laquelle il l'avait destinée. Mais de la 150e à la 250e année il fit la guerre aux diables et aux esprits, se les soumit et les subjugua, de sorte qu'ils furent humiliés et obéirent à ses commandements. Et de la 250e à la 316e année, il ordonna aux diables de tailler les pierres et les quartiers de roche et de préparer le marbre, le plâtre et la chaux et de construire avec cela et avec de l'argile des maisons et des bains et de préparer la pâte épilatoire, puis d'amener des mers, des montagnes, des mines et des déserts tout ce dont se servent les hommes, et l'or et l'argent et les autres

[1] Voir la 1e partie, p. 66 et 129.

[2] Les textes ont خمس, mais chez Ibn el-Aṯīr, qui a copié Ṭabarī, on trouve le chiffre correct: خمسين.

[3] Ibn el-Aṯīr: de [toutes] ces classes il prit ses serviteurs.

minéraux qu'on peut extraire par la fonte, et les différentes sortes de parfums et de médecines, et ils exécutèrent tout cela d'après ses ordres. Puis, selon ses commandements, il fut construit pour lui une voiture de verre, et les diables y entrèrent, et il la monta et se rendit par l'air dans cette voiture en un seul jour de Démavend, pays où il résidait, jusqu'à Babylone. C'était le jour Ohrmazd du mois Fravardīn, et à cause de ce miracle, dont les hommes étaient témoins, à savoir le voyage par l'air qu'il entreprit de cette façon, ils firent [de ce jour-là] le jour de l'an (*nowrōz*), et il leur enjoignit de célébrer ce jour-là et les cinq jours suivants comme une fête et de se réjouir et de s'amuser pendant ces jours. Et le 6e jour, qui était le jour Xurdāδ, il écrivit aux hommes, qu'il avait mené parmi eux une conduite qui plaisait à Dieu, et que la récompense qui lui était accordée par Dieu était celle-ci: qu'il les rendit exempts de la chaleur et du froid, des maladies de la vieillesse et de l'envie. Pendant 300 années après les 316 ans qui étaient écoulés de son règne, les hommes restèrent [dans un tel état] que rien de ce que nous venons de mentionner ne les frappait. Vraiment, Dieu tenait tout cela éloigné d'eux. Après cette période, Jim commença de dédaigner la grâce de Dieu envers lui, et il rassembla les esprits et les hommes et leur dit qu'il était leur souverain et leur roi, et qu'il était celui qui par sa force avait tenu éloignées d'eux les maladies, la vieillesse et la mort. Et il renia les bienfaits de Dieu envers lui et persévéra dans son erreur; mais personne parmi ceux qui l'entouraient n'osa lui répondre. Et sa situation perdait sa splendeur et ses charmes, et les anges auxquels Dieu avait ordonné de gouverner ses affaires s'éloignèrent de lui. Bēvarāsp, qu'on appelle [aussi] Dahāγ, ayant observé cet état de choses, marcha alors contre Jim, pour le perdre, et celui-ci s'enfuit devant lui. Ainsi Bēvarāsp triompha de lui après cela et lui arracha les intestins et les enroula et le scia avec une scie.

C. (I, p. 181). Quelques-uns parmi les savants persans prétendent que Jim ne cessa de mener une vie louable qu'au moment où cent ans restaient de son règne; mais alors il s'écarta du droit chemin et exigea qu'on l'adorât comme un dieu, et quand il eut fait cela, sa situation se troubla, et son frère Spitūr [1] se leva contre lui et attenta à sa vie, et Jim se cacha pour lui et régna de sa cachette, en errant d'un endroit à l'autre. Puis Bēvarāsp marcha contre lui et subjugua son royaume et le scia avec la scie. — Et il y en a qui prétendent que le règne de Jim dura 716 ans quatre mois et vingt jours.

D. (Suit une relation sur l'autorité de Vahb ibn Munabbih concernant un roi anonyme, dont l'histoire porte une ressemblance parfaite

[1] Le texte a اسفتوز; var. اسبتور, اسعبون, اسفيون. Il faut lire اسفتور, comme l'a observé Stackelberg (WZKM, 12, p. 245—46). Spitūr figure aussi dans le texte anonyme Cod. Spr. 30 (Spiegel dans le ZDMG 45, p. 190).

avec celle de Jim). Il y avait un souverain; c'était un jeune homme. Il dit: „Je trouve dans le pouvoir une jouissance, et il me plaît; mais je ne sais pas si c'est le cas de tous les hommes, ou si moi seul je regarde d'un tel œil le pouvoir parmi eux." On lui répondit: „Oui certainement, tel est le pouvoir royal." Il dit: „Qu' est-ce qui le maintient dans mes mains?" On lui répondit: „Ce qui le maintient dans tes mains, c'est ceci, à savoir que tu es obéissant envers Dieu et ne te révoltes pas contre lui." Il invita quelques hommes parmi les plus notables de son royaume et leur dit: „Restez chez moi comme membres de mon conseil, et les actions que vous trouvez conformes aux lois de Dieu, recommandez-moi de les faire, mais quant à celles que vous trouvez contraires aux lois de Dieu, retenez-m'en, afin que je m'en abstienne." Ils agirent ainsi, lui et eux, et son règne dura de cette façon quatre cents ans, pendant lesquels il était obéissant envers Dieu. Mais alors Iblīs remarqua cet état de choses et dit: „Voilà que j'ai laissé vivre en paix un homme, de sorte qu'il puisse adorer Dieu et régner en roi pendant quatre cents ans." Et il s'approcha de lui, ayant pris la figure humaine. Le roi eut peur de lui et demanda: „Qui es-tu?" Iblīs répondit: „N'aie pas peur, mais raconte-moi qui tu es." Le roi dit: „Je suis un homme parmi les enfants d'Adam." Iblīs lui dit: „Si tu étais un enfant d'Adam, tu serais mort, car les enfants d'Adam meurent. Ne vois-tu pas combien d'hommes sont morts déjà et combien de générations sont parties? Si tu étais de leur nombre, tu serais mort comme eux. Mais tu es un Dieu; ordonne donc aux hommes de t'adorer." Ces paroles entrèrent dans le cœur du roi. Il monta sur le mimbar et harangua les hommes de cette manière: „O hommes! j'ai tenu caché pour vous une chose qu'il est évident que je dois exposer devant vous. Vous savez que j'ai régné sur vous pendant quatre cents ans; si j'avais été un des enfants d'Adam, je serais mort comme eux, mais je suis un dieu: adorez-moi donc!" Alors sa position devint précaire, et Dieu fit la révélation suivante à quelques-uns de ceux qui l'entouraient: „Dites-lui que j'ai été fidèle envers lui aussi longtemps qu'il a été fidèle envers moi, mais s'il abandonne maintenant l'obéissance envers moi et se révolte contre moi, alors il n'est plus fidèle envers moi, et je jure par ma force que je le réduirai sous la puissance de Buχt-nāṣir (Nabukodonossor); celui-ci lui tranchera la tête et enlèvera ce qu'il y a dans son trésor." Car dans ces temps-là, toutes les fois que Dieu se mit en colère contre une personne, il la réduisit sous la puissance de Buχt-nāṣir. Et le roi ne rétracta pas ses paroles, jusqu'à ce que Dieu le réduisit sous la puissance de Buχt-nāṣir, et celui-ci lui trancha la tête et remplit soixante-dix navires de l'or pris dans son trésor. Abū ʤaʿfar [1] dit, qu'il y eut un long espace de temps entre Buχt-

[1] C.-à-d. Ṭabarī.

nāṣir et Jim, à moins que ce ne fût Dahāγ qui fût appelé alors du nom de Buχt-nāṣir.

E. (I, 183). Mais quant à Hišām ibn el-Kalbī, j'ai entendu dire qu'il a dit: Après Taχmōruw régna Jim, et les peuples de son temps étaient heureux et étaient une race gigantesque. Il (Hišām) a raconté ce qui suit: On a dit qu'il (Jim) posséda le pouvoir pendant 619 ans, étant obéissant envers Dieu, et sa situation étant élevée, et les pays étant réunis dans ses mains, mais que plus tard il se révolta et forma des exigences criminelles; et Dieu permit à Dahāγ de le réduire sous sa puissance: il marcha contre lui avec 200000 hommes, et Jim s'enfuit devant lui [et se tint caché] pendant cent ans, après quoi Dahāγ le saisit et le fit scier avec une scie. Il (Hišām) a dit: Tout le règne de Jim, depuis son avénement jusqu'à ce qu'il fut tué, dura 719 ans.

Bel'amī A. (trad. de Zotenberg, I, p. 63 sqq.). Le culte des idoles vint du roi Jim-šēδ. La cause de cela fut que Jim-šēδ était ce roi qui s'était emparé de la souveraineté de tout l'univers. Or Jim signifie, en langue persane, une chose que rien ne surpasse en beauté. Partout où Jim-šēδ allait, l'éclat qui sortait de sa personne se réfléchissait sur les portes et sur les murailles. Il posséda l'empire pendant mille ans, et pendant ces mille ans il ne fut pas un seul instant incommodé, ou malade. Or Jim-šēδ pensa en lui-même et dit: „Qui est-ce qui est semblable à moi?" Lorsqu' Iblīs eut connaissance de sa pensée et que cette parole lui eut frayé la route, il jeta dans son cœur des tentations, de sorte que Jim-šēδ dit en lui-même: „Je ne suis point un homme, car j'ai régné pendant mille ans sans avoir aucun mal." Or, un jour, à l'heure de la sieste, cette tentation agitait son cœur. Le diable descendit par la fenêtre et dit: „Je suis un ange venu du ciel;" et il se tint debout devant Jim-šēδ. Jim-šēδ leva la tête et vit le diable. Il lui dit: „Pour quelle affaire es-tu venu?" Le diable lui répondit: „On m'a envoyé du ciel devant toi." Jim-šēδ lui demanda: „Que savent de moi les anges du ciel?" Le diable poussa un profond soupir et dit: „Tu sais bien toi-même qui tu es." Jim lui demanda: „Qui suis-je?" Le diable répondit: „Tu es le Dieu du ciel et de la terre, et toutes ces créatures, c'est toi qui les as formées. Maintenant je suis venu pour te dire de bien gouverner ce monde. Tous les anges espèrent en toi." Jim-šeδ demanda: „Quelle preuve y a-t-il que je sois le Dieu du ciel et de la terre?" Iblīs répondit: „La première preuve en est qu'aucune créature ne peut voir un ange, et tu m'as vu face à face. La seconde preuve en est que ta vie est parvenue à mille ans, et dans cet espace de temps tu n'as éprouvé ni peine, ni maladie, ni incommodité, et l'ennemi n'a jamais remporté la victoire sur toi." Jim lui dit: „Maintenant que faut-il que je fasse pour monter au ciel?" Iblīs répondit: „Il faut sortir, réunir tous

les hommes, faire apporter mille charges de bois, ordonner qu'on y mette le feu, et tu diras à tous ces hommes: „Je suis Dieu; quiconque se prosternera devant moi et m'adorera, pourra se retirer; et quiconque ne voudra pas le faire, je le brûlerai dans ce feu." Après cela Jim-šēδ fit faire un grand feu par l'ordre du diable; il réunit tous les hommes et brûla des créatures innocentes afin que les hommes reconnussent sa divinité. Ensuite il envoya cinq lieutenants pour parcourir le monde, et il leur donna des armées. Il assigna à chacun d'eux un pays, et il leur donna des chevaux, des mulets, des chameaux, des ânes, des bœufs, des tentes, des baraques, de l'or, de l'argent et d'autres choses semblables. Ces lieutenants se mirent en marche avec leurs armées pour les lieux où ils avaient reçu l'ordre de se rendre. Ensuite on fit cinq figures à l'image de Jim-šēδ, et quiconque voyait ces figures disait: „C'est Jim-šēδ lui-même." Jim-šēδ ordonna de faire ces figures en or, en argent et en pierres précieuses, et il en donna une à chacun de ses lieutenants, afin qu'ils les emportassent avec eux, et qu'ils ordonnassent aux hommes de se prosterner devant elles au préjudice de Dieu. Un grand nombre de créatures commirent le mal de cette manière. Ces lieutenants dirent aux hommes: „Cette figure est votre dieu, adorez-la." Ensuite plusieurs années s'écoulèrent, et Jim-šēδ mourut; ses lieutenants moururent aussi. Ces figures restèrent entre les mains des hommes, qui les adorèrent. Les noms de ces lieutenants étaient: Jaġūṯ, Suwāᶜ, Jaᶜūq, Wadd et Nasr. Quelques années après la mort de ces lieutenants, on donna leurs noms à ces cinq idoles, et les hommes trouvèrent plaisir à l'idolâtrie. Enfin Dieu envoya le prophète Noé pour qu'il rappelât les hommes à Dieu. Ceux-ci firent à Noé la réponse que Dieu nous a conservée dans le Coran; ils dirent: „N'abandonnez point vos dieux, n'abandonnez point Wadd, Suwāᶜ, Jaġūṯ, Jaᶜūq et Nasr. Ils en ont déjà séduit un grand nombre. Ta prédication ne servira qu'à augmenter l'erreur de ceux qui sont injustes" [1]. L'origine du culte des idoles a été comme nous venons de le dire.

B. (Zotenberg I, p. 102 sqq.). Histoire du roi Jim-šēδ. Or on dit que Jim-šēδ était frère de Taχmōruw; il posséda tout l'univers et fut très-beau de visage. Jim signifie „éclat", et on le nomma Jim parce que, dans tous les lieux où il allait, il répandait un éclat qui sortait de sa personne. Jim-šēδ suivait la religion du prophète Idrīs, et il fut le premier homme qui fabriqua des armes, telles que les cimeterres, les couteaux, les piques, les cuirasses etc. Avant lui, les armes des hommes étaient des pierres et des bâtons. Ce fut Jim-šēδ qui introduisit dans le monde l'usage de recueillir le coton, de faire de la toile, de filer la soie et de la tisser. Il introduisit aussi l'usage des différentes couleurs, telles que le noir, le

[1] Sūr. 71. 22—24.

blanc, le rouge, le jaune, le vert, et autres couleurs semblables. Toutes ces choses n'existaient point avant Jim-šēδ. Il força les dēvs à lui construire des thermes; et ils tirèrent pour lui du fond de la mer toutes les pierres précieuses qui s'y trouvaient, à quelque profondeur qu'elles pussent être. Les hommes apprirent alors des dēvs l'art de plonger; et ils surent comment il faut s'y prendre pour aller au fond de la mer et en tirer des perles. Jim-šēδ enseigna aux hommes à suivre des routes sur les montagnes, et à marcher dans les déserts. Il ordonna aux dēvs de tirer de la terre la chaux, la céruse, le cinabre, le vif-argent, et plusieurs autres substances semblables. Les dēvs firent pour Jim-šēδ tout ce qu'il était convenable de faire. Jim-šēδ introduisit l'usage des fleurs odoriférantes et la manière de préparer les parfums, tels que le musc, l'ambre et le camphre.

Jim-šēδ partagea toutes les créatures du monde en quatre classes. Les militaires formaient une de ces quatre classes. Jim-šēδ leur dit: „Gardez les armes et les chevaux, et ne vous éloignez pas de ma porte; si vous agissez autrement, je vous punirai". Les écrivains et les gens doués de science et d'instruction, de prudence et de jugement, formaient une autre classe. Jim-šēδ leur dit: „Vous ne vous occuperez que des affaires qui vous concernent". Jim-šēδ enseigna à la troisième classe l'agriculture, et à la quatrième des métiers, tels que ceux d'orfèvre, de cordonnier et plusieurs autres semblables, et il dit: „Que chacun fasse son travail et ne s'occupe pas d'autre chose." Jim-šēδ établit des inspecteurs sur ces différentes classes, et il dit aux militaires: „Vous serez attachés à ma personne"[1]. Ensuite Jim-šēδ plaça des savants à la tête des quatre classes, afin que ces savants l'instruisissent matin et soir de ce que chacun faisait la nuit, le jour, pendant le mois et pendant l'année. Si quelqu'un s'écartait des règlements qu'il avait établis, il le faisait mettre à mort. Ensuite Jim-šēδ demanda aux savants: „Que doit faire un roi pour ne pas perdre son trône?" Les savants lui répondirent: „Il doit-être juste et équitable, et délivrer l'opprimé de la main de l'oppresseur". Alors Jim-šēδ institua la coutume de demander justice; il assembla les sages et les savants, s'assit sur son trône et rendit la justice. Tous les hommes accoururent vers lui, et on nomma ce jour *nowrōz*. Or, au commencement de chaque mois, Jim-šēδ s'asseyait ainsi pour administrer la justice, et sept cents ans se passèrent de cette manière. Pendant tout cet espace de temps, Jim-šēδ n'éprouva aucune incommodité, son règne ne fut point interrompu, aucun ennemi ne se leva contre lui, et il n'eut aucun sujet d'affliction.

Un jour, à l'heure de la sieste, Jim-šēδ était seul dans sa maison, et un grand nombre de personnes de différentes classes se

---

[1] A comparer Ṭab. B: „une des classes, il la prit dans son service" (p. 85).

tenaient à sa porte. Iblīs entra par la fenêtre de la maison. Jim-šēδ lui dit: „Qui es-tu, et comment as-tu pu entrer ici? Or Jim-šēδ pensait qu'Iblīs était du nombre des personnes qui se tenaient à la porte de sa maison, et qu'il s'y était introduit par la ruse et sans en avoir obtenu la permission. Iblīs entra en conversation avec Jim-šēδ, et il lui dit: „Je suis un ange du nombre de tes anges, et je suis descendu du ciel pour te donner des conseils". Jim-šēδ lui répondit: „Quels conseils me donnes-tu?" Iblīs lui dit: „Dis-moi qui tu es." Jim-šēδ lui répondit: „Je suis l'un des enfants d'Adam." Iblīs lui dit: „Tu te trompes, tu n'es pas un homme. Considère que, depuis que tu exerces la royauté, tu n'as jamais été malade; d'ailleurs, les rois sont dépossédés, ils meurent, ils ont des ennemis qui se lèvent contre eux, et toi tu n'as éprouvé aucun de ces maux. Si tu étais du nombre des enfants d'Adam, tu en aurais éprouvé une partie; or tu n'en as éprouvé aucun, parce que tu es Dieu; mais tu ne te connais pas toi-même. Tu étais d'abord dans le ciel, et le soleil, la lune et les étoiles étaient tous sous tes ordres, et tu les dirigeais bien. Tu es descendu ensuite sur la terre pour rendre la justice aux hommes et remonter après cela au ciel; mais tu as oublié ce que tu es. Moi je suis ton ange, et tu as des droits sur moi. Je suis venu vers toi pour te faire savoir qui tu es. Maintenant toute la terre t'appartient, et tu as rendu la justice aux hommes; fais-toi donc connaître à eux, et ordonne-leur de t'adorer; et quiconque ne t'adorera pas, jette-le dans le feu". Or nous avons déjà rapporté une partie de cette histoire, mais ici elle sera racontée plus au long. Jim-šēδ demanda donc à Iblīs: „Quelle preuve as-tu de ma divinité?" Iblīs lui répondit: „Quel besoin as-tu de preuves autres que celles qui sont sous tes yeux? Je suis un ange; un homme ne peut pas voir un ange, et tu me vois". Après avoir dit ces paroles, Iblīs disparut. Jim-šēδ se laissa tromper par les paroles d'Iblīs. Le lendemain il fit faire un grand feu, et, après avoir réuni toutes les créatures, il leur dit: „Je suis le Dieu du ciel et de la terre; adorez-moi, autrement je vous ferai tous brûler dans ce feu". Jim-šēδ envoya des lieutenants dans toutes les villes, et nous avons déjà fait connaître les noms de ces lieutenants et ceux des idoles qu'ils emportèrent. Toutes les créatures, dans la crainte d'être brûlées, adorèrent Jim-šeδ. Après cela, un homme, dont le nom était Bēvarāsp, partit de l'extrémité du royaume de Jim-šēδ et s'avança contre ce prince. — Histoire de Bēvarāsp. On rapporte que Bēvarāsp s'avança, et qu'il s'empara du trône et des villes de Jim-šeδ, avec une armée dont Dieu connaît le nombre. Lorsque Bēvarāsp arriva dans le royaume de Jim-šēδ, ce prince était à Démavend. Bēvarasp alla à Démavend, et, lorsqu'il y arriva, Jim-šeδ s'enfuit et se cacha. Bēvarāsp s'empara alors de tout l'univers. Jim-šeδ se tint caché pendant un an. Lorsque Bēvarāsp eut découvert sa retraite, il s'empara de sa personne et le fit scier en deux, depuis la tête jusqu'aux pieds.

Masudi. *Murūj ed-dahab.* **A** (Barbier de Meynard II, p. 112—13). Puis (après Taχmoruw) régna son frère Jim, qui résida dans le Fars. Une tradition place le déluge à cette époque, et la plupart des hommes sont d'avis que le *nowroz* fut institué pendant son règne avec les cérémonies sur lesquelles nous aurons occasion de revenir. Telle est l'opinion d'Abu ʿUbaida Maʿmar ibn el-Mutannā [1], qui s'appuie sur le témoignage de ʿUmar surnommé Kisra, personnage qui dut à sa connaissance de la Perse et de ses rois le laqab de ʿUmar Kisra. Jim mourut après un règne de six cents ans, ou de sept cents ans et six mois. Il créa différents arts, bâtit de nombreux monuments, trouva des procédés nouveaux et voulut être adoré comme un Dieu. Après lui régna Bēvarāsp. . . . Les historiens s'accordent à dire que Jim mourut par son ordre.

B. (IV. p. 45—46). S'il faut en croire un savant versé dans l'histoire du monde et des dynasties, Jim fut le premier roi qui établit le culte du feu et le propagea parmi les hommes. Il leur enseigna que le feu était l'image de la lumière du soleil et des étoiles, il démontra la supériorité de la lumière sur les ténèbres et lui assigna des degrés. Plus tard, ses sujets se divisèrent et chaque secte adora une chose à elle, pour se rapprocher de Dieu par son intervention.

Kitab-et-tanbih (ed. de Goeje p. 85, trad. de Carra de Vaux p. 123). Jim [fut roi] sept cents ans et trois mois.

Ḥamza el-Isfahani (éd. et trad. de Gottwald). **A.** Dans la première liste chronologique des rois de Perse, I. 1 (éd. p. 13, trad. p. 9). Jim, frère et successeur de Taχmōruw et fils de Vīvanghān est nommé avec un règne de 716 ans.

B. D'après la seconde liste, I. 3 (éd. p. 24—25, trad. p. 17), Jim, fils de Vīvanghān, régna, après son frère Taχmōruw, sur les sept climats pendant 616 ans, après quoi il fut chassé par Bēvarāsp et se tint caché pendant cent ans.

C. Dans le résumé de l'histoire de Perse qui forme le 4e chapitre du livre premier, Ḥamza mentionne le règne de Jim de la manière suivante (éd. p. 31, trad. p. 21): Jim-šēδ. La signification du mot *šēδ* est „brillant"; aussi le soleil est-il appelé *χūršēδ*. On dit que Jim-šēδ portait ce surnom, parce qu'il sortait de lui une splendeur. Il était Jim, fils de فنونجهان, fils de اخنجهذ, fils de اینجهذ, fils de Hošang Pēšdaδ. Parmi ses hauts faits il y a des choses dont abondent les chroniques et que j'omets, afin que la relation contenue dans ce chapitre ne soit pas trop longue. Une des merveilles qu'il créa était un pont qu'il jeta sur le Tigre, et qui subsista longtemps, jusqu'à ce qu' Alexandre le démolit. Puis les rois voulurent

[1] Mort à Basra en 825 de notre ère, voir Brockelmann, Gesch. d. arab. Litt. I, p. 103.

le restaurer, mais ils ne purent pas, et alors ils construisirent [1] le pont (ordinaire [2]) sur le fleuve. Les traces du pont de Jim-šēδ existent encore dans les excavations près du Tigre, au bord ouest du fleuve, près de deux villes de [l'ensemble de] Madāin. Les marins l'évitent quand l'eau tombe. Jim fut celui qui fonda la ville de Ctésiphon, la plus grande parmi les sept villes qui constituent Madāin.

Muṭahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī (Le Livre de la Création et de l'Histoire, publ. et trad. p. C. Huart, III). **A.** (texte p. 7, trad. p. 8). Sachez que les Mazdéens reconnaissent le caractère de prophète à Jim-šēδ [3], à Gajōmard, à Frēδōn et à Zoroastre, dont le livre est l'Avesta.

B. (texte p. 23, trad. p. 25). Les annales des Perses démontrent que le roi qui régnait du temps de Noé était Jim-šēδ, frère de Taχmōruw, ou Taχmōruw lui-même, à cause de la concordance qu'il y a entre une partie des récits qui les concernent; mais Dieu sait mieux [la vérité]!

C. (texte p. 41, trad. p. 43). On a rencontré, dans le livre de l'„Histoire des rois du Yémen", un passage où il est dit que Dieu envoya Hūd au peuple de ᶜAd et Ṣāliḥ aux Ṯamūdites, du temps de Jim-šēδ, le roi du territoire de Babylone; mais Dieu sait mieux la vérîté.

D. (texte p. 46, trad. p. 48). Quant aux deux vrais croyants, le premier est Salomon, fils de David (le salut soit sur eux!), que les Persans croient être Jim-šēδ, et le second Ḏu'l-Qarnaïn . . . .

E. (texte p. 106, trad. p. 109). Les Musulmans et les Gens du Livre n'attribuent aucun miracle à Salomon, ni le pouvoir de réduire à l'obéissance les ǧinns, les hommes et les démons, ni la connaissance du langage des oiseaux et des bêtes, ni la faculté d'être porté par le vent, et d'extraire de la terre la pâte épilatoire, le plâtre et les minéraux, la construction des bains et d'autres choses encore, sans que les Persans attribuent la même chose au roi Jim-šēδ, mais je ne sais pas si celui-ci est, selon leur opinion le même que Salomon ou non. Si ce qu'on rapporte de lui est vrai, il ne peut être qu'un prophète, car de tels miracles n'arrivent qu'à des prophètes.

F. (texte p. 140 sq., trad. p. 145 sq.). Puis régna Jim-šēδ [4]; la signification de *šēδ* [4] est „rayons et lumière". Il était Jim-šēδ, fils de خرمه, fils de Vīvanghān [5], fils de Hōšang-Pēšdāδ. On lui attribue des

---

[1] Il faut supprimer les mots على عقد.

[2] Voir ci-après le Muǧmil et-tawārīχ C et Ibn el-Aṯīr B.

[3] Le texte a partout *Ǧām-šād*. L'ē moyen-persan devient en néo-persan généralement ī, mais en quelques cas ā. La forme *Ǧām-šād* se trouve aussi chez Jaᶜqūbī et une fois chez Ṭabarī.

[4] Le texte porte comme toujours: *Ǧām-šād*, et immédiatement après: *šād*.

[5] ويونكهان.

miracles et des merveilles, parmi lesquels ceux-ci: on prétend qu'il posséda les sept climats, qu'il régna sur les génies et sur les hommes, et qu'il donna l'ordre aux démons de lui construire une voiture sur laquelle il monta et avec laquelle il partit et se mit à planer dans les airs, là où il voulait. Le premier jour où il y monta était le premier jour du mois de Fravardīn; il apparut avec sa lumière et sa splendeur, et alors ce jour-là fut nommé *nourroz*. On dit qu'il s'occupa de l'astrologie et de la médecine, qu'il employa les fioles, les briques, la pate épilatoire, les bains chauds. On fait de lui des éloges plus grands que ceux qui sont appliqués à Salomon, fils de David; on prétend que ses vœux étaient toujours exaucés. Il demanda à son Seigneur de dispenser ses sujets de la mort et de la maladie. Son peuple s'augmenta à tel point que la terre devint trop étroite; il demanda à son Seigneur de l'élargir, et Dieu lui commanda de se rendre à la montagne d'Alburz, qui est la même que la montagne de Qaf qui entoure la terre, et d'y ordonner à celle-ci de s'étendre de trois cent mille parasanges de toute sa circonférence: ce qu'elle fit. Puis Jim-šeδ devint impie et rebelle malgré ce que Dieu avait fait pour lui; et il tomba sur la terre, sa splendeur et son rayon disparurent, et il s'enfuit en errant sur la terre pendant cent ans. Alors Dahāγ s'empara de lui et le fit scier avec une scie. Sachez que celui qui croit aux miracles des prophètes doit croire à ces choses-là, quand la tradition en est sûre; si donc ce que l'on rapporte à ce sujet est vrai, cet homme est sûrement un prophète; et si ce n'est pas vrai, ses aventures ne peuvent être qu'une supposition et une falsification. Dieu sait mieux la vérité!

Xvarazmī (*Mafātīḥ el-ᶜulūm*, ed. van Vloten, p. 49). Jim. Son surnom est *šēδ*, c.-à-d. le luisant, et c'est pour cela que la lumière du soleil est appelée en persan *χuršēδ*, le soleil étant appelé *χur*.

Parmi les géographes arabes du 10ᵉ siècle de notre ère, **Iṣṭaχrī** (Bibl. Geogr. Arab. I, p. 123) et, d'après lui, **Ibn Hauqal** (ib. II, p. 194) rapportent une allégation, sans fondement selon eux, mais accréditée par la plupart des Persans, à savoir que Jim, qui précédait Dahāγ comme roi, était le même que Salomon.

En-Nadīm [1], **Kitab el-Fihrist A.** (I, p. 12). On rapporte que le premier qui écrivit fut Jim-šeδ, fils de Vīvanghān. Il avait fait sa résidence à Asan [2] dans les districts côtiers de Tustär, et les Persans racontent que, lorsqu'il s'était rendu maître du monde, et les esprits et

[1] Abū-l-Faraǧ Muḥammad ibn Isḥāq en-Nadīm el-Warrāq el-Baġdādī, m. environ en 995 de notre ère. Le Fihrist fut composé vers 988. Je cite l'édition de Flügel, Leipz. 1871.

[2] D'après Flügel probablement Bāsīān dans le Xūzistān.

les hommes s'étaient soumis humblement à lui, et il avait imposé la corvée à Iblīs, alors il ordonna à celui-ci de mettre au jour ce qui était caché, et puis Iblīs lui apprit l'art d'écrire. J'ai lu dans le *Kitāb el-wuzarā*, composé par Abū ʿAbdallāh Muḥammad ibn ʿAbdūs eǧ-Ǧahšiārī, ce qui suit; il dit: Il y avait peu de livres et de lettres avant le règne de Vištāsp, fils de Lōrāsp, et il n'était pas possible aux gens de cette époque d'exposer leurs opinions un peu plus amplement et d'expliquer avec précision et élégance les opinions qu'ils portaient dans leurs cœurs. Parmi les paroles de Jim-šēδ, fils de Vīvanghān, dont le souvenir reste et qu'on a notées est celle-ci qu'il dit à Āδarbāδ: „Vraiment je t'ai chargé du gouvernement des sept climats, et je t'ai fait parvenir une récompense pour le gouvernement dont je t'ai chargé."

B. (I, p. 238. L'auteur cite un passage d'un livre, *Kitāb en-nahmuṭān*, d'Abū Sahl ibn Nowbaχt, traitant de l'origine et du développement des différentes sciences, de l'astronomie, des sciences historiques, des connaissances de la terre et du ciel etc.). Et c'était au temps du roi Jim, fils de Vīvanghān. Les savants surent ces choses-là et déposèrent leur science dans des livres et expliquèrent ce qu'ils y avaient déposé, et en même temps ils firent la description du monde et de sa grandeur et du commencement de ses affaires et de son fondement, des étoiles qui y sont, et comment il en est des racines médicinales et des drogues, et des arts magiques et d'autres choses semblables, à savoir des instruments que savent manier les hommes selon leurs bons ou mauvais désirs. Tel était l'état de choses pendant une certaine période, jusqu'à ce que le règne vint à Dahāγ, fils de Qajj.

C. (I, p. 309). On dit — mais Dieu le sait et le comprend le mieux! — que Salomon, fils de David, fut le premier qui asservit les esprits et les diables et en fit ses esclaves. Et d'autres disent que, selon l'opinion des Persans, le premier qui les asservit fut Jim-šēδ, fils de Vīvanghān.

Ibn Maskūjāh, *Taǧārib el-umam* [1] (Caetani, p. 8 sqq.). Jim-šēδ etait le frère de Taχmōruw, et la signification du mot šēδ est „éclat"; car il était un homme rayonnant de beauté (?). Il régna sur les climats et suivit l'ancienne politique avec cette innovation qu'il divisa le peuple en classes et états, et il arrangea l'état des scribes et décréta que chacun devait rester dans son état. Il fit quatre sceaux, un pour la guerre et les avant-gardes, avec l'inscription „modération", un pour le trésor et les finances, avec l'inscription „civilisation", un pour la poste, avec l'inscription „vitesse", et

[1] The Tajârib al-umam or History of Ibn Miskawayh (Abu ʿAlī Aḥmad ibn Muḥammad), reproduced in a Facsimile from the MS. at Constantinople by Leone Caetani, I, Leyden 1909 (Gibb Mem. Series).

un pour les tribunaux, avec l'inscription „équité"; et ces inscriptions furent conservées sous les rois des Perses jusqu'au temps de l'islamisme. Et les scélérats et les diables qu'il subjugua, il les força à exécuter des travaux difficiles, et il les humilia en les faisant détacher des pierres et des quarts de roche des montagnes et préparer la chaux et le plâtre et les matériaux pour construire des bâtiments et l'argile; et il fit exploiter les mines et faire d'autres travaux difficiles semblables. Sa conduite était bonne, et les scélérats et les criminels avaient peur de lui, parce qu'il les forçait à exécuter les entreprises difficiles. Il institua le Nowrōz et en fit un jour de fête en commandant aux hommes de s'amuser ce jour-là. Mais plus tard il changea sa conduite, et le résultat de son œuvre, qui tourna au mal, fut que la faiblesse se manifesta dans les pays, et les scélérats s'enhardirent contre lui. Et parmi les choses qu'on raconte relativement à sa conduite changée est ceci, qu'il se montra orgueilleux et tyrannique envers ses ministres et ses scribes et ses généraux, qu'il se retira des affaires et s'adonna aux plaisirs sensuels en cessant d'avoir soin des affaires d'État auxquelles il devait présider en personne. Bēvarāsp, que les Arabes appellent Dahāγ, s'en aperçut et sut que les peuples se détournaient de lui, et après avoir tenu conseil avec ses amis les plus intimes, il envoya en secret aux hommes de Jim-šēδ des personnes qui devaient les gagner à sa cause à lui, et il intrigua contre lui, jusqu'à ce qu'il fût devenu assez fort; alors il l'attaqua. Jim-šēδ s'enfuit devant lui, et Bēvarāsp le poursuivit, jusqu'à ce qu'il s'en emparât, après quoi il fit un exemple de lui en le faisant scier en deux avec une scie. Mais auparavant, avant que sa destinée s'accomplît, Jim-šēδ avait fait des voyages dans les pays. (Diverses opinions sur la généalogie de Dahāγ-Bēvarāsp.) Il y en a qui croient, que Jim-šēδ avait marié sa sœur à un des grands de sa famille, qu'il fit ensuite roi du Yémen, et qu'elle mit au monde le fils Dahāγ.

Ta'alibi A. (Éd. de Zotenberg, p. 10). Règne de Jim-šēδ, descendant de Hošang. — Jim-šēδ, appelé Jim par abréviation, est supposé être le même que Salomon, fils de David. Mais c'est là une insigne imposture et une grande erreur; car ces deux rois sont séparés l'un de l'autre par un espace de temps de plus de deux mille ans. On les a identifiés parce que le règne de Jim et les circonstances de sa vie présentent avec la vie et le règne de Salomon certaines analogies: la force, la puissance, la soumission des génies et des hommes, et d'autres. Mais pour l'origine, le temps et le lieu, quelle différence entre eux!

B. (ib. p. 11). Lorsque Jim fut maître des sept climats et que les génies et les hommes lui furent soumis, il les harangua en ces termes: „Je suis votre souverain par la majesté émanant de Dieu dont il m'a investi et la part de sa lumière dont il m'a revêtu,

pour que je civilise la terre, protège les hommes, répande la justice, pratique largement la générosité, pour que je fasse régner le bien et détruise le mal.” Ses sujets se prosternèrent devant lui, lui témoignèrent leur satisfaction et le bonheur qu'ils auraient d'être sous son pouvoir. Et Jim se consacra à faire de bonnes actions et à accomplir des œuvres méritantes. Il enseigna à faire des armes, des cuirasses, des selles, des brides et autres appareils et instruments. Puis il recommanda de filer la soie, la soie grège, le lin et le coton, d'en tisser et coudre les différents genres de vêtements et de s'en couvrir. Il groupa les hommes en classes: la classe des guerriers qui gardent les frontières; la classe des médecins et des prêtres; la classe des scribes et calculateurs et celle des commerçants et artisans. Il ordonna à tous d'exercer la profession qu'il leur avait assignée, et chacun s'appliqua à sa sphère d'action sans en jamais dépasser les limites. Jim combattit ensuite les démons rebelles; il les tailla en pièces, en obtint une victoire complète, les réduisit en captivité et en fit de misérables esclaves qu'il faisait travailler à de durs travaux: à tailler des pierres et des quartiers de roc dans les montagnes, à produire du marbre, du plâtre, de la chaux et du ciment. Il les força à construire de superbes édifices, des châteaux fortifiés, des bains, des roues hydrauliques et des moulins, des ponts de bois et de pierre et à extraire des mines l'or, l'argent, le cuivre et le plomb. Il enseigna ensuite à extraire le musc, l'ambre et les autres parfums, à en faire usage et à en jouir, et aussi à employer les plantes médicinales, les remèdes et les aromates, à les chercher au loin, à en faire des électuaires, à les mélanger et en faire usage selon les règles de la médecine. Il ordonna de faire des barques, des bateaux et des vaisseaux avec leurs gréements et de s'en servir, enfin de faire chercher par des plongeurs les perles dans la mer.

Jim fit construire un char d'ivoire et de bois de teck et le fit couvrir de brocart; après y être monté, il ordonna aux démons de le porter sur leurs épaules dans la région qui est entre le ciel et la terre. Il voyagea ainsi dans l'air, de Démavend à Babylone, en un seul jour. Ce fut le jour d'Ohrmazd, du mois de Fravardīn, le premier jour du printemps, qui est le commencement de l'année, le renouveau, ou la terre ressuscite après son engourdissement. Les hommes dirent: „C'est un jour nouveau, une heureuse fête, une puissance réelle, un roi extraordinaire!” Et ils firent de ce jour, qu'ils appelèrent *nowrōz*, leur fête principale, louèrent Dieu d'avoir fait parvenir leur roi à un tel degré de grandeur et de puissance et lui rendirent grâces de tout ce qu'il leur avait accordé, par la bonne fortune de ce roi et sous l'ombre de son gouvernement, en fait d'aisance, de bien-être, de sécurité et de richesses. Ils célébrèrent la fête fortunée en mangeant et en buvant, en faisant résonner les instruments de musique et en se livrant entièrement aux divertissements et aux plaisirs.

Après cela, Jim demeura roi pendant trois cent trente ans, respecté et heureux, jouissant de la vie la plus douce et la plus agréable, tenant les rênes du monde, dirigeant l'État, maître absolu des génies et des hommes. Ses sujets recevaient les pluies en leur saison, et d'abondantes moissons et récoltes; ils étaient contents d'avoir les vivres à bas prix, des chemins sûrs, leurs troupeaux bien portants; ils n'étaient exposés, ni aux dommages causés par des froids rigoureux ou des chaleurs torrides, ni aux atteintes des épidémies et autres maladies; ils étaient préservés de la disette, de la misère et de l'émigration, des émeutes et des guerres, de la sécheresse, des tremblements de terre, des coups de foudre et autres calamités et catastrophes.

C. (Ib. p. 15.) Dans le livre des Institutions (*Kitāb el-ājīn*, c.-à-d. l'*Ājīn-nāmaγ*) il est dit que du temps de Jim, les hommes étaient classés suivant l'âge et que le plus âgé avait la préséance; du temps de Dahāγ, suivant la richesse et l'opulence; sous le règne de Frēδon, suivant les services et le mérite; du temps de Manuščihr, suivant l'origine et l'ancienneté; du temps de Kai Kāūs, selon l'intelligence et la sagesse; du temps de Kai Xusrav, selon le courage et la vaillance; du temps de Lōrāsp, selon la foi et la pureté; sous les rois suivants, selon les belles actions; enfin, du temps d' Anošarvān, selon l'ensemble de ces qualités, sauf la richesse et l'opulence qu'il dédaignait. On disait aussi que Jim traitait ses sujets avec la mansuétude d'un père; Dahāγ, comme une femme sa rivale; Frēδōn était pour ses sujets comme un frère, Frāsijāv comme un ennemi, et Vištāsp comme un maître à l'égard des enfants.

D. (Ib. p. 16.) Derniers évènements du règne de Jim: Lorsque, possédant en abondance les biens du monde, un prestige et un pouvoir immenses, Jim fut parvenu à l'apogée de sa puissance et que son règne et sa vie se prolongeaient, alors son cœur s'endurcit, il devint hautain et présomptueux, il fut plein d'orgueil et de morgue, altier et impérieux et il dit: „Je suis votre maître suprême". Il se refusa à rendre hommage à Dieu et arriva à s'attribuer la divinité. Alors sa flamme ne tarda pas à s'éteindre, son coursier tomba, sa puissance s'écroula, son prestige s'évanouit, le reflet de la majesté divine se retira de lui. Des évènements graves survinrent dans son empire, le peuple devint hostile, on se révolta ouvertement contre lui et il fut en proie aux infortunes. Dahāγ le Himyarite qui, en persan, est appelé Bēvarāsp, du pays d' Yémen, marcha contre lui avec des troupes nombreuses et une force formidable et fondit sur lui comme l'aigle sur le lièvre. Jim s'enfuit sous un déguisement et Dahāγ s'empara de son empire, de ses biens, de ses femmes, de ses troupeaux, de ses cavaliers et de ses fantassins, enfin de tout ce que Jim avait possédé. Il ne cessa pas de le poursuivre et de le faire surveiller et de lui couper les routes, jusqu'à ce que, sur quelque rivage, Jim, dans le plus triste état, tomba entre ses mains. Après l'avoir pourchassé comme le chat fait de la souris,

Dahāγ le coupa en deux avec une scie. D'après une autre tradition, il le jeta aux bêtes féroces, qui le déchirèrent avec leurs dents et leurs griffes. Puis il retourna dans sa résidence et au siège de son gouvernement. Jim avait régné cinq cent vingt ans. Mais on attribue aussi à son règne une durée moindre ou plus longue. Dieu le Très-Haut connaît le mieux la vérité.

Bīrūnī A (Chronol., éd. Sachau p. 103, trad. p. 111). Dans sa première liste chronologique des rois des Perses — suivant l'opinion de la plupart des Persans — l'auteur résume les traits principaux de la vie de Jim-šēδ: Jim, fils de Vivanghān, surnommé *šēδ*, ordonna de fabriquer des armes; il régna 50 ans, jusqu'à ce qu'il ordonna de filer et de tisser, puis 50 ans, jusqu'à ce qu'il ordonna d'arranger les hommes en quatre classes, puis 50 ans, jusqu'à ce qu'il fit la guerre aux diables et triompha d'eux, puis 100 ans, jusqu'à ce qu'il ordonna aux diables de fendre des quartiers de roche et de les transporter. Ensuite, après 66 ans il ordonna aux diables de faire une voiture, et quand elle fut prête, il y monta. Puis les hommes vécurent pendant 300 ans dans un bonheur parfait, après quoi Jim disparut et demeura en cachette 100 ans durant, jusqu'à ce que Dahāγ le vainquit, lui arracha les intestins et le scia avec une scie. Le nombre total des années du règne de Jim est donc de 616 ans + 100 ans en cachette.

B. La deuxième liste (éd. p. 106, trad. p. 113) „d'après l'Avesta", assigne à Jim 616 ans de règne; les 100 ans en cachette manquent.

C. La troisième liste (éd. p. 108, trad. p. 114), qui est bâtie sur la reproduction de la version du mōbaδ Bahrām donnée par Ḥamza, porte 616 ans + 100 ans en cachette.

D. (éd. p. 216, trad. p. 200: sur la fête du jour de l'an). Un des savants persans raconte que la raison pour laquelle on appelle ce jour-là *nowrōz* est la suivante: Les Ṣābiens apparurent au temps de Taχmōruw [1]; mais quand Jim-šēδ eut pris possession du pouvoir royal, il renouvela la religion, et cette œuvre, qui fut accomplie au nowrōz, fut appelée „le nouveau jour"; et ce jour fut institué jour de fête, bien que déjà avant cette époque il eût été célébré. Et on raconte aussi, quant à la raison pour laquelle ce jour est devenu jour de fête, que Jim-šēδ, après avoir fait construire la voiture, y monta ce jour-là, et que les esprits et les démons le portèrent en l'air de Démavend jusqu'à Babylone en un jour. Aussi les gens firent-ils de ce jour un jour de fête à cause du miracle qu'ils avaient vu ce jour, et ils introduisirent la coutume de jouer à la bascule pour imiter Jim-šēδ. Et quelques-uns parmi eux racontent que Jim voyageait beaucoup dans les pays, que, lorsqu'il voulut entrer dans l'Azerbeïdjan, il se plaça sur un trône d'or, et que les

[1] Voir p. 206 de la 1e partie.

hommes le portèrent sur leurs nuques; et quand les rayons du soleil tombèrent sur lui et que les hommes le virent, ils l'admirèrent et se réjouirent de lui et firent de ce jour-là un jour de fête.

E. (éd. p. 216, trad. p. 200). Et ce devint une coutume générale que les gens, dans leur commerce entre eux, échangeassent des présents de sucre. La raison en est, selon Āδurbaδ, mobaδ de Bagdad, la suivante: la canne à sucre fut découverte sous le règne de Jim et au jour de Nowrōz, et elle n'avait pas été connue auparavant. La chose se passa ainsi: Jim aperçut une canne pleine d'un liquide et qui suintait beaucoup de sa sève; puis il en goûta, et ayant trouvé qu'elle était d'une douceur agréable, il ordonna de tirer la sève de la canne et d'en faire du sucre. Le sucre était fait le cinquième jour, et on se le donnait l'un à l'autre comme un don qui devait porter bonheur. Et on en faisait le même usage à la fête de Mihrgān.

F. (éd. p. 217, trad. p. 202: sur le „grand Nowrōz", le 6 Fravardīn): Et on raconte que le matin de ce jour il apparaît sur la montagne de Būšanǧ [1] une personne muette, une botte d'herbes aromatiques à la main; elle est visible pendant une heure, puis elle disparaît et reste invisible jusqu'à la même heure de l'année prochaine. Et Zādujäh dit dans son livre, que la raison en est que le soleil se lève dans le sud, direction appelée Awāχtar [2]. C'est que le maudit Iblīs avait fait cesser la bénédiction, de sorte que les gens ne purent pas se rassasier de nourriture et de boisson, et il avait empêché le vent de souffler, de sorte que les arbres se desséchèrent et que tout le monde allait périr. Alors, selon l'ordre de Dieu et par sa direction, Jim vint à la contrée du sud [3], et il marcha contre la demeure d'Iblīs et de ses compagnons et y demeura quelque temps, jusqu'à ce qu'il eût mit fin à cette calamité. Puis les gens revinrent à l'ordre, à la bénédiction et à la prospérité et furent délivrés du malheur. Cela fait, Jim retourna au monde et apparut ce jour-là comme le soleil, la lumière rayonnant de lui, de sorte qu'il brilla comme le soleil. Et les gens furent étonnés de l'apparition de deux soleils, et tous les arbres desséchés verdirent. Alors les gens dirent: „*Rōz-ī-now*", c.-à-d. „un jour nouveau". Et chacun d'eux fit planter de l'orge dans un vase ou autrement pour en tirer

---

[1] Būšanǧ est un village dans le district de Hérat, à une journée de voyage de cette ville, sur la route de Nīšāpūr. Voir Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate p. 431.

[2] *Afāhtar* dans le texte de Bīrūnī. Il y a ici une erreur dans le texte, car *awāχtar* (forme pehlvie, dérivant de l'adjectif avestique *apāχtara-*) est le nord: la forme persane correspondante, *bāχtar*, a la signification de „l'ouest".

[3] Lire: du nord. Le nord est la demeure des démons d'après la conception des zoroastriens (à comparer p. 57 de la 1e partie). Voir la note précédente.

un bon augure, et après ce temps la coutume s'établit de semer ce jour autour d'un vase sept sortes de blé sur sept colonnes, et de ce qui en poussait on tirait des présages sur les céréales de l'année à venir, sur leur bonne ou mauvaise qualité. Ce jour-là Jim fit proclamer à ceux qui étaient présents et écrivit à ceux qui étaient absents, qu'ils eussent à démolir les anciens temples et à ne construire aucun nouveau temple ce jour-là.

G. (éd. p. 217, trad. p. 202): Or, Jim mena parmi eux une vie qui plaisait à Dieu et Dieu le récompensa en délivrant son peuple des maladies et de la détresse, de l'envie, des calamités, des peines et des malheurs, de sorte que personne ne fut malade et qu'aucun être vivant ne mourut tout son règne durant, jusqu'à ce que Bēvarāsp, le fils de sa sœur, parut, le tua et s'empara de son royaume; mais le nombre [des hommes] s'était accru à un tel degré que la terre devint trop petite pour eux; aussi Dieu la rendit trois fois plus grande qu'elle n'avait été auparavant. — Et il leur ordonna de se laver avec de l'eau pour être purifiés de leurs péchés et de le faire chaque année afin que Dieu tînt éloignés d'eux les malheurs de l'année. Quelques-uns disent que Jim avait commandé de faire des canaux, et que l'eau y fut introduite ce jour-là; et les gens y virent un présage de prospérité, et ils se lavèrent avec cette eau qui leur était envoyée. Ensuite leurs descendants ont considéré comme un bon augure d'imiter les générations précédentes.

H. (éd. p. 218, trad. p. 203; il s'agit toujours du grand Nowrōz): Et ce jour-là les gens s'aspergent d'eau l'un l'autre, et la raison en est la même que la raison pour laquelle on se lave. D'autres disent que cette coutume date en effet du temps où la pluie fut tenue éloignée de l'Ērānšahr pendant longtemps; mais lorsque Jim-šēδ eut pris place sur son trône et annoncé la bonne nouvelle que nous avons mentionnée, ils eurent une pluie abondante; et ils la considérèrent comme un bon augure et se versèrent l'eau de pluie les uns sur les autres, et cette coutume s'est maintenue chez eux.... Ce jour-là, Jim fixa les poids et mesures, et les rois suivirent sa fixation en la trouvant de bonne augure.

I. (éd. p. 226, trad. p. 212): Le 14 du mois Daï (Daδv), le jour Gōš, est la fête qu'on appelle *Sīr-sūr* („la fête de l'ail"). Ce jour-là on mange de l'ail, on boit du vin et on fait cuire des herbes avec des morceaux de viande, par quoi on veut se garder contre le diable. Et la cause de cette fête est que les gens voulaient chasser l'affliction, lorsqu'ils étaient opprimés par suite du meurtre de Jim-šēδ, qu'ils étaient pleins de tristesse et avaient juré de ne jamais toucher ce qui est gras. Et la coutume resta chez eux, et au moyen de ces mets on se guérit des maladies attribuées aux mauvais esprits [1].

---

[1] Le *Burhān-i-qāṭiʿ* mentionne la Sīr-sūr comme une fête célébrée par les Persans le 14e jour de chaque mois solaire; ce jour-là, on mange de la viande

Firdausi (éd. Vullers I, p. 23—34, trad. de Mohl I, p. 33—47) fait de Jim-šeδ le fils de Taχmoruw et lui donne 700 ans de règne. Tout le monde était calme et sans discorde à son avènement, et les devs, les oiseaux et les parīγs lui obéirent. La prospérité du monde s'accrut. Il dit: „Je suis orné de la Gloire divine, je suis roi et je suis mobaδ; j'empêcherai les méchants de faire le mal, je guiderai les esprits vers la lumière". D'abord il s'occupa des armes de guerre; pendant l'espace de cinquante ans il fit amollir le fer et en fit faire des casques, des lances, des cuirasses, des cottes de maille et des armures pour les chevaux. Pendant cinquante ans il s'occupa de la fabrication des vêtements, faisant faire des étoffes de lin, de soie, de soie grège, de laine, de poil de castor et de brocart, et enseignant aux hommes à tordre, à filer et à entrelacer la trame dans la chaîne, puis à laver l'étoffe ainsi faite et à en faire des habits. Pendant cinquante ans il divisa les hommes en classes; la première était celle des *āsravān* [1] qui se vouèrent aux cérémonies du culte, et à qui il assigna les montagnes pour y adorer Dieu. La seconde était la classe des *artēštārān* [2], les guerriers, les chefs des armées et les défenseurs du trône; la troisième classe formaient les *wāštriōšān* [3], les agriculteurs, qui labourent, sèment et récoltent, et qui, bien que pauvres, n'obéissent à personne et vivent librement, sans ennemis et n'ayant pas de querelles. La quatrième classe était les *hutuχšān* [4], actifs pour le gain et pleins d'arrogance. Il assigna à chacune des classes sa place. Puis il ordonna aux dēvs de mêler de l'eau avec de la terre et d'en former des briques, de construire de hauts édifices, des bains et des palais. Il fit tirer du rocher, pendant un autre espace de temps, des pierres précieuses, des minéraux et des métaux précieux comme le rubis, l'ambre jaune, l'argent et l'or. Il inventa des parfums, le baume,

---

et de l'ail, et on croit se protéger par là contre la folie due à l'influence des ǵinns. Ce jour-là on envoie les enfants à l'école et on commence à leur enseigner un métier.

[1] Les manuscrits portent آموزیان ou کاتوزیان; la rivājat parsie citée ci-dessus (p. 67), qui, ici, a pour source le Šāhnāmäh, a اثورنان. En considérant le mètre nous pouvons établir presque avec certitude que la forme employée par Firdausī a été اثوربان.

[2] Les manuscrits portent نیساریان, mais la rivājat rend probable que la lecture originale a été ارتیشتار, sans la terminaison du pluriel qui n'irait pas dans le mètre.

[3] Dans le texte: نسودی. La rivājat porte واستریوش, mais l'auteur parsi, en suivant la relation de Firdausī, a dû reconstruire cette forme d'après ses connaissances sur l'histoire de la société zoroastrienne, car le mètre prouve que Firdausī n'a pas employé la forme correcte.

[4] Dans le texte: اهنوخوشی; la forme originale aura été peut-être هوتوخشی. L'auteur de la rivājat l'aura alors corrigée eu هتخشان.

le camphre, le musc, l'aloës, l'ambre et l'eau de rose. Il inventa la médecine, les remèdes contre tous les maux, et il mit au jour tout ce qui était secret. Enfin il parcourut les mers dans un vaisseau et visita les pays. Avec tout cela s'écoulèrent de nouveau cinquante ans. Ensuite il fit construire un trône incrusté de pierreries, et sur son commandement les dēvs le soulevèrent et le portèrent vers la voûte du ciel, où Jim-šēδ luisit comme un soleil. Les gens se rassemblèrent autour de son trône, stupéfaits de sa splendeur, et versèrent des joyaux sur lui, et ce jour-là eut le nom de *nowrōz*: c'était le 1er Fravardīn, un jour de repos et de fête, que l'on célébrait avec le vin et la musique, et qui s'est conservé jusqu'au temps de l'auteur en souvenir de Jim-šēδ. Ainsi se passèrent trois cents ans, pendant lesquels la mort était inconnue, et il n'y avait ni douleurs ni malheurs, et les dēvs étaient ceints comme des esclaves. Le roi reçut toujours des messages de Dieu, et, pendant longtemps, les hommes ne virent en lui rien que de bien. Mais à la fin il devint orgueilleux et ne voulut plus adorer Dieu. Il convoqua l'armée et les grands et leur dit: „Je ne reconnais aucun monde au dehors de moi; c'est moi qui ai fait naître les vertus dans l'univers, et jamais le trône glorieux des rois n'a connu un maître comme moi; c'est moi qui ai parfaitement ordonné le monde, et la terre n'est devenue ce qu'elle est que par ma volonté. C'est à moi que vous devez votre nourriture, votre sommeil, votre tranquillité; c'est à moi que vous devez vos vêtements et toutes vos jouissances. Le pouvoir, le diadème et l'empire sont à moi. Qui oserait dire qu'il y a un roi autre que moi? J'ai sauvé le monde par les médecines et les remèdes, de sorte que les maladies et la mort n'ont atteint personne: tant que le monde aura des rois, qui d'entre eux pourrait éloigner la mort, si ce n'est moi? C'est moi qui vous ai doués d'âme et d'intelligence; et tout homme qui ne m'adore pas est un Ahriman. Maintenant que vous savez que c'est moi qui ai fait tout cela, il faut reconnaître en moi le créateur du monde". Les mōbaδs, silencieux, laissèrent tomber la tête. Alors la grâce de Dieu quitta Jim-šēδ, et le monde se remplit de discorde. Le jour s'obscurcit devant Jim-šēδ, sa puissance disparut; il demanda pardon à Dieu, mais la grâce l'avait définitivement abandonné.

Suit, dans la version de Firdausī, le récit de la jeunesse du prince arabe Dahāγ et de son commerce avec Iblīs [1]. — Cependant, en Iran, il y a des révoltes partout. Une armée d'insurgés, se joint à Dahāγ, lui promet de lui obéir et lui offre le pouvoir royal en Iran. Dahāγ fait invasion en Iran, chasse Jim-šēδ et s'empare de son pouvoir, de ses trésors et de son armée. Cent ans durant, Jim-šēδ resta caché aux regards des hommes, mais dans la centième année, apparaissant sur le bord de la mer de Chine, il fut saisi par Dahāγ qui le fit scier en deux.

[1] Je me propose de traiter ailleurs de la légende de Dahāγ.

Käršasp-namäh (Turner Macan p. 2099—2127 [1]; résumé, p. 2099): Dahāγ (Bevar), dans une lettre à Jim-šēδ, se moque des prétentions de celui-ci à être traité en dieu, refuse de lui donner ce titre et l'invite au combat en menaçant de le donner à manger aux serpents qui ont poussé sur les épaules de Dahāγ. P. 2100: Après avoir lu la lettre, Jim envoie chercher le messager de Dahāγ. Il est assis, entouré de sa cour; cachant sa peur, il promet de suspendre Bēvar, quand il l'aura vaincu, dans un puits, la tête en bas, et de faire pendre tous ses partisans. Il donne au messager connue réponse que, si Dahāγ veut la guerre, il l'aura, mais que, s'il se ravise et se repent de son audace, lui, Jim-šēδ, lui pardonnera et lui donnera pour récompense des trésors, le pouvoir et la gloire, et enfin lui fournira des criminels pour servir de nourriture à ses serpents. P. 2101: Bēvar ricane de cette réponse et rassemble son armée pour la guerre. Lorsque les armées se heurtent, (p. 2102) les troupes de Jim-šēδ sont défaites. Jim-šēδ s'avance en personne contre l'ennemi et essaye encore une fois, sur le champ de bataille, de le gagner par des promesses, (p. 2103) mais Dahāγ se moque de nouveau de lui en disant que Jim-šēδ devrait être son esclave à lui, vu que Jim-šēδ n'a qu'une seule vie, tandis que lui, Dahāγ, en a trois (à savoir sa propre vie et celles de ses deux serpents); il renversera le pouvoir de Jim-šēδ, donnera sa cervelle à manger aux serpents et s'emparera de tout ce qu'il possède. Puis ils luttent, d'abord à la lance, ensuite à la massue. P. 2104: C'est une lutte tellement formidable, que la terre tremble chaque fois que les coups sont reçus dans les boucliers, taudis que les pieds des chevaux s'enfoncent dans la terre. Ils recommencent la lutte en se servant des épées, mais le combat reste indécis. A la tombée de la nuit ils descendent des chevaux et luttent corps à corps, à la lumière des torches. P. 2105: Le combat se continue ainsi sans relâche pendant trois nuits et trois jours. Le quatrième jour les serpents qui sont aux épaules de Dahāγ, n'ayant reçu aucune nourriture pendant tout ce temps, commencent à lui causer des douleurs, et

[1] Épopée dans le genre du Šāhnāmah de Firdausī, composée par ʿAlī ibn Aḥmad el-Asadī eṭ-Ṭūsī, fils de l'autre Asadī contemporain de Firdausī. Le Kāršāsp-nāmäh fut composé vers le milieu du 11e siècle de notre ère. (voir Ethé dans le Grundr. d. iran. Phil. II, p. 234). L'extrait, comprenant environ 950 distiques, que donne Turner Macan dans le 4e volume de son édition du Šāhnāmah (Calc. 1829), renferme le commencement du poème, jusqu'à la naissance de Kāršāsp, descendant de Jim-šēd. Une édition très raccourcie du Kāršasp-namäh entier a paru à Bombay, l'an 1307 de l'hégire. Lorsque le sommaire ci-dessus fut écrit (en 1918), l'édition du Kāršāsp-nāmäh de Cl. Huart n'existait pas. Le premier volume de cette édition (le livre de Gerchásp, publié et traduit par Cl. Huart, Paris 1926), le seul qui a paru jusqu'à présent (1928), contient, pp. 37—91, le récit en question; cependant, le commencement, pp. 2099—2108 chez Turner Macan, manque dans l'édition d'Huart.

plein de rage il frappe d'un coup d'épée violent Jim-šēδ, qui n'a plus de bouclier. Grièvement blessé au bras, Jim-šēδ prend la fuite. P. 2106: Tandis qu'un combat gigantesque s'élève entre les armées, Jim-šēδ s'échappe et retourne à sa cour, où il se fait panser (p. 2107) et tient un discours à son fils, à qui il communique son plan. P. 2108: il veut renoncer à la couronne et au pouvoir royal et s'enfuir sous un déguisement pour vivre en cachette. P. 2109: Jim-šēδ met en œuvre son plan et part en secret pendant la nuit. Dahāγ s'empare de son royaume et fait biffer le nom de Jim-šēδ dans tous les documents. Il envoie des hommes dans toutes les directions pour prendre des informations sur lui. P. 2110: Ayant subi beaucoup de peines, Jim-šēδ arrive enfin à une grande ville magnifique dans le Zābulistān, où règne le roi Kūrāng qui a une fille d'une beauté merveilleuse. [P. 2111: D'après la loi du pays celui qui prétend à la main de la princesse doit lutter corps à corps avec elle: si le prétendant remporte la victoire, il l'épousera; mais la princesse, à l'aide d'une femme versée dans la magie, à jeté à terre tous les prétendants. [1]] P. 2112: Jim entre dans la ville et passe par hazard devant l'entrée d'un jardin appartenant à la princesse, qui s'y repose à ce moment et se réjouit avec du vin, des fruits et de la musique. Elle voit le fugitif, l'aborde et dit qui elle est. Jim-šēδ se présente comme „un égaré, abandonné par le bonheur". 2113: La princesse l'invite à entrer dans le jardin et à prendre part à leur festin. 2114: Jim-šēδ y consent avec des hésitations. Il boit trois coupes de vin. Elle admire son aspect majestueux, mais ne sait pas qui il est. Il glorifie le vin comme le remède qui amène l'oubli. 2115: Enfin elle devine qui est son hôte, car elle connaît Jim par un portrait brodé sur un morceau de brocart, mais elle n'en dit rien. Ils se réjouissent en se tenant compagnie, et tandis qu'ils regardent le jeu de deux colombes tendres, (2116) l'amour naît dans l'âme de la princesse. Jim-šēδ fait preuve de son habileté à tirer à l'arc. 2117: Cependant le festin continue. La princesse et sa nourrice, qui est versée dans la magie, ont des conférences secrètes, après quoi la nourrice prend le morceau de brocard qui porte l'image de Jim-šēδ et l'étale à l'improviste devant Jim-šēδ, (2118) qui est accablé de tristesse à la pensée de sa grandeur passée. La princesse le console en versant des larmes. 2119: Elle dit, qu'elle l'a reconnu, et que, pendant longtemps, elle a été remplie d'amour pour lui, et elle le prie de la prendre pour épouse. Il répond qu'il n'est pas Jim-šēδ, et qu'elle a été trompée par une fausse ressemblance, mais elle reste convaincue qu'il est réellement Jim-šēδ, et se rapporte au témoignage de la vieille qui en sait long.

[1] Le passage, qui manque dans l'édition d'Huart, est sans doute interpolé, car le motif en question, motif de conte de fée bien connu, n'est pas utilisé dans la suite.

(2120). Enfin il avoue qu'il est Jim-šēδ: s'il l'a nié jusqu'alors, c'est qu'il se méfie des femmes, qui ne savent garder un secret. Rassuré par les promesses et les serments de la princesse (p. 2121), il consent à l'épouser, et le mariage a lieu sous les auspices du prophète Hud, qui est envoyé exprès du ciel. Jim-šēδ est mené secrètement dans le palais de la princesse. P. 2122: Pendant quelque temps les choses se passent ainsi, sans que personne n'en sache rien, mais la princesse devenant enceinte, le secret ne peut plus rester caché à son esclave, qui en informe le roi Kūräng. Celui-ci fait une semonce sévère à sa fille (p. 2123) et lui demande avec sévérité, avec qui elle a eu commerce. Contrainte par la force elle confesse, qu'elle a choisi pour époux le roi Jim-šeδ: son père lui avait permit de choisir librement son époux. Kūräng se réjouit de cette nouvelle: Jim-šēδ est à sa merci; en le remettant entre les mains de Dahāγ, il gagnera le prix que celui-ci a promis pour la tête de Jim-šēδ. Lorsque le roi parle de son intention de trahir le fugitif, la princesse se lamente (p. 2124) et lui reproche sa bassesse. A la fin, touché du chagrin de sa fille, le roi lui promet de faire ses volontés; le lendemain il viendra voir Jim-šēδ. Le roi Kūräng arrive (p. 2125) et tient à Jim-šēδ des discours consolants et tranquillisants. P. 2126: La princesse met au monde un fils qui reçoit le nom de Tūr, et dont la beauté étonne tout le monde. L'enfant est le vrai portrait de son père, et comme tout le monde connaît l'extérieur de Jim-šēδ, on commence à soupçonner la présence du fugitif dans le Zābulistān. Sur le conseil persuasif de Kūräng, (p. 2127) Jim-šēδ fait ses adieux à sa femme et prend de nouveau la fuite. Il arrive dans l'Hindoustan et y reste quelque temps. „De là il partit vers les frontières de la Chine. Tout le monde a ouï dire ce qui lui arriva là, à savoir que Dahāγ se saisit de lui en Chine et le scia en deux dans sa haine". La princesse, sa femme, ayant reçu la nouvelle de sa mort, s'abandonne aux pleurs et aux lamentations et finit par se tuer avec le poison. — Suit une relation sommaire de la vie de Tūr et de ses descendants jusqu'à la naissance de Käršāsp, qui est le héros de l'épopée.

Šahrastānī. A. (éd. de Cureton, p. 185, trad. de Haarbrücker I. p. 281): L'auteur mentionne Jim comme le successeur de son frère Taχmoruw.

B. (Cureton, p. 197, Haarbrücker, I, p. 299): Vištāsp ordonna de faire des recherches pour trouver un feu que Jim avait adoré, on le trouva dans la ville de Xvārazm et on le transporta à Dārābgärd; il fut appelé Āδurχwā et les mazdéens le vénérèrent plus que tous les autres feux. Lorsque Kai Xusrav se fut mis en marche pour combattre Frāsijāv, il lui rendit honneur et l'adora. On raconte qu' Anošarvān fut celui qui fit transporter ce feu à Kirmān, mais une partie en fut laissée [à Dārābgärd], et une autre fut transportée à Nisā.

Muǧmil et-tawārīχ. A. (Journal Asiatique, 3e sér., t. 7, p. 263): D'après le tableau chronologique, le règne de Jim aurait duré 850 ans.

B. (J. A. 3e sér., t. 11, p. 154 sq. et p. 167, Jim-šēδ): Son véritable nom était Jim, mais on l'appela Jim-šēδ à cause de sa bonté et de l'éclat dont il brillait; car *šēδ* signifie „brillant'', et c'est ainsi qu'on appelle le soleil *χur* et *χuršēδ*, c.-à-d. le soleil brillant. Firdausī, dans son Šāhnāmäh, dit que Jim-šēδ était fils de Taχmōruw, mais il est plus exact de dire qu'il en était le frère; cela suffit pour fixer sa généalogie. Il eut de Pärīčihräh, fille du roi du Zābulistān, un fils nommé Tūr [1], et de Māhäng, fille du roi de Māčīn, deux autres appelés Bätūāl et Humājūn. Ce dernier eut pour fils Ābtīn, le père de Frēδōn [2]. Les noms de ces fils étaient, selon une autre tradition, Fānäk et Nūnäk [3]. (Suit la généalogie des descendants de Tūr jusqu'à Rōstam et à ses fils.) Jim eut encore d'autres enfants, mais on n'a sur eux aucune tradition.

C. (J. A., 3e sér., t. 11, p. 279 sq. et p. 292 sq.): Règne de Jim-šēδ. Il dura 716 ans. Il reste dans le monde beaucoup de traces des entreprises et des découvertes qu'il fit pendant sa longue vie et de ses essais d'introduire dans le monde les mœurs et les arts, comme je le dirai en son lieu. Mais vers la fin de sa vie il devint ingrat et se révolta contre Dieu; mais quand le sort tourna contre lui, il se repentit et rentra en lui-même. Lorsque Dahāγ l'Arabe parut, Jim-šēδ s'enfuit et erra seul dans le monde pendant dix ans sans être reconnu, ensuite il resta dans le Zābulistān pendant vingt ans, pendant lesquels il eut un fils de la fille du roi de Zābul. Son secret allait être découvert, lorsqu'il s'enfuit et s'établit dans l'Inde, du côté de Lāhäṭ, où il resta cent ans en exerçant la souveraineté sur ce pays. Il y eut de nouveau des enfants, et le Mahārāǧa des Indiens lui livra un grand nombre de batailles par ordre de Dahāγ, jusqu'à ce que Jim-šēδ fut à la fin fait prisonnier, amené devant Dahāγ et scié en deux avec une arête de poisson, qui ressemble à une scie. Ensuite on le brûla. — Ses constructions sont sans nombre, car il passa son long règne à en faire élever. La ville de Ctésiphon, qui fait partie de Madaïn, en est une. Il bâtit sur le Tigre un pont, qu' Alexandre fit détruire. On en voit encore des traces sur le côté occidental du gué. Plus tard on bâtit un (nouveau) pont. Ǧarīr (Ṭabarī) dit, dans sa Chronique, que l'on avait fait un pont avec une côte de ʿŪǧ, fils de ʿUnq; mais que, quelques années après, on le détruisit, parce que tous les rois du monde s'en plaignaient et en faisaient des reproches aux Perses, et qu'on construisit alors un pont (ordinaire).

D. (J. A. 4e sér., t. 1, p. 391 et 413): Du temps de Jim-šēδ

[1] Le texte porte تور; c'est le Tūr du Käršāsp-nāmäh.

[2] Humājūn est donc identique à Vanōfravišn ou Mīraγ Asfijān (p. 80).

[3] Peut-être faudrait-il lire Nānäk et Nūnäk.

vécut le prophète Hūd; et tout ce qui habitait la terre, tant hommes que génies, était sous les ordres de Jim-šēδ.

E. (J. A. 4e sér., t. 1, p. 405 et 429): Jim-šēδ — Dahāγ le fit scier en deux à Babylone et brûler, de sorte qu'il ne resta pas trace de lui.

Ibn el-Atīr (ed. Tornberg, I, p. 46 sqq.) reproduit, comme de coutume, la relation de Ṭabarī presque textuellement, mais en l'abrégeant.

A. Il mentionne, outre *eš-šīδ*, un autre surnom de Jim, à savoir Jim la Lune (*El-Qamar*). L'auteur remarque que Jim prit ses serviteurs parmi toutes les quatre classes, en lesquelles il avait divisé les hommes, et ajoute: „Et il fit à chacune d'elles un sceau particulier; et il écrivit sur le sceau de la guerre: Douceur et mansuétude; sur celui de l'impôt: Civilisation et justice; sur celui de la poste et des courriers: Vérité et sûreté; sur celui du tribunal: Talion et équité. Et les inscriptions de ces sceaux furent maintenues, jusqu'à ce que l'islamisme les abolit".

B. Après la description de l'état de bonheur qui régnait au temps de Jim, Ibn el-Atir ajoute: „Alors il bâtit un pont sur le Tigre, et ce pont resta longtemps, jusqu'au temps d'Alexandre, qui le démolit. Et les rois voulurent en faire un autre égal à celui-là, mais ils n'y réussirent pas et ils durent se contenter de construire des ponts en bois".

C. L'auteur résume en peu de mots les parties de la relation de Ṭabarī que nous avons indiquées par les lettres C, D et E: „On raconte qu'il (Jim) réclama la souveraineté absolue (c.-à-d. prétendit être dieu), mais son frère, qui s'appelait Spitūr, l'attaqua pour le tuer. Puis il se cacha devant lui pendant cent ans, après quoi Bēvarāsp marcha contre lui, tandis qu'il se tenait caché, et lui enleva le pouvoir. Et quelques-uns d'entre eux (les Persans) disent, que le règne de Jim dura 716 ans, 4 mois et 20 jours". L'auteur termine son récit par cette remarque, qu'il a raconté ces choses-la malgré leur absurdité pour faire connaître l'ignorance des Persans.

Généalogie de Jim dans le Xvaδāināmaγ.

Nous avons vu que, dans la tradition des livres religieux des Parsīs, Jim a été fait frère de Taχmōruw, et au père mythique de Jim, Vīvanghān, on a donné un père Janghaδ, ou Ajanghaδ, dont le nom est tout simplement une altération de Vīvanghān, et qui a pour père Hōšang Pēšdāδ. Le Vizīrkard, en faisant de Taχmōruw le fils de Hōšang, a inséré entre Taχmōruw et Ajanghaδ une nouvelle génération, Ananghaδ, dont le nom présente une autre altération du nom de Vīvanghān.

Quant à nos sources islamiques, Firdausī seul fait de Taχmōruw le fils de Hōšang et le père de Jim. Chez Qudāma (Bibl. Geogr. Arab. VI p. 178), Vīvanghān est le fils de Hōšang et le père de Frēδōn. Toutes les autres sources qui nous donnent des détails sur la généalogie de Jim, à l'exception de Muṭahhar ibn Ṭāhir, font de celui-ci le frère de Taχmōruw et le fils de Vīvanghān. Quelquefois nous trouvous deux générations entre Hōšang et Jim; c'est le cas chez Muṭahhar ibn Ṭāhir, qui a changé erronément l'ordre des deux générations, chez Masᶜūdī, qui a changé le nom d'Ajanghaδ pour le nom plus connu d'Arfaχšad [1], et dans la première liste donnée par Bīrūnī: [2]

Muṭahhar: Jim, fils de خرسه, fils de Vīvanghān, fils de Hōšang.
Masᶜūdī: (Jim, fils de) Vīvanghān, fils d'Arfaχšad, fils de Hōšang.
Bīrūnī (1e liste): Jim, fils de Vīvanghān, fils d'Ajanghaδ, fils de Hōšang.

Mais le plus ordinairement, les textes islamiques placent trois générations entre Hōšang et Jim, et si quelques manuscrits de la chronique de Ṭabarī n'en ont que deux, cela est dû à une négligence de la part des copistes. Deux manuscrits du texte de Ṭabarī nous présentent même, une fois, quatre générations entre Hōšang et Jim:

---

[1] D'après Dīnawarī (passage cité p. 83) Vīvanghān était fils d'Īrān qui était le même qu'Arfaχšad.

[2] Dans les généalogies énumérées ci-dessous je laisse de côté, comme n'ayant aucune importance, les variantes du nom de Vīvanghān que l'on trouve dans les différents manuscrits.

Ḥamza I, 3: Jim, f. de Vīvanghān, f. de اينكهذ, f. de خونكهذ, f. de Hōšang.
Ḥamza I, 4: Jim „ Vīvanghān „ اخنكهذ „ اينكهذ „ Hōšang.
Ṭab. I, 174—175.
1e tradition:
ms. Ca. Vīvanghān, f. de حدنداد, f. de حبد, f. de Hōšang.
„ C. Vīvanghān „ حدداذ „ حددار „ Hōšang.
„ Tn. Vīvanghān „ حديداذ „ Hōšang.
2e tradition:
ms. Ca. Vīvanghān „ انهيد „ اسديد „ Hōšang.
„ C. Vīvanghān „ انكيد „ اينكيد „ اسكهد, f. de Hōšang.
„ Tn. Vīvanghān „ انكهد „ اينكد „ اسكهند „ Hōšang.
Cod. Spr. 30 [1].
1e tradition: (p. 58*b*) Vīvanghān, f. de جندار, f. de حوداد, f. de Hōšang.
2e tradition: (p. 59*a*) Vīvanghān „ ابنكهد = جندار „ انكهد = جوداز „ Hōšang.
Muṭahhar (III, texte p. 139, trad. p. 144): Vīvanghān „ اسكهد „ نكهد „ Hōšang.
Ibn el-Aṯīr I, p. 43: Vīvanghān „ حبيداذ „ حبيدار „ Hōšang.

Toutes ces formes des noms des générations entre Hōšang et Vīvanghān se laissent expliquer sans difficulté. Le nom Ajanghaδ est reproduit correctement par Ḥamza (I. 3 et I. 4 où ce nom a été mis à une fausse place dans la série des générations), et du nom Ajanghaδ proviennant les variantes انهيد et انكيد dans la seconde tradition de Ṭabarī, ابنكهد dans le Cod. Spr. 30 et اسكهد chez Muṭahhar. Les deux manuscrits C. et Tn. de Ṭabarī ont donné ce nom en double (انكيد et اينكيد) et ajouté par là encore une génération à la table généalogique.

La forme Ananghaδ (اننكهذ), d'autre part, a donné naissance aux variantes اسكيد, اسكهند dans la seconde tradition de Ṭabarī, انكهد dans le Cod. Spr. 30 et نكهد chez Muṭahhar.

Mais le nom pehlevi Ananghaδ, écrit [illegible], peut être lu aussi Hūnghaδ ou Hunghaδ. C'est la forme que nous trouvons chez

[1] Voir les notes de l'édition de Ṭabarī I, p. 175.

Ḥamza (I. 3). Dans Ḥamza I. 4, l'élif de اينكهد a été transporté à خنكهد, qui est devenu اخنكهد, et les deux noms ont changé de place.

Enfin on a pu donner à la combinaison de signes pehlevis qui forment les nom Ajanghād ([illegible]) et Ananghaδ ([illegible]) les valeurs respectives *Xajanghaδ et *Xananghaδ. C'est probablement à de telles altérations que remontent les autres variations que nous trouvons dans nos listes: de *Xajanghaδ (en écriture arabe-persane خينكهذ ou خيانكهذ) dérivent les formes حدىداذ, حيداذ, حديداذ dans la première tradition de Ṭabarī, جنداز dans le Cod. Spr. 30, حبيداذ chez Ibn el-Aṯīr; de *Xananghaδ (خننكبذ ou خننكبذ) dérivent les formes حبد, حدر dans la première tradition de Ṭabarī, حوداد et جوداز dans le Cod. Spr. 30 et حبيداز chez Ibn el-Aṯīr, et de *Xajanghaδ ou de *Xananghaδ la forme très défigurée خرمه chez Muṭahhar ibn Ṭāhir.

Voilà l'origine de ce chaos de formes défigurées que nous présentent les textes arabes. Derrière tous les passages cités nous trouvons une tradition pehlvie qui met trois générations entre Hōšang et Jim: Jim, fils de Vīvanghān, fils d'Ajanghaδ, fils d'Ananghaδ, fils de Hōšang Pēšdāδ.

Et nous pouvons conclure presque avec certitude, que cette tradition pehlvie a été celle du Xvaδāināmaγ.

La relation du Xvaδāināmaγ et des anciennes sources arabes et persanes.

Les auteurs islamiques anciens que nous venons de citer ont ici, comme toujours, pour source principale le Xvaδāināmaγ. Il n'est pas possible, pour les détails, de constater quelle est celle des diverses traductions ou rédactions arabes, maintenant perdues, qu'ils ont suivie. Ils ne citent que très rarement leurs sources. Dīnawarī s'appuie sur l'autorité d'Ibn el-Muqaffa' pour une notice sans importance concernant l'impossibilité d'identifier Jim avec Salomon, notice qui provient, cela va sans dire, d'Ibn el-Muqaffa' lui-même et non pas du Xvaδāināmaγ pehlvi; la troisième liste des rois chez Bīrūnī a pour source la version du mōbaδ Bahrām; mais cette liste ne nous apprend sur Jim que ceci, qu'il a régné 616 ans, puis qu'il a été cent ans en cachette, indication chronologique que les chroniqueurs islamiques du 9e au 11e siècle de notre ère auront pu trouver dans toutes les rédactions arabes du Xvaδāināmaγ. Le plus détaillé des résumés de la relation du Xvaδāināmaγ que Ṭabarī nous donne, est celui que nous avons marqué de la lettre B. Ṭab. B est suppléé par les notices plus courtes A et C, qui remontent à la même source par d'autres intermédiaires. Le bref récit d'après Hišām ibn el-Kalbī (Ṭab. E) est bâti également sur une des versions arabes de la chronique sassanide. La tradition conservée dans Ṭab. B se retrouve chez Muṭahhar ibn Ṭāhir (F), Bīrūnī (A), Firdausī, Ibn Maskūjäh, Bal'amī (A), Ṯa'ālibī (B, D), Muǵmil (C) et Ibn el-Aṯīr (A).

Nous essayerons de reconstruire, au moyen de ces matériaux, les traits principaux de la relation du Xvaδāināmaγ:

Après Taχmōruw règna Jim, à qui on donna le surnom de *šēδ*, „le brillant", à cause de sa beauté et de l'éclat qui émanait de lui [1]. Il

[1] Ṭab. A; Bal. A, B; Ḥamza C; Muṭahhar F; Xvārazmī; Mask.; Bīr. A; Muǵmil B; Aṯīr A. — La remarque linguistique, que le mot šēδ entre aussi dans *χuršēδ* „le soleil", n'appartient vraisemblablement pas au Xvaδāināmaγ pehlvi: elle est due à Ibn el-Muqaffa' ou à quelque autre des traducteurs arabes; de telles analogies frappent surtout les étrangers. Le surnom „Jim la Lune", mentionné par Ibn el-Aṯīr, ne remonte pas au Xvaδāināmaγ; Ibn el-Aṯīr l'aura trouvé dans quelque autre livre et l'a inséré dans le récit emprunté à Ṭabarī. L'éclat de Jim est la Gloire (*χ^varənah, farr-i-īzādī*); Firdausī fait dire à Jim, dans son discours du trône, qu'il est „orné de la Gloire divine". Pour la généalogie, voir le chapitre précédent.

était le frère de Taχmōruw et le fils de Vīvanghān, fils d'Ajanghaδ, fils d'Ananghaδ, fils de Hōšang. Il régna sur tous les sept kēšvar et réduisit sous ses lois les dēvs et les hommes [1]. Lorsqu'il posa la couronne sur sa tête, il tint un discours à peu près dans ces termes: „Je suis orné de la Gloire divine, je suis votre souverain et votre maître; je comblerai de bienfaits mes sujets, et j'empêcherai les méchants de faire le mal" [2]. Pendant les premiers cinquante ans de son règne, il s'occupa de la fabrication d'épées, de cuirasses et d'autres armes et d'outils en fer à l'usage des artisans [3]. De la 50e à la 100e année il apprit aux hommes à filer la soie, la soie grège, le coton, la laine, le lin et tout ce qu'il est possible de filer, de tisser, laver et teindre ces matières et d'en faire des vêtements [4]. Pendant la période de la 100e à la 150e année il divisa les hommes en quatre états. Le premier était celui des *āsravān*, c'est-à-dire les prêtres pieux et les hommes doctes et savants; le second comprenait les *artēštārān*, les guerriers qui devaient défendre le trône et les frontières du pays; le troisième était celui des *wāstriōšān*, des agriculteurs libres, et le quatrième celui des *hutuχšān* ou artisans. Il ordonna à chacun des quatre états de s'occuper des travaux qui lui étaient réservés, et un d'eux, celui des guerriers, il le prit dans son service spécial [5]. De la 150e à la 250e année il poursuivit les dēvs rebelles

[1] Ṭab. A; Muṭahhar F; I. Mask.; Ṯaʿāl. A; Fird.; Muǵm. D; IA. A. — La remarque d'Ibn Qutaiba et de Masʿūdī, qu'il résidait dans le Fārs, ne provient probablement pas du Xvaδāināmaγ, vu qu'elle ne se trouve chez aucun des auteurs qui reproduisent avec plus de fidélité la source principale. D'après Dīnawarī, Jim, „qui consolida les colonnes du royaume et en affermit les supports", résidait à Babylone.

[2] Ṭab. A; Ṯaʿāl. B; Fird.

[3] Ṭab. A, B; Bel. B; Ṯaʿāl. B; Bīr. A; Fird.; IA. A. — Le nombre d'années de cette période et des périodes suivantes est donné par des sources de premier ordre (Ṭab., Bīr., Fird.) et par IA., non pas par Bal. et Ṯaʿāl. Mas. Murūǵ A et Muǵmil mentionnent brièvement et en termes généraux l'œuvre civilisatrice de Jim.

[4] Ṭab. A, B; Bel. B; Ṯaʿāl. B; Bīr. A; Fird.; IA. A. — D'après Ṭab. A et Ṯaʿāl. il introduisit encore l'usage des selles, des bâts et des brides.

[5] Ṭab. B; Bel. B; I. Mask.; Ṯaʿāl. B; Bīr. A; Fird.; IA. A. — Firdausī est le seul qui donne les anciens noms des quatre états, mais il les donne dans une forme déjà assez altérée, et les copistes les ont défigurés encore plus; comparez la rivājat parsie p. 67 sq. Ṭabarī et, après lui, Belʿamī, Ṯaʿālibī et Ibn el-Aṯīr, ont placé la classe des guerriers en premier lieu et après celle-là la classe des savants — ils ne connaissent pas un état ecclésiastique — changement dû, sans doute, à Ibn el-Muqaffaʿ ou à un autre des traducteurs et rédacteurs arabes du Xvaδāināmaγ. En outre, Ṭabarī, Ṯaʿālibī et Ibn el-Aṯīr ont réservé la troisième place aux scribes, en joignant, dans la quatrième classe, les artisans aux agriculteurs, tandis que Belʿamī joint les scribes aux savants et distingue correctement la troisième classe (les agriculteurs) de la quatrième (les artisans). Bīrūnī ne spécifie pas les classes dans sa courte notice. La notice d'Ibn Maskūjāh relative aux inscriptions sur les sceaux des états reflète probablement une coutume de la période sassanide; peut-être qu'elle est empruntée à l'Ājīn-nāmaγ pehlvi. Chez Ibn

et les subjugua, de sorte qu'ils s'humilièrent et obéirent à ses commandements [1]. Puis, de la 250e à la 316e année il força les dēvs soumis à tailler les pierres et les quartiers de roche, à préparer le marbre, à pétrir l'argile pour en faire des briques et à construire avec ces briques et avec de la chaux et du plâtre des maisons et des bains, ensuite à préparer la pâte épilatoire et à extraire des mers, des montagnes et des déserts toutes sortes de minéraux, de métaux et de pierres précieuses. Et les dēvs exécutèrent tout cela d'après ses ordres. Il inventa en outre diverses sortes de parfums et introduisit la médecine dans le monde en faisant préparer des remèdes contre toutes les maladies [2]. Ensuite il ordonna aux dēvs de construire une voiture, et lorsqu'il y eut pris place, les dēvs élevèrent la voiture et la portèrent avec lui en un seul jour de Démavend à Babylone. Les gens regardèrent avec étonnement leur roi qui, volant dans l'air, brillait comme un soleil, au point de faire croire qu'il y avait en même temps deux soleils au ciel. Cela eut lieu le jour Ohrmazd du mois Fravardīn. Et les hommes se rassemblèrent autour de son trône et dirent: „C'est un jour nouveau" (*nōw rōz* ou *rōz-ī-nōw*), et alors on fit de ce jour le jour de l'an et lui donna le nom de *nowrōz*. Et Jim ordonna aux hommes de faire de ce jour-là et des cinq jours suivants des journées de fête et de s'amuser et de se réjouir pendant ces jours avec le vin et la musique [3].

Maskūjah, chaque inscription ne consiste que d'un seul mot; Ibn el-Aṯīr a étendu les inscriptions de manière à comprendre deux substantifs abstraits chacune. — Ṯaᶜālibī (B) fait de Jim l'inventeur de la navigation. D'après Dīnawarī il fit bâtir des constructions destinées à indiquer les routes.

[1] Ṭab. B; I. Mask.; Ṯaᶜāl. B; Bīr. A. — A comparer la relation de Bīrūnī, comment Jim combat les plaies créées par les démons. Firdausī, qui a mentionné la soumission des dēvs au commencement de son récit du règne de Jim, supprime cette période de cent ans.

[2] Ṭab. B.; Bel. B.; I. Mask.; Ṯaᶜāl. B; Bīr. A; Fird.; IA. A. — Firdausī fait durer cinquante ans cette période; chez lui, donc, l'activité civilisatrice de Jim est divisée en quatre périodes de 50 ans. Mais on ne peut guère douter que Ṭabarī et Bīrūnī et non pas Firdausī sont en accord avec le Xvaδāināmaγ en énumérant cinq périodes (50 + 50 + 50 + 100 + 66 ans), qui forment un total de 316 ans. Ce nombre-là a été choisi afin qu'il restât 300 ans du règne de Jim, qui était fixé à 616 ans. — Ṭabarī et, après lui, Ibn el-Aṯīr attribuent aussi l'introduction des parfums et des remèdes au travail des dēvs, tandis que Belᶜamī, Ṯaᶜālibī et Firdausī font faire à Jim ces inventions sans l'intermédiaire des dēvs. Selon Muṭahhar F., Jim s'occupa aussi de l'astrologie. Bīr. E. lui attribue la découverte de la canne à sucre.

[3] Ṭab. B; Muṭahhar F; Ṯaᶜāl. B; Bīr. A, D; Fird.; IA. A. — Dīn. A., Mas. Murūǵ A et I. Mask. mentionnent brièvement l'introduction de la fête du Nowrōz pendant le règne de Jim. D'après Bel. B. le Nowrōz fut institué en commémoration du jour où Jim assembla, pour la première fois, les sages et les savants et rendit la justice; ce récit est emprunté, peut-être, à l'Ājīnnāmaγ ou à quelque autre ouvrage pehlvi de la même espèce. Bīrūnī nous a conservé diverses traditions populaires sur le Nowrōz, qui n'ont pas été communiquées dans le Xvaδāināmaγ. D'après Bīr. D, la fête fut instituée

Dans la sixième journée de la fête, au jour Xurdāδ, il écrivit aux hommes qu'il avait mené parmi eux une vie qui plaisait à Dieu, et qu'Ōhrmazd lui avait accordé cette récompense qu'il tiendrait éloignés des hommes la mort, la chaleur et le froid, la maladie et la vieillesse et l'envie créée par les dēvs [1]. Pendant 300 ans la mort était inconnue; les hommes étaient libres de la misère et du chagrin, de la maladie et de la décrépitude et de l'envie, et le monde ne souffrait ni du froid, ni de la chaleur, mais un bonheur parfait régnait [2]. Mais après ce temps Jim fut trompé par le mauvais esprit,

---

en souvenir du jour où Jim renouvela la religion mazdéenne, le ṣabisme ayant été en vigueur pendant le règne de Taχmōruw (comparez p. 206 de la 1e partie). Pour les détails concernant le Nowrōz, voir l'excursus. — L'ascension aérienne de Jim eut lieu, selon Ṭabarī, dans une voiture de verre (زجاج), selon Ṯaʿālibī, dans une voiture d'ivoire et de bois de teck (عاج وساج); Bīrūnī A ne dit point de quels matériaux était faite la voiture. D'après Firdausī, Jim fut transporté assis sur un trône incrusté de pierreries. Cette dernière variation de la légende est représentée aussi par Bīr. D., seulement le trône n'y est pas transporté par l'air, mais porté sur les nuques des hommes. Une autre variation du même motif est donnée dans Bīr. F: ayant mis fin à la siccité qui menaçait de faire périr le monde, Jim retourna et apparut, le jour de l'an, brillant comme le soleil, et les hommes s'étonnèrent de voir deux soleils à la fois et firent du jour une journée de fête. Dans la rivājat parsie, citée p. 66, où se retrouve le motif des deux soleils, il s'agit d'un voyage dans le ciel, où Jim s'entretient avec Dieu et est initié par lui dans les mystères de la foi. Ici nous avons probablement la forme primitive de la légende, qui s'est développée de l'ancienne idée de Jim comme le roi du pays des bienheureux et comme participant aux conseils des dieux (à comp. Vend. 2). Je suppose que ce motif primitif s'est croisé avec un autre motif très ancien, celui de l'ascension aérienne, que nous retrouvons dans l'histoire de Kai Kāūs. Le Nowrōz est la fête du printemps et du renouveau de la nature, ce qui ressort clairement des légendes rapportées par Bīrūnī sur l'origine du grand Nowrōz, le 6e Fravardīn, dernière journée de la fête de l'an. L'ancien surnom de Jim, *šēδ*, „le brillant", la même épithète que porte le soleil (*χur-šēδ*), a pu facilement donner lieu, surtout après la formation de la légende de l'ascension aérienne de Jim, à l'idée des deux soleils: il ne faut pas chercher dans cette idée des restes de mythes du soleil.

[1] Ṭab. B; IA. B; à comparer Bīr. F. On se demande cependant, si cet événement du 6e jour de Nowrōz remonte au Xvaδāināmaγ, ou s'il a été emprunté par un des traducteurs arabes à quelque autre livre pehlvi. Sur le 6e jour de Nowrōz, le grand Nowrōz, voir l'excursus.

[2] Jaʿq.; Ṭab. B, E; Bel. B; Muṭahhar F; Ṯaʿāl. B; Bīr. A, G; Fird.; IA. B. Les peuples du temps de Jim étaient heureux et une race gigantesque, dit Ṭab. E (d'après Hišām ibn el-Kalbī). Ṯaʿāl. parle d'une existence de bonheur de 700 ans: il y comprend toute la période depuis l'avènement de Jim. Bīrūnī, dans sa description de l'origine du grand Nowrōz, communique la légende sur l'élargissement de la terre au triple de son étendue originale, légende qui remonte certainement à la traduction pehlvie du Vend. 2. Muṭahhar (F) connaît également ce motif, mais avec une variation curieuse: Dieu commanda à Jim de se rendre à la montagne d'Alburz, qui est la même que la montagne de Qāf qui entoure la terre, et d'y ordonner à celle-ci de s'étendre de 300.000 parasanges de toute sa circonférence, ce qu'elle fit.

et il devint plein de zèle pour la souveraineté suprême et non pas pour le service d'Ohrmazd. Et il rassembla les dēvs et les hommes et leur tint un discours: il dit qu'il était le seul souverain dans le monde, que par sa force divine il avait tenu éloignées d'eux la mort et la maladie et la décrépitude; ils devaient donc l'adorer comme un dieu et comme le créateur du monde. Personne parmi ceux qui étaient présents n'osa lui répondre. Alors la Gloire le quitta, et les fravahrs qui l'avaient pris sous leur protection s'éloignèrent de lui [1]. Le monde devint plein de désordres, et les hommes se révoltèrent contre lui [2]. Et Dahāγ, qu'on appelle aussi Bēvarāsp, partit de l'extrémité du royaume de Jim et marcha contre lui, et Jim, qui avait régné alors 616 ans et six mois, s'enfuit devant lui et se tint caché pendant 100 ans. Mais à la fin il fut saisi en Chine, au bord de la mer, et tomba aux mains de Dahāγ, qui le fit scier en deux avec une scie [3].

---

[1] Ṭab. B, C, E; Bel. A, B; Mas. Murūǵ A; Muṭahhar F; I. Mask.; Taʿāl. D; Fird.; Muǵmil C; IA. C. — Seuls Firdausī et l'auteur du Muǵmil racontent que Jim se repentit, lorsque la fortune commença à se tourner contre lui; on peut comparer le Dāδ.-ī-dēn. 39. 18, le Ṣad darband-i-hōš et le ms. M. 55. d. 20 (p. 76), où Jim se repent et obtient même le pardon d'Ōhrmazd. Ṭabarī (D), en traitant de la vie de Jim, raconte l'histoire d'un roi anonyme dont le sort a beaucoup de ressemblance avec celui de Jim et indique avec beaucoup de réserve la possibilité que ce roi pourrait être identique avec Jim, si Buχt-nāṣir, qui le vainquit et le tua, était le même que Dahāγ. Belʿamī a inséré sans façon cet épisode dans l'histoire de Jim et le raconte deux fois (A et B) avec beaucoup de détails nouveaux. Ṭabarī dit que les anges auxquels Dieu avait ordonné de gouverner les affaires de Jim s'éloignèrent de lui. Bien qu'il soit le seul qui ait conservé ce détail, l'idée me semble bien zoroastrienne, et il est bien possible que le passage remonte au Xvaδāināmaγ; je pense que les „anges" sont les fravahrs (à comparer Dāδ.-ī-dēn. 37. 80 où il n'est question, il est vrai, que du seul fravahr de Jim).

[2] Ṭab. C; I. Mask; Taʿal. D; Fird.; IA. C. — Ṭabārī E présente une tradition particulière („quelques-uns parmi les savants persans prétendent ..."), qu'Ibn el-Aṯīr a adoptée, relative à la révolte de Spitūr, frère de Jim. Nous avons trouvé cette tradition dans les livres religieux pehlvis.

[3] Dīn. A; Ṭab. B, C, E; Bel. B; Mas. Murūǵ A; Ḥamza A, B; Muṭahhar F; I. Mask.; Taʿāl. D; Bīr. A, C, G; Fird.; Kāršāspnāmāh; Muǵmil A, C, E; IA. C. — La plupart des sources, en parlant ici de la première entrée en scène de Dahāγ, passent sous silence son origine; Taʿālibī l'appelle le Himjarite, Ibn Maskūjāh et Firdausī le font prince ou chef de tribu arabe, mais cette tradition s'est formée, sans doute, après l'invasion des Arabes islamiques en Perse et ne remonte pas à la période sassanide. Il est à supposer que le Xvaδāināmaγ s'est exprimé, à cet endroit, très vaguement sur le pays d'où partit Dahāγ, à peu près comme Belʿamī qui le fait venir „de l'extrémité du royaume de Jim". Le commencement de Ṭab. B fixe la période de la vie en cachette de Jim à un an, mais il est probable que ce commencement n'appartient pas à la tradition racontée dans B.; Belʿamī a adopté cette indication. Une tradition isolée chez Dīnawarī fait de Dahāγ-Bēvarasp le fils du frère de Šadīd, roi du Jémen; d'après une autre tradition isolée chez Bīrūnī (G) et Ibn Maskūjāh il était le fils de la sœur de Jim. Que Jim fût saisi au bord de la mer, Taʿālibī et Firdausī le disent; d'après ce dernier c'était au bord de la mer de Chine; selon le Kāršaspnāmāh il fut saisi „en Chine". Belʿamī seul indique le Démavend comme l'endroit où Dahāγ surprit Jim.

Il y a un bon nombre de traits relatifs à Jim, qui ne remontent pas au Xvaδāināmaγ. La relation de Ṯaᶜāl. (C) sur le classement des hommes selon leur âge pendant le règne de Jim est empruntée à l'Ājīnnāmaγ, qui est peut-être aussi la source de quelques autres notices éparses chez les auteurs arabes. En dehors du Xvaδāināmaγ il faut placer en outre le récit du pont que Jim fit faire sur le Tigre et qu'Alexandre le Grand fit détruire (Ḥamza C, Muǧmil C, IA. B); les rois postérieurs qui, malgré tous leurs efforts, ne pouvaient le reconstruire, durent se contenter de construire des ponts de bois (IA.). L'auteur du Muǧmil insère ici l'histoire du pont fait d'une côte de ᶜŪǧ ibn ᶜUnq, histoire qu'il a trouvée chez Ṭabarī (c.-à-d. dans la traduction persane de Belᶜamī): ce pont-ci aurait été fait pour remplacer le pont de Jim. Cependant le pont construit de la côte de ᶜŪǧ était, Belᶜamī nous le dit expressément, sur l'Euphrate et non pas sur le Tigre [1].

L'auteur du Muǧmil nous raconte que le sciage de Jim eut lieu au moyen d'une arête de poisson qui ressemblait à une scie, variation de la légende due, probablement, à une association d'idées, Jim étant saisi au bord de la mer. D'après Belᶜamī, Jim fut scié longitudinalement; Ṭabarī et Ibn el-Aṯīr racontent que Dahāγ arracha les intestins de Jim et les enroula avant de le scier; Ṯaᶜālibī mentionne, à côté de la tradition commune, une autre d'après laquelle Jim fut jeté aux bêtes féroces; selon le Muǧmil, le corps scié fut brûlé. Le Xvaδāināmaγ a suivi la tradition des livres religieux qui donnait à Jim 616 ans ou 616 ans et six mois de règne (+ 100 ans en cachette); à comparer p. 124 sqq. de la 1e partie. Des chiffres divergents se trouvent chez Ibn Qutaiba (960 ans), Ṭab. E d'après Hišām ibn el-Kalbī (719 ans), Ṯaᶜāl. (520 ans) et dans la liste chronologique du Muǧmil (850 ans). Le règne de Jim a été arrondi à 700 ans chez Jaᶜqūbī, Masᶜūdī (*Tanbīh*: 700 ans et trois mois; *Murūǧ*: 700 ans et six mois ou 600 ans), Belᶜamī et Firdausī. Mais Belᶜamī, dans son discours sur l'origine de l'idolâtrie (A), a conservé la computation ancienne d'après laquelle Jim régna 1000 ans (voir p. 35 sq.).

[1] Ce ᶜŪǧ ibn ᶜUnq était, selon Ṭabarī (I, p. 192), qui l'appelle d'ailleurs ᶜŪǧ ibn Āᶜnaq, outre Noé et sa famille, le seul qui survécût au déluge. Belᶜamī donne (I, p. 51 sq.) quelques détails de la légende de ᶜŪǧ et du pont fait de sa côte, mais sans attribuer la construction du pont à Jim. ᶜŪǧ, un géant de stature surnaturelle qui vécut 3600 ans, était le lieutenant de Šaddād ibn ᶜĀd dans la révolte de celui-ci contre Dieu. Il combattit Moïse et plaça une montagne sur sa tête pour la jeter sur l'armée de Moïse et l'écraser, mais Dieu ordonna à un oiseau de faire un trou dans la montagne, de sorte qu'elle tomba comme un collier sur le cou du géant, et c'est pour cela qu'il reçut le surnom ibn ᶜUnq (*ᶜunq*, „cou", „nuque"). Frappé au talon par un lourd bâton, lancé par Moïse d'après le conseil de Gabriel, et fatigué par le poids de la montagne, ᶜŪǧ tomba et mourut. Belᶜamī ajoute: „De longues années s'étaient écoulées après la mort de ᶜŪǧ ibn ᶜUnq lorsque, sous les Xusrō, qui étaient rois de Perse, on voulut construire un pont sur l'Euphrate. On ne trouva point de bois convenable à cet usage. On fabriqua alors cinquante chariots, et on transporta, au moyen de taureaux forts et robustes, des crocs que l'on attacha aux côtes de ᶜŪǧ ibn ᶜUnq; on transporta ces côtes à Bagdad, et on en fit un pont. Lorsque les hommes eurent passé sur ce pont pendant un espace de cinq cents ans, sans que l'on eût éprouvé le besoin d'un autre pont ou d'un bateau, tant que la côte de ᶜŪǧ servait à cet usage et restait à la même place, tout le monde se plaignit aux rois de Perse de ce qu'un os humain servait de pont:

Jim a fondé Ctésiphon (Ḥamza C, Muǵmil C [1]); il a construit des canaux (Bīr. G) et introduit l'usage de la canne à sucre (Bīr. E). D'après En-Nadim (A), le diable apprend à Jim l'art d'écrire [2] et l'auteur rapporte à son temps (B) le développement des sciences, bien qu'il ait dit autre part (A) qu'avant le temps de Vištāsp, les hommes ne savaient pas bien exprimer leurs pensées.

Belʿamī (A, B) attribue à Jim l'introduction de l'idolâtrie — que d'autres ont attribuée à Hošang [3] et à Taχmoruw [4] — et met cet événement en connexion avec la chute de Jim. A l'origine Jim était, dit Belʿamī, de la religion d'Idrīs. Selon Masʿūdī Muruǵ B, c'est Jim qui introduisit l'adoration du feu et de la lumière, et dans la relation de Šahrastānī (B) sur le feu que Jim avait fondé dans le Xvārazm, il figure comme un vrai mazdéen. Muṭahhar prétend même que les mazdéens le regardent comme un prophète, tout comme Gajomard, Frēδon et Zoroastre. D'après une tradition donnée par Bīrunī (F), Jim, au jour du grand Nowrōz, donna l'ordre de détruire les anciens temples (non-zoroastriens) et défendit aux hommes de travailler à la construction de nouveaux temples pendant cette journée de fête.

Aux cent ans d'exil de Jim s'attache une longue série de légendes communiquées dans le Käršāspnāmäh d'Asad le Jeune. Asadī a-t-il suivi ici des traditions anciennes que Firdausī avait laissées de côté, ou a-t-il créé de sa propre imagination les aventures qu'il raconte? Je n'ose pas encore répondre à cette question. La première opinion est celle de Mohl [5], la seconde celle de Nœldeke [6]. Pour juger la question à fond il faudrait avoir lu une bonne partie des épopées volumineuses des temps post-firdausiens [7].

Une fête populaire, la *sur-sūr*, le 14 du mois de Daδv, est mise en connexion, par Bīrunī, avec le deuil général causé par la mort de Jim.

---

on l'enleva alors et l'on construisit le pont de briques qui existe maintenant". A comparer Ibn Xaldūn, Proleg. II p. 207, trad. II p. 244.

[1] Ctésiphon, appelée par les Arabes Madāïn („les villes"), parce qu'elle forma un ensemble avec plusieurs autres villes (sept, d'après les auteurs arabes), dont la plus illustre était Séleucie, était la capitale des Arsacides et des Sassanides (Voir M. Streck, Seleucia und Ktesiphon, Leipz. 1917). L'ancien nom perse de Ctésiphon (Ṭaisafūn en arabe) est inconnu. Les Parsis ont imaginé un certain Tūs, souverain de Sifkān comme éponyme de la ville (Tūs-i-Sifkān > Ṭaisafun), voir Šahrīhā-ī-Ērān § 21. A comparer p. 208 de la 1e partie, note 1.

[2] Variation de la légende mentionnée p. 190 sqq. de la première partie, dans l'exposé de l'histoire de Taχmōruw.

[3] Voir la 1e partie, p. 153 et 155 note 7.

[4] Voir la 1e partie, p. 196 et 205 note 1.

[5] Le Livre des Rois I (Paris 1838), Introd. p. LVIII.

[6] Das iranische Nationalepos, 2e éd., (1920), p. 89.

[7] Quelques-unes de ces épopées ont été lithographiées en Orient pendant les dernières années, et j'ai réussi à trouver à Téhéran des exemplaires de trois ou quatre de ces œuvres.

Du temps de l'islamisme date l'introduction d'éléments bibliques et coraniques dans la légende de Jim. Chez Dīnawarī les personnages de l'Ancien Testament et ceux de la légende de Jim se mêlent d'une façon assez curieuse: Vīvanghān, le père de Jim, est le fils d'Īrān, qui est identique avec Arfaχšad; Jim monte sur le trône après le frère de son père, Šāliχ, fils de Sem, qui s'était établi le premier dans l'Irāq, pays qui portait alors le nom d'Ērānšahr (Īrānšahr). Au temps de Jim, la confusion des langues a lieu, et les trois grandes races s'établissent dans les pays qu'elles occupent depuis lors, la race de Sem choisissant l'Asie antérieure et l'Īrān, et les descendants d'Arfaχšad seuls demeurant avec Jim dans la Babylonie. D'après Masʿūdī, Murūǧ A, quelques-uns prétendent que le déluge avait eu lieu sous le règne de Jim [1]. Il ne faut pas cependant y voir une réminiscence de la légende du Var de Jim, car l'influence que la légende sémitique du déluge a exercée sur la légende du Var ne concerne, nous l'avons vu, que la forme littéraire dans laquelle cette dernière se présente dans le Vendidāδ: pour la substance les deux légendes sont tellement différentes que l'idée d'une identification s'imposerait difficilement aux orientaux. Du reste, les auteurs arabes ne connaissent même pas l'histoire du Var de Jim. Selon Muṭahhar C et Muǧmil D, le prophète Hūd (Eber) parut sous le règne de Jim.

La ressemblance entre les figures de Salomon et de Jim s'étant imposée de bonne heure aux esprits des musulmans, un échange de motifs a eu lieu, et la légende islamique de Salomon aura emprunté à la légende de Jim au moins autant que celle-ci a emprunté à la légende de Salomon. Salomon avait réparti les génies entre divers métiers: les uns coupaient les rochers, les pierres et les arbres et les autres plongeaient dans la mer, bâtissaient des châteaux, extrayaient les métaux et les pierres précieuses. Salomon domine les vents et les génies, il s'envole dans l'air avec le vent, assis sur un tapis ou sur un trône. Il se fait faire par un génie des coupes en verre qui lui permettent de surveiller les génies: c'est une variation de la légende de la coupe magique de Jim, dont il sera question ci-après [2]. Il est bien naturel alors qu'on ait identifié Jim avec Salomon, mais cette identification a été rejetée déjà par Ibn el-Muqaffaʿ (Dīn. B). Ibn Qutaïba et Muṭahhar (D, E) mentionnent l'identification de Jim avec Salomon sans s'exprimer ni pour ni contre, tandis qu'Iṣṭaχrī, Ibn Ḥauqal et Ṯaʿālibī la rejettent d'après l'exemple d'Ibn el-Muqaffaʿ.

---

[1] A comparer Muṭahhar (B) qui fait de Jim le contemporain de Noé.

[2] Voir Basset dans la Revue des trad. pop., t. 3, p. 354 sq., t. 6, p. 610 et t. 7, p. 165.

Sources postérieures au XIII[e] siècle.

Kitab muχtaṣar el-ʿaǧāʾib wa-l-ġarāʾib[1]: On dit que Jim, le Persan, qui bâtit aussi un temple au feu et qui institua ce culte en Perse, le fit à l'imitation de Sahlūq, roi d'Égypte.

Ibn Isfändijar, *Histoire du Ṭabaristan*[2]. Jusqu'au temps de Jim-šeδ, le Ṭabaristān était dans la possession des démons. Il les subjugua et leur ordonna d'aplanir les montagnes au niveau de la plaine, de combler les lacs, de drainer les marais dans la mer, d'ouvrir le pays [à la culture] et de distribuer les fleuves et les rivières. Il ordonna en outre de construire des châteaux et de les approvisionner pour les montagnards et fit conduire de l'eau des montagnes dans les plaines; et on maintint le Ṭabaristan dans un tel état pendant un siècle ou plus. Après cela il amena des artisans dans cette province, en assignant de la terre à chacun et en donnant aux hommes sages et prudents l'autorité sur les autres. Le plus ancien établissement fut Lārīǧān, où Frēδōn naquit dans le village de Waraka.

Abu-l-fidā (Hist. anteisl., ed. Fleischer, p. 66—69): Puis, après lui (c.-à-d. Taχmoruw), Jim-šeδ régna. Il était le frère de Taχmoruw, ayant le même père que lui; et Jim signifie „la lune"[3] et *šeδ* „l'éclat"; la signification du nom est ainsi „l'éclat de la lune", et on dit de même *χuršeδ*, c'est-à-dire „l'éclat du soleil", *χur* signifiant „le soleil". Et Jim-šeδ, que nous venons de mentionner, régna sur les sept climats, et il menait la même noble vie que ses

---

[1] L'Abrégé des Merveilles, trad. de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibl. Nat. de Paris par le B[on] Carra de Vaux, Paris 1898, p. 195. L'auteur de l'ouvrage est inconnu, mais le livre est en tout cas antérieur — et probablement de beaucoup antérieur à l'an 882 de l'hégire (1477 de notre ère), date du plus ancien des manuscrits de l'ouvrage conservés à la Bibl. Nat.

[2] An Abridged Translation of the History of Ṭabaristán, compiled about A. H. 613 (A. D 1216) by Muḥ. b. al-Ḥasan b. Isfandiyár by E. G. Browne (Gibb Memorial Series), Leyden 1905, p. 15.

[3] Cette traduction fausse est due probablement à la notice d'Ibn el-Aṯīr, que Jim était appelé „Jim la Lune".

prédécesseurs et les surpassait encore. Il divisa les hommes en classes, comme celle des chambellans et celle des scribes; et il ordonna que chacun prît sa place dans sa classe et n'en sortît pas. Et il institua le Nowrōz et en fit une fête, afin que les hommes se réjouissent ce jour-là. (Suivent quelques citations d'après Ibn el-Atīr et Ibn Maskūjäh).

Hamd-ullāh Mustawfī-i-Qazwīnī, *Ta'rīχ-i-guzīdāh* (ed. Browne, p. 86): Jim-šēδ était le fils de Taχmōruw, fils de Hōšang, fils de Sijāmaγ, fils de Gajōmard. Quelques-uns disent qu'il était le frère de Taχmōruw. Son nom était Jim et son surnom *šēδ*, parce qu'à cause de la beauté de sa figure un éclat sortait de son visage, et on le mit en relation avec le soleil (*χuršēδ*). C'était un grand roi. Il sépara les classes des hommes l'une de l'autre et ordonna qu'elles s'occupassent l'une de la guerre, l'autre des métiers, la troisième de l'agriculture. La plupart des professions parurent de son temps. Il fit extraire le fer de la pierre et en faire des armes pour la guerre et des instruments pour les métiers. La science de la médecine commença de son temps, et le premier qui commença à l'exercer fut Šāmān, fils de لمخ, fils de متوشيل, fils de متوخيل, fils de عيرد, fils de Qābīl, fils d'Adam[1]; [son] frère برقل يفل[2] créa l'art de la musique, dont l'origine fut le son de la flûte de Pan, et un autre frère, تيقل[3], fonda la plupart des métiers. L'idolâtrie prévalut de son temps, parce que Jim, vers la fin de son règne, voulut être adoré comme un dieu et fit faire des figures à son image et les envoya dans les diverses contrées en ordonnant qu'on les adorât. Parmi les monuments de son temps il faut nommer l'achèvement de la construction de la ville d'Iṣṭaχr: elle avait douze farsaχ de long et dix farsaχ de large, et il y avait là-dedans des villages et des champs de blé[4]; puis la ville d'Hamadan et la ville de Ṭūs et le pont en pierre sur le Tigre; lorsque Alexandre vit celui-ci, il dit: „Voilà un grand monument des rois de Perse!" et il le fit détruire. Ardašīr-i-Pāwaγān voulut le reconstruire, mais il n'y réussit pas et se contenta de construire un pont de bateaux.

[1] C.-à-d. Š. fils de Lamech, fils de Mathusael, fils de Mahujael, fils de ʿIrad (fils de Hénoch), fils de Caïn, fils d'Adam.

[2] Jabal-Jubal, les deux personnages confondus en un seul.

[3] A lire توقل ou توفل, c.-à-d. Tubal (Gén. 4. 17—22).

[4] Iṣṭaχr, situé près de Persépolis, dont les ruines sont appelées par les Persans *Čihil minār*, „les quarante colonnes" (le chiffre 40 désignant un nombre indéfini) ou *Taχt-i-Ǧämšīd*, „le trône de Jim-šēδ". Jāqūt mentionne du reste (ed. Wüstenfeld 2. 118, 19; Barbier de Meynard, Dict. géogr. p. 165) Ǧämm comme „l'ancien nom d'une ville en Fārs, appelée ainsi d'après Jim-šēδ, fils de Taχmōruw, que les Persans confondent avec Adam". Sur Iṣṭaχr, voir P. Schwarz, Iran im Mittelalter, I, p. 13 sqq.

Son règne dura 700 ans. A la fin il s'enfuit devant Dahāγ et erra dans le monde pendant cent ans, jusqu'à sa mort.

D'après le *Nuzhat el-qulūb* du même auteur [1], Jim acheva la construction de Madāïn, commencée par Taχmōruw [2], et donna à la ville le nom de Ctésiphon; il fonda en outre Ispahan — dont la fondation est attribuée par d'autres à Taχmōruw [2] —, une ville dans le ʿIrāq persan nommée Nāmīsūr, où il bâtit une forteresse dont il restait encore des traces au temps de l'auteur, et Hamadān [3]. Enfin il acheva la construction d'Iṣṭaχr, commencée par Gajōmard ou son fils Iṣṭaχr et continuée par Hōšang [4]. Les ruines de Persépolis sont attribuées à Jim et à Salomon [5].

Zahīr-ed-dīn [6]: Jim-šēδ, qui est le père de Humājūn, régna pendant mille ans. Il avait un autre fils nommé Tūr. (Suit l'énumération des descendants de Tūr d'après le Kāršāsp-nāmāh).

Mīrχōnd [7] donne d'abord l'étymologie du nom de Jim-šēδ. Il cite Dīnawarī, qui fait de Jim-šēδ le fils d'Arfaχšad et mentionne les autres généalogies, d'après lesquelles Jim était le frère, le fils du frère ou le fils de Taχmōruw. Suit une description de sa grandeur et de ses hautes qualités, de sa justice, de sa beauté et de sa vie pure, de sa puissance sur les sept climats, sur les hommes et les esprits. Dieu lui avait accordé, sur sa demande, la faveur que le monde serait délivré de la mort, de la maladie et de la décrépitude, et cet état de choses dura trois cents ans. Il ordonna aux hommes de briser, au jour Xurdāδ du mois de Fravardīn (c'est-à-dire au jour du grand Nowrōz), tous les cercueils [8]. L'auteur fait la critique de l'assertion de quelques historiens que Jim-šēδ serait le même que Salomon: 1⁰ il y avait 2000 ans entre Jim-šēδ et Salomon,

---

[1] Nuzhat el-qulūb, ed. Le Strange, p. 44, 48, 69, 71, 120—21.

[2] Voir la 1e partie p. 211.

[3] L'ancien Ecbatane, capitale de la Médie.

[4] Voir la 1e partie p. 93.

[5] Quelques auteurs (voir le Häft Iqlīm d'Amīn Aḥmad Rāzī, Dorn, Auszüge, p. 99) attribuent aussi à Jim la fondation d'Āmūl, dont le fondateur était, d'après le Nuzhat el-qulūb, Taχmōruw (voir la 1e partie p. 212).

[6] Sehir-eddin's Gesch. v. Tabaristan, Rujan u. Masanderan, herausg. v. B. Dorn, St. Petersb 1850, p. 153.

[7] Trad. de Shea, p. 99 sqq.

[8] تابوتها; à comparer Bīr. F. (p. 101): „qu'ils avaient à démolir les anciens temples" (نواويس عتيقه); نواويس signifie aussi „les cercueils".

2° Jim perdit la foi, vers la fin de son règne, tandis que Salomon ne fut jamais infidèle, 3° Salomon ne fut jamais vaincu, mais Jim fut battu par Dahāχ. Jim-šēδ étudiait la nature et en tira des avantages; il examina les qualités médicinales et nutritives des plantes, il fit tirer les minéraux et les métaux des mines et fit fabriquer des armes en fer et des ornements d'or, d'argent et de pierres précieuses, il introduisit la soie et la soie grège, la fit teindre et en fit faire des vêtements, inventa des parfums, fit bâtir des villes et introduisit partout une administration réglée. D'après une relation, le vin fut connu à son temps. Comme les raisins perdaient, pendant la saison froide, un peu de leur goût agréable, Jim-šēδ les avait fait pressurer et il gardait le suc dans un vase; il en goûta chaque jour jusqu'à ce que le liquide commençât de prendre un goût amer; alors, pensant qu'il était devenu un poison mortel, il fit fermer le vase. Une femme du harem du roi était tellement torturée par un mal de tête, qu'elle voulut se suicider; elle but un peu de ce liquide qu'elle croyait mortel, et devint gaie; alors elle en but davantage, par suite de quoi elle dormit tranquillement, jusqu'à ce que le mal de tête eût disparu. Le roi se réjouit en entendant ce qui était arrivé, fit du vin sa médecine préférée et en ordonna l'usage aux hommes, qui l'appelèrent „la médecine royale"[1]. Quelques historiens ont raconté, selon Mīrχōnd, qu'au commencement de son règne, Jim-šēδ transporta sa résidence du Säğästān au Fārs, où il bâtit le palais qu'on a appelé *Čihil minār*. A l'équinoxe de printemps, Jim-šēδ rassembla les grands devant son trône, et donnant à cette journée le nom de *nowrōz*, il la célébra avec des festins et des plaisirs. A son époque vivait le grand philosophe grec Pythagore, qui savait prévoir l'avenir, et qui découvrit la science de l'harmonie et fonda ainsi l'art de la musique et du chant, art qui fut cultivé surtout au Nowrōz. Quelques jours après le Nowrōz, Jim commença d'arranger les affaires du royaume et de remédier aux désordres qui s'étaient glissés dans l'administration, et il divisa le peuple en quatre classes (1° les hommes savants, 2° les guerriers, 3° les agriculteurs, 4° les artisans) et tint à chaque classe un discours d'exhortation. Puis Mīrχōnd mentionne les quatre sceaux. Dans sa version, il s'agit de quatre an-

[1] Ce motif n'appartient pas, à l'origine, à la légende de Jim. Le récit de Mīrχōnd est une variation d'une légende racontée par Masʿūdī (Murūǧ II, p. 88 sqq.), où la découverte du vin est attribuée à un roi des Syriens.

neaux à cacheter, et pour le premier, celui de l'administration de la guerre, il ajoute que le roi le mit à son doigt pendant le temps de la guerre. Les inscriptions des sceaux, données en persan avec des commentaires, sont celles qu'Ibn el-Atīr a communiquées en arabe, sauf l'inscription du troisième sceau qui est, d'après Mirχond: „Vérité et promptitude“. Suit le récit de la chute de Jim-šeδ par suite de la ruse de Satan et l'introduction de l'idolâtrie, récit dans lequel on distingue les deux relations de Belʿamī (B et A). Alors Dieu inspira à Šaddād ibn ʿĀd le plan d'envoyer l'Arabe Dahāγ, neveu de Šaddād, avec une armée immense contre Jim-šeδ, qui le rencontra en combat, mais fut battu et erra dans diverses contrées de la terre. A la fin il fut saisi et mené devant Dahāγ, qui le fit scier en deux avec une arête de poisson qui ressemblait à une scie. L'auteur mentionne, d'après la chronique de Ḥāfiẓ Ābrū, qui cite comme sa source le Kāršāsp-nāmāh, le séjour que faisait Jim-šēδ dans le Säǧästan, son mariage avec une jeune fille de ce pays et les descendants issus de cette union. D'après une autre tradition, Jim-šeδ, ayant reconnu l'impossibilité de résister aux forces de Dahāγ, se soumit à la volonté de Dieu et alla, accompagné du mobaδān mobaδ, passer le reste de sa vie en solitude, dans une caverne. Cette tradition s'appuie sur quelques distiques dans le mètre mutaqārīb, que l'auteur cite. Puis Mirχōnd communique une autre version de la mort de Jim-šeδ, version dans laquelle nous retrouvons le motif que nous avons rencontré dans la rivājat parsie: cent ans après son détrônement Jim-šeδ fut trouvé par Dahaγ dans le creux d'un arbre au bord de la mer de Chine et scié avec l'arbre. Quelques-uns donnent à Jim-šēδ un âge de mille ans et un règne de sept cents ans, d'autres lui attribuent sept cents ans de vie et un règne d'un peu plus de trois cents ans. Wahb ibn Munabbih dit que le prophète Hūd fut envoyé au peuple de ʿĀd au commencement de son règne. Tous sont d'accord que Jim-šēδ était le premier qui introduisit l'art de coudre et qui fit faire des routes à travers les montagnes et les déserts. L'auteur finit par citer quelques sentences morales de Jim-šēδ.

Xondämir, dans son *Ḥabīb es-sijar* [1], reproduit, sous une forme plus succincte, la relation de Mīrχōnd, en n'ajoutant que peu de chose. Il nomme l'arc à tirer et la flèche parmi les armes inventées

[1] Éd. lith. Téhéran 1271 a. H.; p. 63 sq.

par Jim-šēδ. Le récit de Ḥāfiẓ Ābrū relatif aux aventures de Jim-šēδ en Sägästān, qu'avait cité Mīrχōnd, Xōndämīr l'attribue à tort à Ṭabarī, dont la source serait „le grand Šāhnāmäh".

L'ancienne légende de Jim-šēδ a été exploitée, comme celles de Hōšang et de Taχmōruw, par un Arabe nommé **Abu Ṭāhir ibn Ḥasan ibn ʿAlī ibn Mūsa Ṭarsusī**, qui y a ajouté une série de nouveaux traits fabuleux. L'auteur et son œuvre sont également inconnus, mais il existe des traductions persanes de différentes parties de sa chronique fabuleuse: le *Hošang-nāmäh* [1], le *Tahmurat-nāmäh*, le *Qahar mān-nāmäh*, le *Qiṣṣäh-i-Ǧämšid* etc. Cet Abū Ṭāhir est probablement postérieur à Mīrχōnd et à Xōndämīr, qui n'auraient pas manqué de mettre son œuvre à profit, s'ils l'eussent connue; il est antérieur à d'Herbelot, qui cite plusieurs des livres persans traduits sur son œuvre: il appartient donc vraisemblablement au XVIe ou au XVIIe siècle. Jules Mohl, qui avait parcouru ces histoires fabuleuses et extravagantes, contenues dans des manuscrits appartenant en partie à la Bibliothèque Nationale de Paris, en partie à lui-même [2], s'était proposé [3] de donner une notice sur le Qiṣṣäh-i-Ǧämšīd, mais n'ayant pu trouver nulle part une telle notice de sa main, je ne sais pas s'il a réalisé son projet.

D'Herbelot donne dans sa *Bibliothèque Orientale* [4], un résumé de l'histoire de Jim-šēδ. Après avoir expliqué son nom de la manière ordinaire, il mentionne comme un des monuments les plus illustres du règne de Jim-šēδ la ville d'Iṣṭaχr, qui avait été fondée par Taχmōruw, mais à laquelle Jim-šēδ donna une enceinte de douze parasanges. Jim-šēδ y établit le siège de son empire, ce qui eut lieu au moment où le soleil entrait dans le signe du Bélier, et ce jour fut appelé Nowrōz. D'Herbelot raconte, en citant le Ǧāmiʿ-et-tawārīχ, qu'en fouillant les fondements de la ville d'Iṣṭaχr, on trouva un vase de turquoise qui contenait quatre livres ou deux pintes de liqueur. „Ce vase si precieux fut nommé par excellence Ǧämšīd qui signifie en Persien le vase du Soleil [5], et quelques uns ont cru que ce Prince en a tiré son nom. Mais quoy qu'il en puisse être, il

---

[1] Voir p. 163 de la 1e partie.
[2] Le Livre des Rois (Paris 1838), Préface p. LXXIII sqq.
[3] Ibid. p. LXXVI.
[4] Article Giamschid.
[5] *ǧām-i-šīd* (c.-à-d. *ǧam-i-χuršīd*), „la coupe du soleil"; le mot *ǧām* n'a naturellement rien à faire avec le nom de Ǧäm (Jim).

est certain que les Poëtes Persiens parlent souvent du vase ou de la coupe de Gám, qui est le même que Gámšíd, et l'allegorisent en mille manieres differentes, le faisant tantôt le symbole de la nature, et du monde, comme les Grecs ont fait de celui de Nestor, tantôt celuy du vin pour autoriser leurs débauches, quelquefois celuy de la divination, et des augures, et enfin de la chymie, et de la pierre philosophale: car les Chymistes ne manquent jamais de la trouver par tout où ils croyent y avoir quelque mystere caché". Jim-šēδ soumit à son empire sept grandes provinces de la haute Asie[1]. Dans la description de la grandeur et de la chute de Jim-šeδ, d'Herbelot suit généralement la version de Mīrχond et de Xondämīr, mais il fait de Šaddād ibn ʿĀd, roi d'Arabie, le neveu de Jim-šeδ[2]. Šaddād envoie contre Jim-šeδ son général Dahāγ, fils de ʿUlwān[3], et celui-ci „défit aisément des troupes qu'une longue paix avait amolies, et fait oublier entierement le métier de la guerre". Jim-šeδ s'enfuit, et pendant son exil il fit, selon le rapport de quelques historiens, le tour de la terre habitable, ce qui a fait croire à quelqu'un d'entre eux, que ce prince est le même que l'ancien Du-l-qarnaïn, mentionné dans le coran, „et qu'il faut distinguer d'Alexandre le Grand auquel on a donné le même nom à cause de ses grandes conquêtes". Après cette remarque, qui est une citation d'après Xondämīr[4], d'Herbelot raconte d'après le *Tārīχ-i-muntaχab* que Jim-šeδ divisa les hommes en trois classes (il omet celle des savants), que la musique et l'astronomie furent créées par Pythagore et Thalès qui, à ce qu'on dit, étaient les contemporains de Jim-šēδ, et que celui-ci bâtit des greniers publics pour y amasser et conserver des grains, qui ne devaient servir à la nourriture de ses sujets que dans les années de disette et de famine, enfin qu'il rendit commun l'usage du vin après en avoir observé l'effet salutaire sur une de ses femmes. Après sa mort, la reine Färāmäk, sa femme, sauva son fils Frēδon des mains de Dahāγ et le tint caché, jusqu'à ce que l'heure de la vengeance sonnât. D'après une autre source l'auteur raconte la fondation d'Iṣṭaχr, de Ṭus et de Hamadān et la construction du pont en pierre sur le Tigre, lequel fut détruit plus tard par Alexandre. L'auteur du *Humajun-*

[1] C.-à-d. les sept climats, les sept kēšvar.
[2] A comparer p. 116—17, note 3.
[3] Oluan chez d'Herbelot est ʿUlwān, le père de Dahāγ selon la généalogie donnée par Dīnawarī.
[4] Je ne la trouve pas dans le Ḥabīb es-sijar.

nāmäh [1] dit „que ce Monarque attentif à considérer les ouvrages de la nature et du Créateur, apprit des abeilles, à établir des gardes de sa porte, et de sa personne, des rondes, et des sentinelles, des huissiers de sa chambre, et enfin un trône de majesté, et un tribunal de justice". Selon Saᶜdī [2], Jim-šēδ avait non seulement divisé les hommes en classes, mais il les avait aussi distingués par des habits et des coiffures différentes. On lui attribue aussi d'avoir introduit l'usage de porter au doigt des anneaux à cachet „et autres actes nécessaires dans le commerce de la vie, et pour l'entretien de la société". Presque tous les historiens donnent à Jim-šēδ sept cents ans de règne plus cent ans qu'il employait à voyager après avoir perdu le trône. D'après Xōndämīr [3], Jim-šēδ avait deux ministres célèbres, le juif Fael Issuf Rabban et le grec Pythagore qui avait son séjour ordinaire dans le Säǧästān.

Le *Luġat-i-Šāhnāmäh* de ᶜ**Abd el-qādir-i-Baġdadī** ne contient rien de nouveau. Dans le dictionnaire persan bien connu qui porte le nom de *Burhān-i-qāṭiᶜ*, on trouve la notice suivante: *Ǧämšīd* est le nom d'un roi fameux que les Arabes appellent Manūšlaχ [4]. Il portait d'abord le nom de Ǧäm, c'est-à-dire: grand sultan ou roi; et la cause pour laquelle on lui donna le nom de Ǧämšīd fut celle-ci: il parcourait le monde, et lorsqu'il arriva en Āzärbaïǧān (c'était le jour où le soleil entrait dans le signe du Bélier), il ordonna qu'on dressât son trône incrusté de pierreries à un endroit élevé, et ayant mis la couronne incrustée de pierreries sur sa tête, il s'assit sur le trône, et quand la lumière du soleil tomba sur cette couronne et ce trône, il en sortit un éclat extrêmement brillant, et comme en pehlvi on appelle l'éclat *šēδ*, ce mot fut ajouté au nom de Ǧäm, et on l'appela Ǧämšīd, c'est-à-dire „le roi brillant". Et ce jour-là on institua une grande fête, et on donna à ce jour le nom de *Nouroz* [5].

---

[1] Il existe plusieurs ouvrages persans de ce nom. Il s'agit ici probablement de celui composé par Xōndämīr.

[2] Voir ci-après, p. 134.

[3] Je ne trouve pas non plus cette citation dans le Ḥabīb es-sijar.

[4] منوشلخ, à lire متوشلخ (Matūšalāχ), Mathusalem, nom qui est rendu ordinairement en arabe: متوشلح.

[5] L'auteur du Burhān-i-Qāṭiᶜ cite les noms de *Ǧämšāsp* et de *Ǧämšīdūn* — formés par une fausse analogie d'après des noms tels que Tahmāsp et Farīdūn — comme des noms portés par Jim-šēδ et Salomon, et il ajoute que Ǧamšasp était aussi le nom d'un fils de Jim-šēδ.

JIM DANS LA TRADITION POPULAIRE ET DANS LA POÉSIE PERSANE.

La coupe magique.

Jim, le premier homme divinisé, roi du pays de l'Élysée, était depuis les temps indo-iraniens un des héros favoris de la légende. On voyait en lui le premier qui introduisît la nourriture animale et par cela même le premier qui introduisît le sacrifice sanglant. C'est pour cela que Zoroastre le fit réprouver par la bouche d'Ahura Mazdah: seul parmi les héros de l'antiquité, Jim est mentionné dans les Gāϑās. Mais l'ancien héros était trop bien ancré dans la faveur des Iraniens pour en être chassé par la nouvelle confession. Dans l'Avesta récent il reparaît dans toute sa splendeur; seulement, l'anathème dont il avait été frappé de la part de Zoroastre se refléta dans le récit de sa chute: Jim devint une des grandes figures tragiques de l'histoire légendaire, mais il ne perdit jamais sa popularité. L'époque islamique l'accepta en héritage de l'époque zoroastrienne et enrichit son histoire d'une foule de traits provenant de la légende, des contes populaires et de l'imagination des conteurs. Comme le roi de l'âge d'or où l'immortalité régnait, comme le maître absolu des démons et des esprits, il était le grand maître de l'art magique, possesseur de toutes sortes d'objets magiques.

Les premières traces de cette conception de Jim, nous les trouvons déjà dans l'Avesta, dans ce passage du 2e chapitre du Vendidād (6 sqq.) où Ohrmazd remet à Jim deux objets magiques, un anneau d'or et un aiguillon incrusté d'or, au moyen desquels Jim élargit la terre. Dans quelques livres parsis [1], il est question de sept merveilles, de sept objets magiques que Jim avaient créés, et qui furent détruits plus tard par Alexandre. Parmi ces sept objets magiques nous ne trouvons pourtant pas celui qui fut, dans la période islamique, le plus célèbre de tous, à savoir la coupe dans laquelle se reflétait le monde entier (*ǧām-i-ǧehān-numā*). Nous ne savons pas à quelle

[1] Voir p. 77.

époque la coupe magique a été mise en connexion avec Jim, mais il est à supposer que ce trait de la légende de Jim n'est pas antérieur à la période islamique.

Cependant, l'idée d'un miroir ou d'une coupe magique qui reflète le monde entier et révèle à l'observateur ce qui se passe partout, est très ancienne. Le miroir, d'abord, possède pour l'homme primitif une vertu magique, „parce qu'il renferme l'image, l'âme de l'homme et en même temps ne la renferme pas, parce qu'il est plat, et que, néanmoins, le monde s'y reflète. De ces observations se développe aisément la croyance, que le miroir porte en lui quelque chose de caché, que nous ne voyons pas, qu'il montre non seulement l'homme lui-même, mais aussi ce qui lui appartient, celui ou celle qu'il aime, et qu'il révèle non seulement le présent, mais aussi l'avenir. Ainsi le miroir commun devint le miroir magique du conte populaire" [1].

Dans le livre arabe anonyme *Kitāb muẕtaṣar el-ʿaǧāʾib wa-l-ġarāʾib* [2], les miroirs magiques abondent. Ṭarīq, le conquérant de l'Espagne, trouva dans ce pays la Table de Salomon et aussi le miroir merveilleux qui permet de voir dans les sept climats et qui est fait de substances mélangées [3]. — Surīd, fils de Sahluq, un des rois de l'Égypte qui vivait avant le déluge, construisit un miroir de substance composée, dans lequel il voyait les climats du monde avec leurs parties habitées et leurs parties désertes et tout ce qui se produisait en eux. Ce miroir était placé sur un phare de cuivre, au milieu de la ville d'Emsūs. Les Coptes disent qu'il fut fabriqué principalement à Miṣr [4]. — Sous le roi Miṣraīm, premier roi de l'Égypte après le déluge, on éleva, au milieu de la ville de Raqūdah (Rhakotis), une coupole de cuivre doré, au-dessus de laquelle on dressa un miroir de substance composée ayant cinq empans de diamètre. La hauteur de la coupole au-dessus du sol était de cinq cents coudées. Si des ennemis s'avançaient par mer contre l'Égypte, on en était averti par ce miroir, et l'on projetait sur eux ses rayons dont la flamme incendiait leurs vaisseaux. Cette coupole subsista jusqu'au temps où la mer, s'étant avancée sur les terres, la ruina. On dit que le phare d'Alexandrie fut construit sur son modèle. On

[1] F. v. d. Leyen, Das Märchen, Leipz. 1911, p. 57.
[2] L'Abrégé des Merveilles, trad. p. Carra de Vaux, voir p. 120.
[3] P. 122. Cette légende est racontée aussi dans les Mille et une Nuits (éd. de Boulak, nuits 271—72).
[4] P. 201.

avait aussi dressé à son sommet un miroir permettant d'apercevoir de loin les vaisseaux qui venaient du pays de Rūm. Mais un roi y envoya des hommes qui s'emparèrent par ruse du miroir et le ruinèrent. Il était de verre et cylindrique [1]. — On dit encore que Qofṭarīm (roi d'Égypte, petit-fils de Miṣraīm) avait élevé dans une des villes de l'Égypte moyenne un miroir où chacun pouvait voir ce qu'il désirait connaître [2]. — Sous le règne de Qersūn, roi d'Égypte, on construisit un phare sur la mer d'el-Qulzum. On plaça à son sommet un miroir de substances composées qui attirait les navires sur le rivage et les y retenait; l'équipage était obligé de s'en retourner ou de payer une dîme; la dîme acquittée, on voilait le miroir, et le vaisseau passait [3]. — Pendant le règne de Ṣā, roi d'Égypte, Merhūn, le géomètre, bâtit depuis Ṣā jusqu'aux limites de la Libye et jusqu'à Marāqiah, des tours échelonnées sur le bord de la mer; et il plaça en haut de ces tours divers miroirs de substances composées. Il y en avait qui empêchaient les monstres marins de nuire aux habitants du rivage; d'autres qui réfléchissaient les rayons du soleil sur les navires ennemis venant des îles de l'intérieur, et qui les brûlaient; d'autres dans lesquels on apercevait les villes situées en face d'eux par delà de la mer, et tout ce que faisaient leurs habitants; d'autres encore où l'on voyait le climat de l'Égypte, et où l'on connaissait un an d'avance les contrées qui seraient fertiles et celles qui resteraient sans fruits [4]. — Quant à Marqūnos, roi d'Égypte qui pratiquait l'alchimie, on dit qu'il dressa à la porte de Ṣā une colonne sur laquelle il plaça l'image d'une femme assise tenant en main un miroir. On regardait dans ce miroir pour connaître le sort des malades [5]; si le malade allait mourir, on l'y voyait mort; s'il devait vivre, on l'y voyait vivant. On consultait aussi cette idole au sujet des voyageurs. Lorsque le miroir montrait le voyageur de face, on savait qu'il revenait; lorsqu'il le montrait de dos, qu'il s'éloignait; s'il était malade ou mort, le miroir le faisait voir en cet état [6]. — Ṣā, autre roi d'Égypte, descendant du premier Ṣā et de Marqūnos, dressa dans Memphis un miroir qui permettait de prévoir les époques de fécondité et de

[1] P. 234.
[2] P. 238 sq.. A comparer p. 275, où il est question de miroirs dans lesquels on découvrait les pays lointains et les merveilles cachées.
[3] P. 281.
[4] P. 282.
[5] A comparer un conte populaire des îles Fidji, Folk-Lore (Londres 1913) p. 233.
[6] P. 288.

sécheresse, et les divers événements qui devaient s'accomplir dans le pays [1].

Il est à remarquer que toutes ces légendes sont d'origine égyptienne [2], et que presque tous les miroirs magiques mentionnés sont „de substances composées". Cette dernière expression nous ramène au cercle d'idées des alchimistes. Nous trouvons des idées analogues dans différentes sectes mystiques et gnostiques, qui remontent à l'antiquité. Zosimus, un alchimiste égyptien de la fin du 3e ou du commencement du 4e siècle de notre ère, raconte qu'Alexandre le Grand a possédé un miroir magique composé d'électron, qui lui révélait l'avenir et le protégeait par là contre tous les malheurs et tous les ennemis. Après sa mort, ce miroir fut conservé dans un temple [3]. Dans un mythe mandaïte, le démon des enfers Qin montre à Hibil-Ziwā une source profonde et dans celle-ci un miroir, dans lequel les puissances des ténèbres se regardent pour voir ce qu'elles ont à faire à chaque occasion [4]. Zosimus, l'alchimiste susnommé, dans son ouvrage *κύκλος τῶν ἱερέων*, a appuyé sur l'effet moral de la *γνῶσις*: l'âme qui se regarde dans le miroir magique, reconnaît sa souillure et se purifie de toutes les taches (toute l'ombre); elle se réforme d'après le miroir, d'après le *πνεῦμα ἅγιον*, et devient elle-même *πνεῦμα* [5].

Les poètes persans font allusion parfois au miroir magique d'Alexandre [6], et les chroniqueurs islamiques le nomment, avec la coupe qui devint plus tard celle de Jim-šēδ et qui était „le symbole de l'excellence, de l'éclat et de la fécondité prospère", parmi les sept trésors impériaux appartenant aux quarante Salomons préadamiques, que tant de héros et surtout les anciens rois de Perse voulaient

---

1 P. 293.

2 C'est le cas aussi, probablement, de l'anecdote de la trouvaille de Ṭarīq en Espagne. Dans le conte arabe de „Saïn el-asnām", qui a été inséré dans la traduction des Mille et une Nuits par Galland, et dont le texte arabe a été publié par Fl. Groff (Paris 1889), il est question d'un miroir magique, dans lequel on peut voir si une jeune fille est pucelle et sans tache. C'est en Égypte que demeure le sultan des djinns, qui donne ce miroir au héros du conte.

3 R. Reitzenstein, Himmelswanderung und Drachenkampf in der alchemistischen und frühchristlichen Literatur. Festschrift Friedrich Carl Andreas (Leipz. 1916), p. 49.

4 W. Brandt, Mandäische Schriften, p. 160.

5 Reitzenstein, l. c. p. 50.

6 Voir p. ex. Ḥāfiẓ, lettre *a*, n⁰. 6, vers 5 de l'édition de Rosenzweig-Schwannau.

conquérir par des expéditions au mont mythique de Qaf, où ils avaient bien des combats à soutenir avec les dēvs [1].

C'est évidemment pour ne pas faire concurrence au miroir d'Alexandre, que la coupe de Jim a été réduite, dans cette version curieuse, à un symbole d'excellence et de fécondité. Partout ailleurs, la coupe de Jim possède la même vertu magique que le miroir d'Alexandre: on y voit le monde entier et tout ce qui se passe dans le monde. Une coupe remplie d'eau reflète les choses tout comme un miroir de métal, aussi l'idée d'une coupe magique apparaît-elle de bonne heure à côté de l'idée du miroir magique. Nous la trouvons dans la littérature talmudique; Genesis Rabba à Gen. 42 v. 3 (lorsque les frères furent pour la première fois devant Joseph): „Il frappa sa coupe et dit: „je vois par ma coupe que vous êtes des espions" [2]. Dans un autre passage du Talmud, il est encore question de la coupe magique de Joseph; c'est la seconde fois que les frères de Joseph viennent en Égypte; Joseph fait préparer les tables, puis prenant dans ses mains une coupe d'argent solide, garnie de pierres précieuses, il dit: „Je vois par cette coupe, que Ruben est le fils aîné de votre père: aussi aura-t-il la première place, et Siméon, Lévi, Judah, Issachar et Zebulon prendront place après lui dans cet ordre, selon leur âge". Et il poursuivit: „Je sais que votre frère cadet n'a pas de mère; moi aussi, je n'ai pas de mère, c'est pour cela que nous deux nous nous assiérons l'un à côté de l'autre" [3]. Chez quelques auteurs arabes, c'est Salomon qui se fait faire par un génie des coupes en verre qui lui permettent de surveiller les génies [4]. Quant à la coupe de Jim, des commentateurs du dīvān de Ḥafiz nous racontent que ce fut une coupe précieuse faite de rubis, qui fut trouvée lorsqu'on jeta les fondements de la ville d'Isṭaχr, et qui permit à Jim de découvrir les secrets les plus cachés [5].

---

[1] Voir d'Herbelot, Bibl. Orient., art. Soliman, et Hammer, Rosenol (Stuttgart, Tübingen 1813), I, p. 16. Pour le miroir magique, voir en outre les renvois donnés dans O. Rescher, Sachindex zu Wüstenfeld's Ausgabe von Jâqût's „muʿgam el buldân", article „Spiegel".

[2] C'est à l'obligeance de M. le professeur D. Simonsen que je dois cette référence.

[3] The Talmud. Selections from the contents of that ancient Book, transl. by H. Polano (The „Chandos Classics"), Londres, p. 103.

[4] Voir p. 119. D'après une communication que m'a faite M. D. Simonsen, Trithenius attribue à Salomon un livre „De hygromantia".

[5] Voir Ḥafiz, éd. de Rosenzweig-Schwannau, I, p. 794. A comparer le passage du J̌āmīʿ et-tawārīχ cité par d'Herbelot, ici, p. 126 sq.

La coupe magique, du reste, est un instrument de divination assez commun en orient. Léon l'Africain, au XVIe siècle, a décrit les pratiques de l'hydromancie à Fez; les devins voient dans leurs bassins d'eau magique „passer les diables à grands escadrons" etc. [1]. Au XVIIIe siècle, l'explorateur danois Norden a trouvé un cheikh arabe de la Nubie, qui avait consulté sa coupe et y avait appris que les voyageurs venaient d'un pays contre lequel le prophète l'avait mis en garde: ils venaient comme des espions seulement dans l'intention de conquérir le pays [2]. L'hydromancie est pratiquée, de nos jours encore, partout dans le monde musulman. Le sujet aperçoit dans la surface de l'eau des armées de djinns qui plantent des tentes, il voit le sultan des djinns, il lui parle et celui-ci répond. Une variation de cette méthode de divination est le „miroir d'encre": on dessine dans la paume de la main du sujet un carré magique, au milieu duquel est une petite flaque d'encre, dont le sujet fixe la surface brillante [3]. Une autre variation en est la cristallomancie pratiquée dans certains cercles dans l'Europe moderne, phénomène psychique qui, de nos jours, a été l'objet de recherches scientifiques. „Il est hors de doute aujourd'hui", dit M. Doutté [4], „que certaines personnes (une sur cinq seulement, d'après les évaluations les plus favorables), en regardant fixement une surface brillante et spécialement une boule de cristal, voient des apparitions véritablement surprenantes; au bout de quelques instants d'attention, la boule semble s'obscurcir, s'enveloppe d'un nuage, et le sujet croit voir dans cette boule des figures qui, la plupart du temps, se rapportent à des faits réels". Souvent une impression qu'a reçue le sujet, mais dont il n'a pas eu conscience, réapparaît mécaniquement pendant l'expérience, et ainsi il croit avoir reçu, par voie surnaturelle, la vision d'un fait qui lui était inconnu, et dont la réalité s'affirme par une examination suivante.

Un roi aussi puissant que l'a été Jim-šēδ, a dû laisser un trésor.

---

[1] Doutté, Magie et Religion dans l'Afrique du Nord, p. 389.

[2] Voir Hunger, Becherwahrsagung bei den Babyloniern. Leipziger semitistische Studien I 1, p. 4. Cet ouvrage et le livre de Daiches, Oil Magic in the Talmud and in the later Jewish literature (1913) traitent du reste d'une autre sorte de divination commune dans l'ancien orient: on versait de l'huile dans une coupe remplie d'eau et tirait des augures des figures que formait l'huile à la surface de l'eau.

[3] Doutté, l. c. p. 389. A comparer Lefébure, Le Miroir d'encre dans la magie arabe. Revue Africaine 1905, p. 205 sqq.

[4] l. c. p. 392.

Le trésor de Jim-šeδ a occupé l'imagination des Iraniens, et une légende en est née, que nous trouvons dans le Šāhnāmāh de *Firdausī*, la légende du trésor de Jim-šeδ trouvé par le roi sassanide Varhrān V (Bahram Gur, 420—38 de notre ère). Un dēhkān fait savoir au roi qu'en travaillant dans sa terre, il a constaté l'existence d'un trésor. Le roi y fait fouiller, et l'on trouve une construction semblable à une montagne, une maison construite en briques cuites, revêtue de stuc et ressemblant à un paradis. Là-dedans, dans une chambre large et profonde, on trouve deux taureaux d'or debout devant une crèche d'or, dans laquelle on avait versé des chrysoprases mêlées à des rubis; ces taureaux étaient creux et leur ventre rempli de grenades, de pommes et de coings; dans ces coings il y avait des perles fines; chaque pépin ressemblait à une goutte d'eau. Les yeux des taureaux étaient en rubis et leurs têtes étaient délabrées par la vétusté. Tout autour étaient des lions et des onagres, dont les uns avaient des yeux en rubis et les autres en cristal de roche, et des perdrix en or et des paons mâles, dont les poitrines et les yeux étaient en pierres fines. Le nom de Jim-šēδ se trouve gravé sur les taureaux. Mais le roi ne veut pas d'un trésor que Jim-šēδ a formé pour lui-même, il ne veut d'autre trésor que celui qu'il a acquis par son épée, et il fait vendre les richesses de Jim-šēδ et en distribuer l'argent aux indigents [1].

Dans les contes moralisants des poètes persans, Jim-šēδ est le roi sage, plein d'expérience et qui sait trouver le mot de la situation. *Sa^cdī*, dans le *Gulistān*, raconte ce qui suit: Le premier qui introduisit les galons sur les vêtements et la coutume de porter des anneaux aux doigts, fut Jim-šēδ. On lui demanda: „Pourquoi as-tu orné la main gauche? la main droite est cependant supérieure". Il répondit: „Pour la main droite, l'honneur d'être la droite est assez d'ornement" [2].

Dans le **Būstān** aussi, Sa^cdī a mis des paroles de sagesse dans la bouche de Jim-šēδ:

J'ai entendu dire que Jim-šēδ le fortuné avait fait inscrire sur une pierre près d'une fontaine ces mots:

„Beaucoup d'humains comme nous ont demeuré longtemps auprès de cette fontaine, et puis ils sont partis d'ici en fermant les yeux.

[1] Šahnamah, éd. de Mohl, t. V, p. 597.
[2] Gulistān, éd. de Platts, p. 169, n⁰. 105.

Ils s'étaient emparés du monde en usant de force et de violence, mais ils ne l'ont pas emporté avec eux dans le tombeau.

Ils sont partis, et chacun a récolté ce qu'il a semé; rien n'est resté, sauf un bon ou un mauvais renom.

Si tu triomphes d'un ennemi, ne lui fais pas de peine, car [la défaite] est une peine suffisante.

Mieux vaut un ennemi qui vit auprès de toi, étonné [de ta générosité], qu'un ennemi dont le sang retombe sur ta tête" [1].

Et encore:

Un beau jeune homme fut ravi à Jim par la mort. Il l'enveloppa dans un drap mortuaire de soie, comme un ver à soie enveloppé dans son cocon.

Quelques jours après, Jim se rendit au daẓma pour pleurer sur lui et s'adonner aux lamentations et à la douleur.

Lorsqu'il vit le drap mortuaire de soie pourri, il fit des réflexions et se dit à lui-même:

„J'avais enlevé de force cette étoffe aux vers: maintenant les vers du tombeau l'ont enlevée à leur tour à mon fils" [2].

Cardonne, dans ses „Mélanges de littérature orientale", communique, d'après un ouvrage nommé *Anīs el-ʿārifīn* de *Pīr Maḥmūd*, l'anecdote suivante, où c'est le vézir de Jim-šēδ qui donne des conseils sages à son maître: Jim-šēδ, Roi de Perse, demandait un jour à son Visir quelles étaient les vertus qui pouvaient contribuer à rendre un Prince heureux? „Seigneur", répondit le Visir, „comme les Rois sont au-dessus des hommes, ils doivent être plus vertueux qu'eux tous. Le courage et la force, font les Conquérans; la justice et la prudence, font les véritables Monarques; la clémence et la générosité, font les Peres de la Patrie, et rendent un Prince heureux" [3].

Enfin Jim-šēδ a trouvé de bonne heure une place dans le répertoire de lieux communs des poètes lyriques. On le cite comme l'exemple de la grandeur et de la splendeur auxquelles peuvent parvenir les monarques de la terre, puis de la vanité et du caractère fugitif de toute gloire et de toute grandeur de ce monde [4]. Et la coupe de Jim revient toujours dans les poésies: Jim a décou-

---

1 Éd. de Graf p. 61, vers 297—302 du chapitre 1.

2 Ib. p. 408, vers 106—109 du chapitre 9.

3 Cardonne, Mélanges de littérature orientale, I (Paris 1770), p. 126.

4 Les allusions à Jim abondent chez les poètes persans. Voici quelques exemples choisis au hasard: ʿOmar-i-Xajjām († 1123 de notre ère), éd. de Whinfield nos 70, 253, 484; Falakī († 1181/82), voir Daulātšāh, éd. Browne, p. 103; Xāqānī († 1194 ou 1199), voir la chrestomathie de Wilcken, p. 213; Ẓahīr Farjābī († 1202), voir Daulatšāh p. 110; Ḥāfiẓ († 1389), éd. de Brockhaus nos 20.8, 144.10, 367.3; Amīr-i-Pāzavārī (poète māzandārānī), voir Dorn, Masanderanische Sprache, II, p. 96, 107, 267, 530, 534.

vert le vin; ainsi la coupe de Jim signifie tantôt la coupe de vin, tantôt la coupe magique, parfois on se figure évidemment la coupe magique comme une coupe remplie de vin. Il y a là une de ces ambiguïtés qu'aiment les poètes persans. Chez les ṣufīs la coupe de Jim devient le symbole du savoir mystique [1].

Mais l'ancien Jim, le Jima avestique, survit encore chez les tribus turques païennes du sud de la Sibérie. Là le „Jima aux beaux troupeaux" de l'Avesta est devenu tout simplement un dieu du bétail, et de plus, il a subi le même développement que le Jama des Indiens: il est devenu aussi le dieu de la mort; mais la légende altaïenne dit expressément qu'il est issu de la race humaine. Les mythes altaïens de la création et de la fin du monde, mélange curieux de motifs et de personnages mythiques provenant du mazdéisme, du bouddhisme et du christianisme, ont été communiqués par M. W. Radloff [2]. Après la création du monde et des hommes et la chute de ceux-ci, le diable ayant été banni dans l'enfer, Dieu dit aux hommes: „J'ai créé pour vous le bétail, j'ai créé pour vous la nourriture, j'ai fait couler la belle eau pure sur la surface de la terre, afin que vous buviez; je vous ai aidés; alors faites quelque chose de bon pour moi! Maintenant je retournerai [chez moi], et je ne reviendrai pas de si tôt. Tu es un de mes humains, Šal-Jimä; un homme qui a bu de l'eau de vie. Les petits enfants, les poulains, les veaux, les agneaux, tu les protégeras, Šal-Jimä! Prends les hommes qui sont morts d'une bonne mort; ceux qui se sont tués par un coup de fusil, qui se sont tués eux-mêmes, ne les prends pas, rejette-les. Celui qui est mort dans le combat avec d'autres, amène-le dans mon pays. L'homme qui dérobe quelque chose aux riches, celui qui porte l'inimitié aux autres, ne le prends pas, rejette-le; celui qui est mort pour moi, pour le prince, amène-le dans mon pays . . ." Et Dieu ordonne à Šal-Jimä de prendre garde que les mauvais esprits restent sous terre [3]. Quand, vers la fin du

[1] On trouvera des allusions à la coupe de Jim par exemple chez ʿOmar-i-Xajjām, éd. de Whinfield nos 355, 465, éd. de Bombay nos 116, 463; Afżal-i-Kašī († 1307), voir Hocéyne-Âzad, La Roseraie du Savoir, no. 85; Ibn Jamīn, trad. de Schlechta-Wssehrd (Ibn Jemins Bruchstucke), no. 37; Ḥafiẓ, éd. de Brockhaus nos 77.6, 176.7, 517.5, 546.10, 562,5; Amīr-i-Pāzavārī, Dorn, II, pp. 85, 536.

[2] Proben der Volkslitteratur d. türk Stämme Sud-Sibiriens I, p. 159 sqq.; Übersetz. I, p. 175 sqq.

[3] Radloff l. c. p. 159—167; traduction p. 175—185. M. Radloff voit dans la première partie du nom de Šal-Jimä une corruption d'un mot tibétain (voir l'introduction de sa traduction, p. X). On ne peut pas douter, cependant, que

monde, toute la nature s'écroulera, Šal-Jimä fera entendre sa plainte et fera appel aux dieux et aux héros, mais il ne prendra pas part activement au combat final [1].

šāl ne soit une forme soghdienne de **šāδ* (av. *χšaēta-*, voir p. 93, note 3), *δ* devenant *l* dans quelques dialectes soghdiens. (Voir F. C. Andreas, Zwei soghdische Exkurse, Sitzungsber. d. kön. preuss. Akad. d. Wiss., 1910, p. 307 sqq.), et la Grammaire soghdienne de R. Gauthiot, I, p. VI et p. 138 sq.).

[1] Radloff l. c. p. 167—170, trad. p. 185—188. A. Olrik, Ragnarok II, p. 201 sqq. — M. de Charencey, dans un article „Djemschid et Quetzalcoatl" (Rev. des trad. pop. VIII, p. 241 sqq.), essaie de démontrer que le mythe mexicain de Quetzalcoatl est un rejeton de la légende de Jim, et y voit une preuve de l'origine asiatique de la civilisation du Nouveau Monde. Pour arriver à ce résultat, l'auteur prend pêle-mêle des fragments de la légende védique de Jama et du récit de Firdausī relatif à Jim-šēδ et les compare au mythe mexicain. En vérité les ressemblances entre les deux héros, celui des Indo-Iraniens et celui des Mexicains, se réduisent à des traits légendaires généraux, qui peuvent être nés indépendamment chez les deux peuples.

EXCURSUS: LE NOWRŌZ.

Les Babyloniens avaient célébré de toute antiquité le jour de l'an, le plus généralement à l'équinoxe du printemps. C'est le commencement du printemps, du renouveau: c'est vraiment le nouvel an qui commence, lorsque la nature se réveille après le sommeil d'hiver. Une fête babylonienne, dont l'idéogramme est *Zagmuk*, était connue déjà aux temps de Gudéa (environ 2340 avant notre ère), mais le Zagmuk que nous connaissons le mieux, est celui qui se trouve mentionné dans les inscriptions néo-babyloniennes. Elle couvrait les onze premiers jours du mois Nisan, premier mois de l'an commençant vers le milieu de mars, donc le jour de l'équinoxe était compris dans la période de la fête. Le Zagmuk était célébré en l'honneur du dieu Marduk et avait pour centre le grand temple de celui-ci, le temple d'Esagila à Babylone. On s'imaginait que tous les dieux s'étaient réunis là au jour de l'an sous la présidence de Marduk pour fixer la destinée de l'année à venir, surtout les événements de la vie du roi. Aussi le roi de Babylone devait-il renouveler tous les ans, pendant la fête de Zagmuk, son pacte avec les dieux en saisissant la main de la statue de Marduk. On allumait des feux, à cette occasion, et la promenade du dieu dans une voiture aura contribuée à donner au jour de l'an un caractère pompeux [1]. Dans un texte de Nabuchodonossor [2] il est dit que, la 8e ou 11e journée du Zagmuk, le dieu du ciel et de la terre arrange la destinée et les événements de la vie humaine, en présence des

[1] Voir P. Jensen, Die Kosmologie der Babylonier (Strassb. 1890); Zimmern dans les Berichte über die Verhand. d. k. sächs. Ges. d. Wiss. zu Leipzig, phil.-hist. Cl., Band 58 (1906), p. 126 sqq., 70 (1918), Heft 5, et „Das babylonische Neujahrsfest" (Der alte Orient, Band 25, Heft 3, 1926); S. A. Pallis, „The Babylonian Akîtu Festival" (Det kgl. danske Videnskabernes Selskabs hist.-filol. Meddelelser, XII. 1, Copenh. 1926); Frazer, The Golden Bough, Part VI³ (The Scapegoat) p. 356. La fête, d'origine agraire sans nul doute, semble avoir été mise en connexion avec le mythe cosmogonique babylonien (Zimmern, Berichte, B. 58, p. 127; A. J. Wensinck dans les „Acta Orientalia" I, p. 158 sqq).

[2] Jensen, Kosmologie p. 85.

autres dieux qui sont debout devant lui, se courbant humblement et le regardant timidement. La situation est peinte, sans doute, d'après le modèle de l'audience solennelle que le roi donnait aux grands du royaume le jour de l'an.

Ce dernier trait se trouve de nos jours encore, comme l'a remarqué M. C. Brockelmann [1], chez les Yézidis, secte curieuse des pays kourdes et arméniens que les mahométans traitent d'„adorateurs du diable", et chez qui se sont conservés bien des restes de ce syncrétisme religieux de l'Asie antérieure, d'où sont sortis autrefois le gnosticisme, le mandéisme et le manichéisme. Le jour de l'an s'appelle chez eux *sarisāl* ou *sarsāl* (persan: *sär-i-sāl*, „tête de l'année"). Dans une notice en syriaque sur les Yézidis il est dit: „Le jour du sarisāl ils ne frappent point des cymbales, car Dieu siège sur son trône et rassemble près de lui les prophètes et les proches, c'est-à-dire les paranymphes, et il leur dit: „Je descends sur la terre au milieu de la joie et des louanges". Ils se tiennent tous et se réjouissent en présence de Dieu. Les collecteurs [d'aumônes] tendent les mains. [En ce jour l'avenir] est réglé par Dieu et par ceux qui se tiennent près de lui, et le Dieu suprême donne un diplôme au dieu qui descend sur la terre et remet entre ses mains le pouvoir de faire tout ce qu'il veut [2]. L'auteur syrien a commis une erreur, probablement, en faisant descendre Dieu lui-même sur la terre [3]; c'est un esprit subalterne qui descend, comme nous le fait savoir une autre source syrienne publiée et traduite en italien par S. Giamil [4]: Pendant cette journée heureuse, Dieu est assis sur son trône et fait rassembler devant lui tous les chefs de famille et les devins et les autres qui sont présents. Lorsque l'assemblée est complète, il commence à parler de la façon suivante: „Écoutez, écoutez, mes amis et mes chéris! J'enrichirai la terre de biens et de bénédictions". Aussitôt qu'il a dit cela, toutes les personnes rassemblées se lèvent et célèbrent en grande joie devant Dieu une fête en son honneur. Puis il donne la terre et tout ce qui s'y trouve à ferme à quelqu'un parmi ceux qui sont présents, écrit là-dessus un bail et le cachette avec sa signature et le sceau de ceux qui sont présents comme un certificat. Puis il donne à chacun la permission de retourner à ses affaires, en disant au publicain mentionné: „Voilà, je

---

[1] ZDMG, tome 55, p. 388.

[2] Trad. de Chabot, JA, sér. 9, tome 7, p. 124.

[3] Brockelmann, l. c. p. 389.

[4] Monte Singar, Roma 1900, p. 38; à comparer Brockelmann, l. c. p. 388—89.

t'ai donné la terre et tout ce qui s'y trouve, pour un an; fais avec elle ce que tu veux". Ensuite ce publicain se lève, tourne ses regards vers les quatre quartiers du monde et voit les défauts des hommes en ce qui concerne les vertus et les bonnes œuvres. Puis il leur dit: „Dieu ne trouve aucun plaisir aux prières, au jeûne et aux leçons à la manière des chrétiens, des juifs et des mahométans, mais Dieu le béni aime les bonnes œuvres et les vertus. C'est pour cela que nous estimons plus les vertus que le jeûne et la prière".

Chez les Yézidis, dit M. Brockelmann, ce n'est pas seulement la signification mythologique de la fête de l'an qui est la même que celle du Zagmuk babylonien. Les Yézidis distribuent, ce jour-là, de la viande aux pauvres „pour les âmes de leurs morts", et les femmes portent de la nourriture aux tombeaux, comme faisaient les Romains à la fête des Feralia, trois jours avant la fin de l'an. Pour la connection entre la fête du jour de l'an et l'idée de la résurrection chez les Sémites, je renvoie à l'article de M. Wensinck (Acta Orientalia I) p. 170 sqq.

Quant à l'idée babylonienne et yézidie de l'assemblée des dieux, on pourrait peut-être comparer, comme M. Brockelmann le remarque, l'assemblée des dieux sous la présidence d'Ahura Mazdāh dont il est question dans le 2e chapitre du Vendidād, et à laquelle Jima fut présent, ce Jima qui, d'après la tradition, introduisit le Nowrōz à l'équinoxe du printemps.

Le Zagmuk a été identifié, par la plupart des assyriologues, avec les Sacaea, fête babylonienne et perse mentionnée par des auteurs classiques (Berossos, Strabon), à laquelle les maîtres assumaient le rôle d'esclaves et les esclaves celui de maîtres, comme c'était le cas déjà au temps de Gudéa à une fête célébrée à l'occasion de la consécration d'un temple [1]; et un prisonnier condamné à mort était affublé en roi et avait la liberté de faire tous les excès, après quoi il était mis à mort. Il est vrai que les Sacaea, d'après nos sources, semblent avoir été célébrées en été ou en automne, tandis que le Zagmuk avait lieu au mois de mars, mais il n'est pas rare qu'une fête change de place dans l'année [2].

---

[1] F. Thureau-Dangin, Die sumerischen und akkadischen Koningsinschriften, p. 72—73.

[2] Voir Frazer, The Golden Bough, Part VI³, p. 358 sqq. Selon l'opinion de M. Zimmern (Berichte, t. 70, p. 10, note 3), les Sacaea renferment le nom Zagmuk). Les Perses, qui ont emprunté, probablement, cette fête aux Babyloniens, l'ont mise en rapport plus tard, par une étymologie populaire, avec le peuple sace (Voir S. Langdon, The Babylonian Epic of Creation, Oxford 1923, p. 57 sq.).

Il y a une certaine ressemblance entre la fête des Sacaea d'une part, telle que nous la décrivent les auteurs classiques, et d'autre part la fête grecque des Kronia et les Saturnales des Romains, mais ces fêtes-là sont probablement autochtones et n'ont, à l'origine, rien eu à faire avec les fêtes orientales [1]. Il s'agit partout de fêtes célébrées par des communautés d'agriculteurs pour la prospérité des semailles; généralement le dieu de la fertilité était figuré par un soi-disant roi (à l'origine le vrai roi — pour un an), qui fut mis à mort pour assurer la résurrection du dieu à une nouvelle jeunesse. C'est là l'origine du „mock king" du carnaval [2].

La fête babylonienne du jour de l'an semble se continuer dans le Purim des juifs, et le cadre perse de la légende d'Esther laisse présumer que les juifs ont eu cette fête par l'intermédiaire des Perses [3]. Mais la légende d'Esther a subi, à ce qu'il paraît, l'influence du mythe babylonien d'Ištar et de Tammuz, et on peut constater autrement aussi un rapport intime entre la fête de l'an chez les peuples de l'Asie antérieure et le culte babylonien et syrien de Tammuz-Adonis ou le culte phrygien d'Attis. La fête printanière d'Adonis, célébrée dans l'Asie antérieure et en Grèce, était d'abord une fête de deuil par laquelle on rappelait la mort d'Adonis, dieu de la végétation, mais c'était en même temps une fête de joie, parce que le dieu était ressuscité. On pleurait la mort d'Adonis; les femmes surtout s'adonnaient à des lamentations violentes; l'image du dieu, habillé comme un cadavre, était porté au tombeau, puis jeté à la mer ou dans une fontaine d'eau vive [4]. A quelques endroits on célébrait la résurrection du dieu le lendemain de la fête de deuil [5]. A la fête d'Adonis on plantait des „jardins d'Adonis": on remplissait de terre des corbeilles ou des pots et on y semait du froment, de la laitue, du fenouil et différentes sortes de fleurs; les plantes, qui étaient soignées pendant huit jours, surtout ou exclusivement par des femmes, poussaient rapidement par la force du soleil et se fanaient aussi rapidement, et les huit jours passés, elles étaient jetées, avec les images d'Adonis mort, dans la mer ou dans une fontaine d'eau vive. Ce

---

[1] Comp. Nilsson, article „Saturnalia". Pauly-Wissowa II. t. 1. 208—209.

[2] Frazer, l.c. p. 408 et passim. Lagarde a voulu comparer la „fête de l'imberbe" des Persans (voir p. 174 sq. de la 1e partie).

[3] Ibid. p. 401 sq.

[4] Frazer, The Golden Bough, Part IV[1], p. 223 sqq.

[5] Ibid. p. 224—25.

dernier acte était un charme par lequel on voulait assurer une pluie suffisante. Une coutume analogue se trouve de nos jours encore à divers endroits de l'Europe et aux Indes [1]. Le culte de Cybèle et d'Attis, culte sanglant et sauvage, ne trouvait que peu de faveur chez les Hellènes, mais il fut très populaire chez les Romains et se répandit sur tout l'empire romain. A Rome, on célébrait la résurrection d'Attis par la fête des Hilaria, le 25 mars, jour qui passait pour le jour de l'équinoxe [2].

Or, le deuil pour Adonis ou Attis s'est continué et se continue aujourd'hui encore en Perse dans la fête commémorative de la mort de Ḥuseïn, transformation chiite de la fête de ʿAšura, le 10 muḥarram de l'année lunaire islamique [3]. Des processions et des cérémonies dramatiques de la fête antique est né le drame des Persans, le mystère de la Passion de Ḥuseïn. Mais la joie de la résurrection d'Adonis survit dans beaucoup de rites et de coutumes populaires du Nowrōz.

L'an des anciens Perses, tel que nous le trouvons dans les inscriptions de Darius à Bīsutun, commençait en automne (octobre), la fête bien connue de *Mihrgan* (= *Bagajada*) des anciens Perses [4] étant à l'origine la fête de l'an des Perses. Mais déjà vers la fin du règne de Darius [5], les Perses, ayant subi l'influence des civilisations de l'Asie antérieure et des pays de la Méditerranée, adoptèrent le calendrier égyptien, d'après lequel l'an, divisé en 12 mois à 30 jours plus 5 épagomènes, commençait à l'équinoxe de printemps. Cet an, l'an néo-avestique, est devenu celui du zoroastrisme et s'est maintenu jusqu'à nos jours chez les parsis. Mais il a existé un an ancien-avestique, an rustique auquel appartiennent les six Gāhānbār ou fêtes saisonnières qui sont restées dans le calendrier parsi; cet an ancien-avestique commençait au solstice d'été [6]. J'ai déjà expliqué les raisons qui m'ont conduit à la conclusion qu'il a existé, dans l'Iran ancien, un an qui commençait avec le 1er

[1] Ibid. p. 236 sqq.
[2] Ibid. p. 272 sqq.
[3] Voir Erdmanns dans le Zeitsch. f. Assyr. IX, p. 280 sqq.; Wensinck, l.c., p. 164. En effet, les descriptions que nous avons de la troisième journée de la fête d'Attis et de Cybèle à Rome, la „journée sanglante" (voir Frazer G. B. IV, p. 268) rappellent singulièrement celles du 10 muḥarram en Perse.
[4] Voir Marquart, Untersuchungen zur Gesch. von Ērān II, p. 132 sqq.; à comparer Darmesteter, JA. II, p. 443 sqq.
[5] Marquart l. c, p. 210—12.
[6] Marquart l. c., p. 206.

Daδv (Däï) [1]. J'ai exprimé la supposition que l'an néo-avestique, introduit sous Darius, a commencé par le mois Daδv (*Daδv* c.-à-d. le [mois du] créateur, d'Ōhrmazd), dont le premier jour, le jour de l'an à l'équinoxe du printemps, était célébré sous le nom de *Xurramrōz*, et que le commencement d'année ancien-avestique, le jour de l'an au solstice d'été (le 1er Fravardīn de l'an commençant par le 1er Daδv), a été conservé dans le peuple; puis, une fois avant ou pendant la période des Sassanides, par un compromis entre le calendrier hiératique et le calendrier populaire, on eut un an nouveau, qui commençait le 1er Fravardīn, comme l'année populaire, cette date étant identifiée avec l'équinoxe du printemps, de façon que le commencement astronomique de l'an hiératique fût maintenu [2]. C'est cet an qu'ont conservé les parsis jusqu' aujourd'hui. Le jour de l'an à l'équinoxe de printemps, le 1er Fravardīn, est la fête du Nowrōz. Cependant on continuait, sous les Sassanides, de célébrer le Xurramrōz, le 1er Daδv (fin de décembre du calendrier nouveau).

La fête du jour de l'an n'est pas mentionnée dans l'Avesta. Dans le Dēnkard (III, 419. 5, Peshotan IX, p. 447, trad. p. 563) on trouve sur la fête la notice suivante: „Cette période ajoutée (c.-à-d. le mois intercalaire tous les 120 ans) a été fixée par des calculs, et elle est nécessaire pour [fixer] le Nowrōz, le Mihrgān et autres fêtes antiques. Le commencement de l'année a été fixé par les grands rois au premier jour de l'année, depuis le début de la création. C'est pour cela que des gens sans nombre célèbrent le Nowrōz et exécutent de bonnes actions ce jour-là. A ce jour glorieux les peuples de tous les pays, depuis les temps des anciens rois Pēšdāδīs, ont été rendus heureux et joyeux par leurs rois. Pendant cette fête, ceux qui travaillent espèrent trouver le repos, et ils jouissent du repos et de la joie . . .".

Les six Gāhānbār se trouvent mentionnés dans l'Avesta. Ils com-

[1] Voir le t. I de l'ouvrage présent, p. 173—178.

[2] La vraie cause de cet arrangement aura probablement été que l'an hiératique ne s'accordait plus avec l'an astronomique. L'an égyptien, adopté sous Darius, ne connaissait pas de jours intercalaires. En Perse on a choisi la méthode d'ajouter un mois tous les 120 ans: mais nous ne savons pas quand ils ont commencé d'employer cette méthode, et nous pouvons supposer que plus d'une fois, pendant des périodes de guerres et de désordres, on a négligé l'intercalation (tel a été le cas, par exemple, à la fin de l'époque des Sassanides et au commencement des temps islamiques, voir la première partie p. 164, note 4). Si pendant une période de 360 ans on a négligé l'intercalation, le 1er Fravardīn aura reculé du 20 juin environ au 20 mars environ, et alors on aura pu fixer le 1er Fravardīn à l'équinoxe de printemps.

prennent chacun cinq jours, dont le dernier est célébré comme la journée de fête principale. Le dernier des six Gāhānbār, lequel porte le nom, d'étymologie obscure du reste, de Hamaspaϑmaēdaja, renferme les cinq épagomènes, dont la place est à la fin de l'année, après le dernier des douze mois à trente jours. Du moment où le commencement de l'année était fixé à l'équinoxe de printemps, le Nowrōz devenait ainsi un sixième jour de fête ajouté au Hamaspaϑmaēdaja [1], et je suis porté à y voir la raison pour laquelle le sixième jour du Nowrōz — le „grand Nowrōz" de Bīrūnī — a eu plus tard un caractère spécialement solennel: le sixième jour de la fête du printemps était à l'origine le jour même de l'équinoxe, le vrai Nowroz; plus tard, quand les Persans avaient adopté l'Islam et le calendrier arabe, la fête mazdéenne du Hamaspaϑmaēdaja disparut, et la fête printanière commença à l'équinoxe, mais l'idée de la solennité du sixième jour de la fête s'est conservée. Pendant les premiers siècles de l'islamisme, les communautés mazdéennes, qui vivaient éparses parmi les musulmans, acceptèrent même ce nouveau „grand Nowrōz" et donnèrent à cette journée un rôle eschatologique qui, probablement, d'après notre hypothèse, avait été attribué jadis au Nowrōz proprement dit. Darmesteter, dans le tome II de son Zend-Avesta [2], a traduit un extrait d'un texte pehlvi sur „les Merveilles du jour Xurdāδ du mois de Fravardīn" [3], où se trouvent les détails suivants sur la résurrection finale: „C'est le mois Fravardīn, jour Xurdāδ, que Sām-ī-Narīmān tuera Až-Dahāγ. Il siégera quelque temps comme roi des sept kēšvars; mais Kai Xusrō parais-

[1] Le Hamaspaϑmaēdaja (en Pehlvi *hamāspasmān*, à comparer p. 22—23 de la 1e partie) était à l'antiquité la fête des fravahrs, et il était célébré alors, à ce qu'il paraît, pendant dix jours et dix nuits; car dans le Fravardīn Jašt (Jt. 13.49 sqq.) il est dit que, pendant le Hamaspaϑmaēdaja, les fravahrs des croyants arrivent de leurs demeures et restent auprès des hommes dix nuits durant. C'est-à-dire que le Hamaspaϑmaēdaja était une fête des morts tout comme le sarisāl des Yézidis de nos jours. Plus tard le Hamaspaϑmaēdaja fut consacré à la mémoire de la création de l'homme, et la fête des fravahrs (le *fārvārdigān* en néo-persan) fut fixée aux derniers cinq jours du mois Ābān, commençant par le jour Aštāδ (26e jour); mais il y avait encore au temps de Bīrūnī des Persans qui soutenaient que le fārvārdigān devait être célébré pendant les épagomènes, qui étaient placés, alors, entre Ābān et le mois suivant, Āδar; on avait fini par célébrer tous les dix jours consécutifs, mais le „second Fārvārdigān", comprenant les épagomènes, et dont le premier jour était le Hamaspaϑmaēdaja, était le plus important (Bīrūnī, ed. Sachau, p. 224, trad. p. 210).

[2] P. 640, note 138.

[3] Le jour Xurdāδ du mois de Fravardīn est le 6e jour du premier mois, le „grand Nowrōz".

sant, il lui remet la royauté et pendant 57 ans Kai Xusro sera roi des sept kēšvar et Sōšjans sera son mōbaδān mōbaδ. Après cela on ressuscite le corps du roi Kai Vištāsp. Kai Xusro remet la royauté à Kai Vištāsp, et Sōšjans transmet la dignité de mōbaδān mōbaδ à son père Zoroastre. C'est le mois Fravardīn, jour Xurdāδ, que le Seigneur Ōhrmazd fera la résurrection et le „second corps" et que le monde sera soustrait à l'impuissance avec les démons, les drugs, les hunušaγ [1], les tyrans, les aveugles et les sourds [2], et le démon Āz [3] lui-même dévorera tous les démons et les drugs; et le saint Srōš réduira le démon Āz à l'impuissance. Le Seigneur Ōhrmazd frappe Ahriman, l'étourdit et le rend impuissant, de sorte que désormais le mauvais esprit ne règnera plus sur la terre. Ahriman disparaît par le trou par lequel il a fait irruption; on lui tranche la tête; on remplit l'enfer des sept métaux; la terre va jusqu'à la sphère des étoiles, le Garōδmān s'étend de la place où il est jusqu'à la sphère des étoiles, et tout devient Garoδmān; et les hommes sont affranchis de la mort et de la vieillesse. Après cela ils n'ont plus besoin de nourriture: s'ils ont mangé de la viande, on les ressuscite dans l'âge de quarante ans; s'ils n'en ont pas mangé, de quinze ans [4]. On les ressuscite à l'endroit où l'âme leur est sortie du corps. L'homme qui n'avait pas de femme, Spändarmaδ lui en donnera une; la femme qui n'avait pas de mari, Ōhrmazd lui en donnera un, et en 57 ans auront un enfant la femme qui n'a jamais eu de mari, l'homme qui n'a jamais eu de femme, et après cela il n'y aura plus génération d'enfants. Et il y aura en tout bien abondance; on n'aura plus désir de nourriture; le monde sera pur, l'homme affranchi de l'opposition [du mauvais esprit] et immortel à tout jamais".

Que les six journées de fête du Nowrōz soient en réalité la continuation de l'ancien Gāhānbār Hamaspaϑmaēdaja avec le jour de l'an qui le suivait, voilà ce qui ressort encore, ce me semble, de quelques notices de Bīrūnī. Nous avons vu que, probablement pendant la période sassanide, on avait donné au Hamaspaϑmaēdaja une signification nouvelle: la fête était un souvenir de la création de l'homme. Or, Bīrūnī nous donne les renseignements suivants:

[1] Engeance d'êtres démoniaques, av. *hunu*.

[2] Ceux qui sont aveugles et sourds quant aux choses divines: litt. les kavis et les karpans, expression empruntée des Gāϑās de l'Avesta par laquelle on désigne des adversaires puissants et impies.

[3] Démon de la concupiscence.

[4] A comparer Bund. 30, 1, p. 20 de la 1e partie du livre présent.

„Et les savants de la Perse disent qu'il y a dans le Nowroz une heure où la sphère de Peroz (?) met en mouvement les esprits pour produire la création"[1]. — „Le 6e jour de ce mois (Fravardīn) est le jour Xurdaδ, le grand Nowroz, et c'est chez les Persans une fête de grande importance. On raconte que ce jour-là Dieu termina la création de toutes les créatures: c'était le dernier des six jours mentionnés, et ce jour-là il créa la planète Jupiter, et les heures les plus heureuses de ce jour sont les heures de Jupiter"[2]. Le dernier acte de création d'Ohrmazd, selon la croyance des zoroastriens, est justement la création de l'homme; si la création de la planète Jupiter (Ohrmazd) est ajoutée comme le point final, c'est que cette planète porte le nom du créateur. Ces deux passages de Bīrūnī montrent que la création de l'homme, dont, sous les Sassanides, le Hamaspaϑmaēdaja avait été la fête commémorative, était rapportée, aux temps post-sassanides, aux six premiers jours du mois de Fravardīn.

Il est à supposer, du reste, qu'une grande partie des renseignements que nous donne Bīrūnī sur le Nowroz reflètent des croyances et des coutumes qui étaient en vigueur déjà sous les Sassanides. Nous avons déjà cité les passages qui contiennent des traditions relatives à Jim; ici nous jetterons un coup d'œil sur les autres matériaux intéressants regardant le Nowrōz contenus dans l'œuvre de Bīrūnī. Cet auteur nous fait savoir que le Nowroz „a reculé de sa place jusqu'à ce que, de nos jours, il coïncide avec l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, qui est le commencement du printemps"[3]. „On dit: les heures les plus heureuses du Nowróz sont les heures du soleil, et le matin de ce jour la lueur rougeâtre de l'aube est aussi proche de l'horizon que possible, et on se réjouit en regardant l'aube, et c'est un jour élu, parce qu'il est appelé du nom d'Ohrmazd[4], et c'est là le nom de Dieu, le créateur, le producteur, celui qui fait naître et qui forme le monde et ses peuples, celui dont la grâce et les bienfaits sont tels que personne n'est capable d'en décrire même une partie"[5]. La fête est instituée en commémoration du renouvellement de la foi opéré par Jim ou du voyage dans l'air fait par celui-ci[6]. Quant aux coutumes du Nowrōz, Bīrūnī nous fait

[1] Ed. de Sachau p. 215, trad. p. 199.
[2] Ed. p. 217, trad. p. 201.
[3] A comparer p. 164, note 4, et p. 181 sq. de la première partie du livre présent. Ed. p. 217, trad. p. 201.
[4] Le jour Ohrmazd est le premier jour du mois.
[5] Ed. p. 215, trad. p. 199.
[6] Voir p. 99.

savoir que „les magiciens disent que celui qui au jour du Nowrōz, le matin, avant de parler, lèche trois fois du miel et fumige [sa demeure] avec trois morceaux de chandelle, sera en sûreté contre les maladies [pendant toute l'année]" [1]. On se donne des présents de sucreries, et pour expliquer cette coutume, on raconte comment la canne à sucre fut trouvée sous le règne de Jim [2]. Qazwīnī affirme que la coutume de donner des présents de sucreries était commune au temps des Sassanides. Il raconte dans sa Cosmographie [3] ce qui suit: „On raconte sur l'autorité de ᶜAbd eṣ-ṣamad ibn ᶜAlī qui s'appuie sur son grand-père ᶜAbd-allāh ibn ᶜAbbās, qu'on présenta au prophète une coupe d'argent avec des sucreries. Le prophète demanda: „Qu'est-ce que cela?" On répondit: „Ce sont des sucreries de Nowrōz". Il dit: „Et qu'est-ce que c'est [que le Nowrōz]?" On répondit: „C'est une grande fête chez les Perses". „Oui", fit-il, „c'est le jour auquel Dieu ressuscitait l'armée". Ils demandèrent: „Quelle armée, ô prophète de Dieu?" Il répondit: „C'est [l'armée de] ceux qui sortaient de leurs demeures par crainte de la mort, et ils étaient des milliers; et Dieu leur dit: „mourez!" Et puis il les ressuscita ce jour-là et leur rendit leurs âmes, et il donna ses ordres au ciel, qui fit tomber une pluie sur eux, et c'est pour cela que les gens ont pris la coutume de verser de l'eau ce jour-là" [4]. Puis il mangea [une partie] des sucreries et partagea [le contenu de] la coupe entre ses amis.

Au grand Nowrōz, on mange du sucre avant de parler, et l'on se frotte avec de l'huile pour se garantir contre toutes sortes de calamités pendant l'année [5]. C'est surtout dans les traditions qui se

---

[1] Ed. p. 216, trad. p. 200. Pour la fumigation avec des chandelles etc. pendant les grandes fêtes des saisons, voir p. 170—71 de la 1e partie. Sur les feux mystérieux de Kalwāḏā, voir la 1e partie p. 181 sq.

[2] Voir p. 100.

[3] El-Cazwini's Kosmographie, herausg. v. F. Wüstenfeld, I, p. 80, trad. d'Ethé (Leipz. 1868), p. 164.

[4] La coutume de verser de l'eau appartient plutôt à la journée du grand Nowrōz, voir ci-dessous. Je suppose que c'est l'idée de la fête des fravahrs aux journées de l'Hamaspaϑmaēdaja qui se cache derrière cette fable confuse. Nerjōsang traduit le mot „hamaspaϑmaēdaja" par „la création de toutes les troupes", c.-à-d. de toutes les fravahrs, et le Grand Bundahišn l'explique comme „le temps où parut le mouvement de l'armée du monde, car les fravahrs des hommes partirent [alors] formant une armée" (Darmesteter, Z. A., I, p. 40—41, note 15).

[5] Bīrūnī, ed. p. 217, trad. p. 201—202. La même notice se trouve chez Qazwīnī sous la mention du Nowrōz (le 1er Fravardīn): Qazwīnī ne connaît que ce seul jour de Nowrōz, et tous les détails relatifs au grand Nowrōz que nous citerons ci-après, Qazwīnī les rapporte par erreur au 1er Fravardīn.

rattachent au grand Nowrōz que nous retrouvons les traits principaux de l'ancienne fête de Zagmuk et les reminiscences de la résurrection d'Adonis:

1°. La destinée de l'homme et du monde pour l'année à venir est fixée. Bīrūnī (ed. p. 217, trad. p. 201): On dit que ce jour-là (le grand Nowroz) la destinée de Zoroastre vint avoir un entretien secret avec Dieu[1] ... et ce jour-là les destinées heureuses sont distribuées aux peuples de la terre, et c'est pour cela que les Persans l'appellent la journée de l'espoir. — Qazwīnī (Wüstenfeld, I, p. 80, Ethé p. 164): Ce jour (le 1er Fravardīn) a aussi le nom d'Ohrmazd, qui est un des noms de Dieu, car les Persans croient que, ce jour-là, les destinées heureuses sont distribuées aux peuples de la terre.... Et ils prennent des auspices des bonnes et des mauvaises choses qui arrivent ce jour-là.

2°. Le dieu de la végétation ressuscité. Bīrūnī (ibid.): Et on raconte que le matin de ce jour il apparaît sur la montagne de Būšanǵ une personne muette, une botte d'herbes aromatiques à la main; et elle se montre pendant une heure, puis elle disparaît et reste invisible jusqu'à la même heure de l'année prochaine etc.[2]. — Qazwīnī (l.c.): Et lorsque le roi se réveillait de son sommeil [le matin du Nowrōz], la première chose sur laquelle ses regards tombaient devait être un jeune homme au beau visage monté sur un beau cheval et ayant sur sa main un beau faucon ... — Dimašqī (Manuel de la Cosmographie, trad. p. A. F. v. Mehren, p. 404 sq.): ... Le sixième jour [du premier mois de l'année] est nommé le grand Nowrōz. Les rois persans, occupés des affaires du gouvernement pendant les cinq jours [du Nowrōz] vaquaient le sixième. Alors, selon leur coutume, un homme d'une belle figure se plaçait la nuit à la porte pour observer les actions du roi et il y restait jusqu'à l'aube; à une heure matinale, il entrait de son propre mouvement chez le roi, se plaçant devant ses regards. Le roi lui demandait, qui il était, d'où il venait et ce qu'il désirait, quel était son nom, pourquoi il venait et ce qu'il apportait. „Moi", répondait-il, „je suis Manṣūr, mon nom est Béni, je viens de la part de Dieu, et je souhaite au bienheureux roi la prospérité et la paix; je suis venu, accompagné du nouvel an". Puis il s'asseyait. Peu après entrait un homme

[1] Il s'agit probablement de la fravahr de Zoroastre.
[2] Le passage a été cité en entier p. 100 (Bīr. F.).

portant un plat d'argent, sur lequel il y avait du froment, de l'orge, des pois, des chiches, du sésame et du riz, sept épis et sept grains de chaque espèce, un morceau de sucre, un dinar et un dirhem neuf. Le plat posé devant le roi, on lui offrait des présents; d'abord entrait le ministre, puis le trésorier, puis le chef de la police, enfin toute la foule, chacun selon son rang; après quoi on présentait au roi un grand gâteau dans une corbeille, fait avec les grains mentionnés précédemment. Lorsqu'il en avait goûté et donné aux assistants, il disait: „Voici un nouveau jour d'un nouveau mois d'une nouvelle année; il faut renouveler ce que le temps a usé. La partie de l'homme la plus digne de l'attention est la tête, à cause de sa supériorité sur tous les autres membres". Puis il distribuait les présents qu'on lui avait faits, aux dignitaires du royaume.

3°. Les jardins d'Adonis. Bīrūnī (F., voir p. 100): Et chacun d'eux fit planter de l'orge dans un vase ou autrement pour en tirer un bon augure, et après ce temps la coutume s'établit de semer ce jour autour d'un vase sept sortes de blé sur sept colonnes, et de ce qui en poussait on tirait des présages sur les céréales de l'année à venir, sur leur bonne ou mauvaise qualité [1].

4°. Emploi de l'eau pour la lustration et pour assurer des pluies suffisantes. Bīrunī (éd. p. 218, trad. p. 202, voir ci-dessus, p. 101, Bīr. G): Jim ordonna aux hommes de se laver avec de l'eau pour être purifiés de leur péchés, et quelques-uns mettent cette coutume en rapport avec la construction de canaux par l'ordre de Jim. Bīrūnī ajoute: D'autre part on raconte que la vraie raison pour laquelle on se lave est celle, que ce jour-là était consacré à Xurdāδ [2], qui est l'ange tutélaire de l'eau et celui qui est attaché à l'eau. C'est pour cela que les gens se levaient ce jour au moment où l'aube paraissait et se plongeaient dans l'eau des canaux et des bassins. Quelquefois ils prenaient de l'eau vive et la versaient sur eux-mêmes comme un bon augure et afin d'éloigner les maux. Et ce jour-là les gens s'aspergent d'eau l'un l'autre, et la raison en est la même que la raison pour laquelle on se lave. (Autre explication: retour de la pluie après une longue période de siccité sous le règne de Jim. voir p. 101, Bīr. II.). D'autres croient que l'aspersion avec de l'eau tient lieu d'une purification de l'impureté que les corps ont attrapée

[1] Coutume analogue dans diverses contrées de l'Europe, voir Frazer, Golden Bough IV. 1³, p. 252.

[2] La Haurvatāt de l'Avesta, divinité qui veille sur l'eau.

par la fumée du feu et de la saleté provenant de la combustion, qui s'est collée à eux, car [cette aspersion] éloigne de l'air ses effets funestes qui feraient naitre [autrement] la peste et les maladies. — Dimašqi (trad. de Mehren p. 405): Le bas peuple célèbre cette fête en allumant des feux pendant la nuit [1] et en arrosant le sol le matin, ce qu'ils font, selon leur assertion, autant pour dissoudre les vapeurs laissées par l'hiver que pour indiquer l'arrivée du nouvel an et publier le commencement de sa fête. L'arrosement a lieu, tant pour ouvrir les fêtes, que pour nettoyer le corps de la souillure, causée par la fumée des feux, et aussi en commémoration de ce qui arriva à la fin de la fondation de la ville de Rīšvarǧī, c.-à-d. l'ancienne Ispahan, bâtie par Pērōz [2], fils de Jazdgard. Après sept années de sécheresse, pendant lesquelles il n'était pas tombé de pluie, il plut à pareil jour, et ils arrosèrent leurs corps avec les eaux pluviales, en commémoration de quoi ils firent un rite annuel [3].

La célébration du jour de l'an à Babylone était, nous l'avons vu, une affaire d'état de grande importance: c'était le renouvellement du pacte du roi avec les dieux; le roi s'est entouré, ce jour-là, des grands du royaume, et il est à supposer que diverses affaires importantes pour le royaume ont été arrangées le jour de l'an. Le Nowrōz a gardé en pleine mesure ce caractère d'une fête d'État. Tandis que la fête populaire ne durait que six jours, la fête officielle s'est étendue, au commencement de l'époque des Sassanides, sur tout le mois de Fravardīn. C'est ce que raconte Bīrūnī dans le passage suivant (ed. p. 218 sq., trad. p. 203):

Ce jour-là, Jim fixa les poids et mesures, et les rois suivirent sa fixation en la trouvant de bonne augure. Et on faisait préparer les papiers et les cuirs nécessaires sur lesquels on écrivait les missives aux différentes provinces, et on cachetait celles qui devaient porter le sceau en bas, et c'est ce qu'on appelle en persan *Spēδē-niwišt* [4]. Après le temps de Jim, les rois célébrèrent pendant ce mois, c'est-à-dire Fravardīn-māh, une série de fêtes en le divisant en six parties; car les cinq premiers jours étaient réservés

[1] Voir p. 147, note 1.
[2] Roi Sassanide, 459—84.
[3] Variation du motif de Bīrūnī H.; Pērōz a assumé ici le rôle de Jim-šēδ chez Bīrūnī.
[4] اسفيذ نوشت: „écriture blanche". Au grand Nowrōz, Jim fit une proclamation solennelle aux peuples de son empire (Ṭabarī B, voir p. 86).

aux princes, la deuxième série de cinq jours aux nobles, la troisième aux hommes de cour des princes, la quatrième à leurs clients, la cinquième au peuple et la sixième aux bergers. On raconte que c'est Hormizd, fils de Śāhpūhr le héros [1] qui relia les deux Nowrōz l'un à l'autre; car il fit de tous les jours intermédiaires des jours de fête, et il fit allumer des feux sur les endroits élevés, ce qu'il regardait comme un bon augure, et aussi pour purifier l'air: les feux devaient brûler toutes les particules nuisibles qui étaient dans l'air et dissoudre et disperser les miasmes produisant la putréfaction [2]. Et parmi les coutumes des Xusrō attachées à ces cinq jours [3] était celle-ci: le roi inaugurait la fête du Nowrōz et faisait proclamer au peuple qu'il donnerait audience et leur ferait des bienfaits. Le deuxième jour il donnait audience à ceux qui étaient les premiers en rang, à savoir les dēhkāns et les membres des grandes familles [4]. Le troisième jour il donnait audience aux chevaliers et aux plus hauts parmi les mōbaδs, le quatrième jour aux membres de sa propre famille, à ses plus proches parents et aux hommes de sa cour, et le cinquième jour il donna audience à ses enfants et à ses clients. Il accordait ainsi à chacun le rang et les honneurs qui lui étaient dûs et lui montrait les bienfaits et les faveurs qu'il était en droit d'exiger. Et lorsque arrivait le sixième jour, et que le roi avait rempli ses devoirs envers eux, il célébrait le Nowrōz pour lui-même, et alors ce n'étaient que ses amis les plus intimes et ceux qui étaient admis en son intimité, qui lui tenaient compagnie. Et il ordonnait de faire apporter les présents qui étaient arrivés et les arrangeait selon le rang des donateurs, puis il les regardait, et il en distribuait ce qu'il voulait et faisait déposer dans le trésor ce qu'il voulait.

Qazwīnī raconte également (l. c.) que le roi, assis sur son trône, recevait un à un ses serviteurs et ses hommes de cour, dont chacun apportait un présent magnifique. Niẓām el-mulk, le célèbre ministre des sultans seldjoucides Alp Arslān et Malikśāh (mort en 1092 de notre

---

[1] Hormizd I. (272—73 de notre ère).

[2] A comparer p. 169 sqq. de la I^e partie.

[3] C.-à-d. les jours intermédiaires entre les deux Nowrōz, les cinq premiers jours du mois de Fravardīn.

[4] Les membres des grandes familles sont les *vispuhrān*, la haute noblesse héréditaire; les dehkāns appartenaient à la classe des *āzaδān* (la noblesse inférieure). L'exposition de Bīrūnī est probablement inexacte dans les détails. En tout cas il semble ressortir de cette notice, que Hormizd Ier eût quitté la coutume antérieure de célébrer tout le mois de Fravardīn.

ère) a conservé un autre trait du cérémonial du Nowrōz sous les Sassanides, un trait qui est particulièrement intéressant, parce qu'il reflète peut-être sous une forme plus noble l'ancienne coutume de la fête des Sacaea, celle que les maitres assumaient le rôle des esclaves et vice versa: On dit que les anciens rois de Perse avaient adopté pour règle de donner, les jours du Mihrgān et du Nowrōz, une audience publique, dont personne n'était exclu. Quelques jours avant ces fêtes, on faisait savoir, par un crieur public, que chacun devait se préparer pour tel jour et terminer ses affaires. Au jour fixé, le héraut du roi se tenait dans le marché et faisait à haute voix la proclamation suivante: „Si quelqu'un en ce jour empêche un homme d'entrer dans cette assemblés, le roi dégage sa responsabilité de son sang qui sera versé". Le roi recueillait ensuite les requêtes qui lui étaient présentées et s'il s'en trouvait une contenant des plaintes contre lui, il la remettait au mōbaδān mōbaδ (mots qui, dans la langue des anciens, ont la signification de juge des juges [1]), afin que celui-ci examinât la réclamation. Il se levait alors, descendait de son trône et s'asseyait sur les deux genoux devant le mōbaδ. Il lui disait: „Avant de rendre aucun arrêt, juge la réclamation élevée contre moi par cet homme, et ne témoigne en ma faveur ni partialité, ni égards personnels". Le héraut enjoignait alors, à haute voix, à tous ceux qui avaient à formuler quelques plaintes contre le roi de se ranger tous d'un seul côté, afin que l'on pût tout d'abord s'occuper de leurs réclamations. Le roi disait alors au mōbaδ: „Il n'y a point aux yeux de Dieu de péché plus grave que celui qui est commis par les rois: ceux-ci doivent lui témoigner leur reconnaissance pour les bienfaits qu'ils ont reçus, en étant remplis de sollicitude pour leurs sujets, et en étant résolus à leur rendre justice et à détruire la puissance des tyrans. Lorsque le souverain se livrera à l'injustice, tous ses soldats seront animés du même sentiment que lui; ils oublieront Dieu et feront éclater au grand jour leur ingratitude pour les bienfaits qu'ils ont reçus. Alors le Très-Haut les abandonnera et les accablera de sa colère, et il ne s'écoulera pas longtemps avant que le monde ne soit voué à la ruine, qu'eux tous ne soient massacrés, victimes de l'influence néfaste de leurs crimes, et que la dynastie régnante ne voit le pouvoir lui échapper. O mōbaδ, toi qui con-

[1] Le mōbaδān mōbaδ était le grand pontife de l'église zoroastrienne sous les Sassanides.

nais Dieu, prends garde à ne pas me favoriser à ton détriment, car c'est de toi que je réclamerai tout ce que Dieu me demandera et j'en ai dès maintenant chargé ta conscience". Le mōbaδ examinait alors le différend qui s'était élevé entre le roi et le défendeur, et si ce dernier avait le droit pour lui il lui donnait raison. Si un individu intentait une action mal fondée et dénuée de preuves, il était condamné à la punition rigoureuse réservée à tous ceux qui ont l'audace de faire du roi et de son gouvernement l'objet de leurs critiques. Quand l'examen de l'action intentée contre lui était terminé, le roi remontait sur son trône et, se tournant vers les grands personnages et les dignitaires de sa cour, leur disait, après avoir placé la couronne sur sa tête: „J'ai commencé par moi, afin que vous renonciez à toute idée de molester autrui. Il faut que chacun de vous donne aujourd'hui satisfaction et contentement à celui avec lequel il est en dissentiment". En ce jour, celui qui était le plus rapproché de la personne du roi en était le plus éloigné et celui qui était le plus puissant devenait le plus faible. Il en fut ainsi depuis le règne d'Ardašīr jusqu'à celui de Jazdgard [1]. Ce dernier abolit les lois de ses aïeux et fit de l'injustice la règle qui prévalut dans le monde. Il imposa des lois détestables. Les peuples eurent à souffrir, et les malédictions et les vœux formés pour son malheur retentirent sans interruption [2].

La faveur dont jouissait le Nowrōz sous les Sassanides se réfléchit aussi dans la musique. Parmi les noms de mélodies du temps des Sassanides conservés par des poètes persans d'une époque postérieure (Minūčihrī, Niẓāmī) figurent ceux de *Nowrūz* ou *Saz-i-nowrūz* („musique du Nowrōz"), *Nowrūz-i-buzurg* („le grand N."), *Nowrūz-i Kai Kavāδ* („le Nowrōz de Kai Kavāδ") [3].

De nos jours encore, les Parsīs tant en Perse qu'en Inde célèbrent le jour de l'an comme une des grandes fêtes religieuses. Dosabhai Framji Karaka écrit dans son Histoire des Parsīs [4]: „De toutes les fêtes

[1] L'auteur fait allusion ici à Jazdgard I[er] (399—420), surnommé „le pécheur". En réalité, c'est peut-être plutôt Jazdgard II (438—57) qui a aboli la coutume en question. Voir mon „Empire des Sassanides", p. 74.

[2] Siasset Namèh composé par Nizam oul-Moulk, publ. par Schefer (Paris 1891), p. 38—39. Trad. de Schefer (1893), p. 56 sqq.

[3] Voir Arthur Christensen, „Some Notes on Persian Melody-Names" dans le Dastur Hoshang Memorial Volume, p. 375 sq.. On peut y ajouter deux noms de mélodies conservés dans le Burhān-i-qāti': *Nowrūz-i-χārā* et *Nowrūz-i-χordak*.

[4] History of the Parsis I, p. 144 sq..

zoroastriennes la fête nommée Pateti est observée avec plus ou moins de ferveur des Parsis de tous les rangs et de toutes les conditions. C'est le jour d'Ohrmazd du mois de Fravardīn, qui devait être nommé correctement le Nowroz. Parmi les Kadmīs il tombe un mois plus tard que parmi les Šahanšahīs[1]. Le nom de Pateti, qui est une forme corrompue du mot avestique *paitita*, signifie littéralement „tombé en repentance"[2], puis il désigne le jour auquel on demande à Dieu l'absolution des péchés commis durant l'année passée. Ce jour-là le zoroastrien se lève de meilleure heure que d'ordinaire, fait ses ablutions, se soumet même parfois à la cérémonie de purification appelée „cérémonie de Nahan", met des habits neufs et récite des prières par lesquelles il implore le pardon d'Ohrmazd et la bénédiction sur lui-même et sa famille. Il commence ses prières en exaltant la puissance de Dieu, puis il demande le pardon de ses mauvaises actions commises pendant l'année passée, et enfin il fait des sacrifices de bois de sandal au feu Bahrām (le temple du feu principal) et prie de nouveau pour regagner l'amour et la grâce de la divinité. qui est toujours bien disposée pour les créatures fidèles. Ses prières finies, il offre des aumônes aux prêtres pauvres et au gens indigents. Le reste de la journée est passé en réjouissances avec les autres membres de la famille. Ce jour-là des visites de félicitations à l'occasion du jour de l'an sont faites et reçues[3]."

Comme il ressort des passages cités de Bīrunī et de Qazwīnī, la coutume de donner des cadeaux au jour de l'an était, sous les Sassanides. une source importante de revenus pour le roi. La même coutume existait pour la grande fête d'automne, le Mihrgān. Les califes, en adoptant le système fiscal des Sassanides, adoptèrent aussi les contributions obligatoires sous la forme de cadeaux à l'occasion du Nowroz et du Mihrgān[4]. A la cour des ᶜAbbāsides à Bagdad, le Nowroz fut célébré à la manière perse avec du vin et de la musique[5].

[1] Ces deux sectes diffèrent l'une de l'autre dans la computation du calendrier d'après l'ère de Jazdgard.

[2] La signification correcte du mot *paitita* est, d'après Bartholomae, „pondération entre le péché et la punition" („Begleich" von Schuld und Strafe).

[3] La fête de Hamaspathmadīn (Hamaspaϑmaēdaja), comprenant les cinq épagomènes à la fin de l'année, est aussi célébrée de nos jours (Karaka, I, p. 148).

[4] Voir G. van Vloten, Recherches sur la domination arabe (Verhand. d. Kon. Akad. van Wetenschappen te Amsterdam, 1894), p. 9.

[5] Voir p. ex. Masᶜūdī, Murūǧ, VII, p. 277 sq.

La confusion entre les figures légendaires de Jim et de Salomon, qui eut lieu dans les temps islamiques, eut pour conséquence, qu'il se formait une légende qui attribuait l'institution du Nowrōz à Salomon. Bīrūnī rapporte, d'après un adhérent de l'école philosophique des Ḥašwijja l'anecdote suivante: Quand Salomon, fils de David, avait perdu son anneau et que sa puissance royale l'avait abandonné, mais lui avait été rendue après quarante jours, son éclat revint, et les rois vinrent à lui, et les oiseaux se rassemblèrent respectueusement autour de lui. Alors les Persans dirent: „Nowrōz āmad", c'est-à-dire „le jour nouveau est arrivé", et à cause de cela le jour eut le nom de Nowrōz. Et Salomon ordonna au vent de l'emporter, ce qu'il fit, et une hirondelle s'approcha de lui et dit: „Ô roi, j'ai un nid avec de petits œufs, détourne-toi, que tu ne les écrases pas". Et il dévia, et quand il fit halte, l'hirondelle lui apporta dans son bec de l'eau qu'elle répandit devant lui et lui présenta le pied d'une sauterelle; et c'est là l'origine de la coutume de répandre de l'eau et de donner des présents au Nowrōz [1].

Par suite de l'inexactitude du calendrier de Jazdgard, le Nowrōz se déplaçait au cours des siècles. Le sultan seldjucide Malikšāh, par sa réforme du calendrier (l'ère Ǧalālī) rétablit le Nowrōz à sa vraie place dans l'année.

Au temps où le Burhān-i-qāṭiʿ fut composé (au dix-septième siècle [2]) les deux Nowrōz (persan moderne Nowrūz) étaient encore célébrés comme au temps des Sassanides, le Nowrōz du 1er Fravardīn étant appelé *Nowrūz-i-ʿāmmä* („le Nowrūz ordinaire") et le grand Nowroz du 6 Fravardīn étant plus connu sous le nom de *Nowruz-i-χāṣṣä* („le Nowrūz particulier"). L'auteur du Burhān-i-qāṭiʿ répète l'ancienne tradition, que Dieu avait créé le monde au jour de Nowrūz, et il ajoute une autre tradition, à savoir qu'Adam fut créé le même jour de l'année; puis il raconte comment Jim-šēδ s'assit sur son trône ce jour-là, la couronne sur sa tête, et le soleil brilla sur lui, ce qui fit qu'il reçut le surnom *šēδ*. Puis le jour fut célébré comme une journée de fête. Le 6 Fravardīn Jim-šēδ s'assit de même sur son trône et dit: „Dieu le Très-Haut vous a créés, et il faut que vous laviez vos corps d'eau pure et fassiez l'ablution et que vous vous occupiez de l'adorer et de lui rendre grâce et que vous accomplissiez ces devoirs tous les ans à cette journée". Et on appelle ce jour-là Nowruz-i-χāṣṣä. L'auteur

---

[1] Bīrūnī, Chron., ed. p. 215, trad. p. 199.
[2] Voir A. V. Williams Jackson dans le JSOS, 41, p. 101.

continue: On dit que tous les ans, du Nowruz ordinaire jusqu'au Nowruz particulier — ce qui fait six jours — les rois de Perse contentaient les besoins des hommes et délivraient les prisonniers et pardonnaient aux malfaiteurs et passaient le temps en jouissances et amusements [1].

A partir du 17e siècle, plusieurs voyageurs européens ont donné des descriptions de la fête de Nowruz en Perse. Chardin la décrit brièvement de la manière suivante: [2] „Le vingtième [3] était la Fête qu'on apelle Naurous, ou Nouvel an, qui fut célébrée par des décharges de tout le canon, et par le son des instrumens de Musique. Ils commencerent à se faire entendre au moment que le Soleil entra dans la signe du Belier, et ils continuerent tout le jour, avec mille cris de joye. Le Gouverneur traita tous les Officiers, et les personnes considerables du Lieu, après avoir reçu leurs complimens, et leur presens: car en ce jour nul ne peut voir les Grands, sans leur faire des presens, en les aprochant. Les Chefs du Commerce des Compagnies Europeanes furent aussi lui souhaiter une heureuse année, et lui envoyerent des presens".

Dubeux qui, dans son livre „La Perse" [4], résume les rapports des voyageurs européens du 17e, du 18e et du commencement du 19e siècle sur ce pays, a aussi une notice sur le Nowrūz [5]. La fête est fort ancienne, dit l'auteur, mais les Persans ont su trouver un prétexte pour cacher leur attachement à une solennité instituée par les adorateurs du feu: ils disent que cette fête est célébrée en mémoire de l'élévation d'ᶜAlī au califat. „Le jour du Nowrūz, le roi de Perse, accompagné de ses ministres et d'un grand cortège, sort de la capitale et passe en revue ses troupes. Les chefs des villes et des provinces viennent ensuite déposer leurs présents au pied du trône, placé dans une tente magnifique élevée au milieu d'une grande plaine. Le roi reste plusieurs jours au camp, où il y a des courses de chevaux, ainsi que dans la capitale et dans les principales villes du royaume. La distance à parcourir varie, suivant l'âge des chevaux, de sept à vingt et un milles. Le but de ces courses est moins de juger de la vitesse que de la force des chevaux et de connaître ceux qui peuvent soutenir une course longue et rapide. Ces chevaux sont montés d'ordinaire par des

[1] Burhān-i-qāṭiᶜ, article Nowrūz.
[2] Voyages en Perse (éd. de Rouen 1723) t. 9, p. 257 sq.
[3] Le 20 mars 1674. [4] Paris 1841.
[5] p. 461 sq.

enfants de douze à quatorze ans... Le roi fait des présents aux cavaliers dont les chevaux ont remporté le prix. La fête du Nowrūz dure près d'une semaine; mais le premier jour, qui est celui de l'équinoxe du printemps, est de beaucoup le plus solennel. Les personnes de tout âge et de tout rang se parent, pour cette occasion, de leurs plus beaux habits, s'embrassent les uns les autres, et s'envoient en présents des confitures dont les Persans sont très friands".

Le docteur Heinrich Brugsch, qui était en Perse en 1860—61 comme membre d'une mission diplomatique de la Prusse, a laissé une description du Nowrūz tel qu'il fut célébré à cette époque [1]. La population suivait encore l'ancienne coutume de planter des fleurs dans un petit jardin — Brugsch remarque très justement que c'est là un survival des jardins d'Adonis —, mais à cette coutume il s'était ajouté un nouveau trait, dont je ne sais expliquer l'origine: on plantait seulement des fleurs, dont le nom commençait par la lettre s (س). L'auteur décrit la joie des Persans, qui, à l'occasion de la fête, avaient pris leur bain et mis leurs meilleurs habits, les bazars décorés de fleurs et de lampes de verre, les cadeaux et les félicitations, et enfin le grand *salām* du jour de l'an, dans lequel les dignitaires suprêmes étaient reçus par le chah, et le gouverneur de la capitale présenta à celui-ci des monnaies neuves d'or et d'argent. Le „roi des poètes" récita devant le roi son poème du jour de l'an, contenant l'éloge du roi, après quoi le grand vézir décrivait, dans une harangue pompeuse qui s'accordait mal, il est vrai, avec la vérité, l'état florissant de la Perse pendant l'année passée, et il s'engagea entre eux un dialogue dans des formes stéréotypes: „Quelle est la situation du pays?" — „Excellente outre mesure!" — „Mes hauts fonctionnaires ont-ils été honnêtes?" — „De vrais modèles d'honnêteté!" — „Quel est l'état de la récolte?" — „Les granges sont surchargées de blé, et le pain est meilleur marché que jamais". — „Et la paix?" — „Sire, les ennemis sont battus à tel point qu'aucun d'eux n'ose protester et, grâce à Votre Majesté, tout le monde jouit de la paix", etc. A la fin du salām, les éléphants qu'on a amenés sont forcés, par les éperons des cornacs, à se mettre à genoux, et en levant la trompe ils poussent une espèce de mugissement qui est interprété comme l'invocation du grand saint des chiites: *Jā ᶜAlī! jā ᶜAlī!* („Ô ᶜAlī! ô ᶜAlī!"). Le soir venu, les lampes

[1] Reise der k. preuss. Gesandtschaft nach Persien, II, p. 346 sqq.

sont allumées dans les bazars et dans les maisons, on fait ses prières dans les jardins d'Adonis, et le chah, du balcon de son palais, regarde les combats et les autres amusements populaires, en jetant de temps en temps quelques monnaies neuves dans la foule.

La relation de la fête que donne, un quart de siècle après, le médecin anglais Wills [1], ne diffère pas beaucoup de celle de Brugsch. Wills mentionne également les amusements populaires du soir, où des danseurs, des jongleurs, des lutteurs et des saltimbanques font leurs tours, des combats de béliers et de taureaux ont lieu, et, trait final de la fête, on jette dans le bassin d'eau quelques juifs habillés en haillons au grand plaisir de sa Majesté — peut-être une dernière reminiscence de la coutume antique de jeter dans l'eau l'image d'Adonis, habillé dans un linceul.

Le Nowruz est encore aujourd'hui la grande fête populaire des Persans. On se prépare pour la fête en prenant un bain, en achetant des vêtements neufs et des sucreries. Des coups de canon annoncent le commencement de la fête. Les membres de chaque famille se réunissent, s'embrassent et se félicitent l'un l'autre. A une table sont placées sept choses dont les noms commencent par la lettre *s* (*häft sin*), une pomme (*sīb*), du vinaigre (*sirkä*) etc. Tout le monde fait et reçoit des visites. L'astronome de la cour rapporte au chah le moment solennel où le soleil entre dans le signe du Bélier. Le chah distribue à ceux qui sont présents dans ce moment quelques monnaies d'argent frappées à l'occasion — les monnaies d'or ayant disparu par l'injure du temps. Le soir on tire des feux d'artifice. Le grand salām à Téhéran a lieu pendant les premiers vingt-quatre heures après l'entrée du nouvel an. Tous les grands dignitaires et les légations étrangères se rendent au palais royal en voiture. Le salām est devenu assez insignifiant: Le chah fait le tour de la salle, salue les invités, leur adressent quelques mots à l'un et à l'autre, puis s'en va, et tout est fini.

Aujourd'hui comme au temps des Sassanides, la joie festivale culmine le premier et le dernier jour de la période du Nowrūz. Mais le „grand Nowrūz" n'est plus le sixième jour du Nowrūz. Au cour du 19e siècle, la période de la fête s'est prolongée, et de nos jours c'est le treizième jour du nouvel an que finit la fête. Ce jour-là la maison est laissée non balayée et tout le monde s'en va au dehors. Si la maison n'est pas tout-à-fait dépeuplée, l'année nouvelle

[1] In the Land of the Lion and Sun. New ed., London 1891, p. 46 sqq.

amènera quelque malheur. Le 13e jour de Nowrūz est la vraie fête du printemps. Les arbres étalent leur verdure toute fraîche, les fleurs des champs commencent à pousser, les lilas sont déjà en fleur, c'est la saison que chantent de prédilection les poètes persans. Tout le jour un courant de promeneurs à pied, à cheval et en voiture quittent les villes pour camper en plein air, au bord d'un ruisseau ou dans quelque cabaret champêtre, où ils fument leur tschibuk et prennent leur thé. On chante et l'on joue le tār, et les jeunes gens s'amusent de toutes sortes de jeux et d'exercices du corps.

Les Soghdiens et les Xvārazmiens du moyen-âge célébraient comme le jour de l'an le premier jour du mois de *Nowsard* (soghd.) ou *Nāusārğī* (χvārazm.)[1], qui était le 6e jour après le Nowrōz des Persans, et qui coïncidait ainsi avec le Grand Nowrōz de ceux-ci (Bīrūnī, Chron., ed. p. 233—34, 235, trad. p. 220—21, 223). En parlant de l'état de Boukhara de nos jours, l'explorateur danois Olufsen dit: „Parmi les coutumes parsies qui sont en vigueur aujourd'hui encore en Boukhara, il faut mentionner la célébration de la fête du printemps et la fête du jour de l'an et le rite de couronner avec des festons les piliers isolés auquels repose la terrasse des maisons; cette dernière coutume existe encore dans les vallées des Pamirs"[2].

Sur la fête du Nouvel An chez la secte des Ahl-i-ḥaqq, voir V. Minorsky, „Notes sur la secte des Ahlé-Haqq" (Paris 1921), p. 102 sq.

Les Afghans de nos jours célèbrent le Nowrūz à l'équinoxe du printemps (A. Hamilton, Afghanistan, Lond. 1906, p. 388).

Les Bābīs-Bähāʾīs de la Perse ont le Nowrūz de commun avec les chiites.

Chez les peuples islamiques de confession sunnite qui habitent l'Afrique du Nord, on trouve des mélanges curieux du Nowrūz persan, de la fête du nouvel an des cultes anciens de l'Asie antérieure et des Saturnales romaines. En Égypte, le Nowrūz existe sous le nom arabisé de *Nīrūz*[3], mais il tombe en septembre. Les rites et les coutumes populaires pratiqués ce jour-là sont tout à fait analogues à ceux de la fête d'*Ennāïr* ou de *Jennar*, qui est célébrée dans le Maghreb, et dont le nom (lat. *januarius*) trahit l'origine antique; c'est le jour de l'an de l'année julienne. On jette alors des branches

[1] Le nom signifie „Nouvel an".
[2] O. Olufsen, The Emir of Bokhara, Cop. 1911, p. 367.
[3] Doutté, Magie et Religion dans l'Afrique du Nord p. 551. D'après Doutté, les musulmans ont emprunté cette fête (dont le nom est persan) aux Coptes.

vertes sur les terrasses des maisons ou l'on plante des branches vertes en terre; au Maroc on mange sept espèces de légumes ou de fruits secs. On change tout ce qui est vieux et usé dans la maison, on prend des augures pour la nouvelle année; on arrange des jeux; les petites filles promènent une poupée, et à Tlemcen elles la noient [1]. L'Ennāïr est le doublet du *'Ašūrā*, fête d'origine israélite, célébrée le 10 Muḥarram, jour de jeûne volontaire [2], mais qui est devenue, dans l'Afrique du Nord, le jour de l'an de l'année lunaire islamique [3]. Les rites sont analogues, seulement, pour le 'Ašura, ce sont les usages carnavalesques, survivances du meurtre rituel du dieu, qui prévalent [4].

[1] Doutté, l. c. p. 544 sqq.
[2] Enzyklopadie des Islam, art. 'Āshūra'.
[3] Doutté, l. c. p. 527 sqq. [4] Ibid. p. 544.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Le manuscrit du volume présent a été délivré à la rédaction des „Archives d'Études Orientales" en 1919. La revision des épreuves ayant commencé dans la même année, j'ai reçu les épreuves à intervalles parfois d'un an ou plus. Dans l'espace de quatorze ans qui se sont écoulés depuis la composition de ce volume plusieurs livres et mémoires ont paru, dans lesquels les légendes relatives à Jim ont été traitées, et quelques textes qui ont rapport à ce sujet ont été publiés. Ce n'est que par exception que j'ai pu utiliser ces matières, après coup, en introduisant quelques notices çà et là dans les épreuves. D'ailleurs, mes propres recherches sur l'histoire légendaire des Iraniens, continuées ces treize ans durant, m'ont apporté des idées plus claires sur bien des points, p. ex. en ce qui concerne les rapports des sources entre elles. Il n'y a en tout cela, il est vrai, rien qui touche le fond et les grandes lignes de mon exposition; néanmoins, ce volume, dans maint détail et sous des points de vue divers, fera l'impression d'être resté en arrière en comparaison avec d'autres recherches que j'ai publiées dans l'entretemps. Il y a aussi quelque inconséquence dans la transcription des noms et des mots pehlvis.

Quant à l'écriture de quelques noms en lettres pehlvies pp. 78, 79, 110 et 111, je renvoie aux corrections ci-dessous. A chaque revision des épreuves j'ai corrigé en vain les caractères pehlvis faux des passages en question.

Je profite de l'occasion pour remercier M. J. Oestrup et M. O. E. Ravn: l'un et l'autre m'ont prêté une assistance précieuse.

M. B. Geiger, dans son livre „Die Aməša Spəntas" (Sitz. der Wiener Akad. d. Wiss., t. 176, 7) p. 48 sqq., traite brièvement des idées indo-iraniennes sur le premier homme et des légendes sur Jama-Jima. Des recherches plus étendues sur ce sujet se trouvent chez H. Güntert, „Der arische Weltkönig und Heiland" (Halle, 1923), pp. 314—394 („Der arische Sagenkreis vom Gottmenschen"). D'après Güntert, Gajomard et Jama-Jima seraient identiques.

Le livre de M. O. G. von Wesendonk, „Urmensch und Seele in der iranischen Überlieferung" (Hannover, 1924), renferme un aperçu bien documenté sur les recherches concernant les „premiers hommes" (Gajomard, Mašjaγ et Mašjānaγ, Hošang, Taχmoruw, Jama-Jima).

Hertel, „Die Himmelstore im Veda und im Awesta" (Indo-iranische Quellen und Forschungen, II, Leipz. 1924): Le firmament était considéré comme un édifice plein de lumière dont tantôt le soleil, tantôt la lune et les étoiles sont les portes; Jama-Jima a, le premier, dirigé les créatures au ciel, demeure de la félicité, par la porte du soleil.

Dans R. Reitzenstein und H. H. Schaeder, „Studien zum antiken Synkretismus aus Iran und Griechenland" (Studien der Bibliothek Warburg, Leipz., Berlin, 1926), M. Schaeder a donné une monographie importante et lumineuse sur les idées du „premier homme" dans la tradition avestique et pehlvie vues surtout en connexion avec la doctrine manichéenne.

M. H. Lommel („Die Yäšt's des Awesta", Göttingen 1927, p. 196 sqq.) fait précéder sa traduction du 2me fargard du Vendīdād d'une introduction, dans laquelle il discute brièvement les problèmes de la légende de Jama-Jima en indiquant la probabilité d'une origine prézoroastrienne des motifs de la légende iranienne. Le *var* ou *vara* de Jima, d'après lui, est une caverne souterraine.

Dans le „Bulletin of the School of Oriental Studies" 1928, p. 703 sqq., M. Barnett traite de Jama-Jima et du Gandharva en comparant la tradition indo-iranienne avec la légende de Glaucus.

Quant à la critique des sources avestiques, pehlvies et arabo-persanes de l'histoire légendaire iranienne en général, je renvoie à mes deux mémoires: „Etudes sur le zoroastrisme de la Perse antique", Copenhague 1928, et „Les Kayanides", ibid. 1932 (Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs historisk-filologiske Meddelelser, XV. 2 et XIX. 2).

P. 3, note 1. Dans la lecture des voyelles (théorie de l'*o* iranien, maintenue par Andreas depuis une quinzaine d'années), je n'ai pu suivre mon maître vénéré.

P. 7, l. 1 et p. 9, l. 1. Judhišṭhira, lire Judhishṭhira.

P. 7, l. 24. Višnu, lire Viṣṇu.

P. 8, l. 8. Višṇu, lire Viṣṇu.

P. 10, l. 10. Brihaspati, lire Bṛhaspati.

P. 12, l. 42. Hormazyar, lire Hormazdyār. La feuille de titre anglais porte la forme Hormazyâr.

P. 13, l. 1. Pauvreté: Lommel traduit le mot *ainišti-* par „impuissance" („Unvermögen") et ajoute la note: „Wohl = Unfruchtbarkeit; im Gegensatz zu der unter Yamas Regierung herrschenden Fruchtbarkeit".

P. 15, note 1. Lommel: „un anneau d'or".

P. 17, note 2. Selon M. Lommel, un hāϑra serait = mille pas.

P. 17, l. 28—29. Neuf ponts. Lommel: „neun Gänge".

P. 19, l. 24—25. Plutôt: que son bonheur à lui consistait en cela qu'on lui était reconnaissant.

P. 21, l. 1. Quelques parties du commentaire pehlvi de Vend. II ont été citées par Spiegel dans son „Einleitung in die traditionellen Schriften der Parsen", II, p. 82—84.

P. 21—22. Sur les sources du Bundahišn, voir Christensen, „Les Kayanides", p. 44 sqq.

P. 21, l. 15 et note 5. L'introduction de Jim dans le Bund. 12.20 est une faute de copiste. Le Grand Bundahišn (ed. Anklesaria, p. 79, l. 6) porte: *imrōz*, „aujourd'hui"; voir „Les Kayanides", p. 89.

P. 21, l. 19 sqq. Le Grand Bundahišn, ed. Anklesaria, p. 124, l. 12 sqq. Comp. A. V. Williams Jackson, „The Location of the Farnbāg Fire", J A O S, 1921, p. 88; Herzfeld, „Archäologische Mitteilungen aus Iran", I, p. 182 sqq.; Christensen, „Les Kayanides", p. 95—96.

P. 21, l. 24 sqq. Le Grand Bund., p. 154, l. 5—7.

P. 21, l. 27 sqq. Le Grand Bund., p. 108, l. 8 sqq.

P. 22, l. 1 sqq. Le Grand Bund., p. 121, l. 3—4, où le texte est un peu abrégé.

P. 22, l. 5. Le Grand Bund., p. 197, l. 9—10.

P. 22. l. 6—8. Le Grand Bund., p. 198, l. 15—199, l. 1. Pour „au dessous du mont Jimaγān", le Grand Bund. lit: „sous les montagnes".

P. 22, l. 9 sqq. Le Grand Bund., p. 228, l. 9—12 (Zijānaγ Zardašum ?)

P. 22, l. 14 sqq. Le Grand Bund., p. 235, l. 8 sqq.

P. 22, l. 19 sq. Le Grand Bund., p. 239, l. 2—3.

P. 22, l. 21. Ed. Anklesaria, p. 211, l. 8—9.

P. 22, l. 23 sqq. Ed. Anklesaria, p. 218, l. 12—219, l. 5. Un autre passage du Grand Bund. (p. 209, l. 5—6 et 10—11) mentionne deux demeures construites par Jim, une au mont Alburz et une dans le Pārs, dont la dernière est celle qu'on appelle „le *var* fait par Jim".

P. 25—27. Le texte du Dēnkard renferme bien des obscurités, et la traduction est quelquefois douteuse dans les détails.

P. 28. Parmi les sources pehlvies il aurait fallu citer un passage de la „Rivājat pehlvie qui accompagne le Dadastān-ī-denīγ". Ce passage est mentionné p. 76.

P. 35, note 1. Ibid. p. 250—84, lire: Oldenberg, Die Religion des Veda[2], p. 250—54.

P. 44, note 8. Andreas a attribué au mot *χšaēta* la signification de „dominateur, souverain"; il l'a fait dériver, sans doute, de la racine *χšaj-* (*χvarχšēδ* < *hvarə-χšaeta*, „Sonnenherr", Andreas-Henning, „Mitteliranische Manichaica", p. 15, note 6). M. Lommel de même, dans sa traduction des Jašts, rend le nom Jima χšaēta par „Jama, der König".

P. 46, l. 27 sqq. M. Benveniste, dans une etude ingénieuse (JA, 1932, p. 117 sqq.) a su trouver dans le Vend. II des indices indirectes de l'existence, dans les temps pré-zoroastriens, de la légende de l'introduction des trois classes (prêtres, guerriers, agriculteurs) par Jima.

P. 47, l. 27 sqq. Comp. la notice additionnelle à la p. 21, l. 15.

P. 47, l. 28. Sur le mont Bakjīr, à lire Baγγēr, voir „Les Kayanides", p. 87—89.

P. 50, l. 22. Sur Oδaγ, voir Jackson, „Zoroastrian Studies", (New York, 1928), p. 92.

P. 52 sqq. Le mythe de la triple perte de la Gloire, voir „Les Kayanides", p. 103.

P. 53, l. 2—3, lire: dont le deuxième est recueilli par Miϑra, le premier par Kərəsāspa et le troisième par Θraētaona.

P. 57, l. 9 sqq. Cette forme de la cosmogonie n'est pas primitive. Voir E. Benveniste, „The Persian Religion according to the Chief Greek Texts", p. 106 sqq. et p. 20, F. Cumont dans la RHR, 1931, p. 55 sqq., Nyberg dans le JA, 1931, p. 1—134 et 193—244.

P. 57, note 2. Voir „Les Kayanides", p. 51 sqq., 153 sqq.

P. 57, note 3. Sur la „grande année" de 9000 ans d'après la théorie zruvaniste, voir les passages de Benveniste, de Cumont et de Nyberg cités ci-dessus (addition à la page 57, l. 9 sqq.).

P. 62, note 1. A ajouter: J. Riem, Die Sintflut in Sage und Wissenschaft, Hamb. 1925.

P. 63, note 5. Le texte du Ǧāmāsp-nāmäh persan a été publié p. 80—90 du livre „Jâmâspi, Pahlavi, Pâzend and Persian Texts", publ. p. J. J. Modi (Bombay 1903). Le passage en question se trouve p. 86, l. 25—87, l. 1 de cette édition.

P. 67, note 3. La forme originale aura été آثرويان, fausse lecture d'une forme pehlvie *āsrōγān*.

P. 77, l. 1 sqq. Sur les sept merveilles de Jim-šēδ voir aussi Dáráb Hormazdyâr's Rivâyat, II, p. 71—72. Quant à la cinquième merveille, voir O. Rescher, „Sachindex zu Wüstenfeld's Ausgabe

von Jâqût's Muʿǧam el-buldân" (Stuttg. 1928), p. 7, article „Bassin".

P. 78, l. 22. Pour [illegible], lire [illegible]. — L. 23. Pour [illegible] lire [illegible].

P. 79, l. 4 Pour [illegible], lire [illegible]. — L. 5. Pour [illegible], lire [illegible].

P. 79, l. 15 sqq. Narsaχ, Narsēh est à l'origine le dieu Nairjosaŋha, voir „Les Kayanides", p. 57—58.

P. 79—80. Sur Aošnara, Ošnar, voir „Les Kayanides", p. 76.

P. 95, l. 5. eǧ-Ǧahšiārī, lire: el-Ǧahšiārī.

P. 102. Sur les noms des classes chez Firdausī, comp. Benveniste, JA, 1932, p. 132 sqq.

P. 106, l. 38 sqq. Voir les renvois donnés dans l'addition à la p. 21, l. 19 sqq. Āδurχwā est une corruption d'Āδurχurra = Āδurfarnbaγ.

S. 107. Source persane plus ancienne que le Muǧmil et-tawārīχ: le *Fārsnāmäh*, composé au commencement du 12e siècle, et dont l'auteur inconnu est désigné sous le nom d'Ibn el-Balχī. P. 10 de l'édition (The Fársnáma of Ibnu 'l-Balkhí, ed. by G. Le Strange and R. A. Nicholson, Lond. 1921, Gibb Mem. Series), on trouvera la notice suivante: Jim-šeδ (Ǧämšīd), fils d'Ajanghān (Vīvanghān), frère de Taχmōruw, ou, selon d'autres historiens, neveu de Taχmōruw et fils de Dīvanghād, fils de Vīvanghād [1]). — P. 29—34 (résumé): Jim-šeδ était supérieur à tous les rois de Perse en beauté, en grandeur et en gloire, tuait des lions et d'autres bêtes sauvages, était plein de connaissances et de sagesse. Il régna 716 ans. Pendant 50 ans il préparait des armes et des outils, pendant 50 ans des tissus de toutes sortes, des vêtements et des tapis, puis il employa 50 ans à diviser les hommes en quatre classes (les détails comme chez Firdausī; les noms des classes ne sont pas donnés), et 100 ans à faire travailler les démons dans les mines etc. Il fit construire des bains, inventa et mélangea des matières colorantes pour en décorer les murs des édifices, fit faire, le premier, des peintures et des portraits. Prenant pour résidence Istaχr en Pārs, il en fit une grande ville, longue de douze parasanges et large de dix, et y construisit un grand palais en pierre. Au milieu de la ville il fit bâtir trois forteresses, appelées „les trois dômes", à savoir la forteresse d'Istaχr avec le trésor, celle de Šikästä avec un magasin de tapis, et celle de Šikänvan, qui était son arsenal. Cela fut terminé en 66 ans, somme toute: 316 ans. Puis, le jour Ohrmazd du mois de Fravardin, il rassembla les hommes, s'assit sur le trône dans son nouveau palais, posa la cou-

---

[1] Ces deux noms sont des variations du même nom (Vīvanghān), le *d* et le *v* étant souvent confondus dans l'écriture persane.

ronne sur sa tête et fit un discours, instituant ainsi la fête de Nowroz, qui durait une semaine entière. Cela fini, il pria Dieu et reçut une révélation: le monde serait délivré de famine, de pestilence, de maladies et de toutes sortes de maux aussi longtemps que lui, Jim, gardait l'obéissance envers Dieu, la foi et les intentions pures. Ce bonheur sans mélange dura 300 ans. Ensuite, séduit par Satan, Jim-šeδ rassembla les hommes et les démons et leur ordonna de l'adorer comme Dieu et créateur. Alors tout le monde l'eut en horreur, son frère Spitjur (Isfitur) s'insurgea contre lui. La guerre ayant duré cent ans sans résultat décisif, Bevarasp, appelé aussi Dahaχ (Zoḥḥak), fondateur de la religion des Ṣabiens, mit Jim-šeδ en fuite, le poursuivit jusqu'à proximité de la mer de Chine, où il le saisit, le scia en deux avec une scie ou, selon d'autres, avec une arête, et le jeta dans la mer.

P. 110, l. 34. Pour [illegible], lire [illegible].

P. 111, l. 4. Pour [illegible], lire [illegible]; pour [illegible], lire [illegible].

P. 115, l. 28—30 (dans la note 3 de la page précédente). Voir „Les Kayanides", p. 78 et pp. 109—110.

P. 118, l. 21. Asad, lire: Asadī.

P. 125, l. 10. La légende de Qaharmān, fils de Taχmoruw, est probablement d'origine asssez moderne. Le mot *qahärman* est devenu un nom appellatif qui signifie „héros".

P. 125, l. 28 et p. 132, note 5. Jāmīᶜ-et-tawārīχ, lire Ǵāmiᶜ-et-tawārīχ.

P. 132, l. 1. Qaf, lire: Qāf.

P. 138 sqq. Le Nowruz a été l'objet d'une étude détaillée, écrite en russe, d'Inostrantzev: Сасанидскiе этюды (St. Pétersb. 1909), p. 82 sqq. Des details sur les coutumes et les cérémonies des fêtes de Nowroz et de Mihrgan à la cour des rois de Perse se trouvent dans le Kitab-et-taǵ de Ǵahiẓ, éd. du Caire, p. 146 sqq. Deux fragments arabes sur la célébration du Nowroz et les étrennes ont été communiqués en traduction anglaise par M. R. Ehrlich dans le „Modi Memorial Volume", p. 95 sqq. Enfin, J. Markwart (Marquart) a donné, dans le „Modi Memorial Volume", p. 709—765 B, une étude importante sur le Nowroz, renfermant entre autres le texte pehlvi des „Merveilles du jour Xurdad du mois de Fravardin", dont nous avons cité la traduction de Darmesteter ci-dessus, p. 144–145.

P. 138, note 1. Ajouter: Meissner, ZDMG, t. 76 (1922), p. 93 sqq.

P. 140, note 2. Sur les Sacaea babyloniens et perses: Langdon, JRAS, 1924, p. 65 sqq.

ADDITIONS ET CORRECTIONS A LA PREMIÈRE PARTIE.

Pour Masjaγ et Masjānaγ il faut lire Mašjaγ, Mašjānaγ. Le premier des deux noms apparaît, muni de points diacritiques, dans le Grand Bundahišn, Anklesaria, p. 101, l. 15.

Sources pehlvies et parsies de l'histoire de Gajōmard, de Mašjaγ et de Mašjānaγ, de Hōšang et de Taχmōruw:

Les parties du Grand Bundahišn qui traitent de la légende de Gajōmard et de celle de Mašjaγ-Mašjānaγ ont été transcrites et traduites en allemand par H. H. Schaeder dans Reitzenstein-Schaeder, „Studien zum antiken Synkretismus aus Iran und Griechenland", II, p. 214–233.

Dēnkard III, 11 (Peshotan I, p. 13, traduct. p. 6—7). Ce passage donne, dans un langage maladroit et un peu obscur, l'explication de la contradiction apparente entre deux traditions: il a été révélé, d'une part, qu' Ohrmazd a adressé la parole à Mašjaγ et à Mašjānaγ, d'autre part, que Jim fut le premier qui eut une conversation avec Ohrmazd [1]. En effet, Ohrmazd a donné une instruction religieuse, non pas à Mašjaγ et à Mašjānaγ eux-mêmes, mais à Jim, qui était de la race de Mašjaγ et de Mašjānaγ [2].

III. 35 (Peshotan I, p. 31, traduct. p. 29). Gajōmard, qui était l'origine de l'humanité et le premier roi du monde, fut le premier qui accepta la religion du créateur.

III. 209 (Peshotan V, p. 255 sqq., trad. p. 334—37) renferme des allusions à Gajōmard, à Mašjaγ-Mašjānaγ, à Sijāmaγ, à Fravāγ et à Hōšang, mais elles sont sans aucun intérêt. Vēγerd est mentionné, ce nom étant un peu défiguré par les copistes.

III. 312 (Peshotan VII, p. 348, traduct. p. 457, Madan I, p. 313). L'enseignement religieux de la part d'Ohrmazd au monde des corps fut donné d'abord à Gajōmard. Pour la seconde fois la communication

---

[1] Allusion à Vend. II (voir ci-dessus p. 14—15), où il est dit qu'avant le temps de Zoroastre, Ahura Mazdāh avait pour la première fois communiqué la religion mazdéenne à Jima: d'autres passages des livres religieux (Bund. 15.6, voir p. 18 de la 1e partie, Dēnk. VII. 1.9, voir p. 28 de la 1e partie, Dēnk. III. 312, ci-dessous) contiennent au contraire l'assertion, que la religion avait été communiquée déjà à Mašjaγ et à Mašjānaγ.

[2] C'est-à-dire, qu'Ohrmazd (comme il ressort du livre VII. 1.9 du Dēnkard) a donné seulement des préceptes moraux à Mašjaγ et à Mašjānaγ, et que Jim est le premier qu'il a instruit dans la religion mazdéenne.

et l'exposition [de la religion] furent données à Mašjaγ et à Mašjānaγ. Et cette instruction religieuse primitive fut envoyée à Sijamaγ, fils de Mašjaγ, et à ses descendants par l'intermédiaire de Vahman et de Srōš. Et ce message de la révélation vint aussi, pour le bien des hommes, de l'Iran au [reste du] monde par mer au moyen du bœuf Sarsōγ, et en outre il vint par terre à toutes les contrées, à tout le monde des corps des sept kēšvar, de sorte que tous les hommes du monde eussent part au progrès.

Gamasp-namaγ. Texte pazend transcrit par West, Sanjana Memorial Vol., p. 99 sqq., voir p. 29, note 3, et publié avec traduction anglaise dans le Jāmāspi de J. J. Modi (Bombay 1903), p. 63—65 et 111—113. Les lectures diffèrent beaucoup dans les deux textes, également corrompus tous les deux.

A. Et il (Ohrmazd) créa d'abord le bœuf, puis Gajomard. De la race de ce bœuf deux cent quatre-vingt deux espèces de gros bétail et de petit bétail furent créées. Lorsque l'opposition [du mauvais esprit] vint aux créatures, elle vint d'abord au bœuf.... Lorsqu'elle vint à Gajomard, [des hommes] poussèrent de la terre sous la forme d'une plante de rīvās. Cinquante années s'écoulèrent pendant lesquelles ils ne vivaient pas comme mari et femme, et pendant quatre-vingt dix-huit ans et huit mois ils vivaient comme mari et femme. Il naquit d'eux sept couples d'enfants, chaque couple étant un mâle et une femelle, qui furent mari et femme, étant frère et sœur, et d'eux vint le progrès des créatures du monde. Voilà la création des créatures; puis vint l'opposition, et [le mal] se mêla dans la création, et les créatures ne seront purifiées qu'au jour de la résurrection....

B. Le roi Vištāsp demanda au gouverneur Ǧāmāsp [1]: „Qui fut le premier souverain et maître? Quels étaient les monarques qui parurent l'un après l'autre? Comment est-ce qu'ils administraient la religion et le droit?" Ǧāmāsp le gouverneur lui répondit: „Le premier maître fut Gajomard Gēlšāh. Il vécut trois mille ans sans l'opposition [du mauvais esprit] et trente ans après l'arrivée de l'opposition.... Sa semence s'en alla aux plantes, mais les plantes ne l'accueillirent pas; elle s'en alla dans la terre, et la terre l'accueillit; pendant trente ans elle était dans la terre. Puis une plante de rīvās poussa de la terre, et il naquit d'eux [2] un fils, ... un mâle et une femelle, et la génération se continua jusqu'à Hōšang [3]; il avait pendant quarante

[1] Le Ǧāmāsp-nāmaγ contient les réponses de Ǧāmāsp aux questions du roi Vištāsp, protecteur de Zoroastre.

[2] C'est-à-dire de Mašjaγ et de Mašjānaγ.

[3] C'est à peu près le sens de cette phrase obscure.

ans la souveraineté sur les sept terres [1]. Hošang était (appelé) Pēšdāδ, parce que, le premier, (*pēš*) il mit en vigueur la loi (*dāδ*) de Dieu. Il tua sept Xešm et détruisit une drūğ. Et Hōšang engendra (deux) Vīvanghān [2], un mâle et une femelle; la femme Vīvanghan était [belle] comme une parīγ .... Il (Vīvanghān) engendra Taχmōruw, et de lui fut engendré Spitjur, fils de Taχmōruw. Taχmōruw régna sur les sept kēšvar et tint Ahriman, le Xēšm, sous ses jambes comme un cheval (?) pendant trente ans. Ces trente ans durant [Ahriman] ne put faire aucun mal, et [Taχmoruw] battit beaucoup de rois, de parīγs et de dēvs, et le roi tint [Ahriman] éloigné de tout commerce avec les hommes".

Ǧāmāsp-nāmäh persan (Spiegel, Grammatik der Pārsisprache, p. 192; J. J. Modi, Jâmâspi, p. 86): Vištāsp demanda à Ǧāmāsp: „Combien de rois y a-t-il eu avant nous, et combien de temps chacun d'eux a-t-il régné?" [Ǧāmāsp] répondit: „La royauté vint d'abord à Gajōmard: il était Adam. Il régna pendant trente ans, et pendant son règne les hommes ne moururent pas. Après Gajōmard la royauté vint à Hošang, dont le règne dura quarante ans. Pendant son temps il n'y avait pas non plus de mort, et il n'y avait ni vieillesse, ni maladie [3], et les hommes étaient purs et savants. De Hōšang [la royauté] vint à Taχmōruw, qui régna pendant trente ans et tint Ahriman tellement sous son empire, que celui-ci fut réduit à l'état d'un cheval impuissant, et qu'il ne pouvait faire aucune mauvaise action, et les hommes vivaient tout-à-fait à leur aise.

Sources islamiques anciennes:

Ibn Maskūjäh, *Taǧārib el-umam* (voir ci-dessus, p. 95), ed. facsimilée de L. Caetani, I, p. 7 sqq. Version abrégée de l'exposition de Ṭabarī. En voici le résumé:

Hōšang succéda à son grand-père Gajōmard, réunit sous sa domination les sept climats et établit une bonne administration: il eut le surnom de *Pēšdaδ*, „le premier qui se conduisit avec justice". Il vivait deux cents ans après le déluge. Il fut le premier qui fit abattre des arbres et construisit des édifices, et il fit tirer des minéraux de la terre. Il bâtit Babylone et Suse, partit pour l'Inde, voyagea dans les pays, posa la couronne sur sa tête et s'assit sur le trône, extermina les malfaiteurs ou les chassa dans les îles dans les mers, et prit les démons dans son service. Entre lui et son successeur Taχmōruw il y avait une série de générations. Taχmōruw imita la conduite de son aïeul, fit des voyages, bâtit une ville

[1] C.-à-d. kēšvar.

[2] Dans le texte: Vīvīgahān.

[3] Le bonheur de la période de Jim transporté au temps de Hōšang.

qui fut renouvelée plus tard par Šapur (la ville de Šapur en Pārs) et s'y établit. Il poursuivit les scélérats et chassa les diables et mit bon ordre aux affaires du royaume. Il fut le premier qui écrivit en langue perse.

Farsnamäh (voir ci-dessus, p. 165), éd. de G. Le Strange et R. A. Nicholson, p. 9 sqq. (résumé): Gayomard, surnommé *Gel-šah* (c.-à-d. „le grand roi"), le premier roi du monde, vécut mille ans et exerca la royauté pendant quarante ans. Les Guèbres prétendent qu'il est le même qu'Adam, mais d'autres n'acceptent pas cette assertion. — La généalogie de Hosang, qui régnait pendant quarante ans, est donnée en deux ou trois manières, mais la vraie généalogie est celle-ci: Hošang, fils de Fravāl (lire Fravāγ), fils de Sijamaγ, fils de Mašjaγ, fils de Gajomard. D'après quelques historiens, Hošang était le père d'Énoch (Idris); selon une autre tradition plus correcte, Berd, qu'on appelle aussi Veγerd [1], frère de Hošang, était le père d'Énoch. — Taχmoruw était fils d'Ajunghān, fils d'Ajanghad, fils de Hošang, ou, selon d'autres, fils d'Ajunghān, fils d'Anghad, fils d'Ajanghad, fils d'Ašghad [2]. Avant son avènement au trône, Taχmoruw passait son temps en guerroyant contre les rebelles et les devs; c'est pour cela qu'on l'appelait *derband*. — P. 26 sqq. (résumé): Gajomard, le premier roi du monde, résidait à Isṭaχr ou, selon d'autres, d'abord à Démavand, puis à Isṭaχr, ville bâtie par lui. Les Guèbres prétendent qu'il était Adam, et que son fils Mašjaγ [3] était Seth. D'après quelques historiens, il vécut après Noé, et sa généalogie était celle-ci: Cham, fils de Japhet, fils de Noé. Il vivait mille ans, toujours occupé d'arranger les affaires du monde, et enfin tous les hommes se soumirent à lui, et pendant les derniers quarante ans de sa vie, son pouvoir royal était affermi. Il fit héritier du trône Hošang, son descendant en quatrième génération. Après la mort de Gajomard, Hošang fut roi, et on lui prêta serment de fidélité à Isṭaχr, qu'on appela alors Bum-i-šāh, „résidence du roi". Il eut une descendance nombreuse. Étant le premier qui rendit la justice parmi les hommes, il eut le surnom de Pešdāδ. Beaucoup de savants persans prétendent que Hošang et son frère Veγerd étaient deux prophètes envoyés par Dieu. Hošang fut le premier qui fit extraire le fer de la pierre et en fit faire des instruments de charpenterie, et il ordonna d'abattre des arbres et d'en construire des maisons. Il fit des armes en bois et en fer, et il ordonna d'abattre des boeufs, des moutons etc. et d'en manger la chair. Il fit tuer des lions et d'autres bêtes sauvages. Il inventa la culture de la

[1] *Berd* est une forme corrompue de *Veγerd*.
[2] Voir ci-dessus, p. 110–111.
[3] Forme corrompue: نبیشی, pour مبیشی.

terre et l'irrigation, construisit des temples, enseigna le culte de Dieu, veillait sur la morale des hommes et chassa les malfaiteurs dans les déserts et les montagnes. Puis il voyagea dans le monde entier, séjourna quelque temps dans l'Inde, introduisit la coutume de porter la couronne et de s'asseoir sur le trône. Il fit bâtir les villes de Babylone et de Suse. Hošang mourut après quarante ans de règne et fut succédé par Taχmōruw au surnom de Zenāvand, c.-à-d. „portant toutes les armes". Celui-ci régnait avec savoir et justice, obéissant à Dieu. Il introduisit l'écriture perse et la pompe royale, l'usage de monter à cheval et de charger les bêtes de somme, et l'emploi de faucons pour la chasse, fit faire des vêtements et des tapis de laine et de poil. Il construisit la forteresse de Kohendez à Merv et deux édifices à Isfahan, à savoir Mahrīn et Saroe, dont le dernier fut appelé plus tard Häft Hälkäh. Au temps de Taχmoruw l'idolâtrie s'introduisit dans le monde, et la cause en était celle-ci: une peste violente s'étant déclarée, chacun qui avait perdu une personne chère, en fit faire une image comme souvenir; cette coutume devenue générale, il s'en développa une tradition religieuse, et l'on commença d'adorer les idoles comme des médiateurs entre Dieu et les hommes. Cette coutume prévalut surtout dans le pays des Indiens. La coutume du jeûne date aussi du temps de Taχmōruw: une famine survint, et alors les riches, au lieu de prendre deux repas par jour, n'en prirent qu'un et donnèrent l'autre portion aux pauvres, et cette coutume fut consacrée plus tard par les prophètes. Le règne de Taχmōruw dura trente ans.

P. 17, l. 42. le fravahr, lire la fravahr.

P. 20, l. 23. Zarduštrōtum, lire Zartuštrōtum.

P. 26, l. 5. *āsrūγ*, lire *āsrōγ*.

P. 29, l. 31. *Ganǰešajaγan* (*Ganǰešahiγan*) ou Pandnāmaγ e Vuzurgmihr, voir Christensen, Acta Orientalia, VIII, p. 81, note 3.

P. 32, l. 8. tous les fravahrs, lire toutes les fravahrs.

P. 37. Comp. les remarques de Reitzenstein, „Weltuntergangsvorstellungen" (Kyrkohistorisk arsskrift, 1924, Upsala), p. 72—73, note 3. Selon Reitzenstein, la cosmogonie germano-scandinave est essentiellement manichéenne (ibid., p. 74). La théorie d'Olrik concernant le rôle des Tcherkesses dans la propagation d'idées iraniennes dans le monde germano-scandinave est en tout cas problématique. On pourrait trouver, peut-être, une autre explication. Pour le moment je me borne à rappeler les relations intimes des Alains, peuple iranien, avec les Suèves et les Vandales du temps de l'invasion des Barbares.

P. 37, l. 34 — p. 38, l. 35. M. Schaeder („Studien zum antiken Synkretismus", II, p. 217, note 1, et p. 351 sq.) prétend qu'à l'origine il a été question d'un „sommeil" (*χvaβ*) apporté à Gajomard par Ohrmazd, que les copistes ont altéré le texte en substituant *χvēδ*, „sueur", à *χvaβ*, et que le mythe scandinave remonte

à cette forme altérée de la légende. Il est à remarquer, toutefois, que dans un passage du Varštmansar Nask, où allusion est faite à cette même légende, nous retrouvons le mot *zreh* (Denk. IX. 32. 9, éd. Madan, p. 837, l. 15 et 17; West Pahl. Text. IV, p. 254).

P. 48, l. 29, le fravahr, lire la fravahr.

P. 50, l. 22. Suδkar, à lire: Suδγar.

P. 50, note 2. Sur le zruvanisme (zurvanisme, zervanisme) voir Christensen, „Études sur le zoroastrisme de la Perse antique", p. 45 sqq.; Benveniste, „The Persian Religion", chapter IV, et „Un rite zervanite chez Plutarque", J. A., 1929, p. 287 sqq.; Christensen, „A-t-il existé une religion zurvanite?" Le Monde Oriental, 1931, p. 29 sqq.; Nyberg, „Questions de cosmogonie et de cosmologie mazdéennes", JA, 1931, p. 1 sqq. et 193 sqq.

P. 53. Sur Arzur comp. Markwart, Modi Memorial Vol., p. 747 et 757, et Reitzenstein, „Studien zum antiken Synkretismus, I, p. 18, note 1.

P. 62. Les Iraniens connaissent aussi les quatre âges de métaux. D'après le 7e fargard du Suδγar Nask, le millénium de Zoroastre consistait en quatre périodes: l'âge d'or, dans lequel Ohrmazd révéla la religion à Zoroastre; l'âge d'argent, où Vištāsp reçut la religion de Zoroastre; l'âge d'acier, où Āδurbaδ, fils de Mahrspand, naquit; et l'âge de fer qui fut la période de décadence de la foi (Denk. IX. 8; West. Pahl. Text IV, p. 180—81). Le Vahman Jašt distingue sept âges de métaux (West. Pahl. Texts, I, p. 198 sqq.); comp. p. 52, note 1 de la première partie.

P. 64, note 1. Sur le mémoire de V. Rosen relatif au Xvaδāi-nāmaγ voir ci-dessus, p. 81—82.

P. 78. Sur le passage de Šahrastānī concernant les Gajomardiens, voir les remarques de M. Schaeder, „Studien zum antiken Synkretismus", II, p. 236 sqq.

P. 79, l. 18: 3e sér., à lire: J A 3e sér.

P. 80, l. 15—18. M. Schaeder a démontré („Stud. zum antiken Synkretismus", II, p. 233—236) que la source de Ḥamza est la paraphase du Damdaδ Nask qui existe en abrégé dans le Grand Bundahišn.

P. 83, l. 27 et 29. Ibn al-Muqaffa', à lire: le mobaδ Bahrām ibn Mardānšāh.

P. 94, l. 15 sqq. Sur le hibou dans la superstition, voir Doutté, „Magie et Religion dans l'Afrique du Nord", p. 352.

P. 95, l. 1 sqq. Le Bundahišn raconte (19. 33), que le coq a été créé avec le chien pour combattre l'influence des démons et des sorciers. Comp. Vend. 18. 14—17 et 23—25. Les étendards de la Perse ancienne ont porté souvent l'image d'un coq (Sarre, Klio III, p. 345 sqq.)

P. 95, l. 11: Aδarbāδ, lire: Aδurbaδ.

P. 102 sqq. Sur le „premier homme" chez les Gnostiques et les

Manichéens voir encore Bousset, „Hauptprobleme der Gnosis", p. 160 ff. et les ouvrages de Wesendonk et de Reitzenstein-Schaeder mentionnés ci-dessus, p. 161—162.

P. 114, l. 17 sqq. Sur Vaēkərəta. voir Sylvain Lévi, J. A., 1925, p. 67 sqq.

P. 133, l. 30. au fravaši, lire à la fravaši.

P. 146, dernier alinéa. Sur les trois feux, voir Darmesteter, „Le Zend-Avesta", I, p. 151.

P. 147, l. 22. *Haδajōš*, c.-à-d. „toujours pure", Jackson, Zoroastrian Studies, p. 64.

P. 157, l. 8. Pērīγs, lire parīγs.

P. 167, l. 31. Le Burhan-i-qatiᶜ date du 17e siècle; voir ci-dessus, p. 155.

P. 183 sqq. Sur Taχmōruw comp. „Enzyklopädie des Islam", article Ṭahmūrath, composé par V. Minorsky.

P. 199, l. 17—18 et p. 207, l. 30. Il s'agit ici d'un certain Masᶜūdī-i-Marvazī; comp. p. 388 de l'édition de Zotenberg et p. XXII de la préface; voir aussi le journal persan „Kāväh", 2e année, nouvelle série, p. 14.

P. 217, l. 19—21. Probablement Masᶜūdī-i-Marvazī.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

D.

E.

F.

Ǧ.

H.

I.

J.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

Š.

T.

Θ.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.